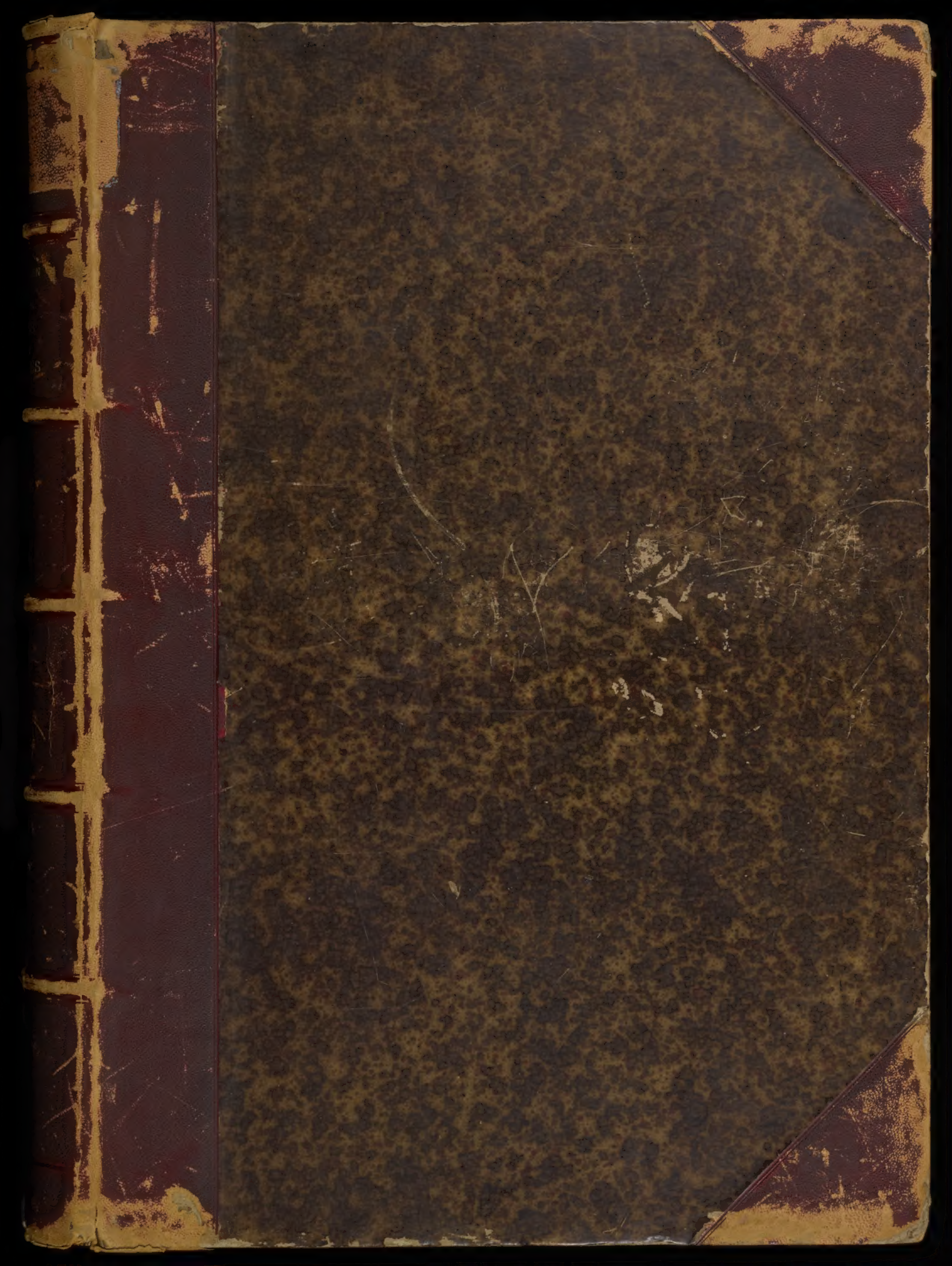
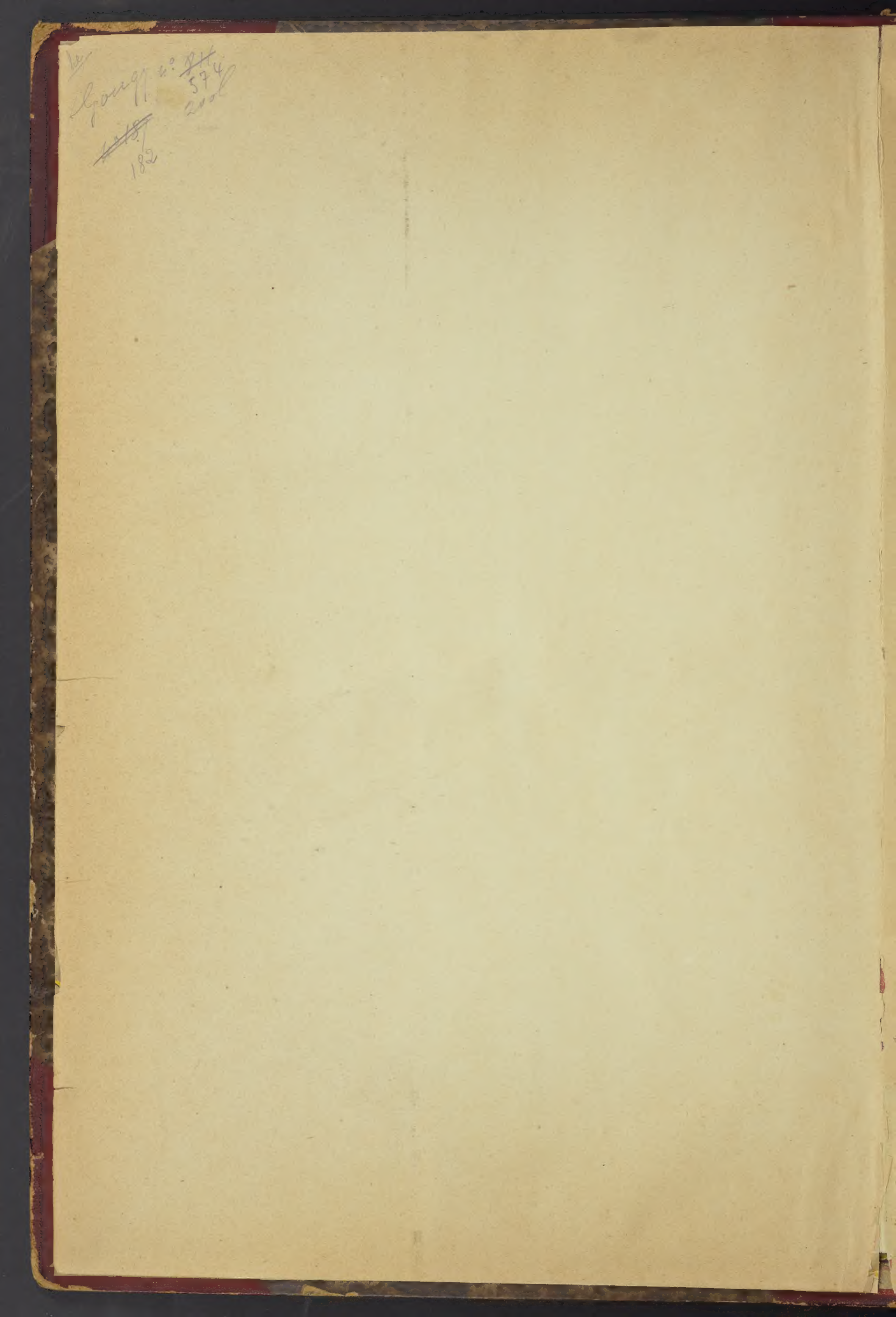



574
182

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

Frontispice.



C. Farcy delt. Lith. de Engelmann & Cie.

...... De savantes recherches dissiperont les nuages qui enveloppent les monumens mexicains, et révéleront à l'avenir l'histoire du passé. (Disc. prélim.)

PARIS.

MDCCCXXXIV.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

RELATION

DES TROIS EXPÉDITIONS DU COLONEL DUPAIX,

ORDONNÉES EN 1805, 1806 ET 1807,

PAR LE ROI CHARLES IV,

POUR LA RECHERCHE DES ANTIQUITÉS DU PAYS,

NOTAMMENT

CELLES DE MITLA ET DE PALENQUE;

AVEC LES DESSINS DE CASTAÑEDA,

DESSINATEUR EN CHEF DES TROIS EXPÉDITIONS ET DU MUSÉE DE MEXICO,

ET UNE CARTE DES PAYS EXPLORÉS,

SUIVIE

D'UN PARALLÈLE DE CES MONUMENTS AVEC CEUX DE L'ÉGYPTE ET DE L'INDE,

PAR

M. ALEXANDRE LENOIR,

CRÉATEUR DU MUSÉE DES MONUMENTS FRANÇAIS;

D'UNE DISSERTATION SUR L'ORIGINE ET SUR LA LINGUISTIQUE DES POPULATIONS PRIMITIVES DES DEUX AMÉRIQUES,

D'UN HISTORIQUE DES DIVERSES ANTIQUITÉS ET DES FOSSILES DU DOUBLE CONTINENT,

PAR

M. WARDEN,

ANCIEN CONSUL-GÉNÉRAL DES ÉTATS-UNIS, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE;

AVEC

UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE

DES TRAVAUX ET DOCUMENTS DIVERS,

DE

MM. DE CHATEAUBRIAND, FARCY, GALINDO, DE HUMBOLDT ET DE S^T-PRIEST,

ET PLUSIEURS AUTRES VOYAGEURS QUI ONT VISITÉ L'AMÉRIQUE.

TOME I.

PARIS,

AU BUREAU DES ANTIQUITÉS MEXICAINES,

25, RUE JACOB.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

1844.

AU CONGRÈS GÉNÉRAL

DE LA

FÉDÉRATION MEXICAINE.

MESSIEURS,

Lorsque le Gouvernement mexicain me rendit possesseur des dessins originaux et des manuscrits qui forment le résultat des trois expéditions de *Palenque* et *Mitla*, il attendait de moi la publication de ces précieux documents. L'exemplaire que j'ai l'honneur d'offrir au Congrès prouve que ce n'est pas en vain que les Mexicains amis des sciences et des arts ont compté sur mon zèle.

Pénétré des difficultés d'une telle entreprise, qui eût été terminée depuis long-temps sans les événements politiques qui ont agité l'Europe, j'ai réclamé la coopération des antiquaires les plus distingués, et la partie scientifique de l'ouvrage est traitée par des hommes dont les travaux sont appréciés dans les deux hémisphères. Mais une tâche que je n'ai dû confier à personne, c'est la dédicace de cet ouvrage que j'offre au Congrès de la fédération mexicaine, comme un hommage de reconnaissance pour l'accueil bienveillant et les faveurs dont j'ai été l'objet pendant mon séjour au Mexique.

Le développement des principes généreux qui animent le Congrès facilitera de nouvelles découvertes, impatiemment attendues par les savants de tous les pays. Les ruines monumentales qui couvrent la terre d'Anahuac renferment des trésors historiques qui, sous un gouvernement national, ne peuvent manquer de féconder le domaine des sciences et des arts.

Puisse votre régénération politique amener bientôt cette prospérité nationale à laquelle le Mexique est destiné par les richesses de son sol, la beauté de son climat et le génie de ses enfants! Alors sortiront de ces nouvelles *Pyramides*, de ces autres *Herculanum*, des œuvres qui démontreront que l'Amérique n'a rien à envier au reste de la terre. A l'exemple

des nations qui revendiquent une longue suite de siècles, et aiment à placer leur origine dans la nuit des temps, elle prouvera par ses zodiaques, par l'architecture de ses palais, par le fini de ses bas-reliefs et par ses hiéroglyphes, que les arts avaient aussi une ancienne patrie dans ce nouveau monde que les conquérants crurent trouver au berceau. Les merveilles de *Palenque* et de *Mitla* rivaliseront désormais avec les plus célèbres monuments de l'Égypte et de l'Inde, et hâteront les rapports qui doivent exister entre tous les membres de la famille humaine, de laquelle le Mexique fut trop long-temps séparé.

H. BARADÈRE.

ATESTIGUACION DEL SUPREMO GOBIERNO MEJICANO.

Yo el infrascripto, conservador del Museo nacional Mejicano, certifico que los ciento cuarenta y cinco dibujos entregados por mí al señor Baradère, el 7 de setiembre de 1828, en virtud del cambio que aprobó el supremo gobierno de la República, son originales ejecutados por don Luciano Castañeda, dibujante de dicho Museo, en las tres expediciones verificadas por él mismo, bajo la direccion del capitan Dupaix, por órden del Gobierno, para dibujar las ruinas del *Palenque* y de *Mitla*.

Y para que conste lo firmo en Méjico, hoy 2 de Enero de 1830.

Firmado ISID. IGN. ICAZA.

Yo el ciudadano José Maria Ortiz Monasterio, oficial mayor segundo, con ejercicio de decretos de la primera secretaría de Estado y del despacho de relaciones interiores y esteriores;

Certifico que la firma con que el conservador del Museo autoriza el instrumento que antecede, es la misma que acostumbra en la correspondencia oficial. Y en cumplimiento de la circular de 30 de Junio de 1824, doy la presente en Méjico á 9 de Enero de 1830.

Firmado JOSÉ MARIA ORTIZ MONASTERIO.

ATTESTATION DU GOUVERNEMENT MEXICAIN.

Je soussigné, conservateur du Musée national de Mexico, certifie que les cent quarante-cinq dessins livrés par moi à M. Baradère, le sept septembre mil huit cent vingt-huit, en vertu de l'échange approuvé par le gouvernement suprême de la République, sont les dessins originaux exécutés par don Luciano Castañeda, dessinateur dudit Musée, pendant les trois expéditions dont il fit partie, sous la direction du capitaine Dupaix, par ordre du Gouvernement, à l'effet de dessiner les ruines de *Palenque* et de *Mitla*.

En foi de quoi je signe. A Mexico, le deux janvier mil huit cent trente.

Signé ISID. IGN. ICAZA.

Je soussigné, José Maria Ortiz Monasterio, second officier-major chargé des décrets de la première secrétairerie d'État, et du département des relations intérieures et extérieures;

Certifie que la signature apposée par le conservateur du Musée au bas de la pièce précédente est la même que celle apposée au bas de sa correspondance officielle. Et, en exécution de la circulaire du 30 juin 1824, je donne le présent certificat. A Mexico, le 9 janvier 1830.

Signé JOSÉ MARIA ORTIZ MONASTERIO.

Vu par nous, gérant du Consulat-général de France à Mexico, pour légalisation de la signature de M. Monasterio, second officier-major du ministère des relations extérieures. — Enregistré folio 19, n° 39. — Mexico, le 9 janvier 1830.

Signé COCHELET.

Suivent les sceaux du Gouvernement mexicain et du Consulat-général de France.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

HISTORIQUE DES DÉCOUVERTES, ET CONSIDÉRATIONS SUR LEUR IMPORTANCE.

Vers l'an 1750, quelques Espagnols isolés, voyageant dans l'intérieur du Mexique, pénètrent dans les terres au nord du district de Carmen, province de Chiapa, royaume de Guatemala; ils sont tout-à-coup surpris de trouver, au milieu de vastes solitudes, les ruines considérables d'anciennes constructions en pierre, et un examen plus attentif leur fait reconnaître les vestiges d'une ville dont les débris embrassent encore six à huit lieues d'étendue.

De retour chez eux, ces voyageurs racontent ce qu'ils ont vu, et décrivent de leur mieux les magnifiques monuments dont ils ont admiré les restes, connus, disent-ils, par les peuplades indiennes qui occupent les terres circonvoisines, sous le nom de *Casas de Piedra*, maisons de pierre. Ces récits passent de bouche en bouche, sont répétés dans quelques villes de la province, et arrivent jusqu'au siége du Gouvernement; mais les uns les regardent comme fabuleux, les autres n'y attachent point d'importance, et les membres du Gouvernement, soit ignorance, soit apathie, soit impossibilité actuelle de s'occuper d'autre chose que des affaires publiques, ne conçoivent pas même le projet de faire explorer des monuments qui sont de nature à changer toutes les notions historiques sur leur pays, qui doivent donner naissance, chez tous les peuples civilisés, à des questions de l'ordre le plus important et le plus élevé, et qui tendent enfin à prouver que le nouveau monde est aussi vieux que l'ancien.

C'est en 1786 seulement que le roi d'Espagne, par suite des rapports qui lui parviennent, ordonne une exploration régulière de ces ruines importantes. Le capitaine Antonio del Rio, chargé par le gouverneur du royaume de Guatemala, don Jose Estacheria, d'exécuter les ordres du Roi, arrive le 3 mai 1787 au village de *Palenque*, près duquel elles sont situées. Aidé d'un certain nombre d'Indiens amenés par le commandant du district de Carmen, don Alonzo de Calderon, il commence, le 2 juin, à abattre ou brûler les arbres centenaires qui les masquent et les recouvrent, et fait ensuite un rapport superficiel sur les monuments encore debout. Ce rapport, qui mérite l'épithète que nous lui donnons ici, est daté du 24 juin 1787, ce qui prouve qu'on n'avait mis que trois semaines, au plus, à déblayer quatorze ou quinze édifices considérables, à les décrire intérieurement et extérieurement, et à reconnaître aussi les ruines environnantes.

Toutefois, il fut alors constaté que les restes de la ville antique, à laquelle on ne songea pas encore à donner un nom, occupaient un espace d'environ huit lieues, au pied d'une

chaîne de montagnes qui sépare le royaume de Guatemala du Yucatan, et s'étendaient en pointe vers la petite rivière Micol, où ils avaient encore une demi-lieue en largeur. Le rapport d'Antonio del Rio ne s'explique pas d'une manière plus positive sur cette étendue, et laisse dans le doute si elle doit s'appliquer à la circonférence ou à une autre dimension.

Ce rapport était accompagné de quelques dessins, parmi lesquels figuraient des idoles plus ou moins singulières. De telles découvertes pouvant blesser les idées d'un clergé ombrageux et puissant, cet intéressant travail, enseveli dans les archives de Mexico, fut dérobé à la connaissance du monde savant.

Cependant, frappé de l'importance de ces découvertes, sur lesquelles il était temps enfin de se former une opinion positive, le roi d'Espagne, Charles IV, avait ordonné des expéditions qui eurent lieu successivement, et avec l'appareil nécessaire, de 1805 à 1808, pour explorer les antiquités de *Palenque* et des contrées circonvoisines. Le capitaine Dupaix, officier instruit, fut mis à la tête de ces expéditions, protégées par un détachement de cavalerie mexicaine; et, parvenu au but de l'entreprise, après des fatigues et des difficultés sans nombre, il dressa trois relations détaillées, accompagnées de dessins nombreux propres à fixer, enfin, les idées sur l'existence et sur la nature de monuments remarquables par un caractère d'architecture différent de tout ce qui est connu sur le reste du globe, et dont la construction solide, autant que majestueuse, a pu braver les efforts destructifs de trente ou quarante siècles!

Les manuscrits du capitaine Dupaix et les curieux dessins de Castañeda, qui l'avait accompagné pendant ces diverses expéditions, allaient être envoyés à Madrid, déja occupé par les armées françaises, lorsqu'éclata la révolution qui devait affranchir le Mexique. Ces documents précieux devenaient alors d'une importance secondaire pour un peuple uniquement occupé de la conquête de sa liberté; aussi restèrent-ils, pendant les guerres de l'indépendance, au pouvoir de Castañeda, qui les déposa ensuite au Cabinet d'Histoire Naturelle. Ce n'est qu'en 1828 que M. Baradère, invité à rechercher tout ce qu'il pouvait contenir de précieux pour les sciences et les arts, exhuma des cartons de ce musée les dessins et manuscrits dont il est question.

Ainsi, par une sorte de fatalité qui souvent semble s'attacher aux plus importantes découvertes, une cité jadis florissante, aujourd'hui déserte et changée comme en un vaste tombeau, fut sur le point de voir le secret de son ancienne existence échapper pour jamais, peut-être, à la connaissance des hommes.

Pour empêcher la dilapidation des objets d'antiquité, dont quelques étrangers s'étaient rendus coupables, le Congrès général avait rendu une loi qui interdisait à tout voyageur, non formellement autorisé par le Gouvernement, de faire des fouilles et d'exporter des objets d'arts. Malgré cette interdiction, M. Baradère obtint en 1828 l'autorisation de faire à ce sujet, dans l'intérieur de la république, toutes les recherches qu'il jugerait utiles. Il fut convenu qu'après l'envoi fait par lui, à Mexico, de tout ce qu'il trouverait digne de figurer dans un musée, la moitié de la collection réunie par ses soins lui serait délivrée, avec la permission de transporter ces objets en Europe. Enfin, M. Baradère obtint, par échange, les cent quarante-cinq dessins originaux de Castañeda[1], et une copie authentique de l'itinéraire et des descriptions du capitaine Dupaix, copie qu'on s'engagea à lui remettre dans les trois mois qui suivraient. Le traité fait à cet égard, entre ce savant voyageur et le conservateur du musée de la fédération mexicaine, est daté du sept novembre mil huit

[1] Ces cent quarante-cinq dessins offrent la représentation d'environ deux cent quarante objets, tels que monuments, statues, bas-reliefs, ustensiles, etc.

cent vingt-huit, et est le résultat d'une autorisation du Gouvernement, délivrée par dépêche du quatre septembre précédent.

Par suite de diverses circonstances, cette copie ne parvint à M. Baradère que long-temps après son retour en France.

Dès son arrivée à Paris, les dessins de Castañeda, qu'il avait apportés, avaient excité un haut intérêt. L'Institut et plusieurs autres sociétés savantes en avaient eu connaissance, et l'on attendait avec impatience les manuscrits qui s'y rattachaient. M. Warden, rapporteur d'une commission spéciale dont M. Depping était président, en avait entretenu la Société royale des antiquaires de France, de manière à éveiller vivement l'attention; et le président de la commission centrale de la Société de géographie, M. Jomard, avait constaté, dans un rapport également spécial, l'importance des dessins de Castañeda et des divers objets composant la collection d'antiquités de M. Baradère; il lui avait témoigné même, en son propre nom, et par écrit, tout le cas qu'il en faisait. Enfin, ces matériaux étaient regardés comme si précieux, que le prix proposé en 1825 par la Société de géographie, pour le voyageur qui rapporterait des documents authentiques sur l'existence de *Palenque*, fut différé à cause du retard des manuscrits, qui arrivèrent, cependant, peu de jours après la décision qui avait renvoyé d'abord jusqu'en 1832, ensuite jusqu'en 1834, la délivrance du prix qui paraît ne pouvoir échapper à M. Baradère.

En effet, quels autres documents pourraient avoir autant d'importance et d'authenticité? L'expédition du capitaine Dupaix est la plus récente, bien qu'elle date déja de vingt-trois ans; elle est aussi la plus complète qui ait été envoyée à la recherche des antiquités de *Palenque* et de *Mitla;* et, lorsque le gouvernement mexicain, mû par un sentiment de patriotisme, et par le desir de répandre de plus grandes lumières sur les merveilleuses antiquités du pays, ordonnera de nouvelles explorations (ce dont il est question en ce moment même), on trouvera, il faut le dire, les choses bien changées. Vingt ans seulement se sont écoulés entre l'expédition d'Antonio del Riö et celle du capitaine Dupaix; et, sur quatorze édifices publics que le premier avait trouvés debout, autour du grand temple de *Palenque*, trois étaient déja tombés en ruine, au point de ne pouvoir plus être distingués du reste des décombres, lorsque Dupaix y arriva.

Il faut considérer qu'un gouvernement seul peut exécuter avec succès de semblables entreprises. Un voyageur, livré à ses ressources personnelles, ne peut espérer, quelle que soit son intrépidité, de pénétrer et sur-tout de séjourner dans ces dangereuses solitudes; et, en supposant qu'il y réussît, il est au-dessus des forces de l'homme le plus habile et le plus instruit, d'explorer seul les débris d'une vaste cité dont il faut, non seulement, mesurer et dessiner les édifices encore existants, mais dont il faudrait aussi déterminer l'enceinte, examiner les décombres, fouiller le sol, et explorer les constructions souterraines. M. Baradère, arrivé à cinquante lieues de *Palenque*, brûlait du desir de s'y rendre; un compagnon de voyage lui eût suffi pour le tenter; mais que pouvait un seul homme, avec des domestiques ou d'autres auxiliaires sans force morale et sans intelligence, contre des peuplades encore à demi sauvages, contre les serpents et les autres animaux nuisibles qui, au dire de Dupaix, infestent ces ruines, et aussi contre la force végétative d'une nature féconde et puissante qui, en peu d'années, recouvre tous les monuments et obstrue toutes les issues?

La publication des manuscrits de Dupaix et des dessins de Castañeda, publication que rien ne saurait remplacer, ne peut donc manquer d'exciter l'attention générale. L'expédition d'Antonio del Rio n'avait fait que constater l'existence de vastes débris qui

devaient un jour augmenter nos doutes sur l'âge de cette partie du monde. Le capitaine Dupaix, en redressant, vingt ans plus tard, les nombreuses erreurs de son devancier, en suppléant à ses omissions plus nombreuses encore, a soigneusement déterminé l'état de ces précieux restes au commencement de notre siècle, et offert à la méditation du monde savant leur aspect aussi imposant que fidèle.

Ce qui a pu paraître jusqu'à présent sur les antiquités de *Palenque*, n'a fait qu'éveiller le desir de les connaître. Postérieurement à l'époque où le Mexique secoua le joug de la métropole, les anciens manuscrits d'Antonio del Rio, enfouis aussi profondément que ceux de Dupaix dans les cartons du musée, ou dans ceux des archives de Mexico, en sortirent par des voies moins légitimes que ces derniers. En 1822, on vit paraître à Londres un ouvrage contenant une traduction du rapport d'Antonio del Rio, et des recherches sur l'histoire, ou plutôt sur l'origine des Mexicains, par le docteur Cabrera[1]. Le gouvernement mexicain fit réclamer alors, par son ambassadeur, des documents importants qui n'eussent jamais dû sortir de ses archives, et qui lui furent rendus[2]. L'ouvrage fit quelque sensation à Londres. Pourtant, on doit faire remarquer, premièrement, que la description des monuments de *Palenque* par del Rio est fort incomplète, outre qu'elle fourmille d'erreurs, comme nous le ferons voir plus tard par un rapprochement naturel avec celle de Dupaix; secondement, que les dessins qu'il avait annexés à son rapport, en 1787, tout inexacts qu'ils pussent être, ne se trouvent pas joints au texte imprimé, dans le volume dont il s'agit, ce qui lui ôte presque tout l'intérêt qu'il pourrait avoir. Quant à la dissertation sur l'origine de la population américaine, ajoutée à cette publication par le docteur Cabrera, les aperçus savants ou ingénieux y sont tellement mêlés aux assertions les plus problématiques, qu'ils perdent beaucoup de leur prix. Nous montrerons également que ce n'est pas sans motifs que nous portons ce jugement sévère.

M. de Humboldt, lors de son voyage au Mexique, recueillit des renseignements sur les ruines de *Palenque*, mais ne put les visiter. A cette époque, les manuscrits de Dupaix et les dessins de Castañeda étaient en route pour Madrid, où ils n'arrivèrent pas, comme on l'a vu plus haut. Cet illustre voyageur a fait graver, sous le titre de « Triomphe d'un Guerrier » un bas-relief dont il s'était procuré le dessin. Il acquit aussi un autre dessin très remarquable, figurant l'adoration d'une Croix, et provenant du grand temple de *Palenque*. Il a fait également graver le plan du palais de *Mitla*, dont il a donné une description.

M. Bullock, dans son ouvrage intitulé : *Six months of residence and travels in Mexico*, parle avec éloge de la collection des dessins provenants de l'expédition de Dupaix; mais il n'en fait connaître aucun.

M. Latour-Allard, possesseur d'un certain nombre de dessins copiés sur ceux de Castañeda, après les avoir communiqués à M. de Humboldt, qui n'en put faire usage, les céda à un antiquaire anglais qui les a fait graver à Londres, en 1823, sans explication des figures; et postérieurement, M. Warden, dans un mémoire adressé à la Société de géographie, a reproduit, sous un petit format, plusieurs de ces planches.

Après une comparaison scrupuleuse, nous pouvons affirmer que ces diverses copies, outre qu'elles ne sont accompagnées d'aucun texte qui en facilite l'intelligence, sont plus

[1] Description of the ruins of an ancient city, discovered near *Palenque*, in the kingdom of Guatemala, in spanish America; translated from the original manuscript report of captain Antonio del Rio; followed by *Teatro critico americano*, or a critical investigation and researche into the history of the Americans, by D.or Paul-Felix Cabrera, of the city of New Guatemala. London. 4°. 1822.

[2] Parmi ces documents se trouvaient le plan de Mexico, au moment de la conquête; la marche des Indiens depuis les Californies jusqu'à Mexico, où ils s'établirent définitivement; etc.

ou moins défectueuses. Castañeda avait conservé quelques copies de ses premiers dessins, dont sa demeure était ornée, et dont il aura laissé prendre des doubles exécutés à la hâte. Ces assertions n'ont rien que de très fondé ; cependant, nous nous croyons obligés d'en donner une preuve qui fera juger du reste. La planche n° IX, représentant un des bas-reliefs de *Palenque*, où l'on voit un homme et une femme tenant entre eux un signe emblématique, est assez exacte, pour l'ensemble, dans les copies mentionnées ci-dessus ; mais ces copies portent, dans les détails, les traces d'une inexactitude fâcheuse. Outre que les accessoires, dans le costume et dans les ornements hiéroglyphiques, sont assez gravement altérés, le signe emblématique que tiennent entre eux les deux personnages semble transformé par les copistes successifs en un jonc ou bambou tordu, avec divers ornements aux deux extrémités, tandis que, dans le dessin original de Castañeda, c'est évidemment un serpent à formes fantastiques, ce qui est, il faut le croire, la figure véritable représentée dans le bas-relief dont il s'agit. Cette espèce de symbole donne bien autrement carrière à l'imagination.

Ces observations s'appliquent en partie à l'ouvrage récemment publié à Londres sur les antiquités du Mexique[1], ouvrage que son prix très élevé ne mettra malheureusement à la portée que d'un bien petit nombre de personnes, et qui ne satisfera pas entièrement celles qui, dans une telle matière, mettent en première ligne l'exactitude et l'esprit méthodique. Les trois premiers volumes, uniquement composés d'hiéroglyphes dessinés et coloriés avec un soin parfait, ne se rapportent qu'au peuple proprement dit mexicain, au peuple de Montezuma. Quant au quatrième volume, renfermant des dessins lithographiés d'après ceux qui ont été primitivement possédés par M. Latour-Allard, et qui se rattachent à une série d'antiquités d'un bien plus haut intérêt, celles de l'ancien peuple de *Palenque*, il faut le dire, quelque délicate que soit une pareille assertion : l'exécution en est de beaucoup inférieure sous le rapport de l'art, comme sous celui de la fidélité, à ce que nous offrons au public. Les vues représentées par Castañeda, dessinateur naïf, mais peu habile, contiennent des défauts de proportion et de perspective ; ces défauts, au lieu d'être palliés, ont souvent été exagérés dans le recueil dont il s'agit ; quelquefois même, l'aspect en a été totalement changé.

Nous le répétons donc avec confiance, les manuscrits complets de Dupaix, et les dessins originaux, signés de Castañeda, sont les seuls documents auxquels il puisse être ajouté foi, et ce sont ceux que nous publions aujourd'hui. Avant, insuffisance et inexactitude ; après, rien.

Ce n'est pas que plusieurs voyageurs n'aient tenté ou ne tentent encore de nouvelles explorations au milieu de ces muets débris. Dans les derniers temps, M. Waldeck, résidant ordinairement à Mexico, M. Corroy, médecin, et M. Galindo, officier au service de l'Amérique centrale, ont fourni quelques notes partielles sur les monuments de *Palenque* ; mais, ainsi que nous l'avons déja fait remarquer, des individus isolés ne peuvent se livrer avec succès à de telles investigations : l'impossibilité de bien observer, par suite des obstacles naturels qu'ils rencontrent à chaque pas, et qui n'ont fait qu'augmenter depuis

[1] Antiquities of Mexico, comprising fac similes of ancient mexican paintings and hieroglyphs, preserved in the royal libraries of Paris, Berlin, Dresden, etc.; together with the monuments of the New Spain, etc.; the whole illustrated by many valuable inedited manuscripts, by Augustine Aglio. Seven volumes; London, 1830. — Cet ouvrage, établi à grands frais par un honorable ami des sciences, lord Kinsborough, a été offert à l'Institut de France, au nom de l'auteur, par notre savant collaborateur M. Warden. Le prix de chaque exemplaire, très grand in-folio, sept volumes, est de *quinze mille francs*. Le même ouvrage, dans un format plus restreint, est d'un prix de moitié moins élevé ; ce qui ne laissera cependant qu'à peu de fortunes la faculté de se le procurer.

bientôt trente ans, doit mettre en défiance contre ces relations lorsqu'elles ne se trouvent pas d'accord avec celle de Dupaix. Nous aurons l'occasion de montrer que notre réticence à cet égard n'est pas sans raison.

Toutefois, dans un siècle avide de savoir, et qui s'élance toujours au-delà du point qu'on vient d'atteindre, il nous a semblé que la relation de Dupaix, déja si intéressante par elle-même, devait servir de base à une publication plus étendue, et aussi complète que le permettent les connaissances actuelles sur un sujet digne de la méditation de tous les savants. D'antiques idoles de granit ou de porphyre, des édifices aussi majestueux qu'extraordinaires dans leur massive construction, des assises de pierres de six pieds d'épaisseur, des pyramides, des sépultures souterraines comparables aux hypogées, des bas-reliefs colossaux sculptés sur le granit ou habilement modelés en stuc, des zodiaques, enfin, des hiéroglyphes différents de ceux de l'Égypte, malgré leur similitude originaire : voilà sans doute des merveilles capables de frapper vivement l'esprit et d'enflammer l'imagination la moins active. Mais d'où viennent ces monuments? Quelles mains les ont créés? A quels siècles appartiennent-ils?

S'il est impossible de répondre à ces questions d'une manière positive, du moins les lumières de quelques hommes dont les études profondes ont été, pendant longues années, dirigées sur des matières analogues, peuvent guider leurs contemporains ou leurs successeurs, et les mettre sur la voie de la vérité. Leurs savantes recherches dissiperont peut-être les nuages qui enveloppent les monuments mexicains, et révéleront à l'avenir l'histoire du passé.

C'est dans cette vue que M. Alexandre Lenoir a consenti à se livrer à l'examen de tous les monuments représentés dans les dessins de Castañeda, à comparer ces vestiges de la puissance humaine avec ceux que les plus anciens peuples ont laissés sur divers points du globe, et à signaler particulièrement leurs ressemblances et leurs dissemblances avec les monuments de l'Égypte et de l'Inde. Des découvertes, ou plutôt des rapprochements faits récemment dans le cabinet de ce savant antiquaire, ont jeté une grande lumière sur ce point important.

C'est aussi dans cette vue que M. Warden a bien voulu se charger de rechercher l'origine de l'ancienne population américaine, sur laquelle il avait déja recueilli des faits dignes d'une grande attention, et de jeter en même temps un vaste coup d'œil sur les antiquités de diverses natures répandues sur la surface des deux Amériques. On ne pourra, sans un vif intérêt, voir réunis sur le sol américain, des idoles de forme *indienne*, les sépultures de *Mitla* et leurs ornements *grecs*, les monuments de *Palenque* et leur structure *égyptienne*, les momies du Kentucky, les anciennes fortifications en pierre, et les immenses circonvallations en terre dont abondent les États de l'Union, sur-tout la vallée de l'Ohio; les murailles parallèles renfermant un espace qui servit peut-être à la célébration de jeux publics; le rocher sculpté des bords du Mississipi, portant la figure de pieds humains; l'inscription supposée phénicienne, gravée sur un rocher dans le Massachusets, et d'autres témoignages éloquents de l'existence et de la disparition de nations jadis florissantes, et maintenant tout-à-fait oubliées.

Ainsi, peut-être, brillèrent aussi dans l'Amérique du sud, au sein des déserts actuels du Chili, des populations non moins puissantes. Une découverte toute récente a promis, dit-on, de nouveaux aliments aux recherches des antiquaires, en leur signalant les restes d'une autre ville immense dans les Andes chiliennes.

Enfin, pour compléter autant que possible cet important ouvrage, des notes et éclair-

cissements fournis par MM. Baradère, de Saint-Priest, et par plusieurs voyageurs éclairés qui ont parcouru l'Amérique, viendront ajouter une nouvelle valeur à cette réunion de matériaux si précieux par eux-mêmes.

Quel champ immense ouvert aux investigations du monde savant! Cette terre nouvelle, conquise par quelques Européens avides de richesses plus encore que de gloire; cette moitié du globe qui n'opposa qu'une population presque sans défense au fanatisme et à la rapacité qui, dans les deux seules contrées envahies, coûtèrent la vie à vingt-cinq millions d'hommes[1], cette Amérique, dis-je, cachait sous les fleurs d'une apparente jeunesse les signes d'une virilité passée, ou plutôt les nobles caractères d'une vieillesse qui commande le respect parmi les nations, comme elle l'obtient aussi parmi les hommes. D'anciennes populations, parvenues à un haut degré de civilisation, étaient déja rayées depuis nombre de siècles de la liste des peuples; et lors de la conquête de la capitale du Mexique, centre des provinces soumises à la puissance de Montezuma, et séparée à peine des ruines de *Palenque* par une distance de deux cents lieues[2], le souvenir de ces vastes débris était perdu, et leur existence même entièrement ignorée, chez des peuples qui faisaient remonter leur propre origine à une époque déja fort ancienne.

Mais, qui sait? Les moines, puis les évêques envoyés en conquérants sur les terres mexicaines, animés d'une religieuse fureur contre tout ce qui tenait au culte et à l'histoire de peuples idolâtres, brûlèrent et anéantirent sans pitié tout ce qui n'était pas or. Peut-être, au milieu de ces sortes d'auto-da-fé, alimentés sur-tout par le zèle ardent du premier évêque de Mexico, périrent des documents précieux qui eussent éclairé des points historiques maintenant condamnés à une obscurité éternelle.

La puissance espagnole une fois établie dans ces contrées lointaines, l'accès en fut interdit au reste du monde. L'Espagne envoyait chercher au Mexique des monceaux d'or; que n'y envoya-t-elle aussi des hommes capables de recueillir des connaissances utiles sur le pays, et d'y répandre en échange les lumières européennes! Une brique, un fragment de sculpture, pouvaient révéler à des yeux exercés un peuple contemporain des plus anciens de la terre; leur forme pouvait manifester tout-à-coup des relations antécédentes avec d'autres parties du globe. Au lieu de se livrer à ces doctes recherches, les soldats de l'inquisition se mirent en quête de l'or, et, sans songer à explorer la surface, ils fouillèrent avec avidité le sein de cette terre dont ils tirèrent abondamment le métal qui devait, un jour, faire de leur métropole le moins riche de tous les royaumes!

C'est ainsi que plus de trois siècles se sont écoulés, depuis l'arrivée de Colomb dans cette jeune Amérique à laquelle nous devions plus tard reconnaître un si grand âge, sans qu'aucune des questions que va soulever l'existence maintenant constatée des vestiges de l'ancienne civilisation mexicaine, ait été portée à la connaissance des autres continents.

Quel nouvel abyme à combler, pour l'historien, le géologue, l'antiquaire, tous avides de la science du passé! Que devient la submersion prétendue de cette Atlantide, dont quelques témoignages anciens ont signalé l'existence, bien que d'une manière incertaine?

[1] Raynal; *Histoire philosophique des deux Indes.*

[2] Distance en droite ligne calculée sur la carte, au degré de vingt-cinq lieues. L'itinéraire, indiqué en 1832 par M. Cochelet, consul-général de France près de la république de l'Amérique centrale, itinéraire qu'il suivit lui-même, en allant de Guatemala à Mexico, donne environ deux cent cinquante lieues, entre cette capitale et Ciudad-Réal. Or, il y a environ quatre-vingts lieues de cette dernière ville jusqu'aux ruines de *Palenque*, en marchant directement à l'est, et en passant par Ocotzingo. La distance totale serait donc d'environ trois cent trente lieues.

Que devient cette brillante théorie de l'émersion récente du double continent américain, théorie basée sur ses jeunes races d'hommes et sur ses jeunes volcans non encore éteints? D'où vinrent ses premiers habitants? Est-ce l'Asie, est-ce l'Afrique qui, dans des temps antérieurs à toute prétention de la part de l'Europe, y portèrent leurs arts et les autres fruits de leur civilisation? Pendant combien de siècles y furent-ils florissants? Quelles catastrophes, enfin, ont pu changer la face de ces contrées, au point d'effacer même de la mémoire des hommes leur antique splendeur?

Il faut bien le reconnaître, c'est pour la seconde fois que l'Amérique est un monde nouveau; et quand l'occident vint planter son étendard sur ce sol inconnu, l'orient peut-être y avait déja porté le flambeau des arts et des sciences, alors que les ténèbres de l'ignorance régnaient sur le reste du globe.

CHARLES FARCY.

APPENDICE.

Après avoir tracé l'historique des découvertes de *Palenque*, et des autres débris qui attestent la haute antiquité d'un pays que, naguère encore, on croyait dans l'enfance, il est utile peut-être d'éclairer le public sur le degré de créance que méritent, à tous égards, les descriptions du capitaine Dupaix et les dessins de Castañeda.

L'expédition de Dupaix aux ruines de *Palenque*, non plus que celle d'Antonio del Rio, ne saurait sans doute être comparée à l'expédition française aux ruines de Thèbes et de Memphis, à cette expédition d'Égypte, si puissante en moyens, si nombreuse en hommes éclairés, si féconde en résultats scientifiques. Remarquons, toutefois, que lorsque cette expédition célèbre eut lieu, l'Égypte était connue, et qu'on y allait chercher seulement un complément aux connaissances que les anciens historiens et les modernes voyageurs avaient déja répandues sur cet antique berceau de la civilisation. Ici, au contraire, tout est aussi nouveau que merveilleux. Hâtons-nous d'ajouter que tout est authentique.

Dupaix, homme simple et véridique, si l'on en juge par son style, n'a pas la prétention de représenter à lui seul toute une armée de savants. Suffisamment instruit en histoire, en archéologie, beaucoup plus que l'universalité de ses compatriotes il y a trente ans, cet officier se borne à raconter sans pompe et sans emphase les découvertes qu'il fait durant le cours de ses excursions, et joint à son itinéraire descriptif des observations ordinairement courtes, pour expliquer le but et l'usage des choses, ou pour faire part de ses conjectures. Son rapport est presque un journal de voyage; et, s'il écrit un chapitre pour consigner ses réflexions sur l'art des anciens habitants du sol mexicain, c'est avec une prudence exempte de toute exagération, et avec une bonhomie pleine d'intérêt pour celui qui recherche la vérité. Dans ses descriptions d'édifices on sent qu'il n'éprouve jamais la tentation de faire un roman d'architecture; on est persuadé de prime abord qu'il a devant les yeux ce dont il parle; et, d'ailleurs, cette architecture est de celle qu'on n'invente pas.

Dans ses explications ou ses suppositions, il n'est pas toujours inattaquable; ses idées donnent parfois prise à la contradiction; parfois aussi son style demanderait à être châtié; mais nous n'userons de ce droit qu'avec une extrême réserve, en le traduisant, et seulement quand nous aurons deux fois raison. Le naturel et la sincérité, dans un écrivain voyageur, sont choses trop rares et trop précieuses pour qu'on ne leur voue pas une sorte de respect. D'ailleurs, Dupaix a cessé de vivre, et ce serait un motif de plus pour que la critique s'imposât des bornes.

Quant à Castañeda, actuellement existant, et résidant toujours dans la capitale du Mexique, le ciel semblait l'avoir assorti tout exprès au chef choisi pour l'expédition. Sa probité d'artiste est au moins égale à la probité d'écrivain que nous nous plaisons à reconnaître dans Dupaix. Dessinateur naïf, peu versé dans les secrets de la perspective, inexact parfois, à force de respect pour l'exactitude, on voit qu'il s'efforce de copier avec un soin religieux ce qui s'offre à sa vue; et, loin de le soupçonner d'être sorti du vrai pour donner à ses dessins plus de charme, un œil exercé reconnaît facilement qu'il est peu propre à farder la vérité, encore moins à improviser de l'architecture.

Le célèbre M. de Humboldt en a jugé de même que nous, et nous nous applaudissons de partager à cet égard l'opinion consignée dans une lettre qu'il écrivait à M. Latour-Allard, possesseur, comme nous l'avons dit, d'un certain nombre de dessins copiés sur ceux de Castañeda. Une telle opinion, émanée de cette source, ne peut manquer d'avoir un grand poids. (Voir cette lettre imprimée ci-après, n° I.)

Toutefois, il suit de cette imperfection assez fréquente des vues prises par Castañeda, sous le rapport des lignes perspectives, que nous avons été de temps à autre obligés de rectifier le dessin original. Mais, dans ce cas, nous nous sommes fait une loi de conserver toujours l'aspect primitif, afin de ne point altérer le modèle, tout en lui faisant subir des modifications jugées indispensables.

Quant à la distribution générale de l'ouvrage, nous avons tâché de l'établir sur une base aussi rationnelle que possible. Si nous ne pouvons nous conformer exactement, dans nos livraisons successives, à l'ordre des matières, tel que nous l'avons indiqué dans le discours préliminaire, du moins cet ordre sera facile à rétablir au moyen des indications typographiques adoptées pour les diverses parties de cette publication. Par des raisons faciles à concevoir, dans l'exécution d'une entreprise qui demande le concours de tant de têtes et de tant de mains, si nous passons d'une partie à l'autre, si nous commençons, par exemple, par la troisième expédition de Dupaix, pour revenir dans les livraisons suivantes à la seconde ou à la première, ce sera toujours de manière à soutenir l'attention du public par des choses dignes de lui être offertes, et avec la facilité pour le lecteur, nous le répétons, d'en opérer lui-même le classement méthodique.

A l'égard des importants travaux de M. Warden et de M. Lenoir, il n'en sera pas de même. Dès que nous en commencerons la publication, elle se suivra de livraison en livraison, jusqu'à la fin; seulement il est utile de ne la commencer que vers le milieu de l'ouvrage. Les méditations, les recherches, les comparaisons sur de telles matières, ne sauraient être trop étendues ni faites avec trop de maturité. D'ailleurs, dans le cours d'une entreprise de cette nature, de nouveaux faits viennent corroborer les opinions déja formées, quelquefois les modifier, et nous serions impardonnables si nous nous privions, par trop de précipitation, des hautes leçons des faits et de l'expérience. C'est ainsi que le travail de M. Warden, notamment, doit acquérir de jour en jour plus de prix et d'importance. Les grandes villes d'Amérique, sur-tout celles du nord, heureuses de leur prospérité commerciale ont songé depuis un certain nombre d'années à étendre le cercle de leurs jouissances par la culture des sciences et des arts. Des sociétés savantes se sont formées, et plusieurs brillent déja d'un éclat qui ne pourra que s'accroître, maintenant que l'impulsion est donnée. Parmi celles-ci, il est juste de citer la Société de Philadelphie qui s'occupe activement des recherches archéologiques, outre ses autres travaux, et celle de Boston, formée spécialement dans le but d'étudier les antiquités du sol américain. De plus, en ce moment même, un assez grand nombre de sociétés semblables à celle de Boston s'organisent sur divers points, pour explorer l'intérieur des terres dans les lieux encore peu connus, et recueillir tous les matériaux propres à éclairer enfin sur l'antique civilisation de ce monde improprement appelé Nouveau. On ne peut douter que ces recherches ne produisent de prompts résultats qui viendront enrichir, pour ainsi dire, jour par jour, le travail déja si abondant de l'honorable M. Warden. Ses relations scientifiques, sur tous les points de l'Amérique, ne lui laisseront à cet égard rien ignorer.

Qu'il nous soit permis, en finissant, de ramener encore l'attention sur l'importance et l'authenticité des matériaux que nous présentons dès ce moment au public. Nous pourrions nous parer d'un grand nombre de témoignages propres à donner du lustre à cette publication; mais nous préférons être sobres de ces éloges plus ou moins directs qu'on recueille ordinairement avec complaisance. Nous en ferons donc un choix très restreint, en imprimant seulement, ci-après, l'extrait de deux pièces aussi honorables qu'authentiques.

C. F.

N° 1.

LETTRE DE M. DE HUMBOLDT

A M. LATOUR-ALLARD,

POSSESSEUR DE COPIES OU RÉPÉTITIONS D'UN CERTAIN NOMBRE DE DESSINS DE CASTAÑEDA.

Je ne puis vous remercier assez vivement, monsieur, du plaisir que m'a causé la vue des objets que vous avez recueillis au Mexique, et qui répandent un nouveau jour sur une partie presque inconnue de l'histoire du genre humain. C'est la collection la plus complète qu'on ait faite en ce genre, et qui se lie à l'idée si heureusement conçue de suivre les progrès des arts chez des peuples à demi barbares. C'est par des comparaisons aussi qu'on parviendra peut-être à éclaircir le fait mystérieusement curieux de l'image d'une croix, et même de l'adoration d'une croix, dans les ruines de *Palenque*, dans le Guatimala. Il serait digne de la munificence d'un monarque de faire déposer, dans une bibliothèque, les dessins de l'expédition de M. Dupaix, dont j'ai connu la scrupuleuse exactitude. La naïve simplicité des dessins, même, atteste la vérité du témoignage.

Agréez, etc.

Signé HUMBOLDT.

Paris, le 28 juillet 1826.

Nota. M. de Humboldt a, le premier, fixé l'attention des Européens sur l'ancienne civilisation des peuples du Guatimala. (*Vues des Cordillières et monuments des peuples indigènes de l'Amérique,* par M. le baron de Humboldt. In-8°, tome II, page 592.)

N° 2.

EXTRAIT DU RAPPORT FAIT PAR M. JOMARD

A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

SUR LE COMMENCEMENT DE PUBLICATION DE L'OUVRAGE DES *ANTIQUITES MEXICAINES,*

SOUMIS A L'EXAMEN DE LA SOCIÉTÉ.

. . . . . . Les découvertes se multiplient sur le sujet des antiquités mexicaines; les monuments s'accumulent; les publications se succèdent. Il doit en jaillir des lumières sur l'histoire des aborigènes, et même sur l'ethnologie générale. Aucune question ne peut donc intéresser la Société de géographie à un plus haut degré sous le rapport historique. La Societé peut se féliciter d'avoir donné l'impulsion à ces recherches, par le programme qu'elle a publié en 1826. Il faut donc encourager les voyageurs et les amis des sciences géographiques, qui ne craignent pas de faire des sacrifices dispendieux pour faire jouir le public du fruit de leurs recherches sur cet important objet.

. . . .

. . . . Ce sont les matériaux qui furent réunis avec beaucoup de zéle et de succès par le capitaine Dupaix, pendant ses trois expéditions qui se sont succédé en 1805, 1806, et 1807, que M. Baradère et ses collaborateurs se proposent de publier aujourd'hui.

. . . .

. . . . . L'ouvrage commencé promet un recueil très précieux et authentique, tout-à-fait digne de l'attention et de l'intérêt du public. L'exécution des planches est sur une grande échelle, et très soignée. Tous les sujets sont lithographiés, mais avec correction, et l'on peut espérer, si la publication est continuée avec le même soin, que l'ouvrage sera digne de son objet. Il est donc à desirer que l'on encourage cette publication, et que les auteurs soient invités à la continuer, etc.

17 septembre 1832.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE EXPÉDITION DU CAPITAINE DUPAIX.

1



Una tercia ou un pied

M. Delaporte, d'après le dessin original de Castañeda. Lith. de Engelmann.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

RELATION

DE LA PREMIÈRE EXPÉDITION DU CAPITAINE DUPAIX,

ORDONNÉE PAR LE ROI D'ESPAGNE,

EN 1805,

POUR LA RECHERCHE DES ANTIQUITÉS DU PAYS.

PRIMERA EXPEDICION:

DESDE MEJICO A XOCHICALCO.

Salí de esta capital (Méjico) yo Guillermo Dupaix, capitan retirado de dragones de Méjico, dia 5 de enero de 1805, de órden de S. M., para la investigacion de todos los monumentos antiguos de este reino, que pueden aun existir desde el tiempo anterior á su conquista, con un pintor y delineador, un escribiente y cabos de dragones de auxiliares, tomando el rumbo del este de esta ciudad, por los pueblos de Istapalican, Riofrio, Tesmelican y Puebla, sin haber podido en este tránsito indagar nada tocante á la real comision de mi cargo. Desde esta ciudad continué á Tepeyacan, cuyo apellido, en lengua mejicana, significa nariz de cerro, por su situacion física, la que se halla fabricada en el vértice de un ángulo saliente que forma el cerro en aquel sitio. Sin embargo de su antigüedad, no me ha sido posible encontrar en su ámbito sino dos reliquias del tiempo de su antigüedad.

N° I. — La primera representa, en una losa de piedra colorada y muy dura, un símbolo de media vara de largo, una tercia de ancho y cinco líneas de grueso, que puede aludir á las antiguas armas de esta ciudad, esculpidas de bajo relieve en su plano. Estan divididas en dos como cuarteles: en el primero ó superior se nota grabada de perfil, la cabeza de una águila, con un geroglífico á su frente, circunscripta en una orla circular con ciertas

PREMIÈRE EXPÉDITION:

DE MEXICO A XOCHICALCO.

D'après l'ordre de S. M. le roi d'Espagne, je suis parti de Mexico le 5 janvier 1805, moi Guillaume Dupaix, capitaine de dragons en retraite, au service du Mexique, pour aller à la recherche de tous les monuments d'antiquité qui peuvent exister dans ce royaume, et qui datent d'un temps antérieur à sa conquête par les Européens. Accompagné d'un peintre et dessinateur, d'un écrivain, d'un détachement de dragons auxiliaires, je dirigeai ma route à l'est de Mexico, traversant les villages de *Istapahican*, *Riofrio*, *Tesmelican* et *Puebla*, sans rencontrer rien qui concernât la commission royale dont j'étais chargé. J'arrivai ensuite à *Tepeyacan*, dont le nom signifie, en langue mexicaine, *nez de colline*, à cause de sa situation topographique, la ville étant placée au sommet de l'angle formé par la colline sur laquelle elle s'élève. Bien qu'elle soit ancienne, je ne pus trouver dans ses environs que deux restes attestant son antiquité.

N° I. — Le premier de ces monuments offre, sur une dalle de pierre rougeâtre et très dure, un bas-relief allégorique, ayant environ un pied et demi de long sur un pied de large, et cinq lignes de saillie, lequel peut avoir figuré les anciennes armes de la ville. Cette sorte d'armoiries est divisée comme en deux quartiers; dans le quartier supérieur on voit, sculptée de profil, la tête d'un aigle [1], avec une figure hiéroglyphique au-devant,

[1] En se reportant au dessin, il se pourrait que la tête figurée sur cette pierre fût celle d'un autre oiseau que l'aigle. Peut-être y a-t-il une plus grande ressemblance avec celle du coq. L'opinion émise par le capitaine Dupaix, au sujet de ce bas-relief qui aurait figuré les armes d'une ville, nous semble d'autant plus importante, sous le rapport des conséquences qu'on en peut tirer pour la haute civilisation des anciens peuples de ces contrées, que cette opinion est corroborée par d'autres exemples semblables. Dans le cours de cette première expédition, jusqu'à *Xochicalco*, nous retrouverons des bas-reliefs de la même nature, sculptés sur pierre taillée ou sur pierre brute, et dont l'usage paraît presque indubitablement avoir été le même que chez les peuples modernes de l'Europe, ainsi que l'attestent encore un grand nombre de portes de villes, où sont sculptées d'anciennes armoiries. Plusieurs de ces vestiges, bien conservés, se sont trouvés à *Cholula*, à *Quanhquelchula*, à *Chimale*. Il est à remarquer aussi que la marche suivie, dans la plupart de ces armoiries présumées, est la même que dans notre blason, c'est-à-dire qu'on y procédait par divisions égales ou inégales, comme celles que nous avons appelées quartiers, et dans lesquelles figuraient divers objets réels ou emblématiques Quelque surprenant qu'il paraisse, au premier coup d'œil, de retrouver dans les déserts du Mexique un semblable usage remontant à des siècles peut-être contemporains de la civilisation égyptienne, il ne faut pas oublier que les plus anciens peuples du monde ont eu des armoiries ou quelque chose d'analogue. Les recherches les plus érudites n'ont pas entièrement éclairci ce point; cependant, sans faire attention à Favyn qui en fait remonter l'usage au commencement du monde, ou à Segoin qui se borne seulement à l'attribuer aux enfants de Noé, on peut se reporter au temps de Moïse, car les douze tribus avaient chacune leurs armes. Selon Philostrate, Xénophon et Quinte-Curce, l'usage en aurait été établi chez les

molduras; y en el segundo cuartel, que parece servir de basa al primero, se ven tres pendientes ó geroglíficos sobre un pedestal istriado, en el que aparece la cola de dicha ave con varios órdenes de pluma. Esta piedra se encontró en un cimiento viejo de la misma ciudad, y sirve actualmente de adorno á la pila de su plaza mayor; está bien entallada y de bella conservacion.

Nº 2.—La segunda ofrece una cabeza semi humana, de bulto y agigantada; tiene media vara de alto, y de ancho una tercia; es de una piedra dura y muy pesada, de un color morado y obscuro; está entera, y se halló en un solar en la parte alta de esta ciudad, la cual es propiamente la antigua. Su frente está adornada de cabellos; los ojos y nariz tienen proporcion y simetría; las orejas son ocultas; la boca es desmedida y monstruosa; aparece solo una fila de dientes debajo del labio inferior: seria de desear las demas partes de este coloso, como el tronco y demas miembros.

Nº 3.—De esta seguí mi derrota sobre el pueblo de Tlacotepec, á su oriente y á una jornada de distancia, y no habiendo hallado nada de particular en él, fuí el dia siguiente á un pueblecito de Indios, á cuatro leguas al sud de este, llamado San Cristoval Teapantepec, en idioma mejicano, casa de Dios sobre el cerro. Aquí, en una eminencia ó cerro aislado, pegado á otros mayores y al poniente del mismo pueblo, yace una pirámide de base cuadrangular de cuatro cuerpos ó altos en disminucion: consta de diez y ocho varas de frontis, y de altura perpendicular unas veinticuatro varas; del último, cuyo plano era destinado á las aras de los falsos dioses, no existe ya nada de él. Este oratorio ó pirámide, sobre el estilo egipcíaco, su construccion es de cal y canto, obra muy maciza: fué revestida de piedras escuadradas, como lo observé años pasados, actualmente está bastante arruinada. Sus cuatro lienzos, algo oblicuos, son dirigidos á los cuatro puntos cardinales. La escalera, que hacia frente al poniente, tenia la particularidad de dar paso de un alto á otro diagonalmente: aun se notan varios pavimentos ó pisos de mezcla bruñida y ruinas al pie del oratorio, lo que persuade que en aquellos tiempos habia habitaciones destinadas al servicio de sus ídolos. Se sube desde el plano del pueblo hasta la cumbre por una especie de calzada cortada en el mismo suelo peñascoso de dicho cerro.

entourées d'un double cordon dentelé; dans le quartier inférieur sont trois appendices hiéroglyphiques, soutenus par une sorte de piédestal cannelé, sur lequel paraît la queue de l'oiseau indiqué plus haut, avec plusieurs rangs de plumes. Cette pierre a été trouvée dans les fondations d'un vieil édifice de la ville, et sert maintenant d'ornement à la fontaine de la grande place. Elle est d'un beau travail, et bien conservée. (*Voir la Planche I.*)

Nº 2.—Le second monument offre une tête demi-humaine, en ronde bosse et plus grande que nature; elle a un pied et demi de hauteur et un pied de largeur. Elle est entière, d'une pierre dure et très pesante, dont la couleur est d'un rouge brun; elle se trouve sur le sol d'une habitation, dans la partie haute de la ville qui est, à proprement parler, la ville ancienne. Le front est orné de cheveux; les yeux et le nez sont bien en proportion; les oreilles sont cachées; la bouche, démesurée et monstrueuse, offre un seul rang de dents au-dessous de la lèvre inférieure. Il est à regretter qu'on n'ait point la partie inférieure de cette tête colossale, non plus que le tronc et les membres. (*Planche II.*)

Nº 3.—De *Tepeyacan* je me dirigeai sur le village de *Tlacotepec*, situé à l'est, et à une journée de marche. N'y ayant rien trouvé de remarquable, je me rendis la journée suivante dans un petit village indien, à quatre lieues au sud, nommé *San Cristoval Teapantepec*, en langue mexicaine, *maison de Dieu sur la colline*. Là, sur une hauteur qui se lie à d'autres plus grandes, et à l'ouest de ce même village, se trouve une pyramide à base quadrangulaire, composée de quatre corps de construction en retraite les uns sur les autres. L'étendue de ce monument, à sa base, est de cinquante-quatre pieds, et sa hauteur est d'environ soixante-douze. Le dernier étage était destiné sans doute à recevoir sur sa plateforme les autels des faux dieux, mais il n'en existe plus aucune trace. Cet oratoire[1] ou pyramide, dans le style égyptien, est construit en chaux et pierres liées avec une grande solidité. Il était revêtu de pierres taillées comme on le voyait encore il y a quelques années; maintenant il est presque totalement en ruine. Ses quatre faces, légèrement inclinées, ou en talus, sont tournées vers les quatre points cardinaux; celle qui regarde l'ouest offre un chemin en pente diagonale, pour monter d'un étage à l'autre jusqu'au sommet. On voit encore divers vestiges de carrelages, d'une matière composée qui a conservé son poli, et d'autres débris au pied de ce monument; ce qui fait croire qu'il y avait autrefois des habitations destinées au service du culte idolâtre. On monte depuis le village, jusqu'au sommet de la colline, par une sorte de chaussée pratiquée dans le roc. (*Planche III.*)

Mèdes, les Perses, les Assyriens, et dès les temps appelés héroïques. Quelques auteurs ont dit que ce fut Alexandre-le-Grand qui régla le blason! Le père Monet dit que ce fut l'empereur Auguste! D'autres, enfin, voyant les choses d'une manière moins lointaine, assignent l'époque des armoiries au règne de Charlemagne. Charier, dans son *Histoire du Dauphiné*, dit que les Gaulois peignaient sur leurs boucliers quelque signe pour se distinguer de leurs compagnons. Pausanias le dit aussi. Spelman dit que ce sont les Saxons, Danois, ou Normands, qui ont apporté l'usage du blason en Angleterre, et ensuite en France. Quoi qu'il en soit, il y a de nombreux motifs pour faire croire que, selon l'opinion émise par le capitaine Dupaix, les bas-reliefs dont il est question ont pu figurer, dans les siècles les plus reculés, les armoiries des anciennes nations mexicaines.

[1] Nous avons conservé ce nom d'*oratoire* que le capitaine Dupaix donne aux monuments assez nombreux du même genre qu'il a decouverts dans ses excursions. Malgré l'acception que ce mot a reçue en français, pour désigner un lieu couvert et retiré, où l'on se livre à la prière, l'etymologie indiquant seulement un lieu pour prier, nous donnerons, comme l'auteur, le nom d'*oratoire* à ces sortes de grands autels découverts qu'il présume avoir été consacrés à l'ancien culte.

2



Una tercia ou un pied

H. D. d'après le dessin original de Castañeda — Lith. de Engelmann




4
5 Varas ou 15 pieds

Pero es sensible que lo que no pudo el lapso en los monumentos antiguos, ó la serie de los siglos, los troncos y raices de árboles corpulentos como ingertados en ellos, desquiciando y separando las piedras de sus junturas, lo verificaron ciertos sugetos tal vez por un celo demasiadamente mal entendido. Por otra parte el interes material de los hacenderos y pueblos inmediatos, que parece que hicieron liga para desmantelar y destruir obras, por cierto dignas de mejor conservacion para ilustrar las artes de esta antigua nacion mejicana, el todo con el fin del logro de sus piedras sillares; y solo las fábricas antiguas deben aun su existencia á su situacion física, las que por lo regular se hallan en montes ásperos y espesos, rodeados de precipicios, y en ser casualmente apartados de sus enemigos los pueblos y haciendas circunvecinas, lo que obliga al investigador á muchas fatigas y peligros.

De este último pueblo fuimos á la ciudad de Tehuacan de las Granadas (su cabecera); en esta no hallé cosa que notar; solo en el parage que llaman Tehuacan el Viejo, el cual yace á su oriente, y á la distancia de dos leguas; no subsisten de él sino unas grandes ruinas de templo y caserías de cal y canto, situadas en la ladera de unos cerritos.

De esta ciudad pasé á Orizaba, por el pueblo de Indios de Chapulco, y desde este, por unos encinares frondosos y adornados de muchas plantas parasitas, ó engertadas en ellos, al de naturales de Alcucingo, y de este último á la villa.

N° 4.— En ella vimos grabada en hueco, en la superficie plana y horizontal de un peñasco aislado, una figura colosal, y se halla en un solar de la choza de un Indio situada en la orilla del llano llamado Escamela. Está delineada en una situacion recta de oriente á poniente, con piernas y brazos abiertos, en ademan, al parecer, de señalar con ellos el norte y sud. Tiene colateralmente dos figuras geroglíficas: la de su derecha representa un peje grande en una colocacion vertical, con un número circular al lado; la otra un conejo, le nace de entre las piernas un geroglífico con diez números circulares que le sirven de orla. La figura principal que tiene su penacho y cintura, alcanza nueve varas de longitud; las laterales son de menos tamaño: la peña tiene una forma algo triangular, y la suma total de sus costados llega hasta treinta varas; la piedra es muy sólida y de un color obscuro; su canto ó basa tiene diez varas sobre la haz del terreno, y se ven algunos caractéres misteriosos grabados en ella.

N° 5.— Tambien en la citada villa encontramos dos

Mais, ce que n'ont pu faire ni une longue suite de siècles, ni les troncs ou les racines des arbres gigantesques qui se trouvent comme insérés dans ces monuments antiques, et qui tendent sans cesse à en disjoindre les parties, d'autres causes ont réussi à le faire. Un zèle religieux mal entendu, et l'intérêt matériel des peuplades indiennes et des planteurs européens, semblent s'être ligués pour démanteler et détruire des ouvrages dignes d'être conservés pour l'illustration des arts de cette antique nation mexicaine; et cela uniquement pour profiter de pierres toutes taillées. Les monuments anciens qui existent encore ne doivent leur conservation qu'à leur situation topographique, étant pour l'ordinaire placés sur des monts escarpés, couverts de bois, coupés par des précipices, et quelquefois éloignés de tout village ou de toute habitation circonvoisine, ce qui oblige le voyageur à braver des dangers et des fatigues sans nombre.

De *San Cristoval Teapantepec* nous allâmes à la ville de *Tehuacan* de *las Granadas*, son chef-lieu [1]. Nous n'y trouvâmes rien de remarquable; seulement, dans l'endroit nommé *le Vieux Tehuacan*, à l'est, et à la distance de deux lieues, nous vîmes quelques grandes ruines d'un temple et de plusieurs habitations construites en chaux et pierre, qui étaient placées sur le penchant de diverses collines [2].

De cette ville, je passai par *Orizaba*, par le village indien de *Chapulco*, et ensuite à travers d'épaisses forêts de chênes, embarrassées d'une foule de plantes parasites, jusqu'aux lieux habités par les naturels d'*Alcucingo*, et de là jusqu'à la ville.

N° 4.— Là, je trouvai une figure colossale gravée en creux, sur une grande pierre isolée. Elle est placée horizontalement sur le sol d'une cabane indienne, à l'entrée d'un endroit appelé *Escamela*. Cette figure, tracée dans la direction de l'orient à l'occident, a les jambes écartées, les bras ouverts, et semble indiquer le nord et le sud [3]. On voit à ses côtés deux figures hiéroglyphiques; celle qui est à sa droite représente un grand poisson dans une position verticale, avec un signe circulaire près de lui; l'autre représente un lapin, entre les pattes duquel se voit un dessin également hiéroglyphique et entouré de dix signes circulaires semblables au précédent. La figure principale, qui est coiffée d'une manière fantastique, et qui a une ceinture, est longue de vingt-sept pieds; les deux autres sont bien moins grandes. La pierre sur laquelle ces objets sont sculptés est d'une forme un peu triangulaire, et a environ quatre-vingt-dix pieds de tour; elle est d'une nature très dure, et d'une couleur noirâtre. La base occupe un espace de trente pieds, et sur son épaisseur sont gravés quelques caractères mystérieux (*Planche IV.*)

N° 5.— Nous trouvâmes aussi dans la même ville deux

[1] Nous n'avons point trouvé d'autre mot équivalent, pour exprimer une ville ou un village qui domine, par son importance, sur ceux qui l'entourent.

[2] Il parait que le capitaine Dupaix n'a pu faire copier les ruines dont il s'agit, aucun dessin qui les représente n'étant joint à son itinéraire.

[3] La position dans laquelle cette figure a été tracée n'est peut-être pas la même que celle où la pierre se trouve placée maintenant. En la supposant relevée verticalement, rien ne peut faire croire que les bras indiquent le nord et le sud plutôt que l'orient et l'occident. Cette dernière indication, celle de l'est et de l'ouest, est très fréquente dans les figures emblématiques des Orientaux

piedras antiguas, ambas semejantes en configuracion y en calidad, las que son de jaspe verde claro; su escultura manifiesta un alto relieve trabajado con mucha prolijidad y simetría, y cada una separada tiene una vara de alto, y media de ancho. Su figura es algo ovalada y reunida por sus extremidades, formando una especie de óvalo prolongado. Es dificultoso, en las obras de esta nacion mejicana, poder acertar en muchas su legítimo uso, y aun la explicacion material de sus contornos, por ser de una clase original. Es necesario el recurso de la delineacion de ellas, cuya vista satisface mas que las descripciones mas prolijas.

De Orizaba emprendimos el viage de Zongolican, ó Zongolliucan, y de su jurisdiccion, la cabecera de toda la serranía.

Está el pueblo de Zongolican á doce leguas sud de esta villa, y para llegar á él se pasa por Tequilla, pueblo de Indios naturales, por unos cerros ondeados, culebreando por caminos arduos hasta su capital, la que se halla situada como el centro de dicha serranía, cuyo plano es profundo, algo circular y coronado por unos peñascos elevados. Las aguas se introducen en él por saltos y cascadas, y á poco curso las reciben varios sumideros. Este pueblo es grande, y su ocupacion consiste en las plantaciones de tabaco; su temperamento es suave: encontré en sus orillas una especie de salvia, la que nace por matas ramosas y echaparradas; su gusto es muy agradable al paladar, la llaman aquí la yerba dulce. Hay tambien varias tierras ó barros muy untuosos que podrian ser útiles con el beneficio á varios usos: los hay de color rojo acoralado, amarillo y morado. Esta famosa serranía abraza todos los climas, frio, caliente y templado, y ademas todos sus derivados; las partes meridionales son muy frondosas, y producen vegetales útiles. El cedro, el rosadillo y el gateado son bastantemente comunes. Hay muchas plantas apreciables, entre ellas son las que se hallan naturalmente engertadas en los troncos y ramas de los árboles, produciendo unas flores sumamente vistosas y apreciables al olfato.

Salimos de esta cabecera despues de once dias de demora en ella, y los malos tiempos nos obligaron á esta detencion, y fuimos á dormir á una hacienda de tabaquería de Rocha, situada á una jornada de San Sebastian. En el que íbamos á comer nos sucedió un acaso casi desgraciado, pues en camino estrecho y cortado horizontalmente en la ladera de un cerro dominante, y á la orilla de un voladero que se dirigia á un profundo abismo, el cabo que me seguia repentinamente cayó de espalda junto con su caballo, y ambos desaparecieron. Por el pronto el ginete pudo despegarse agarrándose de las ramas de los árboles, y escapó la vida con algun daño corporal. El animal fué rodando metiendo un ruido semejante á una avenida grande de agua, arrancando y rompiendo todo lo que se le oponia á la velocidad y violencia de su caida; hasta que casualmente encontró unos

pierres antiques, semblables par la forme et par la matière, qui est un jaspe vert clair, travaillé en relief, avec une grande régularité et une grande perfection [1]. Chacun des côtés de ce petit monument a trois pieds de haut, et un pied et demi de large; sa figure un peu ovale présente une sorte d'arcade. Il est difficile, en considérant les ouvrages de cette ancienne nation, d'assigner un usage certain à cette pierre, et de donner une explication positive de ses formes, qui ont beaucoup de singularité. Il faut avoir recours au dessin dont la vue instruira davantage que la plus longue description. (*Planche V.*)

En quittant *Orizaba*, nous entreprîmes le voyage de *Zongolican* ou *Zongolliucan*, et des lieux qui en dépendent; c'est le chef-lieu de toute cette contrée montagneuse.

Le village de *Zongolican* est à douze lieues au sud de *Orizaba;* pour y arriver, on passe par *Tequilla*, village indien, et il faut traverser plusieurs collines et suivre des chemins escarpés qui serpentent jusqu'au chef-lieu qui se trouve comme au centre des montagnes, dans une vallée profonde, circulaire, et couronnée par des rocs élevés. Les eaux y arrivent par des cascades, et sont reçues presque aussitôt dans des puits ou citernes. Ce village est considérable, et s'occupe principalement de la culture du tabac. La température y est douce. Je trouvai dans les environs une espèce de sauge d'une végétation vigoureuse; son goût est très agréable, aussi on la nomme, dans le pays, herbe douce. On y trouve aussi diverses sortes de terres grasses qui pourraient être utilisées avec avantage; elles sont de couleur rougeâtre, jaunâtre ou brunâtre. Cette célèbre chaîne de montagnes réunit tous les climats: le froid, le chaud, le tempéré, et aussi toutes les variations de température. Les parties méridionales sont très boisées; les végétaux utiles, le cèdre, le bois de rose, l'acajou, y sont assez communs; il y a aussi beaucoup d'autres plantes précieuses, parmi lesquelles on en remarque qui se sont naturellement implantées sur le tronc et les branches des arbres, et dont les fleurs sont aussi agréables à la vue qu'à l'odorat.

Nous quittâmes ce chef-lieu après une station de onze jours à laquelle les mauvais temps nous avaient obligés, et nous allâmes coucher dans l'habitation de *tabaquerie* de *Rocha*, située à une journée de marche de *San Sebastian*. Nous allions dîner lorsque nous éprouvâmes en route un accident fâcheux. Dans un sentier étroit, coupé à pic, sur le flanc d'une colline escarpée, et à l'entrée d'un précipice profond, le cavalier qui me suivait tomba subitement avec son cheval, et tous deux disparurent; l'homme, par un mouvement très prompt, ayant réussi à s'accrocher à des branches d'arbres, sauva sa vie, et n'eut que quelques contusions; l'animal, dans sa chute, heurtant et brisant tout ce qui s'opposait à la violence de son élan, roula avec un fracas comparable à celui d'un torrent, jusqu'à ce qu'il fut arrêté par des arbres plus forts qui ne cédèrent pas à son poids. Enfin, après des

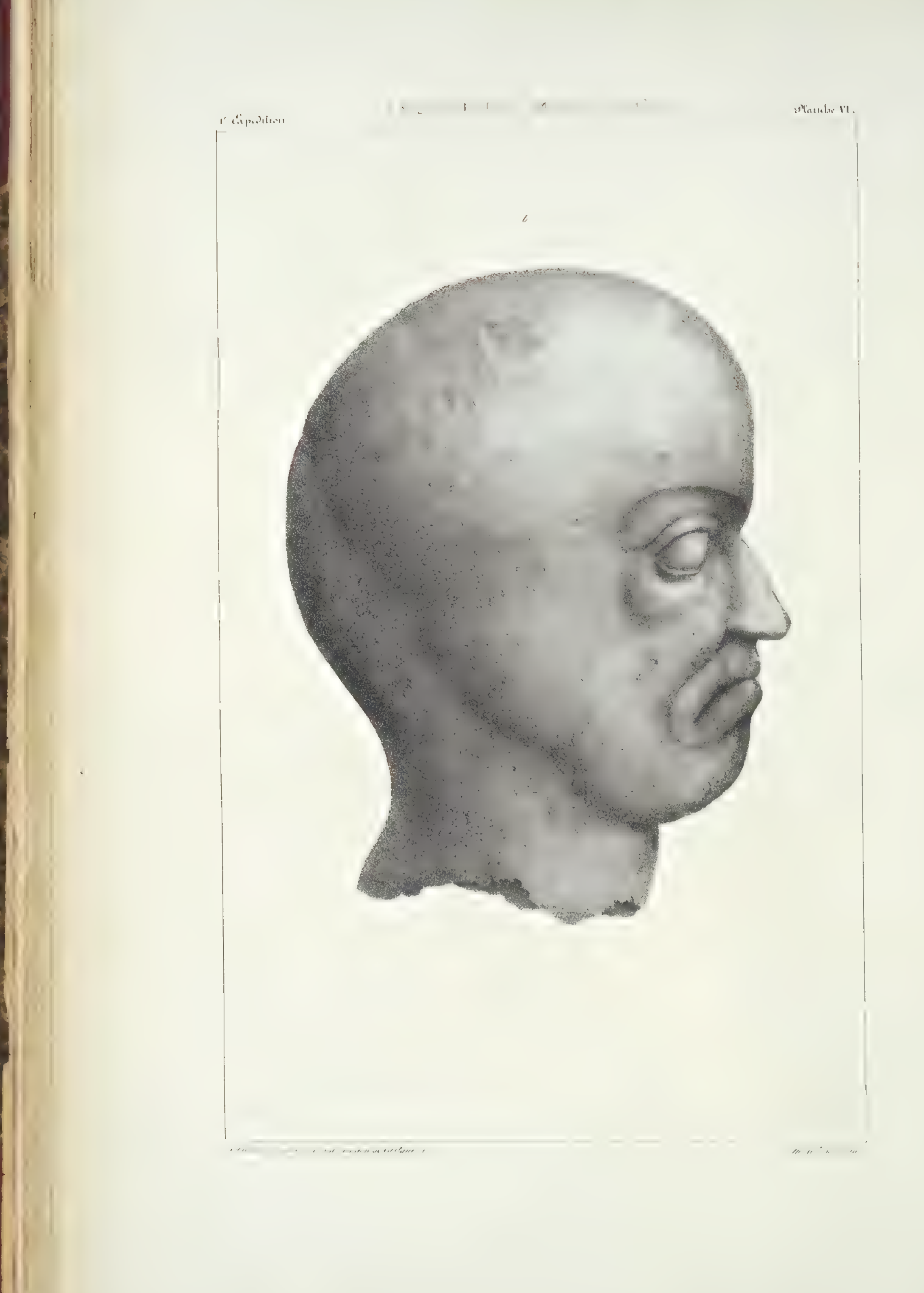
[1] Ce monument est composé de deux côtés semblables, et non pas de deux pierres assemblées. Dupaix l'indique lui-même dans la suite de sa description.

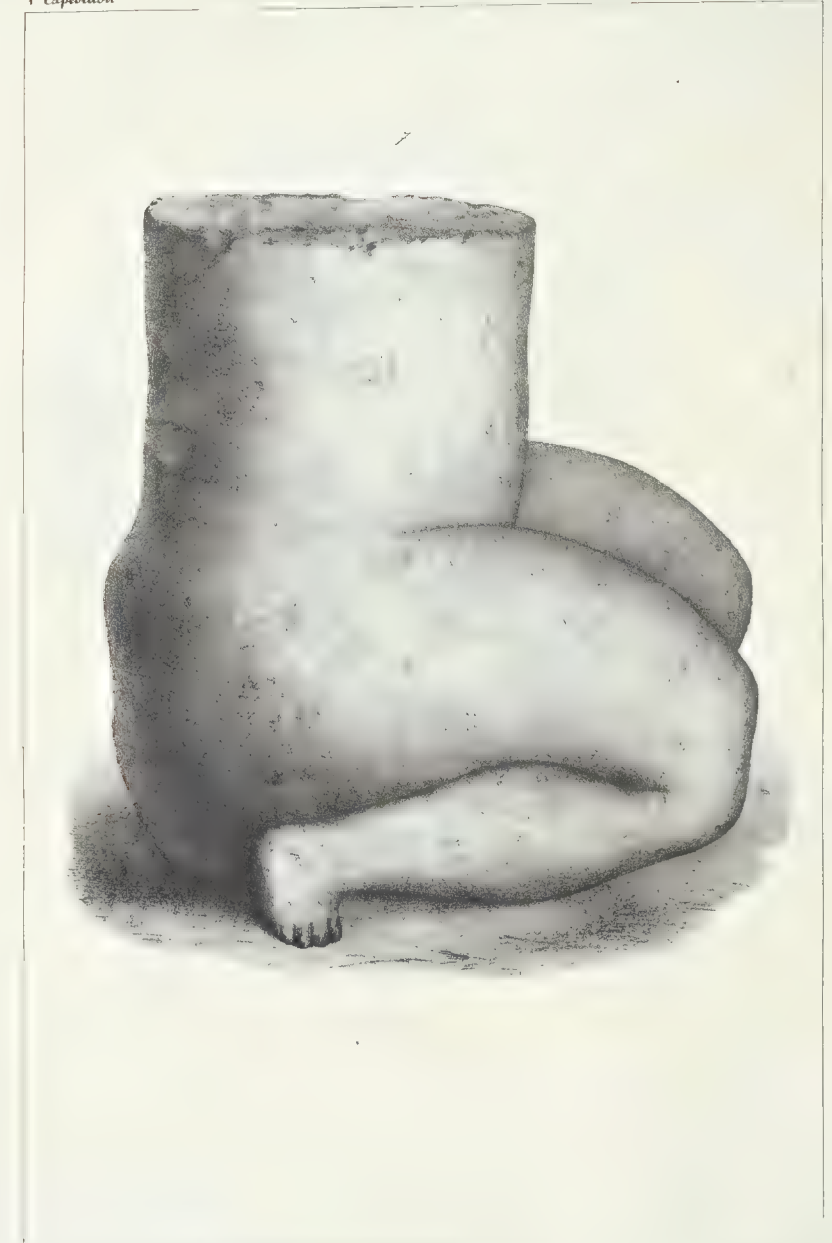
3

Media Vara ou Un pied et demi

H. Rebillard d'après le dessin original de Castañeda

Lith. de Engelmann




7

8



M D d'après le [illegible]

Une Vara ou 3 pieds

árboles de mayor resistencia, que le sirvieron como de barrera y límites. Finalmente despues de unos trabajos inmensos se pudo, con el auxilio de los Indios que me seguian, á fuerza de brazos, machetes, hachas y lazos, arrastrarle hácia arriba, sin otro daño que algunas mataduras, las que no le impidieron seguir la marcha.

En el mismo dia, por la tarde hácia el anochecer, queriendo el caballo del pintor evitar unos bancos ó sartenejas, se arrimó á la orilla engañosa del camino, la cual por su frondosidad escondia por debajo un grande precipicio; se le fueron los cuatro pies, y cayó. El ginete tuvo la advertencia de echarse del lado del lodazal, y su montura no paró hasta la entera medicion de esta profundidad; tuvo que ir á pie una legua para la hacienda dicha, dejando al justicia del pueblo que se hallaba cerca, y en el que habiamos comido, el cuidado de recogerle, si quedaba con vida, lo que hicieron, y le trajeron de noche sin novedad; en cuanto al pintor se halló salvo y libre á costa del susto.

De esta hacienda nos dirigimos á Córdoba por el pueblo frondoso de Naranjal, situado al márgen derecho del rio caudaloso Blanco; y procurando adquirir en esta villa todas las noticias pertenecientes á las antigüedades que podian hallarse en ella y en su distrito.

En consecuencia empezamos por el pueblo de Amatlan de los Reyes en solicitud de una obra antigua. La vimos y no hallamos en ella mas que escombros de un oratorio; pero sabiendo que á poca distancia se hallaba una antigua cueva idolátrica, llegamos á ella con el acompañamiento del cura, del vicario y muchos Indios, con la molestia de un aguacero fuerte. Dicha cueva es digna de alguna observacion del todo pintoresca. Se conoce que el arte ayudó á la naturaleza; yace en una ladera frondosísima; encontramos en ella varios fragmentos de ídolos de piedra y barro cocido.

N° 6. — Este indica una cabeza perfilada, de bulto y de piedra, del tamaño del natural y sin cabello; encontrada en la citada cueva lo mismo que la del número siguiente.

N° 7. — Representa un tronco humano de piedra y de bulto, tambien de un tamaño proporcionado, salvo los pies. Estos dos trozos antiguos son labrados de la misma piedra del peñasco que contiene la cueva, la que es parda y caliza. Este cuerpo está sentado sobre sus propias piernas, segun estilaban muchas veces en la actitud que daban á sus ídolos.

N° 8. — Despues nos dirigimos hácia el puente del rio Blanco, cosa de diez y seis leguas sudeste de este villa, en busca de una piedra ó peñasco llamado Teololinga. Su figura es esférica, de una consistencia durísima, de color azul negruzco, y no da lumbre al eslabon; está puesta artificiosamente en medio de una sábana dilatada; tiene siete varas y media de circunferencia, y algo

travaux incroyables et avec le secours des Indiens qui m'accompagnaient, nous réussîmes à force de bras, et en employant nos armes, nos cordes et nos outils, à le retirer de cet abyme, sans autre mal, le croirait-on, que quelques blessures qui ne l'empêchèrent pas de suivre la marche.

Le même jour, sur le soir, le cheval de notre peintre, voulant éviter des cailloux ou des ravines incommodes, se rangea sur le bord d'un chemin dangereux où des buissons épais cachaient d'autres précipices. Les quatre pieds lui manquèrent à-la-fois; le cavalier eut la présence d'esprit de se jeter de côté dans un terrain fangeux, et sa monture mesura toute la profondeur du précipice. Notre peintre fit une lieue à pied jusqu'à l'habitation, laissant aux autorités du village le plus voisin, où nous avions pris un repas, le soin d'envoyer à la recherche de son cheval, et de le ramener si on le retrouvait en vie, ce qui fut fait; on le ramena pendant la nuit sans accidents nouveaux à son maître qui en fut quitte pour la peur.

De cette habitation, nous nous dirigeâmes sur *Cordova* en traversant le village boisé de *Naranjal*, situé sur la rive droite de la grande rivière Blanche. Nous nous procurâmes dans cette ville tous les renseignements relatifs aux antiquités qui pouvaient s'y trouver, ainsi que dans l'étendue de son district.

En conséquence nous commençâmes par le village de *Amatlan de los Reyes* où l'on nous avait indiqué un ouvrage antique. Nous le trouvâmes et ne vîmes que les décombres d'un oratoire ou monument religieux[1]; mais, sachant qu'à peu de distance se trouvait une ancienne caverne qui avait servi au culte idolâtre, nous nous y rendîmes, accompagnés du curé, du vicaire et d'un grand nombre d'Indiens; nous fûmes incommodés pendant le trajet par une forte pluie. Cette caverne, extrêmement pittoresque, est digne d'être observée. Elle est située sur le penchant d'une colline très boisée; on voit que l'art a aidé la nature, car nous trouvâmes dans l'intérieur divers fragments d'idoles en pierre et en terre cuite.

N° 6. — Cette planche représente une tête en ronde bosse vue de profil; elle est en pierre, sans chevelure et de grandeur naturelle. *Planche VI.*) Elle a été trouvée dans la caverne précitée ainsi que l'objet suivant.

N° 7. — Sous ce numéro est figuré un tronc humain aussi en ronde bosse, en pierre, et dans les proportions naturelles, à l'exception des pieds. Ces deux fragments sont de la même pierre que le roc qui forme la caverne; elle est calcaire et de couleur grisâtre; le corps était assis sur ses talons selon la position ordinaire que cet ancien peuple donnait à ses idoles. (*Planche VII.*)

N° 8. — De là nous marchâmes vers le pont établi sur la rivière Blanche, à seize lieues au sud-est de la ville, à la recherche d'une roche appelée *Teololinga*. Elle est d'une figure sphérique, d'une grande dureté, d'un bleu noirâtre, et elle ne fait point feu sous le briquet. Elle a été posée avec adresse au milieu d'une savane étendue; elle a environ vingt-deux pieds et demi de circonférence

[1] Dupaix n'a donné aucun dessin de ce monument entièrement détruit.

mas de dos varas de diámetro. Esta piedra, labrada y equilibrada sobre un eje ó quicio por los antiguos Indios, tiene la particularidad, con solo el tocarla ó empujarla con el dedo pequeño, de moverse con vibracion, y empleando mayor fuerza queda sin movimiento aparente. En su superficie convexa se reparan taladrados unos hoyos circulares y de poca concavidad, los que en tiempos de aguas podian recoger algo de este elemento. Parece que en los tiempos antiguos servia de mojonera. Otra hay á la distancia de dos leguas de esta y á su oriente.

Nº 9. — Del puente del rio Blanco cortamos sobre el pueblo de Indios naturales de Santiago Guatusco, ó Huatosck, en su antigüedad, de la jurisdiccion de Córdoba, á doce leguas al este de esta villa, situado en una barranca profunda al márgen de un rio caudaloso llamado Xamapa, en un clima muy caloroso. Sus habitantes son pescadores natos del Bobo, en cuyas aguas se crian grandes y sabrosos. El verdadero pueblo antiguo Guatusco se halla á media legua del nuevo, rio abajo. En este se encuentran unas ruinas crecidas, de cal y canto, en la falda de un cerro alto frondoso que llaman el Pueblo viejo; y en la cima mas alta y dominante existe el edificio que vulgarmente llaman el castillo; el que fuimos á inspeccionar el dia siguiente de nuestra llegada, y determinamos nuestra salida muy de madrugada con el dicho fin. Pero como quiera que no es dable llegar á él sin un rodeo de dos leguas, que es hacerlas á pie subiendo montes, saltando barrancas, trepando peñascos, siempre con el peligro de ser mordido ó picado por algun animal ponzoñoso, abundantes en estas tierras, llegando por fin al pie del monumento antiguo. Su aspecto nos causó una grande admiracion. Nos acompañaba la república encuerada del pueblo, la que nos ayudó á la empresa de desmontar y abrir sendas.

Esta obra, que pudo haber sido palacio ú oratorio cubierto, representa dos cuerpos principales. El primero, que sirve de basa al segundo, es de forma piramidal y sólido, dividido por tres terraplenes á manera de adorno, de par anchura y con su alta escalera, la que da entrada al atrio de la vivienda ó segundo cuerpo, el cual está repartido en tres piezas: la primera es un gran salon de un plano cuadrilongo; tiene tres pilastras interiores que sostenian las vigas maestras. Las otras dos viviendas superiores, las que iban en disminucion, parece que no tenian ventanas, y solo recibian la luz por la grande puerta de la sala; aun permanecen varias órdenes de trozos de viguerías que mantenian los cielos ó techos; remataba el edificio por un plano horizontal, ó azotea de una vara de espesor, la que es á plomo. Toda la fábrica era de cal y canto, revestida exteriormente de piedras escuadradas, puestas por filas; y en los frisos de los cuatro lienzos hay unos compartimientos cuadrilongos formados de unas piedras redondas embutidas en la pa-

et un peu plus de six pieds de diamètre. Cette pierre, mise en équilibre sur son axe par ceux qui l'ont taillée autrefois, présente cette singularité, qu'en la touchant seulement avec le petit doigt elle se meut et conserve une vibration plus ou moins longue, tandis qu'en employant une force plus grande elle reste sans mouvement apparent. Sur sa superficie on remarque quelques trous circulaires de peu de profondeur, et qui dans les temps de pluie peuvent retenir l'eau; elle paraît avoir servi anciennement de borne ou de limite, car on en trouve une autre à la distance de deux lieues à l'est de celle-ci. (*Planche VIII.*)

Nº 9. — Du pont de la rivière Blanche, nous nous dirigeâmes sur le village indien de *Santiago Guatusco*, ou *Huatosck*, selon son ancienne dénomination, qui dépend de la juridiction de Cordova. Il est situé à douze lieues à l'est de cette ville, dans une vallée profonde au bord d'une forte rivière appelée *Xamapa*, et dans un climat très chaud. Ses habitants sont pêcheurs de profession et prennent beaucoup du poisson appelé *Bobo*, qui devient très grand dans cette rivière et qui a très bon goût. La véritable population ancienne de *Guatusco* habite à une demi-lieue au-dessous de la rivière. Là se trouvent des ruines considérables de constructions en chaux et pierre, qu'on désigne sous le nom de la ville vieille; elles sont au pied d'une colline élevée et couverte de bois. Sur la cime la plus haute existe un édifice que l'on appelle généralement le château (*el castillo*). Nous allâmes l'examiner le lendemain de notre arrivée; nous partîmes pour cela plus matin qu'à l'ordinaire, car il n'était possible d'y arriver que par un chemin de deux lieues qu'on ne pouvait faire qu'à pied en gravissant des montagnes, sautant des ravines ou escaladant des rochers, avec la crainte continuelle d'être piqué ou mordu par quelque animal venimeux dont ces terres abondent. Nous arrivâmes enfin au pied de cet antique monument dont l'aspect nous causa une grande admiration. Nous étions accompagnés de presque toute la population nue qui nous aidait à trouver le chemin et à le rendre praticable.

Cet édifice, qui peut avoir été un palais ou un oratoire couvert, est composé de deux corps principaux. Le premier, qui sert de base à l'autre, est de forme solide, pyramidale, et divisé en trois terre-pleins d'un bel aspect et d'égale épaisseur. Un grand escalier monte jusqu'au vestibule de la maison d'habitation ou second corps de bâtiment, qui consiste en trois pièces; la première est une grande salle dont le plan offre un carré long, et dont les principales solives du plancher sont soutenues par trois pilastres intérieurs; les deux pièces de l'étage supérieur, qui va en rétrécissant, paraissent n'avoir pas eu de fenêtres; elles recevaient la lumière par la grande porte de la salle. Il restait encore quelques vestiges des rangées de solives qui supportaient le toit. L'édifice était terminé par un plan horizontal, ou par une plate-forme de trois pieds d'épaisseur, qui était d'aplomb. Toute la construction était en chaux et pierre, revêtue extérieurement de pierres de taille régulièrement posées. Dans les frises des quatre côtés de l'étage supérieur se trouvent des compartiments rectan-



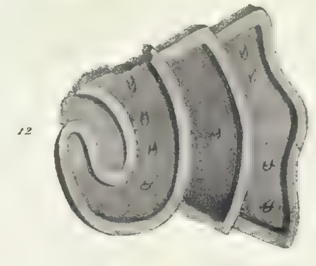

Una tercia
ou un pied
de Castañeda

11.



Medio vara ou un pied et demi

12



H. R. d'après le dessin orig. de Castañeda

Lith. de Engelmann

red. Las murallas que encierran el ámbito de la primera pieza, estan un poco en declive, ó salen de la perpendicular, las otras se acercan mas del á plomo y tienen de grueso cerca de tres varas; y la obra entera tendrá de altura vertical, desde el nacimiento de la escalera, la que es guarnecida de sus dos petriles, veinticuatro varas, y la base del primer cuerpo ó trozo piramidal ochenta varas en cuadro. Toda la superficie era encalada y bruñida; por su escala graduada se podrán medir sus demas dimensiones.

Entre varias causas que se combinaron para la destruccion en parte de este antiquísimo monumento, una de ellas es la fuerza vegetativa de las plantas y árboles que tomaron cuerpo en él, á costa de su destruccion, y ellos hallarán la suya en la division que hacen de las piedras que les servian de sustento. Su fachada hace frente al poniente, los demas lienzos miran á los otros puntos principales de la esfera; al parecer seria una ley establecida por su religion, de dar esta direccion constante á sus oratorios. Los que he podido observar hasta ahora no varian, salvo dos ó tres. Se sabe por la historia de esta monarquía indiana, que el templo mayor de esta capital, el que seria el prototipo de los demas templos, estaba en esta situacion.

Nº 10. — Solo podimos investigar dos piedras antiguas esculpidas de bulto: la una manifiesta ser una diosa gentílica, de una vara de alto y algo menos de ancho; la cabeza muy adornada, asimismo el pescuezo con dos órdenes de collares; el todo estriba sobre dos piernas ó columnas, está bien cincelada y conservada; tiene alguna semejanza con el estilo ó antigua manera egipcíaca; no solamente entendian de simetría en sus obras arquitectónicas, sino que la empleaban igualmente en la estatuaria; y se repara en ella un cierto órden geométrico por el cual usaban con acierto de instrumentos equivalentes á nuestra regla, compas y plomada, á lo que fueron sus instrumentos auxiliantes.

Nº 11. — La segunda es una culebra artificialmente enroscada, de una piedra maciza y de un grano muy fino, asi como la primera, de una media vara de diámetro; la cabeza y el cuerpo son ideales. La culebra entre los antiguos Mejicanos debia hacer un papel de consideracion en su mitología; pues la vemos esculpida en piedras de varias calidades y tamaños, enroscada en espira, tendida á veces, su cuerpo enlazado con gusto y arte, ya escamada, emplumada, lisa, etc.; es de pensar que segun su aspecto serian sus atributos.

Nº 12. — En el mismo sitio hallamos una especie de molde de barro cocido, por el cual vemos que hacian uso de la estampa; y tengo en mi poder dos fragmentos de moldes antiguos para imprimir sobre

gulaires ornés de ronds en saillie sur le fond. Les murs qui entourent la première pièce ne sont pas d'aplomb; les autres approchent davantage de la perpendiculaire; ils ont environ neuf pieds d'épaisseur. Le monument entier, depuis le bas de l'escalier qui est pourvu de ses deux rampes en pierre, jusqu'au sommet, est élevé de soixante-douze pieds; sa base en a environ deux cent quarante en carré. Toute la superficie était revêtue d'un enduit de chaux, poli et brillant. On pourra juger des autres dimensions de l'édifice par l'échelle qui y est jointe. (*Planche IX.*)

Parmi les diverses causes qui ont concouru à la destruction partielle de cet antique édifice, on doit compter la force végétative des plantes et des arbres qui y ont pris racine, et qui ont ensuite amené leur propre destruction en divisant et précipitant les pierres qui leur servaient de soutien. La façade principale est tournée vers l'ouest et les autres vers les trois autres points cardinaux. Il paraît que c'était une loi de l'ancienne religion de ces peuples de donner constamment à leurs temples cette direction. Excepté deux ou trois, tous ceux que j'ai pu observer jusqu'ici sont soumis à cette loi. On sait par l'histoire de ces Indiens que le principal temple de leur capitale, qui servait de prototype pour les autres, était dans cette position [1].

Nº 10. — Nous ne pûmes découvrir que deux pierres antiques sculptées en ronde bosse: l'une est évidemment une divinité païenne, haute de trois pieds et un peu moins large; la tête est fort ornée, ainsi que le cou qui a deux rangs de collier. Le tout s'élève sur deux bases ou sortes de colonnes. Ce monument, sculpté avec soin et bien conservé, a quelque ressemblance avec l'ancienne manière égyptienne. Non seulement ces peuples observaient la symétrie dans leurs ouvrages d'architecture, mais ils l'employaient aussi dans la statuaire. On y trouve ordinairement un certain ordre géométrique pour lequel ils se servaient sans doute d'instruments équivalents à la règle, au compas et à d'autres instruments auxiliaires. (*Planche X.*)

Nº 11. — L'autre pierre représente un serpent artistement roulé, d'une pierre dure, d'un grain très fin, de même que la première, et qui a un pied et demi de diamètre; la tête et le corps sont idéals. Le serpent devait jouer un rôle important dans la mythologie des anciens Mexicains, car nous l'avons vu sculpté en pierre de diverses espèces, et diversement travaillé, soit roulé, soit en spirale, soit développé, quelquefois noué avec goût, d'autres fois le corps lisse, revêtu d'écailles, ou même de plumes, etc., etc. Il est à croire que sa signification variait selon ses attributs. (*Planche XI.*)

Nº 12. — Dans le même lieu nous trouvâmes un fragment en terre cuite qui nous fit voir que ces peuples connaissaient l'art de modeler en relief; et j'ai en ma possession deux morceaux de la même antiquité, qui

[1] Nous devons faire observer que le capitaine Dupaix s'expose ici à confondre les antiquités du peuple mexicain, proprement dit, avec celles de peuples bien antérieurs. Il resterait à savoir, en tous cas, s'il entend que les quatre faces de leurs édifices religieux étaient toujours tournées vers les quatre points cardinaux, ou s'il entend que la façade principale était toujours tournée vers l'occident, le sanctuaire étant à l'orient, comme dans les premiers temples chrétiens.

tela de algodon y papeles de magueyes, y se ven en ellos ciertos dibujos de buen gusto. Asimismo poseo unas figuras pequeñas de barro cocido, las que persuaden que los antiguos Mejicanos no ignoraban el arte de la Plástica.

N° 13. — En este pueblo fué á donde me hizo patente el pintor de que no podia seguir adelante, por falta de salud; y asi no pude continuar por el rumbo propuesto á la superioridad, cual era el de Oajaca y Chiapa. Me ví precisado á retroceder por el rumbo contrario, y me determiné á pasar por las tierras de Cuernavaca, y llegando desde aquí á la hacienda de San Antonio, antes de San Andres Chachicomula, en cuya cercanía permanece un antiguo edificio; y á la distancia de media legua norte de dicha hacienda yace, en una loma tendida y peñascosa, un oratorio de forma piramidal, de base cuadrangular, y de cuatro cuerpos en disminucion. Tiene veinte varas en cuadro, y doce varas perpendiculares de altura. En cuanto al último cuerpo ya no subsiste, y hay cosa de doce años que aun existia cuando fuí á reconocerle, igualmente su escalera enteramente demolida, la que hacia frente al poniente, y los demas lienzos á sus correspondientes puntos cardinales. Estaba vestido de piedras regulares y volcánicas, parte de los cuerpos superiores eran enlucidos y bruñidos. En cuanto á la justa medicion de estas antiguas obras, no es á veces practicable; pero se hace lo posible, no desviándose de una proximidad prudente; insensiblemente todas ellas se sepultarán debajo de sus propias ruinas. Asi como la armazon del cuerpo humano tiene sus términos, y desaparece para siempre, pero renace en su semejante; aquí los monumentos mejicanos se acaban por momentos, sin esperanza de reedificacion ó reemplazo, y la época se anuncia ya, y verificará finalmente su entera destruccion y asolacion.

N° 14. — De esta hacienda dimos la vuelta á los pueblos de San Andres Chachicomula, Acutzingo y Cholula. En esta célebre ciudad, en la cual hicimos una parada de varios dias, en solicitud del justicia de lo que podia aun conservarse acerca de sus antigüedades. A poco apareció una cabeza humana de piedra y tiene la singularidad de ser el remate de un trozo de columna, haciendo el oficio de capitel á manera de un Termo romano. Tiene su corona con su penacho; las orejas son ideales, la piedra es negruzca y volcánica.

N° 15. — Otra piedra ó losa puesta sobre un umbral de la puerta de una casa, calle real de Puebla, de color ceniciento, y en su superficie plana se ven grabados en hueco varios geroglíficos, contenidos en un campo terminado circularmente, de una tercia de diámetro; despide por la parte inferior trece radios terminados por unos óvalos, los cuales nacen de un mismo centro; en la parte superior despide otros dos radios indeterminados, procedentes del mismo centro. Este símbolo da bastante en que discurrir, é inclina la mente á la creencia de que

étaient destinés à imprimer sur toile de coton (*gossipium*) et sur papier de maguey (*agave*). On y voit plusieurs dessins de bon goût. J'ai aussi quelques petites figures en terre cuite qui font croire que les anciens Mexicains n'ignoraient pas l'art de la plastique. (*Planche XI.*)

N° 13. — Dans ce village je reconnus que le peintre ne pouvait nous suivre, sa santé étant altérée, et nous ne pûmes continuer la route que nous avions projetée vers les parties hautes, c'est-à-dire *Oaxaca* et *Chiapa*. Je me vis forcé de rétrograder dans la direction contraire, et je me décidai à passer par les terres de *Cuernavaca*, et à me rendre de là à l'habitation *San Antonio*, avant celle de *San Andres Chachicomula*, aux environs de laquelle on trouve un ancien monument. A la distance d'une demi-lieue au nord de ladite habitation, sur le plateau d'une colline entourée de rochers, s'élève un temple ou oratoire de forme pyramidale, dont la base est quadrangulaire, et qui est composé de quatre corps de construction en retraite les uns sur les autres. Il a soixante pieds en carré et environ trente-six pieds de haut. Le corps d'édifice supérieur n'existe plus; il y a douze ans, lors de mon premier voyage, il existait encore, ainsi que l'escalier qui est aussi entièrement démoli; il était sur la façade exposée à l'ouest; les autres faces sont tournées vers les trois autres points cardinaux. Ce monument était revêtu de pierres volcaniques taillées, et une partie des constructions supérieures était couverte d'un enduit blanc et poli. Il n'est guère possible de mesurer exactement cet ancien édifice, on ne peut le faire qu'approximativement, en se tenant prudemment à quelque distance. Peu à peu il s'ensevelira sous ses propres ruines. L'espèce humaine a aussi des bornes à sa durée; les hommes disparaissent pour toujours, mais ils semblent renaître dans leurs semblables; tandis que les monuments mexicains se détruisent de jour en jour, sans qu'on puisse espérer de les voir renaître; et l'époque n'est pas éloignée où ils rentreront tout-à-fait dans le néant. (*Planche XII.*)

N° 14. — De cette habitation nous retournâmes par les villages de *San Andres Chachicomula*, *Acutzingo* et *Cholula*. Dans cette ville célèbre, nous séjournâmes plusieurs jours pour prendre auprès des autorités des informations au sujet des antiquités qui pouvaient exister dans les environs. Nous trouvâmes aussitôt une tête humaine en pierre, reste d'une colonne dont elle formait probablement le chapiteau, à la manière des Termes romains. Elle est couronnée d'une sorte de casque élevé; les oreilles sont idéales; la pierre est volcanique et de couleur brunâtre. (*Planche XIII.*)

N° 15. — Une autre pierre, ou dalle de couleur grisâtre, placée au-dessus du linteau de la porte d'une maison, dans la rue appelée Royale, offre sur sa surface divers caractères hiéroglyphiques gravés en creux, et contenus dans un espace circulaire d'un pied de diamètre. De la partie inférieure partent treize rayons qui semblent provenir d'un même centre, et qui sont terminés chacun par une sorte d'ovale. Deux autres rayons interrompus partent de la portion supérieure, provenant aussi du même point central. Ce symbole donne-



d'après le dessin original de Castañeda — Lith. de Engelmann

10 Varas ou 30 pieds

14



d'après le dessin original de Castañeda

15



Una Tercia ... de un ...

V. D. d'après le de... ...ginal de Castañeda ... ...



E. Robillard d'après le dessin original de Castañeda — Lith. de Thierry Frères

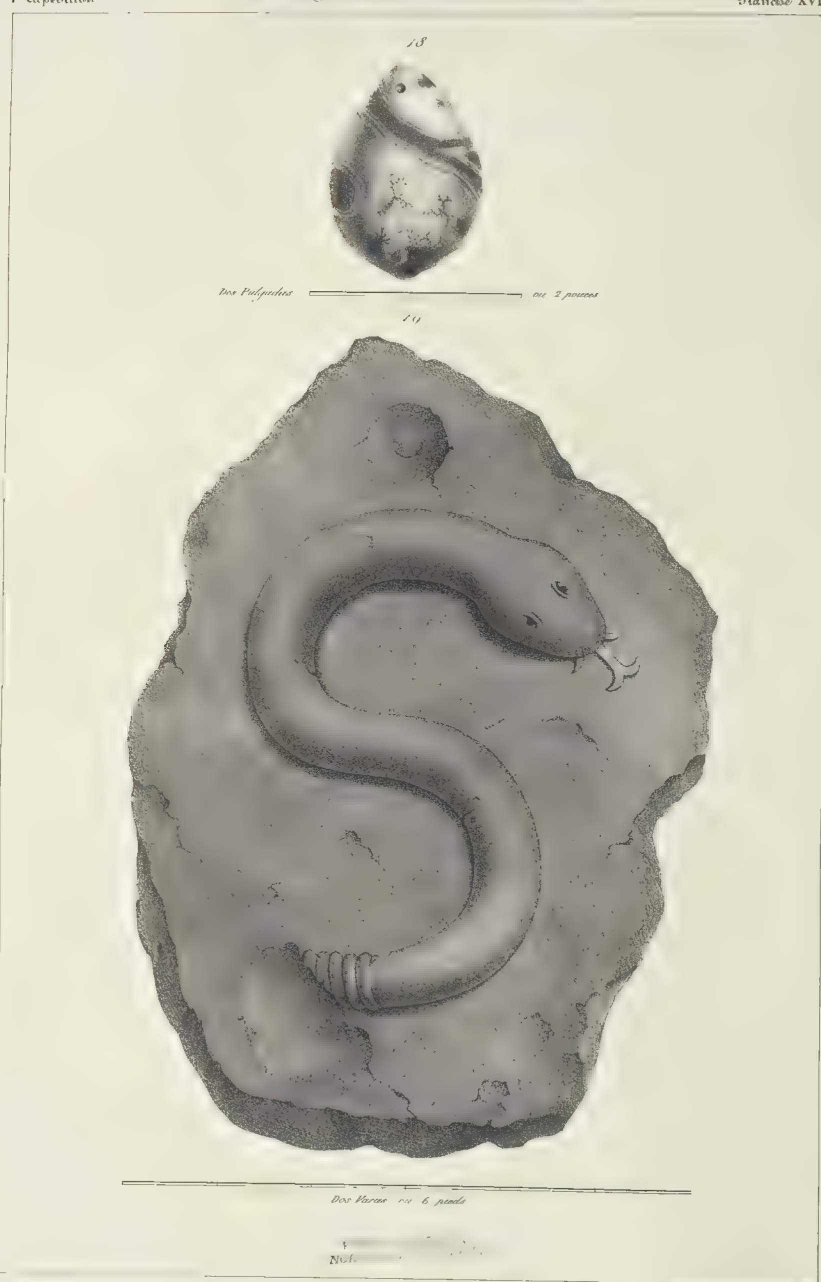
1re Expédition

Planche XVI



L. Vitasse d'après le dessin original de Castañeda

Lith. de Engelmann



[illegible] d'après le dessin original de Castañeda

Lith. de Thierry Frères

puede aludir á alguna observacion astronómica practicada en Chollollan ó Cholula.

N° 16. — En la misma ciudad ví una máscara de jaspe verde obscuro, y algo sonora al herirla, un poco mayor que el natural, sumamente bien tratada, y de pulimento liso y acabado. Tiene bastante proporcion y regularidad en las facciones de la cara, las que son verdaderamente características de la nacion mejicana, y se suele retratar en sus propias obras. La boca y nariz son taladradas; otros dos taladros tiene hechos colateralmente en las sienes. Esta reliquia antigua se encontró, segun me han afirmado, en una excavacion casual que se practicó en la falda del cerro mayor, obra construida artificialmente.

N° 17. — Este mole ó cerro, erigido á fuerza de manos, comparable á las pirámides que pudieron fabricar los antiguos Egipcios, es de forma piramidal; tenia este sólido varios altos ó cuerpos en disminucion, aunque en el dia de hoy se parece á un cono de base circular, por la razon que los ángulos que contenian su area, la que era cuadrangular, se embotaron con el lapso del tiempo; se redondeó lo que pudo haber sido angular; toda la masa es de adobes ó ladrillos secados al sol; sus cuatro lienzos eran igualmente dirigidos á los puntos cardinales, desde el de oriente. La galería pasaba diagonalmente de un cuerpo á otro, y hacia frente al poniente. Es incomensurable su altura primitiva por la causa de haber padecido su primera forma mucho trastorno, ignoramos por lo expresado su elevacion entera sobre el nivel de la ciudad; y en cuanto á su base, por lo que medimos, aun tiene cuarenta varas en cuadro. Es obra maciza, sentada sobre el plano que goza, y por unas concavidades que se reparan en diferentes lugares de su superficie, prueban la materia interior de su fábrica.

Constantemente daban á sus oratorios el corte piramidal, de base circular ó cuadrangular, desde un solo cuerpo hasta en disminucion proporcionada, como lo observé y delineé de la famosa pirámide de Papantla, construccion admirable.

N° 18. — Salimos de Chollollan tomando el camino de la villa de Atlizco, en la que ví, en casa del subdelegado, una agata de figura almendrada, de dos pulgadas de tamaño, arborisada y muy diáfana, labrada por manos indianas, con un primor singular. Haria parte de un adorno de un collar ó pendiente de algun ídolo de alta veneracion. Eran los Indios en extremo prolijos en

rait matière à discourir, et l'on est porté à croire qu'il a pu se rapporter à quelqu eobservation ou usage astronomique pratiqué à *Chollollan* ou *Cholula*[1]. (*Planche XIV.*)

N° 16. — Dans la même ville, je vis un masque de jaspe vert foncé, assez sonore lorsqu'on le frappait, et un peu plus grand que nature. Cet ouvrage est supérieurement traité et d'un poli parfait; il offre les proportions et les formes caractéristiques du visage de la nation mexicaine, qui a coutume de se reproduire dans ses propres œuvres. La bouche et les narines sont forées; deux autres trous sont placés latéralement aux tempes. Ce reste d'antiquité fut trouvé, selon ce qu'on m'assura, dans une excavation fortuite qui se fit sur le côté d'un grand tertre élevé de main d'homme[2]. (*Planche XV.*)

N° 17. — Ce grand tertre (ou *tumulus*), construit à force de bras, et comparable aux pyramides qu'élevèrent les anciens Égyptiens, est de forme conique. Il consistait en divers corps de construction en retraite ou en talus; mais aujourd'hui il ressemble à un cône à base circulaire, par la raison que tous les angles que présentait son plan, qui était quadrangulaire, ont été entièrement arrondis par la suite des siècles. Toute la masse est en briques séchées au soleil. Les quatre faces sont tournées vers les quatre points cardinaux, à commencer par l'orient. La galerie ou l'escalier montait diagonalement d'un corps à l'autre, et faisait face à l'occident. La hauteur primitive de cette construction, ou son élévation au-dessus du sol de la ville, ne saurait être déterminée maintenant, sa forme ayant été grandement altérée. Quant à sa base que nous avons mesurée, elle tient encore cent vingt pieds en carré. Cette œuvre massive est solidement assise sur le sol, et plusieurs cavités qui se trouvent sur sa surface laissent voir les matériaux dont elle est construite[3]. (*Planche XVI.*)

Les anciens Mexicains donnaient à leurs oratoires la forme pyramidale à base circulaire ou quadrangulaire, soit d'un seul corps, soit de plusieurs, diminuant en proportion, ainsi que je l'ai observé dans la fameuse pyramide de *Papantla*, admirable construction de ce genre.

N° 18. — En quittant *Chollollan* je pris le chemin de la ville d'*Atlizco*, où je vis, dans la maison du subdélégué, une agate ayant la forme d'une amande, longue de deux pouces, arborisée, transparente, et travaillée par les mains indiennes avec une habileté singulière. Elle faisait sans doute partie d'un collier ou autre ornement appartenant à quelque idole en grande vénération. Les

[1] Il est peut-être plus naturel de penser que cette sorte de sculpture est du même ordre que celle trouvée à *Tepeyacan* (voir n° 1), et qui, selon l'apparence, aurait figuré les armoiries d'une ville ou d'un personnage. Les signes gravés dans le cercle dont il est question sembleraient, par leur forme tout-à-fait conventionnelle, fortifier cette opinion.

[2] Le dessin à l'appui semble peu d'accord avec la description. Il donnerait l'idée, par la régularité des traits, d'un masque semblable aux masques de métal dont les Égyptiens couvraient la face de leurs momies, plutôt que d'une image caractéristique de la figure des anciens Mexicains, qui nous est présentée d'une manière toute différente dans leurs bas-reliefs. Nous avons vu un de ces masques en jaspe vert, du musée de Mexico, reproduit fidèlement en cire verte; nous y avons observé un caractère bien différent de celui-ci, et qui se rapproche tout-à-fait du type généralement attribué aux indigènes. Ce type est le même que celui qu'on remarque chez diverses tribus sauvages, et dont les *Charruas* venus récemment à Paris ont offert un exemple.

[3] Ces excavations sont en effet le seul moyen de reconnaître l'édifice primitif; car son enduit extérieur est tellement incorporé à la terre végétale produite par les plantes qui l'ont recouvert pendant tant de siècles, qu'à peu de distance même il a l'aspect d'une colline et non d'un monument. Une petite église chrétienne a été bâtie sur le sommet.

esos diges, y se esmeraban en labrarlos con perfeccion, y siempre elegian las piedras mas preciosas y de mas valor, sin tener reparo en lo blando ó lo duro de ellas, lo que prueba la bondad ó excelencia de sus instrumentos.

Nº 19. — Dejando esta villa á las espaldas fuimos al pueblo antiguo de Quanhquelchula. En este hallamos varias esculturas. La primera que observamos fué, en un peñasco aislado y en un solar de dicho pueblo, una culebra esculpida casi de bulto, en la superficie plana horizontal que hace la peñuela, en ademan de andar, y tiene tres varas de largo, y en la parte mas voluminosa de su cuerpo una cuarta de diámetro; la piel figura ser lisa, y el remate de la cola tiene cuatro ó cinco cascabeles; la lengua, que le sale de la boca armada de colmillos, es larga y tiene una semejanza con el áncora, y la acompaña un carácter circular. La cualidad de la piedra es dura, y de color morado obscuro

Nºˢ 20, 21 y 22. — Esta, encontrada en otro solar, y grabada de gran relieve en un peñasco suelto, ofrece por sus cuatro costados un trofeo de armas y armaduras antiguas. Por la parte anterior hay una cabeza ideal y monstruosa, y sirve de basa al trofeo; en la posterior se ven cuatro flechas onduladas é imitando el rayo, y un carcax puesto en aspa; y sobre el todo un escudo circular de una media vara de diámetro, sembrado de ciertas figuras ó turbantes puestos con simetría; y por los lados laterales un águila, petos y otros símbolos militares. Este peñasco es movible y de forma cónica. La piedra es muy dura, de varios colores, morada, azul obscuro y gris; al tiempo de alzar la parte soterrada habia debajo de ella una culebra y un cienpies de gran tamaño. Su altura vara y media, y de círculo tres varas y tres cuartas.

Nº 23. — A poca distancia de este peñasco y en el mismo campo hay otro un poco menor y parecido al precedente. En uno de sus lados y en un plano vertical que hace la peña, se halla un grabado de relieve, y representa un escudo circular de media vara de diámetro, repartido por cuatro divisiones ó fajas paralelas, entre las cuales hay unos círculos ó bultos pequeños puestos con órden; y en la orla hay una moldura, y cubre tres dardos ó arpones puestos en cruz, con su carcax. La calidad de la piedra es la misma que la antecedente.

Estas insignias ó trofeos mejicanos hacen bastante patentes el genio de este pueblo llevado de las armas, y quisieron tal vez con estos monumentos marciales, dejar grabado en la peña, materia dura y perenne, alguna época gloriosa y memorable á la posteridad.

Indiens étaient prodigues à l'excès de ces joyaux; ils s'évertuaient à les travailler jusqu'à une entière perfection, et choisissaient toujours les pierres de la plus grande valeur, sans s'embarrasser de leur dureté, ce qui prouve l'excellence des outils qu'ils employaient. (*Planche XVII.*)

Nº 19. — Laissant derrière nous cette ville, nous nous rendîmes au village antique de *Quanhquelchula*. Nous y trouvâmes diverses sculptures. La première que nous observâmes fut une couleuvre sculptée presque en ronde bosse, sur une pierre isolée, et placée sur le sol d'une habitation dudit village Elle occupe horizontalement la surface de cette pierre, et est dans l'action de ramper. Elle a neuf pieds de long, et environ neuf pouces de diamètre dans sa partie la plus grosse. La peau est figurée lisse; l'extrémité de la queue porte quatre ou cinq écailles comme celle du serpent à sonnettes. La langue, qui sort de la gueule armée de dents, est longue et fourchue à-peu-près comme une ancre. Au-dessus de la tête est sculpté un signe circulaire. La pierre est d'une qualité dure et de couleur rougeâtre foncée. (*Planche XVII.*)

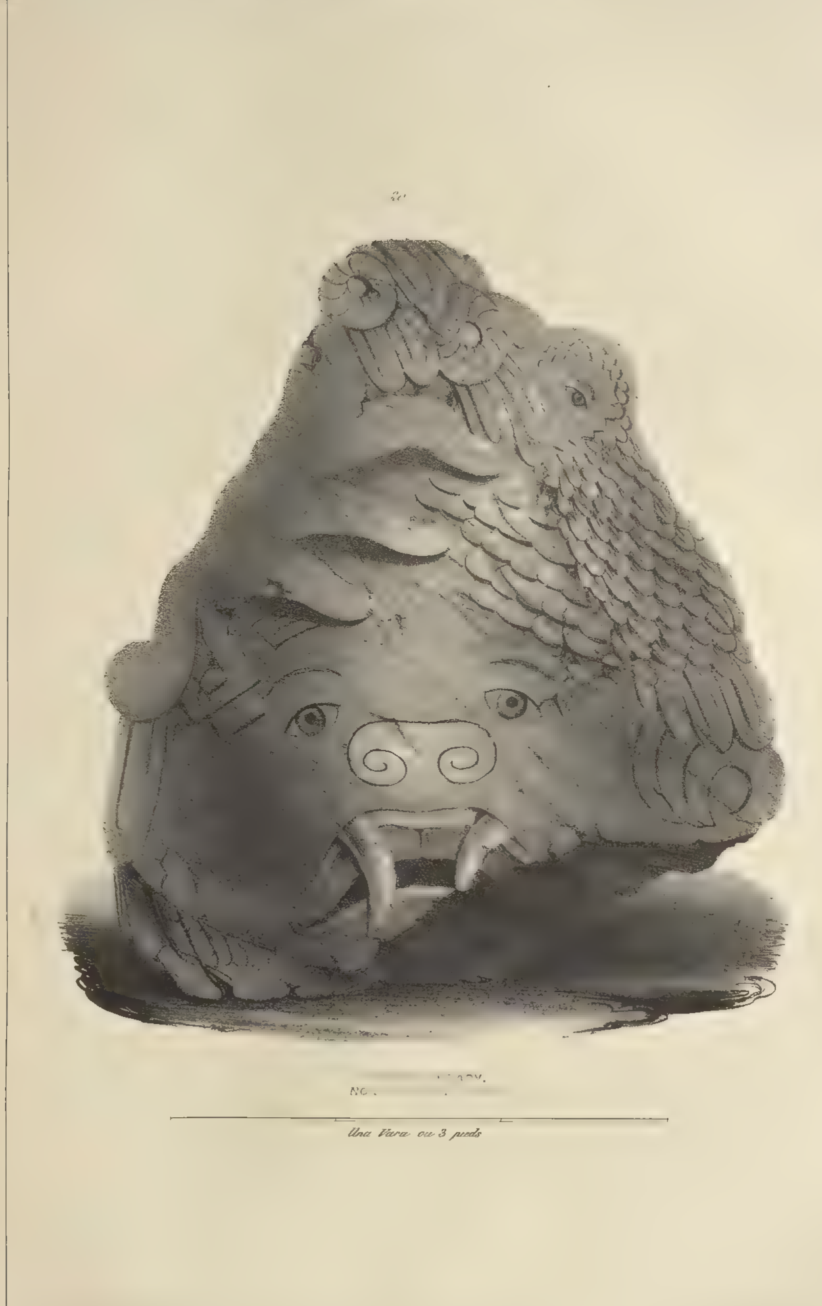
Nºˢ 20, 21 et 22. — Une seconde pierre trouvée sur le sol d'une autre habitation, et sculptée en haut relief ou ronde bosse, présente de quatre côtés un trophée d'armes et armures antiques. Sur la partie antérieure paraît une tête idéale et monstrueuse qui sert comme de base au trophée. La partie postérieure offre quatre flèches ondulées par le bout, comme on représente les traits de la foudre, et un carquois posé en travers; un bouclier circulaire d'un pied et demi de diamètre les recouvre, et est semé de plusieurs figures arrondies et placées avec symétrie. Les deux faces latérales représentent un aigle, des cuirasses et d'autres instruments de guerre. Cette pierre est mobile et de forme conique; elle est très dure et veinée de diverses couleurs, rougeâtre, violette et grisâtre. En levant la partie qui posait sur la terre, nous trouvâmes dessous une couleuvre et un scolopendre venimeux de grande taille. La hauteur de ce bloc est de quatre pieds et demi, et sa circonférence est d'environ onze pieds. (*Planches XVIII, XIX* et *XX*[1].)

Nº 23. — A peu de distance de là, et dans le même champ, se trouve une autre pierre un peu moins grande, et assez semblable à la précédente. Sur un de ses côtés, et sur un plan vertical, est sculpté en relief un bouclier rond d'un pied et demi de diamètre, divisé comme en quatre quartiers ou zones parallèles, entre lesquelles sont de petits ronds placés avec ordre. Le tour du bouclier est orné d'une bordure; il recouvre trois dards ou harpons posés en croix avec un carquois. La qualité de la pierre est la même que la précédente. (*Planche XXI.*)

Ces sortes d'emblèmes ou de trophées montrent assez le génie belliqueux du peuple mexicain, et font penser que par ces monuments guerriers on a voulu graver sur pierre et rendre éternelle quelque époque glorieuse et mémorable, digne d'être transmise à la postérité[2].

[1] Dans les trois planches indiquées ci-dessus, le dessinateur a représenté le devant, le derrière et l'un des côtés de ce monument curieux.

[2] Nous nous hasarderons à supposer que cette dernière sculpture est analogue à celles mentionnées sous les numéros 1 et 15, et qui ont pu figurer des espèces d'armoiries.



Una Vara ou 3 pieds

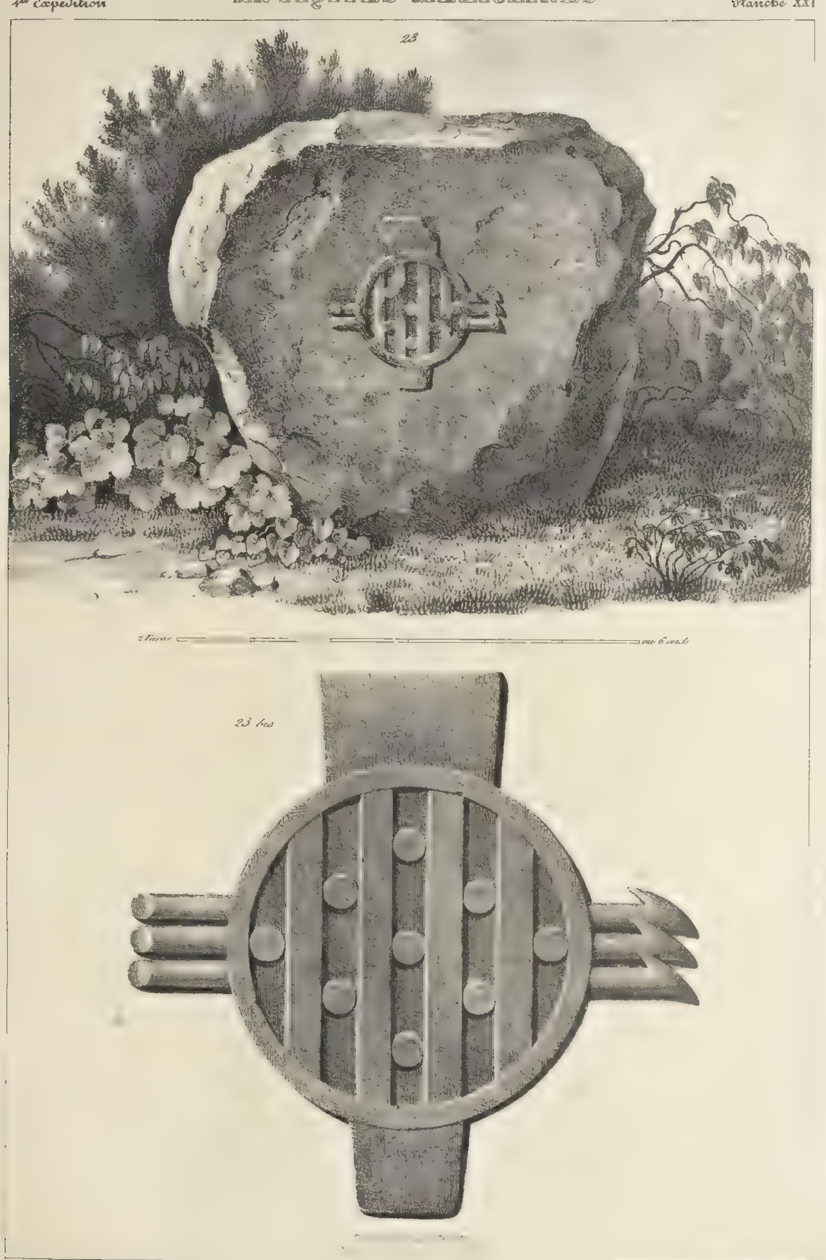
M. Delaporte d'après le dessin original de Castañeda. Lith. de Thierry Frères



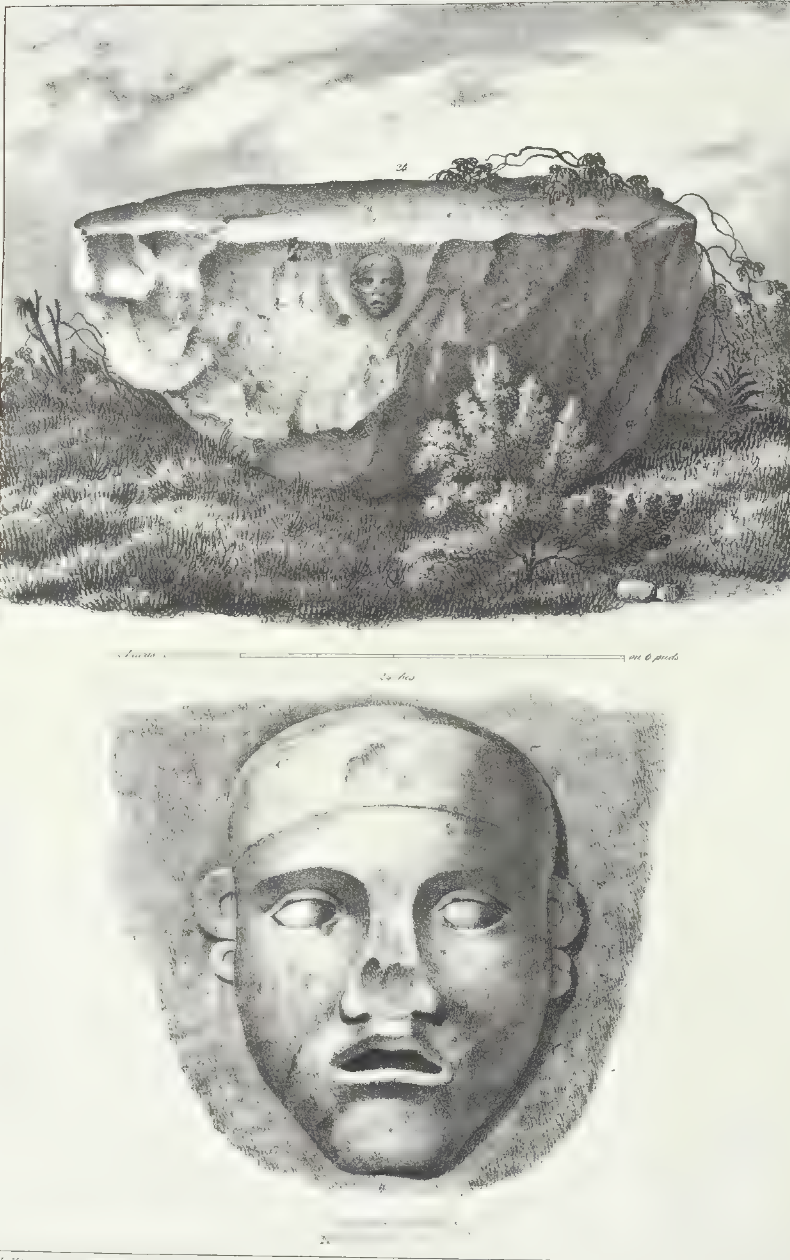
H. Delaporte d'après le dessin original de Castañeda



H. D. d'après le dessin original de Castañeda

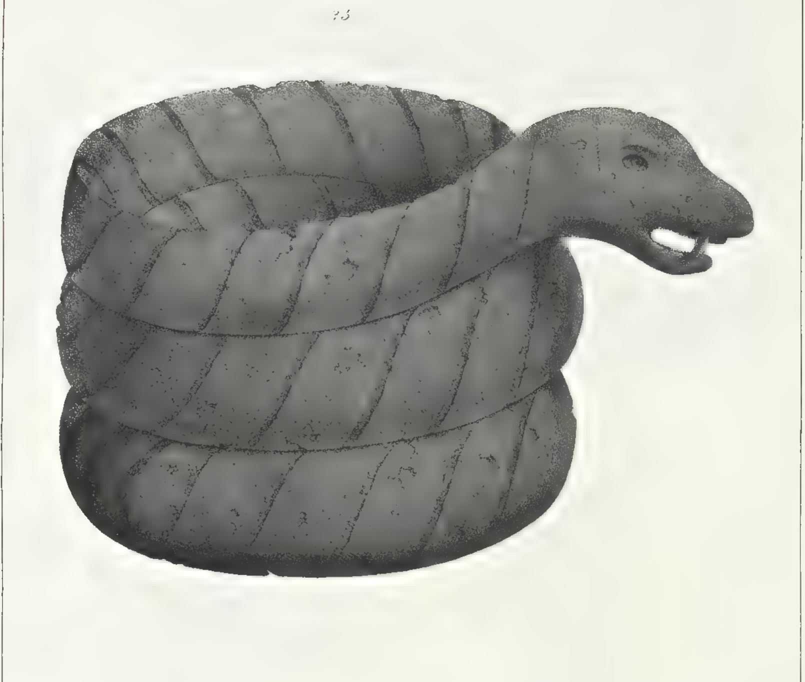


L. Vilasse d'ap. le dessin original de Castañeda



Lith. de Engelmann

23



E. Roballard d'après le dessin original de Castaneda

Lith. de Engelmann

26

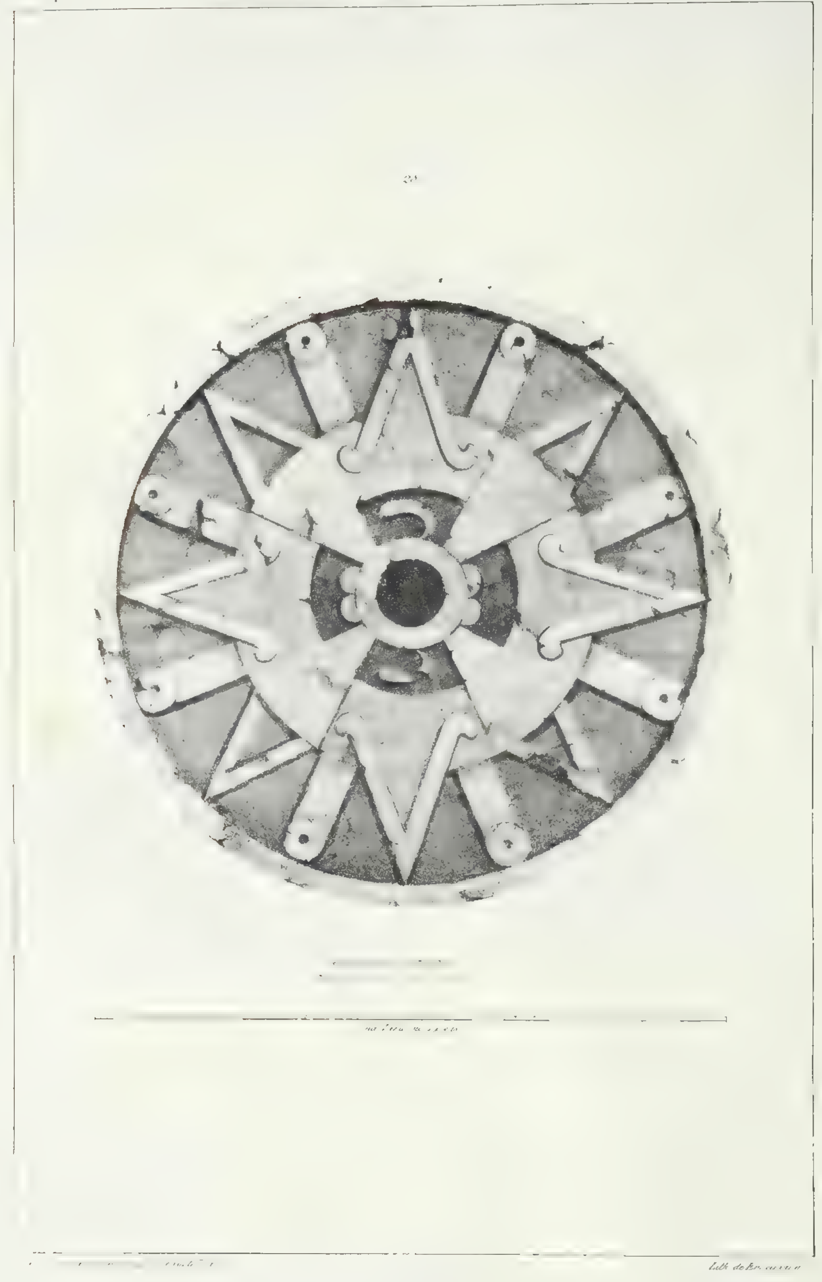


N

H. Baillard d'après le dessin original de Castaneda · Lith. de Engelmann

27







J. Rebillard d'après le dessin original de Castañeda — Lith. de Thierry Frères

N° 24. — Hace ver un gran peñasco que se halla á un tiro de bala del pueblo, y á su oriente, en el cual está grabada una cabeza humana de relieve, algo mayor en proporcion que la regular, en la parte de el que hace frente á la poblacion. Tiene las sienes ceñidas de una especie de diadema; las orejas son ideales; en cuanto á lo demas tiene dibujo y arreglo.

N° 25. — Desde este pueblo fuimos á la hacienda de Santa Catalina, pasando antes por el pueblo de Tochimilco, en cuya casa encontré dos piedras de escultura. La una manifiesta una culebra enroscada con intencion, de manera que la concavidad que dejan las vueltas de su cuerpo forman una pileta capaz de contener cierta cantidad de agua. La piedra es volcánica, negruzca y algo porosa; la cabeza debia servir como de mango para manejarla; su cuerpo está adornado de unos listones circulares, y remata la cola con cascabeles.

N° 26. — Manifiesta una estatua de figura humana, de la misma especie de piedra. Su actitud, algo expresiva, provoca á risa; está enmascarada. No todas las estatuas antiguas deben considerarse como ídolos, es natural que entre ellas algunas solo las tendrian por mero recreo, adorno ó lujo.

Respecto que esta hacienda se halla situada en la falda oriental del volcan de Puebla, llamado por los Indios Popotepec (cerro que humea) la ocasion hubiera sido favorable á mis antiguos deseos de subir á la cima del volcan á registrar su crater, si el mal tiempo que sobrevino no me hubiera obligado á dejar esta ardua empresa para lo venidero.

N° 27. — Dejando la dicha hacienda, tomamos el camino de Ayacapistla, y desde este pueblo al trapiche de Casasano, en cuya habitacion existen dos piedras de escultura antigua. La una es una caja con su tapadero bien ajustada, y labrada en una piedra parda y compacta. Se encontró cerca de dicho ingenio, abriendo una zanja, y en su capacidad hallaron varios diges de pedernal.

N° 28. — La segunda hace ver un monumento circular labrado por su plano superior; tiene de diámetro una vara, y de canto una cuarta. Llama la atencion la reparticion que practicaron en el plano del círculo, con una precision fundada sobre reglas geométricas, las cuales suponen unos conocimientos que no se podia esperar de una nacion (reputada falsamente por algunos) bárbara. Pienso que esta rueda seria la basa de algun ídolo, ó ara de sacrificio. En materia de obras antiguas y desconocidas debe ser lícito aventurar un pensamiento.

N° 29. — Habiendo finalizado los quehaceres en esta, seguimos el rumbo de Cuernavaca, por el pueblo de Jahutepec, y llegamos á esta villa sin habernos ocurrido mas que lo expresado. El justicia procuró con esmero de darme todas las noticias conducentes á lo que previene la real órden, y empezé por uno de sus barrios, llamado de San Antonio, en el cual hay un lagarto esculpido casi de bulto, echado sobre la cresta de un peñasco de bas-

N° 24. — Sous ce numéro est représentée une roche de grande dimension, qui se trouve à une portée de fusil du village, à l'est, et sur laquelle est sculptée en relief une tête humaine un peu plus grande que nature. Elle est sur le côté qui fait face au village; elle a les tempes ceintes d'une espèce de diadème; les oreilles sont idéales; le reste est conforme aux règles du dessin. (*Pl. XXII.*)

N° 25. — De ce village nous allâmes à l'habitation de *Santa-Catalina*, en passant par le village de *Tochimilco*. Dans la maison, nous trouvâmes deux pierres sculptées: l'une représente une couleuvre roulée de manière que la cavité ménagée entre les circuits de son corps forme une sorte de tasse capable de recevoir une certaine quantité d'eau. La pierre est volcanique, noirâtre et assez poreuse. La tête de la couleuvre devait servir de manche pour manier ce vase; le corps est orné de quelques bandes circulaires, et la queue se termine par des écailles comme celle du serpent à sonnettes. (*Planche XXIII.*)

N° 26. — Le numéro suivant offre une statue de figure humaine, de la même pierre que la précédente. Son geste, assez expressif, porte à rire: c'est une sorte de mascarade. Toutes les statues antiques ne doivent pas être considérées comme des idoles; il est naturel que quelques unes aient été simplement des objets d'agrément, d'ornement ou de luxe. (*Planche XXIV.*)

Cette habitation étant située au pied de la pente orientale du volcan de Puebla, nommé par les Indiens *Popotepec* (montagne qui fume), j'aurais eu une occasion favorable pour mettre à exécution mon ancien projet de monter jusqu'à la cime de ce volcan et d'en examiner le cratère, si le mauvais temps qui survint ne m'avait obligé à différer encore cette périlleuse entreprise.

N° 27. — En quittant cet endroit, nous prîmes le chemin de *Ayacapistla*, et, de ce village, nous allâmes à la sucrerie de *Casasano*, où il existe deux pierres antiques sculptées. L'une est un coffre avec son couvercle bien ajusté. La pierre est grisâtre et compacte. Ce coffre a été trouvé dans les environs de cette habitation, en creusant un fossé: il renfermait divers bijoux en *silex pyromachus*. (*Planche XXV.*)

N° 28. — L'autre pierre est circulaire et sculptée sur sa face supérieure; elle a trois pieds de diamètre et neuf pouces d'épaisseur. L'attention est excitée par la précision avec laquelle cette pierre est travaillée, d'après des règles géométriques qui supposent des connaissances qu'on ne peut attendre d'une nation réputée (à tort sans doute) plongée dans la barbarie. Je crois que cette pierre a pu servir de base à quelque idole, ou d'autel de sacrifice. En fait d'antiquités d'origine inconnue, il est permis de hasarder une conjecture. (*Planche XXVI.*)

N° 29. — Ayant fini sur ce point ce que nous avions à faire, nous suivîmes la direction de *Cuernavaca*, par le village de *Jahutepec*, et nous arrivâmes à la ville sans rien trouver que ce qui est dit plus haut. L'autorité du lieu nous procura avec empressement tous les renseignements qui pouvaient avoir trait aux objets concernant la commission royale dont j'étais chargé. Je commençai par un des faubourgs, nommé *San Antonio*, dans le-

tante volúmen. Tiene dicho cuadrúpedo tres varas de extension, y media vara de espesor en la parte mas abultada de su cuerpo, y al lado izquierdo se ven cuatro círculos convexos, puestos en una línea horizontal.

Nº 30. — En el parage que llaman Chimale (del Escudo, en lengua mejicana,) á las espaldas de las casas llamadas de Hernan Cortés, se halla un peñasco solitario, en el cual vimos grabado de relieve en la fachada que mira al norte, en un plano vertical, el alzado de una especie de castillejo con sus almenas, escalera y entrada con algunos adornos, y tres círculos ó caractéres puestos á su derecha en un órden vertical. Tiene trece pulgadas de alto y algo menos de ancho. Está esculpido con limpieza, y su delineacion conserva un gran paralelismo. Al lado del expresado castillo, se ve un escudo en forma de aspa con sus molduras, y sus cinco números misteriosos tendidos en una línea perpendicular al lado derecho.

Nº 31. — En la cara opuesta de este peñasco y al sud, se nota otro escudo, pero circular, partido verticalmente. En la particion del lado izquierdo tiene cuatro semicírculos concéntricos, y la parte derecha dividida en dos cuarteles. En el superior aparece como un plano de ciudad á la orilla de un lago (cual puede ser la de Chalco.) En la inferior hay varios órdenes de círculos, por debajo del escudo estan puestas ó tendidas horizontalmente cinco flechas con sus adornos. Aparece á la derecha del escudo un estandarte puesto al aire y desplegado, con la particularidad de una cruz de Malta grabada en él; y arriba, sobre el todo, domina un morrion figurado en una cabeza de águila, con un número geroglífico que le acompaña. Todo él está labrado con mucha órden y simetría. Tambien los de Cuernavaca (en lengua mejicana Quauhnahuac, y quiere decir en donde paró el águila,) quisieron, digo, perpetuar sus trofeos, dándoles por basa las mismas peñas.

Nº 32. — Al sudeste de la misma villa, cosa de una legua corta, hay otro peñasco, el cual servia á lo que pinta de límite por este rumbo á Quauhnahuac y llaman á este parage Quauhtetl (águila de piedra, en idioma mejicano.) Está grabada en él, y á la parte que mira al poniente, una águila con pico, alas, cola y garras abiertas. La cabeza tiene de adorno varios círculos concéntricos al ojo, y con sus radios. Esta ave la representaron algo corpulenta é ideal, pues desde la extremidad del pico hasta la de la cola una vara y once pulgadas, y desde el pie hasta la cima de la cabeza, una vara y dos pulgadas; tiene como dos dedos de relieve, y labrada en una piedra parda de un grano fino.

Nº 33. — De Cuernavaca proseguimos al rumbo del poniente para llegar al pueblecito de Indios de Tetlama (parage de piedras, en idioma mejicano) á seis leguas de esta villa y de su jurisdiccion, en un temperamento muy cálido. A una legua, y á su mediodia estan las ruinas de una

quel se trouve un lézard sculpté presque en ronde bosse, sur la sommité d'une roche assez considérable. Cet animal a neuf pieds de long, et un pied et demi d'épaisseur. Du côté gauche se voient quatre cercles convexes placés horizontalement. (*Planche XXVII.*)

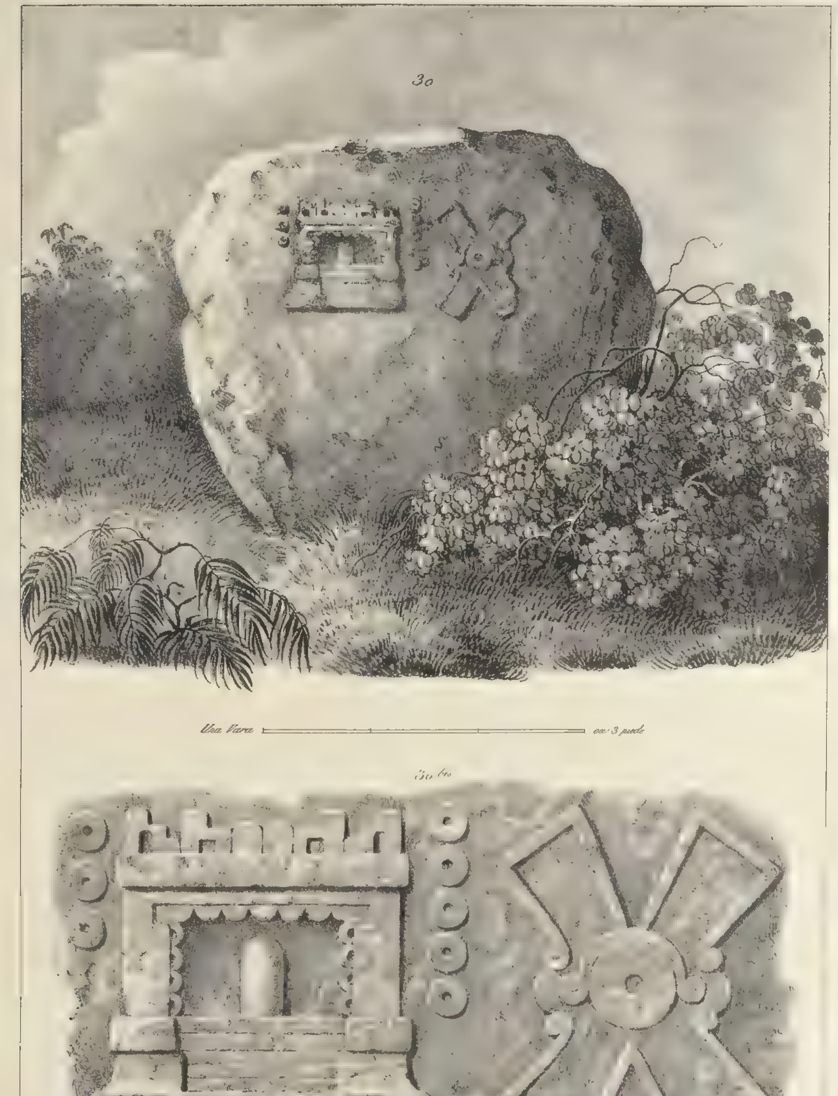
Nº 30. — Dans le lieu nommé *Chimale* (en langue mexicaine, de l'Écu), derrière les maisons dites de Fernand Cortez, il y a une roche isolée, sur laquelle est gravée, du côté du nord et sur un plan vertical, la façade d'une sorte de petit château-fort, ayant ses créneaux, son escalier, et sa porte, avec quelques ornements, et trois cercles ou signes placés à droite et verticalement. Le tout a treize pouces de haut et un peu moins de large. Ce morceau est sculpté avec pureté, et les lignes conservent un grand parallélisme. Auprès de cette petite forteresse, on voit un écusson en forme d'X, avec ses bordures et cinq cercles ou nombres mystérieux, sculptés du côté droit et en ligne verticale[1]. (*Planche XXVIII.*)

Nº 31. — Sur la face opposée de cette roche, c'est-à-dire du côté du sud, on voit un autre écusson, circulaire, partagé verticalement en deux. La partie gauche offre quatre demi-cercles concentriques, et la partie droite est divisée en deux quartiers. Dans le quartier supérieur, il y a comme un plan de ville à l'extrémité d'un lac (ce pourrait être celle de *Chalco*); dans le quartier inférieur sont plusieurs rangées de cercles. Derrière cet écusson, il y a cinq flèches placées horizontalement avec leurs ornements. A droite paraît un étendard déployé dans l'air, et offrant la singularité d'une croix de Malte gravée au milieu. Au-dessus du tout est un casque ou morion, en forme de tête d'aigle avec un cercle hiéroglyphique qui l'accompagne. Cette sculpture est exécutée avec beaucoup de régularité et de symétrie. Il paraît que les habitants de Cuernavaca (en langue mexicaine *Quauhnahuac*, lieu où s'arrêta l'aigle) cherchaient ainsi à éterniser leurs trophées en leur donnant pour base les rochers eux-mêmes. (*Planche XXIX.*)

Nº 32. — Au sud-est de la même ville et à une petite lieue, on voit encore une autre roche qui servait de limite, de ce côté, à *Quauhnahuac*. On appelle cet endroit *Quauhtetl* (aigle de pierre). Sur la partie qui regarde le couchant, il y a un aigle sculpté; on voit la tête, les ailes, la queue, et les serres ouvertes. La tête a pour ornement plusieurs cercles autour de l'œil, avec des rayons. Cet oiseau est représenté d'une manière corpulente et fantastique; de l'extrémité du bec à celle de la queue, il a trois pieds onze pouces, et depuis les pattes jusqu'au sommet de la tête, trois pieds deux pouces. Le relief a environ deux doigts d'épaisseur; la pierre est grise et d'un grain fin. (*Planche XXX.*)

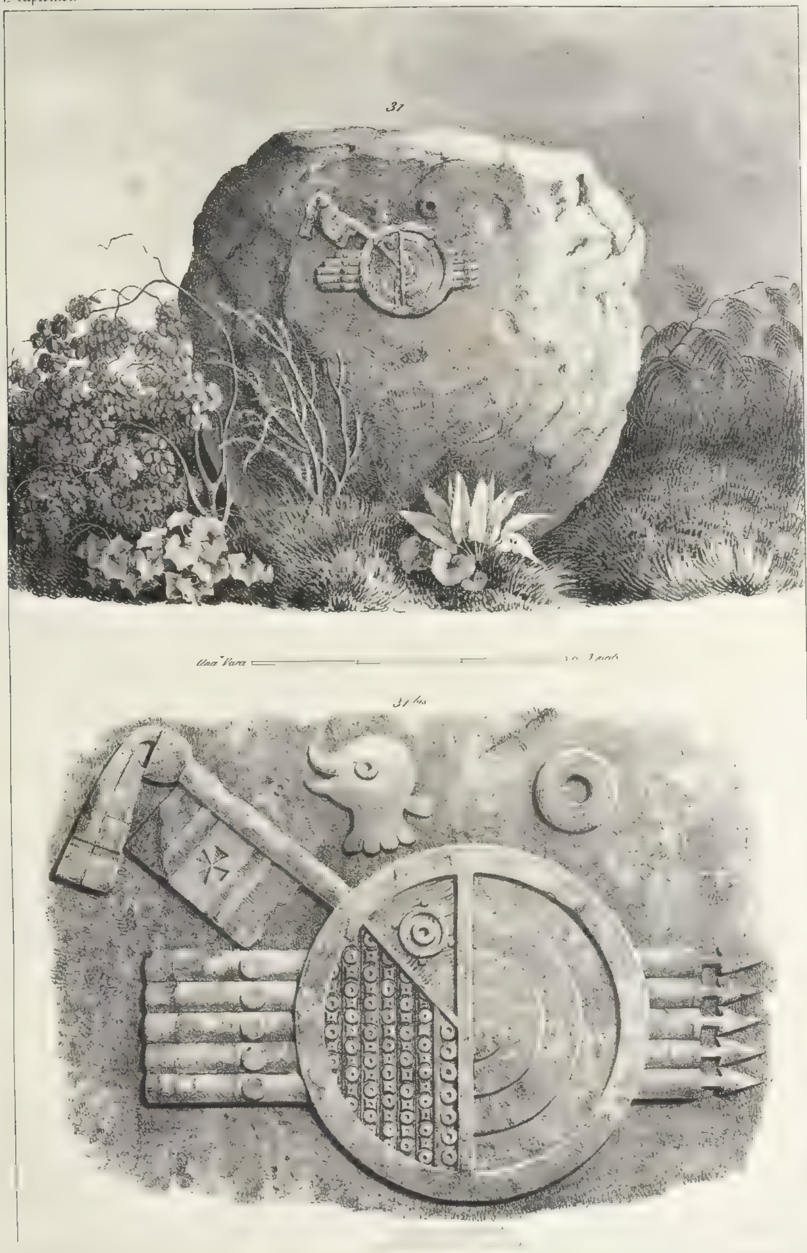
Nº 33. — De Cuernavaca nous marchâmes vers l'ouest pour arriver au petit village indien de *Tetlama* (contrée de pierres), situé à six lieues de la ville, et de sa juridiction, dans un climat très chaud. A une lieue, au sud, se trouvent les ruines d'un édifice fameux, nommé *Xochicalco*,

[1] D'après le dessin, il serait plus naturel de penser que les cinq cercles mentionnés appartiennent au côté gauche du petit château-fort.



L. Vitasse, d'après le dessin original de Castañeda

Lith. de Thierry Frères



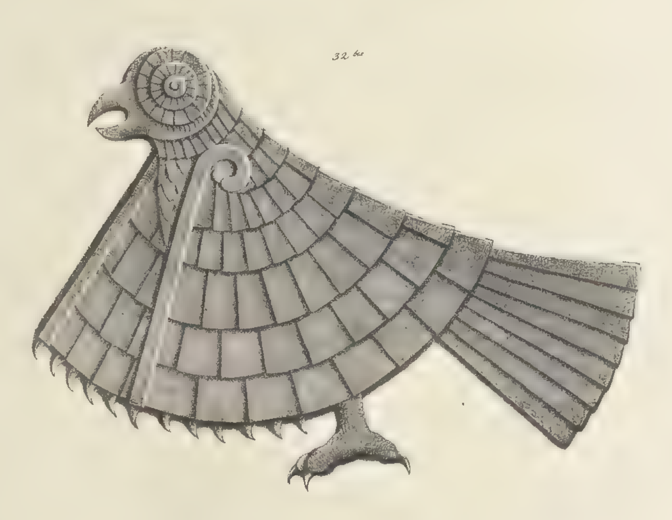
d'après le dessin original de Castañeda

32



Tres Varas ou 9 pieds

32 bis



Una Vara ou 3 pieds

F... d'après le ... original de Castañeda.

Lith. de Thierry Frères ...

1re Expédition

Planche XXXI



33.

Lith. de Thierry Frères succrs. de Engelmann

3 Varas

famosa obra llamada Xochicalco, oratorio ó palacio fabricado por los antiguos Indios mejicanos. Esta particular produccion del ingenio de esta nacion, en la que se dieron la mano y se combinaron arquitectura y escultura, tiene su asiento en la cima plana de un cerro natural y aislado, de forma cónica, adornado exteriormente por varios terraplenes sostenidos por unas murallas de cal y canto, y van por disminucion de abajo arriba con variedad de altura y anchura; lo que pudo ser un modo de fortificarse proporcionado á los ataques de sus contrarios. Se sube á la plaza en la que se halla el monumento, por una calzada con bastante declivio, de unas tres varas de ancho; dicha plaza está cercada de una muralla de piedra seca y sirve como de parapeto, tiene dos varas de alto, y una de grueso, hace un cuadrilongo, por lo que de sud á norte tiene ochenta y nueve varas, y de poniente á oriente ciento y dos varas. La base de este edificio, ó sea el primer cuerpo, el solo que existe aun, es una media pirámide cuadrangular con su poco de zócalo. No es perfectamente cuadrada, pues es cuadrilonga y asi el lienzo que hace frente al norte tiene veinticinco varas, y el del oriente veintidos. Este primer cuerpo sólido está dividido en tres partes desiguales; la una como basa en declivio, la segunda (el friso) plana y vertical, y la tercera (la corniza) saliente, el todo forma un pedestal : lo exterior está todo revestido de unas piedras grandes escuadradas, bien unidas, y de varias dimensiones, desde una vara de longitud, con su ancho y grueso correspondiente hasta dos varas. Se repara que las figuras de la escultura grabada en gran relieve, en la superficie de las otras tres caras, fueron esculpidas despues de la reunion y colocacion de las piedras, pues algunas figuras participan de otras varias laterales, y los mismos dibujos se repiten en las tres frentes dichas; los que representan variedad de objetos geroglíficos, de hombres, animales, plantas y otras que no se conocen. Toda la obra fue pintada con bermellon, segun lo que se ve aun esparcido en alguna parte de su superficie.

El segundo cuerpo, en seguimiento del primero, el cual era como su basa ó pedestal, era tambien cuadrilongo y servia de habitacion ó templo cubierto. Tambien sus cuatro fachadas correspondian á los mismos puntos cardinales, y serian perpendiculares á su base; construido con el mismo órden de piedra, aunque su escultura representaba otras figuras, y se conoce bien por las ruinas y fragmentos que rodean el primer cuerpo. En cuanto á su altura perpendicular, de fijo no se puede

oratoire ou temple construit par les anciens Indiens du Mexique. Cette œuvre du génie particulier de cette nation, où l'architecture et la sculpture se sont donné la main, est située sur le plateau d'une colline naturelle et isolée, de forme conique, et revêtue extérieurement de plusieurs terres-pleins soutenus par des murs construits en chaux et pierre, qui vont en retraite les uns au-dessus des autres, avec une diversité de hauteur et de largeur. Cela peut avoir été une manière de fortification appropriée aux attaques de l'ennemi[1]. On monte à la place sur laquelle s'élève le monument, par une chaussée d'une pente médiocre, et qui a neuf pieds de large. Cette place est entourée d'une muraille en pierre sèche qui sert comme de parapet; elle a six pieds de haut, trois pieds d'épaisseur, et forme un carré long qui, du nord au sud, a deux cent soixante-sept pieds, et, de l'est à l'ouest, trois cent six. La base de l'édifice, ou le premier corps, le seul qui existe maintenant, est une pyramide tronquée, quadrangulaire, avec une portion de sa plate-forme. Elle n'est pas parfaitement carrée; elle forme un rectangle, dont le côté nord a soixante-quinze pieds de développement, et le côté est soixante-six[1]. Ce premier corps est divisé en trois parties inégales : la première sert de base et est en talus; la seconde ou la frise, est unie et verticale; et la troisième ou la corniche, est saillante. Le tout forme comme un piédestal revêtu de grandes pierres taillées, bien jointes et de diverses grandeurs, depuis trois pieds de long, avec largeur et épaisseur proportionnées, jusqu'à six pieds. Il paraît que les figures en relief qui sont sur les trois autres faces, furent sculptées après le placement et la réunion des pierres; car plusieurs de ces figures se lient à celles qui sont à côté[1], et les mêmes dessins se répètent sur les trois faces[2]. Ils représentent une diversité d'hiéroglyphes, d'hommes, d'animaux, de plantes et d'objets qu'on ne saurait reconnaître. Tout l'édifice fut autrefois peint en vermillon, selon ce qu'on découvre encore dans quelques parties de sa surface.

Le second corps, qui s'élevait sur celui-ci, formait aussi un carré, et servait d'habitation ou de temple couvert[1]. Ses quatre faces correspondaient aux mêmes points cardinaux, et étaient perpendiculaires à la base. Il était construit de la même manière, et sa sculpture extérieure représentait d'autres figures, qu'on reconnaît encore par les fragments qui couvrent le premier corps. Quant à sa hauteur, on ne peut en être certain, mais on peut penser qu'elle était proportionnée à la base. L'escalier avait de

[1] M. de Humboldt pense aussi que le monument de *Xochicalco* fut un édifice militaire. — Il n'assigne à la base de l'édifice élevé sur la colline, que vingt mètres sept centimètres (environ soixante-deux pieds) sur dix sept mètres quatre centimètres (environ cinquante-deux pieds). — Il est d'avis, comme le capitaine Dupaix, que la sculpture a été faite après l'entière construction. — Il pense, contrairement à l'opinion de ce voyageur, que le monument avait cinq assises au lieu de deux; qu'elles existaient encore en 1750, et qu'elles avaient ensemble soixante pieds d'élévation. — Il assure, en outre, malgré l'opinion de Dupaix, qu'on ne découvre aucun vestige d'escalier qui ait conduit vers la cime de la pyramide, où l'on dit avoir trouvé autrefois un siége en pierre, orné d'hiéroglyphes; et il signale cette absence d'escalier comme une chose très singulière. — Quant à la hauteur de la colline qui supporte le monument, M. de Humboldt lui assigne cent dix-sept mètres (trois cent soixante pieds au moins), d'après les observations barométriques de M. Alzate. Cependant, il désigne plus loin les cinq terres-pleins qui la composent, comme ayant chacun vingt mètres d'élévation, ce qui ne donnerait qu'environ trois cents pieds. — Il donne au fossé qui entoure le pied de cette colline, quatre mille mètres ou environ douze mille trois cents pieds de circuit. (Voir *Notes et Documents divers*, pages 15 et 16.)

[2] Il est difficile de comprendre pourquoi Dupaix ne parle que de *trois* faces de l'édifice, bien qu'il le qualifie d'abord de pyramide *quadrangulaire*. Peut-être y a-t-il une faute dans le manuscrit espagnol.

averiguar; pero es de creer, que seria proporcionada á su base. La escalera tenia de anchura de cinco á seis varas, y de altura en declivio suave, trece varas ó menos. Solo pude hallar dos troncos grandes de ídolos esculpidos en piedra, tirados en el suelo de la plaza grande. Es lástima que las raices de los árboles de bastante corpulencia hayan desmantelado bastante este antiquísimo edificio.

En sus contornos inmediatos estan esparcidos sin órden aparente muchos cerritos artificiales de base circular y de varias alturas, hechos de piedra y tierra con alguna mezcla de cal; pudieron haberse elevado para oratorios menores y al descubierto, tambien de sepulturas ó de baluarte contra sus enemigos, asi mismo los terraplenes que circundan por la mayor parte el cerro. Este sistema de fortificacion seria en razon del ataque usado en aquellos tiempos; ademas está defendido por un amplio foso, hecho á mano, que circunvalaba la base de este célebre cerro, lo que puede tener de circuito una legua, y su altura perpendicular alcanzará hasta unas cien varas poco mas ó menos.

El nombre de este raro monumento, Xochicalco (en idioma mejicano casa flor), pudo haber tomado este epíteto de los mismos contornos que su escultura presenta; pues vemos figurados por ellos una especie de guirnalda continua y dominante, culebreando el plano de sus tres lienzos.

Parece que los antiguos Indios mejicanos eligieron de preferencia, para la fábrica de sus templos ó adoratorios, la forma piramidal, para dar el culto á sus falsas deidades, y manifestaron en esta eleccion un gusto ciertamente nada despreciable y digno de mejor religion. Es constante que la pirámide debe tener, entre todas las obras arquitectónicas, una cierta preferencia, sea por su ancianidad, solidez, regularidad geométrica y su alta planta. Todo lo expresado le da un aspecto serio y magestuoso que llena y satisface el entendimiento.

N° 34. — En un socavon que llaman la cueva, taladrado en la peña viva por los antiguos Indios mejicanos, y en la falda septentrional del cerro Xochicalco, hay una boca estrecha que da entrada á varias galerías de unas dos varas de ancho y otro tanto de alto; y antes de entrar en ellas, el gobernador de Indios de Tetlama, que me acompañaba con varios Indios en esta expedicion subterránea, y tambien el cabo de dragones, nos dijo de desenvainar las espadas que llevabamos, porque decia que en ella se solian refugiar leones y lobos. Entramos con hachas, y serian las seis de la tarde. Ofrece este subterráneo varios cañones de direcciones diferentes; los cielos ó bóvedas y paredes son aun en parte enlucidas, y sus pisos ó pavimientos, por capas de mezcla y pintadas de almagre, subsisten todavía en algun parage de este antiguo suelo. Es menester á veces para pasar de un cañon á otro, andar arrastrándose por los escombros de las bóvedas que se aplomaron, con harto peligro para

quinze à dix-huit pieds de large, et quarante pieds environ de haut [1]. Je ne pus trouver que les troncs de deux grandes idoles sculptées en pierre, et qui avaient été traînés sur le sol de la grande place. Il est bien fâcheux que les racines des arbres qui se sont implantés sur ce très ancien monument, aient contribué à le démanteler et à le détruire.

Autour de cet édifice s'élèvent, sans aucun ordre apparent, beaucoup de petits tertres artificiels, de diverses hauteurs, construits en terre et pierre, avec un mortier de chaux. Ils ont pu être faits pour servir d'oratoires plus petits et à découvert; peut-être aussi de sépultures, ou même de bastions pour se défendre contre l'ennemi. Les terres-pleins qui entourent la majeure partie de la colline ou du grand tertre, ont peut-être eu la même destination. Ce système de fortification était sans doute approprié au mode d'attaque alors en usage. De plus, le corps principal était défendu par un large fossé, creusé de mains d'homme, et qui entourait la base de la colline, qui peut avoir une lieue de circuit, et trois cents pieds de hauteur, un peu plus ou un peu moins [1].

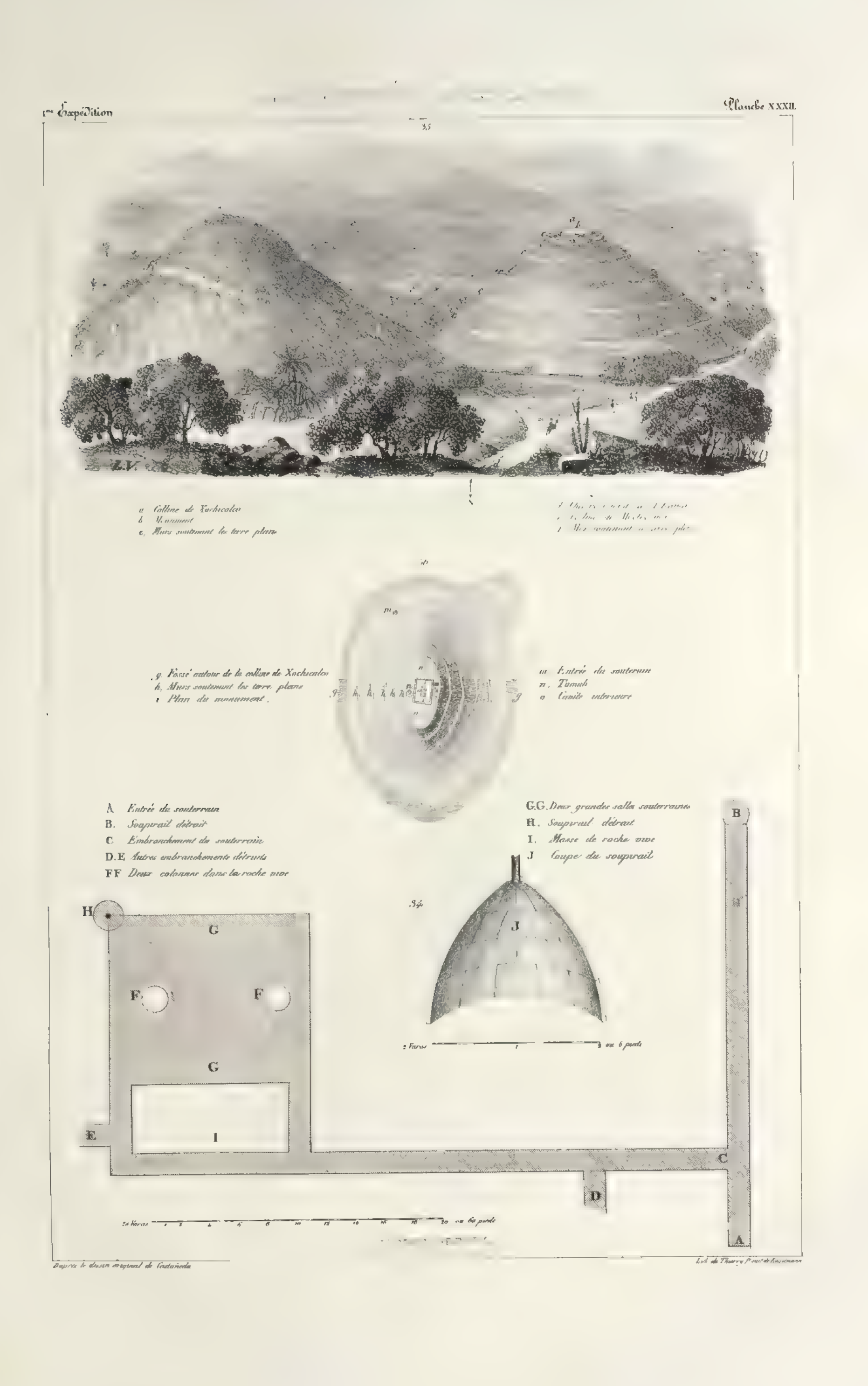
Le nom de ce curieux monument, *Xochicalco* (maison des fleurs), peut provenir des dessins et contours que présente la sculpture dont il est revêtu; car on voit comme une sorte de guirlande non interrompue, et qui se fait remarquer à l'œil en serpentant sur les murs extérieurs de ses trois faces [2].

Il paraît que les anciens Indiens Mexicains choisirent de préférence, pour leurs temples ou oratoires, la forme pyramidale, et ils montrèrent en cela un goût digne d'une meilleure religion. Assurément la pyramide doit obtenir une certaine préférence, parmi les œuvres architectoniques, par son ancienneté, sa solidité, sa régularité, et aussi par son élévation ordinaire. Toutes ces qualités lui donnent un aspect grave et majestueux qui frappe et satisfait l'esprit. (*Planche XXXI.*)

N° 34. — Dans une grotte qu'on appelle la Caverne, anciennement creusée dans le roc, et au bas de la pente septentrionale de la colline de *Xochicalco*, il y a un passage étroit qui donne entrée dans plusieurs galeries de six pieds de large et d'égale hauteur [3]. Avant d'y pénétrer, le gouverneur des Indiens de *Tetlama* qui m'accompagnait avec plusieurs naturels du pays dans cette expédition souterraine, me dit, ainsi qu'à mon sous-officier de dragons, de mettre le sabre à la main, parceque des lions et des loups avaient coutume de s'y retirer. Nous y entrâmes avec des torches, sur les six heures du soir. Ce souterrain présente plusieurs chemins ou couloirs, dans diverses directions. Les voûtes, les murs latéraux et même le pavement, sont encore revêtus, en partie, d'une couche de chaux, et badigeonnés d'oxide de fer par-dessus, ce qui se remarque dans plusieurs endroits de cet antique sol. Il est nécessaire de dire que pour passer d'un couloir dans l'autre, il faut se traîner à tra-

[1] Voir la note 1 à la page précédente. — [2] Voir la note 2 à la page précédente.

[3] M. de Humboldt, en parlant de ces souterrains, semble les considérer comme le complément d'un système de défense militaire. (Voir *Notes et Documents divers*, page 16.)



D'apres le dessin original de Castañeda

Lith. de Thierry Frères succ.rs de Engelmann

sus investigadores. A lo mas adentro, y á la distancia de unas sesenta varas de su entrada se hallan dos especies de habitaciones ó salones, divididos por dos pilastras cortadas en la misma peña, la que es dura y caliza; y en un ángulo del salon mas interior, se halla fabricada en el espesor de la bóveda, una cúpula de figura cónica de dos varas de diámetro y algo mas de eje; en su cúspide hay un tubo de una cuarta de diámetro, que servia de respiradero; y todo lo interior era vestido de piedras cuadradas, puestas en filas circulares con mucha union y limpieza. El plano de estas viviendas y demas conductos era casi horizontal, y salimos ya tarde de dicha cueva salvos, á Dios gracias, llenos de gusto y reflexiones.

Ahora ¿quién á la vista de este amplio y antiguo subterráneo, taladrado por artífices á fuerza de brazos é instrumentos, en una peña viva, digamos, no dijera que los antiguos conocieron el fierro? Sin embargo hasta el dia presente es problemático, y nadie, que sepamos, tiene visto ó en su poder instrumentos cortantes y otros, como martillos, cuñas, etc., de este metal. De cualquiera manera que sea, siempre son y serán acreedores á la admiracion y alabanzas de los presentes y futuros.

Yo pienso que los dichos salones subterráneos, mas propios á la morada de los muertos que á la de los vivos, serian oratorios ó templos ocultos, fabricados en obsequio ó memoria de las almas de sus difuntos. La concavidad lúgubre del sitio, el silencio y la obscuridad de los sepulcros, todo en fin, digo, anuncia la morada de los muertos y apoya mi conjetura.

Aquí dimos fin á esta primera y real expedicion, habiendo empleado en ella cuatro meses largos; á saber, desde el 5 de enero de 1805 que salimos de Méjico, hasta el 10 de mayo inclusivamente, que fué nuestro regreso, haciendo en cada ciudad y pueblo las estaciones necesarias para adquirir de sus respectivos justicias los conocimientos posibles acerca de la comision de mi cargo; no fué de mas duracion por no permitirlo el tiempo, muy caloroso y enfermizo, particularmente en estas tierras calientes, y opuesto á nuestro intento; y asi determinamos nuestro retorno para la capital, con el fin de arreglar los papeles de dibujo y otros, y dejar pasar las aguas, para despues emprender otra (siempre que la superioridad lo hallase á bien), tomando por rumbo las ciudades de Oaxaca y Chiapa (salvo los inconvenientes), en cuyos obispados tenemos avisos de la permanencia de varios monumentos de consideracion del tiempo anterior á la conquista de este reino.

vers les décombres causés par les éboulements des voûtes, ce qui n'est pas sans danger pour les visiteurs. Au plus profond de la caverne, à cent quatre-vingts pieds de son entrée, on trouve deux espèces d'habitations ou de salles, divisées par deux colonnes taillées dans la roche même, qui est dure et calcaire. Dans un angle de la salle la plus reculée, on a pratiqué, dans l'épaisseur de la voûte, une sorte de coupole de forme conique, de six pieds de largeur et un peu plus de hauteur. A la partie supérieure, il y a un tube de neuf pouces de diamètre qui servait à donner de l'air. Tout l'intérieur de ce petit dôme était revêtu de pierres carrées placées par assises circulaires avec une grande précision. Le plan des deux salles et de tout le souterrain, est presque horizontal. Nous en sortîmes assez tard, sains et saufs, grace à Dieu, et remplis de pensées attachantes. (*Planche XXXII.*)

En effet, qui pourrait nier, en voyant ce vaste et antique souterrain creusé à force de bras et d'outils, que ces anciens Indiens aient connu le fer? Cependant jusqu'à ce jour c'est un problème, et personne, que nous sachions, n'a vu ou n'a en sa possession nul instrument tranchant ou autre de ce métal, comme coin, marteau, etc. [1]. De quelque manière que ce soit, ces anciens peuples ont et auront droit aux éloges et à l'admiration du temps présent et de la postérité.

Je pense que ces salles souterraines, plus propres à la demeure des défunts qu'à celle des vivants, étaient des oratoires ou temples mystérieux, faits en commémoration des morts. La profondeur du lieu, le silence et l'obscurité sépulcrale, tout enfin annonce un séjour funèbre et vient à l'appui de mon opinion.

Là nous terminâmes cette première expédition, après y avoir employé quatre grands mois, du 5 janvier 1805, époque de notre départ de Mexico, jusqu'au 10 mai, époque de notre retour, faisant dans chaque ville ou village les stations nécessaires pour recueillir, près des autorités, tous les renseignements possibles relativement à la commission dont j'étais chargé. Nous ne prolongeâmes pas davantage cette expédition, parceque la saison extrêmement chaude et malsaine, sur-tout dans ces terres, s'opposa à notre dessein. Nous prîmes donc le parti de retourner vers la capitale pour mettre en ordre les papiers et dessins, laisser passer la saison des pluies, et entreprendre ensuite un autre voyage, si le gouvernement le trouvait bon, en prenant notre direction, à moins d'empêchements, par les villes de *Oaxaca* et de *Chiapa*, dans lesquelles nous avions appris qu'il existait plusieurs monuments importants d'une époque antérieure à la conquête de ces contrées.

Cet important monument de Xochicalco étant digne de toute l'attention des antiquaires et des archéologues, nous avons cru devoir réunir tous les renseignements qui peuvent amener à le bien connaître, et n'omettre aucune des-

[1] Les recherches faites à ce sujet par M. de Humboldt, ne l'ont conduit qu'à trouver, au Pérou, un ciseau de cuivre dur, et à conclure que la côte de Zacatollan, entre Acapulco et Colima, ayant été sujette des rois d'Anahuac, il est probable que cette dernière contrée, maintenant appelée le Mexique, a connu cette préparation métallique. Il ajoute que probablement ces ciseaux avaient un mélange d'étain, comme un autre instrument tranchant trouvé au Pérou, que M. de Caylus prit pour du cuivre trempé. (Voir *Notes et Documents divers*, page 21.)

cription méritant confiance. C'est dans cette vue que nous avons recherché les écrits publiés par Antonio Alzate en 1791, et par Pietro Marquez en 1804, sur le monument de Xochicalco, et sur la pyramide de Papantla. Le premier de ces écrits, imprimé à Mexico, en langue espagnole, a échappé à nos investigations; il paraît certain qu'il n'existe dans aucune de nos bibliothèques publiques. Quant au second, imprimé à Rome, en italien, il devait être plus facile à trouver; cependant la Bibliothèque royale est la seule qui en possède un exemplaire.

Nous nous sommes donc empressés de traduire le livret italien de Pietro Marquez (*Due Antichi Monumenti di architettura messicana*) qui, heureusement, reproduit d'une manière fidèle, selon le dire de l'auteur, l'écrit de l'Espagnol Alzate; et, pour ne pas renvoyer aux *Notes et Documents divers*, le complément naturel de la description donnée par le capitaine Dupaix, et des renseignements puisés dans l'ouvrage de M. de Humboldt, nous placerons immédiatement ici, non pas la traduction entière, mais l'extrait concis de l'écrit de Pietro Marquez.

EXTRAIT DU LIVRE

INTITULÉ

DUE ANTICHI MONUMENTI DI ARCHITETTURA MESSICANA,

ILLUSTRATI DA PIETRO MARQUEZ.

« Les historiens, dit l'auteur en commençant, ont décrit, quoique imparfaitement, les palais de Moctezuma et des rois de Tescuco, l'observatoire de Nezahualcojotl, l'un de ces rois, le grand temple de Mexico, les ménageries de bêtes féroces, les jardins botaniques, les chaussées traversant les marais, les conduits ou aqueducs qui amenaient l'eau douce dans la capitale établie au milieu d'un lac d'eau salée, etc. Cela se trouve notamment dans la relation de Fernand Cortez, insérée au recueil des voyages de Ramusio (*Raccolta delle navigazioni e viaggi di Gio. Batt. Ramusio*, *Venez.* 1565), et dans celle d'un *gentiluomo* de la suite de Fernand Cortez, insérée aussi dans ce recueil. Mais il n'en est pas de même de deux remarquables monuments dont les descriptions n'ont été publiées qu'à une époque bien plus rapprochée de nous, à Mexico : le premier en 1785, dans la Gazette ordinaire, à la date du 12 juillet; le second, dans un supplément à la Gazette littéraire de la même ville, vers la fin de l'année 1791, sous le titre de : *Descripcion de las antiguedades de Xochicalco, por D. J. Ant. Alzate,* etc. » Nous essaierons de reproduire, dans notre traduction, ce curieux écrit.

XOCHICALCO.

Une planche que nous donnons sous le numéro 35, montre la position topographique de la colline appelée en langue mexicaine *Xochicalco*, au sommet de laquelle fut bâti cet important monument. Près de là, du côté de l'orient, est une autre colline à-peu-près égale en hauteur, qui porte le nom de Moctezuma, et qui est remarquable par un mur soutenant un terre-plein, à l'instar de ceux qu'on voit à la colline de Xochicalco. (*Planche XXXII.*)

Cette dernière, située à six lieues au sud de Cuernavaca, se trouve à vingt lieues de Mexico, également au sud. Sa circonférence est de trois milles, et sa hauteur est de quatre cents palmes, selon la réduction donnée par la *vara castellana*, mesure espagnole. Elle est entourée d'un fossé creusé de mains d'hommes. On compte de bas en haut cinq terres-pleins de hauteurs différentes, parcequ'ils ont été construits selon les dispositions naturelles qu'offrait la colline; ils sont tous maintenus par un mur en chaux et pierre; ils ne sont pas horizontaux, mais un peu inclinés vers le nord-ouest, peut-être pour faciliter l'écoulement des eaux de pluie. Au haut, se trouve une place oblongue, nivelée par le travail, qui du nord au sud a trois cent quatre-vingt-huit palmes, et de l'est à l'ouest trois cent vingt-huit. Le mur d'enceinte a sept palmes et demi de haut. Dans le milieu s'élève le premier corps de l'édifice, le seul qui reste aujourd'hui.

La restauration complète présente cinq corps de construction, en retraite l'un sur l'autre; elle a été faite par M. Alzate, d'après le rapport de personnes qui, quelques années auparavant, avaient vu ces cinq corps[1]. Il faut savoir que les pierres dont ce monument était formé, étant de nature non calcinable, et propres par conséquent à la

[1] Nous ne donnons pas cette restauration, dont la gravure se trouve dans le petit ouvrage que nous traduisons ici. Outre qu'elle nous paraît arbitraire dans la forme des quatre corps superposés à celui qui existe encore, leur similitude entre eux, à part la diminution de grandeur, n'est établie sur aucun témoignage positif. De plus, le premier corps n'est pas représenté d'une manière conforme au dessin plus grand qui en a été donné par M. Alzate lui-même, dessin qui a été répété par Pietro Marquez, par M. de Humboldt, et auquel le dessin donné par Castañeda se rapporte assez exactement.

construction des officines pour la fabrication du sucre, les propriétaires de ces établissements les ont successivement enlevées, sans le moindre scrupule, pour les employer à cet usage, ce qui a amené une prompte destruction de la pyramide. M. Alzate dit qu'en 1777, quand il observa ce monument pour la première fois, il n'existait déjà plus que le premier corps, mais presque entièrement conservé, et que l'ayant revu en 1784, il vit avec peine que les arbres qui l'avaient couvert achevaient la destruction qu'avaient commencée les hommes.

On prétend que, sur le sommet du dernier corps, fut trouvé un siège en pierre, d'une sculpture très ornée, et d'une forme particulière (une sorte de fauteuil sans bras, et dont la partie inférieure était massive au lieu d'être portée par quatre pieds).

L'auteur pense que cet édifice fut un ouvrage militaire, une forteresse. Il l'attribue aux Toltèques, qui vinrent du nord, et s'établirent non loin de l'endroit où fut depuis bâti Mexico. Ils élevèrent, entre autres villes, celle de Quauhnahuac, maintenant Cuernavaca. Don Ferdinand d'Alba Ixtlilxochilt, descendant des rois d'Alcohuacan, écrivit au vice-roi de Mexico quelques relations historiques, en espagnol, où l'on trouve « que les rois toltèques firent des palais en pierres travaillées, avec des figures et personnages, où étaient *signifiés* tous leurs voyages, leurs guerres, leurs défaites, comme aussi leurs triomphes et leurs évènements prospères. » Cet édifice, ajoute l'auteur, est couvert d'hiéroglyphes qui figurent probablement quelque histoire de ces rois.

Il pense aussi que c'aurait pu être un temple, attendu que ces anciens peuples avaient coutume, selon les historiens, et selon Fernand Cortez lui-même, d'inscrire sur leurs temples leurs annales historiques, aussi bien que scientifiques et religieuses. Il est possible aussi, dit-il, que ce monument ait été un observatoire astronomique, les Toltèques ayant connu, selon Boturini, le calendrier plus de cent ans avant notre ère. Enfin, il va jusqu'à émettre l'opinion qu'il a pu servir tout à-la-fois de temple, d'observatoire et de forteresse.

Une remarque intéressante, c'est que dans tous les temples ou *téocallis*, un escalier était pratiqué à la façade principale, et que dans cette construction il n'y en a pas trace extérieurement. Pietro Marquez pense, et c'est l'avis de M. Alzate, que l'escalier était intérieur, et montait depuis le centre de la colline jusqu'au sommet de l'édifice, ainsi que l'atteste le seul corps qui subsiste, et qui a un vide au milieu [1].

Au pied de la colline, du côté du nord, au-dessous du premier terre-plein, est l'entrée d'un souterrain qui va droit au midi, l'espace de cent douze palmes, et est terminé par une sorte de soupirail maintenant détruit. Au cinquième de sa longueur, un autre souterrain prend à angle droit, à l'est, et s'enfonce de deux cent vingt-cinq palmes. A son extrémité, deux chemins, pratiqués vers le sud, conduisent à une salle de quarante-huit palmes de large. Les deux extrémités du midi ne communiquent pas entre elles comme celles du nord, soit que la construction n'ait pas été achevée, soit que la communication ait été détruite. Ces souterrains n'ont aucun ornement. Il y a des indices d'autres embranchements qui partaient de ceux-ci. Le pavement est fait d'un mortier de chaux, et peint en rouge. Les parois sont soutenues par des murs en pierre et chaux, ainsi que le haut qui est voûté; beaucoup d'endroits sont encombrés par les débris qui se sont écroulés. Dans la grande salle sont deux colonnes qui soutiennent la voûte, et qui ont été taillées dans le roc. Dans un angle, il existe une sorte de dôme, de figure conique, qui communiquait, selon M. Alzate, par un tuyau ou conduit, jusqu'à la plate-forme de l'édifice supérieur. Ce dôme, construit intérieurement en pierre, est bien conservé. Un autre souterrain, dont on voit le commencement avant d'arriver à la grande salle, devait, selon l'opinion de M. Alzate, donner de la lumière; il est tout-à-fait obstrué.

Revenant à l'édifice principal, ou du moins au seul corps qui en reste, l'auteur en donne les mesures; savoir, quatre-vingt-dix palmes sur la face qui va du nord au midi, soixante-dix-neuf sur celle qui va de l'est à l'ouest, et quinze palmes de hauteur. La structure, dit-il, en est admirable, et consiste en très grandes pierres taillées, extrêmement polies, jointes sans aucun ciment. On reconnaît que les hiéroglyphes dont toutes les faces sont couvertes, ont été sculptés après la construction, les figures occupant souvent deux ou trois pierres, résultat qu'on ne saurait obtenir autrement. Plusieurs défauts, soit dans la sculpture, soit dans le joint des pierres, ont été réparés avec un ciment de chaux et de sable. Les pierres sont d'une grande dureté, incalcinables, et de la nature de celles dont on fait des meules de moulin. C'est ce qui fait que les propriétaires de sucreries s'en sont emparés pour construire leurs fourneaux, le voisinage n'en fournissant pas de cette qualité. Elles ont, la plupart, sept à huit palmes de long sur quatre de hauteur et autant d'épaisseur. De quelles machines a-t-on dû se servir pour les transporter de loin, et les élever au sommet de la colline?

Des pierres tombées des corps supérieurs, lors de leur démolition, étaient aussi sculptées en bas-relief, ce qui porte à croire que tout était couvert d'hiéroglyphes. L'une représentait des personnages ou fragments de personnages dans l'action de danser; une autre qui paraissait avoir été angulaire, et portant aussi des figures sculptées, avait encore des traces de peinture rouge, ce qui ferait penser que l'édifice avait été peint, en tout ou en partie,

[1] Voir la fig. n° 36, *Planche XXXII*

de cette couleur. Il y a une mine de cinabre, ou vermillon, à quatre milles à l'ouest de Tetlama, et cinq milles au sud de Xochicalco.

Une grande pierre qui fut trouvée entière, peu d'années avant la destruction de cet intéressant monument, couvrait l'entrée d'un souterrain, au bas de la colline, vers le levant. Elle représentait en bas-relief un aigle dévorant les entrailles d'un homme, à l'instar de la fable de Prométhée; cette pierre fut brisée et portée à une fabrique de sucre du voisinage.

L'auteur, après avoir donné de grands éloges à l'habileté des anciens peuples mexicains dans l'art de construire, et à la civilisation que suppose l'exécution de tels travaux, persiste à penser qu'ils sont bien antérieurs à l'époque de la conquête par les Espagnols, et qu'il n'a jamais pu venir à l'esprit d'aucun Européen d'élever une semblable construction. Il se livre ensuite à des recherches sur l'étymologie du nom de *Xochicalco*, dans lequel il fait entrer assez bizarrement le mot *chocolate*. Nous ne le suivrons pas dans ces sortes de recherches.

C. F.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

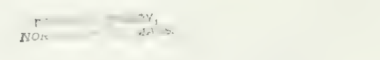
DEUXIÈME EXPÉDITION DU CAPITAINE DUPAIX.



Una Vara ou 3 pieds



Una tercia ou un pied — *Una vara, ou trois pieds*



H. Delaporte d'après le dessin original de Castaneda — *I. C. le Eng. lith.*

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

RELATION
DE LA DEUXIÈME EXPÉDITION DU CAPITAINE DUPAIX,
ORDONNÉE PAR LE ROI D'ESPAGNE,
EN 1806,
POUR LA RECHERCHE DES ANTIQUITÉS DU PAYS.

SEGUNDA EXPEDICION;

DESDE MEJICO A TLAXCALA.

Salí de esta capital imperial, ciudad de Méjico, dia 24 de febrero de 1806, con los mismos auxilios, de un delineador, escribiente y cabos de dragones, tomando por rumbo las dos Mistecas, baja y alta, sobre la ciudad de Antequera ó de Oajaca. Empezando por la ciudad antiquísima de Xochimilco (campo de flores en lengua mejicana.)

Nº 1. — En consecuencia despues luego pasé por la casa de los Guebaras en solicitud de una piedra plana, la que ví; y en su superficie entallada tiene dos círculos concéntricos, de relieve, que ocupan la mayor parte de dicho plano algo cuadrilongo, ó especie de trapecio; y en sus cuatro ángulos hay otras tantas figuras menores circulares con su concavidad en el centro; tiene de perpendicular una vara y cuatro dedos de alto abajo, y de horizontal algo menos. La piedra es dura y pardo-obscura, es aislada ó suelta, y sus córtes laterales manifiestan su debida ereccion la que seria vertical. Debemos creer el artífice de que esta losa, por la uniformidad de sus figuras geométricas, sirvió al ornamento de algun edificio público. Está bien compasada y de bella conservacion.

Nº 2. — En la misma ciudad dos piedras duras y coloradas representan dos animales monstruosos é ideales, ambos semejantes, sentados sobre basas cuadradas, los que en la antigüedad debian servir de conducto para dirigir las aguas que recibian de la antigua cañería por la parte posterior de la cabeza hácia á la boca, narices y ojos con ciertos adornos de relieves. Altura siete ochavas, anchura media vara. Su materia, piedra volcánica, poco porosa. Existentes en el barrio de San Marcos.

Nº 3. — Dos pedestales en el mismo sitio, de piedra calcarea, istriadas, con figuras alternas de óvalos y

DEUXIÈME EXPÉDITION;

DE MEXICO A TLAXCALA.

Le 24 février 1806, je partis de nouveau de la capitale du Mexique, avec les mêmes moyens auxiliaires qu'à mon premier voyage; savoir, un dessinateur, un écrivain et un détachement de dragons. Je me dirigeai à travers les deux *Misteca*, haute et basse, sur la ville d'*Antequera* ou de *Oaxaca*, en commençant par la très ancienne ville de *Xochimilco*, en langue mexicaine, *champ de fleurs*.

Nº 1. — Je passai aussitôt par la maison des *Guebaras*, pour voir une pierre unie dont l'une des faces est sculptée. Elle offre deux cercles concentriques, lesquels occupent la plus grande partie du plan, qui est une sorte de trapèze; aux quatre angles sont d'autres cercles plus petits, dont le centre est concave. Cette pierre a trois pieds quatre pouces en hauteur, et un peu moins en largeur; elle est dure et de couleur grise; elle est isolée, et la coupe de ses faces latérales montre que sa position a dû être verticale. On est porté à croire, par la régularité des figures géométriques qui y sont tracées, qu'elle a dû servir à la décoration de quelque édifice public. Elle est bien travaillée et d'une belle conservation. (*Voir la Planche I.*)

Nº 2. — Deux pierres dures et rougeâtres que je vis dans la même ville, représentent deux animaux monstrueux et fantastiques, semblables l'un à l'autre[1], placés sur des bases quadrangulaires, et qui dans les temps anciens ont dû servir de conduite pour les eaux qu'ils recevaient d'un aqueduc par le derrière de la tête, jusqu'à la bouche. Le nez et les yeux ont quelques ornements en relief. La hauteur est de trente pouces environ, et la largeur est de dix-huit. La pierre est de nature volcanique, un peu poreuse. Ces deux fragments se trouvent dans le quartier de Saint-Marc. (*Planche I.*)

Nº 3. — Dans le même lieu je vis deux sortes de piédestaux en pierre calcaire[2], cannelés et ornés alternative-

[1] Une seule de ces figures sculptées a été representée par le dessinateur. — [2] Même observation que pour le numéro precédent.

borlas, y nacen de un plano medio circular de poca anchura, ó sea su proyectura y una vara de semidiámetro, con la circunstancia que la parte que se supone posterior, está cortada verticalmente, de manera que las dos partes separadas, reunidas, harian una ara ó pedestal aislado ó completo y semiesférico.

Nº 4. — Un lagarto de piedra colorada volcánica y dura, tiene de largo tres cuartas y dos dedos de la extremidad de la nariz á la de la cola, y de ancho en la parte mas abultada de su cuerpo una cuarta; está embutido horizontalmente y como por acaso en el lienzo de la pared del meson viejo de la misma que hace frente al camino real que viene de Méjico á esta ciudad; todo su cuerpo se halla escamado simétricamente.

Nº 5. — Al norte de la nombrada ciudad, y á cosa de media legua, hay embutido, en la cerca de la hacienda que llaman de la Noria, un peñasco colorado de figura cónica, y su altura ó eje tiene dos varas, de circunferencia ó de base seis varas, y en su superficie lisa tiene esculpido de relieve un escudo con su orla, y en su campo representa una figura crucífera, y puesto sobre cuatro flechas adornadas, tendidas circular y horizontalmente; y en la parte inferior tiene un órden de plumas á manera de abanico, puestas en parte circular de una pulgada y de resalto, con varias borlas esparcidas con alguna simetría. Por la parte posterior ú opuesta tiene un peto ó faldon, ó arma defensiva, dividido por cinco pendientes ó plumages y ciertas molduras valadas con sus remates medio circular, con varias borlas alternas y follages que sirven de adornos á la base del trofeo ya algo soterrada. Ha sido costumbre casi inmemorial, entre las naciones belicosas, de procurar hacer patente á la posteridad los despojos ganados sobre los enemigos, los trofeos conseguidos, grabando sus despojos para memoria del vencimiento.

Nº 6. — En la casa nombrada de Acocalco encontramos, labrado en piedra compacta y de color gris, un peje imaginario; su longitud tiene una vara ocho dedos, el grueso de su cuerpo tres cuartas y dos dedos, con sus aletas y su boca abierta, señalando una andana de dientes. La parte inferior de su cuerpo es plana y le sirve de asiento y de base, y propia á ser incrustada en la pared; ignoramos si la efigie de este animal, habitante de las aguas, tuvo culto en la gentilidad.

Nº 7. — Debajo de este número, siempre en la misma ciudad, van dibujadas varias piedras, de diferentes colores y calidades, cuadradas y circulares, esculpidas de relieve en la parte destinada á hacer frente exteriormente en los edificios, pues la parte posterior era destinada á ser embutida en la pared, y representan variedades de ideas que demuestran su fecondidad, en figuras puramente geométricas; la superficie, destinada al adorno exterior de la casa, varia en dimencion, desde una vara

ment de glands et de figures ovales. Ces ornements partent d'une plate-forme demi-circulaire qui a peu de largeur; le tout a trois pieds de demi-diamétre, avec cette circonstance que la partie qu'on suppose être postérieure était coupée verticalement, de manière que les deux parties semblables, étant rapprochées, formaient une sorte d'autel ou de piédestal isolé, complet, et demisphérique. (*Planche I.*)

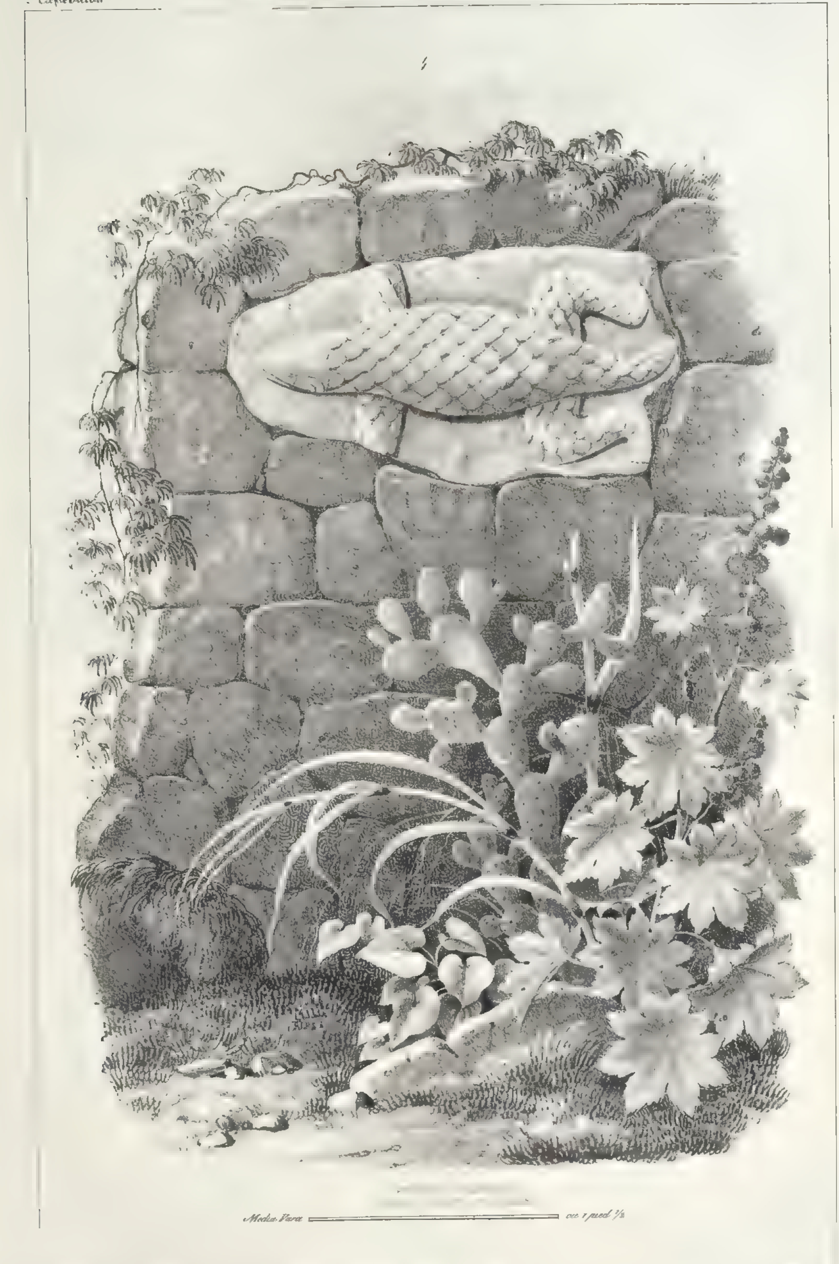
Nº 4. — Cette figure représente un lézard en pierre rougeâtre, dure et volcanique. Il a environ trente pouces de long, depuis l'extrémité du nez jusqu'à celle de la queue, et neuf à dix pouces d'épaisseur dans la partie la plus large. Cette pierre est encastrée horizontalement et comme accidentellement dans un côté de la muraille d'une vieille maison de la même ville, qui fait face à la route royale venant de Mexico. Tout le corps est couvert d'écailles sculptées symétriquement. (*Planche II.*)

Nº 5. — Au nord de *Xochimilco*, à une demi-lieue, je trouvai dans le mur d'enceinte de l'habitation de la *Noria*, une roche rougeâtre, de figure conique, de six pieds de haut et de dix-huit pieds de tour à sa base. Sa surface offre, sculpté en relief, un bouclier ou écu, avec sa bordure ou son orle, dans le champ duquel se trouve une figure cruciée. L'écu est posé sur quatre flèches ornées, et placées horizontalement. La partie inférieure présente un rang circulaire de plumes, en manière d'éventail, d'un pouce de largeur et en relief; on y voit aussi quelques glands distribués avec une certaine symétrie. Le côté opposé représente, soit une cuirasse, soit une cotte ou autre armure défensive, divisée en cinq appendices, en guise de plumes, avec certaines dentelures à leur extrémité demi-circulaire, et diverses autres sculptures servant d'ornements à la base de ce trophée, qui est légèrement enfoncée dans la terre [1]. Ce fut, de temps immémorial, une coutume chez les nations belliqueuses de constater ainsi, pour la postérité, les victoires remportées sur l'ennemi, en gravant ou sculptant des trophées destinés à en conserver la mémoire. (*Planche III.*)

Nº 6. — Nous trouvâmes, dans la maison dite de *Acocalco*, un poisson fantastique sculpté en pierre grise et compacte; sa longueur est de trois pieds huit pouces, et son épaisseur d'environ trente pouces. Les nageoires y sont figurées, et la bouche ouverte offre une rangée de dents. Le dessous est plat et sert de base; il serait propre à être encastré dans une muraille. On ignore si ce simulacre de poisson était l'objet d'un culte chez les idolâtres (*Planche IV.*)

Nº 7. — On voit dans la même ville plusieurs pierres de diverses couleurs et qualités, carrées ou circulaires, sculptées en relief sur la face destinée à orner extérieurement les édifices; la partie postérieure était propre à être encastrée dans les murs; elles représentent diverses figures géométriques qui prouvent une certaine fécondité d'imagination. La partie antérieure, celle qui servait à l'ornement des maisons, varie en dimension, depuis un pied et demi jusqu'à trois pieds de diamètre. Ces

1. La planche III offre ce monument sous ses différents aspects.



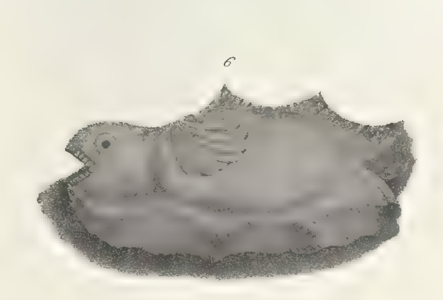
Media Vara ou 1 pied 1/2

[illegible] d'après le dessin original de Castaneda

Lith. de Engelmann



Lith. de Engelmann





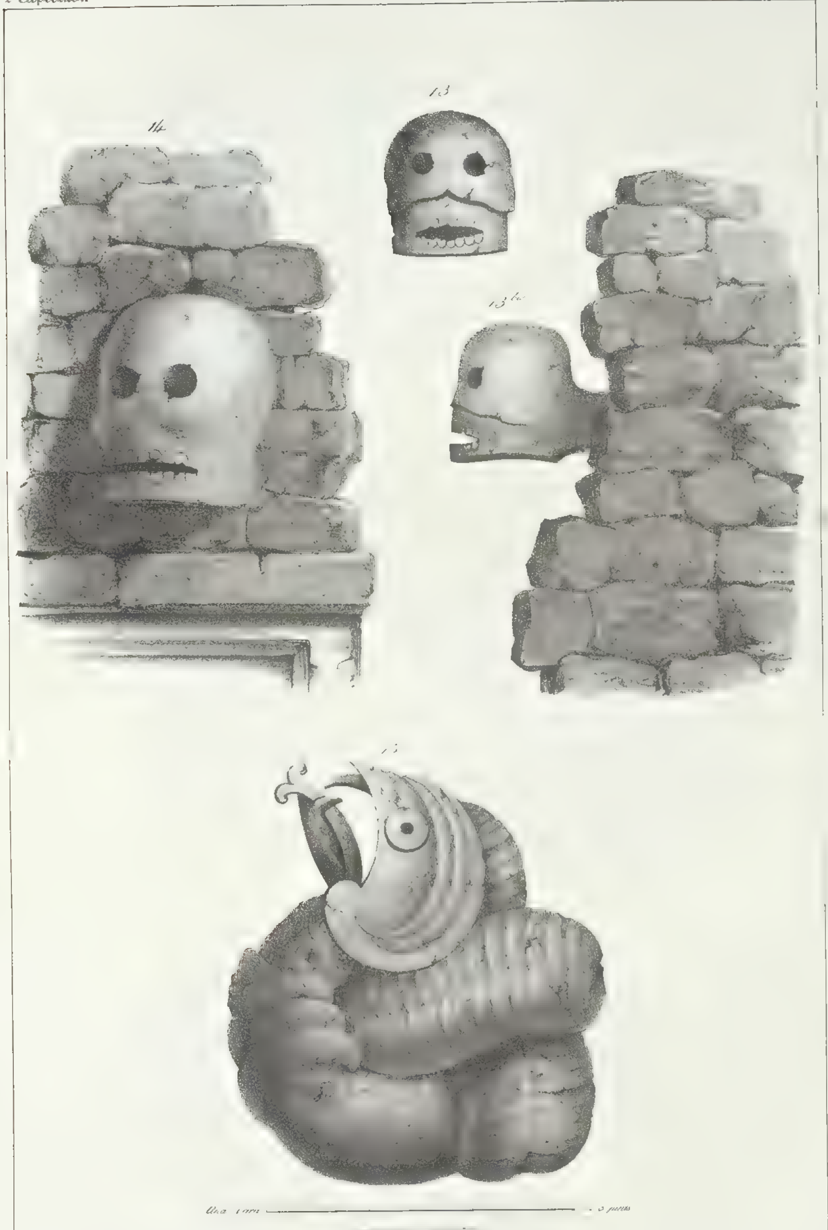
H. B. d'après le dessin original de Castañeda.

Lith. de Engelmann



H. R. d'après le dessin original de Castaneda

Lith. de Engelmann



M D d'après le dessin original de Castañeda *Lith. de Engelmann*

hasta medio de longitud ó diámetro. Se repiten en muchas partes de esta ciudad.

Nº 8.—En la entrada de la puerta de la Salitrería se hallan embutidas colateralmente dos cabezas monstruosas fingidas, y por ser semejantes solo hablaré de una, la que se observa de perfil taladrada con arte y sutilez, y se podria discurrir de ellas, que solo el escultor quiso manifestar el contorno de ellas. Son el remate de un cuerpo prolongado, tal puede ser el de una culebra; la boca abierta, la nariz ó trompa encorvada y formando un semicírculo, con sus ojos y dos colmillos laterales; otros dientes se ven repartidos con órden: tienen de alto, en la situacion dicha, tres cuartas, y de ancho una cuarta, y la parte embutida en la muralla unas tres cuartas.

Nº 9.—A la parte de adentro de la citada, se hallan embutidas en un estribo de un edificio, dos piedras coloradas semejantes en contornos y dibujos, de alto una vara y algo menos de ancho, los que manifiestan dos especies de ramilletes.

Nº 10.—En casa de Don Francisco Solares se halla en el ángulo de la pared interior (ó del patio) de la mentada casa y á nivel de la azotea, una especie de sapo en reposo, de pórfido colorado obscuro, salpicado de pintas blancas; con la particularidad de tener orejas tendidas y pegadas al cuerpo, en la postura dicha; tiene de longitud unas tres cuartas menos tres dedos, y de grueso, en la parte de mas volúmen, una vara y un dedo. Tiene cierta proporcion agraciada, y muy bien entallado y pulido.

Nº 11.—En la citada ciudad hay otra piedra representando un conejo esculpido de plano en una losa mutilada, sentado á lo natural, es de una piedra algo descompuesta ó volcanisada color de fierro; esta misma piedra, por su configuracion algo ovalada, y parecida á las que solian los antiguos gentiles de esta tierra embutir en las paredes de sus casas, tiene de circunferencia una vara y tercia.

Nº 12.—En el frontispicio de la puerta del señor de Santa-Cruz (en la citada) se ve embutida una piedra negruzca y circular á manera de escudo, de una media vara de diámetro, con su orla compuesta de círculos tangentes. En el campo se notan varias figuras de relieve geroglíficas, al parecer, puestas en el órden que se puede comprender mejor por su dibujo que por su explicacion.

Nº 13.—Debajo de este número se ve una calavera de frente, de piedra dura y colorada embutida en la pared del patio de la casa de Doña Ana Pabon, del tamaño del natural; la parte posterior del cráneo remata en una cola recta á manera de clavo.

Nº 14.—En el corral ó entrada al primer patio, bajo de una imágen de Dolores, en el mentado Xochimilco,

pierres se répètent dans beaucoup de parties de la ville. (*Planche IV.*)

Nº 8.—A l'entrée de la porte de la Salpêtrerie on trouve, encastrées en face l'une de l'autre, deux têtes fantastiques sculptées en pierre. Nous ne parlerons que d'une seule, parcequ'elles se ressemblent toutes deux. On en voit ici une de profil; elle est travaillée avec art et adresse. On ne peut rien en dire, si ce n'est que le sculpteur n'a sans doute voulu former qu'un contour. Ces têtes sont l'extrémité d'un corps prolongé qu'on peut supposer être celui d'un serpent. La bouche est ouverte; le nez, ou sorte de trompe, est recourbé et forme un demi-cercle; on voit les yeux, deux dents canines, et d'autres dents placées avec symétrie. Le tout a environ vingt-sept pouces de haut et neuf pouces dépaisseur; la partie encastrée dans la muraille a aussi vingt-sept pouces. (*Planche V.*)

Nº 9.—Dans l'intérieur de cet établissement on voit, incrustées dans le contre-fort d'une maison, deux pierres sculptées, rougeâtres, et dont le dessin et la forme sont semblables[1]. Ces bas-reliefs représentent des espèces de rameaux; elles ont trois pieds de haut, et un peu moins de large. (*Planche V.*)

Nº 10.—Dans la maison de D. Francisco Solarès, il y a, à l'un des angles de la cour et au niveau de la terrasse, une sorte de crapaud en repos, de porphyre rouge brun, marqueté de taches blanches; les oreilles sont tendues et appuyées sur le corps. Ce morceau, qui a deux pieds de longueur et trois pieds un pouce de hauteur, est d'une proportion assez gracieuse, bien sculpté, et d'un travail poli. (*Planche V.*)

Nº 11.—Il y a dans la même ville un autre fragment représentant un lapin sculpté à plat sur une dalle mutilée; l'animal est dans une pose tranquille. La pierre est un peu décomposée ou volcanisée, couleur de fer; elle est de forme un peu ovale, et semblable à celles dont les anciens peuples de ces contrées se servaient pour les incruster dans les murs de leurs maisons; elle a quatre pieds de circonférence. (*Planche V.*)

Nº 12.—Au-dessus de la porte du señor de Santa-Cruz, dans la même ville, on voit une pierre noirâtre, circulaire, semblable à un écu, d'un pied et demi de diamètre, avec sa bordure composée de plusieurs cercles. Dans le champ sont diverses figures en relief, hiéroglyphiques, à ce qu'on peut croire, et placées dans un ordre qui se peut mieux comprendre par le dessin que par l'explication qu'on en voudrait donner. (*Planche V.*)

Nº 13.—Sous ce numéro est une tête de mort, vue de face, en pierre dure et rougeâtre, incrustée dans le mur d'une cour de la maison de Doña Anna Pabon. Cette tête est de grandeur naturelle; la partie postérieure du crâne se termine en une sorte de queue droite, propre à être enclavée dans la muraille[2]. (*Planche VI.*)

Nº 14.—A l'entrée de la première cour de la maison de D. José Ortiz, dans la même ville de *Xochimilco* et au-

[1] Une seule est ici figurée. — [2] Le dessinateur a représenté, sous le nº 13 *bis*, cette même tête vue de profil.

casa de Don José Ortiz, hay colocada una calavera de piedra dura, colorada y agigantada tiene en círculo ó de ámbito una vara y cerca de una tercia.

N° 15. — En casa del gobernador actual de los naturales Don José Islapa, encontramos en la esquina de la citada, en el plano de la azotea de su oratorio, una culebra de piedra pórfido, algo descompuesta, enroscada en espira con artificio; el remate de la cola figura tres cascabeles con ciertos círculos y escamas repartidas con órden en toda la superficie de su cuerpo, y la cabeza, adornada y monstruosa é ideal conforme su modo, con la boca abierta; los colmillos muy aparentes y su lengua saliente y partida: tres varas de largo y grueso media vara.

N° 16. — Se halla en la casa de un fulano Martinez, encajada en el umbral de la puerta interior del patio, una losa cuadrilonga con su moldura sencilla y de piedra colorada, y representa un anfibio ideal, pues tiene cabeza, cuerpo y cola de pescado y de lagarto; en lugar de aletas cuatro figuras á manera de patas; tiene de longitud una vara y de latitud una cuarta, y una pulgada de relieve y algo mas de canto.

N° 17. — Otra piedra ví en las casas reales y manifiesta una India, sentada en cuclillas y en una actitud reposada con cierto trage corto, con su faja; por los pechos y en los cabos borlas se conoce su sexo y tambien por su peinado ó tocado. La calidad específica de la piedra es pesada y de un color pardusco colorado compuesto de varios órdenes. Tiene de alto en dicha postura media vara y en la parte de su cuerpo mas abultado siete ochavas. El cabello está compuesto de varios órdenes de trenzas; tiene un vestido corto con las borlas remates de su faja. El vestido de esta figura, al parecer de usanza en aquellos tiempos sencillos para cierta clase de gente, nos hace titubear tocante su representacion, y á qué personage ó deidad se puede referir: no tiene ningun adorno ó atributo que por ellos pudieramos sospechar su calidad, pues por la pluma reconocer el pájaro.

N° 18. — Esta estatua que vimos en casa de un zapatero es de piedra colorada, aunque la cara y sus adornos son varoniles, los pechos bastante abultados nos dejan en duda sobre su verdadero sexo, y parece que quisieron manifestar un hermafrodita: está sentada segun su constante costumbre, estribando el cuerpo sobre las piernas, tiene de alto media vara y de circunferencia algo mas. No manifiesta ningun vestimento, solo la parte superior de la frente ofrece una especie de corona ó diadema formada con varios órdenes de fajas, perlas y molduras; las orejas son laboriorадas; la parte inferior del cuerpo se halla deteriorada.

N° 19.—Calavera ideal ó cabeza de proporcion natural y de materia lapídea y colorada, la encontré en una vi-

dessous d'une image de la Vierge aux douleurs, se trouve placée une autre tête de mort, colossale, en pierre dure et rougeâtre; elle a environ quatre pieds de circuit. (*Planche VI.*)

N° 15. — Dans la maison du gouverneur actuel des naturels du pays, D. José Islapa, nous trouvâmes, à l'angle extérieur, et à la hauteur de la terrasse de son oratoire, une sorte de serpent en porphyre, assez rongé par le temps. Cette figure est artistement roulée en spirale; l'extrémité de la queue a trois espèces d'écailles ou sonnettes; tout le corps est recouvert de cercles et d'écailles symétriques; la tête, ornée et fantastique, a la bouche ouverte; les dents canines sont très apparentes; la langue ressort et est fourchue. Ce serpent (dans son développement) aurait neuf pieds de long et un pied et demi d'épaisseur. (*Planche VI.*)

N° 16. — Il y a dans la maison d'un certain Martinez, une dalle, carré long, encastrée dans l'un des côtés intérieurs de la porte de la cour. La pierre est rougeâtre, a un simple rebord, et représente un amphibie idéal, dont la tête, le corps et la queue tiennent du poisson et du lézard. Au lieu de nageoires, il a quatre figures de pattes; il a trois pieds de long, un pied de large, un pouce de relief, et la pierre a un peu plus d'un pouce d'épaisseur. (*Planche VII.*)

N° 17. — Dans la Maison royale[1] je vis une autre pierre sculptée, représentant une Indienne assise sur ses talons, dans l'attitude du repos, avec une sorte de vêtement court et une ceinture. Le sexe se reconnaît à la poitrine et au soin de la coiffure. La pierre est pesante, de couleur grisâtre veinée de rouge. Cette statue, dans ladite posture, a un pied et demi de hauteur, et a, dans sa plus grande épaisseur, trente-deux pouces de tour. La coiffure est composée de plusieurs rangs de tresses; le vêtement est court, et l'on voit les franges du bout de la ceinture. Ce vêtement, qui peut avoir été d'usage à certaine époque de simplicité, et dans certaine classe, nous a mis en doute au sujet de sa représentation et du personnage ou de la divinité dont cette statue est le simulacre: il n'y a ni ornement ni attribut qui puissent la faire reconnaître. (*Planche VII.*)

N° 18. — La figure représentée sous ce numéro, et que nous vîmes dans la maison d'un cordonnier, est sculptée en pierre rougeâtre. La tête et ses ornements appartiennent au sexe masculin, et les seins, assez bombés, ne laissent aucun doute sur le sexe féminin; il paraît donc qu'on aurait voulu représenter un hermaphrodite. Cette figure est assise à la manière du pays, sur les talons[2]; elle a un pied et demi de haut, et un peu plus de circonférence. Il n'y a nulle trace de vêtement; seulement le haut de la tête offre une sorte de couronne ou de diadème, formé de plusieurs bandelettes, avec des perles et des dentelures. Les oreilles sont très ornées. La partie inférieure du corps est détériorée. (*Planche VIII.*)

N° 19. — Tête de mort idéale, ou tête de grandeur naturelle, en pierre rougeâtre, trouvée dans la maison située

[1] *Casas reales*, mairie, maison commune. — [2] Il paraîtrait plutôt, d'après le dessin, que cette figure n'est qu'à mi-corps.


Media Vara
ou 1 pied ½



H. R. d'après le dessin original de Castañeda

Lith. de Engelmann



H. B. d'après le dessin original de Castañeda — Lith. de Engelmann

vienda situada al lado de la puerta principal de la entrada de la Salitrería (siempre de este pueblo); la parte superior de la frente tiene algo de la calavera; los ojos y nariz resaltados; la boca abierta y disforme con sus dos andanas de dientes; y colateralmente tiene dos borlas prolongadas y de buen gusto, formadas, al parecer, del mismo cabello. El todo ejecutado con primor; la calidad de la materia es una materia dura y compacta colorado obscuro.

Nº 20.—Piedra circular, colorada y sumamente dura bien labrada, de diámetro una tercia; su superficie en relieve se halla repartida simétricamente. La orla y la figura crucífera hacen ver una cara humana perfectamente redonda, tal cual nos representa la efigie de la luna en su lleno. Está engastada en la pared encima de la puerta interior de la casa del alcalde indio, José Pichardo.

De esta ciudad pasé al antiguo pueblo de Cuitlahuac.

Nº 21. — A la entrada del cementerio de la parroquia estan tendidas en el suelo dos piedras circulares algo parecidas á la muela de molino, la una con su superficie labrada de relieve, y ambas con sus pies ó bases para fijarlas en materia sólida, tierra ó pared; tienen en su centro un agujero redondo que pasa de una superficie á otra á manera de una muela de molino, y tienen una cuarta de diámetro. La calidad de la piedra es negruzca porosa y volcánica; tienen de circuito cuatro varas cuatro dedos, y de diámetro una vara y algo, y de canto una media vara. Es reparable la figura grabada en las dos superficies ó planos, la que tiene mas de animal que de humano, ó por mejor decir puramente ideal.

Nº 22.— En el mismo pueblo existe en la choza de un Indio una piedra circular ó cilíndrica, sea ara, basa ó pedestal de color obscuro y dura; tiene de diámetro una vara, y de proyectura ó de canto media vara; su labor de escultura hace patente un relieve agradable á la vista y varias fajas paralelas y bien dispuestas.

Nº 23. — Dentro del curato del mismo pueblo de San Pedro Tlahuac ó Cuitlahuac (excremento del agua), permanece una piedra pesada, ó circo, y tiene de circuito dos varas tres cuartas y un dedo. La parte vaciada ó la interior tiene media vara y tres dedos de diámetro; toda su superficie anuncia la destreza de su artífice, los enlaces, molduras y encadenamientos caprichosos ó geroglíficos de bastante relieve, limpieza, órden y simetría, ejecutados en una materia dura y compacta de grano fino, color gris de fierro, algo sonora al tocarla y da fuego al eslabon; tiene de proyectura ó de canto cosa de una tercia.

A la distancia de este pueblo cosa de una legua y media al poniente, existe á la orilla de la laguna de Chalco en el fondo de un ojo de agua cristalina, en un parage llamado San Juan Acuescomatl (manantial de agua redonda), antigua ermita arruinada, una Santa Cruz de

à côté de la principale entrée de la Salpêtrerie de la même ville. Le haut tient un peu de la tête de mort. Les yeux et le nez sont saillants; la bouche, ouverte et difforme, montre ses deux rangs de dents; et de chaque côté, il y a deux glands, ou franges prolongées et de bon goût, qui semblent formées par les cheveux: le tout est exécuté avec talent. La qualité de la pierre est compacte, dure, et de couleur rouge brun. (*Planche VIII.*)

Nº 20. — Pierre circulaire, rougeâtre, très dure, bien travaillée, et d'un pied de diamètre. La superficie offre des reliefs symétriques. La bordure et la croix laissent voir, au milieu, une face humaine parfaitement ronde, comme celle qu'on donne à la lune dans son plein. Cette pierre est incrustée dans la muraille, au haut de la porte intérieure de la maison de l'alcade indien José Pichardo. (*Planche VIII.*)

De *Xochimilco*, j'allai au village antique de *Cuitlahuac.*

Nº 21.— A l'entrée du cimetière de la paroisse, sont étendues sur le sol deux pierres circulaires à-peu-près semblables à des meules de moulin, chacune avec sa surface travaillée en relief[1], et toutes deux avec leur pied ou base, pour être fixées dans un corps solide, terre ou muraille. Elles ont au centre un trou rond qui va d'une face à l'autre, comme dans les meules, et qui a environ neuf pouces de diamètre. La pierre est noirâtre, poreuse et volcanique. La circonférence a douze pieds quatre pouces, le diamètre un peu plus de trois pieds, l'épaisseur un pied et demi. La figure gravée sur la surface tient plus de l'animal que de l'homme; pour mieux dire, elle est purement idéale. (*Planche VIII.*)

Nº 22. — Dans le même village, il existe, en la cabane d'un Indien, une pierre circulaire ou cylindrique, autel, base ou piédestal, dure et de couleur grise. Elle a trois pieds de diamètre et un pied et demi d'épaisseur. Elle est travaillée agréablement en relief, et offre plusieurs bandes parallèles bien disposées. (*Planche IX.*)

Nº 23.—Dans la cure de ce même village de *San Pedro Tlahuac*, ou *Cuitlahuac*, en langue du pays *résidu de l'eau*, il y a une pierre pesante, espèce de cuve qui a environ huit pieds quatre pouces de circonférence. L'intérieur a un pied neuf pouces de diamètre. Toute la superficie annonce une grande habileté dans le sculpteur, par les entrelacs, les dentelures, les arabesques ou les hiéroglyphes, qui y sont travaillés en relief avec une netteté et une symétrie remarquables. La matière est dure, compacte, d'un grain serré, et d'une couleur gris de fer. Elle est sonore quand on la frappe, et fait feu sous le briquet. Cette sorte de vase a environ un pied d'épaisseur. (*Planche IX.*)

A la distance d'une lieue et demie, à l'ouest de ce village, il existe, près de l'entrée de la lagune de *Chalco*, au-dessus d'une fontaine d'eau limpide, dans un lieu nommé *San Juan Acuescomatl* (*source d'eau abondante*), un antique ermitage en ruine. Là se voit une croix en

[1] Il paraîtrait, d'après le dessin et d'après ce que l'auteur ajoute un peu plus loin, que ces pierres sont seulement gravées en creux. La seconde est représentée sous le nº 21 *bis*.

piedra, á diez varas perpendiculares de la superficie del agua. La vimos algo escorzada, pero manifiesta un tamaño grande y parece intacta.

Desde este pueblo, habiendo tenido noticias de la existencia de varios residuos de la gentilidad, vulgarmente denominados Palacios de Moctezuma, en una isla de esta laguna, en donde está el pueblo de Xico, me determiné pasar á ella y verificar personalmente la verdad. En efecto me embarqué á dicho fin, y llegando, fuí á inspeccionar la boca de un antiguo volcan la que ocupa en parte dicha isla por el rumbo meridional, y puede tener una legua de circunferencia y casi media de diámetro, en el plano que hace en el fondo ó aplanamiento algo horizontal, siembran y recogen bastante maiz, sea por la via húmeda ó ígnea; pero en la parte opuesta ó septentrional es adonde existen las ruinas antiguas de paredones de cal y canto ya informes, y de varios terraplenes de piedras secas; solo manifiestan una mezcla sólida de materiales bien unidos, y varios vestigios de ladrillo encontrados en sus inmediaciones me aclaran una duda que siempre tenia : si los Indios fabricaban ladrillos cocidos (no hablo del adobe, lo usaban regularmente en sus casas antiguas y cerros hechos á manos); reparé que algunos eran cuadrilongos, otros cuadrado perfecto, de varios gruesos y bien cocidos.

Estos fragmentos de edificios fueron edificados en la antigüedad sobre la cresta de un antiguo crater de otro cerro hundido ó volado, saltado á explosion volcánica; se nota al pie ó falda occidental un ojo ó manantial de agua termal sulfúrea ó volcánica de un buey de agua, lo que confirma mi pensamiento ó le da alguna verosimilitud.

De esta isla seguí mi camino sobre el pueblo de Misquique.

N° 24. — En el pueblo y casa curatal de Misquique (deriva del arbol mesquite) encontramos dos cabezas monstruosas y semejantes, de las que los gentiles fijaban en las paredes por la parte posterior, la que formaba una cola cilíndrica ó prismática. La calidad de la piedra es volcánica y negruzca, tiene de largo tres cuartas y un dedo, de alto una tercia. Está bien esculpida y tiene expresion.

N° 25. — En el citado, dentro de la parroquia, hay una pila antigua, la que sirve ahora de pila bautismal y tiene de círculo cuatro varas y media, de ancho vara y media, su altura cosa de una vara y seis dedos. Tiene esculpido diferentes arabescos. La parte inferior, que sirve de basa á dicha pila, es plana; la calidad de la piedra es de la que se llama berroqueña, fué en la antigüedad toda pintada su superficie interior y exteriormente en-

pierre, à trente pieds au-dessus du niveau de l'eau. Nous ne la vîmes qu'en raccourci, à cause de l'éloignement; mais elle doit être grande, et paraît bien conservée[1].

En ce village, ayant pris note de l'existence de divers restes d'édifices désignés vulgairement sous le nom de Palais de Moctezuma, dans une île de cette lagune où se trouve le village de *Xico*, je me déterminai à y passer pour vérifier le fait. Je m'embarquai dans ce but, et en arrivant, j'allai explorer le cratère d'un ancien volcan qui occupe une partie de cette île vers le sud, et qui peut avoir une lieue de circonférence et près d'une demi-lieue de diamètre. Dans le vallon qui en occupe le fond, à-peu-près horizontal, on sème et l'on récolte assez de maïs, dont la culture est favorisée soit par l'effet de l'humidité, soit par l'effet de la chaleur ignée. Dans la partie opposée, c'est-à-dire vers le nord, on voit les ruines d'anciennes murailles construites en chaux et pierres maintenant informes[2], et de divers terres-pleins en pierres sèches qui montrent seulement un assemblage solide de matériaux bien unis. Plusieurs restes de briques, trouvés dans les environs, éclaircirent un doute que j'avais toujours eu; savoir, si les anciens Indiens fabriquaient des briques cuites. Je ne parle pas de la brique crue dont ils se servaient communément pour leurs maisons et pour les *tumulus* faits de main d'hommes. Là je reconnus que quelques unes de ces briques étaient faites en carré long, d'autres en carré parfait, de différentes épaisseurs, et bien cuites.

Ces fragments appartenaient à des édifices qui furent élevés dans les temps anciens, sur la crête d'une autre éminence abaissée ou brisée par une explosion volcanique. On trouve au pied de la pente occidentale une source abondante d'eau thermale, sulfureuse ou volcanique, ce qui confirme mon opinion ou lui donne de la vraisemblance.

De cette île je suivis ma route vers le village de *Misquique*.

N° 24. — Dans le village et dans la maison curiale de *Misquique* (nom qui dérive de celui de l'arbre *mesquite*), nous trouvâmes deux têtes monstrueuses, semblables entre elles, de celles que les anciens habitants fixaient dans les murailles, au moyen de la partie postérieure qui formait une sorte de queue cylindrique ou prismatique. La qualité de la pierre est volcanique; elle est de couleur grisâtre; elle a vingt-huit pouces environ de longueur et un pied de hauteur. Cette tête de monstre a de l'expression et est bien sculptée. (*Planche X.*)

N° 25. — Dans la même paroisse il y a une cuve antique en pierre, qui sert maintenant de cuve baptismale; elle a treize pieds et demi de circonférence, et quatre pieds et demi de diamètre. Sa hauteur est d'environ trois pieds six pouces. Différents arabesques y sont sculptés. La partie inférieure qui sert de base est unie. La pierre est granitique; elle a été anciennement peinte sur sa surface intérieure, et brillante et polie sur sa surface exté-

[1] Ce monument étant postérieur à l'arrivée des Européens au Mexique, Dupaix n'a pas cru devoir le faire dessiner dans cette collection.

[2] C'est sans doute par cette raison qu'on ne put en prendre aucune vue.



M.D. d'après le dessin original de Castaneda

Lith. de Engelmann

26

27

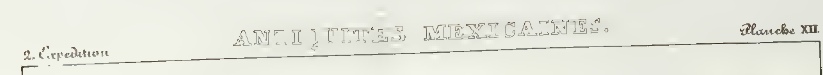
Una Vara en 3 pieds

28

29

M. D. d'apr[illegible] [illegible] original de Castaneda

Lith. de Engelm[illegible]



31

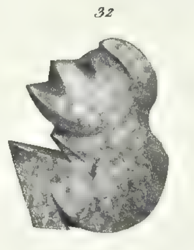


30



Una Cuarta ——— ou 9 pouces

32



33 bis



33



M. D. d'après le dessin original de Castaneda

Lith. de Engelmann

lucida y bruñida; es lo que se observa en varias partes de su labor; su color es un gris obscuro.

N° 26. — Otra piedra encontré algo semejante á las de Tlahuac citado, tiene tres varas y media de circunferencia, y una vara y cuatro dedos de ancho, y de canto una cuarta; su superficie da á entender una como figura humana, de manera que sus miembros son como divididos; la cabeza de animal, con corona y boca abierta y ciertos geroglíficos, lo que se ve de un lado se repite del otro y solo se ve una mitad de dicha figura en un plano y la otra en el otro. Abraza con piernas y brazos los dichos planos. Tiene su base la que se ve para fijarla en el suelo, quedando entonces la piedra en su situacion propia, la vertical. Su materia es de lava negruzca, dura y muy porosa. Se halla puesta en una cerca vecina al curato.

N° 27. — En el mismo pueblo en una casa nombrada la *Tecpan* hay colocada en la pared una losa cuadrilonga de las volcanisadas, de altura media vara, y de ancho una cuarta y un dedo; se ve grabada en su plano de medio relieve un coyote ó perro silvestre, y tiene de largo desde la punta de la oreja hasta la de la cola media vara. La piedra es negra y de grano algo fino; tenia antes, por lo que aparece, un baño de cal fina.

N° 28. — De la antigua iglesia y en la sacristía existe una ara de sacrificio de figura cilíndrica; tiene grabado de alto relieve, en la parte que ocupa su media circunferencia, una culebra doblada; tiene escamas y cascabeles, corona y penacho de pluma en la cabeza con la boca abierta y la lengua partida. La acompañan ciertos atributos ó figuras geroglíficas. El cilindro tiene moldura en las dos extremidades planas; su altura tres cuartas, de circunferencia dos varas menos cuatro dedos, de diámetro media vara y tres dedos. La calidad de la piedra es volcánica, algo porosa y de color de fierro.

N° 29. — Frente del cementerio de la parroquia del mismo pueblo, hay una piedra circular embutida en una muralla, tiene de diámetro media vara, su campo está dividido por varios círculos concéntricos y otros adornos simétricos.

N° 30. — En el mero pueblo existe en la casa de un Indio, en la orilla de la laguna, por la parte norte del dicho, una cabeza con sus adornos ó pendientes laterales; debia ser de las que solian embutir en la pared para lucimiento de ella, encajando por un cabo que tenia en la parte posterior del cráneo y hacia cuerpo con ella. Su materia es de lava negruzca con mezcla de morado obscuro. Su tamaño es igual al del natural.

N° 31. — Existe en la torre de la parroquia del citado, otra piedra embutida y forma de relieve sobre una losa plana tres espiras ó volutas; tiene una cuarta en cuadro.

N° 32. — Este idolito, del tamaño de su dibujo y visto

rieure; c'est ce qui se remarque encore dans diverses parties. Sa couleur est gris foncé. (*Planche X.*)

N° 26. — Je trouvai une autre pierre à-peu-près semblable à celles de *Tlahuac*, déja mentionnées. Elle a dix pieds et demi de circonférence, trois pieds quatre pouces de diamètre, et neuf pouces d'épaisseur. Sa face supérieure offre comme une figure d'homme dont les membres sont morcelés. Une tête d'animal avec une couronne et certains hiéroglyphes, la bouche ouverte, se voit d'un côté et se répète de l'autre, de manière qu'on n'aperçoit que la moitié de la figure sur un côté de la pierre, et l'autre moitié sur l'autre côté. Elle semble embrasser avec les bras et les jambes les deux faces de cette pierre. Elle a une base ou queue pour servir à la fixer, en la supposant dans la situation qui lui convient, la verticale. La pierre est de lave grisâtre, dure et très poreuse. Elle était posée dans un enclos voisin de la cure. (*Planche XI.*)

N° 27. — Au même lieu, et dans une maison nommée *Tecpan*, je vis, incrustée dans la muraille, une dalle de pierre volcanique, haute d'un pied et demi et large de dix pouces, sur laquelle est sculpté en bas-relief un *coyote* ou chien sauvage, d'un pied et demi de long, depuis l'extrémité des oreilles jusqu'à celle de la queue. La pierre est noirâtre et d'un grain assez fin. Elle était revêtue, ainsi qu'il y paraît encore, d'une couche de chaux très fine. (*Planche XI.*)

N° 28. — Il existe dans la sacristie de l'église une sorte d'autel de sacrifice, de forme cylindrique, qui offre sur la moitié de sa circonférence un serpent en relief, replié, couvert d'écailles comme le serpent à sonnettes. Une espèce de couronne et de panache se trouve sur sa tête; la bouche est ouverte et la langue est fourchue. Cette figure est accompagnée de certains attributs ou hiéroglyphes. La pierre cylindrique a un rebord à chaque extrémité. Elle a vingt-huit pouces de haut, environ cinq pieds et demi de circonférence, et un pied neuf pouces de diamètre. Elle est volcanique, assez poreuse, et couleur de fer. (*Planche XI.*)

N° 29. — Devant le cimetière de la paroisse du même village, se trouve une pierre circulaire, encastrée dans un mur, et dont le diamètre a un pied et demi. Sa surface est ornée de plusieurs cercles concentriques, avec d'autres ornements symétriquement sculptés. (*Planche XI.*)

N° 30. — Dans le même village, en la maison d'un Indien, à l'entrée de la lagune, et vers le nord, il existe une tête humaine avec des ornements qui pendent sur les côtés. Elle doit être de celles qu'on avait coutume d'enclaver dans les murailles pour les exposer aux regards, au moyen d'une queue ou d'un prolongement qui tenait à la partie postérieure du crâne et qui faisait corps avec lui. La pierre est de lave grisâtre avec un mélange de brun foncé. La tête est de grandeur naturelle. (*Planche XII.*)

N° 31. — Dans la tour de l'église se trouve incrustée une autre pierre qui présente en relief trois volutes ou spirales. Elle a neuf pouces en carré. (*Planche XII.*)

N° 32. — La petite idole représentée sous ce numéro,

de perfil, regularmente dios doméstico ó casero, está esculpido de bulto, y se conoce que el artífice lo labró con lima dulce ó por frotacion, con la particularidad de no tener brazos; está con propiedad sentado, tiene en el lugar del orificio un agujero transversal para su colgadura; los mas de estos Dioses penates tienen sus taladros por varias partes del cuerpo para el mismo intento. Su calidad es jaspe de un grano muy sutil y suave al tacto.

N° 33. — Otro idolito mutilado, algo mayor y segun su dibujo, visto de frente y de perfil, con su adorno de cabeza; las facciones de la cara son reparables, y tienen expresiones; su parte anterior es algo prolongada, los ojos parecen cerrados, y la boca abierta, tal cual la puede tener un hombre que canta ó padece. Su materia es de las piedras volcánicas, dura y pesada, de un color de fierro medio encendido. La cabeza y pescuezo son sólidos; los brazos y lo inferior del cuerpo, mutilados, tienen la gran particularidad de ser huecos; los pedazos de dichos brazos lo son hasta los hombros, el cuerpo hasta el nacimiento del pescuezo, manifestando exteriormente con varias istrias las costillas.

N° 34. — Todas las piedras antiguas bajo los diez números siguientes son encontradas en el pueblo de Tlalmanalco. Esta representa un busto mugeril de piedra verde, llamada por los naturales *chalchihuitl*, es en su tamaño algo mas que el natural, bien cincelada y con ciertas proporciones en la cara. Los dos bultos manifiestan su sexo; en la parte del pecho hay una concavidad algo regular destinada á contener alguna piedra preciosa. Los adornos de la cabeza son puestos con mucho órden y relieve. La vimos en casa del señor cura de dicho pueblo.

N° 35. — En la casa de un Indio encontramos una estatua de medio cuerpo arriba, con sus dos manos ó puños cerrados pegados en el pecho, es algo menor que lo natural. La calidad de la piedra es poco pesada, lisa y llana, su color semiceniciento.

N° 36. — Esta piedra representa una especie de repisa ó pedestal algo cúbico, acompañado de moldura y figuras coordinadas; puede tener una cuarta en cuadro, está embutida casualmente en un paredon viejo. La calidad de la materia no tiene nada de particular.

N° 37. — Esta cabeza, con pocos adornos, es del tamaño de las proporciones humanas, la piedra es algo maciza y de color aplomado, se conoce que la pintaron con cierta mezcla blanca y bruñida. Ofrece unas facciones sujetas al arreglo del diseño. La vimos en el curato en donde se dibujó.

N° 38. — Esta losa, que manifiesta el dibujo, es cuadrilonga, tendrá una vara de largo y mucho menos de ancho, de un grueso proporcionado; tiene su moldura ó liston, y el centro, le ocupa una figura regular, la que parece una flor de seis pétalos.

N° 39. — En la choza de un Indio se encontró una

vue de profil, et de la grandeur du dessin, est probablement une divinité domestique, ou pénate; elle est sculptée en ronde bosse, et l'on voit que l'artiste l'a travaillée avec la lime ou par un autre moyen de frottement. Elle n'a point de bras, et est assise; elle a au lieu d'orifice un trou transversal pour servir à l'attacher. La plupart de ces divinités sont trouées en diverses parties du corps dans le même but. Celle-ci est de jaspe d'un grain fin et doux au toucher. (*Planche XII.*)

N° 33. — Autre petite idole mutilée, un peu plus grande que la précédente, et semblable au dessin. Elle est vue de face et de profil, sous les numéros 33 et 33 *bis*, avec ses ornements de tête. Les traits de la figure sont remarquables et ont une certaine expression; la partie antérieure est un peu alongée; les yeux paraissent fermés, la bouche est ouverte comme celle d'un homme qui chante ou qui souffre. La pierre est volcanique, dure et pesante, couleur de fer à demi brûlé. La tête et le col sont solides; les bras et la partie inférieure du corps, mutilés, offrent la singularité d'être creux; les fragments de bras le sont jusqu'aux épaules, et le corps jusqu'à la naissance du col. Les côtes sont figurées extérieurement par plusieurs cannelures. (*Planche XII.*)

N° 34. — Toutes les pierres antiques figurées sous les dix numéros suivants ont été trouvées dans le village de *Tlalmanalco*. Celle sous le numéro 34 représente un buste de femme en pierre verte, nommée par les habitants *chalchihuitl*. Elle est un peu plus grande que nature, bien sculptée, et le visage a certaines proportions bien observées. Les seins dénotent le sexe. La poitrine a une cavité assez régulière, destinée peut-être à renfermer quelque pierre précieuse. Les ornements de la tête sont disposés en relief avec beaucoup de symétrie. Nous trouvâmes cette figure dans la maison du curé dudit village. (*Planche XIII.*)

N° 35. — Dans la maison d'un Indien, nous vîmes une statue à mi-corps avec les mains ou les poings fermés sur la poitrine. Elle est un peu moins grande que nature. La pierre est peu pesante, lisse et unie; la couleur est d'un gris peu foncé. (*Planche XIII.*)

N° 36. — Cette pierre représente une sorte de table ou de piédestal, presque cubique, avec des moulures et des figures bien coordonnées. Elle peut avoir neuf pouces en carré, et se trouve encastrée accidentellement dans un vieux mur. La qualité de la pierre n'a rien de particulier. (*Planche XIII.*)

N° 37. — La tête représentée sous ce numéro, avec peu d'ornements, est de grandeur naturelle. La pierre est assez compacte et de couleur grisâtre; on reconnaît qu'elle a été peinte d'un enduit blanc et poli; elle offre des traits conformes à l'art du dessin. Nous la trouvâmes dans la cure, où elle fut dessinée. (*Planche XIII.*)

N° 38. — Cette pierre présente un carré long, dont la hauteur est de trois pieds; elle a beaucoup moins de largeur, et une épaisseur proportionnée; elle a un rebord en relief, et le centre est occupé par une figure régulière qui rappelle une fleur à six pétales. (*Planche XIII.*)

N° 39. — Je trouvai, dans la cabane d'un Indien, une

35



34

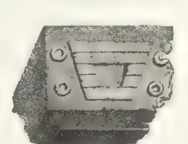


Una Cuarta ou 9 pouces

37



36



38



39

Una Vara ou 3 pieds

L.F. d'après le dessin original de Castañeda



F. Robillard, d'après le dessin original de Castañeda

Lith. de Thierry Frères, succrs de Engelmann & Cie

2e Expédition. Planche XV



Cuatro Varas ou 12 pieds

piedra antigua, y figura un animal desconocido, labrado en una materia durísima y pesada, color gris de fierro, susceptible de un bello pulimento; la actitud de este cuadrúpedo es en reposo; ignoro si el prototipo existe en la naturaleza, mas bien soy de parecer que solo existiria en la imaginacion de su artífice. Lo demas está bien esculpido y con bastante expresion, en la cabeza, cuerpo y demas miembros, como se puede satisfacer por su retrato. Tiene de longitud desde la punta de la nariz, hasta el orificio media vara, con un grueso regular. Se parece á lo pronto á un fetus.

N° 40. — En el molino de Nuestra Señora del Socorro, hay una estatua de piedra de color obscuro, enbutida en una pared, sentada y en ademan de satisfacer la hambre. Tiene de altura media vara menos dos dedos.

N° 41. — En el mismo molino, hay otra estatua de piedra, tambien embutida en la pared, casualmente, y representa un busto de muger, sobre el estilo egipcíaco antiguo, su escultura presenta un labor nada despreciable. Tiene de altura esta figura indeterminada media vara de alto, por lo que ha padecido mucho del discurso del tiempo.

N° 42. — Siempre en la misma pared se nota otra figura algo monstruosa, y consiste en una cabeza que se reposa sobre dos piernas, agarrándose las rodillas con las manos. Su representacion no desdice enteramente de la manera egipcíaca, ó de aquellos tiempos remotos; aquí se repara el gorro frigio; al todo de ella le sirve de repisa ó base un plano circular; la calidad de la piedra es semejante á las dos anteriores.

N° 43. — Piedra cúbica; en uno de sus lados, se ve una figura á manera de dos tibias puestas en aspa, contenidas en una orla cuadrada, el todo de relieve.

N° 44. — Pasando de este pueblo á el de Mecamecan, á la distancia de una legua y á su oriente, existe un peñasco aislado, de circunferencia ó circunvalacion veinte varas, y de altura cuatro varas una cuarta; y la parte superior forma una curva de diez varas y una cuarta de extension y algo menos de ancho. La calidad es berroqueña gris, grano fino y brillante; por la parte que mira al oriente tiene seis escalones cortados en el mismo mojin de la piedra, los que facilitaban la subida y tienen de plano una cuarta, y media vara de alto. Este antiguo monumento, comparable por su destino á las antiguas pirámides de Egipto, podia servir á dos usos, el uno por su elevada y bella situacion á mirador por la parte occidental, y mas bien de observatorio astronómico, pues se notan en él, grabado de hueco, varias figuras simbólicas y astronómicas que hacen frente al sur, y tambien en la parte que mira al poniente, pero algo borradas. La figura que mas sobresalta en este lienzo es un hombre en pie y perfilado en la actitud de hacer observaciones astronómicas, con la cara y brazos levantados y dirigi-

pierre antique figurant un animal inconnu, sculpté en matière très dure et très pesante, couleur gris de fer, et susceptible d'un beau poli. Ce quadrupède est dans l'attitude du repos; j'ignore si son type existe dans la nature, mais il semble plutôt qu'il n'ait existé que dans l'imagination de son auteur. Du reste, il est bien sculpté, et avec assez de goût, dans la tête, le corps et les membres, ainsi que peut le faire voir le dessin. Sa longueur est d'un pied et demi, et son épaisseur bien proportionnée. Au premier coup d'œil, cet animal ressemble à un fœtus (*Planche XIII.*)

N° 40. — Dans le moulin de Notre-Dame de Secours, il y a une statue en pierre de couleur noirâtre, encastrée dans un mur. Elle est assise et semble dans l'action de manger. Elle a environ un pied et demi de haut (*Planche XIV.*)

N° 41. — Au même moulin, on voit une autre statue en pierre, également encastrée dans la muraille, comme accidentellement. Elle représente un buste de femme dans l'ancien style égyptien, et est d'un travail qui n'est point à dédaigner. Cette figure, qui n'offre que le buste non terminé, a aussi un pied et demi de haut. Elle a beaucoup souffert des ravages du temps. (*Planche XIV.*

N° 42. — Toujours dans la même muraille, se trouve fixée une autre figure assez fantastique, qui consiste en une tête qui repose sur deux jambes, avec deux mains tenant les genoux. Elle ne diffère pas entièrement de la manière égyptienne, ou du goût de ces temps éloignés. On y remarque une sorte de bonnet phrygien. Le tout est supporté par une base plane et circulaire. La qualité de la pierre est la même que dans les deux morceaux précédents. (*Planche XIV.*

N° 43. — Ce numéro représente une pierre cubique, sur un des côtés de laquelle se voient en relief deux sortes de tibias posés en X, et entourés d'un rebord carré. (*Planche XIV.*)

N° 44. — Passant de ce village à celui de *Mecamecan*, je trouvai, à la distance d'une lieue à l'est, une roche isolée, ayant soixante pieds de tour et environ treize pieds de haut. La partie supérieure forme une courbe de trente pieds neuf pouces, avec un peu moins de diamètre. Cette roche est en granit gris, d'un grain serré et brillant. Du côté de l'orient, il y a six échelons taillés dans le bloc, qui aident à monter au sommet, et qui ont à-peu-près deux pieds trois pouces de hauteur. Cet antique monument, comparable par sa destination aux pyramides égyptiennes, a pu servir à deux usages. Premièrement, ce pouvait être, par sa position agréable et élevée, une sorte de belvédère, ou, mieux encore, d'observatoire astronomique; car on remarque sur le côté qui fait face au sud et aussi à l'ouest, divers signes symboliques et astronomiques gravés en creux, mais un peu effacés. La figure qui ressort le plus est celle d'un homme en pied et de profil, dans l'action d'observer les astres, la tête et les bras levés et dirigés vers l'orient. Il a un tube optique terminé par une masse circulaire[1]. Au-dessous

[1] Cette explication pourrait être mise en doute, par la raison que ce même signe, désigné ici comme un tube optique, se retrouve dans d'autre-

dos hácia el levante, con una especie de tubo óptico con su remate circular; y á sus pies, en una especie de orla ó casillas con varios adornos, se ven repartidos en seis cuarteles, otros tantos signos celestiales, producto al parecer de lo observado, bien que por delante se ve un conejo, símbolo astronómico mejicano, con dos órdenes de círculos paralelos, ó sean números. Por la parte posterior de la misma figura, se notan otros dos signos, y el todo parece que se inclina al estudio de la misma ciencia; algunos de estos signos astronómicos tienen alguna conexion con el órden antiguo del calendario mejicano expuesto á la vista pública. Existe este famoso monumento en una ladera ó loma, en los linderos de la hacienda de San José Tepatolco.

Al lado del citado pueblo se ve una antigua cueva idolátrica, formada á mano á fuerza de pico ú otros instrumentos, para nosotros desconocidos, en una peña viva; tiene de longitud once varas, de latitud cinco varas y media, y de altura cinco varas y media; llaman este parage misterioso el sacro Monte, de bastante elevacion y frondosidad.

N° 45. — En el pueblo de Ozumba á poca distancia del pasado, se halla colocada en el piso ó enlosado del cementerio una piedra circular de tres varas dos tercias de circunferencia, y de canto una cuarta; y en su centro tiene un círculo taladrado, y se ven con admiracion el repartimiento de su superficie plana que consiste en varias figuras puramente sujetas á las reglas geométricas; su diseño lo ha de verificar; la piedra es maciza y dura, su color gris de fierro.

N° 46. — La piedra siguiente hallada en el pueblo de Chimalhuacan Tlachialco, detras de las casas Reales y en la de un Indio, es una piedra redonda, y figura en su plano superior una flor de cuatro pétalos, en su centro otra de seis, de circuito vara y media, de canto una cuarta, su materia es de piedra comun.

N° 47. — Otra piedra antigua, y manifiesta una figura humana, al parecer de muger, y sentada á su manera. La cabeza la tiene armada á modo de la Cibel fabulosa, sea montera, ó murallas con sus almenas; tiene en la mano derecha una insignia, como fruto ó geroglífico desconocido; tiene de altura en la situacion en la que se halla media vara y un dedo, y de ancho una tercia. Las facciones de su cara son muy abultadas, su escultura está ejecutada en una piedra comun algo deteriorada; es entera y solo le falta la mano izquierda.

N° 48. — La otra piedra es un círculo ó plano circular; tiene de diámetro media vara, y de proyectura una cuarta; por orla unos ángulos entrantes y salientes, y en lo interior del plano, una especie de flores de muchos pétalos dispuestos con simetría; y el punto cén-

de ses pieds, dans une sorte de bordure divisée en petites cases avec divers ornements, se voient, répartis en six quartiers, des signes célestes qui semblent être le résultat des observations. Au-devant du personnage est un lapin, symbole astronomique mexicain, avec deux rangées de cercles parallèles qui peuvent être des nombres. Derrière on voit deux autres figures du même genre; et le tout prouve une étude dirigée vers la même science. Plusieurs des signes astronomiques ont quelque rapport avec l'ancien ordre du calendrier mexicain généralement connu. Cet important monument existe sur le penchant d'une colline, près des limites de l'habitation de *San José Tepatolco*. (*Planche XV.*)

Auprès du même village, on voit une ancienne caverne qui servit au culte idolâtre; elle a été taillée de main d'hommes dans le roc vif et à force de pics ou autres instruments qui nous sont inconnus. Cette caverne a trente-trois pieds de long, seize pieds et demi de large, et autant de hauteur. On appelle cet endroit le *Mont sacré;* il est assez élevé, et couvert de bois.

N° 45. — Dans le village d'*Ozumba*, à peu de distance de *Mecamecan*, on trouve dans le mur d'enceinte du cimetière une pierre circulaire de onze pieds de circonférence, et de neuf pouces d'épaisseur; au centre il y a un cercle merveilleusement travaillé en relief. Il consiste en figures purement géométriques, dont le dessin rend un compte exact. La pierre est dure, et compacte; la couleur est gris de fer. (*Planche XVI.*)

N° 46. — Au village de *Chimalhuacan Tlachialco*, derrière la Maison Royale, et dans celle d'un Indien, il y a une pierre ronde dont le dessus offre une sorte de fleur sculptée, à quatre pétales, au centre de laquelle on en voit une autre qui en a six. La pierre est commune; elle a quatre pieds et demi de circonférence et neuf pouces d'épaisseur. (*Planche XVI.*)

N° 47. — Sous ce numéro, est une autre pierre antique représentant une figure humaine. C'est, selon l'apparence, une femme assise à l'ancienne manière. La tête est armée comme celle de la Cybèle de la fable, c'est-à-dire coiffée de murailles avec leurs créneaux; elle tient dans la main droite un attribut, fruit, ou figure hiéroglyphique inconnue. Cette statue a un peu plus d'un pied et demi de haut, et un pied de large. Les traits du visage sont fort saillants. Ce morceau est exécuté en pierre commune un peu détériorée; il est entier moins la main gauche qui manque. (*Planche XVI*)

N° 48. — La pierre suivante est circulaire; elle a un pied et demi de diamètre, et neuf pouces d'épaisseur. Sa bordure est composée d'angles saillants et rentrants, et au milieu est une sorte de fleur, composée d'un assez grand nombre de pétales disposés avec symétrie. Le

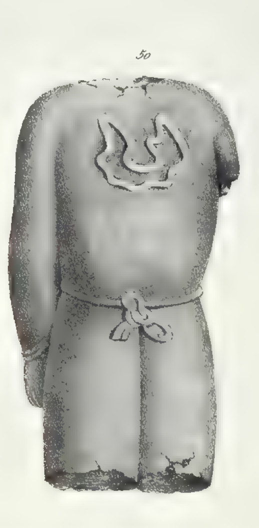
sculptures où il ne peut avoir, en aucune manière, la même signification, et sur-tout dans un grand nombre d'hiéroglyphes peints par les Mexicains Aztèques, où il est employé très fréquemment, et de façon à n'être nullement pris pour un instrument d'astronomie. Nous devons ajouter que, si telle eût été l'intention de ceux qui ont sculpté le rocher dont il est question, le tube eût été placé à la hauteur de l'œil, au lieu de l'être à la hauteur du menton, ce qui n'offrait pas à l'artiste plus de difficulté, et n'eût laissé aucun doute sur l'usage de l'instrument.



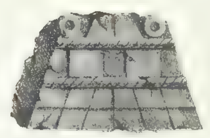
E. Robillard d'après le dessin original de Castañeda

Lith. de Thierry Frères Paris

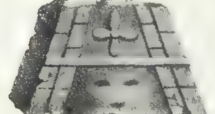
50



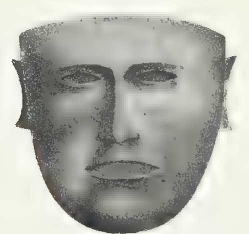
Una vara  ou 3 Pieds



51



52



Seis pulgadas ou 6 pouces

Debaillard d'après le dessin original de Castañeda

Lith. de Thierry Frères, succrs de Engelmann & Cie

trico forma una cruz. Tiene bastante relieve, con convexidad. La materia es de la comun.

N° 49. — En el pueblo ya citado atras de Ozumba, vimos en casa del teniente de justicia D. Francisco Muniani, un ídolo de cuerpo entero, y tiene de alto tres cuartas, es bastante barrigon, tiene de adorno en la cabeza una banda, y pendientes en las orejas, su faja y taparabo, en pie y sobre un zócalo cuadrado. Tiene cierto anillo en las narices.

N° 50. — De este pueblo de Ozumba fuimos al pueblo de Quautla Amilpa, y de este, á distancia de una legua al poniente, á el de San Juan Ahuehuepa, en donde existe una estatua mutilada, y tiene de altura mas de una vara, y en lo que queda de ella nos obliga á echar menos las demas partes. Tiene en el pecho una como á modo de pechera, y su faja con su nudo que le sirve como de taparabo; la piedra es de cantería.

N° 51. — Estos dos trozos pertenecen á la misma cabeza, pues el uno manifiesta la frente y el otro la parte posterior. Se encontró en el pueblecito de Ahuehuepa, y representa una parte de cabeza de muger con todo su adorno simétrico y bien esculpida en una piedra de cantería colorada, dura y sólida del tamaño del natural.

N° 52. — De este pueblo pasamos á el de Indios de Xonacatepec; en la casa del teniente de justicia encontré una máscara ó media cabeza de seis pulgadas de alto y cuatro de ancho, labrada en una piedra blanca y algo transparente, muy bien labrada y característica de esta nacion ;ll aman esta piedra Tecale.

Encontré un zopilote pollito casualmente en una cueva natural, situada en unos cerritos calcáreos, entre Xonacatepec y el pueblo de Chetlan; este pájaro, tan comun y necesario en este reino, solo el acaso me procuró su hallazgo; andando por el camino real vide esta cueva en una eminencia ó lomas de yeso, y deseando investigarla me determiné, subí y entré en ella; pero á poco vide dos de esos chicos zopilotes, no acertando por lo pronto á adivinar su especie, hasta que finalmente la conocí, y ciertamente es la cosa mas particular que se puede ver; su configuracion y su bello anteado, ojos, cabeza y pico negros, todo es en él extraño, las patas gris claro. Cuando me vió abrió las alas, y con bufidos ronquidos y amenazadores queria embestirme; es sumamente dificultoso encontrarlos en esa edad, por la razon que siempre anidan en las peñas escarpadas.

Habiendo permanecido dos dias en este pueblo de Chetlan, nombrado por sus dilatadas, frondosas y fructíferas huertas, seguí mi marcha sobre el de Acatlan, poblacion grande, la que produce muchas pitayas; su clima es sumamente cálido y reseco, como lo es casi toda la Misteca baja, en donde las lluvias son menos abundantes que en otras muchas partes de este reino, lo que facilita la procreacion de insectos venenosos, y asi hay con abundancia, alacranes, cienpies, tarántulas, etc.

point central forme une croix. Le relief est assez élevé, et un peu convexe. La pierre est commune. (*Planche XVI.*)

N° 49. — Dans le village déja cité, derrière Ozumba, nous vîmes en la maison du lieutenant de justice, Dom Francisco Muniani, une idole entière, de vingt-sept pouces de haut. Elle est assez corpulente; elle a pour ornement un bandeau sur la tête, des pendants d'oreilles, une sorte d'anneau au nez, une ceinture avec un petit tablier; elle est en pied sur un socle carré. (*Planche XVI.*)

N° 50. — Du village d'Ozumba nous allâmes à celui de Quautla Amilpa, et de là à Saint-Jean Ahuehuepa, une lieue à l'ouest, où je trouvai une statue mutilée, ayant un peu plus de trois pieds de haut [1]. Ce qui en reste donne lieu de regretter les parties qui manquent. On remarque sur la poitrine une sorte d'ornement singulier, et plus bas une ceinture et son nœud, qui servent à cacher la nudité. Cette statue est en pierre taillée. (*Planche XVII.*)

N° 51. — Les deux fragments, sous ce numéro, représentent la même tête vue par-devant et par-derrière. Je la trouvai dans le petit village de Ahuehuepa; c'est la partie supérieure d'une tête de femme, avec tous ses ornements symétriques, bien sculptée, en pierre dure, rouge, et de grandeur naturelle. (*Planche XVII.*)

N° 52. — De là je passai au village indien de Xonacatepec, où je vis, dans la maison du lieutenant de justice, un masque ou moitié de tête, de six pouces de haut sur quatre de large, sculpté en pierre blanche, assez transparente, et appelée *técale*. Elle est bien travaillée, et offre les traits caractéristiques de la nation. (*Planche XVII.*)

Je trouvai, dans une grotte naturelle, située au milieu d'une chaîne de collines calcaires, entre Xonacatepec et le village de Chetlan, un jeune *zopilote* [2]. Cet oiseau, si commun et si utile dans ces contrées, s'offrit à moi par hasard. En cheminant par la route royale, j'aperçus cette grotte sur une éminence formée de gypse. Je me décidai à y monter, et, à peine entré, je vis deux petits *zopilotes* dont je ne pus reconnaître sur-le-champ l'espèce; mais je la reconnus ensuite, et c'était assurément une chose remarquable que la beauté de leur forme, de leur tête, de leurs yeux, de leur bec noir, de leurs pattes gris-clair : tout était extraordinaire dans celui que je pris. Quand il me vit, il ouvrit les ailes avec des frémissements de colère et des murmures menaçants, et chercha à m'attaquer. Il est fort difficile d'en rencontrer à cet âge, par la raison qu'ils font toujours leur nid sur les roches escarpées.

Étant resté deux jours à Chetlan, renommé par ses jardins vastes, remplis d'ombrages et d'arbres fruitiers, je suivis ma route sur le village d'Acatlan, qui renferme une population considérable, et qui produit beaucoup de *pitayas*. Le climat est sec comme celui de toute la Misteca basse, où les pluies sont moins abondantes que dans beaucoup d'autres parties du royaume, ce qui favorise la multiplication des insectes venimeux : aussi y a-t-il un grand nombre de scorpions, de scolopendres, de tarentules, etc.

[1] Selon l'apparence, cette mesure s'applique au fragment restant de cette statue, ce qui fait penser qu'elle avait dans son entier la taille humaine.

[2] Sorte de vautour, un peu plus gros qu'un corbeau, très utile par la promptitude avec laquelle il débarrasse le pays des animaux morts et autres immondices.

Nº 53. — Transitando este último sobre el de Chila, en este, á distancia de tres cuartos de legua al norte, permanece en parte, en el plano superior de un cerro llamado la Tortuga, una pirámide de plano cuadrangular, la que tiene treinta y dos varas en cada cara ó triángulos isóceles, y de altura perpendicular veinte varas y diez y ocho de anchura en la parte superior. Es de piedra regular, aunque por ahora lo mas es mezcla de barro, cal y piedras. La escalera mira al poniente; se halla por razon de su vejez bastante deteriorada, su basa está algo soterrada, y solo es de un cuerpo.

Nº 54. — Al pie de dicha pirámide, en el ángulo nordeste, permanece un sepulcro subterráneo en forma de cruz, revestido interiormente de piedras labradas, unidas con cal y enlucidas con mezcla blanca. La entrada está á la superficie del terreno, se baja en él por seis escalones de vara y media de plano, que dan entrada á una plazuela cuadrilonga de unas dos varas de longitud y vara y media de latitud, y de altura otras dos varas; dicha plazuela tiene en sus tres caras otros tantos cañones de vara y media de profundidad horizontal, y una vara en cuadro de cavidad. Aun se registran unas osamentas humanas. El cielo que cubre esos sepulcros ó cañones es de una mezcla muy sólida de cal batida, del grueso algo menos de una cuarta. La altura total de su profundidad sobre el nivel del terreno llega hasta tres varas y tres cuartas.

En el mentado pueblo de Chila hay principal en su plaza, y en su centro un árbol llamado zeyva. La sombra que proyecta al mediodia mide una circunferencia de ciento cuarenta y tres varas; su diámetro cuarenta y ocho varas; el grueso de su tronco tiene diez y nueve varas; su hoja es oblonga de un verde manzana lustroso; sus venas son poco aparentes, su longitud poco mas ó menos de una cuarta. La altura de este hermoso vegetal no corresponde á su contorno; las ramas son tendidas horizontalmente, es algo achaparrado; tiene la singularidad que los dias de mercado sirve de quitasol ó de toldo á las gentes que concurren á él.

Nº 55. — De este sitio fuimos al pueblo de Huahuapa, y á la distancia de una legua por el rumbo del oriente, en una loma, parage nombrado Tallesto, hay en la superficie del terreno una piedra de figura prismática, y en una de sus caras está grabado en ella de relieve un escudo con su orla, y en el campo una figura ó símbolo; debajo de dicho escudo nace una mano la cual empuña una especie de lanza ú otra arma ofensiva. Otra figura se nota, no sé si será el símbolo del pueblo Huahuapa ó quizá el todo de él. Tiene dicha piedra, la que es azul bajo, sólida, de grano fino, una vara y media de longitud y media vara de latitud.

Del pueblo Huahuapa proseguí mi derrota sobre el de Tamazulapa, y el de Teposcolula y en el de Tanguitlan; en este último permanece en la fragua del maestro Vicente Hernandez un ayunque ó trozo de fierro nativo de figura algo prismática, tiene de eje siete ochavas; el plano de su basa forma un triángulo irregular, y la

Nº 53. — D'Acatlan je me dirigeai sur le village de Chila. A trois quarts de lieue au nord, on trouve, sur une éminence nommée la Tortue, les restes d'une pyramide quadrangulaire dont la base a, sur chaque face, quatre-vingt-seize pieds, dont la hauteur perpendiculaire est de soixante, et la largeur, dans la partie la plus élevée, de cinquante-quatre. Ce monument est en pierres taillées; il est fort détérioré, à cause de sa vétusté, et est maintenant comme un assemblage de terre, de chaux et de pierre. L'escalier regarde l'ouest; il n'y avait qu'un seul corps de construction; la base est un peu enterrée par l'exhaussement du sol. (*Planche XVIII.*)

Nº 54. — Au pied de cette pyramide, et vers l'angle nord-est, se trouve l'entrée d'une sépulture souterraine en forme de croix, revêtue intérieurement de pierres taillées jointes par un ciment de chaux, et recouvertes d'un enduit blanc et brillant. L'ouverture est pratiquée à la superficie du sol, et l'on descend par six marches de quatre pieds et demi de longueur, qui mènent à une petite salle de six pieds de long sur quatre et demi de large. Cette salle, dont la hauteur est aussi de six pieds, a, sur ses trois autres faces, des souterrains de trois pieds en carré, et de quatre et demi de profondeur. On y voit encore des ossements humains. La voûte de ces souterrains est formée d'une couche solide de chaux, de neuf pouces d'épaisseur. La profondeur, à partir du niveau du sol, est d'environ onze pieds et demi. (*Planche XVIII.*)

Dans ce même village de Chila, au milieu de la place où est un corps de garde, on voit un arbre remarquable, nommé *zeyva*. Son ombre, à l'heure de midi, a quatre cent trente pieds de circonférence, et par conséquent plus de cent quarante pieds de diamètre. L'épaisseur du tronc est de cinquante-sept. La feuille est oblongue, couleur vert-pomme, brillante; ses nervures ne sont presque pas apparentes, et sa longueur est d'environ neuf pouces. La hauteur de ce bel arbre ne répond pas à son étendue en largeur; il est un peu étêté, et ses branches s'étendent horizontalement. Les jours de marché, il sert de parasol ou de tente à la population qui se met sous son abri.

Nº 55. — De là nous allâmes au village de Huahuapa, et, à une lieue à l'est, nous trouvâmes, sur une colline à laquelle on donne le nom de Tallesto, une grande pierre de figure prismatique gisant sur la terre. L'une de ses faces offre, gravé en relief, un écu ou bouclier avec son orle, et, dans le champ, une figure symbolique. De la partie inférieure de l'écu sort une main qui tient une espèce de lance, ou autre arme offensive. On y voit encore une autre figure. Je ne sais si c'étaient là les armes ou l'enseigne du village de Huahuapa. Cette pierre, d'un bleu pâle, dure, et d'un grain fin, a quatre pieds et demi de long sur un pied et demi de large. (*Planche XIX.*)

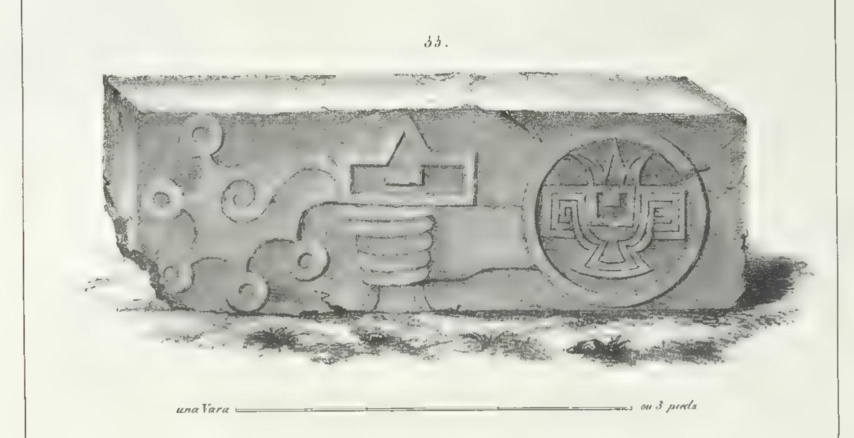
En quittant Huahuapa, je suivis ma route à travers les villages de Tamazulapa, de Teposcolula et de Tanguitlan. Dans ce dernier, je vis en la forge de Vincent Hernandez une masse de fer natif, de forme prismatique, de trente-deux pouces de haut. Sa base est un triangle irrégulier, dont les trois côtés donnent un total d'environ quatre



L. Vitnese, d'après le dessin original de Castaneda.

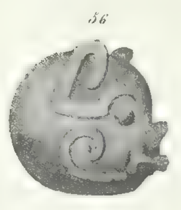
Lith. de Thierry Frères, Succ.rs de Engelmann & C.ie

55.



una Vara ———— *ou 3 pieds*

56.



57.



58.



D'après le dessin original de Castaneda *Lith. de Thierry frères*

circunferencia que ocupan sus tres lados, llega á vara y media; y sin embargo de su descanso sobre el piso de dicha fragua vibra y produce un cierto sonido al herirlo con el martillo. Aseguran que su peso llega á sesenta arrobas; actualmente se reduce á servir de ayunque; su textura es lisa, suave y nada porosa, y su color interno se acerca algo á el de la platina.

N° 56. — En el mismo pueblo encontré una cabeza suelta é ideal, y como enmascarada, y se parece algo á una calavera adornada; tendrá mas ó menos el tamaño natural; es de piedra colorada y muy maciza, esta obra de escultura ya manifiesta en su labor y representacion otro estilo diferente del mejicano, propiamente dicho.

N° 57. — Las piececitas antiguas, señaladas por los números desde 57 hasta el de 63, las hallaron en las inmediaciones próximas del pueblo ya citado de Tanguitlan, y asi el número 61 nos hace ver un dardo de figura triangular ó de tres lomos afilados, y su vértice muy puntiagudo; tiene su asa, mango, asta ó cola por donde engastarlo ó embutirlo en la asta de la flecha ó saeta. El original es un poco menor en tamaño, su materia es de pedernal de un color gris claro, y de tal configuracion que al herir la entrada es fácil, y su salida dificultosa formando anzuelo.

N° 58. — Esta pequeña pieza de piedra ó barro cocido, colorado en extremo, suave y lisa, y labrada con finura y gusto, manifiesta ser algun juguete de los antiguos. Está compuesta de dos piezas, la inferior no taladrada, pero sí istriada circularmente con gracia, y sus dos caras ó planos circulares opuestos son horizontales, con un agujero en su centro; se une perfectamente con la otra pieza superior con la diferencia que esta es taladrada y hueca, salvo sus dos extremidades, las que forman dos planos iguales, con sus agujeros, los que se unen con la parte suelta de su base, como mejor se podrá comprender por su contorno, y se pasaba verticalmente un cordel por dichos agujeros, y reunian las dos partes y formaban un todo, algo parecido á un incensario.

N° 59. — Aquí aparece otro órden de ídolo de una manera ó estilo diferente de los que consideramos puramente mejicanos. Son infinitos los que se encuentran en los sepulcros de esta nacion zapoteca; son del tamaño de dos á tres pulgadas de alto, con la particularidad ó estrañeza de ser, los mas, de figura triangular, cuadrangular ó prismática, esculpidos en un jaspe verde gris, mas ó menos conservando invariablemente la misma actitud, semejante á los Isis ú Osiris, idolitos destinados á hacer compañía á sus momias. Asi debemos considerar á estos, por supuesto con nombres diversos; pero debian hacer el mismo oficio aquí. Por la parte de atras se nota un agujero que pasa de un ángulo á otro ángulo, con la advertencia que el taladro forma una curva ó medio círculo entrando y saliendo; aquí debe uno admirarse de como y con qué instrumento curvo lo ejecutarian.

N° 60. — Este idolito, de la misma clase ó familia del precedente, varia un poco en su plano, pues su asiento es semicircular por la parte anterior, y cortado por una

pieds et demi. Bien que cette masse repose sur le sol de la forge, elle vibre et rend un certain son quand on la frappe avec le marteau. On assure que son poids est de soixante arrobes, ou quinze cents livres; elle sert maintenant d'enclume; elle est lisse, douce au toucher, très peu poreuse, et sa couleur, intérieurement, ressemble beaucoup à celle du platine.

N° 56. — Je trouvai, dans le même village, une tête isolée, fantastique, ressemblant un peu à une tête de mort enjolivée. Elle est en pierre rouge, pesante, et à-peu-près de grandeur naturelle. Cet ouvrage de sculpture offre un style différent de celui qu'on remarque dans la sculpture mexicaine proprement dite. (*Planche XIX.*)

N° 57. — Les petits fragments antiques figurés sous les n°s suivants, depuis 57 jusqu'à 63, ont été trouvés dans les environs de Tanguitlan. Le n° 57 fait voir un dard de forme triangulaire, dont les côtés et la pointe sont très affilés, et qui a encore le manche ou la queue par quoi on le fixait à la flèche ou au javelot. L'original est un peu plus petit que le dessin. Ce dard est en *silex pyromachus*, de couleur gris-clair, et d'une forme dont il résulte qu'il devait entrer facilement, et sortir de la plaie avec difficulté. (*Planche XIX.*)

N° 58. — Ce petit fragment en pierre, ou en terre cuite d'un rouge très vif, est lisse, poli et travaillé avec goût; il y a apparence que c'était quelque joyau antique. Il est composé de deux pièces. Celle inférieure n'est pas travaillée à jour, mais rayée ou cannelée tout autour avec grace, et les deux faces de dessus et de dessous sont percées d'un trou; elle se réunit parfaitement avec la pièce supérieure, qui est creuse et travaillée à jour, sauf le haut et le bas, qui sont seulement percés. Cette pièce supérieure s'unit à l'autre, ainsi que le fait comprendre le dessin, au moyen d'un cordon qu'on passait dans les trous. Les deux parties réunies ressemblent passablement à un petit encensoir. (*Planche XIX.*)

N° 59. — Ici paraît un autre genre d'idoles, sculptées dans un style différent de celui que nous considérons comme purement mexicain. Le nombre de celles qu'on trouve dans les sépultures de la nation zapotèque est infini. Elles ont deux à trois pouces de haut; elles sont presque toutes de forme triangulaire, quadrangulaire ou prismatique, et sont sculptées en jaspe vert foncé, ayant invariablement la même attitude, semblable à celles d'Isis ou d'Osiris, dont les petites idoles étaient destinées à accompagner les momies égyptiennes. Nous devons considérer celles-ci, par conjecture, comme ayant ici rempli le même office, sous des noms différents. A la partie postérieure est un trou qui va d'un côté à l'autre, avec cette particularité, qu'il forme une courbe ou demi-cercle en-dedans de l'idole. On s'étonne en cherchant comment et avec quel instrument on a pu l'exécuter. (*Planche XX.*)

N° 60. — La petite idole figurée sous ce numéro est de la même famille que la précédente; mais elle varie un peu en ce que la partie antérieure est demi-circulaire,

seccion vertical por la posterior, y en una situacion escorza. La cabeza tiene simplicidad en su adorno, y tiene, lo mismo que los demas, sus dos taladros en el plano formado por la seccion expresada; aun aquí uno se admira mas, pues el taladro en esta conformacion es mas dificultoso. Debian pasar por él un cordel para su colocacion al pescuezo de sus difuntos, formando sartas de idolitos, y cuentas de diferentes piedras finas, como las que tengo en mi poder encontradas juntamente con dichos idolitos, con pies y manos perfectamente labrados, y parecen hechas al torno.

N° 61. — Tambien aquí nos admiraremos de ver una parte de sus instrumentos cortantes con los que ejecutaban sus obras de escultura; debajo del número citado, se ve un cincel de unas cinco pulgadas de largo, con dos pulgadas de ancho, de siete caras ó lados, ó heptágono. Cinco son planos, y dos algo curvos ó forman una curva poco sensible, como se verá por su dibujo. Su materia es de piedra de toque, muy negra, compacta y sumamente bien pulida, y sin poros ni granos visibles; se semeja á materia metálica bien beneficiada, como del oro fundido. Tiene algo mas de una pulgada de espesor en la parte mas sólida.

N° 62. — Otro instrumento artisto ó sea cincel mejicano, de unas cuatro pulgadas de extension y de figura hexágona, formado de una piedra verde obscuro dura y compacta, sin granos aparentes; tendrá en la parte mas ancha ó la cortante dos pulgadas y media, y de grueso en disminucion una pulgada.

N° 63. — Este número hace reparar en su dibujo un cilindro de una especie de jaspe muy duro, pesado, de una tez finísima, y de un color verde obscuro y agradable á la vista; un especie de bruñidor ya usado en la parte mas aguda de él, de una pulgada de diámetro, y de eje unas cinco. Aunque los originales son un poco menores, me ha parecido que el delineador podia excederse un poco en sus tamaños para mayor conocimiento, respecto que las artes no se miden á la vara ni al peso, ó por su tamaño, volúmen ó materia, sí por la feliz invencion, bellos contornos, correctos diseños de los objetos, los que son muestras infalibles del ingenio de la nacion que los produjo.

Estas figurillas ó idolitos, al parecer del vulgo despreciables, no lo son á los ojos del sugeto inteligente, que procura de indagar por ellas y fijar en cierta manera la época del orígen y progresos de una nacion en las artes del diseño. En esta mira todo es útil valiéndose de esos datos para profundizar y en lo posible explicar lo dudoso, lo problemático. ¿ Y de quién tomaron sus conocimientos en las artes? Aquí es la dificultad ó el misterio. Si consultamos sus obras y cotejándolas por un momento con las de las demas naciones, nos inclinaremos sin violencia á la egipciaca, que en los tiempos muy remotos la recibieron de esa nacion, sin haber mudado nada al protótipo que admitieron los Griegos, mas felices aunque en sus principios mas bárbaros quizá que los mismos Mejicanos en tiempos iguales. Despues sea por razon de la influencia del benigno de su clima, de la proximi-

et que la partie postérieure présente un pan coupé. Elle est dans une attitude raccourcie; la tête est ornée avec simplicité. Il y a, de même qu'à l'autre, un trou transversal à la partie postérieure; ce qui offrait encore plus de difficulté à cause du pan coupé dont j'ai parlé. On doit penser que ce trou servait à passer un cordon pour suspendre des files d'idoles au cou des morts. On en faisait de diverses pierres plus ou moins précieuses, ainsi que plusieurs que j'ai en ma possession, trouvées avec les autres, et dont les mains et les pieds sont très bien travaillés. Ces idoles semblent faites au tour. (*Planche XX.*)

N° 61. — Il faut admirer aussi les instruments tranchants avec lesquels ces anciens peuples exécutaient leurs ouvrages de sculpture. Celui qui est représenté sous ce numéro est une sorte de ciseau de cinq pouces de long et deux pouces de large; il est heptagone, ayant sept côtés, dont cinq sont droits et deux légèrement courbés, comme le fait voir le dessin. Ce ciseau est en pierre de touche très noire, compacte, polie et sans pores sensibles à l'œil; elle ressemble à une matière métallique bien travaillée, comme, par exemple, l'or fondu. Cet instrument a un peu plus d'un pouce dans sa plus grande épaisseur. (*Planche XX.*)

N° 62. — Autre instrument ou ciseau mexicain, de quatre pouces de long et de figure hexagone, en pierre vert-foncé, dure, compacte et sans grain apparent; il a, dans la partie la plus large, qui est le coupant, deux pouces et demi, et un pouce dans la partie la plus épaisse. (*Planche XX.*)

N° 63. — Sous ce numéro est un outil cylindrique fait d'un jaspe fort dur, pesant, et d'un grain très fin. Sa couleur est d'un vert foncé et agréable à la vue. C'est une sorte de brunissoir usé dans la partie la plus aiguë; il a un pouce de diamètre et cinq pouces de long. Je crois que les originaux sont un peu plus petits que le dessinateur ne les a faits; il m'a semblé qu'il avait pu les grandir un peu, seulement afin de les faire mieux connaître; car les œuvres d'art ne s'apprécient ni à la toise ni au poids, ni au volume ni à la matière, mais bien selon la beauté de l'invention ou de la forme des objets, qualités distinctives du génie des nations qui les ont produites. (*Planche XX.*)

Ces figurines, ces petites idoles, qui semblent de nulle valeur au vulgaire, ne sont pas telles aux yeux des hommes intelligents, à qui leur examen procure le moyen de reconnaître, jusqu'à certain point, l'époque, l'origine et les progrès d'une nation dans les arts du dessin. Sous ce point de vue, tout est utile, en s'appuyant sur ces données pour approfondir, et, s'il se peut, pour expliquer ce qui est douteux ou problématique. De qui les anciens Mexicains reçurent-ils les premières notions des arts? c'est là le point difficile à résoudre. Si nous examinons leurs œuvres en les comparant, pour un moment, avec celles des autres peuples, nous inclinerons sans peine à croire que ce sont les Égyptiens qui, en des temps très reculés, leur en transmirent les principes, qui furent admis sans modification; comme les Grecs, plus heureux, quoique peut-être plus barbares dès l'origine,



d'après le dessin original de Castañeda

Lith. de Thierry frères Paris

64



2 Varas ou 6 pieds

65

una Vara ou 3 pieds

Delaporte d'après le dessin original de Castañeda

Lith. de Thierry Frères Succ.rs de Engelmann & Cie

dad del Asia, cuna de las artes, pudieron con felicidad tomar y perfeccionarlas particularmente de los Egipcios con quienes comerciaron. No fueron inventores, sí perfeccionaron. ¿Qué diremos de nuestra nacion mejicana sin ninguno de esos auxilios? Es verdad que no llegaron á la perfeccion, sin embargo de dichos auxilios han producido obras que ciertamente causan admiracion, y que deben á su propio ingenio, fondo y fuerza de su imaginacion y á la serie de los tiempos.

et à une époque contemporaine, les reçurent aussi. Ces derniers, par suite de la bénigne influence de leur climat et de la proximité de l'Asie, berceau des beaux-arts, purent perfectionner avec bonheur les arts de l'Égypte, avec laquelle ils avaient commerce. Ils ne furent pas inventeurs, mais ils perfectionnèrent. Que dirons-nous de notre nation mexicaine, privée de tous ces auxiliaires? Il est vrai qu'elle n'a pas atteint la perfection; mais sans l'aide de secours étrangers, elle a produit des œuvres qui certainement excitent l'admiration, et qui sont dues à son propre génie, aux propres forces de son imagination, et aux progrès amenés par la suite des siécles.

Aquí he reparado con sorpresa y admiracion ademas de sus arquitectónicas, hablo de sus pirámides tan parecidas á las egipciacas por su forma, solidez y destino, pues de sepultura, ademas de oratorio, quizá á las observaciones astronómicas, no desdice este pensamiento, ellas estan fabricadas (sus cuatro caras) á los puntos esenciales del Oriente.

Certes, c'est avec surprise et admiration que j'ai vu ses ouvrages architectoniques, sur-tout ses pyramides, si semblables aux pyramides égyptiennes par leur forme et leur solidité, monuments destinés à servir de sépulture, d'oratoires ou d'autels pour le culte, et aussi de lieu propice pour les observations astronomiques; car leur construction, répondant exactement aux quatre points cardinaux, n'exclut pas cette idée.

En cuanto á sus estatuas, muchas de ellas conservan en su actitud, contorno y aspecto el dicho estilo.

Quant à ses statues, beaucoup d'entre elles conservent dans leur attitude, leur forme et leur aspect, le style égyptien.

En lo que mira á sus figuras geroglíficas, mucho se parecen, sea casualidad ó tomado de la nacion egipciaca ó griega en su tiempo. Cierto es que he reparado en varios monumentos mejicanos semejantes dibujos de relieve y de hueco á los que vide en mis viages á Italia en los monumentos de las dos naciones expresadas, lo que haré mas patente en mi discurso.

A l'égard de ses signes hiéroglyphiques, il faut croire qu'il y a eu rencontre fortuite avec ceux de l'Égypte ou de la Grèce, ou qu'ils en ont été pris en leur temps. Il est certain que j'ai trouvé, sur divers monuments mexicains, des dessins en relief ou en creux semblables à ceux que j'ai vus dans mes voyages en Italie, sur les monuments provenant des deux nations précitées; c'est ce que je rendrai plus patent dans une dissertation qui suivra mes itinéraires.

Me atrevo tal cual á decir mi modo de pensar respecto que tiene por base fundamental, leyenda, viages y observaciones, los que autorizan, sin preocupacion y sin vanidad, á comparar obras con obras, y finalmente guiarme ó tomar por guia la sana razon, y por el conjunto de datos, determinar algo sobre ó á quién ó de quién tomaron sus luces, en cuanto á las artes liberales.

Je m'enhardis à dire, telle quelle, ma façon de penser, parce que je me base sur mes lectures, mes voyages et mes observations, qui m'autorisent, sans présomption, à comparer une œuvre avec une autre, et à croire que je prends pour guide la saine raison. C'est en rapprochant des données de ce genre que je cherche à déterminer de qui les anciens Mexicains prirent leurs lumières en ce qui concerne les beaux-arts.

Que la materia sea metálica, pedregosa ó terrosa es indiferente al arte del diseño, siempre que se busca lo intrínseco del arte y no su naturaleza, y asi una figura cualquiera, mirada con esta consideracion, puede superar la de barro á una de oro.

No dejo de conocer que tengo en mí un caudal de materia apreciable, y me hago esta justicia sin vanidad; la dificultad consiste en el parto feliz, á veces abortaré por falta de poder explicarme, yo no soy infalible, y ademas soy hombre finalmente.

Que la matière soit de métal, de pierre ou de terre, peu importe à l'art. C'est du mérite intrinsèque de l'ouvrage qu'on s'enquiert, et non des matériaux qu'on y a employés. Considérée sous ce point de vue, une figure d'argile peut l'emporter sur une figure d'or.

Je crois sentir qu'il y a en moi, sans vanité, quelque portion de matière qui peut-être ne mérite pas d'être dédaignée; le difficile, c'est de le faire connaître. J'avorterai peut-être, faute de pouvoir m'expliquer, et, en définitive, je suis homme, et ne suis pas infaillible.

N° 64.— Existe al oeste de Antequera, á la distancia de dos leguas, un cerro llamado Monte Alvan, en la mesa ó plano que forma la parte mas encumbrada, al parecer natural, bien que el arte y la paciencia indiana-zapoteca, habrá ayudado á la naturaleza, aprovechándose de la buena disposicion del terreno, como lo acostumbraron en todas partes, levantando monumentos á sus dioses, reyes y difuntos, etc., y tambien fortificaciones

N° 64. — A l'ouest d'Antequera, et à la distance de deux lieues, il existe une colline appelée Monte Alvan, dont le sommet offre une plate-forme qui paraît naturelle, bien que l'art et la patience des anciens habitants aient aidé la nature, en profitant des dispositions du terrain, comme ils ont fait par-tout où ils ont élevé des monuments à leurs dieux, à leurs rois, à leurs morts, ou des fortifications selon le mode de défense de ces

para su defensa, á la usanza de aquellos remotos tiempos. Me determiné por entonces, aunque con algun peligro, vadear el rio antiguo Atoyaque, que corre entre estas dos distancias, no siempre es transitable; pues en tiempo de la seca no es mas que un arroyo, y al contrario, en el de las aguas arrastra consigo ademas de las aguas de varios vertideros, unas arenas livianas flotantes que, por el órden de su gravedad especifica, forman capas horizontales, sin basa fija; por lo que cuando fuí á inspeccionar el dicho cerro, cayeron el escribiente, caballo y ginete en la medianía de su anchura, de que con hartos trabajos y ayudas de los naturales que nos auxiliaban, pudieron libertarse uno y otro de un evidente peligro. Llegando finalmente á la cumbre de este celebrado cerro, ó por mejor decir el de un grupo de cerros que divide el valle grande de Oajaca del pequeño, en la falda de un monte artificial hay una losa escuadrada de piedra berroqueña, y tiene de longitud dos varas, y de latitud algo menos de vara y media; y forma en su plan principal un cuadrilongo perfecto. Tiene de canto media vara, y manifiesta labores de escultura; se observan unos caractéres geroglíficos, entallados de bajo relieve, asimismo el canto correspondiente, que son figuras humanas que alternan con otras imaginarias. Este modo de pintar el pensamiento, aquí varía de aspeto, y nos manifiesta otra disposicion ú órden de figuras, caractéres simbólicos distintos de los mejicanos, lo que prueba que esta escritura no es la misma que la mejicana, por pintoresca, lo que he observado; asi como la lengua era diferente, tambien lo seria lo grabado.

Otras tres piedras mayores que la antecedente, en superficie y grueso, igualmente bien labradas y escuadradas, de la misma calidad de piedra, formando un cuadrilongo ó paralelipípedo. Dos de ellas estan como puestas en el aire, sobre uno de sus costados menores, verticalmente, sobre la haz del terreno, lisas y sin relieve alguno; la tercera se halla apartada de las otras dos, apareadas y unidas por sus cantos con cierta mezcla, y se ve recostada ó echada de plano horizontalmente sobre una de sus dos superficies mayores. Estas losas agigantadas, puestas en una falda de estos cerros á la parte del poniente, al parecer, no tienen oficios; sin embargo noté que á poco tránsito se encuentran vestigios de un monumento soterrado, pero en donde el arte está tan confundido con la misma naturaleza, que nada de él se percibe con algun órden. Debemos hacer con una reflexion crítica el exámen del mérito de esta obra, y á qué uso la podian destinar los antiguos; siempre me inclino á la creencia que lo seria para sepultura ó depósito eterno de los cuerpos de alguna familia de consideracion. A tres objetos se dirigian las obras de arquitectura, principalmente, á templos, palacios y sepulturas; tambien se puede añadir ciertas fortificaciones proporcionadas ó usadas en razon de los ataques del enemigo. No escaseaban materia ni trabajos en estos monumentos de primer órden, y eran grandiosos á su manera.

N° 65. — Continuando la investigacion en el dicho parage, al sur y á muy poca distancia reparé una piedra

temps reculés. Je me déterminai à passer, non sans danger, la rivière Atoyaque, qui se trouve entre ces deux points, et qui n'est pas toujours guéable; car dans le temps de la sécheresse ce n'est pour ainsi dire qu'un ruisseau, tandis que dans la saison des pluies elle entraîne avec elle, outre les eaux de divers torrents, un limon léger qui, en raison de sa gravité spécifique, forme des couches horizontales sans base solide. Aussi, quand j'allai pour visiter la colline dont il s'agit, mon écrivain et sa monture tombèrent au milieu, et ce n'est qu'avec de grandes peines et avec le secours des naturels qu'ils purent se tirer l'un et l'autre d'un danger évident. Nous atteignîmes enfin le sommet de cette célèbre colline, ou pour mieux dire d'un groupe de collines qui sépare la grande vallée d'Oaxaca de la petite. Au pied d'une éminence artificielle il y a une grande pierre de granit taillée, qui a six pieds de long, un peu moins de quatre pieds et demi de large, et qui forme un carré long parfait. Elle a un pied et demi d'épaisseur, et est ornée de sculptures. On y voit quelques caractères hiéroglyphiques en bas-relief, et, sur le côté qui forme l'épaisseur, sont des figures d'hommes qui alternent avec des figures d'ornement. Cette manière de représenter la pensée, différente de l'aspect ordinaire, nous montra une autre disposition, un autre ordre de figures, et des caractères symboliques différents de ceux des Mexicains, ce qui prouve que cette écriture n'est pas la même; et, comme je l'ai remarqué, la langue étant différente, les signes gravés devaient être aussi d'un autre genre. (*Planche XXI.*)

Je vis aussi trois autres pierres plus grandes que la précédente, en superficie et en épaisseur, également bien taillées et travaillées, de la même espèce, et formant de même des carrés longs. Deux d'entre elles sont comme posées en l'air sur un de leurs petits côtés, verticalement sur le sol; elles sont lisses, et sans aucun relief. La troisième, qui est séparée des deux autres, appareillées et réunies par un ciment, est couchée horizontalement et à plat sur la terre. Ces grandes pierres, placées au pied et à l'ouest des collines dont il s'agit, paraissent ne tenir à rien. Cependant je remarquai à peu de distance les restes d'un monument abattu, où le travail de l'art est tellement confondu avec celui de la nature même, qu'on n'y peut rien reconnaître. On doit faire avec réflexion l'examen du mérite de cet ouvrage et de l'usage auquel il a pu servir dans les temps anciens. J'incline à croire qu'il fut destiné à la sépulture de quelque famille considérée. Les œuvres d'architecture avaient trois objets principaux : les temples des dieux, les palais des princes, et les sépultures. On peut ajouter à ce nombre certaines fortifications appropriées au genre d'attaque alors en usage. Ces peuples n'épargnaient ni la matière ni la peine pour élever ces monuments de premier ordre, et certainement ils avaient du grandiose à leur manière.

N° 65. — En continuant mes investigations dans ce parage je trouvai, à peu de distance, au sud, une pierre



Lith. de Thierry Frères Succ.rs de Engelmann

67



Une Vara  ou 3 pieds

68



F. Robillard d'ap. le dessin original de Castañeda

Lith. de Thierry frères.

69

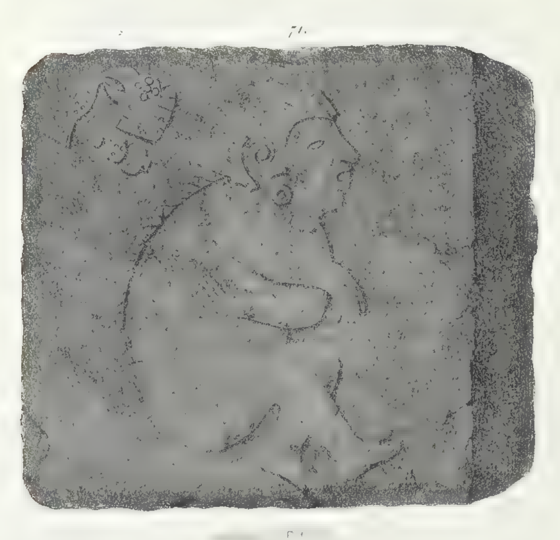


70



una Vara ——————————— ou 3 pieds

71.



E. Robillard, d'après le dessin original de Castañeda

Lith. de Thierry Frères, Succ.rs de Engelman & Cie

suelta y circular sin destino ú oficio aparente; tiene de circunferencia tres varas y media y cuatro dedos, y de canto ó proyectura algo mas de media vara; ella es sencilla y lisa en toda su superficie. La calidad de la piedra es de las que llaman almendrillo, su color principal y el fondo dominante es gris, con mezcla de varios colores. Este trozo antiguo, de figura cilíndrica, que juzgo ser ara sacrifical, merece su lugar entre las antiguallas de esta tierra, por ser unos instrumentos, digamoslo asi, célebres en su historia mitológica, en los cuales derramaron la sangre de tantas víctimas humanas.

N° 66.—En el plan ó mesa dicha que finalmente forma este conjunto de cerritos, que es la parte mas dominante, aparece un túmulo ó cerro construido á mano, de figura cónica, de base circular, de bastante circunferencia, y veinte varas de altura, poblado de una infinidad de árboles y de otros vegetales menores. Le atraviesa longitudinalmente de sur á norte una galería formada con arte, con su cielo ó bóveda curva ó semielíptica, que hemos medido con bastante trabajo, veintiseis varas de extension, de altura dos varas y media, y de anchura dos varas; revestida á mano izquierda, segun se entra, de unas losas cuadrilongas con variedad de tamaño, de anchura tres cuartas, grueso media vara, y vara y algo mas de altura. La calidad de la piedra es de la que denominan berroqueña, dura, maciza con unos granos brillantes. Por la superficie exterior ó la frente plana, representan, grabado de relieve, unas figuras ó personages algo agigantados, con variedad de postura, actitud, y en movimiento por la disposicion de los miembros, algunas sentadas y otras en pie, perfiladas y dirigiéndose todas las caras de sur á norte al interior del subterráneo.

N°s 67, 68, 69, 70, 71.—En cuanto á los adornos de cabeza y sus actitudes, de las cinco figuras que se han podido dibujar por tener integridad, la 1ª, sentada y de frente, no manifiesta otra vestidura ó abrigo que cierto adorno en la cabeza. La 2ª igualmente, salvo que se halla sentada con el cuerpo medio perfilado, con otros ademanes de brazos y piernas. La 3ª varia por estar en pie y en movimiento de piernas y brazos. La cabeza tiene otro adorno; en la parte mas inferior de las piernas se advierte un lazo y dos círculos ó números. La 4ª tambien caminando por el mismo rumbo, con variedad en el brazo derecho. La corona es semejante á las dos primeras. Tiene la singularidad, ó sea capricho de su artista, ó geroglífico necesario á la explicacion de esta historia incomprensible ó enigmática, de tener bimiembro ó de reunir en un solo individuo dos potencias. La 5ª nos ofrece otra vista ó espectáculo. Sentada, de perfil con los brazos cruzados sobre el pecho; la cabeza encasquetada ó armada de una especie de morrion, con un círculo en vez de oreja ó pendiente; y le nace de la parte posterior una trenza en forma de coleta; otra cosa se advierte debajo de la barba; en el ángulo superior é izquierdo de este cuadrilatero, se halla como acantonado un símbolo geroglífico de una cabeza de águila con cierta corona, y el ojo tambien tiene su distintivo, tragándose un cuerpo de pájaro, sembrado por seis números dispuestos con

isolée, circulaire, sans destination ou emploi apparent; elle a plus de onze pieds de circonférence, et un peu plus d'un pied et demi d'épaisseur; elle est lisse et sans ornement sur toute sa superficie. La pierre est de celle qu'on appelle amygdaloïde. La couleur est un fond gris mélangé. Ce vieux débris, que je juge avoir été un autel de sacrifice, mérite de tenir sa place parmi les antiquités du pays, pour avoir été l'un des instruments célèbres, si l'on peut dire ainsi, de leur histoire mythologique, et sur lesquels coula le sang de tant de victimes humaines. (*Planche XXI.*)

N° 66. — Au sommet ou sur le plateau que forme cet assemblage de collines, s'éléve un *tumulus*, ou éminence faite de mains d'homme; elle est de figure conique, de base circulaire, et d'une circonférence assez considérable; elle a soixante pieds de haut, et est recouverte d'une grande quantité d'arbres et d'arbustes. Un souterrain construit avec art la traverse du sud au nord. La voûte en est cintrée ou semi-elliptique; sa longueur, que nous eûmes beaucoup de peine à mesurer, est de soixante-dix-huit pieds; il a sept pieds et demi de haut et six pieds de large. Ce souterrain est revêtu, à gauche en entrant, de quelques dalles formant un carré long, de diverses grandeurs et épaisseurs; elles ont environ trois pieds de haut, vingt-sept à vingt-huit pouces de large, et dix-huit pouces d'épaisseur; la pierre est granitique, dure, pesante, et avec des grains brillants. La face antérieure représente, en relief, de grandes figures d'hommes dans diverses attitudes. Les unes sont assises, les autres debout, toutes de profil, et tournées du côté du nord ou vers l'intérieur du souterrain. (*Planche XXII.*)

N°s 67, 68, 69, 70, 71. — A l'égard des attitudes et des ornements de tête des cinq figures qu'il a été possible de dessiner, parcequ'elles étaient entières, la première, assise en quelque façon, le corps de face, n'a d'autre vêtement que certains ornements sur la tête. La seconde est de même, si ce n'est qu'elle est assise le corps vu moitié de profil, avec des gestes différents. La troisième varie en ce qu'elle est en pied, les bras et les jambes en mouvement; la tête a un ornement différent; le bas des jambes est entouré comme d'un bracelet, et il y a près de chaque pied un petit cercle ou signe. La quatrième est dirigée du même côté, avec un mouvement différent dans le bras droit; la coiffure est semblable aux deux premières. Cette figure présente une singularité, ou un caprice de l'artiste, ou un signe hiéroglyphique nécessaire à l'explication de cette histoire énigmatique et mystérieuse; c'est d'avoir un double membre viril, ou de réunir en un seul individu deux puissances. La cinquième offre un autre spectacle. Elle est assise, de profil, les bras croisés devant la poitrine; la tête est armée d'une espèce de casque, avec un cercle au lieu d'oreilles ou de pendants d'oreilles; de la partie postérieure du casque part une tresse en forme de queue; une autre configuration se remarque à l'endroit de la barbe. Dans l'angle supérieur gauche de cette dalle, il y a un symbole ou hiéroglyphe, présentant une tête d'aigle, avec une sorte de couronne

simetría. Por la parte inferior de esta real cabeza hay otras tres piezas significativas, que debemos ó se podrian comparar á las de nuestras armas, y como blason americano.

Este monumento extraordinario es sin igual para mí. Bien comprendo que esta fábrica subterránea, se destinaria á lugar de sepultura, y en la excavacion que mandé hacer, encontré una tibia y otro hueso menor, indicio, aunque poco, de la sospecha que he formado de semejantes sitios; lo que me llena de ideas confusas é inciertas son las diversas representaciones de las figuras humanas dichas, que podemos desde luego considerarlas como entes de consideracion, en esos tiempos remotos y llenos de preocupaciones misteriosas; ellas son lampiñas, en cueros, sin manifestar sexos (salvo una quizá) todas con la boca abierta en acto de exclamar. Las disposiciones de sus miembros son grotescas, aunque podrán ser expresivas para el fin ó destino de su colocacion; el artista tal vez supo con acierto representar lo histórico, con dar á la expresion de la cara y en la flexibilidad de brazos y piernas, lo que fué dable para el movimiento y vida de sus personages ó representantes enigmáticos. La lástima es que la serie está interrumpida, y cuando fuese posible la interpretacion, siempre nos quedarian dudas que fuese la misma idea de los que los inventaron, respecto de la desunion de sus partes; pues se ven tiradas en el suelo inmediato ó contiguo, otras losas semejantes ó parecidas á estas, mutiladas, descompuestas, aniquiladas enteramente; las obras del hombre no son mas que efímeras respecto á las de la naturaleza, que son eternas.

N° 72. — Cerca del citado parage existe otro subterráneo construido sobre la línea norte sur, tambien taladrado con arte y atraviesa diametralmente, un cerro hecho á mano, como el antecedente, y de la misma figura, de eje catorce varas y de longitud veintiseis; lo interior está vestido de unas piedras cuadriláteras, puestas por filas horizontalmente y muy bien labradas; tiene por cielo unas losas grandes, las que estan puestas angularmente á manera de cabrio ó caballete. La altura vertical, desde el plan hasta el vértice del ángulo, sube á cuatro varas, y la anchura algo mas de una vara. En cuanto al piso ó pavimento, lo es una mezcla de cal y arena. Este pasadizo, labrado y revestido en lo interior ó centro del sólido del nombrado cerrito, nos anuncia otro monumento que merece una particular atencion, y nos hace visiblemente patente la veneracion que profesaban á sus dioses y difuntos los antiguos, que á este fin levantaban y socavaban templos y sepulcros.

N° 73. — Esta pieza, de figura semiesférica, su materia piritosa ó marquecita, de color cobrizo, tiene de diámetro tres pulgadas y media, en la seccion ó plano liso y

et avec l'œil bien distinct; cette tête avale ou dévore le corps d'un autre oiseau marqué de six taches disposées avec symétrie. Au bas de cette tête d'aigle on voit trois autres figures symboliques. Nous ne pouvons comparer ces signes qu'à nos armoiries modernes, et nous les considérons comme un blason américain.

Ce monument extraordinaire est, pour moi, sans pareil. On comprend facilement que cette construction souterraine ait été destinée à la sépulture des morts; et dans une fouille souterraine que je fis faire, je rencontrai un tibia et un autre ossement plus petit; indice, quelque léger qu'il soit, de la justesse de mes conjectures à l'égard de tous les lieux semblables. Mais ce qui est pour moi confusion et incertitude, ce sont les diverses représentations de figures humaines dont il vient d'être question, et qu'on doit considérer comme des restes remarquables des temps reculés, et pleins d'un intérêt mystérieux. Elles sont sans barbe, nues, sans manifestation de sexe, excepté l'une peut-être; elles ont toutes la bouche ouverte et dans l'action de crier. La disposition des membres est grotesque; mais elle peut être significative, selon le but qu'on s'est proposé en les plaçant dans ce lieu; l'artiste a pu figurer convenablement les faits historiques qu'il avait à retracer, en donnant à la tête et aux membres l'expression et le mouvement qu'il pouvait leur donner dans ces représentations énigmatiques. Ce qui est déplorable, c'est que cette série de personnages soit interrompue; et quand il serait possible de leur donner une interprétation, nous serions toujours en doute qu'elle fût conforme à la pensée de ceux qui les inventèrent, sur-tout à cause de la désunion des parties; car on voit çà et là, sur le sol contigu ou environnant, d'autres dalles semblables à celles-ci, mutilées, brisées, entièrement détruites. Les œuvres de l'homme sont éphémères, comparées à celles de la nature. (*Planches XXIII, XXIV.*)

N° 72. — Dans le même parage, il existe un autre souterrain construit avec art, et qui traverse diamétralement du nord au sud un grand *tumulus* semblable au précédent, ayant quarante pieds de haut, et environ soixante-dix-huit de largeur à sa base. L'intérieur du souterrain est revêtu de pierres carrées, posées par files horizontales et bien travaillées; la voûte est formée par de grandes dalles posées angulairement, comme le faîte d'un toit; sa hauteur verticale, depuis le sol jusqu'au sommet de l'angle, est de douze pieds, et sa largeur est d'un peu plus de trois pieds; le pavement est formé d'un enduit de chaux et de sable. Ce souterrain, exécuté au centre de l'éminence dont il s'agit, annonce aussi un monument important digne d'une grande attention, et est une nouvelle preuve de la vénération que ces anciens peuples manifestaient pour leurs dieux et pour leurs morts, en leur élevant de tels temples, ou en leur creusant de tels sépulcres. (*Planche XXV.*)

N° 73. — La pièce, de figure demi-sphérique, sous ce numéro, est en lave ou pyrite, de couleur cuivrée, et a trois pouces et demi de diamètre dans sa partie plane,

[1] D'après le dessin de Castañeda, ce serait plutôt un poisson qui serait plongé dans le bec de l'aigle

2e Expédition. ANTIQUITÉS MEXICAINES. Planche XXV.

72





H. Delaporte d'après le dessin original de Castañeda

Lith de Thierry Frères Succ.r de Engelmann & Cie



Dessiné d'après le dessin original de Castañeda

bruñido por arte. Servia en lo antiguo de espejo, é igualmente la parte convexa, bien que con la diferencia de representar el objeto en pequeño ó reducido á miniatura; y por el lado posterior se nota un taladro transversal para su colocacion. El pulimento de este espejuelo (que llaman vulgarmente de Montezuma) es maravilloso, y es una de las muestras antiguas que nos hace ver la habilidad en las artes mecánicas de estas naciones remotas zapotecas; y pienso, que mas bien destinarian estas obritas al adorno, brillo, lujo de ídolos, personas, etc., que al uso que nosotros hacemos de ellas.

N° 74. — Este instrumento antiguo, de cobre rojo y muy fino, suave y sonoro al herirle, es de fundicion y no de martillo, de poco peso intrínseco, dispuesto con simetría; su contorno es muy gracioso, con mucha correccion en su dibujo, el que se acerca al de la ancla; es aplanado por sus dos caras, y la parte que forma el mango es algo mas gruesa, y remata con un filo un poco cortante á manera de cincel. La parte superior va en disminucion ó adelgazándose, y dispuesta á recibir un corte activo. Un Indio, llamado Pascual Baltolano, vecino del pueblo de Zocho Xocotlan, á media legua sur de esta ciudad de Antequera, encontró, hay cosa de tres meses, arando su campo, una olla de barro, la cual contenia veintitres docenas de instrumentos iguales, con poca diferencia entre ellos en la calidad, grueso y tamaño, lo que supone varios moldes y multiplica la materia el arte de la fundicion; en cuanto á la figura ó al prototipo, no hay variedad, como que puede satisfacer el diseño que tengo en mi poder. Aquí se presenta una dificultad nada pequeña, y es de averiguar á que uso los destinarian, sea en la agricultura, escultura, instrumentos sacrificales, ó armas ofensivas puestas en una hasta. Lo cierto es que en esta provincia aparecen muy á menudo, y los plateros los compran de los Indios y los aprecian por la buena y superior ley del metal.

N° 75. — Tambien se hallan en los contornos de esta ciudad (Antequera) bastantes cinceles de cobre rojo; el que demuestra la estampa, lo tengo en mi poder; tiene unas siete pulgadas de longitud, y una pulgada cuadrada de grueso, con su cortante. El filo es algo embotado y se conoce que hicieron uso de él en sus labores. Ignoramos el temple que daban á estos instrumentos para servirse de ellos en sus artes, sea para contornar ó dar una forma regular á la madera ó quizá á la piedra misma.

N° 76. — Otro cerrito de la misma configuracion que los antecedentes y poco mas ó menos en dimension y material, con la diferencia de que en este pasa por línea recta y por su centro, un caño fabricado con esmero, de sur á norte, con la advertencia de que dicho caño se rompe, divide ó separa de la línea meridiana en cuanto llega en el centro, en donde forma una plazuela á ángulos rectos; la primera parte de este caño que mira al sur, tiene veinte varas, hasta llegar en un recodo que hace la plazuela mentada, la que tiene cuatro varas de altura y

qui est lisse et brunie par art. Elle servait de miroir, dans les temps antiques, de même que la partie convexe, bien que celle-ci eût l'inconvénient de représenter les objets en petit, ou réduits en miniature. A la partie postérieure se trouve un trou transversal, pour servir à l'accrocher. Le poli de ce petit miroir, qu'on appelle vulgairement miroir de Montezuma, est merveilleux, et est une des preuves qui témoignent de l'habileté de l'ancienne nation zapotèque dans les arts. Je pense qu'on se servait de ces petits ouvrages plutôt pour l'ornement et la décoration des personnes ou des idoles, que pour l'usage que nous en faisons aujourd'hui. (*Planche XXVI.*)

N° 74. — Cet instrument de cuivre rouge, très doux au toucher, et sonore quand on le frappe, est de métal fondu et non travaillé au marteau; il est léger, symétrique, de forme gracieuse, et très régulier dans son contour, qui ressemble un peu à une ancre. Il est plat des deux côtés; la partie qui sert de manche est un peu plus épaisse, et se termine par un coupant à-peu-près comme un ciseau. La partie supérieure va aussi en s'amincissant, et est disposée à recevoir un fil tranchant. Un Indien, nommé Pascal Baltolano, voisin du village de Zocho Xocotlan, à une demi-lieue au sud de la ville d'Antequera, trouva, il y a trois mois, en labourant son champ, un pot de terre qui contenait vingt-trois douzaines de ces instruments, différant très peu entre eux pour la qualité, l'épaisseur et la grandeur. Cela fait supposer qu'il y avait plusieurs moules, à l'aide desquels on multipliait les exemplaires par le moyen de la fonte. Quant à la forme, au type, il ne s'écartait pas du dessin que j'ai en ma possession. Ici se présente une grande difficulté; c'est de déterminer à quel usage les anciens destinaient cet instrument; était-ce à l'agriculture, à la sculpture? ou bien, était-ce un instrument de sacrifice ou une arme offensive destinée à être fixée au bout d'une haste? Ce qui est certain, c'est qu'on en trouve plus ou moins abondamment dans cette province, et que les marchands qui recherchent les métaux les achètent des Indiens, et en font cas pour la bonté et la pureté du métal. (*Pl. XXVI.*)

N° 75. — Il y a aussi, aux environs de la même ville d'Antequera, un assez grand nombre de ciseaux en cuivre rouge. Celui que représente le dessin, et que j'ai en ma possession, a sept pouces de long, un pouce carré d'épaisseur, et un côté coupant. Il est émoussé, ce qui fait voir qu'il a servi à quelques travaux. On ignore quelle trempe on donnait à ces instruments pour les mettre en état de donner une forme régulière, soit au bois, soit même à la pierre. (*Planche XXVI.*)

N° 76. — Sous ce numéro est représenté un *tumulus* de la même forme que les précédents, à-peu-près de la même grandeur, et construit des mêmes matériaux; mais il diffère en ce qu'il est traversé entièrement, et en ligne droite, par un souterrain percé avec habileté, du nord au sud, avec cette particularité que, vers le centre, la ligne droite se rompt, et forme une petite place à angles droits. La première partie de ce souterrain, celle qui est du côté du sud, a soixante pieds jusqu'à l'endroit où il forme un coude, à la petite place mentionnée, laquelle

otro tanto de anchura cuadrada; y de altura en todo el caño tres varas, y dos de anchura. Toda esta fábrica soterrada es de bóveda, y su cielo de arco de medio punto. El otro caño en seguimiento del primero forma en rigor otra línea meridiana, por apartarse asi al oriente algo, y tiene veintiocho varas de longitud; con el recurso de su delineacion, será fácil la comprension de su descripcion.

N° 77. — Otra construccion se halla y es la principal en volúmen, complicacion, órden y proporcion geométrica. Consiste en un mole, túmulo ó cerro fabricado artificialmente de piedra, arena, tierra y cal. El plano exterior ó la circunferencia denota la base de un cono, y el de su interior crucífero; ocupa en la mayor parte esta fábrica central lo interior ó el sólido total que debemos suponer vacío. En el centro se halla una vivienda, habitacion, morada ó capacidad de plano cuadrilátero; de cada lado nace un brazo ó galería que se dirigen á los cuatro vientos cardinales. Esta habitacion sepulcral, que por tal la contemplo, está terminada ó coronada por un cielo semiesférico ó cónico. Lo interior está revestido de piedras escuadradas. Su altura vertical, desde el centro del plano hasta el cúspide del cono, diez varas, la plazuela seis varas en cuadro; cada brazo tiene de largo diez varas, su altura dos varas y media, de ancho vara y media. Los cielos son semicirculares y el todo vestido de piedras escuadradas, ó labradas á escuadra; aunque estos edificios se han deteriorado mucho, respecto que estas obras todas ellas las sujetaron á ciertas reglas de proporciones y de simetría, lo que facilita bastante á su reconocimiento.

Fuimos á recorrer é investigar por la segunda vez, las obras esparcidas por la mesa nombrada Monte Alvan, pues la primera investigacion ó reconocimiento que practicamos no era suficiente; fué menester del auxilio de los Indios para los desmontes y excavaciones, etc.; obras ciertamente dignas de ser comentadas y aprofundizadas, respecto que contribuyen de mas á mas á confirmarnos los conocimientos prácticos que poseyeron en las artes. Las entradas son algunas á nivel de la mesa, otras bajan algo, y las escaleras son demolidas.

A poco tránsito ó paso investigamos é inspeccionamos un conducto soterrado, hecho por el centro de un cerro cónico levantado á mano. Las paredes interiores verticales y laterales sirven como de sustento á dos andanas, igualmente colaterales, de losas puestas oblicuamente, y forman un cielo angular; no contiene nada de particular actualmente en su ámbito, salvo de comunicacion, de pasadiz al presente; pero en lo antiguo, visto su bella construccion, atravesando diametralmente dicho mole y sobre la línea meridiana, supone otra intencion de mayor entidad.

Otra galería poco apartada de esta, de la misma hechura, en parte, con la singularidad que sus dos lienzos interiores se forman de unas losas cuadrilongas. Pasando despues á registrar una antigua morada, sea de ídolos ó difuntos, que á unos y otros puede convenir, adver-

a douze pieds de haut et autant de large. Le souterrain n'a que neuf pieds d'élévation sur une largeur de six. Toute cette construction est voûtée en arc à plein cintre. L'autre souterrain, qui suit la même direction, mais qui est porté un peu vers l'orient, a quatre-vingt-quatre pieds de long. Cette description sera mieux comprise à l'aide du plan. (*Planche XXVII.*)

N° 77. — Autre construction du même genre, mais la plus remarquable de toutes par sa grandeur, sa complication, et ses proportions régulières. Elle consiste en un *tumulus* fait de pierre, de sable, de terre et de chaux. La base est circulaire et dénote une forme conique. L'intérieur est percé en forme de croix; ce souterrain occupe la plus grande partie du monument qu'on doit croire vide. Au centre se trouve une grande salle carrée, et de chaque côté part une galerie qui se dirige vers l'un des points cardinaux. Cette salle sépulcrale, ainsi que je la considère, est terminée par une voûte demi-circulaire, ou conique, dont l'intérieur est revêtu de pierres taillées. Sa hauteur, depuis le sol jusqu'au sommet du cône, est de trente pieds. La salle a dix-huit pieds en carré; chaque bras de la galerie a trente pieds de long, sept pieds et demi de haut et quatre et demi de large. Les voûtes sont demi-circulaires, et le tout est revêtu de pierres taillées carrément. Ces constructions sont fort détériorées, mais il est facile de voir que toutes les parties furent assujetties à l'observation de règles symétriques (*Planche XXVIII.*)

Nous fîmes une seconde excursion pour reconnaître les œuvres d'art éparses sur le plateau de Monte Alvan, car notre première investigation n'avait pas été suffisante. Le secours des Indiens nous fut nécessaire pour traverser les décombres, les excavations et autres accidents du terrain. Ces œuvres sont en effet dignes d'être examinées et commentées; elles contribuent à nous confirmer de plus en plus dans notre opinion sur les progrès que firent ces anciennes nations dans les beaux-arts. Les entrées de plusieurs de ces monuments sont au niveau du sol, d'autres un peu au-dessous; les escaliers sont démolis.

Près du lieu où nous arrivâmes, sur ce plateau, nous vîmes un conduit souterrain traversant le centre d'une éminence conique faite de main d'homme. Les murs latéraux bâtis verticalement servent de soutien à deux rangées, également latérales, de dalles posées obliquement et qui forment une voûte angulaire. Ce souterrain ne contient maintenant rien de particulier; il sert uniquement de passage ou de communication; mais sa belle construction, et sa direction diamétrale, du nord au sud, à travers ce *tumulus*, font supposer qu'autrefois il eut une destination plus importante.

Un autre souterrain, peu éloigné de celui-ci, est construit à-peu-près de la même façon, avec la différence que ses murs intérieurs sont faits de grandes pierres ayant la forme d'un carré long. Passant ensuite à l'examen de cet antique édifice, consacré, soit aux dieux,



Lith. de Thierry frères

timos que esta grande fábrica se halla sentada sobre un inmenso zócalo ó terraplen de cantería, formando en su proyectura un cuadrilongo, dirigiendo sus cuatro lados á los puntos principales del horizonte; y nace de su área un túmulo de forma cónica de buena fábrica, y en lo interior de este sólido se admira una especie de rotunda mejicana, la que despide de su centro cuatro brazos ó radios que tambien señalan los puntos cardinales.

En lo tocante á los pisos ó pavimentos son tan arruinados los de estos monumentos que solo pude registrar tal cual trozo de mezcla dura bruñida, y pienso que habiendo visto una parte se habrá visto el todo de ellos.

De esta grande y dominante elevacion, ó sea mirador, se descubren los valles de Oajaca, ciudad de Antequera, rios, pueblos, etc., los que presentan á la vista un espectáculo interesante y agradable.

Finalmente habiendo visto lo que fué posible en ese antiguo suelo, los avisos de las nubes amenazadoras y tempestuosas nos obligaron á regresar á nuestros domicilios, cosa de las tres de la tarde; pero como era fuerza repasar el mismo rio que pasamos por la mañanita, nos resolvimos á atravesarle en andas al hombro de cuatro Indios; á la sazon transitaban unos enjambres de langostas por el aire, y de tanta multitud, que parecian á cierta distancia polvareda ó humadas, con un ruido semejante al del aire muy agitado, y á veces cuando cruzaban entre nosotros y el sol hacian sombra y eclipsaban en algun modo este astro. Estas emigraciones hijas de las regiones meridionales, seguian el rumbo de sur á norte, y miserable, pobre y desdichado del pais en el cual hacen su alta ó descanso, le asolan enteramente. Su longitud mas ó menos será la de un dedo regular, con el correspondiente grueso, cuatro alas, seis patas con articulacion y dos sierras en las mayores y laterales, y dos antenas. Su color se acerca á un verdegris. El pasage de estos insectos no es periódico, pero siempre lo es en cuanto á la estacion. El año próximo pasado emigraron tambien por el propio rumbo.

Haciendo otra vez memoria del mismo rio llamado Atoyaque, célebre ó muy mentado por sus perjuicios en esta provincia de Oajaca, toma su orígen de las serranías situadas al septentrion de esta ciudad de Antequera. A medida que se aleja de su cuna va aumentando su volúmen ó caudal por los varios vertideros que se combinan con él, y va caminando y serpenteando de norte á sur por el centro poco mas ó menos de los dos valles de este marquesado; y finalmente, despues de un curso bastante dilatado, se confunde con las aguas del mar Pacífico. Lo que le hace muy temible y arriesgado es que en todo tiempo y particularmente en el de las lluvias, acarrea consigo unas arenas livianas, muy movibles, flotantes, de manera que segun su densidad, semejante al aire, forman unas capas; en consecuencia de esta falta ó defecto su lecho engañoso no tiene basa fija y sólida, lo que origina anualmente varias desgracias.

soit aux morts, car il a pu convenir aux uns et aux autres, je remarquai que cette grande construction est assise sur un immense terre-plein en maçonnerie, dont le plan est un carré long, et dont chaque côté regarde un des points cardinaux; au-dessus s'élève un *tumulus* de forme conique, d'une bonne construction, et, au centre, on voit une sorte de rotonde d'où partent quatre galeries qui se dirigent aussi vers les quatre points cardinaux [1].

A l'égard du pavement de ces monuments, il est tellement détérioré, que je ne pus en trouver qu'un morceau dur et poli, formé d'un mélange de diverses matières; je pense que tout le reste était de même.

Du haut de cette grande élévation, sorte de belvédère, on découvre les vallées d'Oajaca, la ville d'Antequera, des rivières, des villages qui présentent à l'observateur un spectacle aussi intéressant qu'agréable.

Après avoir vu tout ce qu'il était possible de voir sur ce sol antique, l'approche de nuages menaçants, et précurseurs de la tempête, nous obligea à regagner nos demeures. Il était déja trois heures du soir; et comme il nous fallait repasser la même rivière que nous avions passée le matin, nous nous résolûmes à la traverser sur les épaules de quatre Indiens. En ce moment, il passait près de nous des nuées de sauterelles, si nombreuses, qu'elles paraissaient dans l'air comme des tourbillons de poussière ou de fumée, et faisaient un bruit semblable à un vent violent. Lorsqu'elles passaient entre nous et le soleil, l'ombre qu'elles projetaient était si forte, que cet astre en était comme éclipsé. Ces migrations proviennent des régions méridionales; elles suivent la direction du sud au nord, et malheureux le pays où elles descendent et font halte! elles le dépouillent entièrement. La longueur de cet insecte est celle d'un doigt ordinaire, avec une grosseur proportionnée; il a deux antennes, quatre ailes et six pattes articulées, dont deux sont garnies comme de scies; sa couleur est à-peu-près vert de gris. Le passage de ces insectes n'est pas périodique, mais il a toujours lieu dans la même saison, l'an dernier ils émigrèrent en suivant la même route.

Revenant sur le sujet de la rivière nommée Atoyaque, souvent citée dans la province d'Oajaca, pour les désastres dont elle est cause, cette rivière prend naissance dans les chaînes de montagnes au nord de la ville d'Antequera; à mesure qu'elle s'éloigne de sa source elle grossit à l'aide de divers ruisseaux qui viennent s'y réunir, et elle va serpentant, du nord au sud, en suivant à-peu-près le centre des deux vallées qui forment cette contrée; après un cours assez étendu, elle se jette dans la Mer Pacifique. Ce qui la rend très dangereuse c'est qu'en tout temps, et particulièrement dans la saison des pluies, elle entraîne avec elle un limon léger, mobile, flottant, qui, en raison de son extrême légèreté, forme des couches trompeuses, sans base fixe ou solide, et qui occasionnent chaque année des malheurs.

[1] Ce monument et le précédent sont sans doute ceux déja décrits sous les numéros 72 et 77, planches XXV et XXVIII.

Por lo que mira á la etimología ó raiz de Monte Alvan, si deriva de la lengua antigua mejicana ó de la zapoteca, ó sea de aquellos nombres sin oficio ó significacion, por lo que he podido averiguar ó indagar sobre su orígen, que en muchas ocasiones pone el antojo, el accidente ó el capricho á las cosas, lo que da despues muchísimo que comentar y adivinar, suponiendo muchas veces interpretaciones siniestras.

En estas operaciones anticuarias se requiere tiempo, trabajos y reflexiones para buscar y profundizar la venerable antigüedad. He reparado que en ciertas fábricas las leyes de la simetría y perspectiva se hallan violentadas. Ya ha llegado el momento crítico de aventurar algunas reflexiones sobre esta arquitectura subterránea mejicana, semejante á la egipciaca. Ambas naciones, aunque situadas en diferentes paralelos, se conforman en lo sustancial de sus artes y usos, sea en su religion, bellas artes, escultura, sea en los monumentos sepulcrales y geroglíficos. En la mitología, por el gran número de sus deidades; en lo esculpido, por las muchas de ellas entalladas sobre su estilo antiguo; en la grandiosidad de sus oratorios, palacios, pirámides y sepulcros ó catacombas, para el depósito perpetuo de las cenizas ó osamentas de los cuerpos de sus padres; y tambien en su arte de pintar la palabra ó sus conceptos por figuras materiales. En lo que toca á sus lenguas, dialectos ó idiomas, ignoro enteramente la lengua egipciaca; solo por haber leido en las historias y viages egipcios las terminaciones de algunos nombres de ciudades, animales y vegetales, no se conforman con las de esta lengua matriz mejicana.

La arquitectura subterránea requiere ciertas reglas ú otro modo de fabricar de la ordinaria ó la usual. Esta última levanta, alza en el aire, la otra profundiza, cava, excava y ejecuta en las tinieblas ó entrañas de la superficie del terreno eligido, lo que complica de varias maneras la obra y la hace mas penosa. Estos monumentos, que fueron tan usados en el tiempo de la gentilidad mejicana, se hacen aquí bien patentes; pero el vulgo por lo comun nada observa, los confunde con las cuevas, socavones, callejones, y otras obras groseras y mecánicas; y aunque no son edificados sobre la haz de la tierra, no por eso disminuye su mérito verdadero arquitectónico, antes lo opuesto, exige arte y trabajo. En fin todo es acreedor á las mayores alabanzas, considerando sus planes, y alzadas bóvedas concebidas con inteligencia; y suponer lo mucho que hay que vencer, la humedad, la gravedad del terreno, que siempre busca su aplomo, requiere en ellos (los monumentos) materiales sólidos, buena mezcla y union de piedras, un perfecto aplomo en las murallas, de lo contrario hubiera hundimiento seguro, y los vivos se hallarian mezclados con los muertos, suponiendo que esos subterráneos son sepulcros, como lo pienso, abiertos y públicos.

A l'égard de l'étymologie du nom de Monte Alvan, savoir si elle est puisée dans l'ancienne langue mexicaine ou zapotèque, ou si ce sont de ces mots sans signification positive, tout ce que j'ai pu chercher et recueillir me porte à penser que le hasard ou le caprice impose la plupart du temps un nom aux choses, et qu'il est souvent plus raisonnable de s'en tenir à cela que de commenter, deviner, et adopter de fausses interprétations.

Dans les travaux archéologiques, il faut du temps, du travail, de la réflexion, pour explorer et approfondir la vénérable antiquité. J'ai trouvé que, dans certaines constructions, les lois de la symétrie et d'une bonne perspective étaient violées. Je crois le moment venu de hasarder quelques réflexions sur l'architecture souterraine du Mexique, semblable à celle de l'Égypte. Ces deux nations, bien que situées à des parallèles différents, se rapprochent l'une de l'autre dans les principes fondamentaux des arts et dans leur application soit aux monuments religieux, soit aux monuments sépulcraux, soit à la sculpture et aux hiéroglyphes. Elles se rapprochent dans leur mythologie par le grand nombre de divinités; dans leur sculpture par le style dans lequel elles sont taillées; dans la construction de leurs oratoires, temples, pyramides, sépultures souterraines, ou catacombes destinées à renfermer les cendres ou les ossements de leurs pères, par le grandiose des proportions; enfin, elles se rapprochent aussi dans l'art de peindre la parole ou la pensée par des figures matérielles. Pour ce qui est de leurs langues, idiômes ou dialectes, j'ignore entièrement la langue égyptienne; mais j'ai remarqué en lisant l'histoire de cette nation, ou celle des voyages aux contrées qu'elle occupe, que les terminaisons de certains noms de villes, animaux et végétaux ne sont pas conformes à ceux de la langue mère du Mexique.

L'architecture souterraine exige d'autres régles ou un autre mode de construction que l'architecture ordinaire. Cette dernière élève dans les airs; l'autre creuse, fouille dans les entrailles de la terre, combine autrement l'œuvre à exécuter et la rend plus difficultueuse. Ces sortes de constructions, qui furent si usitées au temps du paganisme mexicain, sont encore visibles à tous les yeux; mais le vulgaire, qui ne sait rien observer, les confond avec les caves, les conduits souterrains et autres ouvrages grossièrement et matériellement exécutés. Bien que ce ne soient point des édifices élevés au-dessus du sol, ils n'en ont pas pour cela moins de mérite architectural; tout au contraire, car ils nécessitent beaucoup d'art et de travail. Tout semble même leur donner droit à la primauté, si l'on considère leurs plans, leurs voûtes conçues et élevées avec intelligence, si l'on fait attention qu'ils ont à vaincre l'humidité et le poids de la terre qui pèse d'à-plomb, et sans cesse, ce qui demande le choix des matériaux les plus solides, un bon assemblage et une étroite union des pierres, un aplomb parfait dans les murailles; autrement il y aurait ruine et chute certaine, et les vivants se trouveraient confondus avec les morts, en supposant, comme je le crois, que ces souterrains étaient des lieux de sépulture ouverts au public.

Esta escuela original antiquísma americana, estas fábricas y muchas otras esparcidas por el nuevo continente, nos demuestran de mas á mas, unos conocimientos que nunca se podria sospechar de una nacion que siempre ha sido reputada de bárbara, injustamente, si no fuera por los documentos originales aun existentes, los que con sus defensores hacen su apología, digo, suponer que la teoría debia preceder la práctica, y no obrarian maquinalmente, sino sobre planes discurridos ó meditados. No hay dudas, ellos tenian su geometría, sujeta como la nuestra á cálculos y reglas invariables.

Cette antique et originale école américaine, ces constructions, et beaucoup d'autres qui sont éparses sur le nouveau continent, dénotent de plus en plus des connaissances qu'on n'aurait pu supposer chez une nation qui fut toujours, quoique injustement, réputée barbare. Mais les preuves qui sont encore existantes, et qui font son apologie mieux que les paroles de ses défenseurs, ces preuves, dis-je, montrent que la théorie a dû précéder la pratique, et que, loin de construire machinalement, cette nation travaillait sur des plans réfléchis. Il n'y a nul doute qu'elle avait sa géométrie, consistant, comme la nôtre, en régles et calculs invariables.

Los Indios ya no pueden ser lo que fueron. Los antiguos Egipcios, tan ensalzados por los historiadores de los siglos pasados, en el tiempo de su enflorecencia producian pirámides y colosos, hoy dia no producen mas que chozas y pigmeos, por la razon que las artes necesitan para su fructificacion de un suelo ó campo amplio y libre. La misma suerte ha experimentado la bella y antigua Grecia.

Les Indiens ne peuvent plus être ce qu'ils furent autrefois. Les anciens Égyptiens, si vantés par les historiens des temps passés, produisirent, à l'époque de leur plus grande gloire, des pyramides et des colosses; ils ne produisent aujourd'hui que des cabanes et des pygmées. C'est que les arts, pour prospérer, veulent un champ vaste et libre. Cette belle et antique Grèce en fit aussi l'expérience.

Muchas estatuas antiguas mejicanas de piedra he visto y observado, y en varias de ellas, por la semejanza y carácter puro indiano, se reconoce sin equivocacion que el escultor tomó por tipo á la misma naturaleza é imitó perfectamente al individuo que se propuso copiar, de suerte que estas son las mas regulares; las ideales ó mitológicas son por lo comun monstruosas y espantosas. Son pruebas que esta casta, original ó indígena en su estado primitivo, sencillo y natural, sin mezcla de otras tribus ó naciones exóticas, seria de mejor semblante; y sin preocupacion diré que he observado Indios en varios parages de este reino, particularmente en las serranías, adonde se conservan aun intactos, individuos ó entes que por la bella formacion ó proporcion, podrian servir al desnudo en cualquiera academia europea para modelo del cuerpo humano. Tambien he notado y con admiracion unos rostros de un carácter grandioso, serio, noble, tales que entre los mismos Griegos, hubieran tenido su aprecio, mérito y lugar, robando ó pepenando con un arte sublime de la figura, ya de la cabeza entera ó algunas partes de ella, ya en fin del cuerpo y de sus miembros, formando de estas partes sueltas un feliz conjunto, y superaron en cuanto al arte á la misma naturaleza.

J'ai observé beaucoup d'anciennes statues mexicaines en pierre; dans plusieurs d'entre elles on reconnaît, évidemment, au caractère purement indien, que le sculpteur a pris la nature même pour type, et a parfaitement imité l'individu qu'il voulait représenter; ce sont là les plus régulières. Les figures idéales ou mithologiques sont, pour l'ordinaire, monstrueuses, effroyables. Cela prouve que la race indigène primitive, sans mélange de tribus ou de nations étrangères, était d'une plus belle conformation. Je dirai, sans prévention, que j'ai vu des Indiens, sur divers points du royaume, particulièrement dans les montagnes où la race se conserve pure et entière, qui, pour la beauté des formes et des proportions, pouvaient servir de modèles dans les académies d'Europe. J'y ai admiré aussi des visages d'un caractère grand et noble, qui eussent été appréciés même chez les Grecs, eux qui formaient des chefs-d'œuvre en prenant çà et là, avec un art infini, les plus beaux traits du visage, ou les plus belles parties du corps, pour arriver à un ensemble parfait, et supérieur à la nature elle-même.

¿Qué diremos de los instrumentos propios de que se valian para labrar, desbastar la piedra bruta en canteras, y perfeccionarla con la escuadra y el cincel, dándole finalmente una cualquiera figura esencialmente geométrica? No los podemos llamar con propiedad herramientas, por no haber hallado legítimamente vestigio de este metal hasta la fecha, únicamente los cobrizos. Se sabe por experiencia que la materia ferruginosa resiste menos á la lima del tiempo y se descompone con mas brevedad, sea soterrada ó al aire libre, que el oro, plata y cobre. Harto lo prueban en las estatuas y monedas antiguas griegas ó romanas que permanecen con integridad. La única pieza antiquísima de este mineral, que he podido registrar, fué el cepo que se encontró en una cárcel militar de la célebre Pompeana, sumamente descompuesto, deshaciéndose por hojas ó escamas, bien que esta

Que pouvons-nous dire des instruments avec lesquels les anciens Mexicains parvenaient à travailler, dégrossir, tailler la pierre, et lui donner enfin, avec l'équerre et le ciseau, une figure quelconque parfaitement géométrique? Nous ne saurions dire avec certitude qu'ils fussent de fer; car nous n'avons jamais trouvé vestige de ce métal jusqu'à présent, mais seulement des instruments de cuivre. On sait par expérience que le fer résiste moins au temps, et se décompose bien plus vite, soit à l'air, soit au sein de la terre, que l'or, l'argent ou le cuivre; nous en avons la preuve dans les statues ou les monnaies antiques, grecques ou romaines, qui nous sont parvenues entières. Le seul morceau antique en fer, que j'aie jamais vu, est l'entrave qui se trouva dans une prison militaire de la célèbre ville de Pompéi, mais très décomposée, et s'en allant par feuilles ou par écailles. Il est vrai qu'on pou-

deterioracion ó mengua en él pudo ser por la via ígnea violenta y accidental del Vesubio.

No parece creible que en una época tan reciente de doscientos ochenta años atras ó pasados, que se haya perdido la llave ó el arte de interpretar, comentar, explicar con propiedad los caractéres simbólicos, ó geroglíficos; estas figuras pintorescas ó parlantes, lacónicas; por fin si se trataba de los del antiguo Egipto hartas disculpas ó dificultades se presentan para su imposibilidad, que verosímilmente esta pérdida irreparable será comun entre estas ó ambas naciones, eternamente y con harto sentimiento no hay ni pude haber una legítima compensacion satisfactoria; siempre y con infelicidad la duda (salvo la fé) será en todo nuestra herencia.

Los Mejicanos pudieron haber conservado la pureza de su lengua hasta la época de su rendimiento. Exceptuando su lengua, la que se conoce por certeza expresiva y melodiosa, que casualmente pudo libertarse de los escollos de la ignorancia, las artes, instrumentos de ellas, las pinturas geroglíficas naufragaron, y á pesar de las violentas y constantes heridas que recibió, lo que nada menos se encaminaba al sacudimiento de su basa radical, y últimamente á su total olvido, lo que seria el colmo del desacierto.

Las naciones silvestres ó bárbaras, por otro nombre, las que físicamente se deben poner en este órden ó rango de tales, no usan propiamente de una lengua sujeta á cierta cadencia; es un modo de producirse ó hablar, que la misma necesidad inventó; pero una lengua formada en razon progresiva de la invencion de las artes de una nacion antigua respetable, no puede, á lo menos no parece verosimil, manifestar su pensamiento par gerigonza. Es probable que en cada era el observador atento notará su decadencia, con la introduccion de vocablos exóticos, prosodia nueva y otras reglas ortográficas, contrarias á su antigua gramática. Aun de las lenguas vivas europeas, puede que ninguna se acerca mas á la mejicana por ciertas terminaciones y gran uso de vocablos, las que siempre dulcifican las palabras, como la del idioma español. Aunque las artes y religion de esta nacion mejicana tienen una apariencia de conexion con las de Egipto, pero no su lengua antigua copta. Suponiendo que estas antiquísimas emigraciones vinieron del Asia, ó finalmente del Egipto, y con la serie de los siglos ya establecidas en este continente, pudo haberse enteramente desfigurado su modo de hablar, á manera de los rios, los que á su nacimiento llevan unas aguas cristalinas, las que á medida que se alejan de su cuna, con la incorporacion heterogénea de varias substancias, en su dilatado curso, llega á tal exceso la naturaleza de estas aguas, que cuando se establecen en su destino, el Océano, se hace inconocible y problemático su orígen. Pero advierto que me engolfo imprudentemente, y me aparto del norte propuesto, y podria naufragar en el mar de las opiniones.

Prosiguiendo el discurso y siguiendo la misma derrota, sin embargo de los peligros evidentes que me esperan, en una empresa tan crítica, cual es de poder averiguar por ciertos datos conocidos lo desconocido. ¿De dónde,

vait attribuer cette détérioration à l'action violente du feu, lors de l'enfouissement causé par le Vésuve.

Il est à peine croyable que, dans l'espace si court de deux cent quatre-vingts ans, on ait perdu la clef qui pouvait servir à interpréter, à expliquer avec certitude les caractères symboliques ou hiéroglyphiques, ces représentations pittoresques, parlantes et laconiques. Il en est de celles-ci comme de celles de l'antique Égypte; les mêmes difficultés ou la même impossibilité se présentent; il est bien probable que cette perte est commune aux deux nations, et qu'il n'y a désormais aucun moyen de trouver une explication qui la compense. Le doute sera toujours (excepté en ce qui concerne la foi) notre partage en toute chose.

Les Mexicains ont pu conserver la pureté de leur langue primitive jusqu'à l'époque de la conquête. A l'exception de cette langue, qui est connue pour être expressive et agréable à l'oreille, et qui a pu échapper accidentellement aux écueils de l'ignorance, les arts, les instruments à l'aide desquels on les pratiquait, les peintures hiéroglyphiques ont fait naufrage; et, par l'effet des atteintes violentes et répétées qu'ils ont reçues, ce qui en reste marche à une ruine complète et par suite à un oubli total, ce qui serait le comble du malheur.

Les nations sauvages ou barbares, ou celles qui doivent être rangées dans cette classe, n'ont pas de langue rhythmée ou harmonieuse; elles n'ont qu'une manière de s'exprimer, inventée par la nécessité seule. Mais une langue perfectionnée, en raison du progrès des arts, chez une nation ancienne, ne peut, ou du moins cela est vraisemblable, exprimer ses idées d'une manière obscure. Il est probable qu'un observateur attentif remarquera la décadence d'une langue par l'introduction de mots étrangers, d'une prosodie nouvelle et de règles orthographiques différentes des anciennes. De toutes les langues vivantes de l'Europe il se peut qu'aucune n'approche plus de la langue mexicaine que l'espagnol, par certaines terminaisons, et par l'usage fréquent des voyelles qui adoucissent toujours le langage. Les arts et la religion de cette nation ont une connexion apparente avec ceux de l'Égypte, mais non avec son ancienne langue copte. En supposant que d'anciennes migrations soient venues de l'Asie, ou même de l'Égypte, et que, depuis des siècles, elles soient établies sur ce continent, leur langue a pu se dénaturer entièrement, semblable à ces rivières roulant, à leur naissance, une eau pure et transparente, et qui, à mesure qu'elles s'éloignent de leur source, se chargent de matières hétérogènes qui en altèrent tellement la pureté, qu'on ne peut plus les reconnaître, lorsque, après un long cours, elles arrivent à l'Océan. Mais je m'aperçois que je m'embarque sur une mer dangereuse, celle des conjectures, et que je cours risque d'y faire naufrage.

Cependant, en suivant ce discours, et sans me dissimuler les écueils d'une telle entreprise, savoir, de chercher à deviner l'inconnu par le connu; d'où, quand et comment vinrent ces migrations? De quel point de l'hori-

cómo y cuándo vinieron á poblar este inmenso continente? ¿De qué punto del horizonte, la nacion que llamamos mejicana? Sabemos por la sagrada Escritura que despues ó inmediatamente de la confusion vergonzosa de las lenguas, ocurrida en la soberbia é inútil torre de Babel, que los operarios se dividieron por no entenderse, lo que les precisó ú obligó á tomar una direccion contraria, partiendo de este punto de reunion ó de centro comun al género humano, cual seria la misma torre; y siguiendo esos pueblos por instinto ó por impulso de una fuerza sobrenatural, dejaron sus patrias y mudaron de tierras; y nuestros Americanos tomarian el rumbo del poniente hácia las costas orientales de este antiquísimo mundo, y tan nuevo para nosotros. El caso seria saber, ó adivinar la época de la llegada de nuestros Indios mejicanos, si fué luego al punto de la confusa separacion ó si mucho despues de ella. Esta nacion en particular de cualquier modo que sea me inclina ó me persuade á creer que fué por el rumbo oriental de este continente. ¿Sobre qué paralelo transitaron, si la multitud de ellos era ó no considerable, qué tiempo emplearon en su peregrinacion, qué lengua hablaban, cuáles eran sus trages, cuál su religion? En fin preguntas ociosas; todos misterios inaveriguables y perdidos á jamas, ó sin la menor esperanza: y como pasaron el Océano, á esto tal cual lo físico no puede dar mas que lo histórico algunos auxilios fundados sobre probabilidades.

No hay duda alguna que por lo que nos presenta la naturaleza en nuestra época, á primera vista del tránsito de esas emigraciones orientales, ó del oeste ó del levante, vemos un Océano dilatado cual separa la Africa de la América, si se valieron de ciertos barcos para ese pasage, á nosotros nos parece cosa cuasi impracticable, sin el recurso de la brújula. Dejando este punto obscuro y tenebroso, recurriremos á la misma naturaleza. Se sabe que ademas del diluvio universal, el que no fué segun las leyes ordinarias, sino por órden superior á ellas ó contra su curso, habiendo despues otros diluvios parciales causados por hundimientos repentinos de tierras, cavernas centrales, etc., sea por la via húmeda ó por la ígnea, lo que muda el terreno en agua y separa un pais del otro, salvo que las cimas de los cerros mas elevados ó cordilleras famosas se quedaron enjutas y formaron islas contiguas, haciendo escala y de puente de comunicacion, por decirlo asi, de una region á otra. El golfo mejicano, las islas Antillas de barlovento y sotavento, con alguna apariencia de posibilidad, son efectos de unas causas físicas como las expresas. El seno mejicano se considera como un inmenso cráter.

La parte mas poblada de esta antigua region, y seria la primera, parece que lo fué las costas orientales; y despues se propagaron al sudeste y al nordeste. Lo que se puede aun verificar por las ruinas crecidas que se hallan como sembradas entre estos puntos medios ó colaterales. Los mismos monumentos de las artes atestan ó hacen fé de esta verdad, pues he viajado por la costa occidental ó del mar del sur con ningun suceso favorable á los vestigios de que se trata, que siempre son guias para determi-

zon arriva la nation que nous nommons mexicaine? Nous savons, par les saintes Écritures, que depuis, ou immédiatement après la confusion des langues survenue lors de la tour de Babel, les ouvriers, ne s'entendant plus, se divisèrent et partirent dans des directions opposées, s'éloignant de cette tour comme d'un centre commun pour le genre humain. Ces peuples, soit par instinct, soit par une impulsion surnaturelle, abandonnèrent leur patrie, changèrent de climats; et peut-être nos Américains prirent-ils la direction de l'ouest jusqu'aux côtes orientales de ce vieux monde si nouveau pour nous. Resterait à savoir l'époque de leur arrivée : si ce fut au moment de la séparation, ou long-temps après. Je suis persuadé que, de quelque manière que ce soit, cette nation est arrivée dans ce continent par l'orient. Mais sous quel parallèle opéra-t-elle son passage? était-elle ou n'était-elle pas nombreuse? quel temps employa-t-elle à son voyage? quelle langue était la sienne? quel costume avait-elle? enfin, quelle était sa religion? Ce sont toutes questions inutiles; ce sont des mystères que nous n'avons pas le moindre espoir d'éclaircir. Pour ce qui est de savoir comment ils ont pu passer l'Océan, les connaissances physiques ne peuvent nous donner, non plus que l'histoire, aucune donnée probable.

Il est hors de doute, selon ce que nous voyons aujourd'hui, que ces migrations, qu'elles soient venues de l'est ou de l'ouest, ont eu à traverser l'immense Océan qui sépare l'Afrique de l'Amérique. Dire si elles se servirent de navires quelconques pour un tel voyage, c'est ce qui nous semble impraticable, sans le secours de la boussole. Laissant ce point obscur, nous recourrons à la nature même. On sait qu'outre le déluge universel, qui n'eut pas lieu d'après les lois ordinaires, mais par une volonté supérieure ou contraire à ces mêmes lois, il y a eu d'autres déluges partiels, causés par des tremblements de terre subits, par l'effet de cavernes intérieures; enfin, des catastrophes amenées par l'eau ou le feu, ce qui a changé les terres en mers, et séparé des contrées les unes des autres, laissant paraître seulement les sommets des hautes montagnes, qui sont ainsi devenues des îles contiguës, et servant, pour ainsi dire, de points de communication d'une région à l'autre. Le golfe du Mexique, les Antilles, ont été formées, selon quelque apparence, de la manière que nous venons de dire. Ce golfe est considéré comme un immense cratère.

La partie la plus peuplée de cette antique région, et qui aurait été aussi la première peuplée, paraît être la côte orientale; la population se serait étendue de là vers le sud-est et le nord-est. C'est ce qu'on peut encore vérifier par les nombreuses ruines de monuments dont toutes ces contrées sont parsemées. Ces monuments des arts font foi de ce que j'avance; car j'ai parcouru la côte occidentale, celle de la mer du Sud, sans rencontrer aucune ruine de ce genre; et ce sont elles qui nous guident dans

narnos ó para conducirnos al fin propuesto y tan deseado, cual es la patria de donde vinieron, y el orígen de sus artes.

Cuánto habrá padecido en los siglos apartados de los nuestros la superficie de este admirable pais, no se necesita mas que una ojeada para su conviccion, y pleno conocimiento de los efectos tan terribles, producidos por ciertas causas internas ó centrales, que operan á la haz de la tierra el trastorno local de algunas partes del globo. Los volcanes ó fuegos soterrados que invisible é insensiblemente fermentan al punto de hacer explosiones, haciendo mudar los valles y llanos en un espectáculo horroroso y lastimoso, ningun pais del orbe acaso habrá tenido en esta parte mas vicisitudes que esta América.

Que viniese de la Asia, la cuna matriz del género humano, es de fé; pero el cuándo y por dónde abordaron es un problema sin salida.

La península de Yucatan destinada por naturaleza, convidando por su situacion cómoda, al recibimiento y al hospedage de estos ilustres viajantes, no podia menos de ser un incitativo para fijarlos en estas costas deliciosas; y con esta consideracion diremos que la época de la construccion de las obras arquitectónicas y de escultura que todavía existen en parte ó en el todo, fué muy anterior á la llegada de los Mejicanos, en las orillas de las lagunas dulces y saladas, cuyas naciones antiguas y primitivas usarian de los instrumentos ferruginosos para entallar la piedra, etc.; y que por ciertas crísis periódicas de la naturaleza, erupciones volcánicas, sumersiones repentinas y otros accidentes sepultaron en el centro de la tierra el hombre y los instrumentos que usaba en las artes de su invencion, lo que me obligó en varias partes en solicitud de ellos á hacer excavaciones, que á la verdad hasta lo presente han sido infructuosas.

Me enseñaron ó me manifestaron dos diges antiguos en Oajaca, encontrados en esta tierra, ambos reparables por sus contornos y materia. El primero representa un plan pentágono de agata transparente de dos pulgadas de extension, y algo menos de anchura, y media pulgada de canto ó grueso; su color dominante es del cuerno ó pedernal mas ó menos obscuro, tiene en su superficie una vena de color mas obscuro, riveteada de un liston blanco de leche, con cierta regularidad, el todo visto á la luz causa un esplendor muy agradable. Aquí se juntan tres cosas, la antigüedad, el arte y la materia perfectamente bruñido y con un pulimiento perfecto, aquí no se ven señales de la lima, frotacion, etc., parece obra de la misma naturaleza, tiene un taladro para su colgadura. Otro compañero dige, al mismo destino, y es una piedra de toque finísima, sembrada por varios granitos de oro ó cobre, perfectamente bien dibujada, contornada y pulida; tendrá dos pulgadas y media de longitud y algo mas de pulgada y media de latitud. Su plan es exágono y dispuesto segun las reglas de geometría. Su mayor canto ó grueso llegará á media pulgada : esta piedra, de color negro perfecto, es compacta y reluciente; el taladro corresponde en el canto superior y hecho con arte, y forma

nos recherches et peuvent nous conduire au but desiré, celui de reconnaître le pays d'où sont venus leurs auteurs, et quelle a été l'origine de leurs arts.

Un coup d'œil suffit pour faire voir combien, dans des siècles éloignés de nous, ce pays a souffert des effets terribles produits par certaines causes intérieures qui opèrent à la surface du globe de grands bouleversements. Les volcans, les feux souterrains qui fermentent d'une manière inaperçue, jusqu'à ce qu'ils fassent explosion, changent les vallées en montagnes et les montagnes en vallées, avec d'horribles désastres, et nulle contrée du monde ne l'a plus éprouvé que l'Amérique.

Que les populations primitives soient venues de l'Asie, berceau du genre humain, cela n'est pas plus douteux qu'un article de foi. Mais quand et où abordèrent-elles, c'est un problème qu'on ne peut résoudre.

La presqu'île de Yucatan, destinée, pour ainsi dire, par la nature, en raison de sa position favorable, à recevoir et à donner asile à ces illustres émigrants, ne pouvait que les inviter à se fixer sur ses côtes délicieuses. Cela nous porte à dire que l'époque de la construction des ouvrages d'architecture et de sculpture qui existent encore, en tout ou en partie, fut bien antérieure à l'arrivée des Mexicains sur cette plage, dont les nations primitives se servaient d'instruments de fer pour tailler la pierre; et que, par suite de certaines crises périodiques de la nature, éruptions volcaniques, submersions soudaines, et autres catastrophes, l'homme et les instruments dont il se servait pour pratiquer les arts de son invention se trouvèrent ensevelis dans le sein de la terre. C'est ce qui me porta, plus d'une fois, à faire des fouilles qui, à la vérité, ont été jusqu'ici infructueuses.

On me montra, à Oajaca, deux bijoux antiques qui y furent trouvés, et qui sont tous deux remarquables par la forme et par la matière. Le premier offre un pentagone en agate transparente, de deux pouces de hauteur, un peu moins en largeur, et un demi-pouce d'épaisseur. Sa couleur dominante est celle du *silex pyromachus*, plus ou moins foncé. Il y a, à la superficie, une veine plus noire, bordée d'un liséré blanc de lait avec une grande régularité. Le tout, vu à la lumière du jour, a un éclat très agréable. Ce bijou réunit trois choses : l'antiquité, la matière et l'art avec lequel elle est travaillée; le poli en est parfait, et l'on n'y remarque aucune trace de la lime ou d'un frottement quelconque; on dirait une œuvre de la nature même. Il y a un trou qui aidait à suspendre cet ornement. L'autre avait probablement la même destination; c'est un morceau de pierre de touche, très fine, semée de grains d'or ou de cuivre, d'une forme régulière et d'un poli très brillant. Ce morceau a deux pouces et demi de long, un peu plus d'un pouce et demi de large, et un demi-pouce d'épaisseur. Son plan est hexagone, et taillé selon les régles géométriques. Cette pierre, d'un beau noir, est compacte et luiante. Le trou correspond à la partie supérieure, et forme une

una curva interior, trabajada con el mayor primor. Para ver ó gozar del bello efecto que producen esos compartimientos al ojo del observador, es menester tomar la luz del ángulo de 45 grados, tomar el punto óptico ó la perspectiva conveniente; nunca puede figurarse uno que se halla en América á vista de tales dibujos, sino en la Grecia, y á la vista de estos prodigios arquitectónicos no pude menos de averiguar con que instrumentos labraban esas piedras, que solicité con el mayor empeño, ofreciendo premios á los Indios.—Allá se las hayan.

Al oriente y á poca distancia del pueblo de San-Agustin Etla, existe una cantera de piedra de molino y tambien dos ojos de agua salada que llaman las Salinas. Al norte de la misma ciudad cosa de dos leguas hay una cantera de mármol superior, por su color, y por su grano muy fino, sanguineo, mas ó menos obscuro, puro blanco, tambien amarillo muy claro; se halla en una loma cerca de la hacienda de D. Victor Manero.

Salimos de la ciudad de Antequera el 1° de agosto de 1806, para el reconocimiento de las antigüedades de San-Pablo-Mitlan, pasando por el pueblo de Clacolula, á siete leguas de esta ciudad y tres del pueblo dicho de Miquitlan.

Notificar su situacion física ó topográfica; especie de valle algo reseco y engolfado entre cerros áridos y dispuestos semicircularmente, á 17 grados y medio de latitud, goza de un clima ó temperatura que media entre frio y calor; sus producciones principales son el maiz y el maguey, especie diferente del de tierra fria; es menos corpulento, sus pencas son de menos anchura y dispuestas en una situacion que se acerca á la línea vertical, su color ceniciento claro; asi como su aspecto varia, tambien el sabor de su licor es diferente. En cuanto á lo frutal, la pitaya es la que domina. Como el terreno es reseco facilita la propagacion de los insectos ponzoñosos, hay bastantes víboras, alacranes y sobre todo una especie de araña mediana, dotada de la naturaleza de un veneno sumamente activo y mortal. Las tarántulas, gigantes de su especie, abundan, pero son menos dañosas.

En cuanto á su actual poblacion es mediana, y ha experimentado la igual suerte ó catástrofe que sus antiquísimos monumentos, menguando por progresion inversa; ignoramos, y parece que será para siempre, si fué ciudad ó capital de algun reino ó señorío, el año de su fundacion, cuáles eran sus primeros habitadores, de qué parte del globo vinieron á establecerse en esta parte retirada, y como escondida de este inmenso continente, y cuál habrá sido el motivo de elegir de preferencia esta lúgubre situacion á otra mas vistosa y risueña; todas son preguntas oscuradas, pero dignas de ser ilustradas y comentadas, para enriquecer la historia antigua de este reino mejicano. Los únicos datos y autoridad á quienes debemos apelar son á sus monumentos artistos. Ellos con su lengua muda pero expresiva y significativa, nos explicarán quizas algunas de las dudas citadas; y asi los consultaremos, y tomándolos por guia para poder caminar

courbe dans l'intérieur, travaillée avec une extrême adresse. Pour jouir du bel effet que produisent ces facettes, il faut prendre la lumière par un angle de quarante-cinq degrés, et chercher l'aspect le plus convenable. On ne saurait se figurer qu'il existe en Amérique de tels morceaux, dignes de la Grèce; comme aussi, à la vue de ses prodiges d'architecture, on se demande avec quels instruments on a pu les travailler. J'ai inutilement offert des récompenses aux Indiens, pour me dire où il pourrait s'en trouver.

A l'est d'Oajaca, et à peu de distance du village de Saint-Augustin-Etla, il y a une carrière de pierre meulière, et deux sources d'eau salée qu'on appelle les Salines. A deux lieues au nord de la même ville, il y a une carrière de marbre remarquable par sa couleur et son grain fin; il est de couleur sanguine plus ou moins foncée, blanc pur, et jaune clair. Cette carrière se trouve dans l'intérieur d'une colline, aux environs de l'habitation de D. Victor Manero.

Nous partîmes de la ville d'Antequera, le 1er août 1806, pour aller reconnaître les antiquités de San-Pablo-Mitlan, en passant par le village de Clacolula, à sept lieues de cette ville, et à trois de celui de Miquitlan.

Sa position topographique présente une sorte de vallée resserrée entre des collines arides, disposées d'une façon demi-circulaire. Ce lieu est situé au dix-septième degré et demi de latitude, dans un climat tempéré; ses productions principales sont le maïs et le maguey, d'une espèce différente de celui que produisent les terres froides; il est moins grand, ses piquants sont moins larges, et disposés d'une manière plus rapprochée de la ligne verticale; sa couleur est grisâtre. De même que son aspect diffère, sa liqueur a aussi une saveur différente. A l'égard des arbres à fruits, c'est la *pitaya* qui y abonde le plus. La sécheresse du sol favorisant la propagation des insectes venimeux, il y a un assez grand nombre de vipères, de scorpions, et sur-tout une sorte d'araignée de taille moyenne, dont le venin est extrêmement actif et mortel. Les tarentules de la plus forte espèce y sont en grand nombre, mais elles sont moins dangereuses.

Quant à la population, elle y est peu considérable; elle a éprouvé le même sort que ses anciens monuments, dont le nombre a diminué au lieu de s'accroître. Nous ignorons, et probablement nous ignorerons toujours, si ce fut une ville, si ce fut la capitale d'un royaume ou d'une simple seigneurie, quelle fut l'époque de sa fondation, quels furent ses premiers habitants, de quel point du globe ils vinrent s'établir dans cette partie retirée d'un immense continent, et quel fut le motif qui leur fit préférer cette position triste et lugubre à d'autres plus agréables. Ce sont toutes questions fort obscures, mais dignes d'être approfondies pour parvenir à connaître l'histoire ancienne du Mexique. Les renseignements uniques, la seule autorité, auxquels nous puissions nous rattacher, ce sont les monuments des arts; leur langage muet, et cependant significatif, nous aide à lever quelques uns des doutes que je viens d'expri-

con alguna luz en esas sendas oscuras é inciertas, aunque siempre no podremos por sus investigaciones prometernos de aclarar radicalmente nuestras dudas sobre sus destinos ó usos en la antigüedad. ¿Son obras consagradas á su falsa religion á manera de oratorio ú templo cubierto, de mausoleos, sepulturas expuestas á los cuatro vientos, á la admiracion pública, ó de lugar únicamente reservado á la conmemoracion y al obsequio ó exequias de los cuerpos de sus difuntos de alta esfera?

El primitivo nombre de este antiguo parage confronta en alguna manera con lo insinuado, pues, Liubá, significa en la lengua matriz zapoteca, sepultura, y con las vicisitudes que acarrea el tiempo, los Mejicanos, habiendo á su imperio éste, mudaron su antiguo apellido, segun su máxima ó leyes, á los pueblos y provincias que conquistaban, y de Liubá se transformó en Miquitlan, lo que indica infierno ó lugar de tristeza, en lengua mejicana, ó da á entender el sitio ó punto céntrico en donde los vasallos de este reino de varias partes de la circunferencia tenian órden de hallarse á ciertos actos políticos ó religiosos en determinados dias ó estaciones del año, en cumplimiento de lo mandado por su soberano gobierno.

Si los consideremos como reales palacios, sus planos geométricos, su alzado, ingresos, sus apartamientos interiores, todo en fin repugna y violenta la razon, y obliga á considerar estos edificios debajo de otro aspecto y no como vivideros ordinarios á la usanza de esta nacion.

Estas grandes, magníficas fábricas, ejecutadas con una prodigalidad de materiales verdaderamente romana, asentadas á poca distancia unas de otras en el lugar mas dominante del pueblo, en parte enteras, y en parte arruinadas, dan la mayor idea del poder del señor que las mandó construir, igualmente de la destreza de los artífices.

Debo advertir que con el fin de evitar en esta descripcion repeticiones de medidas por varas, las que siempre son molestas, me ha parecido mas acertado remitirme á las escalas graduadas, las que se hallan al pie de su correspondiente monumento. En cuanto á sus planos, alzados y demas dimensiones geométricas, en cada plano habrá su escala de proporcion, y cuando me valgo en el discurso de esta descripcion de los términos facultativos acerca de los miembros arquitectónicos de estos monumentos de uso en la arquitectura griega y romana, como V. G. los de arquitrabe, pilastras, cornisa y otros, no es para aparentar ciencia, sí por cierta semejanza que tienen con ellos, y el fin mio es darme á entender lo menos mal que puedo.

Nº 78. — Cuatro son los palacios antiguos; el primero nº 78, y segundo nº 81, son contiguos; el tercero nº 83, ocupa parte de la iglesia parroquial y toda la casa curatal; el cuarto nº 84 permanece en un solar grande, en fin á poca distancia unos de otros.

Nº 79. — Pero el que se atrae desde luego toda la atencion del inteligente, es el que se halla delineado debajo

mer. Aussi, nous les consulterons et nous les prendrons pour guides, pour nous diriger dans ces routes obscures et incertaines; mais nous ne pouvons, même avec leur aide, nous promettre de lever entièrement le voile qui couvre leur ancienne destination, leur usage dans l'antiquité. Sont-ce des monuments consacrés aux faux dieux, des espèces d'oratoires ou temples couverts, des mausolées, des sépultures exposées ouvertement à la vénération publique? ou bien est-ce simplement un lieu réservé à la commémoration ou aux dépouilles mortelles de certains personnages élevés?

Le nom primitif de cette localité s'accorde, en quelque façon, avec ce que je viens d'insinuer; car *Liuba* signifie, en langue zapotèque, sépulture; or, par suite des changements qu'apporte le temps, les Mexicains s'en étant emparés, et ayant altéré son nom, selon ce qu'ils avaient coutume de faire à l'égard des provinces conquises, ils ont fait de *Liuba*, *Miquitlan*, qui signifie dans leur langue, enfer, lieu de tristesse, ou qui donne à entendre aussi un point central où les vassaux du royaume ont ordre de se rendre, des divers points de sa circonférence, pour s'acquitter de certains actes politiques ou religieux, à certaines époques déterminées, et accomplir ainsi la volonté du gouvernement suprême.

Si nous voulons considérer ces monuments comme des palais de rois, leurs plans, leurs façades, leur accès, leur distribution intérieure, tout enfin, répugne à cette destination, et force la raison à les voir sous un autre point de vue, et non comme des habitations ordinaires à l'usage de la nation qui les éleva.

Ces grandes et magnifiques constructions, exécutées avec un luxe de matériaux vraiment digne des Romains, placées à peu de distance l'une de l'autre, dans un lieu qui domine la ville, sont en partie entières, en partie ruinées, et donnent une grande idée de la puissance du prince qui les fit élever, et de l'habileté des ouvriers.

Afin d'éviter, dans le cours de cette description, les répétitions de mesures par *varas* ou par pieds, ce qui est assez fastidieux, il m'a paru plus commode de renvoyer aux échelles qui se trouvent au bas du dessin de chaque monument. A l'égard des plans, élévations et autres dimensions, chaque plan a aussi son échelle de proportion; et, quand j'emploierai des termes relatifs aux divers membres architectoniques en usage dans l'architecture grecque ou l'architecture romaine, comme, par exemple, les mots architrave, pilastre, corniche, ou autres, ce ne sera pas pour faire étalage de science, mais à cause de la ressemblance que présentent les parties de monuments que j'aurai à décrire; enfin, ce sera pour me faire entendre le mieux, ou le moins mal, que je pourrai.

Nº 78. — Il existe, à *Mitla*, quatre palais antiques. Le premier, nº 78 (*Planche XXIX*), et le second, nº 81, sont contigus; le troisième, nº 83, est occupé par une partie de l'église paroissiale et par le presbytère; le quatrième, nº 84, est situé sur une grande esplanade; tous, je le répète, peu éloignés l'un de l'autre.

Nº 79. — Celui, sans contredit, qui mérite le plus d'attention, est représenté dans le dessin nº 79. Son as-



D'après le dessin original de Castaneda

Lith. de Thierry frères succ. de Engelmann

2e Expédition

Planche XXX



de este número, por su aspecto magestuoso, sus adornos ó decoraciones de mosaico, su regular conservacion, y sobre todo lo particular de su invencion; todo este conjunto produce en el alma del observador un no sé qué de encanto y de admiracion inexplicable.

Tiene por cimiento y basa este edificio un zócalo macizo, de bastante altura y anchura, que le rodea por los cuatro vientos, de manera que tambien le sirve de atrio para llegar á su plano; hay tres graderías, una en el centro de la fachada y dos laterales, fabricadas en sus extremos á ángulos salientes. Los escalones son formados por unas piedras grandes cortadas á escuadras y figura cada uno una especie de paralelipípedo.

Da entrada la escalera á las tres puertas sin señales de batiente alguno, las que hacen frente á la parte meridional del horizonte. Estan divididas ó las separan cuatro pilastrones. En su cornisamento ó especie de capitel, se halla en cada una un nicho circular, el que apeaba una cabeza sea de animal ó tal vez calavera, lo que hubiere sido de mucha importancia para la descripcion exacta de estos preciosos monumentos, pues en este caso, no quedaba dudas sobre el destino de ellos, y era una muestra infalible; aunque me dijeron que una India poseia una de ellas, y que la tenia embutida en la pared de su casa; pero por mas diligencias que practiqué no pude dar con ella.

El arquitrabe, asentado sobre las tres pilastras, es un sólido escuadrado, y de una enorme magnitud de piedra granitosa, perfectamente desbastada y nivelada. Los compartimientos divididos por unos tableros cuadrilongos, terminados por unas molduras cuadradas que sobresalen á la línea de la muralla, contienen en sus planos unas grecas de alto relieve de una bella invencion, pues sus dibujos presentan unos enlaces complicados arreglados á una exactísima geometría, con una grande union entre las piedras que los componen, las que son de varios gruesos y configuraciones; ademas se advierte una perfecta nivelacion en toda esta admirable ensambladura.

El embasamento del edificio se forma de una hilera de piedras sillares, bien escuadradas, y sus juntas bien entendidas. Corona la obra una moldura muy saliente, la que se prolonga por sus diferentes frentes. Los ángulos reforzados por unos hermosos estribos de sillares con sus molduras.

Lo interior corresponde á la magnificencia de lo exterior; las entradas mentadas, introducen luego en un salon máximo prolongado de una vasta extension, dividido longitudinalmente de oriente á poniente por una ereccion de seis columnas de piedra berroqueña, de un solo trozo, de una vara de diámetro y cinco y media varas de altura; y su frente sin adorno de basa ni de capitel, su extremidad superior se redondea hácia su centro, ó forma una curvatura al eje. El oficio de estas columnas seria el de sustentáculo á los órdenes de viguerías.

Lo interior de las paredes de estas dilatadas piezas no tiene otro revestimiento que una encaladura con una

pect majestueux, ses ornements ou décorations en mosaïque, sa belle conservation, et sur-tout sa remarquable invention, tout cela réuni produit dans l'ame de l'observateur une impression d'enchantement et d'admiration indicible.

Cet édifice est assis sur un massif en maçonnerie d'une hauteur médiocre, qui l'entoure des quatre côtés; ce massif sert aussi d'aire pour les pièces intérieures. Il y a trois escaliers[1], l'un au centre de la façade, les deux autres sur les côtés, et terminés latéralement à angles droits. Les marches sont faites de grandes pierres taillées, formant à-peu-près un parallélipipède.

L'escalier donne entrée par les trois portes, qui ne portent aucune trace de fermetures, et qui font face au midi. Elles sont séparées par des pilastres, dans le chapiteau desquels il y a une sorte de niche circulaire qui renfermait probablement une tête, soit d'homme, soit d'animal quelconque, ou même une tête de mort, ce qui eût été important pour la description exacte de ces précieux monuments; car, dans ce cas, il n'y aurait plus eu de doute sur leur destination; c'eût été une indication certaine. Plusieurs personnes me dirent qu'une Indienne possédait une de ces têtes, et qu'elle était encastrée dans le mur de sa maison; mais, quelque diligence que j'aie faite, je ne pus la trouver.

L'architrave, assise sur les trois pilastres, est un bloc de granit, taillé carrément, d'une grandeur énorme et parfaitement uni. Il y a des compartiments divisés par panneaux oblongs, entourés de moulures carrées et saillantes, et qui renferment dans leur plan des grecques en relief, d'une belle invention; leurs dessins représentent des entrelacs compliqués, d'une grande exactitude géométrique; les pierres qui les composent sont parfaitement assemblées, elles sont d'épaisseurs et de formes diverses; enfin on remarque un niveau parfait dans tout cet appareillage.

L'embasement de l'édifice est formé d'une file de pierres de taille, bien nivelées et bien jointes. Une sorte de moulure très saillante le couronne et règne tout autour. Les angles sont renforcés par des espèces de contreforts en pierres de taille d'un bel aspect, et qui ont aussi leurs ornements.

L'intérieur répond à la magnificence de l'extérieur. Les portes dont j'ai parlé introduisent dans une salle très alongée, divisée longitudinalement, de l'est à l'ouest, par une file de six colonnes en granit, d'une seule pièce, qui ont trois pieds de diamètre, et seize à dix-sept pieds de haut. Ces colonnes sont lisses, sans bases ni chapiteaux; l'extrémité supérieure est arrondie; probablement leur office était de soutenir les rangs de solives.

Les murs intérieurs de ces grandes pièces n'ont d'autre revêtement qu'un enduit de chaux, recouvert d'une

[1] D'après le plan n° 78, c'est un seul escalier qui monte en même temps à la porte du milieu et aux deux portes latérales.

capa de mezcla fina dada de color, con bermellon combinado con almagre, y muy sólidamente bruñido, bien que se ha deteriorado mucho, y solo tal cual trozo se ve de él; pero lo bastante para su conocimiento. Es de advertir que generalmente todo el palacio interior y exteriormente hasta las columnas fueron bañados del mismo color.

El pavimento de toda la obra es una mezcla de cal y arena, cubierta ó torterada de otra composicion mas fina, bruñida y lustrosa, de un color entrevesado de gris y azul. Aun permanecen trozos de él que manifiestan su solidez.

Estas viviendas *b* ó salas cuadrilongas y de poca anchura con su puerta correspondiente, son revestidas por la parte de afuera y por la de adentro con las mismas grecas que decoran los lienzos exteriores de toda la fábrica.

Los techos, suelos de toda la obra, se componian de unos órdenes de viguerías ó troncos naturales y rollizos, sin ser escuadrados, de una media vara de diámetro; y sus cabezas eran empotradas en el macizo superior de la pared. Supieron elegir para el efecto la madera del ahuehuete, especie de sabino, el que significa en mejicano ir á viejo. En efecto es incorruptible, dura muchos años en pie ó en vida, y muerto ó cortado igualmente resiste una larga serie de tiempos.

N° 80. — Es lástima que de estas tres cuadras ó salones *d*, solo existe uno, pero muy desmantelado á pesar de lo dicho; por lo que manifiestan sus grandiosas ruinas; vemos un salon prolongado y angosto igualmente dividido por una hilera compuesta de cinco columnas del mismo fuste y diámetro, solo existen en pie dos en los extremos de ella.

El punto de vista que ofrecen estas antiguas ruinas á cierta distancia, produce un grande efecto, y nos representan muy bien y con una viva expresion la imágen ó el retrato de la venerable antigüedad, y el fracaso que opera la lima inexorable y destructora del tiempo sobre las frágiles obras de los mortales.

N° 81. — El segundo palacio, de menos complicacion, pues el plano de sus cuatro salas *a* delinea un cuadrado equilátero, y resultando de este órden una plazuela *b* igualmente cuadrada que contiene un ámbito despejado y de mucha capacidad.

N° 82. — De las cuatro salas que existian en la antigüedad solo tres permanecen; de la cuarta lo único que queda es el zócalo ó terraplen; las otras, aunque muy maltratadas por las injurias de los siglos, conservan todavía los miembros esenciales como las paredes, puertas, pilastras con los nichos ya mentados; el grueso extraordinario de las paredes y el poco vano de lo interior sumamente angosto; destechadas, y cuasi enteramente desnudadas de sus filas de piedras sillares, y de sus molduras y frisos á la mosaico, salvo algunos trozos que pudieron escaparse de la mano del hombre, mas dañosa á

couche polie et brillante de vermillon combiné avec de l'oxide de fer. Cette couche est extrêmement détériorée; mais les parties qui subsistent encore, çà et là, en font juger suffisamment, et font voir que tout ce palais, intérieurement et extérieurement, y compris les colonnes, était peint de cette même couleur.

Le pavement est fait d'un mélange de chaux et sable, recouvert d'une autre composition fine, polie, et de couleur mélangée, gris et bleu. Il en reste encore des fragments qui prouvent une grande solidité.

Les salles indiquées par la lettre *b* (voir le plan n° 78), sont de forme alongée, peu larges, et ont des portes correspondantes, placées en face l'une de l'autre. Elles sont revêtues, en dedans et en dehors, des mêmes grecques qui décorent l'extérieur de tout l'édifice.

Les plafonds et les planchers se composaient d'un rang de solives formées de troncs naturels, non équarris, ayant un pied et demi de diamètre. Les deux extrémités étaient encastrées dans la partie supérieure de la muraille. On avait choisi, pour cet usage, le bois d'une espèce de sapin, nommé dans le pays *ahuehuete*, et dont le nom mexicain signifie *vieillir*. En effet, ce bois est incorruptible; l'arbre dure de longues années sur pied, et, coupé et travaillé, il résiste encore un très long espace de temps. (*Planche XXX.*)

N° 80. — Il est à regretter que, des trois salles indiquées par la lettre *d*, qui formaient le tour de la place (voir le plan n° 78), il n'en existe plus qu'une, et encore, dans un triste état de dégradation. Cependant, ce qui en reste atteste la grandeur de ces ruines; c'est une salle longue, étroite, également partagée par une rangée de cinq colonnes de même hauteur et de même diamètre. Il n'en existe plus que deux, une à chaque extrémité. (*Planche XXXI.*)

L'aspect que présentent ces antiques débris, à une certaine distance, produit un grand effet; ils offrent d'une manière frappante l'image de cette vénérable antiquité, et les ravages que la faux inexorable du temps exerce sur les œuvres fragiles de l'homme.

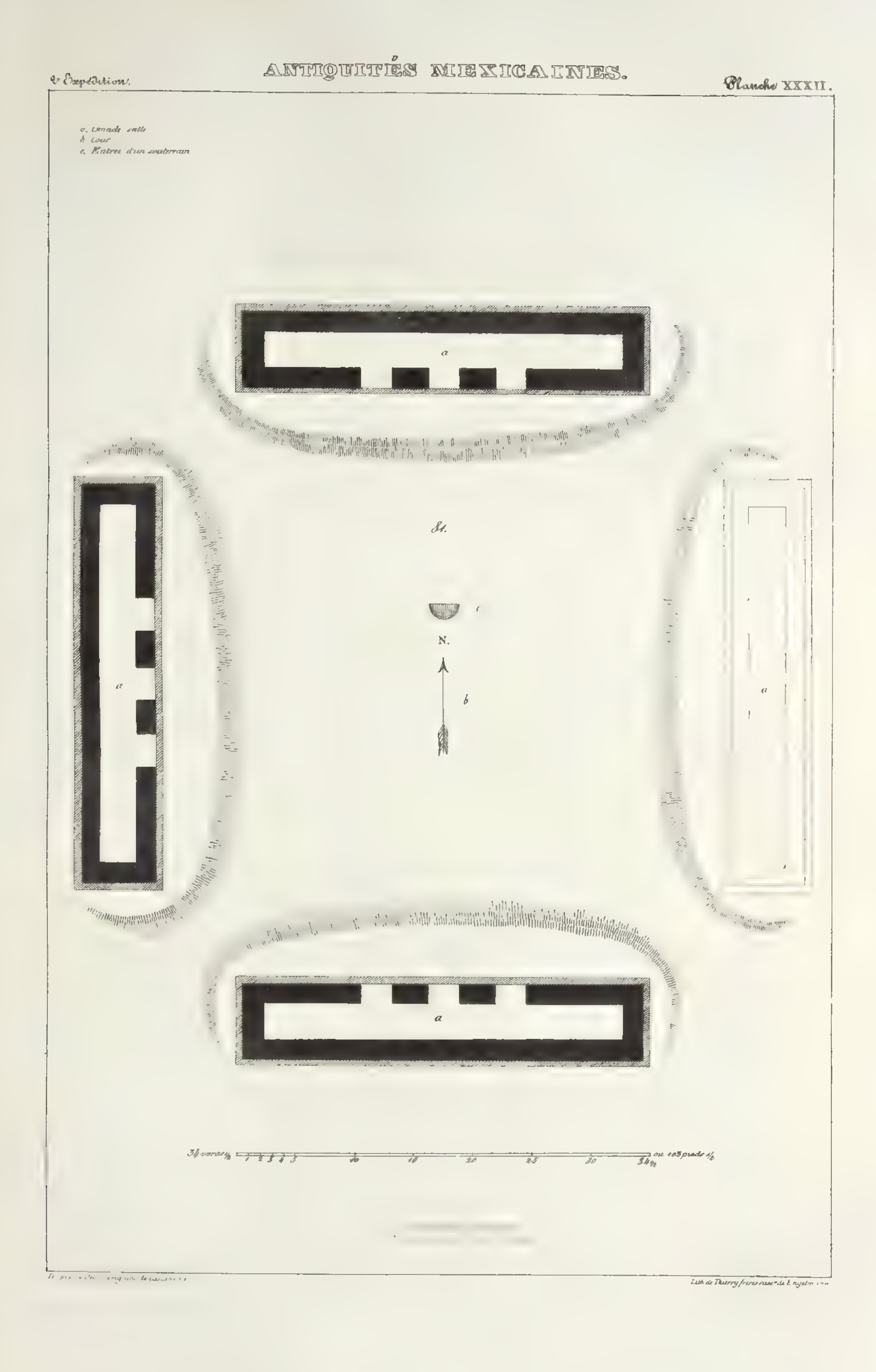
N° 81. — Le second palais est d'une construction moins compliquée. Son plan présente quatre salles *a*, placées de manière à déterminer un carré, dont il résulte une place régulière de la même forme que la précédente, et assez étendue, *b*. (*Planche XXXII.*)

N° 82. — Des quatre salles qui existaient autrefois, il n'y en a plus que trois; on ne voit plus que l'aire ou le terre-plein sur lequel était élevée la quatrième. Les autres ont été fort maltraitées par les siècles, cependant elles ont conservé les parties les plus essentielles : les murs, les portes, les pilastres, avec les mêmes petites niches circulaires; on y remarque la même épaisseur extraordinaire des murailles, et le peu de largeur de l'espace intérieur; les toits sont également écroulés. Les murs sont dépouillés de leur revêtement de pierres de taille, de leurs moulures et de leurs frises en mosaïque, excepté

80



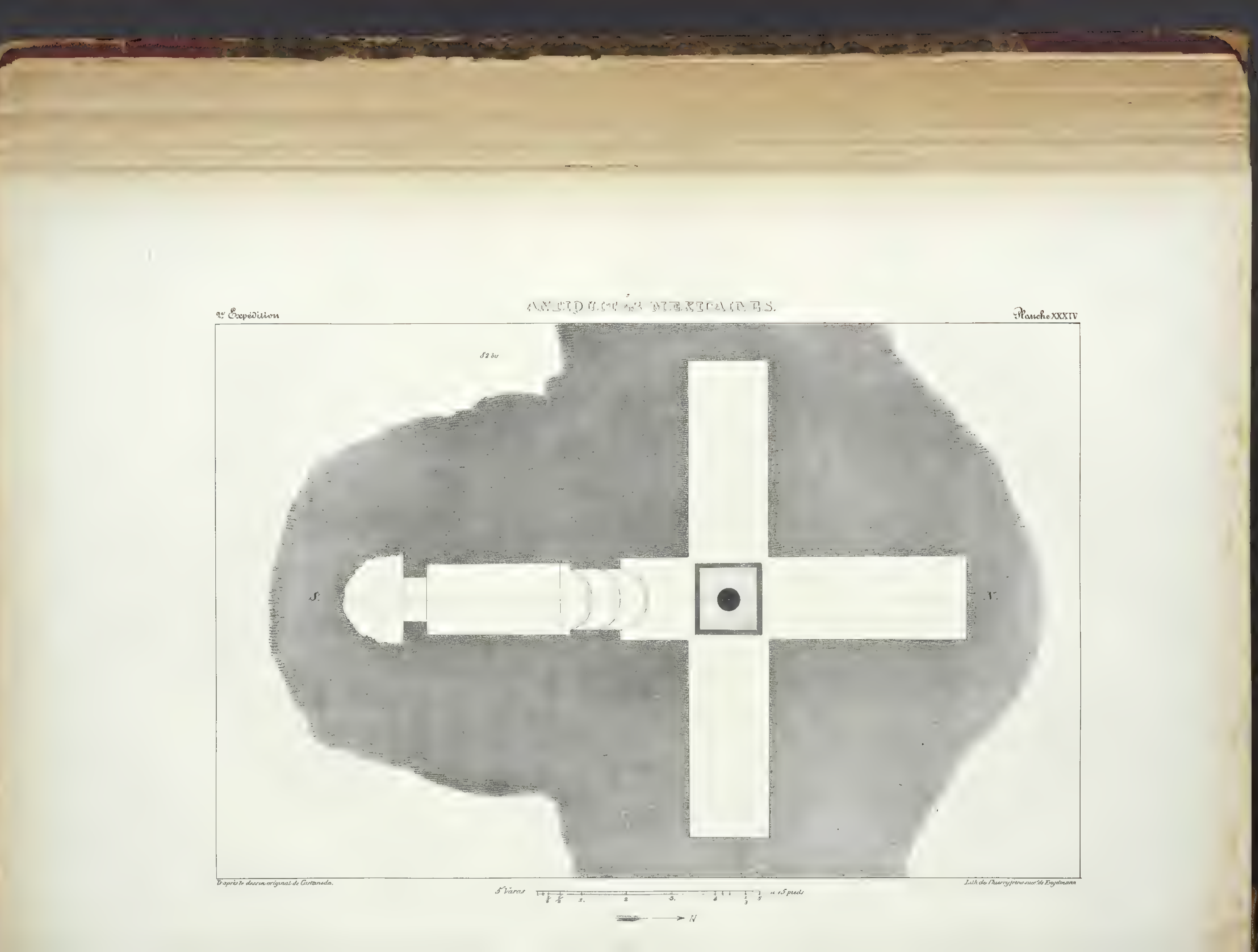
N



Lith. de Thierry frères succrs de Engelmann

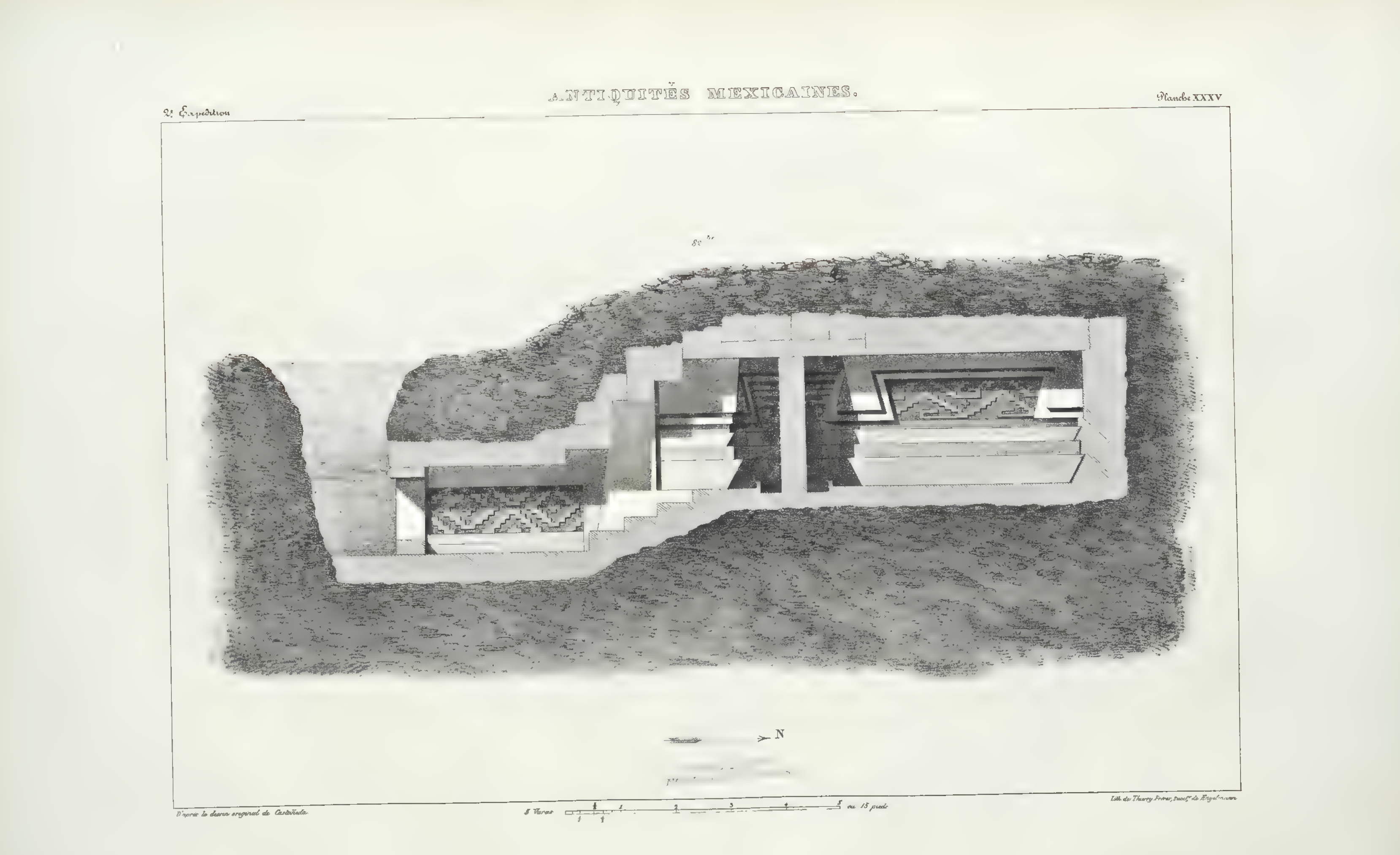
Expédition Planche XXXIII





D'après le dessin original de Castañeda.

Lith. de Thierry frères succrs de Engelmann

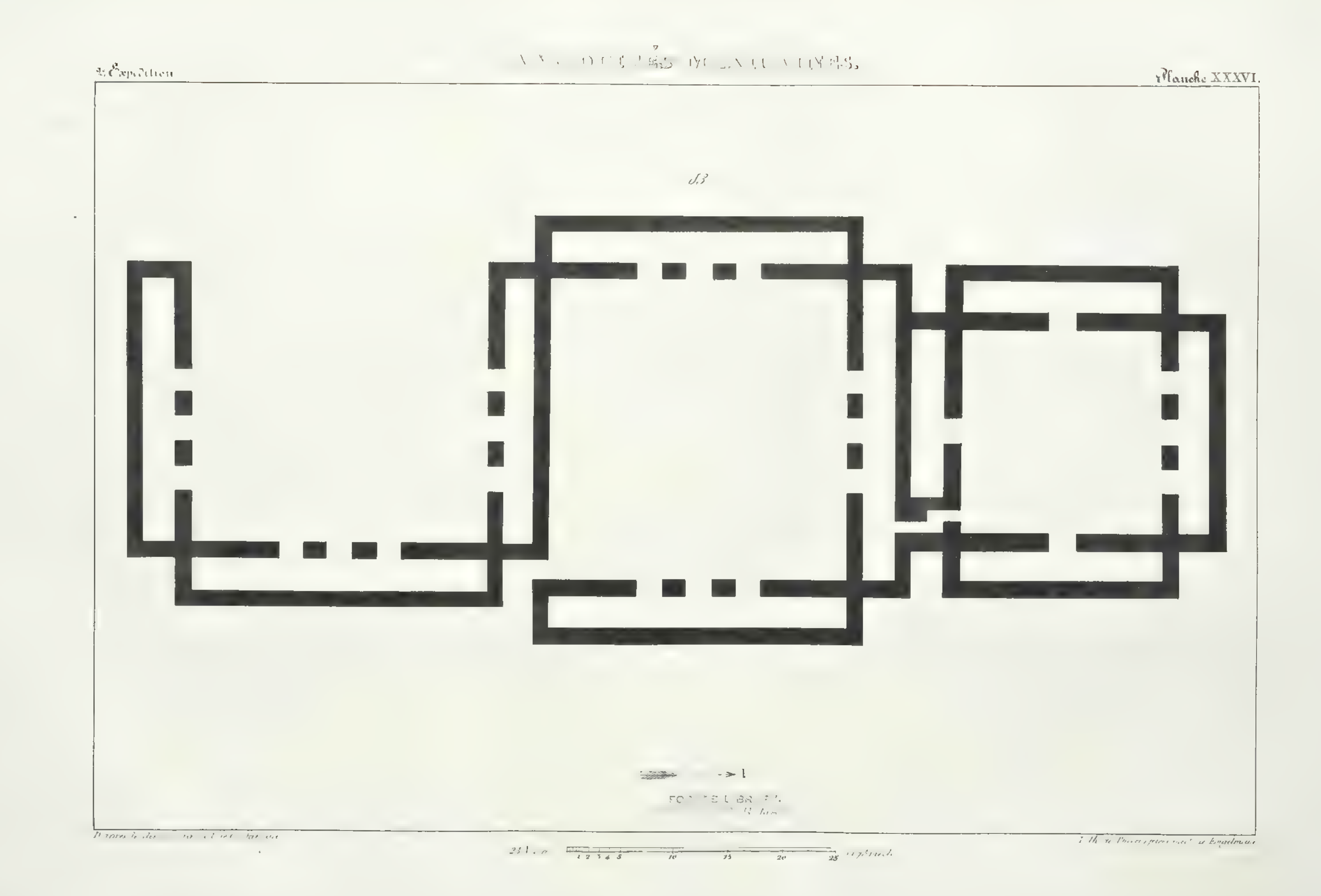


D'après le dessin original de Castañeda.

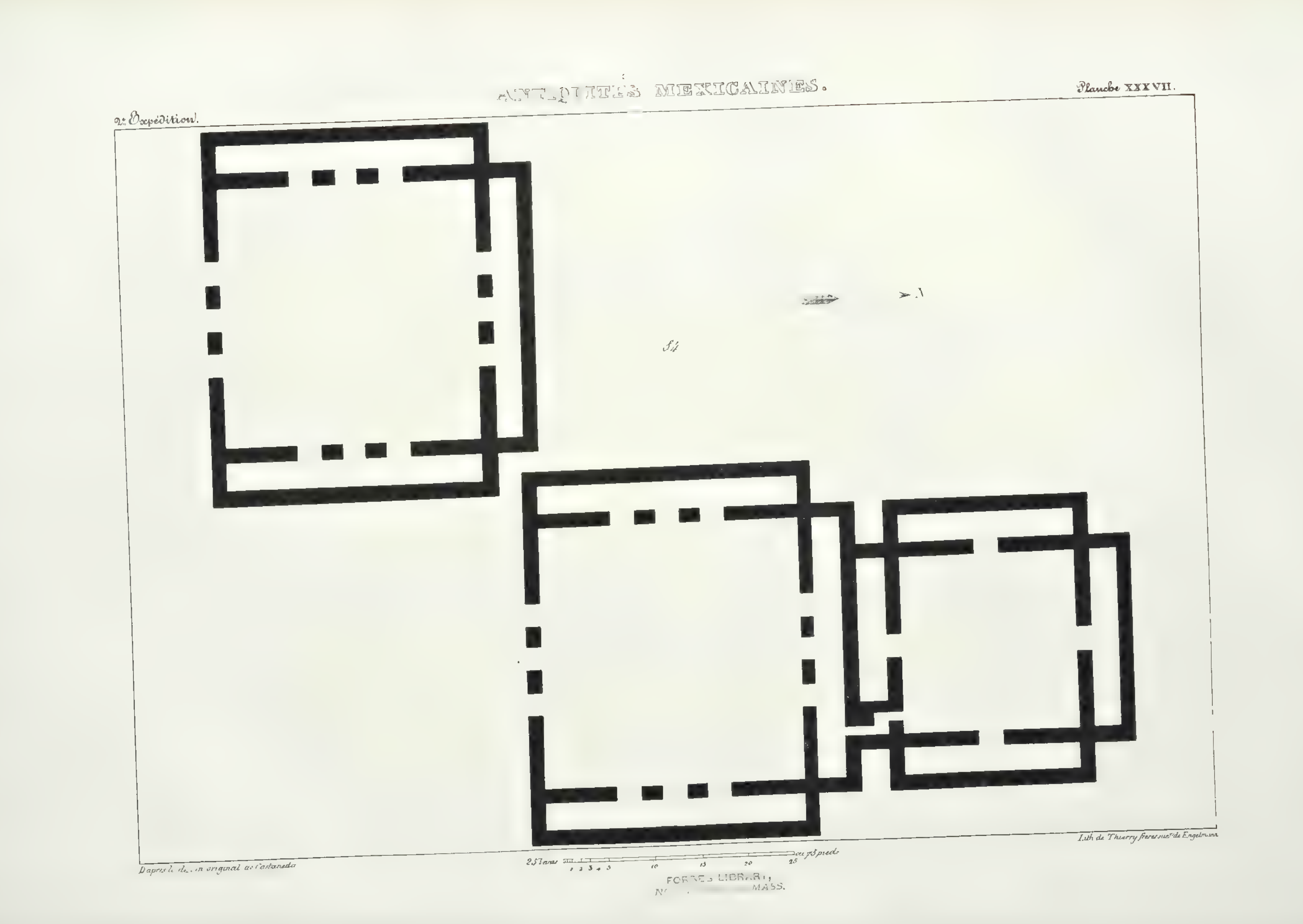
Lith. de Thierry Frères, succ.rs de Engelmann

2e Expédition

Planche XXXVI.



ANTIQUITÉS MEXICAINES.



D'après le dessin original de Castañeda

25 Toises 1 2 3 4 5 10 15 20 25 ou 75 pieds

Lith. de Thierry frères succrs de Engelmann

las obras antiguas de consideracion, por sus piedras escuadradas, que por la del tiempo. El dibujo ó delineacion de este hará ver lo que de ellas se ha podido sacar.

La plazuela, *b*, delinea un cuadrilátero rectángulo abierto por sus ángulos, cuyos lados ocupan las cuatro cuadras prolongadas y asentadas sobre sus zócalos con las dirigidas al centro de dicha plazuela. Varian los planes no substancialmente.

N° 82 *bis* y 82 *ter*.—Debajo del zócalo del salon que hace frente á las regiones australes, yace un sepulcro gentílico, C; su plano es crucífero, de bastante amplitud, enriquecido de varios compartimientos de mosaicos; y en el punto central que forma la interseccion de las dos líneas perpendicular y horizontal, nace verticalmente una columna cilíndrica de una pila cuadrangular, y sirve de pedestal, basa ó apoyo á una losa grande cuadrada, puesta de cielo; y sus cuatro esquinas abrazan los cuatro ángulos rectos que dividen y delinean las cuatro cuadritas, las que eran los tristes receptáculos de la parte material del hombre; los cubrian unas losas escuadradas haciendo oficio de cielos rasos; todo lo visible de él era pintado de bermellon ó de almagre. Tiene su puerta soterrada, su callejon y sus escalones para su entrada. No he hallado en este magnífico sepulcro y en sus varios adornos de escultura, ninguna figura simbólica, como calaveras, huesos, etc., que alude á la muerte, propias decoraciones de semejante lugar. Se podrá ver para mayor conocimiento de esta notable obra sepulcral, su plano, n° 82 *bis*, y corte, n° 82 *ter*, valiéndose de su escala para su medicion.

N° 83.—En este tercer palacio la parte de sus antiguas murallas ocupan la iglesia parroquial y la casa curatal. Su plano manifestará su tenografía y distribuciones particulares de salas; en cuanto á las puertas se hallan soterradas; los materiales son los mismos, y los patios que es lo que se puede averiguar de su antigua construccion, aunque muchas de sus paredes subsisten en pie, á la verdad muy destrozadas, igualmente sus adornos de grecas, pero el todo confuso y desordenado en el estado actual en que se halla; lo mas interesante es su plano, el que varia de los dos primeros, y prueba la fecondidad de ideas en su arquitecto.

N° 84.—Este palacio contiene en su plano dos edificios con distintas distribuciones; ellos no hacen cuerpo, pero por su grande proximidad, la que distará una vara, todas sus paredes, muy lastimadas, se mantienen paradas, y sus puertas, lo que facilita su plano. Aquí tambien se advierte en él otro órden en el repartimiento de sus piezas; por algunos restos de sus adornos se puede colegir la semejanza que tendrian con los antecedentes, y que todas esas grandes fábricas fueron ideadas todas sobre un mismo plano de operacion. Se admira uno de no encontrar ventanas rajadas en ninguna parte de las pa-

quelques débris qui ont pu échapper à la main des hommes, plus redoutable pour les œuvres antiques construites en pierres taillées, que la main du temps. Le dessin qui est compris sous ce numéro fait voir tout ce qu'on en peut recueillir (*Planche XXXIII*).

La place, *b*, forme un carré long, ouvert aux quatre angles, et dont les côtés sont occupés par les quatre salles élevées sur leurs terres-pleins, dont les façades regardaient le centre de la place. Leurs plans ne varient pas d'une manière sensible.

N° 82 *bis* et 82 *ter*.—Sous le sol de la salle qui fait face au nord, il y a un souterrain qui a servi de sépulture, au temps du paganisme (voir l'entrée indiquée par la lettre *c*, sur le plan N° 81). Son plan forme une croix d'assez grande étendue. Ce souterrain est enrichi de divers compartiments en mosaïque. Au point central d'intersection des deux lignes, se trouve une colonne cylindrique, qui est posée sur une pierre quadrangulaire, et qui soutient une autre grande dalle formant la voûte ou le ciel. Ses quatre côtés regardent quatre caveaux carrés qui recevaient les dépouilles mortelles des personnages auxquels ils étaient destinés. Ils sont couverts par de grandes dalles servant de voûtes plates. Le tout était peint de vermillon ou d'oxide de fer. L'entrée souterraine, les corridors, les marches de l'escalier existent encore. Je n'ai trouvé dans cette magnifique sépulture et dans ses divers ornements sculptés aucune figure symbolique, comme têtes de morts ou ossements, emblèmes ordinaires de ces sortes de lieux. Pour avoir une idée plus complète de ce monument sépulcral, il convient de se reporter à son plan, n° 82 *bis* (*Planche XXXIV*), à sa coupe, n° 82 *ter* (*Planche XXXV*), et aux échelles qui les accompagnent.

N° 83. — Le troisième palais est occupé, ou du moins une partie de ses anciens murs, par l'église paroissiale et par la maison du curé. Son plan fait voir sa contenance et sa forme, ainsi que les distributions intérieures des salles. Les portes sont obstruées ou enterrées; les matériaux sont les mêmes que dans les constructions précédentes; les cours et leurs murailles sont les seules parties qui puissent être explorées; elles sont encore debout, pour la plupart, mais fort détériorées ainsi que les ornements en forme de grecques dont elles étaient revêtues; le tout est dans un grand désordre et une grande confusion. Le plus intéressant, c'est le plan, qui diffère des deux premiers, et qui prouve la fécondité de l'architecte (*Planche XXXVI*).

N° 84.—Le quatrième palais renferme dans son plan deux édifices avec leurs distributions distinctes. Ils ne se touchent pas, mais leur proximité est telle qu'il n'y a pas trois pieds de distance. Toutes les murailles, fort dégradées, restent sans emploi, et les portes sont libres, ce qui facilite d'en lever le plan. On y remarque un autre ordre dans la distribution des pièces intérieures. Quelques restes d'ornements mettent à même de reconnaître une certaine ressemblance avec les autres constructions, et font penser qu'elles furent toutes conçues et exécutées sur un même plan. On est surpris de ne trouver aucune

redes de estos grandes edificios; y recibian la luz por los vanos de las puertas, las que no debian, segun aparece, tener batientes, y asi siempre estaban abiertas.

N° 85. — A una legua y media del pueblo y á su oriente, hay una antigua fábrica ó sea casa de campo, construida á la falda ó medianía de un cerro elevado, el que da entrada á la serranía que llaman de los Mixes. La estructura de sus paredes es de cal y piedras escuadradas, puestas por filas y sin otro ornamento ú ornato. Su plano es un cuadrilátero, con sus cuatro cuadras correspondientes, y cada una sus puertas, y forman interiormente un patio de poco ámbito.

N° 86. — A pocos pasos de un oratorio gentílico, que se mantiene aun en este pueblo, se halla un antiguo sepulcro debajo de un pequeño túmulo de tierra, á dos varas de profundidad; su plano es cuadrilongo, sus muros revestidos de piedras sillares, de molduras y de grecas; obra muy bien acabada; tenia de cielo unas losas grandes y prolongadas; en uno de sus cuatro costados hay una puertecita, la que se inclina al ocaso. En la excavacion que hicimos de este sepulcro no hubo otro hallazgo que una calavera y demas piezas de su armazon y otras osamentas menores, con varios trozos de loza fina y de color azulado.

N° 87. — Otro sepulcro vimos á cosa de media legua del dicho, en una excavacion á la que asistió el pueblo, tambien debajo de un cerrito artificial; es crucífero, y un poco mayor en dimension.

Esta antigua nacion zapoteca fué amadora constante de las artes del dibujo, obsequiosa acerca de sus difuntos, y sumamente religiosa, lo que prueban sin impugnacion sus propios monumentos, como productos esenciales que dimanan de un sabio gobierno; sobre todo la religion fué como la cuna de las bellas artes entre las naciones de mas remota antigüedad; vemos los Egipcios, con el auxilio de la arquitectura, levantar templos suntuosos, recurrir á la escultura para la representacion de sus dioses, y valerse de la pintura para el adorno interior de los dichos templos.

La misma textura de las piedras labradas indica su vejez, operacion natural de los siglos, que graban profundamente en ellas el sello respetable de la antigüedad, sin exceptuar á los peñascos mas sólidos.

Pero ¿cuál seria la época de la construccion de esos antiquísimos monumentos? ¿si todos son contemporáneos ó si se levantaron progresivamente? Es cierto que en cuanto á sus planes, alzados, adornos y ornatos todos siguen un mismo órden, mas ó menos complicado y dirigido por una misma escuela. Consultando los palacios mas ruinados con alguna reflexion, la tez de las piedras principales que hacen cuerpo con ellos, y las molduras y grecas, se columbra una obra menos concluida y de menos complicacion; y segun la observacion insinuada, concluiremos que algunas denotan mas antigüe-

fenêtre pratiquée dans aucune partie des murailles de ces vastes édifices; ils recevaient la lumière par les ouvertures des portes, lesquelles ne paraissent pas avoir jamais eu de fermetures et restaient par conséquent toujours ouvertes (*Planche XXXVII*).

N° 85. — A une lieue et demie à l'est de la ville, il y a une ancienne construction qui peut avoir été une maison de campagne, bâtie sur le penchant d'un tertre élevé, à l'entrée de la chaîne de collines qu'on appelle *de los Mixes*. Les murs sont en chaux et pierres taillées carrément, et posées par rangées sans aucun ornement. Le plan offre un quadrilatère, avec quatre salles ayant chacune leur porte, et formant au milieu une cour de peu d'étendue (*Planche XXXVIII*).

N° 86. — A peu de distance d'un oratoire ou autel païen qui existe encore dans cette ville, il y a un tombeau antique sous un petit *tumulus* en terre, et à six pieds de profondeur. Son plan offre un carré long; les murs sont revêtus de pierres de taille, de moulures et de grecques. Cet ouvrage est construit avec soin; de très grandes dalles forment la voûte, qui est plate. Dans l'un de ses quatre côtés, vers l'ouest, il y a un petit renfoncement. Dans la fouille que je fis faire de ce tombeau, je ne trouvai qu'une tête de mort, quelques fragments d'un squelette et d'autres ossements plus petits, avec divers morceaux d'une pierre d'un grain fin et de couleur azurée (*Planche XXXIX*).

N° 87. — Nous trouvâmes, à une demi-lieue de cette sépulture, dans une fouille à laquelle assistèrent tous les habitants, un autre tombeau, également sous un tertre artificiel. Il est en forme de croix, et un peu plus grand que l'autre (*Planche XXXX*).

L'ancienne nation zapotèque aima constamment les arts du dessin, fut toujours remplie de respect pour ses morts et extrêmement religieuse; c'est ce que prouvent d'une manière irrécusable ses monuments, résultats immédiats d'un sage gouvernement. La religion fut la source des beaux arts chez les nations de l'antiquité la plus reculée. Nous voyons les Égyptiens, avec le secours de l'architecture, élever de magnifiques temples, recourir à la sculpture pour la représentation de leurs dieux, et employer la peinture pour l'ornement intérieur de leurs édifices religieux.

L'aspect seul des pierres taillées, dans les monuments de Mitla, indique leur vieillesse; c'est l'œuvre naturelle des siècles, qui impriment profondément le sceau de l'antiquité, même aux rochers les plus durs.

Mais à quelle date remonte la construction de ces monuments? Ont-ils été tous élevés simultanément, ou à des époques successives? Il est certain que dans leurs plans, leurs façades, leurs ornements, ils suivent une même marche, plus ou moins compliquée, mais se rattachant tous à la même école. En examinant avec attention les palais les plus ruinés, la configuration des pierres principales qui font corps avec eux, les moulures et les grecques dont ils sont ornés, on reconnaît un travail moins achevé, d'une complication moins grande; et d'après cette donnée, nous conclurons que, parmi ces édifices, les uns sont


45

86

N

2 Varas ¼ ½ ⅓ 1 2 ou 6 pieds

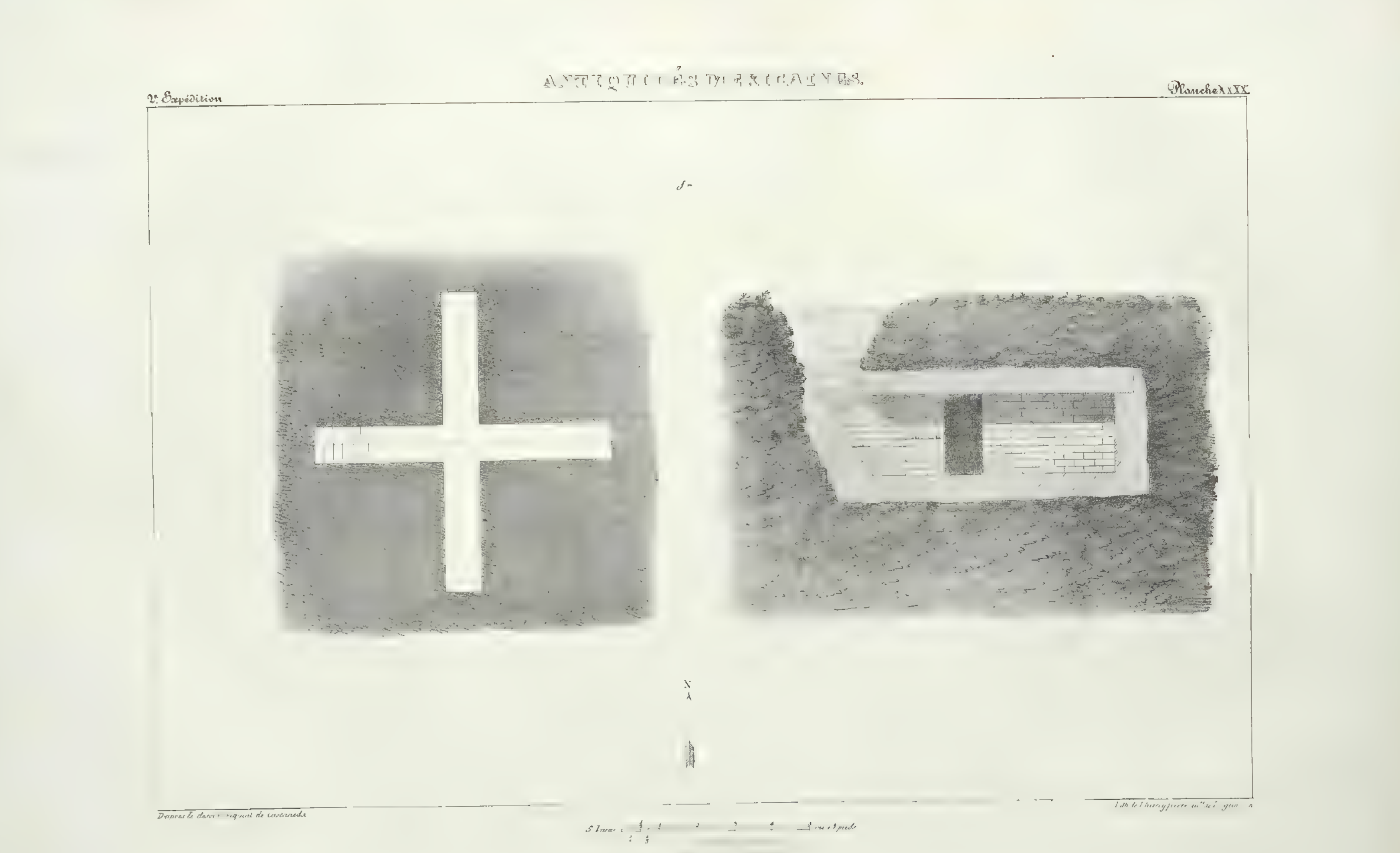
D'après le dessin original de Castañeda

Lith. de Thierry Frères, succ. de Engelmann

2e. Expédition

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

Planche XXX



D'après le dessin original de Castañeda

dad que otras; y así consideraremos el de mejor conservacion, de mas amplitud y de mas ornatos, y en fin mas acabado ó perfeccionado, como el último, ó de menos ancianidad, cuando el arte se aproximaba á su perfeccion.

Lo mas reparable es la magnitud del sólido prismático que sirve como de arquitrabe á la fachada meridional; el diámetro y eje de las columnas cilíndricas, ordenadas en fila, que hacen una seccion prolongada, las que reparten en dos porciones iguales el salon mayor; la ensambladura de las piedras que revisten exteriormente el edificio, sus varios tamaños, sus córtes tan bien nivelados, sus juntas sin mezcla ni ingredientes algunos; en fin y en particular las obras de mosaico. Todas estas piedrecitas se conservan y se auxilian mutuamente, y forman todavía una especie de sólido en la mayor parte de la superficie de la muralla del palacio principal, que hubiera sido con alguna restauracion á su tiempo, capaz de ser invulnerable á las vicisitudes que ocasionan las series de los siglos.

En las partes en donde no pudieron seguir el órden de sus grecas en mosaico, lo verificaron en los umbrales de las puertas, esculpiendo de bajo relieve la serie de sus ideas pintorescas.

La calidad de las piedras que visten y adornan por fuera y por dentro son blanquecinas, no muy duras. Supieron reunir con felicidad el sólido de las obras egipciacas á la elegancia del dibujo griego en sus labores de relieve mosaico. No se repara ni se conoce en la ensambladura y union íntima de las junturas de esas piedrecitas, ninguna mezcla, pegadura, ingrediente, nada ó ninguna substancia ó materia pegajosa ó glutinosa. Un corte bien anivelado, y bien ajustada una contra otra, plan contra plan, canto liso y recto componen el mecanismo de la obra mosaica. Estas piedrecitas regulares ya estan algo carcomidas y roidas, por los efectos del contacto del aire y del agua con ellas. La disposicion ó la entalladura de las mas pequeñas se parece bastante á la cuña ó figura piramidal de base cuadrangular; el vértice se encrusta ó hinca en la pared, y parte de su plan queda fuera y á la vista; y son de varios tamaños y configuraciones á manera de jaboncillos ó ladrillos, y se embuten en la pared interior, la que es de tierra preparada, hollada ó beneficiada cuando fresca y pastosa. Unas se ponen ó asientan de plano, segun pide el dibujo, otras de canto vertical ó diagonalmente. La parte entrante se termina por lo regular ó por una curva ó angularmente. Otras piedras ó losas escuadradas, en el lado ó plan visible tienen una figura regular de relieve, como la voluta, la piramidal, la romboidal, etc.

El macizo ó grueso de las paredes se compone de una tierra mezclada y beneficiada con arena y cal, en la que se embutian las grecas, y en lo demas ó parte inferior que hace friso llano, añadieron piedras; y es de mucha consistencia.

Es imposible averiguar de dónde tomaron el tipo de este bello pensamiento que contemplamos con admiracion en los repartimientos de sus trece elegantes diseños,

plus anciens que les autres. Ainsi, nous considèrerons celui qui est le mieux conservé, le plus grand, le plus orné, enfin le plus achevé et le plus parfait, comme étant le plus récent, et construit à l'époque où les arts étaient le plus avancés.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la grandeur du bloc qui sert d'architrave dans la façade exposée au midi; le diamètre et la hauteur des colonnes cylindriques rangées en file, et qui séparent la grande salle en deux parties égales; l'appareillage des pierres qui font le revêtement extérieur de l'édifice, leurs grandeurs diverses, leur coupe si régulière, leur assemblage sans ciment ou autre matière; enfin, et sur-tout, les ornements en mosaïque. Toutes ces petites pierres se soutiennent et se conservent mutuellement, et forment comme une sorte de masse homogène dans la plus grande partie de la muraille du palais principal, qui, s'il avait été réparé en temps utile, aurait pu résister à toutes les vicissitudes des siécles.

Dans les parties où l'on n'a pas pu suivre le même travail pour les grecques en mosaïque, on les a continuées sur les linteaux des portes, par exemple, en les sculptant en relief.

La qualité des pierres qui servent au parement, en dedans et en dehors, est blanchâtre et médiocrement dure. On a su réunir avec bonheur, dans ces constructions, la solidité égyptienne et l'élégance grecque dans le travail de mosaïque en relief. L'œil ne comprend rien à l'assemblage ou à l'union parfaite de ces petites pierres, sans aucun ciment, ni aucune matière conglutinante. Une coupe bien lisse, une juxtaposition étroite, plan contre plan, constituent tout ce travail de mosaïque. Ces pierres sont un peu arrondies maintenant par l'action de l'air et de la pluie. La disposition ou la taille des plus petites ressemble un peu à celle d'un coin, ou d'une pyramide à base quadrangulaire; le haut s'incruste dans la muraille, et une partie du plan inférieur reste saillante; elles sont comme des briques de diverses grosseurs et de diverses formes, et on les implantait dans le mur en terre préparée pour cet usage, lorsqu'elle était encore fraîche et visqueuse. Les unes se mettaient à plat, selon le dessin à suivre, les autres de champ dans une position soit diagonale, soit verticale. La partie entrante se termine ordinairement par une courbe ou par un angle. Quelques autres pierres ou briques sont taillées carrément et portent sur la face extérieure une figure régulière sculptée en relief, soit volute, pyramide ou rhomboïde.

Le massif des murs est composé d'une terre mêlée de chaux et de sable, dans laquelle sont incrustées les grecques, et, dans la partie inférieure, qui forme une frise unie, on a employé de la pierre. Ces murs ont beaucoup de solidité.

Il est impossible de savoir où les constructeurs ont pris le type de cette belle disposition que nous admirons dans les treize plans élégants de Mitla, et de savoir

y cuál de ellos habrá sido el primero, segun el órden natural de nuestras ideas ó producciones es pasar de lo sencillo á lo complicado. Debemos extrañar muchísimo el hallar entre esos occidentales Indios, los mismos pensamientos, los que se semejan, en cierta manera, á los de los Griegos.

Los artistas suelen encontrarse en sus invenciones. Acontece lo propio en cuanto á sus obras arquitectónicas, imitando á las de los Egipcios en lo sólido de ellas, empleando, para conseguir este fin, piedras de una magnitud extraordinaria, asimismo la forma piramidal; y añadiremos tambien la actitud constante de sus estatuas, salvo algunas, parecidas á las egipciacas, sin poder afirmar si es casualidad, ó si tomaron directamente el prototipo de sus artes de dicha nacion.

Debemos añadir á esos conocimientos artistas las observaciones astronómicas que practicaban; pues sin esta ciencia no hubieran podido determinar la línea meridiana, la de sur á norte y la ecuatorial; pues he observado con la brújula en la mano, que constante é invariablemente, salvo pocos casos, las fachadas de sus edificios y las puertas principales se dirigen y reconocen los puntos esenciales ó cardinales de la esfera. Esta puntual direccion la observan igualmente en sus oratorios de figura piramidal, y no solamente en las obras expuestas al aire libre, se nota lo propio acerca de sus sepulcros subterráneos. Eran en extremo escrupulosos en la observancia de sus usos y costumbres, y harto lo demuestran sus obras arquitectónicas y las de escultura, siguiendo servilmente las pisadas de sus antepasados.

Cuatro cosas son de reparar en los palacios: la una es que solo dos de estos (el 1° y el 2°) tienen zócalo, los otros son edificados inmediatamente sobre la haz del terreno; la segunda es que el primer palacio es mas alto en cuanto al terreno, y no está anivelado con el segundo; la tercera que parece que deben su colocacion á la casualidad, sin conservar entre ellos órden ó simetría alguna; y la cuarta que son edificados con los mismos materiales y en el peor sitio del pueblo, pero en mas altura. Buscarian este parage alto para huir de las aguas por ser su suelo peñascoso de mas resistencia para sostener el macizo de esas pesadas obras. Lo del llano es arenoso y se anega en tiempo de aguas.

Considero de que estas obras, por la estructura sólida, por el grueso de sus murallas, por la estrechez de su capacidad y por la situacion física en donde se fabricaron, no fueron destinadas á la habitacion de los reyes; sabemos por la historia que los palacios de esos señores ocupaban los sitios mas amenos y risueños, y aun lo prueban los residuos de Chapultepeque, Istapalapan, Tescuco, Guastepeque y otros. Muy al contrario de

quel a été le premier construit[1]. Selon nos idées, et selon l'ordre naturel des choses, on a dû passer du simple au compliqué. On doit s'étonner beaucoup de trouver une certaine analogie dans les conceptions de ces Indiens et dans celles des Grecs.

Les artistes se rencontrent souvent dans leurs œuvres. Les Mexicains ont imprimé un caractère propre à leurs monuments, tout en imitant les Égyptiens dans la solidité qu'ils ont su leur donner, en y employant des pierres d'une grandeur extraordinaire, et en adoptant la forme pyramidale. Nous dirons aussi qu'il y a de la ressemblance dans la pose de leurs statues, à l'exception de quelques unes, avec celle des statues égyptiennes, sans pouvoir affirmer si c'est un hasard, ou s'ils prirent directement le type de leurs arts chez cette nation.

Il faut ajouter à ces connaissances dans les beaux arts les notions astronomiques que possédaient ces anciens peuples; car sans cela ils n'eussent pu même déterminer la ligne méridienne et la ligne équatoriale qui leur servirent (comme je l'ai vérifié la boussole à la main) à orienter, à peu d'exceptions près, les façades de leurs édifices, et les portes principales, qui sont toujours tournées vers les points cardinaux. Ils ont également observé cette disposition dans leurs autels ou oratoires, de forme pyramidale, et non seulement dans les édifices élevés au-dessus du sol, mais encore dans les sépultures souterraines. Enfin, ils étaient très fidèles observateurs des usages et coutumes de leurs ancêtres, ce qui est démontré par les restes de leur architecture et de leur sculpture.

Il y a quatre choses principales à remarquer dans les palais de Mitla : 1° deux seulement, les premier et deuxième[2], ont des aires ou planchers; les autres s'élèvent immédiatement du sol; 2° le premier est plus élevé que le second[3] et n'est pas de niveau avec lui; 3° ces palais semblent avoir été construits accidentellement, sans aucun ordre ou aucune symétrie entre eux[4]; 4° ils sont tous bâtis avec les mêmes matériaux et dans l'endroit le plus triste, mais en même temps le plus élevé de la ville. On le choisit sans doute pour éviter les eaux, le terrain pierreux de cet endroit offrant une plus grande résistance pour soutenir la masse de ces ouvrages. Le sol de la plaine est sablonneux, et est submergé de temps à autre.

En considérant la solidité de ces constructions, l'épaisseur de leurs murailles, le peu de largeur des salles, et leur situation topographique, on doit penser qu'elles ne furent point destinées à l'habitation des rois. Nous savons, en général, par l'histoire, que les palais des princes occupaient les lieux les plus agréables; et ce qui reste de ceux de Chapultepéque, Istapalapan, Tescuco, Guastepéque et autres, en offre la preuve, contraire-

[1] L'auteur désigne probablement, par ce nombre, les plans de palais et de souterrains sous les numéros 78 et 81, formant ensemble huit bâtiments, et ceux sous les numéros 82 *bis* et *ter*, 83, 84, 86 et 87, ce qui fait en tout treize constructions distinctes.

[2] Cette différence n'est peut-être qu'apparente, en raison de l'enfouissement des bases de ces édifices, par l'exhaussement du sol. — [3] D'après le plan, le premier palais est plus étendu, plus compliqué; il est naturel aussi qu'il soit plus élevé. — [4] Dupaix parle sans doute ici des quatre assemblages de constructions représentés par les plans sous les numéros XXIX, XXXII, XXXVI et XXXVII, qui n'ont point de symétrie entre eux, relativement aux lieux qu'ils occupent; mais chacun de ces plans offre, en lui-même, beaucoup de symétrie et de régularité.



A. Delapo... d'après le dessin original de Castañeda — Lith. de Thierry frères succ.rs de Engelmann

nuestro Mitlan, cuyo local es mas á propósito al recebimiento y hospedage de los cuerpos difuntos, que para su descanso necesitan de semejante sitio.

Puede que ninguna nacion antigua, salvo la egipciaca, habrá obsequiado con mas ternura á los cuerpos de sus difuntos, que esta nacion zapoteca, fabricando á este efecto con sillares sus sepulcros subterráneos para honrarlos, los que se semejan á pequeñas moradas adornadas de molduras y de grecas, con su gradería para facilitar la bajada. Erigiendo ademas unos túmulos y grandiosas pirámides para que, á manera de fortaleza, los cuatro planos de sillares sirvieran de defensa contra la mano atrevida, y contra los asaltos del tiempo, y para que el centro de estos robustos sólidos sirviera de depósito y de asilo al cuerpo amado.

Este arte de fabricar ó edificar en lo interior de la tierra supone ciertas reglas particulares diferentes de las de la arquitectura usada al aire libre ó sobre la haz de la tierra; y no eran menos inteligentes en la una que en la otra; usando en ellas y sin economía aparente de los mejores materiales, empleándolos con método y órden para su mayor duracion.

Dos son los planos de los sepulcros subterráneos, el uno forma un cuadrilátero rectángulo, á manera de una cuadrita y es el de menos amplitud; el otro es crucífero formando con esta delineacion cuatro cuadritas á propósito para contener en su ámbito ó cavidad varios cuerpos con su separacion respectiva.

En cuanto á sus obras de escultura de bulto, solicité del pueblo con el mayor empeño algunas de ellas, pero fué en vano; pues deseaba rectificar mi duda si este arte debia ponerse de nivel con la arquitectura, suponiendo una amplia facultad en sus artistas para poner en ejecucion sus invenciones, y no sujetas á un tipo general ó nacional, á manera de los antiguos Egipcios, poniendo límites y trabas al progreso de este arte y al talento de los artífices. En todo tiempo y pais la arquitectura, escultura y pintura han sido siempre contemporáneas y han experimentado las mismas suertes, dándose la mano y ayudándose mutuamente, pues la esencia de estas tres bellas hermanas, lo es la correccion del diseño. Ignoramos, por carecer de monumentos, cuál de estas dos hermanas goce de la preeminencia en sus edades floridas.

Nº 88. — Solo pude alcanzar unas tres muestras diminutas de escultura, la una ofrece una figura humana enana, en una postura reposada, con los brazos cruzados, y el todo de ella encogido y escorzado, de suerte que solo se ve una cabeza con la boca abierta, con ciertos adornos, sin cuerpo, puesta sobre los miembros inferiores, sin proporciones respectivas; la piedra es pesada y fina, de color morado, muy bien pulida y lustrosa; la parte posterior forma un plan ó una seccion vertical. Tendrá cosa de cuatro pulgadas de altura.

Nº 89. — Aquí vemos de barro cocido una cabeza pequeña y marcial, perfectamente bien modelada; se halla

ment à Mitla dont le site paraît bien plus convenable au séjour des morts.

Aucune nation ancienne, excepté celle d'Égypte, n'a peut-être marqué plus de respect pour les morts que la nation Zapotèque, construisant, pour les honorer, des tombeaux souterrains en pierres taillées, lesquels tombeaux étaient comme de petites demeures ornées de moulures et de grecques, avec un escalier pour en faciliter l'accès. De plus, elle leur élevait des *tumuli*, des pyramides gigantesques semblables à des forteresses, dont les quatre faces étaient capables de résister à la main des hommes et à celle du temps, et dont le centre servait d'asile aux corps des personnages dont la mémoire était chère.

L'art des constructions souterraines, ainsi que je l'ai dit, suppose la connaissance de certaines régles particulières, différentes de celles de l'architecture élevée audessus du sol, et cette nation n'était pas moins habile dans l'une que dans l'autre, employant avec prodigalité les meilleurs matériaux, et les disposant avec la méthode la plus propre à assurer la durée des édifices.

Ainsi qu'on le peut voir par les deux plans de souterrains, l'un forme un carré long, ou rectangle, et est d'une médiocre grandeur; l'autre a la forme d'une croix, et forme ainsi quatre petites chambres ou caveaux, de sorte qu'il pouvait contenir plusieurs corps séparés les uns des autres.

Quant à la sculpture en ronde bosse des anciens habitants de Mitla, j'en demandai avec empressement quelque reste à ceux qui peuplent maintenant la ville; mais ce fut en vain. Je desirais éclaircir la question de savoir s'ils avaient été aussi habiles dans cet art que dans celui de l'architecture, en supposant que leurs artistes aient eu toute liberté dans l'exécution de leurs compositions, sans être astreints (comme ils l'étaient en Égypte) à un type général ou national dont il ne fallait pas s'écarter, et qui mettait ainsi des limites et des entraves au progrès de l'art de même qu'au talent de l'artiste. De tout temps, et dans tous les pays, l'architecture, la sculpture et la peinture ont été contemporaines et ont éprouvé les mêmes vicissitudes, se donnant, pour ainsi dire, la main et s'aidant mutuellement, car l'essence de ces trois sœurs est la correction et la beauté du dessin. Faute de preuves, nous ignorons laquelle des deux premières l'emporta sur l'autre, à l'époque où elles fleurissaient dans cette contrée.

Nº 88. — Je ne pus recueillir que trois morceaux peu importants de sculpture, dont le premier présente une petite figure humaine, assise, les bras croisés sur la poitrine, mais tellement raccourcie, qu'on ne voit, pour ainsi dire, qu'une tête, la bouche ouverte, coiffée de quelques ornements, posée sur les membres inférieurs, sans corps et sans proportions relatives. La pierre est pesante, d'un grain fin, brun foncé, et d'un travail poli et brillant. La partie postérieure forme un plan vertical. Cette figurine a quatre pouces de haut. (*Pl. XXXXI.*)

Nº 89. — Nous vîmes aussi en ce lieu une petite tête en terre cuite, d'un caractère martial, parfaitement bien mo-

armada de un morrion figurando por una cabeza de águila, de manera que la parte superior de dicha cabeza forma el morrion, y la parte inferior del pico visera. La historia nos enseña que los guerreros principales de esta nacion acostumbraban en sus trages militares de revestirse de la piel de algunas fieras, ó de los despojos para hacerse mas horribles y temibles al enemigo. Las facciones de la cara son bien dibujadas con proporcion y euritmia. Esta sola cabecita bastaria á persuadirnos que no era por falta de arte si notamos en sus estatuas ciertas actitudes contra las reglas del natural, igualmente unas disproporciones que se oponen á la perfeccion del arte; debemos creer con algun fundamento que las dispondrian constantemente como las observamos hoy dia, por disposicion de la religion, ó por la del superior gobierno.

N° **90.** — Esta figura taraceada y original, de medio cuerpo arriba y hueca, de unas seis pulgadas de altura, y de barro cocido, encontrada en los campos pertenecientes al pueblo, está laboriada sobre un estilo extraordinario, con unos adornos que solo su dibujo pudo dar conocimiento de ella, y asi á él me remito. Tiene á su espalda un cilindro ó tubo de una pulgada y media de diámetro, no es fácil el adivinar su empleo; está asentada sobre sí misma; puede ser que seria una especie de candelero á su usanza, poniendo en el tubo pedazos de tea ú otra materia.

Esta mengua de estatuas que notamos actualmente en este antiguo suelo, emporio de las artes, por lo regular compañeras inseparables de la arquitectura aerostática y de la subterránea, la debemos atribuir no á la falta del buen gusto en esta nacion, ó á la suposicion que nunca las hubo lo que seria diametralmente opuesto á la magnificencia que ostentaron en la construccion de sus admirables monumentos. Si en los tiempos revolucionarios que padeceria esta region á los principios de la conquista de este imperio mejicano, en cuya crísis verificarian la sepultura ó la emigracion de sus estatuas, para sustraerlas al celo intrépido de los primeros iconoclastas de las falsas deidades, destrozando siniestramente el arte y sus productos, los cuales en nuestros tiempos mas ilustrados coadyuvarian y servirian de clara antorcha para caminar con aprovechamiento en las espesas tinieblas de la remota antigüedad, y con estas autoridades penetrar sus secretos mas ocultos y escondidos. O diremos quizá con mas acierto, que cuando los conquistadores castellanos subyugaron este nuevo mundo, ya no existirian en Mitlan sus primitivos moradores, solo y únicamente encontrarian de ellos el apellido ó nombre de su poblacion, Liubá, y los monumentos de sus artes; sin poder penetrar de dónde vinieron y cuándo poblaron estas regiones, y adónde se fueron posteriormente, desapareciendo de la haz de este continente, de manera que su llegada y su partida son igualmente problemáticas; en este último caso, se llevarian consigo sus artes y los instrumentos accesorios á ellas, y solo con un grande acopio de auto-

delée. Elle est armée d'un morion figurant à-peu-près une tête d'aigle [1], de façon que la partie supérieure forme le morion, et que le bec forme la visière. L'histoire nous enseigne que les guerriers, sur-tout de cette nation, avaient coutume de se revêtir, pour le combat, de la peau de quelque bête féroce, afin de se rendre plus terribles et d'épouvanter l'ennemi. Dans la tête dont il s'agit, les traits du visage sont bien dessinés et bien proportionnés. Ce seul fragment suffirait pour nous persuader que ce n'est pas faute d'art si l'on trouve dans les statues de ce peuple des attitudes contre les règles du naturel, et des disproportions contraires à la perfection de l'art. On doit croire qu'ils le sont toujours faites comme nous les voyons aujourd'hui, par suite d'une loi religieuse ou d'une volonté du gouvernement suprême. (*Pl. XXXXI.*)

N° **90.** — Cette figure marquetée et originale, présentant seulement la moitié supérieure du corps, est creuse, en terre cuite, et a six pouces de haut. Elle a été trouvée dans les champs, aux environs du village. Elle est exécutée dans un style extraordinaire, avec certains ornements dont le dessin seul peut rendre compte; c'est pour cela que j'y renvoie le lecteur. Il y a en arrière un cylindre ou tube d'un pouce et demi de diamètre dont il n'est pas facile de deviner l'emploi. Cette figure est assise sur elle-même. Il se peut que cela ait été une sorte de chandelier, et qu'on ait placé dans le tube des torches de résine ou d'autre matière. (*Pl. XXXXII.*)

Le manque de statues que nous remarquons aujourd'hui dans cette contrée qui fut, pour ainsi dire, le rendez-vous des arts inséparables de l'architecture, ne doit pas être attribué au manque de goût, et l'on ne peut supposer non plus qu'ils furent inconnus à la nation qui l'habita. Cette opinion serait tout-à-fait contraire à la magnificence qu'elle montra dans la construction de ses admirables monuments. Mais, dans les révolutions que souffrit ce pays, lors de la conquête, il est probable que les habitants ensevelirent ou emportèrent leurs statues pour les soustraire au zèle ardent des iconoclastes qui anéantissaient, sans pitié, l'art et ses productions, lesquelles, dans un temps plus éclairé, nous serviraient de guide, pour marcher avec quelque succès au milieu des ténèbres de l'antiquité, et nous aideraient à en pénétrer les secrets. Peut-être pourrions-nous dire avec plus de certitude encore, que, lorsque les conquérants espagnols subjuguèrent cette partie du nouveau monde, les primitifs habitants de Mitla avaient déja disparu, et qu'on ne trouva que le nom de cette ancienne population, *Liuba*, et les ruines de ses monuments, sans pouvoir découvrir d'où et quand ils vinrent peupler cette contrée, et où ils se réfugièrent en l'abandonnant; de sorte que leur arrivée sur ce continent et leur disparition sont également inconnues. Dans cette dernière émigration, ils emportèrent avec eux leurs arts et les instruments avec lesquels ils les pratiquaient. C'est en réunissant beaucoup d'autorités, en comparant les ruines dont il s'agit avec celles des autres nations anciennes, telles que la nation

[1] D'après le dessin de Castañeda, cette similitude avec une tête d'aigle serait bien imparfaite; mais peut-être ce dessin primitif n'a-t-il pas eu toute l'exactitude nécessaire.

90

Six pieds et 0 pouces

M. Delaporte ... original de Castañeda


0 5 10 15 20 30 40 120 pieds
N


92

ridades, cotejando y comparando con otras antiguas naciones, por ejemplo la egipciaca, edificios con edificios, pirámides con pirámides, estatuas con estatuas, geroglíficos con geroglíficos suministrarian razones fundadas, para determinar finalmente si deben el conocimiento que adquirieron á cierta nacion en las artes, ó si lo deben á su propio ingenio.

Dos oratorios de forma piramidal construidos y erigidos antiguamente á las falsas deidades de esta nacion, se observaron en este pueblo.

N° 91. — El primer cuerpo, de base cuadrangular, tiene cuatro altos en diminucion, de mucha altura perpendicular; su estructura era un sólido de piedra y adobes de mucha resistencia: cada cuerpo tenia su terraplen con su piso de mezcla dado de color de almagre bruñido; se conoce que fué en los tiempos pasados vestido de piedras escuadradas. La subida ó gradería correspondia al poniente; y frente de esta hay una plazuela cuadrilonga formada ó circunscrita por tres cuerpos sólidos ó platasformas, las que en la gentilidad servian de zócalo á unas cuadras destinadas á la morada de los sacerdotes y demas sirvientes de este templo abierto; y en el mero centro de dicha plazuela hay una ara cuadrada de mampostería de poca elevacion, con su gradería frente de la del oratorio, destinada regularmente al sacrificio de las víctimas humanas ó animales. Al pie de esta hay una losa grande labrada á escuadra, de una superficie dilatada y de una media vara de canto; considero que haria como parte esencial de este oratorio, un subterráneo.

N° 92. — El segundo oratorio, de base cuadrilonga, de tres altos, construidos de adobes ó ladrillos secados al sol, puestos de plano y forman capas alternas con otras de mezcla; le falta su revestimiento. El tiempo y las aguas contribuyeron á la diminucion de este sólido, y le redujeron á mucho menos volúmen. Sirve actualmente de calvario. Se sube por una gradería de losas anchas y hermosas, con su rellano, ejecutada modernamente á costa de los antiguos palacios. Tambien tenia esta pirámide su escalera, como la citada, al poniente, y un gran patio cuadrado terminado por tres terraplenes de adobes, al mismo uso que los de la primera pirámide; y en el centro de este ámbito todavía se reconoce algun vestigio de su antigua ara.

Por el gran número de ídolos y por consiguiente el de los templos ó oratorios que aun subsisten esparcidos por el dilatado suelo de este reino, prescindiendo de los ya destruidos y asolados, podemos sin temeridad juzgar á esta nacion mejicana, una de las mas religiosas que jamas hubo en la antigüedad sobre la haz del orbe; pero al mismo tiempo sumergida por su falsa creencia en el abismo mas profundo de la idolatría, hasta la feliz llegada de sus conquistadores, que para ella fueron sus redentores.

Tomando la misma naturaleza por prototipo para la edificacion de sus oratorios á los mismos cerros, para ensalzar á sus dioses, colocándolos en cierto modo en otras regiones, de unos túmulos informes nació la grandiosa forma piramidal de un solo cuerpo y troncado; despues,

égyptienne, en mettant en parallèle pyramides et pyramides, statues et statues, hiéroglyphes et hiéroglyphes, qu'on trouvera des raisons fondées pour décider, enfin, si ce peuple fut redevable à un autre de ses connaissances dans les arts, ou s'il n'en fut redevable qu'à son propre génie.

Près de la ville se trouvent deux oratoires de forme pyramidale, construits sans doute pour le culte des anciennes divinités.

N° 91. — Le premier massif de l'oratoire représenté sous ce numéro, est quadrangulaire, a quatre corps en retraite l'un au-dessus de l'autre, et est fort élevé. Il est construit en pierre et brique, avec une grande solidité. Chaque terre-plein était recouvert d'un enduit brillant mêlé d'oxide de fer, et l'on voit que ces massifs furent autrefois revêtus de pierres taillées. L'escalier regarde le couchant, et, au-devant, il y a une place formant un carré long, circonscrite par trois massifs ayant leurs plates-formes, sur lesquelles, probablement, étaient autrefois établies les demeures des prêtres et desservants de ce temple en plein air. Au centre de ladite place il y a un autel carré, en maçonnerie, de peu d'élévation, ayant un escalier qui fait face à celui du grand oratoire; probablement cet autel était destiné au sacrifice d'animaux ou de victimes humaines. Près de l'autel se trouve une grande dalle taillée carrément, et d'un pied et demi d'épaisseur. Je pense qu'elle recouvre un souterrain, dépendance nécessaire de cet oratoire. (*Pl. XXXXIII.*)

N° 92. — Le second oratoire, formant aussi un carré long, et consistant en trois corps l'un au-dessus de l'autre, est construit en briques séchées au soleil, posées à plat et formant des couches alternatives avec des couches de ciment; le revêtement est tout-à-fait détruit. Le temps et les pluies ont contribué à réduire ce massif à un moindre volume; il sert maintenant de calvaire. On y monte par un large escalier en belles pierres, avec un repos, ouvrage moderne fait aux dépens d'anciennes ruines. Cet oratoire avait aussi, comme l'autre, son propre escalier regardant le couchant, et une grande cour carrée circonscrite par trois massifs en briques de même usage que dans l'oratoire précédent. On reconnaît au milieu des vestiges de l'ancien autel. (*Pl. XXXXIV.*)

Quand on considère le grand nombre d'idoles, de temples ou oratoires qui subsistent encore sur le territoire de ce vaste royaume, sans parler de ceux qui sont déja détruits, on peut affirmer sans témérité que la nation mexicaine fut une des plus religieuses qui aient paru sur la terre, mais aussi qu'elle fut enfoncée dans les plus profondes ténèbres de l'idolâtrie, jusqu'à l'heureuse arrivée de ses conquérants qui furent en même temps ses rédempteurs.

Ces anciens peuples prirent de la nature même le type de leurs oratoires, imitant les tertres naturels pour élever les autels de leurs dieux, et les plaçant, pour ainsi dire, dans une autre région. D'un *tumulus* informe naquit ensuite la pyramide grandiose, d'un seul corps, tronquée

adelantando el ingenio, le dieron progresivamente hasta nueve cuerpos ó altos en diminucion. En su cuna solo era tierra ó adobes, finalmente la revistieron de piedras sillares dispuestas por hileras. Estas grandes máquinas servian de sustentáculo á las aras y á los tronos de sus simulacros. Asi como la estatuaria tiene sus partes colosales, tambien la arquitectura los tiene en sus pirámides.

N°s 93 et 94. — A la distancia de tres cuartos de legua de esta poblacion y á su ocaso, se señorea una antigua fortaleza construida sobre la vasta cima de un peñasco muy escarpado, aislado y de un aspecto dominante, despegado de la serranía inmediata, de una legua y algo mas de basa, y unas doscientas varas de altura perpendicular. Solo es accesible por el lado que mira al pueblo, circunvalada por una muralla de piedra de estructura robusta y sólida de dos varas de espesor y seis de altura, formando en su dilatada proyectura, la que puede caber una media legua, varios ángulos salientes y entrantes, agudos, obtusos y rectos, con interpolacion de varias cortinas. Y por el lado frente accesible, cual es su entrada, se halla defendida por una doble muralla; la primera ó la avanzada forma una obra ó curva elíptica terraplenada, de bastante anchura, y en su capacidad se notan de distancia en distancia unas pilas de pelotas pequeñas, rondas y angulares de varios diámetros para ser lanzadas por los honderos, y en el centro de dicha obra está rasgada la puerta, pero algo oblicuamente para evitar la enfilada ó el tiro recto de las flechas, dardos ó piedras. La segunda, que se reune por sus extremos con el recinto de la plaza, es de mas elevacion, formando su delineacion una especie de tenaza, pues solamente sus costados son abiertos; tambien tiene su puerta apartada de la primera con un terraplen amplio, y ademas tenia su parapeto con sus pilas de pelotas ó balas de piedra. El ángulo obtuso y entrante de esta tenaza formaba con su concavidad ó retiro en el entre muralla una pequeña plaza de armas de suficiente area, para juntar, en las urgencias, un cierto número de tropa para la defensa de la puerta, ó para facilitar algunas salidas contra los sitiadores; y para mayor seguridad, dispusieron á su modo ó segun las reglas de la táctica, sus baterías al frente de esta fortificacion, las que consistian en unos peñascos sueltos, esféricos y de una vara á lo menos de diámetro, puestos en equilibrio á la orilla superior del talud que hace en este sitio, y en los casos de alguna sorpresa para desalojarlos, poder empujarlas, sea con la potencia de la palanca ó la de la reunion de brazos, y dirigirlas á su blanco, y por la velocidad de su rotacion sobre su eje, botes y saltos, imitar las baterías que llaman de rebote. En lo interior de la muralla circular ó elíptica existen en una superficie, parte plana y parte convexa, varias ruinas de mucha cavidad de cuadras ó edificios grandes con paredes gruesas de adobes encalados, y como por trozos cuadrados, los que manifiestan haber sido cuarteles por el alojamiento de esta antigua guarnicion. En la parte de este recinto diametralmente opuesta á la entrada del frente, hay una puerta falsa para facilitar

au sommet; puis, le génie se développant, on leur donna jusqu'à neuf corps en élévation et en retraite l'un audessus de l'autre. D'abord ce n'étaient que des masses de terre ou de briques; ensuite on les revêtit de pierres taillées et posées régulièrement. Ces grandes constructions servirent de base aux autels et aux piédestaux des idoles; et, de même que la statuaire avait ses colosses, l'architecture imprimait à ses pyramides un caractère gigantesque.

N°s 93 et 94. — A trois quarts de lieue à l'ouest de la ville, se trouve une forteresse antique construite sur la vaste cime d'un rocher très escarpé, isolé, et dominant la chaîne des collines voisines. Ce rocher a au moins une lieue de tour à sa base, et six cents pieds de hauteur perpendiculaire; il est accessible seulement du côté qui regarde la ville. La forteresse consiste dans une enceinte de fortes murailles en pierre, de six pieds d'épaisseur et de dix-huit pieds de haut, formant dans son vaste circuit, lequel peut avoir environ une demi-lieue d'étendue, plusieurs angles saillants et rentrants, aigus, obtus, ou droits, entrecoupés par des espèces de bastions. Du côté où elle est accessible, celui de l'entrée, elle est défendue par une double enceinte. La première muraille, celle qui est en avant, forme une courbe elliptique, avec un terre-plein assez large en arrière; et, dans son étendue, on remarque plusieurs monceaux de pierres rondes ou anguleuses, de diverses grosseurs, propres à être lancées avec la fronde. Au centre de cette muraille est pratiquée la porte, mais un peu obliquement, afin d'empêcher l'enfilade par le trait des flèches ou par le jet des pierres. La seconde muraille, qui joint la première aux deux extrémités de l'enceinte, est plus élevée et forme, par son contour, une sorte de tenaille dont les branches ou les côtés sont plus ouverts. Elle a aussi sa porte éloignée de l'autre, son terre-plein, son parapet, et ses monceaux de pierres propres à être lancées. L'angle rentrant et obtus qui forme, pour ainsi dire, la tête de la tenaille, renferme une petite place d'armes suffisante pour contenir un certain nombre de combattants, afin de défendre l'entrée de la seconde enceinte, ou afin de faciliter des sorties contre les assiégeants; et, pour plus de sûreté, on avait disposé, selon la tactique du temps, des espèces de batteries sur le front de cette fortification, lesquelles consistaient en rochers presque sphériques d'environ trois pieds de diamètre, posés en équilibre au bord supérieur du talus, afin de pouvoir, en cas de surprise, les lancer par la puissance des machines, ou à force de bras, et imiter, par les bonds qu'occasioneraient leur chute et leur mouvement de rotation, l'effet des batteries que nous appelons *à ricochet*. Sur le sol, tantôt plat, tantôt élevé, entouré par la grande muraille circulaire, il existe plusieurs fondations assez profondes de salles ou édifices étendus, avec des portions de murailles épaisses en briques cimentées avec de la chaux, disposées par carrés, ce qui indiquerait, pour ainsi dire, d'anciens quartiers pour le casernement de la garnison. Dans la partie de l'enceinte diamétralement opposée à l'entrée qui se trouve en avant, il y a une fausse porte qui était, sans doute, destinée à favoriser une re-



D'après le dessin original de Castaneda

Lith. de Thierry frères succrs. de Engelmann

94



una retirada, proveer la plaza de hombres, asi como víveres y agua.

Es evidente por las razones alegadas y por la época de la construccion de esta obra de arquitectura militar, que no puede ser susceptible de otro sistema de defensa, atendiendo á la especie y poder de sus armas ofensivas, y á su táctica ó arte del ataque y de la defensa. La naturaleza no contribuyó poco á ensalzar y consolidar el arte, lo que hará patente su plan topográfico. Estos vestigios sirven de comentario é ilustran el arte de la fortificacion mejicana.

A la distancia de unos tres cuartos de legua, poco mas ó menos, del mismo pueblo y al este, fuí á registrar las antiguas y famosas canteras abiertas naturalmente á flor de tierra, matriz fecunda, la que suministró los materiales para la edificacion de nuestros palacios, ó los enormes trozos de piedra empleados en la construccion de ellos y demas obras menores que admiramos actualmente en Mitlan. El parage se llama en la lengua zapoteca, *Aguilosoé*, y significa en la mejicana *mirador*. En efecto es de peña viva, ó una loma tendida de oriente á poniente, desde donde se goza de una bella vista. Su superficie desnuda forma unos surcos ó crestones paralelos bastante salientes dispuestos de tal manera por la naturaleza que el arte solo con la potencia de la palanca puede dividir y levantar de sus lechos unas tablas, trozos prismáticos, columnas de una longitud, latitud y profundidad increible. Se advierte en la division que hay de surco á surco unos hoyos artificiales practicados por los antiguos para el punto de apoyo de la palanca. Ademas se ven trozos de columnas de un gran diámetro, losas grandísimas, arquitrabes enormes, á medio desbastados y esparcidos sobre el suelo, y otros, aun en sus matrices, semejantes á lo que nos refieren los viageros de lo que observaron en Egipto acerca de las celebradas granitosas canteras de piedra, de donde sacaban los obeliscos y las figuras colosales que aun hoy dia algunos estan todavía no enteramente separados de sus matrices.

Volviendo á nuestras canteras, estas piedras sillares ó berroqueñas se dividen por ser por capas perpendiculares contra el órden ordinario de la naturaleza, y algunas salen de la perpendicular y se acercan de la diagonal, y con cuñas y palancas se las hacen hender á voluntad y del tamaño que el artista solicita. La dificultad mayor habrá sido su conduccion; ignoramos cuáles serian las potencias que emplearian contra estas resistencias; la fuerza de brazos no puede ser suficiente, y asi es menester apelar á otros auxilios enteramente ocultos para nosotros, y lo serán verosímilmente para otros investigadores, y es fuerza en estas dudas obstinadas recurrir á las conjeturas y suposiciones que al cabo nos dejan en la misma incertidumbre que antes.

Ahora si ponemos la mira en la conduccion ó transporte de las piedras, sean en bruto, desbastadas ó concluidas, de cualquiera modo se debe suponer que para llegar al sitio de su colocacion, de la que distará una legua,

traite, et aussi à faciliter l'arrivée de renforts, ainsi que l'approvisionnement de vivres et d'eau.

Il est évident, par les raisons déja alléguées, et par l'époque présumée de la construction de cette œuvre d'architecture militaire, qu'elle ne pouvait servir à un autre système de défense, vu l'espèce et la puissance des armes offensives, et vu le genre de tactique. Ici la nature n'a pas peu contribué à soutenir les efforts de l'art; le plan topographique et le dessin perspectif en donnent la preuve. Ces ruines peuvent servir de commentaires, et donner des indications positives sur l'art des fortifications dans l'ancien Mexique. (*Pl. XXXXV* et *XXXXVI.*)

J'allai reconnaître ensuite, à trois quarts de lieue, à l'est de cette même ville, les antiques et célèbres carrières à fleur de terre, qui fournirent les matériaux nécessaires pour la construction des palais, et les énormes blocs de pierre qui y furent employés ainsi qu'à d'autres ouvrages moins importants que nous admirons encore à Mitla. Le canton où elles sont situées s'appelle en langue zapotéque *Aguilosoé*, ce qui veut dire, en mexicain, *belvédère*, lieu d'où l'on a une belle vue. En effet, c'est un roc vif qui se prolonge de l'est à l'ouest, et d'où l'on jouit d'une vue étendue. Sa superficie est nue et creusée par des sillons parallèles assez profonds, disposés par la nature de telle façon, que la puissance des machines, venant au secours de l'art, a seule pu diviser et enlever, de leur lit, des tables, des masses prismatiques, ou des colonnes d'une grandeur incroyable. Il est à remarquer que d'un sillon à l'autre il y a des sortes de trous qui furent pratiqués par les anciens pour servir de points d'appui aux leviers. On voit encore çà et là, sur le sol, des tronçons de colonnes d'un fort diamètre, de grandes dalles, d'énormes architraves, à moitié dégrossis. D'autres sont encore sur leur lit, ainsi que cela s'est trouvé également en Égypte, dans les célèbres carrières de granit d'où l'on tirait les figures colossales et les obélisques dont quelques uns, au rapport de certains voyageurs, ne sont pas encore entièrement séparés des massifs auxquels ils tenaient.

Revenant à nos carrières, je dirai que les pierres de taille ou les pierres granitiques y sont divisées par couches perpendiculaires, contre l'ordinaire de la nature, qui les présente le plus souvent en couches horizontales. Quelques unes, cependant, se rapprochent ici de la diagonale; et, avec le secours des coins et des leviers, on les sépare facilement, selon l'épaisseur que l'artiste desire. La difficulté la plus grande a dû consister dans le transport des blocs, et nous ignorons les moyens mécaniques dont on a pu se servir. La force des bras ne pouvait être suffisante; il faut donc en appeler à d'autres moyens inconnus à nous, comme ils le seront à d'autres investigateurs. Dans ce cas, on est obligé de recourir aux suppositions, aux conjectures, qui nous laissent à-peu-près dans les mêmes doutes qu'auparavant.

Si nous dirigeons notre attention sur le transport de ces pierres, soit brutes, soit dégrossies, soit entièrement travaillées, on doit croire que, pour les conduire à l'endroit où elles sont, à la distance d'une lieue, il a fallu des

regular configuracion sin poder atinar el uso que tendria en la antigüedad, creyendo que tal vez podria ser muy bien una arma ofensiva. Cuando la volví á ver por segunda vez en Mitlan me quedé en la misma duda, hasta que un dia que fuí á oir misa en su iglesia parroquial, noté una antigua pintura, la que representa un san Isidro, patron de los labradores, y observé que llevaba en su mano derecha una asta con la misma arma, lo que me sacó algo de la duda, é hice reflexion desde este instante que á imitacion de los antiguos Indios, agricultores la pusieron en sus manos como distintivo de su profesion, y en lugar de ser un instrumento de muerte lo es de vida.

Finalmente despues de haber investigado radicalmente y delineado estas antiquísimas reliquias de este venerable pueblo de san Pablo Mitlan, y haber mandado hacer varias excavaciones, me determiné á salir de él y tomar el rumbo de Zachila, corte y residencia antigua de los soberanos del imperio zapoteco.

Habiendo salido de Mitlan al principio de septiembre 1806 me encaminé sobre los pueblos de San Pablo Guiloá, Ocotlan, Zachila y villa de Quilapan.

En el primero, situado en una altura grande y á la falda de un cerro, subsiste un *ahuehuete* ó especie de sapino, de mucha corpulencia y altura; este antiguo hijo de la tierra, tiene la especialidad de que sus raices son extendidas ó esparcidas horizontalmente, ó dirigidas como por arte ó por la mano del hombre sobre la haz del terreno, de suerte que para disposicion casual ó natural, forman una especie de cerca cuadrilonga de unas diez varas de longitud y unas ocho varas de latitud, capaz de contener en su recinto una cantidad de agua que pueda subir á dos varas de alto. Este estanquillo es perenne, pues un venero que se halla inmediatamente á él le abastece, y no solamente las raices, las que son muy gruesas, forman la muralla, estan fuertemente enlazadas y entretejidas á manera de unas culebras monstruosas, tambien al piso le acontece lo propio, lo que verifiqué haciendo un desagüe. La agua que mana del venero es potable, el estanque sirve de mucho uso al pueblo sea para bañarse ó para lavarse. Debemos contemplar con admiracion este raro ó tal vez único capricho de la naturaleza en este reino, pero con utilidad. Pusieron entre las juntas de algunas raices piedras para ayudar á la naturaleza.

Continuando nuestra derrota, llegamos al pueblo de Ocotlan, aunque estuvimos en él algunos dias nada hubo acerca de mi inspeccion.

De este á el antiguo de Zachila. Aquí tuvimos bastante que operar, pues, habiendo sido en la antigüedad corte y residencia de los reyes del imperio zapoteco, debia prometer algun hallazgo de consideracion, como en efecto algo encontramos de importancia. Su antiguo y legítimo nombre en lengua zapoteca es *Zaachillatloo*, conforme le ví en unos papeles muy viejos, despues parece que cuando fueron subyugados por el poder y armas mejicanas le pusieron el de *Tozapotlan*, el que tampoco subsistió, y por fin el de Zachila diminutivo del

un objet de ce genre, j'admirai la matière, et la régularité de sa configuration, sans pouvoir deviner à quel usage il avait pu servir; je pensai toutefois que ç'avait été une arme offensive. Lorsque j'en trouvai d'autres à Mitla, mon doute fut le même, jusqu'à ce qu'un jour, allant entendre la messe à l'église paroissiale, je remarquai une ancienne peinture représentant saint Isidore, patron des laboureurs, lequel tenait dans sa main droite ce même instrument monté sur un manche. J'en conclus, qu'à l'instar des anciens Indiens, les agriculteurs l'avaient adopté comme marque distinctive de leur profession, et qu'ainsi au lieu d'être un instrument de mort, c'était un instrument de vie.

Enfin, après avoir soigneusement exploré et dessiné les très anciennes ruines de cette vénérable ville de *San Pablo Mitlan*, et y avoir fait exécuter diverses fouilles, je me remis en route, prenant la direction de *Zachila*, ancienne résidence des souverains de l'empire zapotèque.

Étant sorti de *Mitla*, au commencement de septembre 1806, je me dirigeai sur les villes de San Pablo Guiloa, Ocotlan, Zachila et Quilapan.

Dans la première, située à une grande hauteur, sur le penchant d'un tertre, on voit un *ahuehuete*, espèce de sapin, d'une grosseur et d'une élévation remarquables. Cet antique fils de la terre offre cette singularité que ses racines, étendues horizontalement, et placées comme si l'art les eût dirigées sur la surface du sol, forment un réservoir de trente pieds de long sur vingt-quatre de large, capable de contenir environ six pieds d'eau. Ce petit étang est rempli d'eau vive; une source qui se trouve auprès l'alimente continuellement. Les parois sont formées non seulement par les racines fortement entrelacées comme d'énormes serpents, mais aussi par la terre qui y contribue; c'est ce dont je m'assurai en mettant ce réservoir à sec. L'eau de la source est potable et est d'un grand usage dans la ville pour les bains et autres lavages. Ce rare et singulier caprice de la nature doit exciter l'admiration, sur-tout à cause de son utilité dans cette contrée. On a posé quelques pierres dans les joints des racines, afin de consolider l'ouvrage de la nature.

En continuant notre route, nous arrivâmes à Ocotlan, et bien que nous y ayons fait une pause de quelques jours, je n'y trouvai rien qui fût relatif à nos recherches.

De là nous nous dirigeâmes sur l'ancienne ville de Zachila, où je trouvai de quoi m'occuper; car ce fut autrefois la résidence des souverains zapotèques, et cela devait promettre des découvertes importantes; mon attente ne fut pas trompée. Son ancien et véritable nom, dans la langue du pays, est *Zaachillatloo*, ainsi qu'on le trouve dans des écrits fort anciens, dont il résulte que lorsque cette contrée subit le joug des armes mexicaines, on lui imposa le nom de *Tozapotlan*, qui subsista quelque temps, puis celui de *Zachila*, diminutif du premier,



Lith. de Thierry frères Succ. de Engelmann

primero, es con el cual se denomina actualmente. Esta poblacion se extiende por su gran número de habitantes en un plano risueño, situado en medio del valle grande de Oajaca; su producto esencial lo es la grana.

Empezamos nuestras tareas y excavaciones con el auxilio del justicia y del señor cura, y la república y demas hijos del pueblo, por el inmenso grupo de cerros de forma cónica artificialmente levantados con tierra y algunas piedras, y se elevan con grandiosidad en el centro, los que en los tiempos atras servirian de oratorios, sepulcros y atalayas. En ellos se suelen encontrar estatuas ó ídolos y tambien osamenta humana. Nosotros lo que hallamos fueron vestigios de huesos, de estatuas de barro cocido, platillos, ollas, incensarios, etc., de lo mismo, paredones viejos y muy arruinados, y unos ladrillos de marca mayor y muy colorados, á que les darian buena hechura, bien que ahora estan muy descompuestos por los años y por la humedad del sitio en donde se encontraron; y esas muestras bastan para hacernos ver que no solo empleaban adobes ó ladrillos crudos en sus edificios, que tambien usaban de cocidos; lo que en otros sitios habia confirmado.

Nos hicieron ver un pie grabado de hueco y agigantado, en un peñasco situado á la falda sur de estos monumentos, señalando la línea meridional; otros pies semejantes á este vide en otros parages de este reino, los que pueden manifestar ciertas medidas itinerarias, pues me acuerdo haber visto en unos mapas de papeles de maguey, levantados y pintados en el mismo tiempo de su antigüedad, en donde se apercibia con toda claridad unas series de pisadas formadas por los dos pies, el uno derecho y el otro izquierdo, y á veces solo uno ó dos, pretendiendo por ellos señalar algun rumbo fijo ó punto cardinal, ya el del sur, del norte, etc., y de sus colaterales.

Yo no dudo que otro mundo antiguo y subterráneo existe de la era gentílica, y que solo por la via de las excavaciones se puede penetrar en su centro. Otras varias excavaciones mandé ejecutar en unos cerritos hechos igualmente por la mano de los antiguos, pero sin fruto. Sin embargo es muy del caso de no desanimarse; la constancia en esos trabajos tarde ó temprano da recompensa.

N° 95. — En la casa curatal ví una figura de bulto, de piedra de las de amolar, amarillo gris, y representa un ídolo sentado con las manos cruzadas sobre el pecho, en ademan de orar ó suplicar. Esta actitud denotaba entre los antiguos reverencia, respeto á sus dioses ó señores. El peinado ó la frente se halla ceñida por una diadema, guarnecida de piedras preciosas (ó lo aparenta el escultor); el cabello vuelto por detras y alineado; la faja ó cintura puesta y ceñida con intencion, pues oculta en cierto modo con ella las partes que la vergüenza obliga á esconder. Las narices son algo mutiladas. En esta postura

et qu'elle a gardé jusqu'à présent. Cette population nombreuse s'étend dans une plaine agréable, au milieu de la grande vallée d'Oajaca. Son principal produit est la cochenille.

Nous entreprîmes des fouilles et excavations avec le secours des autorités, du curé et d'une partie des indigènes, au milieu d'un groupe immense de tertres artificiels, de forme conique, construits en terre mêlée de quelques pierres, et dont le centre s'élève avec majesté. Ces tertres servirent autrefois d'oratoires, de tombes, et aussi d'observatoires. On trouve ordinairement dans leur intérieur des statues ou idoles, et des ossements humains. Nous n'y trouvâmes que des fragments d'os, de statues en terre cuite, de poteries plates ou creuses, d'espèces d'encensoirs, et autres objets de la même matière; des vestiges de murs antiques totalement ruinés, et des briques de dimensions égales, grandes, de couleur rouge foncé, et qui reçurent une bonne cuisson, ce qu'on reconnaît encore aujourd'hui, bien qu'elles soient presque décomposées par les siècles et par l'humidité du sol où elles se trouvent. Ces restes sont suffisants pour prouver que ces peuples employaient dans leurs constructions, non seulement les briques ou les tuiles séchées à l'air, mais aussi les briques cuites. Des découvertes faites en d'autres lieux confirment ce fait.

On nous fit voir l'empreinte d'un pied gigantesque, gravée en creux sur un rocher situé au sud de ces monuments, et indiquant la ligne méridienne. J'ai vu d'autres pieds semblables à celui-ci dans diverses parties du royaume[1]; ils ont pu servir à marquer certaines mesures de routes, car je me souviens d'avoir vu des cartes en papier d'agave, dessinées dans les temps anciens, sur lesquelles on apercevait clairement des séries de pas formés par un pied droit et un pied gauche, tantôt alternatifs, tantôt deux à deux; sans doute on a voulu désigner par ces signes un point fixe, tel que le nord, le sud, ou autre point de l'horizon.

Je suis persuadé qu'il existe sous terre la trace d'un autre monde plus ancien, et que les fouilles sont le seul moyen de s'éclairer sur ce sujet. J'en ai fait exécuter plusieurs dans quelques tertres élevés pareillement de main d'homme, mais ce fut sans succès. Ce n'est pas une raison pour se décourager: la persévérance dans ces sortes de travaux obtient tôt ou tard sa récompense.

N° 95.—Je vis dans la maison curiale une figure de ronde bosse en pierre meulière[2], d'un gris jaunâtre, représentant une idole assise, les mains croisées sur la poitrine, et dans l'action de prier ou de supplier. Cette attitude signifiait chez les anciens le respect pour les dieux ou pour les personnages élevés. Le front est ceint d'une sorte de diadème garni de pierres précieuses, du moins selon l'intention du sculpteur; la chevelure est jetée en arrière et régulièrement alignée; la ceinture est placée de manière qu'elle cache les parties que la pudeur ordonne de voiler; le nez est presque entièrement mutilé. Cette statue

[1] Une empreinte pareille existe aussi à Saint-Louis, sur le bord du Mississipi, dans les états de l'Union.

[2] Par cette désignation l'on doit sans doute entendre une pierre semblable à celles dont on fait les meules à aiguiser.

tiene una tercia de altura. Esta estatua, hallada en un sepulcro debajo de un túmulo de tierra, juntamente con una osamenta humana, no está esculpida segun el estilo que se observaba en las estatuas antiguas mejicanas, lo que prueba que dicho ídolo es de una época mas remota y propia de la nacion zapoteca, pues la mejicana es posterior á ella.

Nº 96. — Otra estatua de piedra berroqueña y representando una figura humana, de media vara de altura, en posicion en la que se halla sentada sobre sí misma y en una actitud reposada. Tiene encasquetada una especie de mitra, gorro ó montera simétrica; hueca, con varios grabados de relieve en su superficie, y el de la cara enmascarada; en sus cejas, ojos, narices y boca, el todo ideal; las orejas tambien tienen adornos y el collar ensartado de pedrerías ó perlas, con su taparabo ó devantal. Tiene su cintura con ciertos colgajos. Ademas se advierte que en la parte anterior y posterior de la cabeza tiene adornos estriados que le caen sobre los hombros y hácia abajo, y con el nodo del collar muy bien expresado, con las dos manos en ademan de agarrarse ó apoyarse sobre cierta figura de las rodillas.

Claro está que esta estatua es de otra escuela y de un estilo diverso de la primera, lo que aconteceria cuando los Mejicanos se apoderaron de este imperio, introduciendo en él su manera, aunque los verdaderos Mejicanos nunca fueron artistas de nombre, eran mas militares que profesores en las artes, y asi se valian para sus obras de la nacion tulteca, la Atica de aquellos remotos tiempos.

Nº 97. — En el mismo pueblo se encontró en el cementerio de su parroquia, en una excavacion casual, otro ídolo de piedra ó mármol blanco, muy duro y pesado, y representa una figura sentada sobre sus piernas, de unas tres cuartas de altura, bastante voluminosa y adornada; y se halla entallada sobre el estilo de las de barro, muy bien conservada y trabajada. Los adornos de la cabeza son muy cargados de penachos, círculos, culebras, y otras representaciones simbólicas y simétricas. Las orejas ha-

dans la posture que nous avons indiquée n'a qu'un pied de haut : elle a *été* trouvée dans une tombe, sous un *tumulus* en terre, avec quelques ossements humains. Elle n'est pas sculptée dans le même style que les anciennes statues mexicaines, ce qui semble prouver qu'elle est d'une époque plus reculée, et qu'elle appartient à la nation zapotèque, à laquelle la nation mexicaine est postérieure. (*Pl. XXXXVII.*)

Nº 96. — Sous ce numéro est une autre statue en pierre granitique, représentant une figure humaine, d'un pied et demi de haut, assise sur elle-même et en repos. Elle a pour coiffure une sorte de mitre symétrique; elle est creuse[1] et ornée de reliefs; le visage offre une espèce de mascarade; les yeux, le nez, la bouche sont entièrement fantastiques; les oreilles sont ornées de pendants. Elle a un collier de pierreries ou de perles, et porte un petit tablier qui tient à la ceinture par des courroies. La tête porte antérieurement et postérieurement certains ornements rayés qui tombent sur les épaules et au-dessous; le nœud du collier est bien exprimé; les mains s'appuient sur des parties destinées à représenter les genoux. (*Pl. XXXXVIII.*)

Il est évident que cette statue est d'une autre école et d'un style différent de la première, et qu'elle appartient à l'époque où les Mexicains s'emparèrent de cet empire, et y introduisirent leur goût. Les véritables Mexicains ne furent jamais vraiment artistes; ils étaient plus belliqueux qu'habiles dans les arts; aussi s'appuient-ils sur les œuvres de la nation toltèque, qui fut l'Attique de ces anciennes contrées.

Nº 97. — Dans le cimetière de la même ville on a trouvé fortuitement, en faisant une excavation, une autre idole en pierre ou en marbre blanc, dure, pesante, et représentant une figure assise sur ses jambes croisées, de vingt-sept pouces de haut, assez volumineuse et très ornée. Elle est sculptée dans le même style que certaines autres figures en terre cuite; elle est d'un beau travail et très bien conservée. La tête est surchargée de panaches, de cercles, de serpents, et autres représentations symboli-

[1] Qu'il me soit permis d'émettre ici une opinion différente sur les figures représentées sous les numéros 90 et 96. Dupaix cherchant à expliquer le tube dont l'orifice se trouve à la partie supérieure, sur-tout à la figure 90, et plus loin, à la figure 105, pense qu'elles ont pu servir de chandeliers. Une circonstance particulière me porte à croire que ces figures creuses étaient tout simplement des vases.

Chargé par la *Société libre des Beaux-Arts* d'examiner un vase d'argile trouvé dans les ruines de Palenque, envoyé en France par M. Titeri, et d'en faire un rapport en séance publique, voici ce que je reconnus : Ce vase est en argile mêlée de sable fin; il est modelé à la main, et non poussé dans un moule; il a été séché au soleil, et aujourd'hui, après deux mille ans au moins d'existence, il tient fort bien l'eau dont on le remplit. Il a huit pouces de haut, et cinq pouces dans la partie la plus large. Le devant de la panse est orné, dans la partie supérieure, d'une tête d'homme d'un caractère satyrique, très bien modelée, et derrière laquelle est l'orifice. Le reste du corps n'est qu'indiqué; les bras sont un peu écartés et les mains viennent poser sur les hanches. La nullité ou l'imperfection de ces dernières formes n'est ici, à en juger par le mérite de la tête, qu'un système et non une ignorance. En somme, ce vase ressemble un peu à nos cafetières à panse large; mais une grande singularité, c'est que la partie que nous prenons, selon nos usages, pour l'anse, est ici le goulot : cette anse est creuse; le liquide s'écoulait par là, et pour le verser il fallait, contrairement à ce que nous faisons, prendre le vase par devant et l'incliner du côté du manche.

A cette singularité près, il existe une grande analogie entre ce vase et les figures représentées sous les numéros 90 et 96. La première offre une divinité dont les traits sont fantastiques, assise à la manière des divinités indiennes; elle est en terre cuite, et a six pouces de haut. Au-dessus de la tête, et en arrière, se trouve l'orifice du tube dont il s'agit. Deux ornements, faisant partie de la coiffure, forment des espèces d'anses. La seconde a dix-huit pouces de haut, et est taillée, dit Dupaix, dans le granit. Elle représente aussi, comme on le voit, une sorte de divinité dont la tête est traitée en arabesque. Elle est assise, les jambes repliées à la manière indienne, les bras écartés du corps et les mains posées sur les cuisses, faisant aussi l'office de petites anses. L'orifice se trouve également au-dessus de la tête. L'analogie de forme est grande avec le vase dont j'ai donné plus haut la description. Sans doute on prenait ce vase comme on peut prendre ceux-ci (si ma conjecture est fondée), en mettant la main, qui se place bien, sous le menton de la figure représentée, et en versant en arrière. J'ai cru devoir faire ce rapprochement, le vase présenté à la *Société libre des Beaux-Arts*, comme une antiquité provenant de Palenque, n'étant pas sans importance.

96

F. Robillard d'après le dessin original de Castañeda

Lith. de Thierry frères succ.rs de Engelmann

Una quarta

97



una cuarta ——— ou 9 pouces

2.e Expédition.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

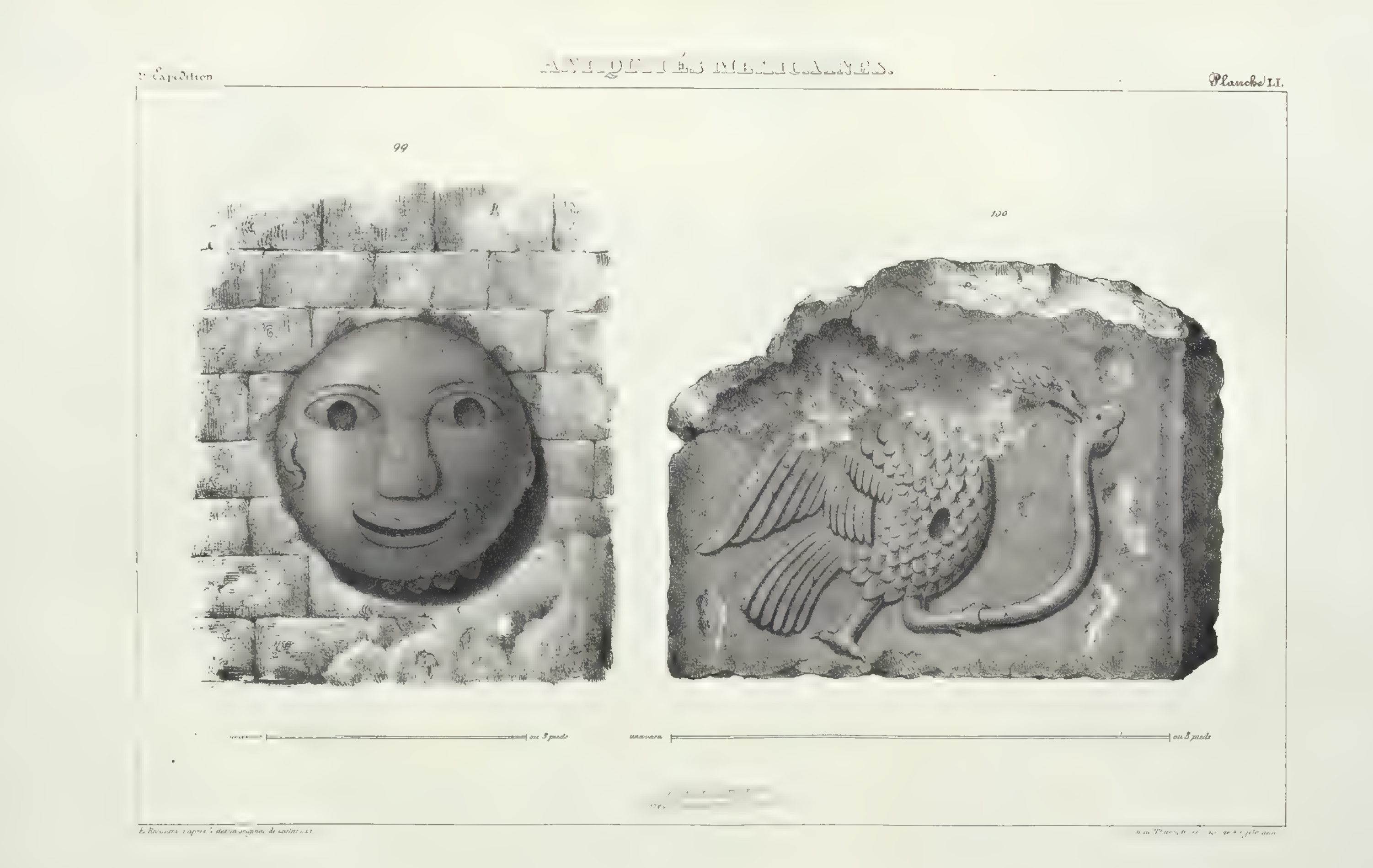
Planche L.

98



H. Robillard d'après le dessin original de Castañeda.

Lith. de Thierry frères succ.rs de Engelmann


99
100
ou 3 pieds
ou 3 pieds

cen como parte de dicho ornamento, pues solo son apariencias de ellas. La faz es totalmente ideal, salvo los ojos, por la configuracion de sus narices, boca y ciertas curvas repartidas lateralmente. El contorno de la cara está bastantemente bien expresado. El cuello tiene su collar y su nodo por detras, y una especie de golilla estriada que le cae sobre el pecho y hombros por la parte anterior. Tiene su cintura, la que solo es visible por la parte posterior. Los brazos se hallan como escondidos, y solo algo se ven de las manos que parecen sostener una figura globosa, regular y muy aparente, la que hará conocer su dibujo mejor que mi explicacion. Esta figura fué pintada de almagre ó de bermellon, color favorito y preferido por los antiguos, amantes siempre de todo color subido y brillante, lo que se observa no tan solamente en sus estatuas, pero en sus oratorios, palacios, sepulcros, etc.

N° 98. — Se encontró en el grupo de dichos cerros ó sea lugar del oratorio grande de este pueblo, un bajo relieve historial ó losa de unas tres cuartas de superficie en longitud y una tercia de latitud, y unas tres pulgadas de canto, muy pesada y dura. Estan encerradas ó contenidas en una orla en cuadro cuatro figuras sentadas y perfiladas; en el centro del plano de la losa hay un monumento erigido, el que puede ser una ara, y colateralmente dos figuras en cada lado. De las dos de la derecha, la primera tiene los penachos mutilados y con una palma en la mano derecha y su cara barbada; la inmediata, en parte rota la cabeza, tiene las dos manos levantadas en contemplacion y dirigiendo la vista á la ara ú otro objeto desconocido. La primera hácia á mano izquierda tiene su morrion, y de cimera una águila empenachada, y adornos de oreja y lampiño, con la mano derecha levantada y dos números geroglíficos á la espalda. La otra, contigua á esta y hácia al centro, tiene unos penachos muy abultados, adornadas las orejas, con una barba bien fornida y larga; está tomando una figura desconocida con los brazos.

Con dificultad se podrá explicar lo que representa esta lápida misteriosa ó geroglífica, aunque supieramos á qué clase de obra pertenecia. Siempre nos quedabamos cuando mas en la duda, sin que el discurso se atreviera á pasar adelante de conformidad, que solo por lo que toca á la escultura, se puede estimar el expresado bajo relieve, y se conforma con el estilo de la primera estatua en cuanto á la expresion que notamos en sus figuras esculpidas.

N° 99. — En un estribo de la ermita de la Soledad hay incrustada una piedra antigua y labrada de una especie de mármol gris y lustroso, de figura esférica, de una vara de diámetro en su hemisferio, la que es la parte saliente; tiene figurado en él una efigie algo parecida á la de la luna llena, con sus orejas ideales y con su poco

ques symétriquement disposées. Les oreilles semblent faire partie de ces ornements; elles ne sont qu'indiquées. La face, excepté les yeux, est tout-à-fait idéale par la configuration du nez, de la bouche, et de certaines lignes courbes figurant les joues. Le contour de la figure est assez bien exprimé; le cou est orné d'un collier avec un nœud par derrière, et une espèce de collerette striée tombe par devant sur la poitrine et les épaules. Cette figure a aussi sa ceinture, qui n'est visible que par derrière. Les bras sont cachés, et ne se manifestent que par les mains, qui paraissent porter une figure sphérique régulière, très apparente, et dont le dessin donnera une idée plus exacte que les paroles ne peuvent faire. Cette statue fut autrefois peinte d'oxide de fer ou de vermillon, couleur favorite de ces anciens peuples, amateurs des teintes brillantes et tranchées; c'est ce qui se remarque non seulement dans leurs statues, mais aussi dans leurs oratoires, leurs palais, leurs tombeaux, et autres monuments. (*Planche XXXXIX.*)

N° 98. — Au milieu de ce groupe de tertres, ou de ce grand oratoire de la ville, on trouva un bas-relief historique sculpté sur une pierre d'environ vingt-sept pouces de longueur, un pied de largeur et trois pouces d'épaisseur, très pesante et très dure. Cette pierre contient, dans une bordure carrée, quatre figures assises et de profil. Au milieu de la composition on voit un petit monument qui peut être un autel, et de chaque côté sont deux figures. Des deux qui sont à droite la première, dont la coiffure est mutilée, tient une palme dans la main droite, et est barbue. La tête de celle qui suit manque; les deux mains sont élevées et semblent se diriger en contemplation vers l'autel ou autre objet inconnu. La première figure, à gauche, a une sorte de casque dont un aigle forme le cimier [1]. Elle a des ornements aux oreilles et est sans barbe; sa main droite est élevée, et deux cercles hiéroglyphiques figurent derrière l'épaule. Le personnage suivant a aussi des panaches très apparents, les oreilles ornées, une longue barbe, et tient dans ses bras un objet que je n'ai pu reconnaître.

On ne pourra que difficilement expliquer ce que représente cette pierre mystérieuse, hiéroplyphique, ou déterminer à quel genre elle appartient; nous sommes forcés de rester dans le doute, et ne pouvons rien dire si ce n'est qu'à l'égard de la sculpture, on peut ranger ce bas-relief dans les ouvrages appartenant à la première époque de l'art, si l'on en juge par la manière dont les figures sont exprimées. (*Planche L.*)

N° 99. — Dans une portion de mur de l'ermitage, dit de la Solitude, on a incrusté une pierre antique, espèce de marbre gris et luisant, de figure sphérique, et de trois pieds de diamètre, selon l'hémisphère qui est saillant hors du mur. Cette pierre représente une figure à-peu-près semblable à celle qu'on donne à la pleine lune.

[1] Nous devons craindre ici qu'une certaine préoccupation du capitaine Dupaix ne lui fasse voir l'aigle dans quelque représentation d'oiseau toute différente.

de collar. Es muy factible que le darian algun culto, y que tendria un puesto distinguido entre sus deidades.

Una piececita (falta el diseño) es una piedra verde oscuro y de una tez fina y bruñida, escuadrada y de unas cuatro pulgadas en cuadro, estriada por el plan superior y acanalada en su canto ó contorno, para facilitar su colocacion, la que debia de ser al cuello de un ídolo. No porque la figura ó pieza sea pequeña pierde nada de su mérito intrínseco. El artista que modela ó esculpe una estatua pequeña, la hará tambien en grande, salvo que para verificar la ejecucion de esta, necesitará mas tiempo, materia é instrumentos de mayor poder, y lo que solicitamos en particular en esta real comision, es conocer á fondo el punto fijo hasta donde pudieron llegar en la perfeccion de sus artes, sea en grande ó en pequeño, cuya averiguacion es importantísima, no tanto para ilustrar las historias de sus progresos artistos, cuanto para penetrar muchos puntos oscuros de su política y religion.

N° 100. — Al pie de la gradería de la entrada del cementerio de la parroquia, y á mano derecha, hay una losa antigua de piedra de amolar, de una vara en cuadro, puesta de llano verticalmente. En su campo principal aparece de perfil una águila algo corpulenta de alto relieve, y en pie, con las alas desplegadas, sujetando ó afianzando con una garra la cola de una culebra, y con el pico la cabeza. Aunque una y otra estan dañadas por el tiempo, debimos conjeturar que este antiguo monumento muy bien entallado, pudiera haber sido uno de los ornatos principales de algun palacio perteneciente al rey de esta nacion, ó parte de otro edificio; y es un símbolo parlante. La águila es reina de las aves ó volátiles, fué siempre el geroglífico de la fuerza y de la dominacion. Era esta ave entre los Romanos su insignia favorita, tambien lo era entre los Mejicanos. La he visto repetidas veces en losas antiguas en varias partes del reino.

N° 101. — Estas tres losas grandes y antiguas, señaladas debajo de un mismo número, se hallan colocadas, una en la gradería del cimenterio, otra sirve de piso á la entrada de la iglesia, y últimamente la tercera la embutieron en una pared posterior á la casa curatal. Varian en su tamaño, en la calidad de la piedra y tambien en el órden de los diseños ó relieves, esculpidos en sus planos superiores, en los que se ve una complicacion de figuras como enlazadas, en la primera y segunda ramas y flores y tambien algo perteneciente á la geometría; y en la tercera un conjunto de líneas geométricas. Estos fragmentos en la antigüedad harian parte verosímilmente de alguna fábrica de consideracion que hoy dia ya no se halla el lugar de su asiento ó vestigios de sus murallas.

Aquí hallamos otra especie de escultura de bulto y la mas antigua, la cual se llama plástica, ó el arte de hacer

Elle a des oreilles fantastiques et une espèce de collier. Il se peut que cette figure ait été l'objet de quelque culte et qu'elle ait tenu un rang distingué parmi les divinités. (*Planche LI.*)

Le morceau suivant (le dessin manque) est une pierre de couleur vert foncé, fine, polie, et taillée carrément; elle a quatre pouces sur chaque face; le plan supérieur est strié, et les côtés sont percés pour faciliter son placement probablement au cou de quelque idole. Ce morceau, bien que petit, n'en a pas moins son mérite. L'artiste qui modèle ou qui sculpte une petite statue la ferait aussi dans une dimension plus grande, avec cette seule différence qu'elle demanderait plus de temps, plus de matière, et des instruments plus puissants. Ce que nous cherchons particulièrement dans la royale commission dont nous sommes chargés, c'est de déterminer le point jusqu'où ces peuples ont pu arriver dans le perfectionnement des arts, soit en grand, soit en petit. Cette recherche est des plus importantes, non seulement pour suivre la marche de leurs progrès artiels, mais aussi pour éclaircir beaucoup de points obscurs de leur politique et de leur religion.

N° 100. — Au pied de l'escalier, à l'entrée du cimetière de la paroisse, et à main droite, se trouve une ancienne dalle de pierre à meule [1], de trois pieds carrés, et posée verticalement. Sur la face antérieure on voit un aigle de profil, d'assez grande dimension, et en haut-relief. Il pose sur ses pieds; les ailes sont ouvertes, et il tient dans une de ses serres la queue d'un serpent dont il mord la tête avec son bec. Ces deux figures ont été endommagées par le temps. On peut penser que cet ancien monument, très bien travaillé, a pu être l'un des ornements principaux d'un palais appartenant aux princes de cette nation, ou de quelque autre édifice public. C'est un symbole parlant; l'aigle est le roi des animaux; il fut toujours l'emblème de la force et de la domination; c'était l'enseigne favorite des Romains; sa destinée était la même chez les Mexicains, car je l'ai vu répété sur plusieurs pierres antiques dans diverses parties du royaume. (*Planche LI.*)

N° 101. — Les trois grandes pierres antiques désignées sous ce numéro, sont placées, l'une dans l'escalier du cimetière, l'autre dans le dallage à l'entrée de l'église, et la troisième dans la muraille postérieure de la maison curiale. Ces pierres sont de grandeurs et de qualités différentes; elles diffèrent aussi par les dessins sculptés en relief sur leur plan supérieur. On remarque, sur la première et sur la seconde, une complication de figures entrelacées, des rameaux et des fleurs, et aussi quelques figures de géométrie. La troisième offre un assemblage de signes purement géométriques. Ces fragments antiques ont probablement fait partie de constructions importantes, dont on ne reconnaît aujourd'hui ni l'emplacement, ni la trace. (*Planche LII.*)

Nous trouvâmes aussi dans ces lieux les vestiges d'une autre sculpture plus ancienne que l'autre : la plastique,

[1] Ou pierre à aiguiser.

101

Dos varas — 1 — 2 ou 6 pieds

[illegible] d'après le dessin original de Castaneda

Lith. de Thierry frères succ.rs de Engelmann

102



Média Vara ou 1 pied ½

L. Vitasse d'après le dessin original de Castañeda

Lith. de Thierry frères Succrs de Engelmann

103.



Lith. de Thierry frères

104



No.



V. Delaporte d'après le dessin original de . . . .

Lith. de Thierry frères succ.rs de Engelmann



M. Delaporte d'après le dessin ... de Castaneda

Lith. de Thierry frères ... de Enghien

ó moldar figuras huecas ó sólidas, crudas ó cocidas. Es natural de pensar que el dicho arte precederia á la estatuaria ejecutada en piedra, pues por la razon que es mas fácil por su suavidad manejar el barro que las materias lapídeas y metálicas; y en esta consideracion le debemos dar la preeminencia por su antigüedad, y asimismo por haber sido el prototipo de la misma estatuaria.

N°s 102, 103. — Empezaremos por esta figura, la que ofrece una pieza labrada de barro taladrado, digna de ser observada (notando que desde estos números hasta el 109 inclusivamente, todo lo que se especificará será de barro hueco y cocido), no tanto por su invencion caprichosa, su complicacion de adornos simétricos en la cabeza, con su lengua partida ó bilingua escorzada, y en el cuerpo su actitud semejante á la de un profesor en cátedra con su manto; pero á lo que debia servir era por el tubo cilíndrico que le sirve de respalda, de candelero y de caja, sea para la tea ó para guardar alhajas en lo interior del pedestal que apea al medio cuerpo arriba de la figura, y que le sirve de tapadera; los que serian destinados al servicio de los reyes ó caciques de Zaachillatoo, ó á las aras de sus falsas deidades. Su materia es un barro fino y de buena hechura. Se halló con otras cuatro iguales en materia, tamaño y hechura, en lo substancial, arando en un solar al norte y cerca del curato, habrá mes y medio ó á fines del de julio (solo representaremos dos de ellas); tendrá de altura media vara y su pedestal una tercia en cuadro. Estas cuatro piezas antiguas, ideales y caprichosas por su semejanza y conexion, y por no verse en la precision de repetir una misma cosa, esta misma descripcion servirá por las mentadas, y será fuerza para su comprension el recurso de su delineacion.

N° 104. — Representa una figura humana femenina é ideal, entera y de bulto, de un barro aplomado y de una cuarta de alto; la disposicion de sus miembros es muy particular y solo se ven de ellos las extremidades, y algo participa del estilo egipciaco. Está revestida por tres trages que se cruzan, puestos unos sobre otros, con órden, ribeteados con franjas. La cabeza la tiene adornada de trenzas, lo que da á entender su sexo; las orejas y cuello son alhajados. Toda ella en fin es extraña.

N° 105. — En este número se observa una cabeza algo ideal, y consiste en la figura de una especie de mastin muy primorosamente expresada, con las orejas abultadas, la boca abierta, con la lengua pendiente y en lo interior se repara una cara humana, la que parece va á tragar. Toda ella, con parte de brazo y pierna, barriga y tetas, arrimada verticalmente á un cilindro hueco de una cuarta de eje, cinco pulgadas de diámetro, y media pulgada ó seis líneas de grueso. Esta obrita, como las antecedentes, debia ser candelabro, para consumir la tea en ella, ó el ocote en lengua mejicana.

N° 106. — Sigue una cabeza pequeña de leon ó tigre ó de alguna otra figura, moldada con expresion, en ade-

ou l'art de modeler des figures pleines ou creuses, en terre crue ou cuite. Il est naturel de penser que cet art précéda la sculpture en pierre, par la raison qu'il est plus facile de travailler la terre que les pierres et les métaux. C'est pour cela que nous devons assigner l'antériorité à la plastique, et la considérer comme le prototype de la statuaire même.

N°s 102, 103. — Nous commencerons par la figure désignée sous le premier de ces numéros (en observant que, jusqu'au numéro 109 inclusivement, toutes les pièces représentées sont creuses et en terre cuite). C'est un morceau travaillé en terre, creux, et digne d'attention par son invention fantasque, par la complication des ornements symétriques de la tête, par la langue bifurquée ou séparée en deux, et par l'attitude du corps, semblable à celle d'un professeur dans sa chaire, et revêtu de sa robe. Mais, ce qui doit mettre en doute sur son usage, c'est un tube cylindrique qui se trouve en arrière, et qui a pu servir de chandelier, afin de fixer les torches de résine. Le coffre qui sert de piédestal, et qui semble prendre au milieu du corps de la figure, a pu servir aussi à renfermer des bijoux ou objets précieux destinés au service des rois ou caciques de Zaachillatoo, ou à celui des autels des faux-dieux. Cette figure est en terre fine et bien cuite; on l'a trouvée, avec quatre autres semblables par la matière, la grandeur et le travail, en labourant un terrain au nord, et proche de la maison curiale, il y a un mois et demi, ou vers la fin de juillet. Nous en représentons ici deux seulement. Celle-ci a un pied et demi de haut, et son piédestal a un pied en carré. Ces quatre figures antiques, idéales et fantastiques, sont tellement semblables entre elles, que, pour éviter les répétitions, cette description pourra servir à toutes. Il est nécessaire de recourir aux dessins pour les bien comprendre. (*Planches LIII et LIV.*)

N° 104. — Sous ce numéro est représentée une figure de femme, idéale, entière, et de ronde bosse; elle est en terre, de couleur grisâtre, et a neuf pouces de haut. La disposition des membres est fort singulière, et l'on n'en voit que les extrémités; elle participe un peu du style égyptien. Elle est couverte de trois vêtements qui croisent l'un sur l'autre symétriquement, et qui sont bordés de franges. La tête est ornée de tresses qui font deviner le sexe; les oreilles et le cou sont parés de bijoux; enfin toute cette figure est étrange. (*Planche LV.*)

N° 105. — Cette figure présente une tête idéale, celle d'une espèce de dogue, travaillée avec habileté. Les oreilles sont dressées, la gueule est ouverte, la langue pendante, et, dans le fond, l'on aperçoit un visage humain. Le tout, avec une partie des bras, des jambes, et du ventre, tient à un cylindre vertical creux, de neuf pouces environ de hauteur, cinq de diamètre, et six lignes d'épaisseur. Ce petit ouvrage a dû servir, comme les précédents, de chandelier pour faire brûler les torches de résine, ou *ocote* en langue mexicaine. (*Planche LVI.*)

N° 106. — La pièce suivante est une petite tête de lion, de tigre ou autre animal, modelée avec expression, et

man de acometer su presa, con la boca muy rasgada y bien armada.

N° 107. — Otra cabecita de cacomistle, en mejicano, especie de zorrillo doméstico, muy bien imitado, con la boca entreabierta lo suficiente para señalar su armadura de dientes, con reparticion simétrica; de suerte que los artífices eran mas correctos en la representacion de los vegetales y de los animales que en la del mismo hombre, y aconteceria por las razones ya insinuadas.

N° 108. — Tambien se ve otra cabeza de tejon, clacuache, ó de armadilla, muy al natural, en parte son rotas las orejas, y es lástima, y mucho hace falta el cuerpo de este animal.

N° 109. — Tiene este pito la particularidad que su embocadura figura la cabeza de un animal, y la parte superior la de una muger con adornos radiosos.

N° 110. — El objeto representado en este número nos ofrece la cabeza de un monstruo, de un estilo muy notable, y que no falta de expresion; es uno de los fragmentos mas bien ejecutados que he encontrado.

Un jarro de barro fino, bien cocido, y sonoro al herirlo, de una figura ó forma mediana y agradable á la vista, con su barniz ó vidriado color de ladrillo, con ciertos relieves y mascaron, con su asiento plano y sin asa. (Falta el diseño de este número.)

N° 111. — Este otro jarro con poca diferencia es igual á este primero en cuanto al volúmen y su cavidad, jaspeado ó salpicado de amarillo y de verde oscuro, muy lustroso, sin asa, asentado sobre tres pies huecos con sus cascabeles encerrados en ellos.

N° 112. — En el mismo grupo de cerros levantados á mano, se encontró en un subterráneo ó sepulcro y á poca profundidad, unas hileras de calaveras puestas cada una en un plato de un tamaño regular, el que hará ver su dibujo; teniendo este plato otra cabecita artificial sin adorno ni orejas que hace cuerpo con él: el cabello suelto y tendido horizontalmente hácia atras. Quizá estas calaveras serian de los que fueron sacrificados en ofrenda á sus dioses.

N° 113. — Algunos braseros ó incensarios encontramos con mango y sin él para ahumear ó incensar las moradas de sus mentirosas deidades.

N° 114. — Otros varios platos pequeños de asiento liso, otros de tres pies, al uso de sus oratorios y de sus sepulcros.

N° 115. — Tambien encontramos en el mismo sitio de las excavaciones unas ollas pequeñas de bella forma ó bien proporcionadas, con sus asentaderas, y con tres picos repartidos en la circunferencia de su barriga.

N° 116. — Otras ollas de varios tamaños, pero en pequeño, con la boca parecida á un embudo ó trompetilla, con un pie prolongado con cuatro puntas ó raices que parecen nacer á su extremidad, y otra punta ó clavo que aparece en la convexidad de su barriga.

dans l'action de dévorer sa proie. La gueule est très ouverte et bien armée. (*Planche LVII.*)

N° 107. — Autre petite tête d'une sorte de renard domestique, en mexicain *cacomistle*, bien imitée, la bouche entr'ouverte de manière à laisser voir des rangées symétriques de dents. Il paraît que les artistes étaient plus corrects dans leurs représentations d'animaux et de végétaux, que dans celles de l'homme, et cela par les raisons que nous avons déja indiquées. (*Planche LVII.*)

N° 108. — On voit ici la tête d'une sorte de blaireau, *clacuache*, représentée au naturel; les oreilles sont à moitié brisées; il est fâcheux que le corps de l'animal manque. (*Planche LVII.*)

N° 109. — Le sifflet représenté sous ce numéro offre cette particularité, que l'embouchure ressemble à la tête d'un animal, et que la partie supérieure offre celle d'une femme avec des ornements disposés en rayons. (*Pl. LVIII.*)

N° 110. — L'objet représenté sous ce numéro nous offre une tête de monstre, d'un style remarquable, et qui n'est pas sans caractère; c'est un des fragments les mieux exécutés que j'aie rencontrés. (*Planche LVIII.*)

On nous montra une sorte de jarre en terre fine, bien cuite, sonore, d'une forme moyenne et agréable, recouverte d'un vernis ou d'une vitrification couleur de brique, avec certains reliefs et mascarons. Le dessous est plat, et elle est sans anses. (*Le dessin manque.*)

N° 111. — Autre jarre peu différente de la précédente, quant au volume et à la capacité; elle est jaspée ou piquetée de jaune et de vert foncé, très brillante, sans anses, et posant sur trois pieds creux, dans lesquels sont insérés des espèces de grelots. (*Planche LIX.*)

N° 112. — Dans ce même groupe de tertres élevés de mains d'hommes, on trouva un souterrain ou tombeau dans lequel, à une médiocre profondeur, étaient plusieurs files de têtes de morts, placées une à une sur une sorte de plat de dimension ordinaire, ce que fait voir le dessin. Ce plat porte en outre une autre petite tête artificielle, faisant corps avec lui, sans ornement et sans oreilles; la chevelure rassemblée est tendue horizontalement en arrière. Peut-être ces têtes de morts étaient celles de victimes offertes en sacrifice. (*Planche LIX.*)

N° 113. — Nous trouvâmes aussi quelques *braseros*, réchauds ou encensoirs, avec ou sans manche, pour parfumer la demeure des faux dieux. (*Planche LIX.*)

N° 114. — Autres petites poteries plates en dessous, ou portées sur trois pieds, pour le service des oratoires et des tombeaux. (*Planche LIX.*)

N° 115. — Dans quelques fouilles faites au même lieu, nous trouvâmes aussi des espèces de petites marmites, d'une forme agréable, bien proportionnées, avec trois pieds répartis dans la circonférence de la partie inférieure. (*Planche LX.*)

N° 116. — Autres vases semblables, de diverses grandeurs, mais plus petits, dont l'orifice ressemble à la partie évasée d'une trompette, et dont le pied prolongé est garni de quatre pointes ou espèces de racines qui semblent naître de l'extrémité, et d'une autre pointe ou manche qui se trouve à la partie convexe. (*Pl. LX.*)

109





110



M. Delaport d'après le [illegible] [illegible]

Lith. de Thierry, frères [illegible] de Engelmann

111

112

113.

114

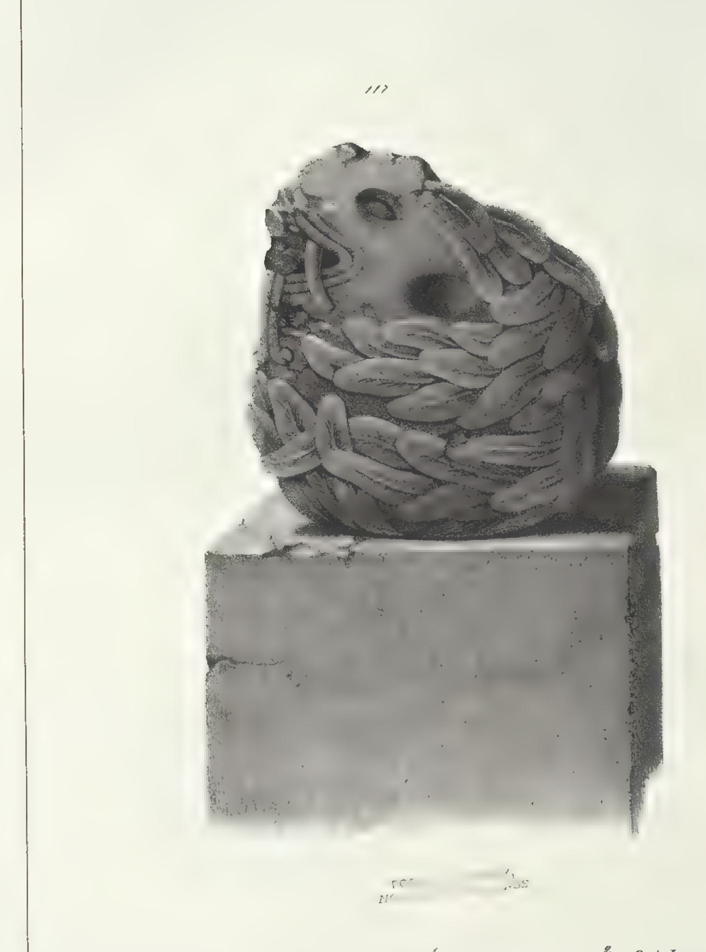
M. Delaporte d'après le dessin original de Castaneda

Lith. de Thierry frères succrs de Engelmann



E. Robillard d'après le dessin original de Castañeda. *Lith. de Thierry frères succ.rs de Engelmann*

117



Dos Varas 1 2 ou 6 pieds

Lith. de Thierry frères

He entrado en esta descripcion diminuta para demostrar las obras y gusto de esta nacion, que en tratando de aprofundizar el orígen y mérito de sus artes nada es pequeño y despreciable, porque todo se enlaza una cosa con otra, y se dan la mano cooperando al mismo intento.

De este pueblo de Zachila, habiendo estado en él todo el tiempo necesario para la investigacion de sus reliquias anticuarias, pasé á la villa de Quilapan, tambien antigua corte y demora de los reyes mistecos, cuyo imperio diametralmente opuesto por lo físico al zapoteco, se extendia de sur á norte, y ese de norte á sur hasta Tehuantepeque inclusivamente. Los productos principales de dicha villa son seis abundantes nogales, jicamatales y camotales.

De acuerdo con el señor cura, á quien debo muchas atenciones, y con la república de los Indios emprendimos unas grandes excavaciones en los cerros erigidos por los gentiles á sus dioses, los únicos monumentos que aun subsisten de ellos, en cuyas excavaciones aparecieron algunos trozos ó fragmentos de estatuas, platos y ollas.

De esta conformidad asi se acaban las naciones, los imperios y finalmente los monumentos de sus artes, que por lo regular suelen ser los últimos residuos mudos testigos de su pasagera existencia.

Nota.—Santiago Quilapan. Debajo del cimborrio de la iglesia antigua y no acabada, existe frente del altar mayor una lápida sepulcral de dos varas cuatro pulgadas de largo, y de ancho una vara. Grueso de la losa doce pulgadas. Calidad de la piedra, cantera; y en su superficie visible se halla esculpido de relieve un escudo de armas dividido en dos cuarteles, en el superior manifiesta una concha sostenida por un chuzo ó alabarda con otras figuras que dominan á la referida concha; y lateralmente se ven dos símbolos geroglíficos sobre el estilo antiguo mejicano, y en el inferior aparece en su campo una águila con las alas desplegadas y parada en el centro de una A de letra romana, y en la orla que encierra el campo del escudo, permanecen dos inscripciones laterales; en la derecha dice: DOÑA JUANA CORTES y en la izquierda: DON DIEGO AGUILA. Se hallan infundidos los cuerpos de los apellidos referidos sobre una vara y media sin adornos particulares. Enterrados en una caja formada de cal y mezcla, dichos cuerpos se hallan apareados, con su division en una situacion la que hace frente al altar mayor, y solo lo que encontré en él fueron osamentas respectivamente á los cuerpos citados. Esta excavacion se hizo en presencia del señor cura de esta villa don Carlos Briones, y tambien del gobernador don Miguel José Gomez y su república, dia domingo 28 de 7bre 1806.

La famosa y sonora campana del ya citado Santiago Quilapan se hizo el año de 1557. Círculo, seis y media varas; ancho dos varas, tres pulgadas; altura una vara, quince pulgadas. Las letras que tiene no se entienden por estar encadenadas.

N° 117.—En la ciudad de Tepeyacac, en el barrio de San-Miguel, llamado Tlaixtequi, y significa en el cón-

Je suis entré dans ces courtes descriptions, tendantes à faire connaître les œuvres et le goût de ces nations, parceque, lorsqu'il s'agit d'approfondir l'origine et le mérite des ouvrages d'art, rien n'est à négliger; car tout s'enchaîne et semble se donner la main pour concourir au même but.

De la ville de *Zachila*, où nous restâmes le temps nécessaire pour faire la recherche de ses antiquités, je passai à *Quilapan*, qui fut aussi la demeure des princes mistèques, dont l'empire diamétralement opposé, quant à la position topographique, à celui des Zapotèques, s'étend du sud au nord, tandis que l'autre s'étend du nord au sud, jusqu'à *Tehuantepec*. Les principales productions sont les noix, les *jicamatales* et les patates, qui s'y trouvent en abondance.

D'accord avec le curé, qui eut pour nous beaucoup de complaisance, et avec le secours des Indiens, nous entreprîmes plusieurs grandes fouilles dans des tertres élevés par l'ancien paganisme, les seuls monuments qui en restent aujourd'hui. Ces fouilles produisirent quelques fragments de statues et diverses poteries plates ou creuses.

Ainsi passent les nations, les empires, et même leurs monuments, qui restent ordinairement les derniers, comme des témoins muets de leur existence éphémère.

Nota. — A *Santiago Quilapan*, au-dessous du dôme de l'ancienne église qui existe encore, il y a devant le maître-autel une pierre sépulcrale, de six pieds quatre pouces de long, trois pieds de large, et un pied d'épaisseur. Sur cette pierre, de qualité ordinaire, on voit, gravé en relief, un blason divisé en deux quartiers. Dans le quartier supérieur est une conque soutenue par une lance ou hallebarde, avec d'autres figures qui s'élèvent au-dessus de la conque. De chaque côté se voient deux symboles hiéroglyphiques dans l'ancien style mexicain. Dans le quartier inférieur paraît un aigle, les ailes déployées, et posé sur le milieu des lettres romaines A. Dans l'orle qui entoure ces armoiries on lit deux inscriptions; celle de droite porte: DONA JUANA CORTES, et celle de gauche: DON DIEGO AGUILA. Les corps de ces deux personnages sont enterrés quatre ou cinq pieds au-dessous, sans autre ornement, dans une sorte de caveau en chaux et terre. Les corps ont été mis à côté l'un de l'autre, mais séparés, faisant face au maître-autel. Je n'y trouvai que leurs ossements sans aucun autre objet. Je fis faire cette fouille en présence du curé don Carlos Briones, du gouverneur Miguel José Gomez, et des habitants, le dimanche 28 septembre 1806.

La célèbre cloche de cette ville de *Santiago Quilapan*, fut faite en 1557; elle a dix-neuf pieds et demi de circonférence, six pieds trois pouces de diamètre, et quatre pieds trois pouces de haut. Les lettres qui y sont gravées ne peuvent se lire à cause de la manière dont elles sont entrelacées.

N° 117. — Dans la ville de *Tepeyacac*, au faubourg Saint-Michel, nommé *Tlaixtequi*, ce qui veut dire: *creux*

cavo del cerro; en la casa de D. Sebastian de la Cruz Xicotencatl, hay un pedestal ó piedra, de forma cúbica, que sirve de apeo á una culebra labrada en piedra colorada y durísima, sentada ó en reposo sobre sí misma, y tiene tres vueltas en espiral, dejando en el centro un taladro transversal. Todo su cuerpo está cubierto ó figura unas plumas de relieve anchas y prolongadas; la cabeza está armada de una lengua partida longitudinalmente y remata en figura de áncora; y la extremidad de la cola muestra cuatro cascabeles. Esta deidad muy celebrada en la gentilidad mejicana (con el renombre de Qoatlquetzal, ó culebra de plumas), tiene seis varas y tres cuartas de circunferencia y con una corpulencia muy voluminosa en diminucion proporcional á la cabeza, la que es monstruosa y defendida por dos agudos colmillos; y se reconoce que fué pintada de bermellon. Su materia lapídea es de pórfido de grano fino, y perfectamente bien esculpida. Se encontró habrá cosa de un mes en una barranca al pie de la serranía detras de la mentada casa.

Salí del pueblo de San Pablo del Monte el dia 20 de febrero de 1807, á las seis de la mañana, continuando el rumbo de la sierra de Tlaxcala ó de la Malinche, con tres Indios expertos, llegamos al pie de ella á las doce del dia, continué á pie, subiendo con harto trabajo los peñascos y arenales; y finalmente llegué en la cumbre á la una y media de la tarde, admirando los prodigiosos efectos de la naturaleza. Aquí ruinas, pirámides, murallones y otros objetos pintorescos. Su altura prodigiosa, en la línea de la congelacion, sus piedras granitosas ó de pórfidos colorados, el plano superior sembrado de cascajos ó fragmentos idolátricos los que dan á entender oratorios en estas eminencias extraordinarias, sin vegetales mayores y poquísima agua. Un aire puro y fresquísimo es el alimento mas saludable

Esta sierra madre ú orígen ó fragua de las tempestades, azotes del pueblo, formadas de los vapores ó exhalaciones que nacen de las barrancas en extremo profundas, suben, se unen, y forman con su condensacion un cuerpo sólido, capaz de arrebatar ó de asollar cuanto se presenta á su corriente. Empleé en un dia cerca de 15 horas de ida y vuelta para su investigacion. El dia siguiente por la mañana me advirtieron que en las murallas de la capilla de Santiago de San Pablo del Monte, existian dos figuras ó estatuas de piedra, representando dos mugeres de rodillas ó de cuquillas, de una vara de altura, pintadas de cal fina.

Nº 118. — La mayor manifiesta una muger hecha con una montera en la cabeza, lo demas del cuerpo desnudo, con la advertencia, de que oculta con las dos manos sus pechos.

Nº 119. — Otra de igual magnitud aunque de menor volúmen, representa una muger desnuda con la cabeza y espaldas cubiertas con un manto largo cayendo y cubriendo las partes posteriores; y las anteriores con brazos y manos, conforme se verá en el dibujo de ellas; lo que

sous la colline, il y a, en la maison de D. Sébastien de la Cruz Xicotencatl, un piédestal en pierre, de forme cubique, sur lequel est un serpent travaillé en pierre rougeâtre, très dure; il est en repos et roulé sur lui-même; il forme trois spirales, et le centre est percé d'un trou transversal. Tout le corps est couvert d'une sorte de grandes plumes en relief; la tête est armée d'une langue fourchue terminée comme une ancre de vaisseau; la queue est pourvue de quatre écailles comme celles du serpent à sonnettes. Cette divinité jadis fort célèbre chez les Mexicains, sous le nom de *Qoatlquetzal*, ou serpent aux plumes, à vingt pieds trois pouces de circonférence, avec une grosseur proportionnée, diminuant à partir de la tête qui est monstrueuse et armée de deux fortes défenses. On reconnaît que cette figure a été peinte de vermillon. La matière dans laquelle elle est sculptée est un porphyre d'un grain fin et parfaitement poli. On l'a trouvée il y a environ un mois dans une fondrière au pied des collines situées derrière la maison dont je viens de parler. (*Planche LXI.*)

Étant parvenu au village *San Pablo del Monte* j'en sortis, le 20 février 1807, à six heures du matin, prenant la direction de la *Sierra de Tlaxcala*, ou de la *Malinche*, avec trois Indiens connaissant bien le pays. Nous atteignîmes le bas de la montagne à midi, et je continuai la route à pied gravissant avec beaucoup de peine les rochers et les sablonnières. J'arrivai au sommet environ à une heure et demie, admirant sur ma route les effets merveilleux de la nature. Là, se trouvent les ruines de pyramides, de murailles, et autres débris très pittoresques. L'élévation de la montagne est considérable et arrive jusqu'à la région glacée; ses roches sont de granit ou de porphyre rouge; son sommet est parsemé de pierres et de fragments d'idoles qui font supposer qu'il y eut autrefois des oratoires dans ces lieux si élevés. Il n'y a point de grands végétaux; on y trouve très peu d'eau; l'air y est frais et très salubre.

Cette montagne est comme le foyer des orages auxquels la ville est souvent exposée. Il se forme des vapeurs ou exhalaisons qui s'élèvent de ravins très profonds, dont elle est entourée, et qui se condensent ensuite de manière à entraîner tout ce qui se trouve sur leur passage. J'employai environ quinze heures à examiner cette montagne. Le matin du jour suivant on m'informa que dans la chapelle de Santiago, à *San Pablo del Monte*, il existait deux figures en pierre représentant des femmes agenouillées, d'environ trois pieds de haut, et recouvertes d'une couche de chaux.

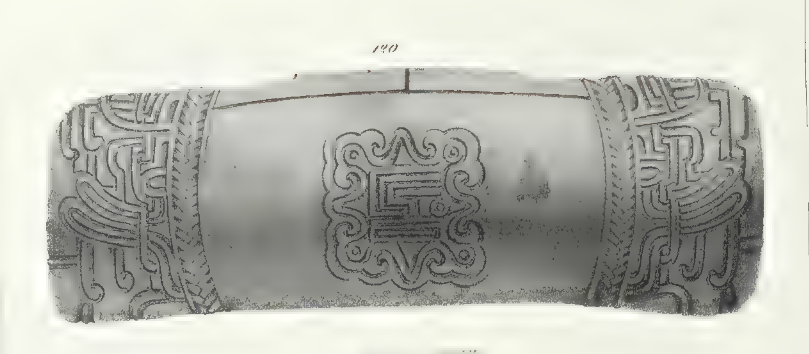
Nº 118. — La plus grande des deux offre une femme dont la tête a une sorte de coiffure, et dont le reste du corps est nu, avec cette particularité que les deux mains cachent les seins. (*Planche LX.*)

Nº 119. — L'autre, d'égale hauteur bien que moins volumineuse, représente aussi une femme nue, la tête et les épaules couvertes d'une sorte de manteau qui la cache par derrière. Le dessin la fait voir de face avec les bras et les mains. Cette figure doit nous convaincre

119



120



Lith. de Thierry frères Succ. de Engelmann.



Will. de Wilberg d'ap. le dessin original de Castañeda

Lith. de Thierry frères Succ. de Engelmann

nos debe persuadir, para aquellos tiempos que siempre se han considerado bárbaros y sin pudor, que no serian asi, y los mismos vestigios lo prueban con evidencia. El escultor supo con arte disponer las manos y brazos de esta muger con intencion, á lo que parece, de ocultar lo que juzgó necesario, semejante ó tiene cierta semejanza con la Vénus de Medicis en el pensamiento, y no es de extrañar en rigor; siendo el artífice mejicano como hombre, dotado por la naturaleza de los mismos órganos, pudo inventar ó producir las mismas ideas que el griego.

En la provincia de Tlaxcala, en el pueblo de Nuestra Señora de la Natividad, nombrado en lengua mejicana Axzotla (agua que brota), existe en él un instrumento de guerra nombrado Huehuetle; cosa vieja en su idioma; su aspecto representa un cilindro de madera hueca y de la especie del sabino, su altura ó eje tiene vara y cuarta, y de diámetro poco menos de media vara, y de grueso pulgada y media; la parte inferior está ya carcomida, toda su superficie exterior se halla repartida por varios dibujos simbólicos de diferentes colores, análogos á las insignias de dicha ciudad. La parte superior del expresado se termina en una piel tendida á manera de nuestros tambores, y el lado opuesto está dividido en tres trozos, con sus adornos, y hacen el oficio de un tres pies.

N° 120.—En el mismo lugar ví otro instrumento marcial, el que se une y se acompaña con el precedente, y hace su tiple ú octava, y se llama Teponastle. Tambien es de madera sólida y pesada y de configuracion cilíndrica, de una media vara y cuatro dedos de longitud, y cinco pulgadas de diámetro. La superficie no tiene adornos de colores, solo sí ciertos florones grabados en él. En la parte esencial por la que se toca hay longitudinalmente dos lengüetas opuestas y en el aire, divididas por dos sonidos ó tonos, los que forman una tercera menor, *re fa*, *fa re*, bastante sonoro y ruidoso; el todo de una sola pieza. Este instrumento se toca con dos palos ó baquetas como el timbal, al contrario del ya nombrado, el Huehuetle, que solo con las palmas de la mano se maneja.

Otro Teponastle antiguo, perteneciente al pueblo de Tepoyango, muy bien esculpido en madera sólida y negrusca, con variedad de dibujos enlazados simétricamente, grabados de bajo relieve en su superficie; tendrá algo mas de media vara de longitud, y su circunferencia, la que forma una figura algo elíptica, tendrá unas cinco pulgadas en su mayor diámetro, templado en tercera menor. Su pulimento es sumamente suave al tacto.

N° 121.—Bajo este número se ve otro Teponastle de la legítima antigüedad Tlaxcalteca, admirable por su materia, la que es de madera sonora, durísima, pesada, pulida, y de un color morado obscuro, perfectamente, en aquel estilo original, trabajado de alto relieve; presentando á la observacion, esta escultura en madera, unos dibujos que solo los antiguos Indios eran capaces, y que únicamente su dibujo puede satisfacer sin duda alguna mejor que la explicacion la mas extensa ó prolija. Se ve una figura humana, tendida longitudinalmente, cargada ó vestida de

que ces temps que nous regardons comme barbares et comme étrangers aux sentiments de pudeur, étaient loin de mériter cette opinion. Ici, le sculpteur à disposé avec art les bras et les mains de cette figure de femme, afin de cacher les parties qu'il voulait soustraire aux regards, ce qui lui donne, du moins quant à l'intention, une certaine ressemblance avec la Vénus de Médicis. Il n'y a pas lieu de s'en étonner; l'artiste mexicain, doué par la nature de facultés semblables, a pu concevoir et reproduire la même idée que l'artiste grec. (*Pl. LXII.*)

Dans la province de *Tlaxcala*, au village de Notre-Dame *de la Natividad*, en mexicain *Axzotla* (eau qui jaillit), je vis un instrument de guerre appelé *Huehuetle* (ce qui veut dire chose antique). C'est un cylindre en bois creux, espèce de sapin; il a trois pieds neuf pouces de long, un peu moins de dix-huit pouces de diamètre, et le bois a un pouce et demi d'épaisseur. La partie inférieure était déja pourrie; toute la surface est couverte de dessins allégoriques, de diverses couleurs, analogues aux armoiries de la ville. Le haut de cet instrument militaire se termine par une peau tendue comme celle de nos tambours, et le bas est divisé en trois pointes avec leurs ornements, faisant office de trois pieds.

N° 120.—Dans le même lieu je vis un autre instrument militaire dont le son s'accorde avec celui du précédent, et forme avec lui la tierce ou l'octave[1]. On l'appelle *Teponastle;* il est aussi en bois dur, pesant, et de forme cylindrique; il a dix-huit à vingt pouces de long et cinq pouces de diamètre. Sa superficie n'a pas d'ornements coloriés, mais elle offre certains dessins ou fleurons gravés. Sur la partie la plus essentielle, celle sur laquelle on frappait l'instrument, il y a longitudinalement deux languettes ou chevalets divisés en deux tons qui forment une tierce mineure, *re fa*, *fa re*, assez éclatante. Le tout est d'une seule pièce. Cet instrument se frappe avec deux baguettes comme nos timbales, tandis que le *Huehuetle* se touche seulement avec la paume de la main. (*Pl. LXII.*)

Je vis un autre *Teponastle* antique, au village de *Tepoyango*, très bien sculpté en bois dur et noirâtre, avec divers dessins symétriquement enlacés, et travaillés en bas-relief. Il a un peu plus de dix-huit pouces en longueur, et sa circonférence, un peu elliptique, a dans son plus grand diamètre environ cinq pouces. Il est monté en tierce mineure. Cet instrument est d'un poli très doux au toucher.

N° 121.—Sous ce numéro est un autre *Teponastle* qui appartient à l'antiquité Tlaxcaltéque; il est admirable par la matière, qui est de bois sonore, très dur, pesant, poli, de couleur brun-noirâtre et parfaitement bien travaillé en relief, dans le style original de cette contrée. Cette sculpture en bois offre, en effet, des figures que les anciens indigènes étaient seuls capables de faire; le dessin en donnera une idée plus complète que toute description verbale. On y voit une figure humaine placée longitudinalement, couverte de vêtements et ornements

[1] Sans doute selon la manière de monter le tambour.

unos adornos extraordinarios. Esta pieza muy particular consiste en un instrumento marcial ó belicoso, el que se destinaba en los tiempos anteriores á la conquista, á avivar por su sonido el corazon de los combatientes, templado igualmente en tercera menor. Está aun en una bellísima conservacion y digno del mayor aprecio. Este cilindro, algo curvo en la parte principal, forma en la inferior un asiento horizontal; sus dimensiones llegarán en extension á una vara en largo, y en diámetro unas cinco pulgadas. Con la advertencia que los ojos de la figura son de otra materia que el todo, sea de marfil ó hueso, el que igualmente que la boca hace un solo cuerpo, sin añadidura y sin color sobrepuesto, solo el de la madera. La cabeza, algo jóven sin vello, tiene sus adornos, trezas y especie de diadema, y está bien proporcionada; la mano izquierda lleva una cosa no fácil de atinar, lo que representa como flor ó planta. Los pies tienen sus calzados con sus lazos; tiene bastante bien, vista de perfil, la figura de un barco con su popa y proa. Le nace de la ternilla una figura curva, y otras dos figuras circulares de las ventanas. Las orejas tienen en el pulpejo dos anillos; estan bien contornadas y con cierta gracia. Tiene un collar y remata debajo de la barba con un lazo bien expresado. En el vientre ó base, se advierten cuatro agujeros para introducir algun cordel para llevarlo ó colgarlo. Puede pesar una arroba. No dudamos que esta figura misteriosa, á manera de la esfinge egipciaca, representa un símbolo que alude á los ritos de esta antigua nacion.

En la primera cabecera nombrada de Tizatlan, en donde construyeron entre las ruinas de un antiguo palacio de Chicotencatl, una iglesia ó ermita dedicada á San Esteban, solo existe de él unos murallones antiguos, formados ó revestidos de unas piedras escuadradas y puestas con cierto órden; únicamente pude reconocer ademas del sitio de ese palacio el lugar de la sepultura de Juan Esteban Diaz, soldado español, el que mató ó sofocó á un Tlaxcalteca en sus brazos, en una lucha particular, en la que murieron sin embargo ambos, y enseñan todavía el parage de sus sepulturas, en el mismo recinto del cementerio de dicha iglesia, lo que verifiqué dia 24 de marzo de 1807, con una excavacion practicada por los hijos del pueblo, en presencia de don José Antonio Celis Xicotencatl, regidor de la ciudad de Tlaxcala; pues encontré sus osamentas ya muy consumidas.

N° 122.—Tambien en San Esteban encontré una lanza de aquellas que usaban los Tlaxcaltecas en sus combates; es de pedernal de una cuarta de longitud, y con un grueso regular, y muy bien conservada. Es la única arma ofensiva que pude recoger de las antiguas de esa célebre república, siendo de extrañar su escasez, pues lo que da lugar á pensar que las sepultarian en las entrañas mas profundas de la tierra.

N° 123.—En el mismo parage me manifestó un Indio una estatua de piedra de una cuarta de alto, de color de fierro ó gris obscuro y algo porosa; da á conocer una muger sentada á su usanza; aunque esta figura antigua no tiene el mayor mérito artisto, siempre el ojo observativo encontrará motivos de reflexiones acerca de su peinado y

extraordinaires. Ce morceau, très remarquable, est un instrument belliqueux qui fut destiné, dans les temps antérieurs à la conquête, à exciter le courage des combattants; il sonne également en tierce mineure. Il est dans un très bon état de conservation et est d'autant plus précieux. Ce cylindre, un peu courbe dans sa partie principale (le dessus), offre à la partie inférieure une surface plane. Il a trois pieds de long et environ cinq pouces de diamètre. Il faut remarquer que les yeux de la figure sont d'une autre matière, soit en ivoire, soit en os, que tout le reste qui forme un seul corps sans jointures, et sans autre couleur que celle du bois lui-même. La tête est jeune et sans barbe; elle a des tresses, des ornements, une sorte de diadème, et est très bien proportionnée. La main gauche tient quelque chose qu'il n'est pas facile de reconnaître et qui semble une fleur ou plante quelconque. Les pieds sont revêtus de chaussures tenues avec des courroies. Cet instrument, vu de profil, ressemble passablement à une barque avec sa proue et sa poupe. Au cartilage du nez est attaché un petit cercle, et deux autres tiennent aux narines. Les oreilles ont des anneaux et sont dessinées avec un certain goût; un collier est attaché sous le menton par un cordon bien exprimé. Sous le ventre, qui est la base de l'instrument, sont quatre trous destinés à passer des cordes pour l'élever ou le suspendre; le tout peut peser vingt-cinq livres. Cette figure mystérieuse, comme le sphinx égyptien, représente sans doute un symbole qui se rattache aux anciens rites religieux. (*Pl. LXIII.*)

Dans le premier arrondissement, ou chef-lieu, nommé *Tizatlan*, on a construit, entre les ruines de l'ancien palais de *Chicotencatl*, une église ou chapelle dédiée à Saint-Étienne. Il n'existe plus que quelques parties de murailles antiques, formées ou revêtues de pierres taillées et placées régulièrement. Je ne pus reconnaître, outre l'emplacement de ce palais, que le lieu de sépulture de Juan-Esteban-Diaz, soldat espagnol, qui étouffa entre ses bras un habitant de Tlaxcala, dans une lutte particulière où ils moururent tous deux. On m'enseigna le lieu où ils furent enterrés ensemble, dans le cimetière de ladite église, ce dont je m'assurai le vingt-quatre mars mil huit cent sept, par une fouille faite par les gens du pays en présence de D. José Antonio Celis Xicotencatl, régidor de la ville de Tlaxcala; nous trouvâmes leurs ossements presque entièrement consumés.

N° 122. — Je trouvai aussi à Saint-Étienne une armature de lance, de celles dont les Tlaxcaltèques se servaient dans les combats : elle est en silex (*silex pyromachus*); elle a neuf pouces de long, une épaisseur proportionnée, et est bien conservée; c'est la seule arme offensive que j'aie pu découvrir de cet ancien peuple; leur extrême rareté fait penser qu'elles ont été enfouies dans le sein de la terre. (*Pl. LXIV.*)

N° 123. — Dans la même contrée, un Indien me fit voir une statue en pierre, de neuf à dix pouces de haut, couleur gris-foncé, et assez poreuse : elle représente une femme assise à la manière du pays. Bien que cette figure antique n'ait aucun mérite artiel, l'œil de l'observateur trouvera matière à réflexion dans sa coiffure et son vête-



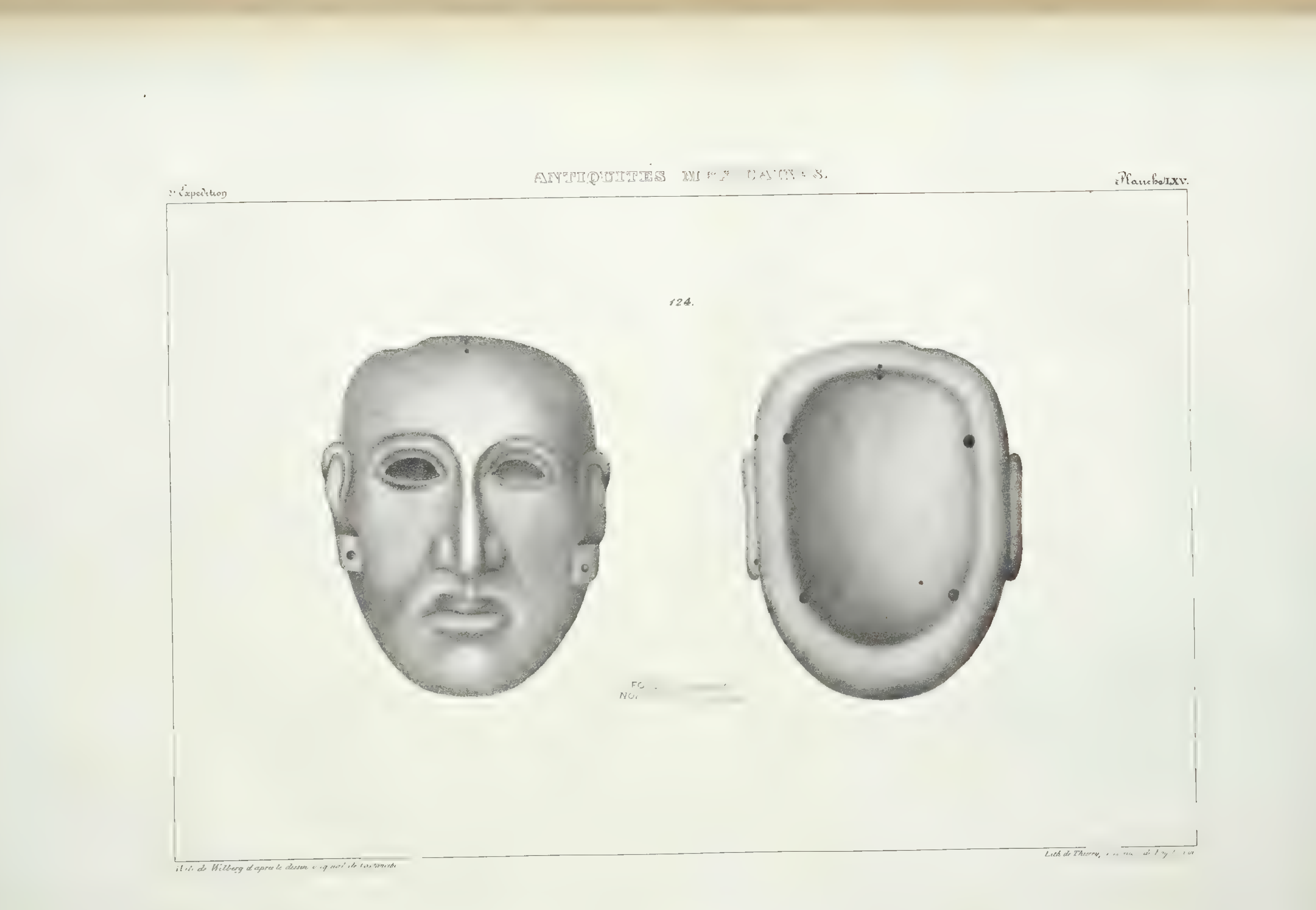
E. Robillard d'après le dessin original de Castaneta

Lith. de Thierry frères succrs d'Engelmann

2e Expédition

ANTIQUITÉS M[illegible] CA[illegible]S.

Planche LXV.



Lith. de Wilberg d'après le dessin [illegible]

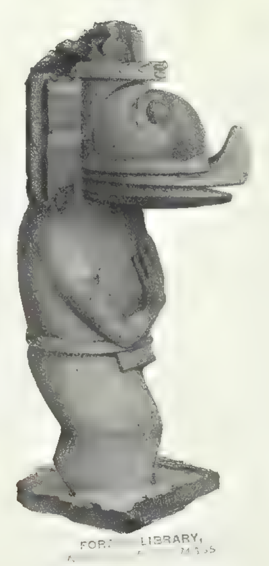
Lith. de Thierry, [illegible]



E. Rouilhé del d'après les dessins de Castañeda   Lith. de Thierry frères succrs de Engelmann

128





Lith. d. Thierry frères [illegible]

129.



20 Varas 5 10 15 20 ou 60 pieds

trage, y por consiguiente poder algo averiguar de cuáles pueblos ó naciones tomaron su extirpe.

Nº 124. — En proseguimiento de nuestras excursiones Tlaxcaltecas pasamos á otra cabecera nombrada Zizatlan, en cuya encontré la obra de escultura antigua la mas perfecta de todas las que ví en este continente indiano; y consiste en una especie de mascaron algo menor que el natural, ó media cabeza, ó mas bien retrato de algun gefe de esta famosa república; trabajado con arte y proporcion, en una agata verdosa, taladrada en varias partes con entendimiento y simetría para colgar de ellos varios diges. El sitio de los ojos ó su encajadura y órbita denota por su disposicion y vacío que el ojo era de otra materia que la cabeza.

Nº 125.—El vaso que representa este número *Popocaxtli,* vaso de humo, merece su atencion, pues nos hace ver un intrumento ó monumento de los que empleaban en sus funerales en obsequio de sus difuntos, y consiste en un vaso ú olla de barro fino y de bello aspecto ó proporcion, de poca capacidad, sostenido por tres pies, adornado ó vestido por una faja circular, por un barniz untuoso y bastante vivo, en la que se ven unos florones, cruces y sus divisiones de manchas de color amarillo, negro, blanco y otros colores inciertos; taladrado en la parte superior y geométricamente para facilitar la sublimacion del incienso ó goma olorosa.

En esta misma cabecera hice hacer una excavacion, en la que solo se encontró osamentas antiguas, algunos fragmentos de ídolos, vasos é incensarios.

Nº 126, 127.—Bajo estos números se distinguen dos cabezas esculpidas, que parecen ser dos retratos de personas de distincion, y en las que el arte parece ya mucho mas adelantado.

Nº 128.—Me trajeron de un barrio de la ciudad nombrado San Sebastian una estatua idolátrica de piedra dura, de un color gris obscuro; ella es en pie, de unas dos tercias de alto, de unas proporciones enanas y de un aspecto monstruoso; apeada sobre una repisa, con su faja y taparabo. Sin embargo de la fealdad de su rostro, lo que participa del hombre y del bruto, tiene la cabeza ornada con una especie de corona, y las manos pegadas al pecho. No debemos maravillarnos de que la nacion mejicana, por otra parte culta en las artes, emplease en su religion esos simulacros ideales, pues las encontramos semejantes y al mismo fin entre los antiguos y sabios Egipcios, tal vez mas horrorosos, cuales son los Osiris, Anubis, Canopes, etc.

Nº 129.—En la provincia de Tlaxcala, existe en la falda de un cerro alto y escarpado y á una legua del pueblo de los Reyes, camino de San Francisco Tometzontla, y aun permanece del tiempo de la gentilidad una puente bastante lastimada por el discurso de los años; está construida sobre una barranca, con piedras grandes desiguales en tamaño, unidas con cal y bien aniveladas; de unas cuatro varas de altura; tenia en la parte superior sus antepechos,

ment, et il pourra, par conséquent, rechercher dans quelle nation le type en a été pris. (*Pl. LXIV.*)

Nº 124. — A la suite de nos excursions dans les environs de Tlaxcala, nous arrivâmes à un autre chef-lieu nommé *Zizatlan,* où je trouvai l'ouvrage de sculpture antique le plus parfait de tous ceux que j'aie vus dans ce continent : il consiste dans un masque un peu plus petit que nature, représentant la partie antérieure de la tête, ou le portrait de quelque chef de ce peuple célèbre. Il est travaillé avec art, dans des proportions exactes, et taillé dans une sorte d'agate verdâtre[1] trouée dans plusieurs parties, et avec symétrie, pour y suspendre quelques bijoux. L'orbite des yeux, restée vide, prouve que les yeux étaient d'autre matière que le reste de la tête. (*Pl. LXV.*)

Nº 125. — Le vase représenté sous ce numéro, et qu'on nomme *Popocaxtli,* est un vase de terre qui mérite attention, car il nous fait voir un des ustensiles dont on se servait dans les funérailles pour honorer les morts. Il consiste en un vase de terre fine, d'une belle proportion, et de petite capacité, soutenu par trois pieds, orné d'une bande circulaire recouverte d'un vernis doux au toucher et de couleur vive, où se voient des fleurons, des croix, des compartiments tachetés de jaune, de noir, de blanc et d'autres couleurs mélangées. Ce vase est percé, dans sa partie supérieure, d'ouvertures symétriques pour faciliter l'évaporation des parfums ou de la résine odorante. (*Pl. LXVI.*)

Dans ce même endroit, je fis faire une fouille où nous trouvâmes seulement quelques ossements, quelques débris d'idoles, de vases, d'encensoirs, etc.

Nº 126, 127. — Sous ces numéros sont deux têtes sculptées, qui semblent des portraits de personnages de distinction, et où l'art paraît bien plus avancé que dans les autres productions de ce genre. (*Pl. LXVI.*)

Nº 128. — On m'apporta, d'un faubourg de la ville, nommé Saint-Sébastien, une idole en pierre dure, d'un gris foncé. Elle est en pied, d'environ vingt-quatre pouces de haut, de proportions courtes et ramassées, et d'un aspect monstrueux. Elle repose sur un petit socle, et est revêtue de la ceinture et du petit tablier. Malgré la difformité du visage, qui tient de la brute et de l'homme, la tête est ornée d'une espèce de couronne; les mains sont posées sur la poitrine. Ne nous étonnons pas si les Mexicains avancés, sous d'autres rapports, dans les arts, se servaient pour leur culte de pareils simulacres; nous en trouvons de semblables chez les sages Égyptiens, et encore plus hideux, tels que leurs statues d'Osiris, d'Anubis, leurs Canopes, etc. (*Pl. LXVII.*)

Nº 129. — Dans cette province de Tlaxcala, il existe sur la pente d'une colline haute et escarpée, à une lieue de la ville de *los Reyes,* route de San-Francisco-Tometzontla, un pont antique assez maltraité par les siècles. Il est construit sur une ravine profonde, en grandes pierres de dimensions inégales[2], réunies avec de la chaux et bien nivelées. Il a douze pieds de hauteur, et est garni de ses parapets que le temps n'a pas encore détruits. Ce massif,

[1] Il y a lieu de croire, par d'autres masques analogues, que cette matière est le jade.

[2] Construction appelée *cyclopéenne.* La circonstance de la réunion des divers blocs, par de la chaux, serait dans ce mode de construction une chose à remarquer. Ordinairement les blocs étaient juxtaposés sans aucun ciment ni mortier.

los que ya no se arruinaron. Este macizo de unas catorce varas de espesor está taladrado por un cañon de la misma extension, formando una bóveda angular de piedras bien embutidas con mezcla y con sus dos paredes laterales, las que sirven de sotabanco ó base á este ángulo obtuso. Tiene de elevacion, desde el piso de la targea hácia el vértice de dicho ángulo, dos varas y cuarta y de anchura dos varas, el todo bien afianzado por una mezcla de tierra y cal; la anchura de la puente es la misma que ocupa el conducto de las aguas. Esta obra de arquitectura hidráulica se halla adornada por cuatro obeliscos de una bella proporcion, fabricados con piedra y cal en lo interior, y revestidos exteriormente por unos ladrillos grandes y bien cocidos, puestos por filas circularmente; divididos por cuatro cuerpos, y cada uno por una moldura ó cordon redondeado, y suben con cierta diminucion graciosa, aunque el de en medio abulta algo; y en el último hay una especie de nicho de una vara de alto y algo menos de ancho, el que debia contener algun dios campestre; hacian frente al paso de la puente, dos á la entrada y otros dos á su salida; los obeliscos ofrecian al ojo del pasagero un aspecto magestuoso, al mismo tiempo un género de descanso. Tienen de elevacion unas catorce varas.

N° 130.—Una puente antigua, distante de la primera cosa de un cuarto de legua y en el mismo camino que sigue por encima del cerro, siempre caminando por el pueblo dicho de San Francisco, tambien sobre barranca profunda con sus antepechos de ladrillos y sus canales para el desagüe de la calzada de la puente. La extension dicha será de treinta y cuatro varas, su anchura doce varas. La altura perpendicular de la muralla que forma el sólido de la puente veinte varas, y con una mina ó conducto acuático igualmente á su anchura, el que está cuadrilongo; su anchura vara y media, y su altura vara y tres cuartas, con su cielo formado con unas losas grandes y gruesas tendidas horizontalmente. En cuanto á sus adornos son semejantes á la primera puente; es decir cuatro pilares en sus cuatro ángulos, con la diferencia que estos son mas corpulentos y sin nichos, pero en un mismo órden en cuanto á su situacion que los ya citados y tambien en su configuracion, con poca variedad en su estructura perfectamente bien torneada.

de quarante pieds environ d'épaisseur, est percé par une voûte de la même étendue, dont l'ouverture est angulaire, et dont les murs latéraux, formés de pierres liées par un mortier, soutiennent celles qui font l'angle obtus. Cette voûte, depuis sa base jusqu'au sommet de l'angle, a six pieds neuf pouces de haut et six pieds de large, le tout bien cimenté en terre et chaux. La largeur du pont est la même que celle du conduit, quarante pieds. Cette œuvre d'architecture hydraulique est ornée, aux quatre coins, par des sortes d'obélisques de belle proportion, construits intérieurement en pierre et chaux, et revêtus extérieurement de grandes briques bien cuites, placées par rangées circulaires. Ces obélisques sont divisés en quatre corps séparés par une moulure arrondie, et qui vont en diminuant de grosseur, excepté celui du milieu qui est renflé. Dans la partie supérieure on voit une espèce de niche, de trois pieds de haut et un peu moins de large, qui probablement contenait quelque divinité champêtre, faisant face au passage du pont : il y en avait quatre, deux à l'entrée et deux à la sortie. Ces obélisques offrent au voyageur un coup d'œil majestueux et sont, en même temps, une sorte de lieu de repos; ils ont environ quarante pieds de haut. (*Pl. LXVIII.*)

N° 130. — Un second pont, éloigné du premier d'un quart de lieue, existe sur la cime de la colline, en suivant la même route de San-Francisco. Il est construit aussi sur une fondrière profonde, et est pourvu de ses parapets en brique, avec des conduits pour l'écoulement des eaux de dessus la chaussée; sa longueur est d'environ cent pieds, et sa largeur de trente-six. La muraille qui forme le massif a soixante pieds de haut; le conduit pour le passage de l'eau a la même étendue que la largeur du pont, trente-six pieds; il est de forme carrée, il a quatre pieds et demi de large sur environ cinq pieds de haut. La voûte est formée de grandes pierres posées horizontalement. Quant aux ornements de ce pont, ils sont semblables à ceux du précédent, c'est-à-dire qu'ils consistent dans quatre piliers aux quatre angles, mais plus gros et sans niches; ils sont du même genre, dans une disposition pareille, d'une structure parfaite dans leurs contours, et peu différents les uns des autres par les détails. (*Pl. LXIX.*)

Ici se termine la deuxième Expédition du capitaine Dupaix qui, de Tlaxcala, retourna à Mexico, à la fin de mars 1807, pour entreprendre son troisième voyage, au mois de décembre suivant, dans la direction de *Palenque*.

Je dois faire remarquer que l'indication mise en tête de chaque Expédition, ou voyage, semble, sous certain rapport, manquer d'exactitude. Le lecteur peut croire qu'on a indiqué le point de départ et le point le plus éloigné de l'excursion, tandis qu'on a indiqué seulement le point de *départ* et le point de *retour*. C'est ainsi que la première Expédition porte: de *Mexico* à *Xochicalco*, bien que Dupaix ait été dans ce premier voyage jusqu'à *Guatusco*. De même, la deuxième Expédition porte: de *Mexico* à *Tlaxcala*, bien qu'il ait été jusqu'à *Oajaca* et *Mitla*. La troisième Expédition se trouve mieux indiquée, puisqu'en effet les deux points extrêmes sont *Mexico* et *Palenque*. J'ai cru qu'il n'était pas inutile de faire ici cette observation.

C. F.


136

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

TROISIÈME EXPÉDITION DU CAPITAINE DUPAIX.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

RELATION
DE LA TROISIÈME EXPÉDITION DU CAPITAINE DUPAIX,
ORDONNÉE PAR LE ROI D'ESPAGNE,
EN 1807,
POUR LA RECHERCHE DES ANTIQUITÉS DU PAYS.

TERCERA EXPEDICION;

DESDE MEJICO A PALENQUE.

Emprendí por la tercera vez esta real empresa, y en consecuencia salí de esta nobilísima capital del reino de Méjico, dia 4 de diciembre del año de 1807, con los mismos y anteriores auxilios de dinero, de un dibujante, de un escribiente y de soldados del regimiento de dragones de esta ciudad de Méjico, dirigiendo mi derrota sobre el punto cardinal de la esfera, el este, salvo algun desvío forzoso; y habiendo tenido aviso en la ciudad de Puebla, que en Tepexe, que llaman el Viejo, á diez y seis leguas de esta por el rumbo del sur, que aun permanecian varios vestigios artistos, pertenecientes al gentilismo, me determiné desde luego á transferirme al nombrado sitio.

Para efectuarlo solicité mulas de carga para el dia siguiente por la mañana; pero como quiera que llegaron algo tarde y que la jornada se enderezaba á Tecalle, siete leguas de esta ciudad, nos obligó de entrar de noche; pero impaciente yo me adelanté algo solo, y con la obscuridad, me estravié, y no encontrando á quien preguntar, me ví en la dura precision de andar á tientas, y tropezando por unos pisos escabrosos y barrancas desiguales, hasta que Dios quiso guiarme y sacarme de este tenebroso laberinto, á la mera orilla del expresado pueblo, en el que á poquísimo rato me esperaba una aventura nada amorosa; pues solicité de una India de la primera choza que pude topar, el camino ó calle que conducia á las casas reales; su respuesta lacónica fué meterse en su vivienda con precipitacion y cerrar la puerta. Pasé á la contigua, y para entrar en ella ó en el corralito me fué preciso apearme y dejar mi montura hácia fuera; luego que un Indio y una India que á la sazon contestaban, me vieron, el hombre huyó y la muger se encerró en su casita; y de esta manera nos escusamos yo de la pregunta y ellos de la respuesta.

TROISIÈME EXPÉDITION;

DE MEXICO A PALENQUE.

Prêt à entreprendre cette troisième expédition, je partis de la capitale du Mexique le 4 décembre 1807, avec les mêmes secours pécuniaires qu'antérieurement, et accompagné d'un dessinateur, d'un écrivain et d'un détachement du régiment de dragons de Mexico. Je dirigeai ma route vers l'est, ne faisant que les détours indispensables; et ayant eu avis, dans la ville de *Puebla*, qu'il restait à *Tepexe*, nommé dans le pays *el Viejo* (le Vieux), à seize lieues au sud, divers vestiges de monuments d'arts provenant du culte idolâtre, je me déterminai aussitôt à m'y rendre.

Pour effectuer ce projet, je demandai qu'on mît à ma disposition des mulets pour le lendemain matin; mais comme on ne les amena que tard, notre journée de marche ne devant finir qu'à *Tecalle*, à sept lieues de *Puebla*, nous ne pûmes y arriver qu'à la nuit. Dans mon impatience, je hâtai ma marche, et me hasardai seul dans l'obscurité; je m'égarai, et ne rencontrant personne à qui demander mon chemin, je me vis forcé de marcher comme à tâtons, trébuchant sur un sol raboteux, ou tombant dans des ravines formées par les pluies, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de me tirer de ce ténébreux labyrinthe. Je me trouvai enfin à l'entrée du village, où m'attendait, quand j'y songeais le moins, une aventure qui ne ressemble en rien à une aventure galante. Je demandai à une Indienne de la première cabane à laquelle je pus arriver, le chemin ou la rue qui conduisait à la maison royale[1]. Pour toute réponse, elle rentra précipitamment dans son habitation, et ferma la porte. Je passai à la cabane voisine, et, pour entrer dans la petite cour, je mis pied à terre, laissant ma monture dehors. Dès que je fus aperçu d'un Indien et d'une Indienne qui se trouvaient là, l'homme s'enfuit et la femme se renferma; de cette manière nous nous épargnâmes mutuellement la demande et la réponse.

[1] *Casas reales*, désignation qui correspond, en français, à mairie, municipalité, demeure des fonctionnaires publics

Es menester primero de advertir que andaban rodeando por esas comarcas unos ladrones, disfrazados los unos de soldados, y otros de padres ó de frailes, y con esos antecedentes me hicieron la honra de considerarme socio de ellos. Asi fué, al salir de la dicha casita enfadado, busqué mi caballo y no le pude hallar; y en esta incertidumbre no ideaba el que hacer, cuando repentinamente y á la sordina me asaltaron unos treinta Indios, y lo primero que operaron fué asegurarse de mis brazos y de mi espada y tambien de mis piernas, y cada uno de ellos á porfía tiraba de su lado, lo que parecia querer intentar el descuartizarme, y me llevaron como en triunfo ó apoteósis cierto rato en el aire. En esta crítica situacion y nada hecho á este modo de viajar, hombres! hijos! clamaba yo, mirad que soy un capitan y solicito en donde estan las casas reales; nada, mas sordos que los peñascos; cuando por la Providencia divina apareció un Indio anciano, al parecer hombre mas racional que esa caterva de irracionales, les habló en su lengua y por de contado me soltaron y cada uno de ellos desapareció, y me dejaron solo con el anciano quien me acompañó hasta las casas reales, en donde me estaba esperando mi comitiva con hartos cuidados; despues pareció mi espada y mi caballo. A poco rato llegó el gobernador de la república á quien dí las quejas mas amargas del atentado de sus Indios para conmigo, y para en cierto modo tomar venganza de ellos, le apliqué con la diestra en la megilla, con toda la fuerza que yo era capaz, el bofeton mas bien aplicado; la respuesta que me dió fué, «que sea por Dios,» lo cual me desarmó y sentí habérsele dado. Casualmente se hallaba ausente el subdelegado, el que vino el dia siguiente por la mañana, solo habia dejado en su lugar un encargado el que procuró por el momento darnos los auxilios de pura necesidad. Al dia siguiente el dicho subdelegado sintió lo que habia acontecido conmigo, y me dió toda la satisfaccion que era de su jurisdiccion; hubo encarcelacion, pagamento que para los Indios es el castigo mas doloroso, pues todo era fundado en justicia, los golpes que me dieron, asi mismo el haber en parte rompido mi espada; y asi se concluyó esta aventura ó jornada lastimosa.

Dejando á ese pueblo emprendimos las dos jornadas siguientes, á saber la de Molcaxaque y la de Tepexe el Nuevo ó de la Seda. En ese pedí del justicia los auxilios que consideré á propósito para el reconocimiento de las ruinas que existen á unas tres leguas de distancia al poniente de este pueblo, que denominan Tepexe el Viejo, ya enteramente arruinado.

N° 1.— A poco trecho se hallan dichas ruinas antiguas, las que á cierta distancia presentan á la vista objetos interesantes; y lo que primero nos ocupó la imaginacion fueron unos destrozos de murallas exteriores, las que protegian y defendian los edificios construidos interiormente. Noté en esta obra un sistema de fortificacion desconocido al antiguo continente, y consiste en

Il est nécessaire de dire qu'à cette époque des malfaiteurs rôdoient dans les environs, déguisés, soit en soldats, soit en religieux, et qu'on me fit l'honneur de me prendre pour un de leurs compagnons. Quand je voulus m'éloigner de cette cabane malencontreuse, je cherchai mon cheval sans pouvoir le retrouver. Dans mon anxiété je ne savais que faire, lorsque tout-à-coup je fus assailli par une trentaine d'Indiens. La première chose qu'ils firent fut de s'assurer de mon épée, de mes bras et de mes jambes; chacun, dans cette lutte, tirait de son côté comme s'il se fût agi de m'écarteler; puis ils m'élevèrent et m'emportèrent comme en triomphe. Dans cette position critique, n'étant point accoutumé à une telle manière de voyager, je leur criais à tous : Ne voyez-vous pas que je suis un capitaine? Et je demandais qu'on me conduisît à la maison royale; mais ils étaient sourds comme les rochers. Enfin, la Providence permit qu'un ancien parût; c'était un homme plus raisonnable que la troupe d'insensés dont j'étais entouré. Il leur parla dans leur langue, et sur-le-champ ils me lâchèrent et disparurent, me laissant seul avec l'ancien qui m'accompagna jusqu'à la maison royale, où les gens de mon escorte m'attendaient avec beaucoup d'inquiétude; ensuite on retrouva mon cheval et mon épée. Presque aussitôt le commandant de l'endroit arriva; je lui fis des plaintes amères sur l'attentat dont j'avais été la victime, et pour me venger, en quelque façon de ses Indiens, je lui appliquai à lui-même, de la main droite et avec toute la force dont j'étais capable, le meilleur soufflet. Sa réponse fut « qu'il le recevait pour Dieu, » ce qui me désarma et me fit repentir de cet emportement. Par hasard, le subdélégué se trouvait absent jusqu'au lendemain matin; mais il s'était fait remplacer par un fonctionnaire qui nous procura les secours les plus nécessaires pour le moment. Le lendemain le subdélégué, affligé de tout ce qui m'était arrivé, me donna toute la satisfaction qui était en son pouvoir, c'est-à-dire qu'il fit mettre en prison les Indiens qui s'étaient rendus coupables, ce qui est pour eux le plus grand châtiment. Ils le méritaient, en bonne justice, pour les coups qu'ils m'avaient donnés, et pour avoir rompu à moitié mon épée. Ainsi se termina cette désagréable aventure.

En quittant ce village, nous eûmes à faire deux journées de marche, la première jusqu'à *Molcaxaque*, la seconde jusqu'à *Tepexe el Nuevo*, autrement dit *de la Seda* (le Nouveau-Tepexe ou Tepexe de la Soie). Là, je demandai aux autorités les secours que je jugeai nécessaires pour aller reconnaître les restes de construction qui existent à trois lieues à l'ouest de ce village, au lieu nommé, comme nous l'avons dit, le *Vieux-Tepexe*, et qui est entièrement ruiné.

N° 1.— Ces ruines se trouvent peu éloignées l'une de l'autre, et offrent à quelque distance un aspect intéressant. Ce qui nous frappa d'abord, ce furent les débris de murs extérieurs qui protégeaient les édifices construits intérieurement. On reconnaît dans ces derniers un système de fortifications inconnu dans l'ancien continent; il consiste en une sorte de bastion en talus construit en

3e Expédition

Planche I



3e Expédition — ANTIQUITÉS MEXICAINES. — Planche II



C.F. d'ap. le dessin original de Castaneda — Lith. de Engelmann

una defensa oblicua y retrogradante formada con piedras sólidas, escuadradas y unidas con una fuerte mezcla de cal y tierra ó arena, de manera que cada terraplen, en número de ocho, mandaba al inferior, como lo manifiesta la delineacion de su alzado y de su perfil. Su ámbito es inmenso y casi incomensurable por la irregularidad de su situacion física, la que no permite ninguna medicion exacta; se halla situada en un cabo ó ángulo saliente, y circundada por unas barrancas sumamente profundas, y ademas protegida por unas culebras magnas, las que se propagan debajo de unos escombros cabernosos, y tambien favorecidas por las influencias de un clima cálido y seco, tal es la Mizteca baja.

Por lo respectivo al órden y distribucion de los edificios interiores, destinados verosímilmente para la habitacion de un gran personage de la antigüedad indiana, sin embargo de la aniquilacion y confusion que se observan en ellos, se notan unos planos regulares, de cuadras ó salones de varias dimensiones, todo en fin ejecutado, al parecer, con regla, compas y plomada ó sus equivalentes, segun el uso de esas remotas naciones.

N° 2.—Encontramos en el punto céntrico de una plaza escuadrada y de bastante area un trozo ó segmento de círculo de piedra granitosa y colorada, de un calendario algo análogo á el que tenemos incrustado en el costado de una de las torres de esta santa iglesia metropolitana. Se observa en él unos relieves grabados circularmente con órden, divididos por casillas. Los pocos geroglíficos ó signos celestes que nos presenta esta seccion son suficiente campo para formar de su totalidad un juicio capaz de aclarar nuestras dudas tocante á sus observaciones astronómicas. Ademas notamos que el círculo menor que debe existir en el centro contenia un vano transversal de una tercia de diámetro, en el que nos parece levantarian un estilo ó gnomon, suponiendo el plan horizontal, y propio á señalar las sombras y horas de las estaciones del año. El diámetro de esta reliquia ó monumento astronómico, en su complemento seria de dos varas, y de canto una cuarta.

No sin dolor echaremos á menos lo mutilado de este precioso y científico resto de la sabiduría mejicana, perdida ya sin reemplazo y que la culta posteridad llorará eternamente.

N° 3.—Debo decir que la piedra de figura esférica que se ve á la entrada de esas ruinas, de una vara y media de diámetro, servia segun aparece para afilar la punta ó el filo de sus instrumentos caseros, ó para sus armas ofensivas de uso en sus combates; pues aun se reconoce en su superficie convexa varias rascaduras ó frotaciones grabadas para conseguir el efecto.

pierres dures, taillées carrément, unies par un fort ciment de chaux, de terre ou de sable, et disposées de manière que les terre-pleins, au nombre de huit, sont en retraite l'un sur l'autre, comme on le voit dans la *planche I*, qui présente leur élévation et leur profil. Le circuit de ce monument est immense; mais il n'est pas possible de le mesurer exactement à cause de sa situation topographique. Il est placé sur une éminence et entouré de ravines très profondes. De plus, les abords en sont défendus par des serpents de grande taille, qui habitent dans les cavités que forment ces décombres, et dont la reproduction est favorisée par une température chaude et sèche, telle que celle de la *Mizteca* basse.

A l'égard de l'ordre et de la distribution des bâtiments intérieurs, destinés vraisemblablement à l'habitation de quelque grand personnage des temps anciens, malgré leur destruction presque totale et la confusion qui en résulte, on y reconnaît des plans réguliers, des pièces carrées de différentes grandeurs[1], le tout exécuté, selon l'apparence, avec le secours de la règle et du compas, ou d'autres instruments équivalents chez ces anciens peuples.

N° 2. — Nous trouvâmes au centre d'une place carrée, d'une assez grande étendue, un segment de cercle en pierre granitique rougeâtre, paraissant provenir d'un zodiaque qui a quelque analogie avec celui qu'on voit incrusté sur le côté de l'une des tours de l'église métropolitaine de Mexico. On y distingue quelques bas-reliefs sculptés circulairement avec symétrie et divisés par petites cases. Le peu de caractères hiéroglyphiques ou de signes célestes qu'offre cette portion de cercle suffit pour se former un jugement sur la totalité, et pour lever les doutes qu'on pourrait avoir sur son usage dans les observations astronomiques. Nous remarquâmes, de plus, que le cercle le plus rapproché du centre devait laisser un vide d'un pied de diamètre, et il nous parut qu'il devait s'en élever un style ou gnomon propre à marquer par son ombre, en supposant le plan horizontal, les heures selon les époques de l'année[2]. Le diamètre de ce monument astronomique devait être dans son entier de six pieds; la pierre a neuf pouces d'épaisseur.

Nous ne vîmes pas sans douleur la mutilation de ce précieux reste des connaissances des anciens Mexicains en astronomie, connaissances perdues sans retour, et que la postérité regrettera éternellement. (*Planche II.*)

N° 3.—Je crois pouvoir dire que la pierre de figure sphérique qui se voit à l'entrée de ces ruines, et qui a quatre pieds et demi de diamètre, servait, selon toute apparence, à aiguiser la pointe ou le tranchant des ustensiles domestiques, ou des armes offensives en usage dans les combats; car on reconnaît sur sa surface diverses rayures occasionées par le frottement et l'usure qui devait en être la suite. (*Planche II.*)

[1] La difficulté d'approcher de ces ruines fut sans doute cause que le capitaine Dupaix ne put faire dessiner que la plus haute et la plus importante, indiquée sous le numéro 1. Le reste était probablement caché par ce qui subsistait encore de l'enceinte extérieure, et il n'aura pu faire prendre cette vue que sous un seul aspect.

[2] Le capitaine Dupaix suppose, un peu légèrement peut-être, que le même objet a pu servir en même temps comme zodiaque et comme cadran solaire.

No teniendo ya que investigar en este sitio antiguo, seguí mi marcha sobre Oajaca; pero antes me ví á veces precisado á apartar del rumbo directo, y trazar líneas mixtas, hasta que finalmente llegamos á esa ciudad.

N° 4. — Me trujeron unos Indios del pueblo de Quilapa una hachuela de materia cobriza roja y de fundicion, del tamaño, figura y grueso que ofrece su dibujo. A primera vista se inclina la mente á considerarla como instrumento cortante, destinado al uso de las artes; pero ademas que se podria aplicar como arma ofensiva ó instrumento sacrifical, pudo haber tenido un empleo mas honorífico, quiero decir, montado en una asta hacer oficio de jurisdiccion en manos de sus potentados.

Dejando á la espalda la ciudad de Antequera y tomando el camino real de Tehuantepec, fuimos en derechura á esa villa, sin haber encontrado en el discurso de esta dilatada caminata hallazgo ninguno.

N° 5.—A poco de haber llegado á esta villa, el subdelegado don Vicente Lelo, sugeto instruido y fiel vasallo de nuestro monarca, y de quien recibimos los auxilios que necesitabamos, me comunicó que á pocas leguas de esta permanecian varios vestigios antiguos. Dispuse el dia de su exámen y asi fué, entre tanto me manifestaron una arma ofensiva hallada en el mero parage en donde habia de transferirme. Consiste en una lengua ó armazon de flecha ó de algun dardo desconocido de nosotros. Su materia es de pedernal durísimo, del tamaño que representa su delineacion, con particularidad de tener al modo de nuestras bayonetas, tres filos ó ángulos agudos, con su pie para engastar ó fijarle en una asta.

Procuré con mis acompañantes recorrer el campo, con el debido fin de averiguar aquellos materiales propios á enriquecer esta real comision de mi cargo. A la distancia de tres leguas bien medidas de esa villa, al poniente, fuimos acompañados del expresado subdelegado en un antiguo terreno, situado en la cumbre troncada de un cerro muy elevado, que en lengua zapoteca se interpreta piedra grande, y subimos por unas veredas tortuosas, empinadas y peñascosas, á mas de esto un sol que lanzaba unos rayos perpendiculares que nos liquidaban. Por fin llegamos á verificar nuestra empresa á pesar de lo insinuado.

N° 6.—En medio de unas ruinas grandiosas campean dos monumentos de forma piramidal, de bastante conservacion. La tercera lámina indica uno de ellos y hace ver una mole piramidal de cuatro cuerpos orientados, de cal y canto en lo interior, y exteriormente revestido de lajas enlucidas de una capa de mezcla, compuesta de cal, arena y de almagre. Su gradería principal se dirige al occidente, y las dos menores y laterales miran la una al septentrion y la otra al mediodia, y las tres juntas dan entrada al plano formado por una seccion horizontal, destinado probablemente al uso del culto de sus falsas deidades y á sus sacrificios crueles é inhumanos. Se notará que en el segundo cuerpo hay unas hileras de losas embutidas longitudinalmente y de plano, dejando la extre-

N'ayant plus rien à observer sur ce point, je continuai ma route sur *Oaxaca;* mais je me vis forcé de dévier de la ligne droite et de suivre quelques détours pour arriver à cette ville.

N° 4. — Quelques Indiens du village de *Quilapa* m'apportèrent une petite hache en cuivre rouge fondu, de la grandeur et de la figure que présente le dessin ci-joint. Au premier aspect on est tenté de la considérer comme un instrument tranchant destiné aux arts industriels; mais elle pourrait plutôt être regardée comme une arme offensive, ou comme un instrument de sacrifices; peut-être aussi, montée sur un manche, et destinée à un plus noble usage, a-t-elle été le symbole de la puissance dans la main des princes. (*Planche II.*)

Laissant de côté la ville d'Antequera, et prenant la route royale de *Tehuantepec*, nous y arrivâmes en droite ligne sans avoir rien rencontré, pendant cette longue course, qui fût digne de remarque.

N° 5. —Après avoir vu dans cette ville le subdélégué don Vincent Lelo, homme instruit et fidèle serviteur de notre souverain, et avoir reçu de lui les secours dont nous avions besoin, il me fit connaître qu'à quelques lieues de là se trouvaient divers restes d'antiquités. Je choisis un jour pour aller les examiner; et dans l'intervalle on m'apporta une arme offensive trouvée dans le lieu même. Elle consiste en une pointe ou armature de flèche ou de javelot, inconnue chez nous. Cette arme est faite d'un caillou très dur (*silex pyromachus*), et de la grandeur figurée dans le dessin. Elle ressemble un peu à nos baïonnettes, ayant trois angles aigus, et la partie inférieure étant taillée comme pour être fixée dans un manche. (*Planche II.*)

Je parcourus ensuite les environs avec mes compagnons, dans le dessein de chercher quelques matériaux propres à figurer dans le rapport de la commission royale dont j'étais chargé. Nous fûmes conduits par le subdélégué dont j'ai fait mention, à trois bonnes lieues à l'ouest de cette ville, sur le plateau d'une colline fort élevée, dont le nom en langue zapotèque signifie *pierre grande*. Nous marchâmes par des sentiers tortueux, rapides et embarrassés de pierres, exposés en outre à un soleil ardent dont les rayons frappaient perpendiculairement sur nous; enfin nous parvînmes au but malgré toutes ces difficultés.

N° 6.— Au milieu de ruines considérables s'élèvent deux monuments de forme pyramidale, et assez bien conservés. La *planche III* représente l'un des deux, et fait voir un massif composé de quatre corps en retraite l'un sur l'autre, orientés, construits en chaux et pierre, et couverts extérieurement d'un enduit brillant, composé de chaux, de sable et d'oxide de fer. L'escalier principal est du côté de l'occident, et les deux escaliers latéraux regardent le nord et le midi. Ils conduisent tous trois à une plate-forme qui était probablement destinée au service du culte des faux dieux et à ses cruels sacrifices. Il est à remarquer que le second corps de construction offre plusieurs files de pierres fixées longitudinalement comme des pieux, et dont l'extrémité antérieure a pu



J. Vélasse d'après le Dessin original de Castañeda

8 Varas Castellanas

Lith. de Engelmann

ANTIQUITÉS MEXICAINES



H. Vander-Burch d'après le dessin original de Castañeda

Lith. de Engelmann

3e Expédition

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

Planche V.



L. Vitasse d'ap. le dessin original de Castañeda

Lith. de Engelmann

midad exterior algo afuera á manera de peales, para sostener teas encendidas, ó cabezas humanas de los sacrificios.

Por lo tocante á sus mediciones, solo diré que el cuerpo primero en el que estriban los superiores (los cuales son oblicuos), sus lienzos son perpendiculares y forman un cuadrilongo cuyo costado mayor proyecta una línea de cuarenta varas de longitud, y el costado menor diez y ocho. La escalera principal contiene cuarenta escalones de nueve pulgadas de alto y nueve de plano. Las de los costados norte y sur tienen dos varas de ancho.

N° 7.—El segundo monumento está construido sobre el mismo tipo, aunque con variedad en sus dimensiones y simetría, pues observamos que aquel consta de cuatro altos y este solo de dos, los que sirven como de basa ó pedestal al edificio superior habitable; ademas la escalera magna se dirige en razoń inversa, es decir al oriente, las de los costados siguen los rumbos norte y sur. Son reparables los ángulos del primer cuerpo, los que son curvilíneos, en cuanto á los materiales que emplearon para su ereccion son iguales al precedente. El aspecto que presenta el segundo alto es digno de nuestra admiracion; vemos dos frisos paralelos con sus molduras cuadradas, las que encierran unas losas grandes de mármol blanco escuadradas, enriquecidas de geroglíficos en relieves, pero ya muy deteriorados. ¡Qué lastima que el curso eterno de la naturaleza zape y derribe las obras mas sólidas que el hombre vanamente pretende inmortalizar!

N° 8.—Esta obra, de figura cónica, dividida por ocho pisos, los que hacen una gradería circular, tiene de base poco mas de diez varas de proyectura y de eje tres y media. Es muy regular que la ereccion de este sólido construido con piedras y tierra, enlucido de una mezcla de cal y arena, y sobre el todo un baño de almagre, digo que es regular que el plano formado por una seccion horizontal que se ve en su cúspide, serviria de piso ó suelo á alguna estatua idolátrica, puesta al aire libre, ó de tumba destinada al reposo y decoro de algunas distinguidas osamentas humanas.

Es de notar que de tantas obras de forma piramidal que observé pertenecientes á la antigüedad, ninguna se termina con cúspide; siempre hay un plano horizontal de mas ó menos area, el que seria para la colocacion de sus dioses que plantarian en distintas actitudes, y tambien para la de sus aras sacrificales. No excusaban esos célebres y antiguos pueblos tiempo, materiales ni trabajos cuando trataban de levantar obras en obsequio y honra de sus falsos simulacros, reyes y difuntos.

N° 9. — Antes de apartarnos de este memorable suelo haré mencion de otro monumento que si le consideramos á conforme prometa será interesante, pues parece que nos quiere indicar por su configuracion cilíndrica pertenecer al sacrificio gladiator. Este macizo, formado

être destinée à soutenir des fascines embrasées ou des têtes humaines, dans ces sacrifices abominables [1].

A l'égard des dimensions de ce monument, je dirai seulement que le premier corps sur lequel s'élèvent les autres d'une manière oblique, bien que celui-ci soit perpendiculaire, forme un carré long dont le plus grand côté offre un développement d'environ cent vingt pieds, et le petit côté d'environ cinquante-cinq pieds. L'escalier principal est formé de quarante degrés qui ont neuf pouces de haut et neuf pouces de large. Les escaliers du nord et du sud ont six pieds de large.

N° 7. — Le second monument, construit sur le même modèle, offre cependant des différences dans son ordonnance et dans ses dimensions; au lieu de quatre corps de construction, il n'est composé que de deux, qui servent comme de base ou piédestal à un édifice supérieur qui était destiné à l'habitation. En outre, le principal escalier, au lieu d'être tourné vert l'ouest, fait face à l'est; ceux des côtés sont exposés au nord et au sud. Les angles du premier corps sont curvilignes et bien conservés; les matériaux employés pour cette construction sont les mêmes que dans l'édifice précédent. Le second corps offre un aspect digne de remarque; il se compose de deux frises parallèles ou de corniches carrées qui encadrent de grandes dalles de marbre blanc enrichies d'hiéroglyphes en relief malheureusement très détériorés. Le temps, dans sa course, sape et détruit sans relâche les ouvrages que l'homme voudrait en vain rendre éternels. (*Planche IV.*)

N° 8. — Le monument représenté sous ce numéro est de figure conique, divisé en huit gradins qui forment comme un escalier circulaire; il a un peu plus de trente pieds de tour, et dix pieds et demi de diamètre. Cette sorte de construction consiste en terre et en pierres, revêtues d'un mélange de chaux et de sable, et par-dessus le tout une couche d'oxide de fer. La plate-forme qui occupe le sommet servait probablement de support à quelque idole exposée en plein air, ou peut-être au tombeau de quelque personnage distingué. (*Planche V.*)

Il est à remarquer que, parmi tous les ouvrages de forme pyramidale que j'ai observés, et qui appartiennent aux temps anciens, aucun ne se termine en pointe; ils ont toujours une plate-forme de plus ou de moins d'étendue, qui servait sans doute à placer les statues des divinités dans diverses attitudes, et aussi les autels destinés aux sacrifices. Ces anciens peuples n'épargnaient ni le temps, ni le travail, ni la matière, lorsqu'il s'agissait d'élever des monuments en l'honneur de leurs dieux, de leurs rois ou de leurs morts célèbres.

N° 9. — Avant de quitter cet endroit remarquable, je dois faire mention d'un autre monument qui mérite quelque attention. Sa configuration cylindrique semblerait indiquer qu'il avait rapport aux sacrifices humains (*sacrificio gladiator*). Cette masse solide est formée de

[1] Cette opinion serait admissible si le monument dont il s'agit appartenait évidemment à l'ancien peuple de Montézuma, dont le culte n'est pas entièrement ignoré. Mais s'il appartient à une série d'antiquités différentes, s'il provient de peuples antérieurs, qui sait ce qu'était leur culte?

de piedras sueltas y conglutinadas artificiosamente, y su superficie cubierta toda de un manto de mezcla dura, lisa y blanquizca, tiene algo mas de una vara de eje y cuatro de diámetro, sentado en la medianía de una plazuela anivelada; y esta situacion corresponde al frente de la gradería principal de la segunda pirámide, de la que distará unos cien pasos; por lo que pudo haber tenido cierta relacion religiosa con ella, ó sea últimamente un atrio destinado á representar en aquellos tiempos farsas nacionales.

N° 10.—Plenamente satisfecho de esa villa de Tehuantepec, me despedí y me fuí á un pueblo de Indios á una jornada de acá llamado Chihuitlan en donde hallé todavía, de la legítima antigüedad, un puente de mampostería, bastantemente bien conservado, y sirve aun de paso sobre el rio que atraviesa el dicho pueblo. Tendrá cuatro varas de extension, dos de anchura, con sus antepechos bajos con sus canales para el desagüe del piso, y puede tener unas tres varas de alto desde el regular nivel del agua. Pero lo que mas aviva la atencion en esta obra hidráulica, son los dos arcos apuntados, formados de dos piedras corpulentas y curvilíneas, que abrazan un vano de tres varas de ancho, lo que aumenta considerablemente su mérito.

De este pueblo pasamos á el de Santo Domingo Petapa, con el motivo de enderezar desde este á Ciudad Real nuestras jornadas, las que median entre ellas unas leguas, y entramos, á Dios las gracias, en ella sin novedad particular.

N° 11.—A pocos dias despues de mi entrada en esta ciudad, procuré indagar segun costumbre de alguna persona de capacidad, las particularidades que podrian existir del tiempo antiguo respectivamente á mi comision. Solo me citaron á un sugeto, el único acaso que me podria dar luces, como efectivamente fué asi. El tal sugeto se llama don Ramon de Ordoñez, provisor de esta santa iglesia y amante de las antigüedades. Hallé en su casa dos monumentos de mérito; el primero consiste en una losa de pórfido de color verde claro, de figura trapezoidal, de siete pulgadas en su mayor diámetro y de dos de espesor. Su escultura contiene la singularidad de representar un doble perfil de cabeza humana, como lo hará notar el frente que se halla dibujado en su lámina respectiva. Este rostro ideal es lampiño, las orejas son supuestas, el adorno ó casquete que ciñe y cubre la cabeza tambien es original, á mas una proeminencia en la mera frente, de manera que la tal figura es conjunto extravagante. Se reconoce en la cima del casquete expresado una fractura semicircular y transversal, la que en mejor conservacion seria un agujero ó círculo entero por el cual pasarian una cinta para colgarla á modo de medallon al cuello agigantado de algun dios. La tez de este raro objeto recibió de la mano del artífice el pulimento mas acabado.

pierres habilement assemblées, et sa surface est revêtue d'une couche de composition dure, lisse et blanchâtre; elle a un peu plus de trois pieds d'épaisseur et douze environ de diamètre. Elle a été trouvée au milieu d'une petite place nivelée, en face de l'escalier principal de la seconde pyramide, et à la distance d'environ cent pas; ce qui fait penser qu'elle a pu avoir quelque rapport religieux avec ce monument; à moins qu'elle n'ait été une sorte de théâtre destiné à la représentation de pièces nationales dans ces temps reculés. (*Planche V.*)

N° 10.—Je quittai la ville de *Tehuantepec* pleinement satisfait des objets que j'y avais vus, et je me rendis à un village indien situé à une journée de marche au-delà et nommé *Chihuitlan*. J'y trouvai un pont, ouvrage évidemment antique, construit en pierres posées sans ordre[1], et assez bien conservé. Il est jeté sur la rivière qui traverse le village; il a douze pieds seulement de longueur, six pieds de largeur, et est élevé de neuf pieds au-dessus du niveau ordinaire de l'eau. Il est pourvu de parapets peu élevés, et de rigoles pour l'écoulement des eaux de pluie; mais ce qui fixe davantage l'attention dans cet ouvrage, ce sont les deux arcs ajustés pour former l'arche unique de ce pont, et qui consistent en deux grandes pierres curvilignes qui embrassent un espace de neuf pieds, ce qui en augmente beaucoup le mérite. (*Planche VI.*)

De ce village nous passâmes à celui de *Santo Domingo Petapa*, dans le but seulement d'arriver en droite ligne à *Ciudad Real*. Nos journées de marche, à quelques lieues près, étaient de même longueur, et nous entrâmes dans cette ville, grâce à Dieu, sans rien de fâcheux.

N° 11.—Quelques jours après mon arrivée, je me fis indiquer, selon ma coutume, une personne capable de m'enseigner les objets qui pouvaient exister dans les environs relativement à la commission dont j'étais chargé. On m'adressa à la seule personne qui pût me donner des renseignements à ce sujet, don Ramon de Ordoñez, vicaire de l'église du lieu et ami des arts et de l'antiquité. Il avait chez lui deux monuments remarquables; le premier consiste en une pierre de porphyre de couleur verdâtre[2], de figure trapézoïdale, ayant sept pouces dans sa plus grande dimension et deux pouces d'épaisseur seulement. Ce singulier morceau de sculpture représente un double profil de tête humaine, ainsi que le font voir les deux dessins renfermés dans la *planche VII*. Cette image idéale est sans barbe; les oreilles sont d'invention, et la coiffure fort originale offre une proéminence sur le front, de manière à présenter un ensemble bizarre. Dans le haut de la coiffure, on remarque une fracture demi-circulaire qui peut faire penser que, dans son état d'intégrité, ce trou servait à passer une courroie, peut-être pour suspendre cet ouvrage en guise de médaillon au cou de quelque divinité colossale. Cet objet curieux a reçu de la main de l'ouvrier le poli le plus parfait.

[1] À la manière des ouvrages dits *cyclopéens*.

[2] C'est probablement le *jade* que l'auteur désigne ainsi.



L. Vilasse d'après le Dessin original de Castaneda

Vara Castellana ou 3 pieds

Lith. de Engelmann & Cie

ANTIQUITÉS MEXICAINES

11

12

M. Delaporte d'après le Dessin original de Castañeda.

Lith. de Engelmann

N° 12. — Este número nos hará ver en pequeño una de las reliquias mas apreciables que nos transmitió la venerable antigüedad mejicana ó guatemalteca; pues manifiesta un medallon de puro cobre ó máximo modulo, entallado con suavidad. Tendrá de diámetro dos pulgadas, y de grueso unas tres líneas; su peso específico llegará á el del peso fuerte mejicano y algo mas. Lo encontró dicho provisor en Guatemala, el cual conjetura, no sin base, ser el tipo de la venida de los primeros habitantes á este continente, en el sitio tan célebre que despues llamó Palenque la posteridad. No fué nuestro medallon acuñado con troquel alguno, y lo entallaron á mano con compas y buril dulce, y aun se nota en el centro un punto formado por la pierna fija de cierto instrumento geométrico ó compas desconocido de la posteridad, y por la otra pierna circunscribir los tres círculos concéntricos, en ambas hazes, y con sus gráfilas ú orlas graciosas.

El prototipo del anverso es puramente histrico, geroglífico y sumamente misterioso. Ocupa el campo del disco una figura humana y varonil, la que se halla de rodillas en una actitud expresiva y de suplicante, no de conquistador, sin abrigo ni vestidura, salvo el turbante y calzado. Tiene barba y no bigotes, pero basta para dar á conocer su sexo. Se encuentra entre dos peligros, es decir en medio de dos cabezas feroces y amenazadoras de animales semejantes y desconocidos, aunque algo tienen de la configuracion de la del lagarto de este continente, llamado en Egipto cocodrilo; las que parecen querer impedir á ese advenedizo la entrada de esta porcion del globo, montuosa, frondosa y fructífera, por consiguiente favorable á la propagacion de la especie humana.

El reverso, que asi llamo, tal vez deberá ocupar la haz principal; sin embargo y á pesar de esta duda algo insinuaré sobre el particular. Aquí se nos presenta otro escollo y vamos de Caribde en Syla. En cuanto al campo, ofrece los mismos montes escabrosos y la misma fertilidad; pero lo que mas atrae la atencion es un árbol de mucha corpulencia y fructífero, el cual ocupa el centro, y percibe por sus raices los jugos nútricos propios al incremento de sus frutas. La culebra voluminosa, escamada y sin colmillos aparentes, se halla al pie ó cepa de ese vegetable y se enrosca en espiral con él; lo que puede muy bien aludir á la estirpe de algun antiquísimo pueblo primitivo poblador de estas tierras entonces en baldías.

¿Qué diremos del ave de Júpiter, símbolo de la potestad, naciente de la cumbre de un cerro empinado?

N° 12. — Cette figure représente en petit un des restes les plus précieux de l'antiquité mexicaine ou guatimaltèque; c'est une médaille de cuivre pur d'un très grand module, habilement sculptée, et d'un travail suave. Elle a deux pouces de diamètre, trois lignes d'épaisseur, et son poids équivaut à un peu plus du poids d'une piastre forte mexicaine. Le vicaire dont j'ai parlé l'a trouvée à *Guatemala;* et il conjecture avec quelque fondement que cette médaille a rapport à l'arrivée des premiers habitants sur ce continent, et dans le lieu célèbre qu'on a depuis appelé *Palenque*. Elle n'a point été frappée au moyen d'un coin; elle a été gravée à la main, à l'aide du compas et du burin, car on voit au centre de la pièce un point creusé par la pointe fixe de quelque instrument géométrique semblable au compas et maintenant inconnu, tandis que l'autre pointe décrivait probablement les trois cercles concentriques et les ornements gracieux qu'on remarque autour de cette médaille sur les deux faces. (*Planche VII.*)

Le sujet représenté sur le dessus est évidemment historique, et traité d'une manière hiéroglyphique ou mystérieuse. Une figure d'homme agenouillé occupe le champ du disque dans l'attitude d'un suppliant et non d'un vainqueur, et sans autre vêtement qu'une sorte de turban et de chaussure. Le visage a de la barbe et point de moustaches; mais la barbe suffit pour faire reconnaître le sexe. Cette figure se trouve placée comme entre deux dangers, c'est-à-dire entre deux têtes d'animaux féroces et menaçants. Ces têtes qui se ressemblent, et dont l'espèce est aujourd'hui inconnue [1], ont de l'analogie avec celle du caïman qui habite ce continent et qu'on appelle en Égypte crocodile; elles semblent chercher à défendre l'entrée de cette contrée, montueuse, boisée et fertile, et par conséquent favorable à la propagation de l'espèce humaine.

Le revers, que nous nommons ainsi, devrait peut-être occuper la face principale; mais nous n'entrerons dans aucun détail à ce sujet, dans la crainte de rencontrer un autre écueil et de tomber de Charybde en Scylla. Le champ présente les mêmes montagnes escarpées et la même fertilité; mais ce qui attire le plus l'attention, c'est un arbre à fruit, très grand, qui occupe le centre, et dont les racines supposées enfoncées au-dessous du sol pompent les sucs nutritifs propres à nourrir ses fruits. Un grand serpent revêtu d'écailles, et sans dents apparentes, est roulé en spirale autour de cet arbre, ce qui pourrait faire allusion à l'origine de l'ancien peuple qui occupa primitivement ces terres lorsqu'elles étaient inhabitées.

Que dire de l'oiseau de Jupiter [2], symbole du pouvoir, qui occupe le haut d'une colline élevée? Qui oserait

[1] Il se pourrait, à la rigueur, que la race d'animaux représentée dans cette médaille fût maintenant perdue, comme le dit Dupaix; mais il serait plus prudent de penser que ces animaux étant figurés d'une manière imparfaite, ne sont autres que les caïmans dont il parle plus bas.

[2] Dupaix prononce, à tort peut-être, que cette figure d'oiseau est celle d'un aigle. Il est plus facile d'y reconnaître, soit un corbeau, soit une colombe, soit un autre oiseau moins caractérisé que l'*oiseau de Jupiter*. Au surplus, l'examen de la médaille même pourrait seule aider à décider ce point. Malheureusement, des deux qui furent trouvées du même module, l'une est restée entre les mains de don Ramon de Ordoñez, et l'autre a été offerte au roi d'Espagne, en juin 1794, par le docteur Cabrera. Toutefois il est à remarquer que le docteur Cabrera, en donnant une explication de cette médaille, croit y voir aussi un aigle tenant un serpent dans son bec, ce qui est devenu le principal élément des armoiries du Mexique.

¿Quién despues de lo visto se atreverá á comentar semejantes enigmas, comparables ó tal vez mas obscuras que las que proponia la famosa esfinge de Tebas? Concluiré y diré que á mi corto juicio lo mas probable es, que el anverso de nuestro medallon explica una emigracion de una nacion la que arriba con sumos trabajos á su destino, y que el reverso anuncia su feliz propagacion.

Es digno de reparo que las gráfilas ó orlas que adornan en ambas hazes las circunferencias del dicho medallon son iguales en contornos á los collares de algunas figuras del antiguo Palenque.

Como la estacion de las aguas se iba poco á poco en retirada, ya me daba alguna esperanza de poder pronto seguir el rumbo del *Palenque*, y deseoso entre tanto de ocuparme con cierta utilidad, salia á menudo á los contornos de esta ciudad á unas dos, tres y cuatro leguas, averiguando de los pueblos, haciendas y ranchos esparcidos por esos dilatados montes, algo anexo á mi comision; no encontré monumentos antiguos del arte, pero sí de la naturaleza, y fueron unas grandes y profundas grutas revestidas desde los cielos hasta los pisos por una variedad infinita y en extremo vistosa de estalactitas y estalacmitas.

Pero ¡quién, Dios mio, habia de discurrir que esta ocupacion inocente, y haciendo parte de mis deberes, habian de hacer de ella un crímen y culparme de traicion acerca de nuestro legítimo soberano Fernando VII! Unos ociosos moradores de esta ciudad, y capitosos natos, aprovechándose siniestramente de la caida del excelentísimo señor de Iturrigaray, me sospecharon ser Frances, lo que es falso, pues soy Austriaco de orígen y de nacimiento, y de inteligencia con dicho excelentísimo señor, en favor de Francia. Sin embargo luego de mi llegada me presenté á esta intendencia é hice manifiesto mis credenciales, y el señor don José Valero, actualmente intendente interino por muerte del propietario, procuró sosegar el pueblo, hubo junta en su casa, compuesta del ayuntamiento, de las dignidades de esta santa Iglesia y de los demas sugetos principales. Se hizo en mi casa la visita de mis papeles, algunos no quedaron satisfechos, pero sí la parte juiciosa; el motor principal de esta capitacion fué un tal Farrera, capitan de estas milicias. Inmediatamente dí parte á ambas superioridades, la de Méjico y la de Guatemala, de las que recibí á vuelta de correo las mas satisfactorias y honoríficas contestaciones, á la vergüenza de estos malvados.

Esta segunda aventura causó mi detencion en esta, y en perjuicio de los progresos anticuarios. Ultimamente, vencidos ya los obstáculos, seguí mi derrota sobre el pueblo de Ocotzingo, á veinte leguas camino del *Palenque*.

N° 13.— Existen en las casas reales del citado pueblo de Ocotzingo dos losas grandes; esta tiene vara y cuarta de longitud, vara de ancho, y cuatro pulgadas de espesor. El color de esta piedra es de un gris obscuro, pesada y de grano compacto. Presenta una figura varonil sin barba,

essayer d'expliquer de semblables énigmes, comparables à celles que proposait le sphinx de Thèbes, ou plus difficiles encore? Pour conclure je dirai que, selon mon faible jugement, le dessus de la médaille figure l'émigration d'une nation qui arrive avec de grandes peines à sa destination, et que le revers représente l'heureux succès de son entreprise.

Il est digne de remarque que les ornements qui enrichissent le tour de cette médaille sont semblables à ceux des colliers qu'on voit à plusieurs figures de l'ancien *Palenque*.

La saison des pluies diminuant peu à peu, et me donnant l'espérance de pouvoir suivre bientôt ma route vers *Palenque*, jaloux de mettre mon temps à profit, je fis nombre d'excursions dans les environs de la ville, à deux, trois, ou quatre lieues, dans les villages et les habitations disséminés dans les montagnes, cherchant ce qui pouvait avoir rapport à ma commission. Je ne rencontrai aucun monument des arts, mais en revanche des productions de la nature; savoir, des cavernes profondes, revêtues intérieurement, du haut en bas, d'une variété infinie de stalactites et de stalagmites très belles à voir.

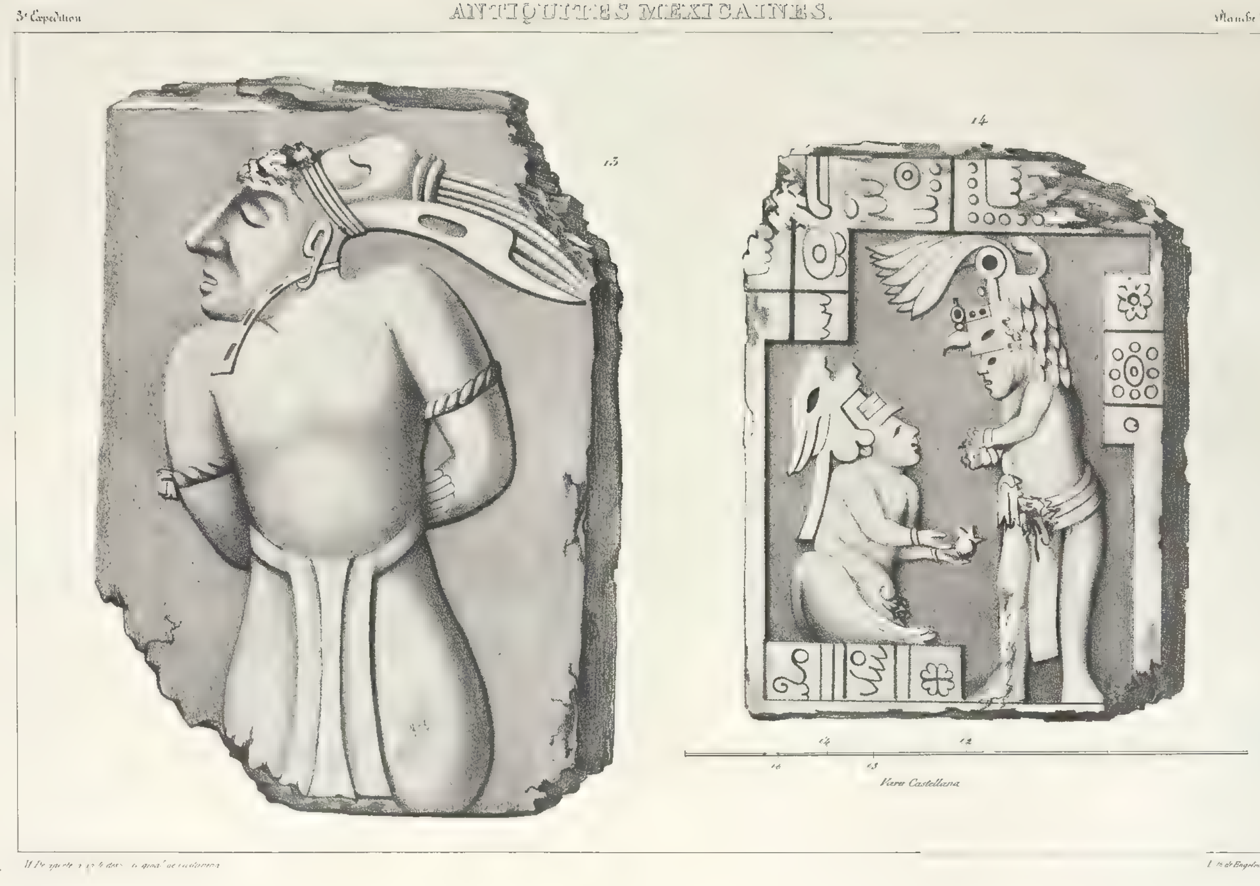
Mais, hélas! faut-il dire que cette innocente occupation, qui faisait partie de mes devoirs, me fut imputée à crime? on m'accusa de trahison envers notre légitime souverain Ferdinand VII [1]. Quelques oisifs de la ville, gens inquiets, profitant de la chute de señor de Iturrigaray, me dénoncèrent comme Français (ce qui est faux, puisque je suis d'origine et de naissance autrichienne), et m'accusèrent d'être d'intelligence avec ledit señor, en faveur de la France. Cependant, dès mon arrivée, je me présentai à l'intendance; je produisis mes lettres de créance, et le señor don José Valero, alors intendant par intérim par suite de la mort du titulaire, pour apaiser le peuple rassembla chez lui le tribunal, composé des dignitaires de la sainte Église et en outre des principaux habitants. Il se transporta dans ma demeure pour faire la visite de mes papiers; quelques personnes ne se montrèrent pas satisfaites, mais la partie raisonnable de l'assemblée pensa différemment. Le principal moteur de cette avanie fut un certain Farrera, capitaine des milices. Je m'adressai immédiatement aux autorités supérieures de Mexico et de Guatemala, de qui je reçus, à la honte des malveillants, par le retour du courrier, les attestations les plus satisfaisantes et les plus honorables.

Cette seconde aventure occasiona ma détention, au préjudice des recherches dont j'avais à m'occuper. Enfin les obstacles étant levés, je continuai ma route sur le village d'*Ocotzingo*, à vingt lieues dans la direction de *Palenque*.

N° 13.—Il existe dans la maison royale [2] d'*Ocotzingo* deux grandes pierres. L'une a trois pieds neuf pouces de long, trois pieds de large, et quatre pouces d'épaisseur; elle est de couleur gris foncé, pesante, et d'un grain serré; elle représente une figure d'homme sans barbe, travaillée

[1] Ferdinand VII était monté sur le trône, en 1807, depuis que ces expéditions scientifiques avaient été ordonnées par son prédécesseur.
[2] Mairie ou maison commune.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.



Lith. de Engelmann

labrada de relieve y con bastante inteligencia, puesta en una actitud incómoda ó penosa, con el cuerpo al frente y la cabeza perfilada. Los brazos y manos parecen atados, en cuanto á las piernas nada podremos decir de ellas, respecto que la fractura que ha padecido esta losa nos priva de su reconocimiento. La única pieza correspondiente á la vestidura que cubre su desnudez, es la faja; pero que proponer de esta singular especie de morrion que adorna y no defiende la cabeza. Ademas se nota un cierto pendiente que cuelga hácia delante. Ahora sí, la mayor dificultad que nos para, es la explicacion histórica de este bajo relieve, y solo lo que puedo aventurar por lo que aparece, es algun prisionero de marca, destinado á ser sacrificado sobre la ara sangrienta de la idolatría.

N° 14. — El otro bajo relieve, puramente historial, tiene de alto una vara y de ancho unas tres cuartas, y el color de la losa es amarillento; parte de la orla que contiene las dos figuras que ocupan el campo son unos geroglíficos distribuidos de varias maneras de los que la vista podrá hacerse cargo mejor que por la explicacion. Solo trataré de lo entallado, y no hay duda ninguna que el artista se esmeró á manifestarnos un coloquio expresivo entre dos personages lampiños, el uno en pie, y el otro sentado, los que parecen ofrecerse dones mutuamente. Aquí vemos en la siniestra del que está sentado un globo superado de una corona de tres radios, y el que está levantado se repara tener ambas manos ocupadas, aunque dañadas por la serie del tiempo, y asi nada se apercibe que pueda hacer descubrir lo que tenian. En cuanto al vestimento nada reconocemos de decidido en él, y si acaso, es tan raro ó transparente que se acerca á la desnudez, con la precaucion generalmente que notamos en sus estatuas de bulto ó de relieve, de siempre esconder debajo de una amplia faja las partes que el pudor procura ocultar. Los casquetes que cubren sus cabezas son bastantemente complicados, pues vemos en el de la figura pedestre, compuesto en parte de los dos extremos de una ave (tal vez de los del águila), la cabeza coronada de un círculo figurado, y la cola larga y esponjosa, con sus penachos y otros agregados en la parte superior. El de la en reposo es menos laboriado, pero tambien tiene variedad de piezas las que para mí no son susceptibles de explicacion. Se hallan actualmente estos dos actores en una situacion pacífica, pues no reconocemos en ellos armas algunas defensivas ó ofensivas.

Esta losa y la anterior son unos despojos que hacian parte del ornato y comento de unos antiguos edificios, distantes de este pueblo dos leguas y al rumbo oriental, situados en un parage llamado en lengua de los Zendales Tonilá, el que significa en la castellana casas de piedra.

N° 15. — Pero antes de nuestro arribo en el dicho sitio, y á poco trecho, hallamos esparcidas en la superficie

en relief avec assez d'adresse, et dans une attitude pénible; le corps est vu de face et la tête de profil; les bras et les mains paraissent liés derrière le dos; quant aux jambes, nous n'en pouvons rien dire, cette pierre étant brisée à l'endroit des genoux [1]. La seule pièce de vêtement est une ceinture qui couvre la nudité; on ne sait que dire de la singulière espèce de casque qui orne sa tête sans la défendre. En outre, on remarque un certain appendice autour du cou [2]. Il serait fort difficile de donner une explication de ce bas-relief : la conjecture la plus plausible, d'après ce qui en reste, c'est qu'il représente quelque prisonnier de distinction, destiné à être sacrifié sur les autels sanglants de l'idolâtrie. (*Planche VIII.*)

N° 14. — L'autre bas-relief, tout-à-fait historique, a trois pieds de haut et deux pieds trois pouces de large. La couleur de la pierre est jaunâtre; une partie de la bordure, qui encadre les deux figures occupant le centre, consiste en divers hiéroglyphes dont la vue peut rendre compte mieux que la description la plus détaillée. Nous ne nous occuperons que du travail de sculpture; il n'y a pas de doute que l'artiste n'ait eu l'intention de représenter un colloque expressif entre deux personnages sans barbe : l'un est sur ses pieds, l'autre est assis, et ils semblent s'offrir mutuellement des présents. On voit dans la main gauche de celui qui est assis un globe surmonté d'une sorte de couronne composée de trois pointes; celui qui est debout paraît avoir les deux mains occupées, mais elles ont été endommagées par le temps, de sorte que l'on ne voit point ce qu'elles tenaient. On ne reconnaît clairement aucune partie du vêtement; ou bien, il est si léger et si transparent, qu'il se confond avec le nu, mais avec la précaution qu'on remarque dans toutes les figures en bas-relief ou en ronde bosse sculptées par ces anciens peuples, de cacher toujours sous une ample ceinture les parties que la pudeur demande de couvrir. Les coiffures en forme de casques, qui recouvrent leurs têtes, sont assez compliquées; celle de la figure qui est sur ses pieds est composée en partie des deux extrémités d'un oiseau, peut-être de l'aigle; la tête entourée d'un cercle, surmontée d'une crête ou d'autres ornements, et la queue large et épaisse. Celle de la figure assise est moins travaillée, cependant elle est composée de plusieurs pièces qui ne me paraissent guère susceptibles d'être expliquées. Ces deux personnages sont, du reste, en action très pacifique, car on ne leur voit aucune arme offensive ni défensive. (*Planche VIII.*)

Cette pierre et celle dont nous avons parlé précédemment sont des fragments qui faisaient partie de la décoration de plusieurs édifices antiques situés à deux lieues à l'est du village, en un lieu nommé, dans la langue des Zendales, *Tonila*, qui signifie en espagnol *casas de piedra* (maisons de pierre).

N° 15. — Avant d'arriver dans cet endroit, et à peu de distance, nous trouvâmes éparses, sur un terrain inculte,

[1] Nous devons faire remarquer que Dupaix n'est pas ici d'accord avec le dessinateur qui, naturellement, a dû examiner son modèle plus attentivement. Le personnage dont il s'agit paraît à genoux, les jambes cachées en arrière, ce qui serait d'accord avec le reste de l'attitude.

[2] Cet appendice ne serait-il pas l'indication d'une sorte de garrot propre à la strangulation?

de un prado varias figuras de bulto ó de cuerpo entero y de piedra, todas degolladas y tiradas en el suelo. Esta y la del nº que sigue son las de mas integridad; y asi comenzando la descripcion por la primera, esta tiene en el estado actual, una vara y media pulgada de altura y de un ancho proporcionado, sin contar el pedestal de dos varas y de figura prismática, con quien hacia cuerpo. La piedra es dura, de color ceniciento y de buena escultura. Con justa razon echaremos á menos la cabeza y sus insignias, parte esencial de una estatua, y averiguar de ellas su representacion. Los brazos cruzados sobre el pecho, y juntos los pies. Parece que un túnico largo le cubre, salvo las manos, enteramente el cuerpo, y sobre él una especie de escapulario. Este bulto ó idolo, por su postura reverencial y por la vestidura, parece indicarnos mas bien un sacerdote gentílico que un simulacro autorizado.

Nº 16. — La estatua que sigue es de la misma materia é igualmente bien esculpida. Presenta el cuerpo mutilado de una muger sin cabeza, pies, ni manos, vestida de túnico, con una especie de falda sobrepuesta y dividida por delante á manera de una cortina para abrir y cerrar; ademas nace de la cintura un delantal adornado con simetría y gracia y va bajando hasta los pies. Por lo que nos queda de este tronco harto nos convence que su forma primitiva era dispuesta con proporcion; pero ¿cuál habrá sido su destino en aquellas remotas edades? Diremos que asi como tributaban á sus dioses materiales homenages, al igual no carecian de diosas intituladas que invocaban en sus calamidades.

Nº 17. — Despues de haber contemplado buen rato y dibujado estos desgraciados simulacros, desterrados de sus hogares y guillotinados, y dejando á sus templos profanos vacíos, me separé de ellos para investigar sus ruinas, las que permanecen á un tiro de bala de cañon y ocupan en un clima sano y caliente parte de la falda de un cerro de mediana altura. En un plano inclinado con suavidad hácia á la entrada, por la que se sube por una gradería de piedra extensa, y ya muy desordenada, luego se presentan cinco adoratorios, tres cubiertos, y dos al aire, y delinean en perspectiva tres términos; en el primero vemos los dos menores de ellos y preceden lateralmente al mayor; este en el centro de segundo y de tercero los dos cerritos artificiales. En cuanto á la edificacion de los tres primeros son dirigidos sobre un mismo plan, materiales y adornos con sus atrios formados por unas piedras grandes, escuadradas y de afilar, y lo propio para las murallas y techos enlucidos con mezcla de cal y arena. Las puertas, bóvedas y techados se concluyen angularmente, y las ventanas en cuadro; una especie de friso adorna los cuatro lienzos, y la distribucion interior consiste en tres piezas : la que ocupa el medio es propiamente el lugar distinguido en donde colocaban el ara y el ídolo; las otras dos á los costados.

plusieurs figures de pierre en ronde bosse, toutes brisées et renversées sur le sol. Les deux qui sont présentées sous les numéros 15 et 16 sont les plus entières que nous ayons trouvées. La première, dans son état actuel, a un peu plus de trois pieds de haut et est d'une largeur proportionnée, sans compter une sorte de piédestal de six pieds, de figure prismatique, avec lequel elle fait corps. La pierre est dure, de couleur grisâtre, et sculptée avec soin. Nous regrettâmes la tête et ses ornements, partie la plus essentielle, et qui pouvait faire découvrir le sujet représenté. Les bras sont croisés sur la poitrine, et les jambes (ou indications de jambes) sont serrées l'une contre l'autre; le corps semble couvert, à l'exception des mains, par une grande tunique [1] sur laquelle serait une sorte de scapulaire. Cette statue, par son attitude religieuse et son vêtement, indiquerait plutôt un membre du sacerdoce de l'ancien culte, qu'une divinité.

Nº 16. — La figure représentée sous ce numéro est de la même matière et d'un travail aussi soigné que la précédente; elle offre le corps d'une femme, dont la tête, les pieds et les mains manquent. Elle est vêtue d'une tunique avec une sorte de jupe par-dessus, divisée et relevée à droite et à gauche en forme de draperie; à partir de la ceinture descend jusqu'en bas un ornement symétrique et gracieux. L'examen de ce tronc nous donna la certitude que sa forme primitive était bien proportionnée. Mais, quelle fut sa destination dans les siècles reculés? Nous dirons seulement que, puisque ces anciens peuples offraient leurs hommages à des dieux matériels, ils ne manquaient pas sans doute de déesses qu'ils invoquaient aussi dans leurs calamités. (*Planche IX.*)

Nº 17. — Après avoir contemplé et dessiné ces malheureux simulacres; mutilés, arrachés de leurs sanctuaires profanes et traînés sur la terre, je les laissai pour aller explorer les ruines des temples à une portée de canon. Ils occupent une position saine et chaude sur le penchant d'une colline de moyenne hauteur. Un large escalier de pierre, maintenant en ruine, facilite la montée d'une pente douce, jusqu'au lieu où se trouvent cinq temples ou oratoires, dont trois sont couverts et deux sont en plein air; ils sont rangés sur trois lignes; le plus grand est au centre; deux, plus petits, sont en avant sur les côtés; et les deux autres, qui consistent en deux buttes ou pyramides artificielles, sont en arrière. Les trois premiers sont construits d'après un même plan; les matériaux et les ornements sont aussi les mêmes. Les salles sont formées de grandes pierres taillées, posées symétriquement; les murailles et les toits sont recouverts d'un enduit de chaux et de sable; les portes et les plafonds se terminent en angle, et les fenêtres sont de forme carrée; une sorte de frise orne les quatre faces à l'extérieur; l'intérieur consiste en trois pièces : celle du milieu est, selon toute apparence, le sanctuaire où l'on plaçait l'autel et l'idole; les deux autres sont de chaque côté. Les deux éminences coniques ont été élevées en pierre et revêtues

[1] Il paraît plus probable, d'après le dessin de Castañeda, qu'il n'y a pas de tunique, et que la partie inférieure de cette statue se termine d'une manière fantastique, à la manière des Termes, comme cela s'est pratiqué dans l'enfance de l'art, chez presque tous les peuples.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

15

16

M. Delaporte d'après le Dessin original de Castaneda

Lith. de Engelmann

17.

H. Vander Burch d'après le dessin original de Castaneda

Lith. de Engelmann

Los dos conos erigidos con piedra y mezcla de unas veinte varas de eje y doscientos pasos ó varas de base, terminaban el último punto de la visual. Estas dos figuras piramidales son las únicas de las que he observado que se hallan enteras ó con su cúspide sin seccion; siempre la tienen, para con ella formar una plazuela redonda ó cuadrada para el uso de sus ritos. La fachada principal del oratorio mayor reconoce el rumbo del occidente, las de los menores son frente por frente y reconocen igualmente sus puntos cardinales.

Ultimamente concluido el pleno reconocimiento de estas obras me regresé en el pueblo de Ocotzingo con la efectiva determinacion de emprender la ruta del *Palenque*.

d'un enduit; elles ont soixante pieds de hauteur et environ six cents pieds de tour. Ces deux pyramides, les seules, parmi celles que j'ai observées, qui soient terminées en pointe, achèvent la perspective; ordinairement elles ont une plate-forme, ronde ou carrée, destinée à la célébration des cérémonies du culte. La façade principale du plus grand temple est tournée vers l'occident; les façades des deux plus petits sont tournées l'une vers l'autre, mais chacune répond à l'un des points cardinaux. (*Planche X.*)

Après une entière reconnaissance de ces monuments, je revins à *Ocotzingo*, avec la détermination de me mettre en route pour *Palenque*.

EL PALENQUE.

Pueblo situado á unas ocho jornadas desiguales de este, por unos caminos, si se puede llamar asi, unas veredas estrechas, escabrosas, culebreando por montes y precipicios, á veces en mula, á pie, en silla de brazos y en hamaca; y verse obligado en ciertos parages á pasar sobre unos puentes, ó por mejor decir, sobre unas ramas de árboles mal puestas, ó mal aniveladas, y por unas tierras aunque frondosas, desiertas y despobladas; y tener que dormir á todo viento, exceptuando unos pocos pueblos y ranchos.

Con el motivo de nuestras cargas y hamacas llevábamos con nosotros unos treinta á cuarenta Indios, de huesos y nervios. Finalmente despues de haber experimentado en el discurso de este largo y penoso viage toda clase de incomodidades, arribamos con salud, por la gracia divina, al pueblo del Palenque Nuevo, objeto principal de esta tercera y real expedicion.

El pueblo del Palenque Nuevo es curato del obispado de Chiapa, y subdelegacion sujeta á la intendencia de Ciudad Real, y á unas ochentas leguas de ella y al rumbo oriental. Es una poblacion crecida, compuesta de la república de los indigenas, de la gente blanca y de los pardos. Ocupa una porcion de terreno desigual y debajo de un clima caloroso y húmedo, pero sano, á unos diez y siete grados de latitud norte, susceptible con el cultivo de mucha amenidad; sin embargo hay algunas plantaciones útiles v. g. el achiote, el arroz, el cacao y otros productos fructíferos poco conocidos en otras partes, y las piñas nacen en los campos sin cultivo. Los contornos inmediatos, son unas alternativas de montes, savanas, rios y arroyos; y producen ciertos árboles, altos y corpulentos, cuyas cortezas ya envejecidas y reducidas á polvo sirven de sahumerio en los templos, y es un estoraque muy sensual, llamado por los Indios en su lengua, Zendal Fieconti.

Inmediatamente que se suspendieron las aguas en la atmósfera, me transferí con el mayor anhelo al celebrado sitio, llamado con impropiedad Palenque Viejo; pues el nombre es nuevo, puesto posteriormente por los

PALENQUE.

Palenque est situé à huit journées de marche d'*Ocotzingo*. Le voyage est très fatigant; les chemins, si on peut les nommer ainsi, ne sont que des sentiers étroits et difficiles, qui serpentent à travers les montagnes et les précipices, et qu'il faut suivre, tantôt sur des mulets, tantôt à pied, tantôt porté à bras et dans des hamacs. En certains endroits il faut passer sur des ponts, pour mieux dire, sur des troncs d'arbres irrégulièrement assemblés, et à travers des terrains couverts de bois et entièrement déserts; de plus, il faut dormir en plein air; car on ne rencontre qu'un fort petit nombre de villages ou d'habitations.

Nous emmenâmes avec nous trente ou quarante Indiens vigoureux, pour porter nos hamacs et nos autres bagages. Après avoir éprouvé, dans le cours de ce voyage, toutes sortes de fatigues et d'incommodités, nous arrivâmes, avec la grace de Dieu, au village de *Palenque Nuevo*, but principal de cette troisième expédition.

Ce village est une paroisse de l'évêché de Chiapa, et relève de l'intendance de Ciudad-Réal, dont il est éloigné d'environ quatre-vingts lieues à l'est. Sa population est assez considérable, et est composée des indigènes, d'une partie de blancs et d'une partie de métis. Il occupe un terrain bas et inégal, dans un climat chaud et humide, sans être malsain, au dix-septième degré de latitude nord, et susceptible d'être fort embelli par la culture. On y voit croître, sans nul soin, quelques végétaux utiles, tels que l'achiote (espèce d'oranger), le riz, le cacao, et d'autres arbrisseaux fructifères peu connus sur d'autres points; les ananas y croissent également. Les environs présentent alternativement des montagnes, des savanes, des ruisseaux et des rivières. On y trouve une certaine espèce d'arbres très grands, dont l'écorce vieillie et réduite en poussière sert d'encens dans les églises, et a un parfum très agréable. Les Indiens la nomment dans leur langue, *Zendal Fieconti.*

Dès que les pluies qui régnaient alors eurent cessé, je me transportai avec empressement au lieu célèbre improprement nommé *Palenque Viejo* (Vieux Palenque); car ce nom est nouveau, et lui a été donné postérieure-

Españoles. Concluiremos por último que asi como desaparecieron sus primitivos moradores, se llevaron con ellos su legítimo apellido. Lo único que de esta antiquísima nacion nos resta es el lastimoso esqueleto ó norma de sus bellas artes que ya no ha de renacer.

Mide al suroeste del pueblo dos leguas largas de extension. Parece que edificaron esta ciudad á las faldas altas de la entrada de una serranía ardua, para que en los acaecimientos improvistos, encontrasen una segura retreta. A mas de lo útil, supieron aprovecharse de lo vistoso que franquea ó proporciona esta eminencia, hermoseada por la frondosidad de unos vegetables corpulentos. El agua, este elemento universalmente útil, circula aquí con un murmullo agradable al oido y á la vista, un liquido homogéneo y cristalino, entre unas estrechas cañadas adornadas de flores montesas, sencillas y olorosas. Semejantes sitios favorecidos por la naturaleza, no pueden ser privados de vivientes, y asi se verifica por el gran número de animales, cuadrúpedos y volátiles mayores y menores, que se complacen en reproducir su especie en estas pacíficas soledades.

Ya satisfecho de la contemplacion de esta dichosa comarca, llevé mi atencion al reconocimiento de sus obras arquitectónicas, y empecé por el edificio de mas volúmen.

En cuanto á las dimensiones de los dichos monumentos, solo trataré de las primordiales, extension y altura; y en las generales se podrá consultar la escala plana graduada por líneas, pulgadas y varas. Tambien será del caso tener á la mano los planes ignográficos orientados por unas agujas ó saetas. Y por ahora solo me limitaré á una superficial descripcion de sus planes ó extensiones alzados y materiales; y por lo respectivo al mérito arquitectónico, esculturas, geroglíficos y demas adornos hablaré de ellos á parte, por no interrumpir el discurso.

En este mismo sitio y en un plano que los Indios desmontaron, el que en los tiempos antiguos formaba una plaza en frente del monumento grande, y para tenerlo, en esa temporada, mas á nuestra voluntad y poder presenciar las excavaciones, hice levantar unas cabañas formadas de estacas, y cubiertas enteramente de unas hojas muy parecidas á las del plátano, pues las necesitabamos para resguardo, contra el sol, agua y animales.

Nº 18. — Plan geometral del edificio mayor, para facilitar la inteligencia de sus dimensiones, y repartimientos de las piezas interiores.

Nº 19. — Este número hará ver un mole de construccion piramidal, asentado sobre una base cuadrilonga, compartido en tres cuerpos, por disminucion hácia el centro, de unas trecientas sesenta varas de perímetro, y de unas veinte de eje, fabricado con piedra, cal y arena. Habia en la fachada que señala el rumbo oriental, una gradería amplia, de losas escuadradas, la que servia de introduccion á la entrada principal, y una capa de mezcla sólida y enlucida cubria la superficie de esta volumi-

ment par les Espagnols. Il faut en conclure que ses premiers habitants, ayant disparu de la surface du globe, ont emporté avec eux son nom primitif. Tout ce qui reste de cette antique nation, c'est le squelette déplorable de monuments des arts qui sont tombés pour ne plus renaître.

Ces restes gisent à deux grandes lieues au sud-ouest du village. Il paraît que la ville avait été bâtie sur la pente de collines, à l'entrée d'une chaîne élevée qui, dans des circonstances graves et imprévues, pouvait offrir une sûre retraite. L'agréable se trouvait, dans cette position, joint à l'utile, par l'abondante végétation qui couvre et décore ces collines. Une eau limpide dont le murmure plaît à l'oreille, autant que sa vue plaît aux yeux, serpente au milieu des fleurs des montagnes, qui répandent dans l'air un doux parfum. Un site aussi favorisé par la nature ne pouvait manquer d'attirer les êtres vivants, et c'est ce que fait voir encore le grand nombre de quadrupèdes et d'oiseaux, qui se plaisent et se reproduisent dans ces paisibles solitudes.

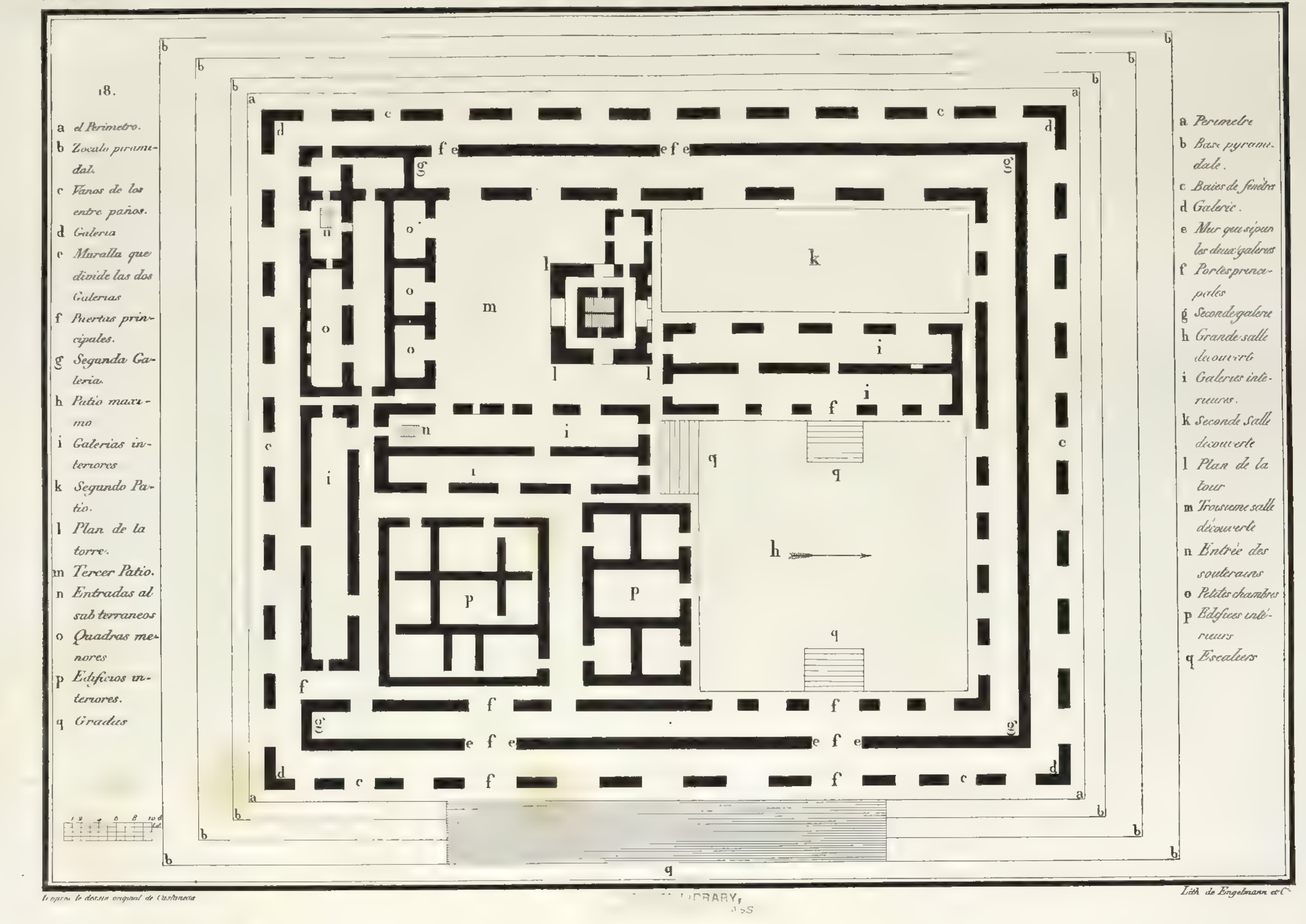
Après avoir contemplé cette riche contrée, je portai toute mon attention sur les œuvres d'architecture qui y subsistent encore, et je commençai par l'édifice le plus considérable.

Je n'indiquerai que les principales dimensions de ces monuments, en longueur, largeur et hauteur; pour le reste on pourra consulter l'échelle divisée par pieds, pouces et lignes. Il sera bon aussi d'avoir à la main les plans orientés au moyen d'une flèche (dont la pointe indique le nord). Je me bornerai à une courte description de leur apparence extérieure, et des matériaux avec lesquels ils sont construits. Quant au mérite architectonique, à celui des sculptures, des hiéroglyphes et autres ornements, j'en parlerai à part, pour ne pas interrompre le discours.

J'ai oublié de dire que dans ce même endroit, sur une esplanade que nos Indiens déblayèrent pour nous, et qui formait anciennement une place devant le plus grand monument, je fis élever quelques cabanes de pieux, recouvertes de feuilles d'arbres semblables à celles du platane, et qui nous furent fort utiles pendant ce séjour temporaire, pour nous mettre à l'abri des éboulements et des excavations, pour nous garantir du soleil, de la pluie, et aussi pour nous défendre contre les animaux sauvages.

Le numéro 18 offre le plan géométral de l'important édifice que je vais décrire, et facilitera l'intelligence de ses dimensions et de sa distribution intérieure. (*Planche XI.*)

Le numéro 19 fait voir d'abord une masse de construction pyramidale assise sur une base présentant un carré long, et qui consiste en trois corps s'élevant en talus l'un au-dessus de l'autre. Cette base a mille quatre-vingts pieds de tour, et soixante pieds de haut. Elle est construite en pierre, chaux et sable. Au milieu de la façade qui regarde l'orient se trouve un grand escalier en pierres taillées, qui conduit à l'entrée principale. Toute la construction était recouverte d'un enduit solide et brillant.



D'après le dessin original de Castañeda   Lith. de Engelmann et Cie.

19



10 Varas ou 30 pieds

Back of
Foldout
Not Imaged

20.

D'après le dessin original de Castañeda

20 Varas 2 4 6 8 10 12 14 16 18 20 ou 60 Pieds

Lith. de Thierry frères Succ.rs de Engelmann

21



nosa obra. El basamento es formado de unas piedras sillares, con una cornisa cuadrada y muy saliente.

En el plano del ultimo cuerpo de ese zócalo ó atrio, domina y con magestad el edificio máximo, en que emplearon con eleccion y prodigalidad piedra, cal y yeso, de la mejor especie, formando con su reunion unas murallas de mucha robustez. Su plan cuadrilongo, proyecta un ámbito de ochenta varas en cada lado mayor, y en los menores cuarenta y ocho varas, y la totalidad de su perímetro doscientas y cincuenta seis varas. Su alzado exterior tendrá unas doce varas. Las paredes maestras tienen una vara y tercia de grueso, algunas menos. Estan divididas las que forman los corredores por unos entrepaños y por unos vanos alternativamente, los que procuran luz clara. Las puertas varian en cavidades, y por lo general carecen de teleras; las hay desde cuatro varas hasta una y media de alto, y de ancho desde cinco varas hasta media vara. En cuanto á las ventanas, se diferencian considerablemente en tamaños y configuraciones, por lo cual se necesitará recurrir á su estampa. Se han reunido para mejor efecto y comparacion, las varias formas de ventanas, esparcidas en este laberinto ó intrincada obra, debajo de un mismo número, las que delinean con exactitud diferentes figuras regulares de geometría. Todos los vanos son muy limitados.

Los suelos tienen por cimiento piedra y arena conglutinadas, y por encima una capa gruesa de mezcla dura y bruñida. Las bóvedas tienen de altura sobre el nivel del piso siete varas, y con la gran particularidad de ser todas angulares y con troncaduras en sus cúspides, y ocupan sus logares unas losas de á vara puestas transversalmente. Los techos siguen en cierto modo el mismo órden que las bóvedas, y en lugar de tejas estan cubiertos y revestidos de lajas grandes y bien reunidas, las que, para decirlo asi, eran á prueba de bomba.

Todo este gran cuerpo era enlucido vistosamente interior y exteriormente, y coronado por un friso liso y muy ancho, encerrado entre unas molduras dobles y cuadradas. Las dos escaleras interiores frente por frente una de otra facilitan la bajada al patio grande, ellas son bien ejecutadas, con piedra sillar, de una media vara de alto y otra de piso.

N° 20. — La presente lámina hará ver el corte vertical de los corredores, salas ó cuadras, y algunas vistas de edificios, contenidos en el gran cuadrilongo.

N° 21. — Este edificio es uno de los interiores y aislado, de una bella conservacion, salvo el tejado. Su construccion varía algo del primero, pues el miembro que llamaremos arquitrabe, es de una hechura muy particular, se forma de unas lajas grandísimas de un grueso proporcionado é inclinadas, formando con la muralla un ángulo agudo: este alero ó compluvio debia servir de abrigo contra las intemperies. Sirve de sustentáculo á un ancho friso, terminado por dos molduras de piedra,

Le soubassement est revêtu de pierres de taille, et chaque division offre une corniche carrée très saillante.

Au-dessus de cette masse pyramidale s'élève avec majesté le plus grand édifice de cette ancienne ville. On a prodigué pour sa construction, la pierre, la chaux et le gypse de la meilleure qualité, afin d'en former des murailles d'une solidité parfaite. Le plan de cet édifice qui présente, comme sa base, un carré long, a deux cent quarante pieds sur les grands côtés, cent quarante-quatre sur les petits côtés, et sept cent soixante-huit pieds de périmètre ou de tour. Sa hauteur est de trente-six pieds. Les murailles principales ont quatre pieds d'épaisseur, et quelques autres moins. Celles qui forment les corridors sont divisées en pleins et en vides pour donner passage à la lumière. La grandeur des portes varie, et en général rien n'indique qu'elles aient été pourvues de ferrures; elles ont depuis quatre pieds et demi jusqu'à douze pieds de haut, et depuis un pied et demi jusqu'à quinze pieds de large[1]. Quant aux fenêtres, elles diffèrent considérablement entre elles pour la forme et la grandeur. C'est pourquoi il est nécessaire de recourir à la planche XVIII, où l'on a réuni, afin d'en faciliter la comparaison, toutes les formes de fenêtres mises en usage dans cet édifice compliqué, et qui représentent diverses figures géométriques. En général, les vides y sont très restreints.

Les planchers sont un assemblage cimenté de pierre et de sable recouvert d'un enduit épais, dur et poli. Les voûtes ont vingt-un pieds d'élévation au-dessus du sol, et forment toutes un angle tronqué au sommet, et déterminé par des pierres posées transversalement, ayant jusqu'à trois pieds de longueur. Les toitures suivent à-peu-près le même système que les voûtes intérieures, et, au lieu de tuiles, elles sont recouvertes de grandes dalles bien jointes, qui seraient même à l'épreuve de la bombe.

Tout l'édifice était revêtu d'un enduit brillant, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et couronné par une frise large et unie, encadrée par deux corniches doubles, de forme carrée. Deux escaliers intérieurs, placés en face l'un de l'autre, facilitent la descente dans la grande cour; ils sont bien construits en pierres taillées, d'un pied et demi de hauteur et d'épaisseur. (*Planche XII.*)

Le numéro 20 représente la coupe verticale des corridors, des salles et autres parties d'édifices contenus dans le grand parallélogramme. (*Planche XIII.*)

Sous le numéro 21 est figuré un des édifices intérieurs et isolés. Il est couvert et d'une belle conservation, sauf le toit. Sa construction diffère un peu de celle du premier; l'architrave est d'une forme particulière, et composée de très grandes dalles d'une épaisseur proportionnée, posées en pente, de manière à former avec la muraille un angle aigu. Cette espèce d'auvent servait sans doute d'abri contre les intempéries. Une large frise s'élève au-dessus, et est encadrée par deux corniches en

[1] Il est à remarquer que, contrairement à l'usage suivi généralement chez tous les peuples, un assez grand nombre de portes à *Palenque* étaient plus larges que hautes.

la inferior de mas ancho que la superior. La extension del frente llega á veintiocho varas y de anchura nueve. Por lo que toca á lo interior solo se registra un salon ó cuadra prolongada. La configuracion de sus puertas y de su ventana llama mucho la atencion.

Nº 22. — Consiste este número en representarnos un monumento raro, es decir una elegante torre cuadrada, de figura piramidal, de cuatro cuerpos menguantes, y divididos por unas anchas molduras, edificada con piedras, arena y tierra, y sobre el todo una espesa capa de mezcla almagrada; con su puerta adornada de dintel y jambas de un aspecto sencillo y noble. Cada alto recibe su luz por cuatro ventanas de marca mayor; veinte y cinco varas tiene de altura y diez en cuadro.

Nº 23. — Aqui solo se registra lo interior, manifestado por el corte vertical; en él se ve la gradería de cada cuerpo trazada por unas líneas diagonales.

Nº 24. — Los planes señalados por su respectivo número, consisten en tres salones subterráneos ó cuadras paralelas, de treinta varas de longitud, y de latitud dos varas y dos tercias; fabricados con solidez y órden, con sus cornisas y bóvedas angulares, tienen sus escaleras, y varias puertas de comunicacion entre ellas.

Nº 25, 26. — Se encuentran varias mesas ó camas, pues á primera vista, despues con reflexion, se inclina uno á considerarlas respecto al sitio tenebroso y silencioso, de aplicarlas con mas verosimilitud al servicio de los difuntos, v. g. como de ara para sus ofrendas, ó de piedra sacrifical; las hay de dos varas y tercia de largo y una vara y media de ancho; y las hay algo menores. Son unas losas escuadradas con esmero, bien aniveladas, sin escultura alguna, de un grueso proporcionado, con sus cuatro pies formados por unos prismas de base cuadrada y de una mediana altura.

DE LA ARQUITECTURA DEL PALENQUE.

Parece por el reconocimiento práctico, que los materiales que emplearon en sus monumentos arquitectónicos, y en su direccion en cuanto al repartimiento de piezas, desde los cimientos hasta el pináculo, que lo sólido, lo serio, lo magestuoso en fin, fueron la base radical de su edificacion, dándole á mas por trono unos robustos zócalos, elevados y dominantes, propios á ensalzar las obras, proporcionándolas seguridad y extension de vista; con la rigorosa escrupulosidad de orientar las fachadas de sus edificios públicos, lo cual seria en su gobierno político ó religioso una ley inveterada; asi mismo los planes eran unos cuadriláteros rectángulos, y con la laudable máxima, fundada desde luego sobre el respeto

pierre, dont celle inférieure est plus large que l'autre. La façade a quatre-vingt-quatre pieds d'étendue, sur vingt-sept pieds de profondeur. Dans l'intérieur on remarque seulement une salle carrée de forme alongée. La configuration de ses portes et de sa fenêtre est faite pour exciter l'attention [1]. (*Planche XIV.*)

Le numéro 22 représente un monument très rare, qui consiste en une tour élégante, carrée, et de forme pyramidale, composée de quatre étages divisés par de larges corniches. Cette tour est construite en pierre, terre et sable, et est revêtue d'un enduit dans lequel on a mêlé de l'oxide de fer. La porte est ornée de son linteau et de ses jambages, d'un goût simple et noble; chaque étage reçoit la lumière par quatre grandes fenêtres. La hauteur totale est de soixante-quinze pieds, et la largeur de trente en carré. (*Planche XV.*)

Sous le numéro 23 se voit la coupe verticale de cette tour, avec l'escalier diagonal qui monte à chacun des quatre étages. (*Planche XVI.*)

Les plans figurés sous le numéro 24 représentent trois corridors souterrains, de forme carrée très alongée, n'ayant que huit pieds de large, sur quatre-vingt-dix de long. Ils sont construits avec solidité, et sont revêtus intérieurement de corniches; les plafonds sont de forme angulaire; les escaliers sont bien conservés; des portes de communication existent entre les salles. (*Pl. XVII.*)

Nº 25, 26. — On trouve dans ces souterrains des sortes de tables ou de lits qui, au premier abord, et même après réflexion, peuvent être considérés, vu le lieu obscur et silencieux qu'ils occupent, comme ayant servi aux cérémonies funèbres. Ces tables étaient peut-être des autels pour les offrandes ou pour les sacrifices; elles ont sept pieds de long et quatre pieds et demi de large; d'autres sont plus petites. Ces pierres sont taillées avec soin, bien polies, sans aucune sculpture, et d'une épaisseur proportionnée; elles sont soutenues par quatre supports en pierre, de forme carrée, et d'un pied et demi de hauteur. (*Planche XVIII.*)

DE L'ARCHITECTURE DE PALENQUE.

Un examen attentif fait reconnaître que, dans les matériaux employés par les anciens habitants de *Palenque* pour la construction de leurs édifices, et dans la distribution de toutes les parties, depuis les fondements jusqu'au sommet, la solidité, la gravité, la majesté étaient les caractères principaux qu'ils recherchaient. Ils élevaient leurs monuments sur plusieurs fortes assises ou terrasses, comme sur une sorte de trône, ce qui semblait les grandir encore, et leur donnait l'avantage de la sûreté de position et d'une vue étendue. Ils ne manquaient jamais d'orienter les façades des édifices publics, obligation qui provenait sans doute d'une ancienne loi politique et religieuse [2]. Leurs plans offraient toujours des carrés

[1] La fenêtre qu'on voit sur la façade, où les portes sont en grand nombre, est fort petite, et a la forme du *tau*, T.

[2] Dupaix, en parlant de l'usage d'*orienter* les édifices, ne veut pas dire que cet ancien peuple tournait toujours la façade principale de ses temples vers l'orient. Selon l'usage adopté pour les anciennes églises chrétiennes, le mot *orienter* se prend en sens inverse, les autels étant toujours à l'est, et

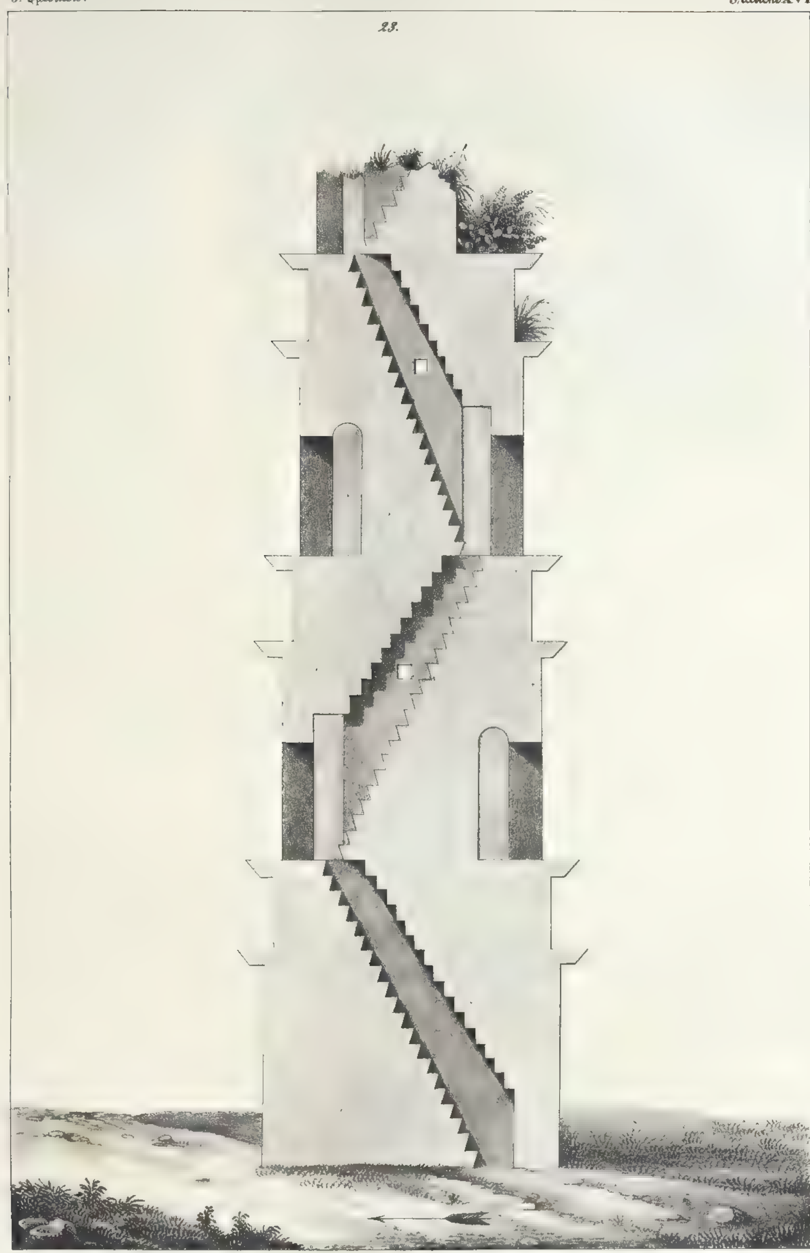
22.



H. Vanderburch d'après le dessin original de Castañeda. Lith. de Thierry frères Succ. de Engelmann

5 verts 1 2 3 4 5 ou 15 pieds

23.



24

D'après le dessin original de Castañeda.

Lith. de Thierry frères Succrs de Engelmann

25

Una Vara ... 3 pieds

26

Una Vara ou 3 pieds

Lith. de Thierry frères succ. de Engelmann

que suponian peculiar á los templos de los dioses, colocándolos en una region mas exaltada, sin el cielo con la tierra; y para mas deslumbramiento y llamar la atencion pública, revocaban y enlucian paredes y techos, al parecer, de almagre fino, color favorito que igualmente solian usar en otros lugares.

Todas las puertas, ventanas y demas vanos existen sin defensa, salvo el de la puerta principal, y algunos otros pocos, pues únicamente tenian y lateralmente tres nichos de una cuarta en cuadro, y otra de profundidad, fabricados en el grueso interior de la pared, puestos en una línea vertical con sus intervalos; y en el centro del vano de cada uno, á manera de argolla, habia un cilindro fijado por sus dos extremos, y haciendo pasar por ellos unas sogas ó cosa semejante de un lado al otro lado de la entrada, protegia á los moradores. Ah! qué tiempos tan felices! Cuando hoy dia apenas, para decirlo asi, basta una batería de cañones.

Debemos echar menos que en unas obras manejadas por unos arquitectos hábiles, omitiesen la construccion de la bóveda semicircular, mas airosa y esbelta, é igualmente otras curvas que sirven de tanto lucimiento, cuando las saben aplicar en sus debidos lugares. Solo usaban de las rectas, y con ellas trazaban sus cuadriláteros rectángulos, de varios diámetros, ángulos de diversos grados desde el agudo hasta el obtuso. Tenian una cierta predileccion para las rectas, tal vez mas cómodas en su manejo; la experiencia enseña en los operarios que las piedras escuadradas exigen menos labor para su colocacion que las curvilíneas; pues no podian ignorar á mas el tipo existente en la misma naturaleza, en la formacion de las cuevas y otras obras subterráneas.

Otro objeto y mas interesante que el anterior que tambien parece ignoraban, habiendo empleado tanta variedad de piedras en sus fábricas, no hayan echado mano al ladrillo, piedra artificial y de un uso tan general y de fácil formacion, cuando las naciones antiguas mejicana y zapoteca lo solian destinar á ciertas obras. Pero como quiera que esta tenia á una legua y media al poniente la proporcion de unas canteras bien provistas de dichos materiales, con ese recurso natural, menos apreciarian lo artificial. Tambien parece extraño, que teniendo á mano varias maderas propias á la construccion, no hiciesen en sus edificaciones uso alguno conocido, salvo que el lapso del tiempo las haya reducido á polvo[1]; prueba en todo caso, y nada equívoca, de la ancianidad de estos monumentos.

Las escaleras grandes y exteriores variaban en propor-

longs ou rectangles, et ils avaient le soin, fondé sur le respect que méritent les temples des dieux, de les placer sur les points les plus élevés, pour ainsi dire, entre le ciel et la terre. En outre, pour leur donner plus d'éclat et appeler l'attention des peuples, ils revêtaient les murs et même les toits, selon ce qui paraît encore, d'un enduit fin et poli d'oxide de fer, enduit dont la couleur était en grande faveur, et dont on se servait également pour d'autres édifices.

Toutes les portes, fenêtres et autres ouvertures étaient sans fermeture, excepté l'entrée principale, et un petit nombre d'autres qui avaient sur les côtés trois trous de neuf pouces en carré, et autant en profondeur, pratiqués dans l'épaisseur du mur verticalement l'un au-dessous de l'autre. Une barre cylindrique était fixée par ses deux extrémités dans chaque trou, et une corde, ou quelque chose de semblable, passée d'un côté à l'autre de l'entrée, protégeait les habitants contre les attaques extérieures. Heureux temps! l'artillerie n'était pas encore inventée.

Il est à remarquer que, dans des ouvrages construits par d'aussi habiles architectes, on n'ait pas fait usage de la voûte demi-circulaire, non plus que d'autres courbes dont les formes sont si agréables quand on sait les employer à propos[1]. Ils ne se servaient que de lignes droites, et traçaient des rectangles de diverses grandeurs, et des angles plus ou moins aigus ou obtus. Ils avaient une certaine prédilection pour la ligne droite, comme étant plus commode dans les travaux architectoniques. L'expérience a enseigné aux ouvriers que les pierres carrées exigent bien moins de peine pour leur placement que celles qui sont curvilignes; cependant ils ne pouvaient méconnaître ce type offert par la nature même, lorsqu'elle forme des grottes ou autres cavités souterraines.

Une autre chose digne de remarque, c'est que, bien qu'ils aient employé une grande variété de pierres dans leurs constructions, ils n'ont point connu l'usage de la brique, pierre artificielle d'un usage si général et d'une fabrication si facile, sur-tout quand les anciennes nations mexicaine et zapotéque l'employaient à certains usages. Mais ayant à leur disposition, à une lieue et demie vers l'ouest, des carrières abondantes, ces éléments naturels de construction les détournèrent d'en chercher d'artificiels. Il paraît étrange aussi qu'ayant sous la main plusieurs espèces de bois propres à la bâtisse, ils n'en aient fait aucun usage connu dans leurs bâtiments, à moins que le temps ne l'ait réduit en poussière; ce qui prouverait dans tous les cas, d'une manière non équivoque, leur haute antiquité.

Les grands escaliers extérieurs variaient en proportion

la façade à l'ouest. D'ailleurs, Dupaix lui-même signale plusieurs édifices mexicains dont l'entrée regarde l'ouest ou le midi, comme d'autres regardent l'est. Il entend donc par *orienter* que les édifices dont il s'agit sont placés de manière que chaque face regarde un des points cardinaux

[1] Il est ici question de *Palenque* seulement, où la voûte à plein cintre ne se trouve pas employée. On doit faire observer cependant que, dans un dessin de Castañeda, représentant la coupe de la tour renfermée dans le grand temple, l'escalier paraît soutenu à chaque étage par une voûte cintrée. Mais c'est une chose digne de remarque, que sur plusieurs autres points de la contrée, cette construction difficile se rencontre assez fréquemment pour faire penser qu'elle y était d'un usage ordinaire. On la trouve dans quelques aqueducs, dans plusieurs caveaux de sépulture, dans le souterrain du monument de Xochicalco, dans celui de Montealban près d'Oaxaca, etc.

cion de la altura de la obra, y declinaban mas ó menos al horizonte, de una sola rampa sin descanso; por lo regular llegaba este ángulo en las pirámides hasta unos sesenta grados, lo que debia causar una subida molesta al menos para nosotros.

La torre es de elegante forma y procura la vista de un horizonte, hácia al norte, muy despejado y risueño: no discurro que pudo haber tenido otro fin que el presente, es decir de mirador ó de observatorio; ademas colocada cuasi en el centro del ámbito del edificio máximo debia producir un buen efecto; lástima es que el último cuerpo cae en ruina.

En las diferentes excavaciones que mandé ejecutar, con la mira en particular de hallar armas, herramientas ó piezas de ollerías, nada absolutamente apareció; y á mas deseoso yo de determinar por la osamenta de sus difuntos, las proporciones de los cuerpos actualmente existentes, tampoco logré mi intento; es verdad que ignorantes como somos de sus costumbres, puede que el fuego devorador la transmutaria en ceniza.

Saliendo al norte del edificio grande y á una distancia corta, se ven sobre la prolongacion de una loma de poca extension y altura, de oeste al este, unas once casas muy descombradas, que bien examinadas persuaden que fueron edificios públicos; pues ellos son por lo ordinario los últimos testigos ó reliquias de los antiguos pueblos, sea con el motivo de haber sido fabricados con mejores materiales, ó por su situacion ventajosa, lo que carecen los particulares.

Las entradas ó frontispicios hacen frente al rumbo meridional; todas construidas sobre el mismo estilo, y por consiguiente á los mismos usos. Se perciben aun, y con claridad, las bóvedas angulares, con variedad notable, y prueban que supieron diversificar el tipo.

Todavía nos queda un punto dudoso que ventilar por lo que mira al supuesto ámbito amurallado de esta ciudad. La verdad es que semejante recinto no se manifiesta por ningun rumbo, por ninguna defensa inmediata, ni tampoco obras exteriores de fortificaciones; pues lo que sencillamente se inspeccionan por este dilatado y desnivelado territorio, son unas ruinas confusas y dispersas, sin aliñamiento ú órden reparable, en parte escondidas por debajo de brozas y malezas, y solo sirven en la actualidad de refugio á unos animales feroces y silváticos. No es humanamente practicable el plan de la mentada ciudad y fijar unos límites imaginarios, sin unos datos positivos, so pena de incurrir la crítica pública.

Por último llego al momento desagradable de hablar del mal estado en el que se hallan actualmente los expresados monumentos, que á pesar de tantos enemigos, aun permanecen unos trozos de ellos, cuando no entera-

de la hauteur de l'édifice; ils étaient plus ou moins rapides, étaient pourvus d'une rampe sans palier, et avaient ordinairement, pour les grands monuments pyramidaux, une inclinaison de soixante degrés; ce qui devait causer une certaine fatigue, si nous en jugeons par nous-mêmes [1].

La tour [2] est d'une forme élégante, et procure, du côté du nord, la vue d'un horizon aussi vaste qu'agréable. Je n'assurerai pas qu'elle n'ait servi que de belvédère ou d'observatoire; mais, placée presque au centre du plus grand édifice de la ville, elle devait certainement produire un bel effet. Il est malheureux que le dernier étage soit tombé en ruine.

Quant aux différentes fouilles que je fis exécuter dans l'espoir de trouver des armes, des instruments de fer, ou des ustensiles en poterie, je ne trouvai absolument rien; et, quelque desireux que je fusse de pouvoir comparer les ossements enfouis avec les proportions des habitants actuels, je perdis ma peine. Ignorants comme nous le sommes des anciennes coutumes de ce peuple, il se peut que le feu ait été chargé de réduire en cendre leurs dépouilles mortelles.

En marchant au nord de l'édifice principal, et à une courte distance, on voit, sur une éminence de peu d'étendue et peu élevée, de l'ouest à l'est, onze maisons tout-à-fait en ruines, et qui, bien examinées, paraissent avoir été aussi des édifices publics. Ce sont ordinairement ces restes qui survivent le plus long-temps aux peuples qui ont disparu, parcequ'ils sont construits avec des matériaux plus solides, et que leur situation avantageuse contribue à les préserver.

Les façades de ces édifices sont tournées vers le midi; ils sont tous construits dans le même style, et par conséquent servaient aux mêmes usages. On voit encore distinctement les toitures angulaires, mais avec quelques différences notables, qui prouvent que les constructeurs y avaient cherché une certaine variété.

Un point important est resté douteux pour nous, c'est celui qui est relatif à l'enceinte supposée de murailles qui auraient entouré cette ville. La vérité est qu'on ne trouve dans aucune direction le moindre vestige d'enceinte, de défense immédiate, ni même d'ouvrages extérieurs de fortifications. Tout ce qu'on peut observer sur ce terrain vaste et inégal, ce sont des ruines confuses et dispersées sans ordre et sans alignement qu'on puisse reconnaître, cachées en partie sous d'épaisses broussailles, et servant maintenant de refuge à des animaux sauvages. Il n'est pas humainement possible de déterminer le plan et l'étendue de cette ville; lui imposer des limites imaginaires, sans données positives, ce serait encourir une juste critique.

Enfin, tout en parlant du triste état où se trouvent maintenant ces monuments, il faut dire que, malgré tant de causes qui ont concouru à leur ruine, leurs restes, bien qu'aucun ne soit intact, montrent du moins ce qu'ils

[1] Ajoutons que la hauteur des marches était ordinairement d'un pied et même davantage, ainsi qu'il est dit au sujet de l'escalier du grand temple; tandis que chez les peuples modernes les marches d'escalier n'ont que six à huit pouces de haut.

[2] Celle qui est renfermée dans l'enceinte du temple.

mente intactos, al menos nada dejan en duda de lo que fueron. Bien sabidas son las causas principales de la aniquilacion de los edificios, en particular los antiguos. La serie de los siglos que todo lo roye; las aguas que insensiblemente por varios conductos se introducen en el interior de las paredes mas macizas ó compactas, con el auxilio de las raices de los árboles mayores y menores que se ingertan en ellas, que despues de haber desquiciado las juntas de las piedras y ocupar aquella raja, con el tiempo, se pudren dejando unos conductos, los que facilitan la filtracion; y asi es, como las raices vivas y muertas destrozan las de cantería, coopera al mismo fin, el robo de los materiales.

ont été. Ces causes de destruction ne sont que trop connues pour les édifices antiques. Une longue suite de siècles qui ronge tout; les eaux qui s'infiltrent peu à peu à travers les murailles les plus fortes et les plus épaisses; les racines des plantes plus ou moins considérables qui s'y attachent, et qui, après avoir disjoint les pierres et rempli les fissures qu'elles occasionent, servent de nouveaux conduits pour l'infiltration des eaux, lors même qu'elles ont cessé de végéter : tels sont les éléments de ruine auxquels ne peuvent échapper les monuments les plus solides.

DE LA ESCULTURA EN PLASTICA DE YESO O ESTUCO, DEL PALENQUE.

Ya llegamos á la parte de esta investigacion, que llamaremos, con razon, la adivinatoria. Dios sea nuestro piloto en medio de tantos escollos, y empezaré por los grandes y altos relieves historiales, que aun algunos de ellos existen con integridad; pues de unos ochenta destinados á la decoracion ó tal vez á la ilustracion de estos edificios, apenas se conservan actualmente unos veinticuatro, sin esperanza ninguna de reemplazo. Todos eran de una misma materia, tamaño y color, exceptuando de ellos algunos labrados en piedra, ordinados con simetría en los entrepaños y paredes exteriores y interiores.

La suerte de estos relieves debia seguir la de los edificios, como efectivamente aconteció, y no sin sentimiento nuestro, vemos sus reliquias confundidas con los escombros groseros de las murallas y techumbres; y asi suponiendo que componian una historia de sus anales, ya se cortó la hilacion para siempre. Hemos procurado y con cuidado de dibujar los de mas conservacion; en cuanto á los demas solo dejaron estampados confusamente en los lienzos sus contornos.

Varias cosas hay que observar en estos relieves; la colocacion fué de la mejor eleccion, pues distribuidos en los entrepaños de los corredores que siguen el ámbito, en particular del edificio mayor, debian verdaderamente presentar al ojo del espectador una grandiosidad real. Estos ocupan el mismo plano de los dichos entrepaños, el que delinea un cuadrilongo de dos varas de alto y vara y media de ancho, y se terminan por una orla, la que contiene unas figuras humanas y unos geroglíficos.

Usaban de dos maneras ó artes para moldarlos con estuco; el uno, segun se registra, por adicion sobre el mismo plan, á modo de la plástica, sea con manos, ó estiques, haciendo primero la línea ideal del contorno, lo que todavía se percibe, pues se advierte un bosquejo negruzco. El otro método consistia primero en formar una especie de esqueleto con trozos de piedra tendidos, imitando aquella osamenta de los principales miembros del

DE LA SCULPTURE PLASTIQUE EN PLATRE OU EN STUC, A PALENQUE.

Nous arrivons à la partie de nos recherches qu'on peut appeler avec raison conjecturale. Que Dieu soit notre guide au milieu de tant d'écueils! Je commencerai par m'occuper des grands bas-reliefs historiques, dont plusieurs existent dans leur entier. Sur quatre-vingts qui étaient destinés à la décoration des édifices dont nous nous occupons, à peine en reste-t-il vingt-quatre. Le reste est perdu pour jamais. Toutes ces sculptures étaient de la même matière, du même travail et de la même couleur (excepté celles qui étaient travaillées en pierre), et placées avec symétrie intérieurement et extérieurement dans les entre-deux des fenêtres.

Le sort de ces bas-reliefs a suivi nécessairement celui des édifices dont ils faisaient partie, et ce n'est pas sans douleur que nous avons vu leurs restes confondus avec les grossiers décombres des murailles et des toitures; et, en supposant qu'ils continssent un résumé des annales de cet ancien peuple, le fil en est coupé pour toujours. Nous avons fait dessiner avec soin ceux qui étaient le mieux conservés; quant aux autres, ils ont laissé seulement une empreinte confuse de leurs contours sur les murs.

Plusieurs choses sont dignes de remarque à l'égard de ces sculptures. Leur emplacement était le meilleur qu'on pût choisir. Dans les entre-deux des fenêtres des corridors qui entouraient les édifices, particulièrement celui que nous avons décrit, elles devaient frapper le spectateur, et avoir un aspect de grandeur vraiment royal. Elles occupent le plan entier de ces entre-deux, qui consistent en un carré long, de six pieds de haut sur quatre pieds et demi de large, et sont entourés d'une bordure qui renferme des figures humaines ou des signes hiéroglyphiques.

On se servait de deux moyens pour modeler en stuc. Le premier, comme on le voit en examinant, consistait à ajouter de la matière sur le plan même, selon la méthode plastique, soit avec la main, soit avec les outils de sculpteur, en traçant d'abord la ligne de contour qu'on semble encore reconnaître dans un trait noirâtre qui entoure le sujet. L'autre moyen consistait d'abord à former une sorte de squelette avec des pierres d'attente indiquant,

cuerpo humano, que llamamos en las academias de las bellas artes, el alma de la figura. La debian cubrir de estuco fresco y en el mismo acto redondear las formas, al menos asi concibo que lo debian practicar. Advertí que generalmente todos los relieves dichos fueron pintados de bermellon, y lo que me lo persuadió, fué el haber encontrado entre los pliegos manchones del expresado color mineral.

No es decible la excelencia de este yeso que yo llamo estuco natural, pues no se indaga visiblemente en su composicion ó masa, arena ó mármol molido. A mas de su dureza y finura tiene un blanco hermoso; y de esta materia eran moldados de lleno todos los relieves que existian en los lienzos de las paredes maestras de los monumentos.

Las mas de estas figuras son bien plantadas, proporcionadas y perfiladas; pasáran en altura los seis pies, y demuestran en sus diversas actitudes una grande flexibilidad de miembros, expresion y nobleza.

Añadiendo á lo especificado, la vestidura de una complicacion extremada y al parecer liviana, dejando siempre al descubierto algunas partes del cuerpo; y con los excesivos penachos ó cimeras que adornan las cabezas y sus cuellos los collares con sus insignias. Muchas tienen las manos ocupadas ya de asta ó baston, cetro ó cosa semejante, flores, etc.; algunas son acompañadas de otras figuras menores, puestas con veneracion á sus pies; se notan en otras unos renglones geroglíficos. Lo que acabo de esplicar es en substancia lo que se manifiesta á la simple vista. Desde luego miro á estos altos relieves como representaciones historiales; los hay desde una hasta tres figuras distribuidas con simetría ó equilibradas, y en reposo sobre unas peanas dispuestas con capricho.

N° 27, 28. — Las láminas siguientes cifradas debajo se hallan repartidas dos de cada lado de la entrada de la puerta principal. Es necesario advertir, que sin embargo de la correccion de dibujo que en general observamos en los dichos relieves, no podremos menos de extrañar el perfil amanerado de los rostros, pues desde la cima de la cabeza hasta la extremidad de la nariz describe una curva ó cuadrante de círculo, contra el órden perenne de la forma original; y para hacer mas visible este fenómeno, afectan de presentarnos á la vista unas narices desmedidas y perfiladas. Es verdad que el perfil de una figura cualquiera es mas fácil de sacar que su frente; como quiera ¡que sea, esta porfía nos da mucho que pensar, de manera que las caras y las vestiduras anuncian una casta de hombres desconocida de los historiadores, antiguos y modernos, la que existia en aquellos tiempos remotísimos de nuestras eras.

Hasta aquí, esto nos ha llenado la vista pero no el entendimiento; pues ¿qué juicio formaremos de la esencia de estos singulares relieves? ¿pertenecen á la serie de

par leur position, les parties osseuses du corps; ce qu'on appelle, dans les académies de dessin, la charpente du corps humain. On devait ensuite les recouvrir de stuc frais, et donner en même temps les formes en relief; du moins je le conçois ainsi. Je dois avertir que généralement tous ces bas-reliefs étaient peints en vermillon; et ce qui me le persuade, c'est que j'ai trouvé dans les plis des vestiges de cette couleur minérale.

Il est difficile d'exprimer l'excellence du stuc qui est employé à ces ouvrages, et que j'appellerai stuc naturel, car on ne saurait distinguer dans sa composition ni le sable ni le marbre broyé. Outre sa dureté et sa finesse, il est d'un beau blanc; c'est avec cette matière qu'étaient modelées toutes les sculptures qui existaient sur les murs principaux des monuments dont il s'agit.

La plupart de ces figures sont bien posées, bien proportionnées, et dessinées avec pureté. Elles ont au moins six pieds de hauteur; leurs diverses attitudes montrent une grande flexibilité, et ne manquent ni d'expression ni de noblesse.

Les vêtements sont d'une complication extrême, et ont cependant de la légèreté, laissant à découvert quelques parties du corps. Les coiffures qui couvrent la tête et les épaules, les colliers et autres ornements sont également fort compliqués. La plupart de ces figures tiennent à la main, soit un bâton, soit un sceptre ou autre objet de même espèce, des fleurs, etc. Plusieurs sont accompagnées de figures plus petites, placées à leurs pieds dans l'attitude du respect; d'autres sont entourées de légendes hiéroglyphiques. Ce que j'essaie d'expliquer est simplement ce qui frappe la vue. Je regarde ces bas-reliefs comme des représentations historiques; ils sont composés de un jusqu'à trois personnages, distribués avec symétrie, et posés sur des bases ou ornements fantastiques.

Les deux bas-reliefs sous le numéro 27, et les deux sous le numéro 28 représentent des sujets qui sont placés de chaque côté de l'entrée principale du grand monument. Il est bon d'observer que, malgré la correction de dessin que nous avons remarquée dans la généralité de ces bas-reliefs, nous avons vu avec étonnement la singularité qui se rencontre constamment dans le profil du visage, et qui consiste en une courbe décrite depuis le haut du front jusqu'à l'extrémité du nez, et qui équivaut presque à un quart de cercle; et il semble que, pour faire ressortir davantage ce phénomène, contraire à la forme ordinaire de la tête humaine, l'artiste ait affecté de donner à ses figures des nez d'une longueur démesurée, et vus toujours de profil. Il est certain que le profil d'une figure quelconque est plus facile à tracer que la même figure vue de face. Cette attention constante nous donne à penser que la conformation de la tête, aussi bien que la singularité des vêtements, indiquent une race d'hommes inconnue des historiens anciens ou modernes, et qui existait dans un temps bien antérieur à notre ère.

Jusqu'à présent ces objets ont frappé notre vue, sans éclairer notre entendement. Quel jugement pourrions-nous porter sur ces singuliers bas-reliefs? Représentent-



H. Delaporte, d'après le dessin original de Castañeda

BAS-RELIEF DE PALENQUE.



V. Delaporte d'après le dessin original de Castañeda

succr de Engelmann et Cie



... original de Castaneda — *... de Thierry frères succ. de Engelmann*



dessin original de Castañeda — Lith. de Thierry frères succ. de Engelmann

Una vara — ou 3 Pieds

29



Tres Varas — pieds



Lith. de Thierry Frères S.rs de Engelmann

sus dioses, reyes ó héroes formando en este sitio una asamblea de ellos, ó supondremos, que estos personages son unos soberanos, la actitud en ademan de mandar ó castigar, la corona ó la cimera puesta en las sienes, el cetro segun usanza, el collar con su venera pendiente sobre el pecho, insignias todas anexas al decoro ó potestad regia? Vemos á que aparentan unos vasallos á sus pies en la postura mas humilde, rendir sus homenages y pedir su amparo; por el trage, aunque simple, se reconoce variedad en él, y en los gorros ó casquetes y tambien las fajas, lo que pudiera denotar los símbolos de dos provincias, ciudades ó pueblos vencidos; me persuado que esta limitada y superficial explicacion parecerá poco satisfactoria; entre tanto y en defecto de otro comentario suplirá esta.

N° 29. — Dejando á estas figuras enigmáticas, se baja interiormente al patio principal por una gradería de amplia forma de piedras sillares y escuadradas; y á los costados laterales hay dos hileras de figuras agigantadas; y el caso fué que habiendo dispuesto que se hiciera una profunda excavacion en el dicho patio, pues se habia llenado de escombros, brozas y malezas, y aun de árboles crecidos, los que hicieron subir accidentalmente, sobre el piso artificial, un macizo ú otro piso natural de unas tres varas de elevacion, fué cuando la aparicion de estos máximos relieves de piedra berroqueña; los manifestarán sus números. Cada figura tiene cuatro varas de altura con su ancho regular; todas ellas estan en una actitud parada, salvo arrodilladas en diversos movimientos; las cabezas alzadas y perfiladas, con las bocas entreabiertas, en las que se descubren en la mandíbula superior los dientes incisivos, dirigiendo con una especie de admiracion la vista á un punto determinado, exceptuando una de ellas, la que la dirige al opuesto. No se nota ninguna cabellera solo sí unos mechones y sin barba; sus trages consisten en unos turbantes variados, las orejas guarnecidas, unas vueltas ciñen las muñecas, y con sus fajas, dos de ellas muy abultadas y cargadas de diseños, tal vez misteriosos. Estos corpulentos y graves personages, todos diademados, con sus insignias ó medallones circulares y figurados, colgados de unos collares de pedrería : lo restante del cuerpo se halla sin abrigo. Mas la desnudez en aquellos felices climas, no la considerarian como procedente de la pobreza, ni tampoco vergonzosa; se contentaban generalmente en ocultar ciertas partes del cuerpo, como en efecto lo observamos en sus estatuas. Debemos decir y celebrar en alabanza de este pueblo, la suma modestia que hemos observado en sus figuras; y á pesar de tanta desnudez, no hemos reparado una postura, un gesto, ó algunas de aquellas del cuerpo al descubierto que el pudor procura ocultar. Volviendo á nuestros gigantes ó gigantones, se prolongaban mas estas hileras; sin embargo de ser labradas en una materia muy dura, la dilatada serie de los años las ha consumido. ¿Cuál será la reflexion que podremos aventurar sobre este singular hallazgo? ¿Cuál habrá sido la intencion de aquel que las

ils une série de divinités, de rois ou de héros, réunis dans le même lieu? Ou bien supposerons-nous que ces personnages représentent des souverains, dans l'attitude de commander ou de punir, la couronne ou le casque en tête, le sceptre à la main selon l'usage, le cou orné de colliers et de décorations pendant sur la poitrine, tous insignes appartenant à la puissance royale? Aux pieds de quelques uns paraissent des vassaux ou sujets, dans la posture la plus humble, et qui semblent rendre hommage ou demander protection. Leurs vêtements, quoique simples, font reconnaître par leur variété, ainsi que leur coiffure et leurs ceintures, que deux provinces, villes ou villages vaincus peuvent être désignés par ces divers attributs. Je sens que cette explication courte et superficielle paraîtra peu satisfaisante; mais, à défaut d'autre commentaire, celui-ci pourrait être admis. (*Planches XIX, XX, XXI, XXII.*)

N° 29. — En quittant ces figures énigmatiques, on descend dans la principale cour intérieure, par un grand escalier de pierres taillées. Sur les deux murs latéraux sont deux rangées de figures gigantesques. Ayant fait creuser profondément dans cette cour, remplie de décombres, de broussailles, d'herbes épaisses, et même d'arbres élevés, causes diverses qui avaient formé sur le plancher artificiel une sorte de plancher naturel de neuf pieds de haut, nous pûmes alors apercevoir ces immenses bas-reliefs granitiques. Chaque figure a douze pieds de hauteur, et une largeur proportionnée; elles ont toutes une attitude tranquille, excepté celles qui sont agenouillées dans diverses postures. Les têtes sont de profil, et tournées vers le ciel; la bouche est entr'ouverte et laisse voir la rangée de dents supérieures; les regards semblent être dirigés avec admiration vers un point déterminé, excepté pour une seule figure qui est tournée en sens contraire. On ne voit d'autre trace de chevelure que quelques mèches très petites, et point de barbe. Les vêtements consistent en diverses sortes de coiffures, en colliers et pendants d'oreilles; plusieurs ont des bracelets, et toutes ont des ceintures. Deux d'entre elles sont sculptées avec plus de soin et chargées d'ornements mystérieux. Ces simulacres gigantesques semblent tous revêtus de diadèmes, de colliers, et d'autres insignes en pierreries. Le reste du corps est découvert; mais dans ces heureux climats la nudité ne peut être considérée comme provenant de la pauvreté, non plus que du manque de pudeur. Ces peuples se contentaient généralement de couvrir certaines parties du corps, comme on le voit dans leurs statues. On doit faire remarquer, à leur louange, la constante modestie qu'ils observaient dans ces sortes de représentations; car, dans un si grand nombre de nudités, nous n'avons trouvé aucune posture, aucun geste que la pudeur puisse réprouver. Revenant à ces figures gigantesques, je dirai que leurs rangées se prolongeaient considérablement, et que, sans la matière très dure dans laquelle elles sont sculptées, la longue suite d'années qui ont passé sur elles les eût entièrement détruites. Que conjecturer au sujet de cette singulière découverte? Quelle fut l'intention de celui qui

mandó ejecutar? No me es posible el satisfacer á ninguna de estas preguntas, y en consecuencia de ellas las consideraremos como asunto de magnificencia, pues á fábricas máximas corresponden igualdad de ornamentos.

N° 30. — Veremos aquí dos sobrepuertas moldadas en estuco, las que coronan el cerramiento de las dos entradas principales que franquean el paso á las cuadras subterráneas; aunque la distribucion simétrica de las figuras de la primera agrada al observador, es muy desordenada á su comprehension, aunque puede tener ciertas relaciones con las ceremonias que practicarian en estos lugares sombríos y melancólicos. Notamos en ella un ente mixto, cuerpo de hombre con cabeza de cuadrúpedo, algo parecido al perro silvestre, ó coyote, y al Osiris, Anubis de la fábula, con un collar ó golilla de hojas ó plumas; á su frente hay otro símbolo, figurado por un hombre desnudo con su bonete, y le sale de la boca un instrumento á modo de un pito. Ambos geroglíficos se inclinan á un centro comun y sostienen con sus manos una mesa ó ara con dos pies encontrados, y en ella puesto un ramillete. Mas abajo hay lateralmente dos cuartos ó brazos destrozados y dos calaveras acompañadas por varias figurillas inescrutables; por lo que mira á la parte superior de este cuadro enigmático, no habrá en ella tal vez otro fin que la formacion de un cielo raso. No deberemos extrañar de encontrar á la entrada de estos subterráneos un preludio ó muestras que pueden aludir á los sacrificios que se ejecutaban en ellos; pues estas calaveras y miembros humanos descuartizados, manifestados en este bajo relieve, no parecen indicar otra cosa.

N° 31. — La segunda sobrepuerta es de menos complicacion pero mas expresiva y agraciada, pues son unos follages ó arabescos que se dividen lateralmente de un punto céntrico, del que nace bajando una figura humana de medio cuerpo arriba, con su collar y vueltas, en una actitud muy propia al ministerio de un mensagero aéreo; pues vemos en ella á un hombre suspendido en este elemento en ademan de anunciar, desde la region superior á la inferior, ciertas nuevas interesantes á la actual nacion. Tiene puesta en la cabeza una mitra ó especie de petaso terminada por tres aletas á manera del Mercurio de la mitología. ¡Cuánto nos seria grato el poder interpretar el sentido misterioso de estas producciones originales!

N° 32. — Al rumbo del occidente de dicho patio estan incrustadas, en un friso de piedra sillar, frente por frente de los gigantes, varias figuras como la presente, con alguna variedad en las actitudes y adornos; pero todas en expectaciones. Las cabezas parecen armadas de un género de morrion crestado y desconocido; tampoco aparecen pelo y barba. Se ve una banda enriquecida de pedrería puesta á manera de collar, por hallarse el remate escondido debajo de los brazos cruzados sobre el

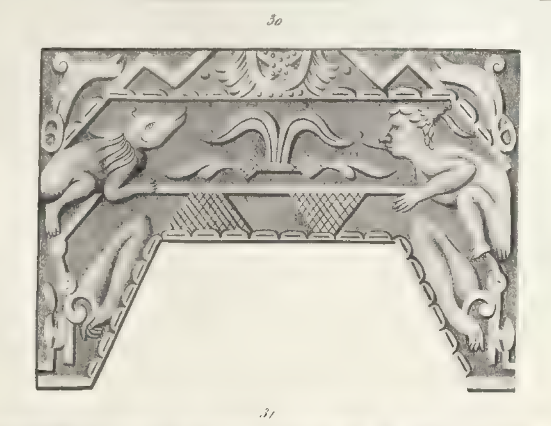
a fait exécuter ces sculptures? Il ne m'est pas possible de répondre à ces questions; il faut les considérer comme œuvres de magnificence dans lesquelles les ornements répondent à la grandeur des proportions. (*Planches XXIII, XXIV.*)

N° 30. — Nous trouvâmes dans le même lieu deux dessus de porte modelés en stuc, couronnant les deux entrées principales qui donnent dans les salles souterraines. La distribution symétrique des figures qui composent le premier est d'un aspect agréable; mais sa composition est difficile à comprendre; il est possible qu'elle ait été relative aux cérémonies qui se pratiquaient dans ces lieux tristes et sombres. Nous y remarquâmes un être fantastique, ayant un corps humain et une tête de quadrupède un peu semblable à celle du *coyote* ou chien sauvage. Cette figure rappelle celle d'Osiris ou d'Anubis de la mythologie égyptienne; elle a un collier ou une collerette de feuilles ou de plumes. En face de cette figure est une autre figure symbolique représentant un homme nu, ayant seulement une sorte de coiffure, et de la bouche duquel sort une espèce d'instrument à-peu-près semblable à une flûte. Ces deux figures sont inclinées vers un centre commun, et soutiennent avec leurs mains une table ou un autel supporté en outre par deux bases tournées en sens contraire. Une sorte de feuillage est figuré au-dessus. Plus bas, et de chaque côté, se trouvent deux bras sans corps, accompagnés de deux petites têtes, et d'autres figures qu'on ne saurait expliquer. La partie supérieure n'offre qu'une portion de cercle entourée de divers ornements. Il ne faut pas s'étonner de rencontrer à l'entrée de ces souterrains une sorte d'enseigne faisant allusion aux sacrifices qui s'y exécutaient; les membres humains représentés d'une manière isolée dans ce bas-relief, ne paraissent pas indiquer autre chose. (*Planche XXV.*)

N° 31. — Le second dessus de porte est moins compliqué, mais d'un aspect plus satisfaisant, et plus facile à comprendre. Diverses arabesques partent du centre et sont distribuées sur les côtés; au milieu se trouve une figure humaine, vue à mi-corps, ornée d'un collier et de bracelets, et dans l'attitude convenable à un messager céleste; car elle semble suspendue dans l'air, et dans l'action d'apporter, des régions supérieures, quelque message intéressant pour les peuples. La tête est couverte d'une sorte de mitre ou de chapeau, terminé par trois petites ailes qui rappellent celles que la mythologie grecque donne à Mercure. Combien il serait précieux de pouvoir interpréter le sens caché de ces productions singulières! (*Planche XXV.*)

N° 32. — A l'ouest de ladite salle basse sont incrustées, dans une frise de pierres de taille, en face des géants dont nous avons parlé, plusieurs figures semblables à celle que nous représentons ici, avec quelques variétés dans les poses et dans les ornements; mais elles sont toutes comme en attente. Leurs têtes sont armées d'une espèce de casque ou de morion à aigrette, de forme inconnue; on ne voit pas la barbe et les cheveux. Une bande, enrichie de pierreries, est placée en guise de collier, dont

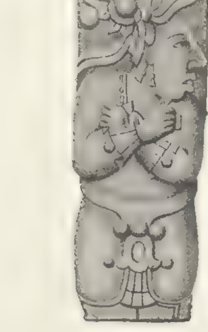
30



31

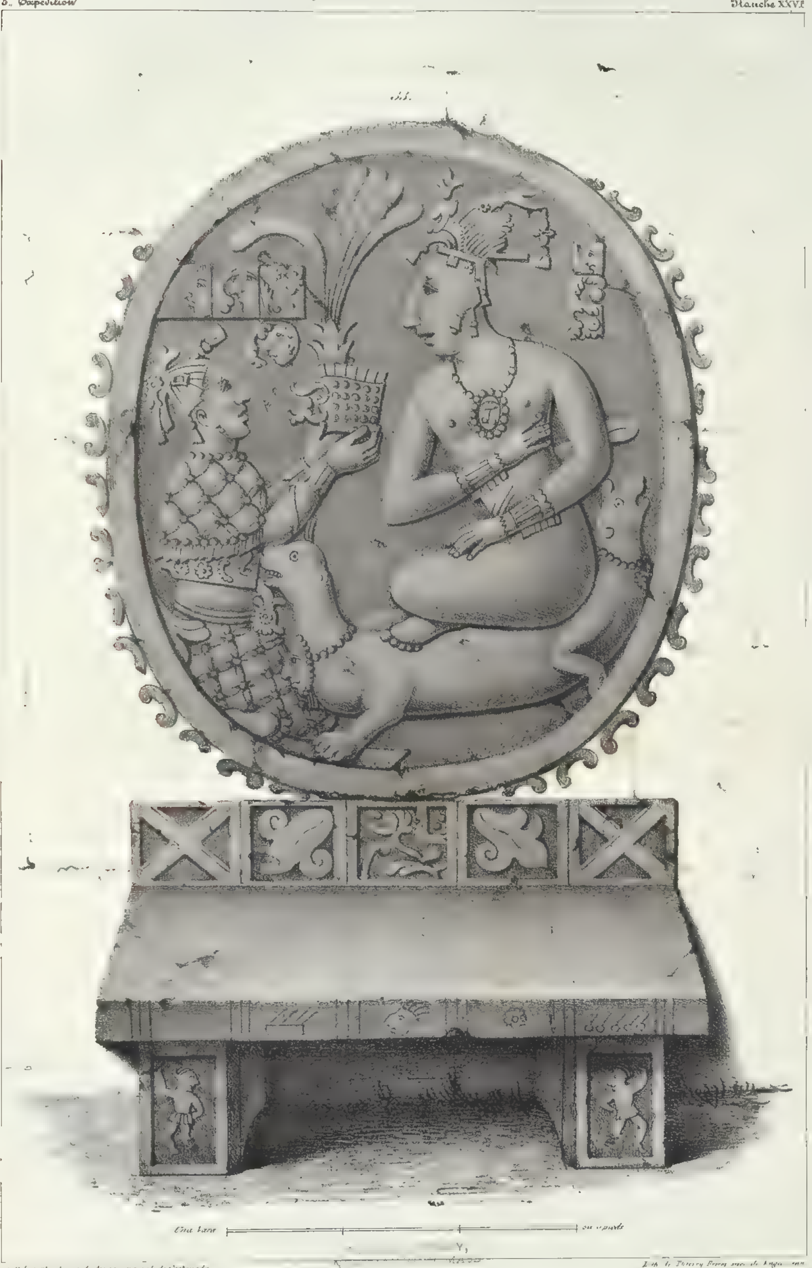


32



Una Vara ou 3 Pieds

C.H. J. Willbers d'après le dessin original de Castañeda *Lith. de Thierry frères succ. de Engelmann*



d'après le dessin original de Castaneda


34

pecho, no bien se distingue lo que de él aparece. Unas borlas cuelgan de la quijada inferior. Bien visibles son las vueltas; el vestido no puede ser mas esbelto, pues solo consiste en una faja de extraña invencion, y se alarga mas abajo de las rodillas. Estas figuras no son de bulto enteramente, pero de un muy alto relieve; y tendrán de altura en la actual postura vara y media; puede que dichas obras menores, solo tendrán el lujo por objeto, como las antecedentes, agregando á mas de lo dicho algun sentido simbólico.

l'extrémité est cachée par les bras croisés sur la poitrine, ce qui fait qu'on ne distingue pas bien ce qui en paraît. Quelques glands semblent pendre de la mâchoire inférieure. Les bracelets sont très apparents. Le reste du vêtement ne saurait être plus simple; il consiste en une ceinture de forme singulière qui pend et s'élargit au-dessous des genoux. Ces personnages ne sont pas tout-à-fait en ronde-bosse, mais en très haut relief; ils ont quatre pieds et demi de haut. Il se peut que ces figures, moins grandes que les autres, n'aient pas eu d'autre but que celui d'orner l'édifice, ainsi que les précédentes, bien qu'elles eussent cependant quelque sens mystérieux. (*Planche XXV.*)

N° 33. — Este medallon que sigue es de una vara y tercia de diámetro; esculpido de relieve en la superficie de una piedra durísima, y en una buena conservacion, está incrustado ó embutido en la pared del frontispicio de uno de los edificios interiores, y antes de bajar á los salones subterráneos. El pedestal que sirve de basa al objeto principal es de una composicion rarísima ó ideal; se ve una cierta mesa con adornos simétricos, y la orla que circunda el campo del dicho medallon tiene gracia y de buen gusto. Pero lo muy reparable son las figuras repartidas en él; las dos personas ó personages que se abocan son mugeriles, ambas sentadas; la una ofrece un don á la otra, y esta lo rehusa con agradecimiento; se halla en reposo sobre un especie de trono, avivado por un animal monstruoso de un cuerpo armado de dos cabezas, con sus miras diametralmente opuestas, con ciertos collares de perlas y lazos en los pescuezos terminados por unas insignias; parece que quisieron demostrar alegóricamente un paso de su historia fabulosa. La entera desnudez de esta muger, imágen de la naturaleza, lleva una cofia muy liviana y sumamente original: tiene su gargantilla ó collar de perlas ó pedrería con una insignia parecida á la T de nuestro alfabeto; asimismo sus brazos son guarnecidos al contrario de la otra muger, ó sea representacion de alguna Diosa de aquella nacion, vestida y aderezada enteramente, y segun usanza sentada de cuchillas en el suelo aparente; tiene sus zarcillos, manteleta y faldas tejidos al modo de redecilla, con unas perlas en los ángulos de las mallas terminadas con festones, y con su cintura modesta, tampoco carece de cofia extraña. Ambas son con la boca y labios despegados y en actual coloquio y para dar mas comprehension al asunto, el artífice lo ilustró con varios trozos geroglíficos.

N° 33. — Le médaillon qui suit a quatre pieds de diamètre; il est sculpté en relief sur une pierre très dure, et est bien conservé. Il est encastré dans la façade de l'un des édifices intérieurs, avant de descendre dans les salles souterraines. Le piédestal ou la base de ce médaillon est d'une forme très curieuse ou fantastique; c'est une table, ou autel, avec divers ornements. L'encadrement du bas-relief en offre qui sont gracieux et de bon goût. Les deux personnages qui y sont représentés sont ce qu'il y a de plus remarquable; ce sont deux figures de femmes assises face à face; l'une offre un don à l'autre qui le refuse d'une manière bienveillante. Cette dernière repose sur une sorte de trône vivant, formé par un animal monstrueux dont le corps est terminé par deux têtes aux extrémités opposées. Cet animal a deux colliers de perles dont les nœuds soutiennent des sortes d'ornements qui pendent sur ses deux poitrines. Il paraît se rapporter à quelque passage de l'histoire fabuleuse de cet ancien peuple. L'entière nudité de la femme qu'il porte, fait penser qu'elle représente la Nature; elle a sur la tête une sorte de résille légère et de forme originale; son collier de perles et de pierreries supporte un ornement au centre duquel est un signe semblable au T de notre alphabet[1]. Les bras sont ornés d'une manière différente de ceux de l'autre femme, qui probablement représente quelque déesse entièrement vêtue et parée, et assise, selon l'usage, sur le sol même. Elle a des pendants d'oreilles, sa tunique et sa robe sont tissues en manière de filet, avec une perle à chaque maille, et terminées par des franges; elle a aussi la ceinture, mais elle n'a pas la résille de forme singulière qu'on remarque dans l'autre. Toutes deux ont la bouche entr'ouverte, et dans l'action de converser. Pour rendre le sujet plus intelligible, l'artiste l'avait enrichi de divers hiéroglyphes. (*Planche XXVI.*)

N° 34. — Este número nos presenta un alto relieve de estuco de una extraña invencion; es un compuesto de dibujo sobre el estilo arábico muy simétrico, de manera que haciendo pasar una línea vertical por el centro de su plan cuadrilongo, se verifican dos porciones en el todo iguales; ademas de los adornos exteriores, dominan dos pájaros ideales ó simbólicos perfectamente semejantes, y estriban sobre una basa delineada con figuras regulares de geometría distribuidas desde luego con la regla y el compas. Se halla dicha obra en un aposento mediano

N° 34. — Le bas-relief représenté sous ce numéro offre un dessin d'une invention remarquable; c'est une arabesque très symétrique. En faisant passer une ligne verticale par le centre de son plan, il se trouve coupé en deux moitiés tout-à-fait semblables. Dans la partie supérieure sont deux oiseaux chimériques ou symboliques, parfaitement semblables entre eux, qui posent sur une base composée de figures géométriques régulières, tracées à la règle et au compas. Ce bas-relief se trouve dans une chambre de moyenne grandeur et est placé sur le

[1] D'après le dessin qui est a l'appui, ce signe remarquable ressemblerait davantage au *tau* des Grecs.

y ocupa la pared que hace frente á la puerta de su entrada, tiene dos varas y media de altura, y tres varas y media de anchura. Ocupa el centro una especie de ventana de tres ochavas cuyo vano está contenido en una cruz de tres brazos ó la de la T de nuestro alfabeto, y traspasa á una habitacion contigua perteneciente al edificio mayor.

N° 35. — Llaman de las Lajas, á un templo cubierto, sobre la eminencia de un cerro á unos doscientos pasos del edificio grande y á su mediodia, su fachada al norte. Mide una extension de veinte y ocho varas y de ancho nueve varas, y de una elevacion proporcionada; tiene tambien su corredor formado por los entrepaños, solo al frente principal; tiene igualmente un friso ancho con sus molduras; en cuanto al tejado apenas existe. Lo interior se reduce á un santuario y dos piezas laterales; el suelo está pavimentado con unas losas grandes escuadradas, y bien ajustadas. El plano acompaña al alzado.

N° 36. — Estas cuatro figuras, algo mayores que lo natural, se hallan puestas en los lienzos de los entrepaños del frente del templo, que llamaremos de las criaturas, el mismo que el antecedente. Notamos en sus ademanes una misma intencion ó voto, y se dirigen al centro del santuario, y lateralmente dos de cada lado, ofreciendo al Dios ó Diosa por homenage un ramillete y una criatura que llevan en las manos cada una, ó en sacrificio de sus propios hijos ó advocacion de la fecundidad. Tambien haré observar que de las cuatro figuras dichas tres son hombres y la cuarta muger. Los vestidos de los primeros son poco adornados y con bastante uniformidad, lo que me persuade ser trages nacionales corrientes ó el militar; el uno de ellos lleva tres mechones largos á la punta mera de la barba. La última, muger, está desnuda de medio cuerpo arriba, en la otra parte se halla cubierta y adornada por una falda angosta y rica segun sus modales, labrada con unas mallas grandes, perlas y franjas, y sobre el todo una faja graciosamente ideada. Ellas estan bien plantadas sobre unas peanas segun su estilo; bien se ve que estos relieves de estuco representativos experimentarian las mismas vicisitudes que los demas, exceptuando algunos expuestos al aire, por lo consiguiente á todas las variaciones de la atmósfera. Es lástima que el tiempo haya mutilado la cabeza de la muger, igualmente las de las criaturas. Estas cuatro figuras, dos son perfiladas á la izquierda, y al contrario las otras dos, reconociendo una entrada comun.

N° 37. — Llegamos á un relieve compuesto de un estuco muy sobresaliente, y de una grande integridad, lo debemos á la casualidad del sitio en donde lo colocaron,

mur qui fait face à la porte d'entrée; il a sept pieds et demi de haut et dix pieds et demi de large. Au centre on voit une sorte de fenêtre de quatorze à quinze pouces qui a la forme du T[1], et qui donne sur une salle contiguë appartenant au grand édifice. (*Planche XXVII.*)

N° 35. — On donne le nom de *las Lajas* à un temple couvert construit sur le haut d'une colline, à deux cents pas au sud du monument que je viens de décrire. Sa façade est tournée vers le nord; elle a quatre-vingt-quatre pieds d'étendue, sur vingt-sept de profondeur; son élévation est proportionnée. Il a aussi un corridor formé de pilastres et de fenêtres sur la face principale. Il a également une frise encadrée par deux corniches; quant aux toits, il n'en reste que peu de trace. L'intérieur se réduit à un sanctuaire ou pièce principale, avec deux pièces latérales. Le plancher est composé de grandes dalles carrées et bien ajustées. Le plan accompagne l'élévation de ce monument. (*Planche XXVIII.*)

N° 36. — Les quatre figures qui portent ce numéro sont un peu plus grandes que nature. Elles sont sculptées dans les entre-deux de la façade du temple précédent, que nous considérons comme destiné à l'enfance. On voit, dans les attitudes de ces quatre figures, une même intention; elles se dirigent vers l'entrée du sanctuaire, deux de chaque côté, offrant pour hommage à la divinité qui y était honorée, un bouquet de feuillage ou de fleurs, et un enfant que chacune porte dans ses bras. Était-ce un sacrifice de leurs propres enfants ou une invocation à la déesse de la fécondité? Il est à remarquer que sur ces quatre figures, trois représentent des hommes, et une seule représente une femme. Les vêtements des premiers sont assez simples, et assez semblables entre eux, ce qui me persuade qu'ils représentent les costumes nationaux, civils ou militaires. On remarque à l'une de ces figures trois mèches de barbe au menton. La dernière figure qui représente une femme est nue depuis la ceinture jusqu'en haut; le reste du corps est couvert d'une robe serrée, et riche d'ornements, selon la mode de ces peuples; elle est travaillée en grandes mailles de filet avec des perles et des franges, et est recouverte d'une ceinture d'un dessin gracieux. Ces quatre personnages sont bien posés, sur une base exécutée dans le style ordinaire, c'est-à-dire en arabesques. Elles ont éprouvé les mêmes vicissitudes que celles, à l'exception de quelques unes, dont nous avons parlé, et qui sont exposées aux intempéries de l'air. Il est à regretter que le temps ait brisé la tête de la figure de femme et celle des quatre enfants. De ces quatre figures deux sont à droite et deux sont à gauche, tournées vers l'entrée principale. (*Planches XXIX, XXX, XXXI, XXXII.*)

N° 37. — Nous arrivons à un bas-relief en stuc, très saillant, et d'une belle conservation, ce qui est dû à la place qu'il occupe dans un temple couvert, de médiocre

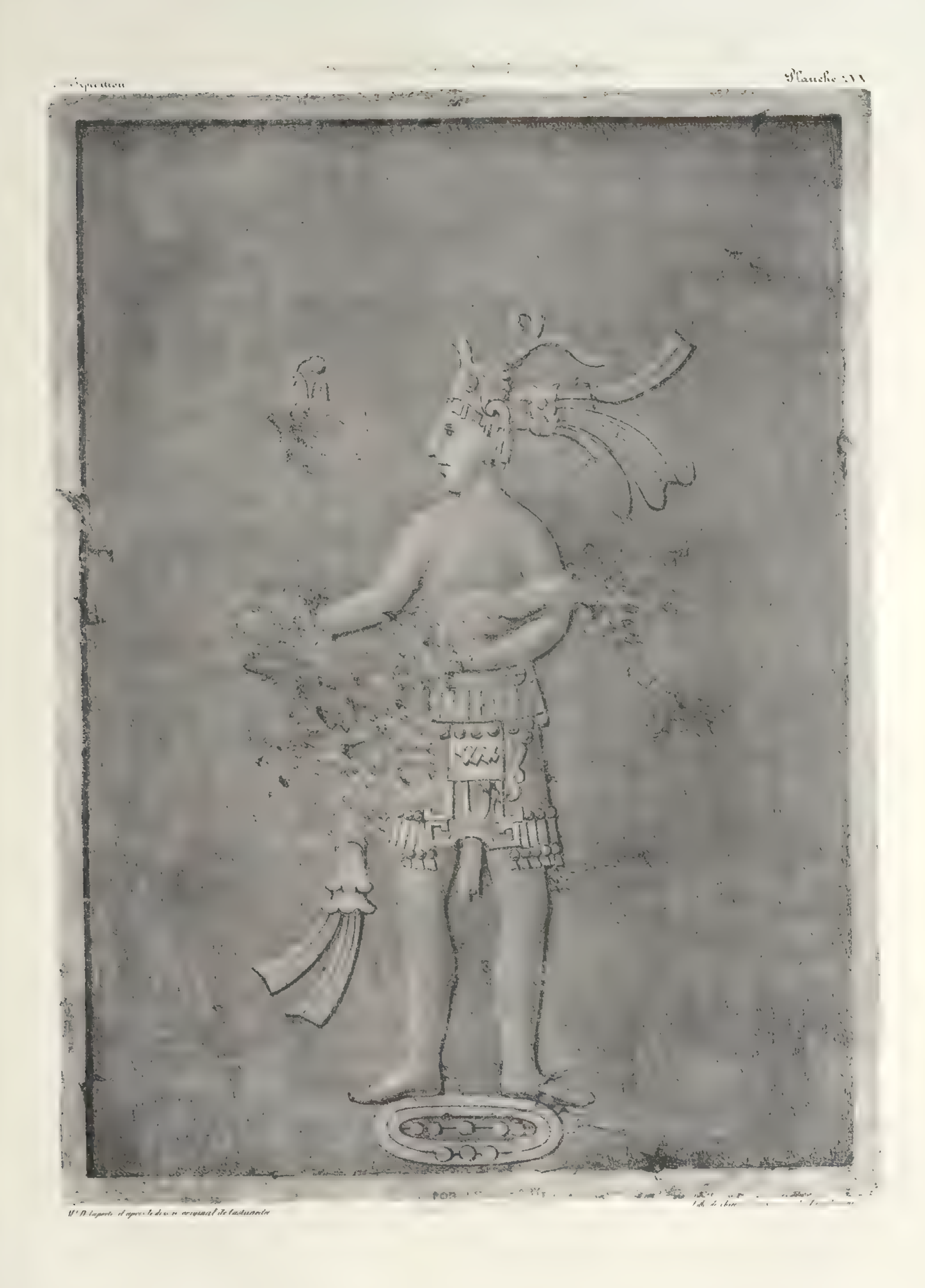
[1] Même observation qu'à la page 23. Il est utile de remarquer que ce *tau*, ce signe qui paraît ici avoir un sens mystérieux, se trouve répété quatre fois, en grand et en petit, en creux ou en relief, dans le bas-relief dont il s'agit, et dont il fait sans nul doute le principal objet.



Lith. de Th. ... Engelmann



Une vara ou 3 pieds



... original de Castañeda



...nal de Castaneda

ou 3 pieds


36.t



Mr Delaporte d'apres le dessin origi al de Castañeda

Una vara ou 3 pieds

Lith de Thierry frères succ de Engelmann

35



10 Varas ou 30 pieds

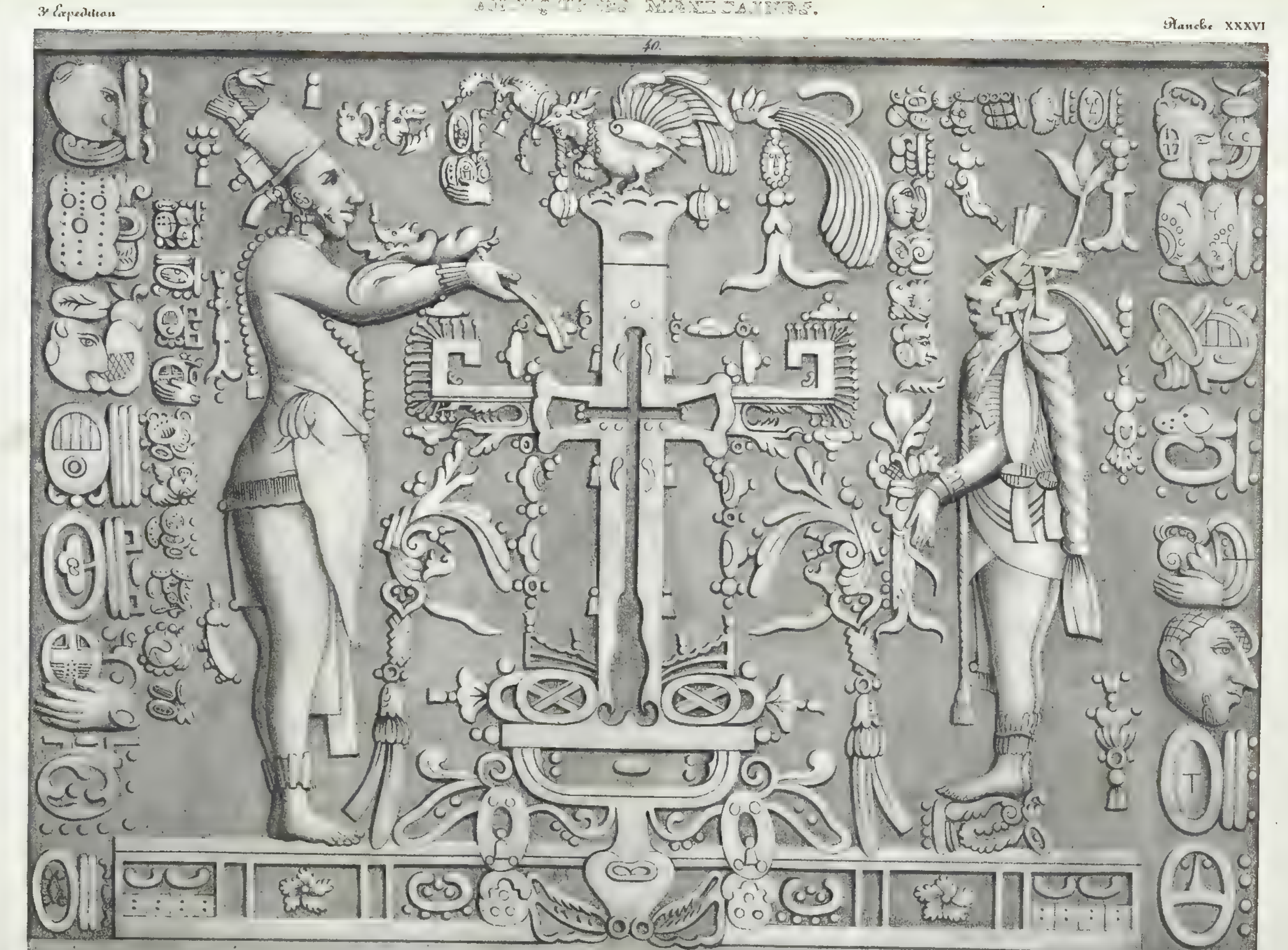
H. Vanderburch d'après le dessin original de Castañeda

Lith. de Thierry frères succ. de Engelmann



FOR[illegible]

Lith. de Thierry frères



40.





H. Dusqorte d'après le dessin original de Castaneda

Lith. de Thierry Frères

3e Expédition — Planche XXXVIII



Lith. de Thierry Frères succrs de Engelmann

pues se halla en un templo mediano y cubierto, y de una construccion y forma de mucha regularidad sobre el estilo adoptado, con su cuadra subterrada y su fachada al oriente. Está algo desviado del de las criaturas y al sur, sobre la cima frondosa de un cerro mixto, es decir que la mano del hombre ayudó la naturaleza, con la ventaja aun de ver á esta falsa deidad sentada en su trono ú altar; su postura es natural, expresiva y noble, en la actualidad de declamar y persuadir á sus oyentes algun anuncio falso ó verdadero, sentada con una pierna cruzada sobre una almohada muy compuesta, puesta encima de un pedestal ó mesa de extraordinaria configuracion. Esta mesa está sostenida por dos pies de una ave agigantada con sus gargantillas que sirven de pilastrilla á una suerte de losa gruesa y escuadrada moldada con mucha arte : lleva á sus dos extremidades dos cabezas de animales fantásticas é idénticas, con unos copetes complicados, las bocas abiertas y como prontas á defender ó hacer respetar el dios y su casa. Tienen sus lazos al pescuezo. Aunque los aderezos de la cabeza de dicho simulacro son parecidos á otros, sin embargo hay sus variaciones como lo probará su dibujo. Tiene á mas un collar de perlas, de poca extension, sin insignias, tambien sus braceletes y vueltas, una faldilla vistosa, y una especie de ligas en el alto de la pierna. El calzado consiste en unas sandalias con sus lazos. Aparece una fila de caractéres simbólicos dispuestos en una línea vertical. Ignoramos la invocacion de esta figura interesante, la que debia hacer en su era un papel de consideracion.

N° 38. — Otro templo se presenta en este número á nuestra atencion, y diferente del precedente por ser su alzado compuesto de dos cuerpos, y su fachada se inclina asimismo al norte. El primer cuerpo tendrá diez y nueve varas de frente y diez de anchura, de altura siete, y el segundo cinco varas, adornados de sus cornisas. Los clavos de los entrepaños sirven con el de la puerta exterior del santuario y á las dos piezas laterales. Está fabricado sobre un zócalo cuadrado de poca elevacion, de unas cuarenta varas en cuadro con su gradería. Fué edificado con materiales escogidos y dispuestos con arte. En él permanecen diferentes fragmentos de estuco. Sigue su plan orientado.

N° 39. — El presente adoratorio, que llamaremos de la Cruz, famoso por su contenido, es igual en dimensiones al que acabo de mentar, pero solo de un cuerpo. Se halla situado ó emboscado encima de un cerrito de difícil subida; reconoce por su rumbo principal el septentrion; pero ¡ cuánto varia en sus ornamentos internos! Lo cual se verá en el número que sigue.

N°s 40, 40 *bis*, 40 *ter*. — En este adoratorio hay con especialidad un símbolo ó figura crucífera de la mayor complicacion, asentada sobre una peana, y cuatro hombres en expectacion, dos de cada lado, dirigiendo la vista al centro objeto de su veneracion; los dos mas inmediatos á la dicha cruz son revestidos de trages diversos

grandeur, et de construction très régulière, selon le style adopté. Sa façade est tournée vers l'orient, et il a une salle souterraine. Il est situé à peu de distance au sud du temple dont nous venons de parler, sur le sommet d'un tertre boisé, où la nature a été aidée par l'art. C'est là qu'on voit cette divinité assise sur son trône, ou plutôt sur son autel. Sa pose est simple, noble et expressive; elle semble parler et chercher à persuader ceux qui l'écoutent; elle a une jambe repliée sous elle, et est assise sur un coussin très orné qui repose sur une sorte de table ou de piédestal de forme extraordinaire. Cette table est portée par deux pieds colossaux, terminés par des griffes d'oiseaux, et entourés de sortes de bracelets. Au-dessus de cette pierre qui a une assez grande épaisseur, et qui est taillée avec beaucoup d'art, s'élèvent, à chaque extrémité, deux têtes d'animaux chimériques, semblables entre eux, ayant des crêtes assez compliquées, la gueule ouverte, et prêts à défendre et faire respecter la divinité et son temple. Le cou de ces animaux est orné d'un collier noué. La tête de la divinité est couverte des mêmes ornements que nous avons déja vus, avec quelques différences que la planche fera remarquer. Elle porte un collier de perles moins grand et sans autre ornement, des bracelets et une tunique de forme agréable; elle a, en outre, une espèce de jarretière au haut de la jambe; la chaussure consiste en des sandales avec leurs courroies. On remarque une rangée de caractères hiéroglyphiques disposés verticalement. Nous ne pouvons deviner la signification de cette figure intéressante qui, sans doute, dans les temps anciens a dû avoir une grande importance. (*Planche XXXIII.*)

N° 38. — Cette planche représente un autre temple, qui diffère du précédent en ce qu'il est composé de deux étages; sa façade est tournée vers le nord; le premier étage a cinquante-sept pieds de face, trente de profondeur, et vingt et un d'élévation. Le second n'a que quinze pieds de hauteur. Tous deux sont ornés de doubles corniches. Les jours réservés entre les pilastres servent, avec la porte extérieure, à éclairer le sanctuaire et les deux pièces latérales. Ce temple est bâti sur une esplanade de peu d'élévation, qui a cent vingt pieds en carré; on y monte par un escalier. Les matériaux sont bien choisis et employés avec beaucoup d'art. Il y reste encore quelques fragments de stuc. Voir le plan orienté. (*Pl. XXXIV.*)

N° 39. — Ce numéro représente un oratoire ou temple que nous nommerons temple de la Croix, célèbre par l'objet qu'il renferme. Il est de dimensions égales à celui que nous venons de décrire, mais il n'a qu'un seul étage; il est situé sur le haut d'un tertre, d'un abord difficile. La façade est aussi tournée vers le nord, mais il diffère grandement par les ornements intérieurs. La planche suivante le fera voir. (*Planche XXXV.*)

N°s 40, 40 *bis*, 40 *ter*. — Dans ce temple se trouve un symbole particulier, ou figure cruciforme, de la plus grande complication, posant sur une sorte de piédestal. Quatre figures d'homme, deux de chaque côté, considèrent cet objet avec vénération. Les deux qui sont le plus près de la croix sont vêtus de costumes différents de

de los que hemos reparado hasta aquí; mas serios y dignos de nuestra consideracion.

El uno de estos personages y de mas corpulencia, tal vez del órden sacerdotal, ofrece con los brazos alzados, una criatura á lo que demuestra recien nacida, aunque de rara configuracion; el otro personage, parado con demostraciones admirativas; los otros dos á la espalda de los primeros, el uno denota ser un anciano, ya cargado de años, tiene con las dos manos levantadas un instrumento de viento con la embocadura en su lugar, y en actual ejercicio; se nota que este tubo recto es un compuesto de varias piezas unidas longitudinalmente, con sus aros distribuidos con ciertos intervalos, y de la trompetilla ó embudo nacen tres hojas, plumas ó llamas, infiero mas bien que serán plumages, pues tenian una cierta predileccion por ellos; el último representante es un personage grave y magestuoso, atónito y admirado de lo que contempla. Los trages y adornos de este grandísimo relieve, son inexplicables y es cuanto pudo concebir y parir la imaginacion exaltada de su inventor ó artífice. Solo la pintura, ó el bajo relieve era capaz de transmitirnos la representacion de semejante trage, pues esconden la figura sin vestirla.

Son innumerables los geroglíficos que acompañan este misterio, no solamente los próximos á la figura central y crucífera, pero laterales, esculpidos todos en el plano de unas prodigiosas losas de piedra ó especie de mármol de grano fino, de color anteado subido, distribuidos por filas horizontales; asimismo los anteriores á este, igualmente ocupan unas tablas lapídeas asombrosas por sus magnitudes, y entapizan los principales lienzos interiores de los mentados santuarios. No hay la menor duda de la impresion grande que causa sobre el alma esta especie de cruz al improvista, pero bien mirada y sin preocupacion, no es en rigor la Santa-Cruz latina que veneramos, sí la cruz griega desfigurada por los adornos extraordinarios, pues esa consiste en una línea determinada y vertical, cortada por la interseccion horizontal de otra línea menor que la primera, y forma cuatro ángulos rectos, v. g. ✝ La otra se figura tambien por dos líneas rectas, la una vertical y la otra horizontal, esta la divide en dos porciones iguales, y forman naturalmente una cruz tambien de cuatro ángulos rectos, v. g. + (ó cruz griega). Ademas de lo insinuado los adornos tan complicados y tan caprichosos no son correspondientes á la venerable desnudez de la original y á sus sublimes misterios, y aun es fuerza aplicar esta composicion alegórica á la religion de esta nacion, que por ignorar absolutamente el conocimiento de su ritual, nos vemos precisados á guardar el silencio.

N°s 41, 42, 43. — Ojalá nos fuera dado la interpretacion verídica no solo de las figuras historiadas, sí de los geroglíficos, aun mas impenetrable su comprehension, como quiera que pudieron haber tenido dos artes de expresar sus conceptos, el uno por letras ó figuras alfabéticas, y el otro por símbolos obscuros, otros escollos. Es constante la distribucion de estos caractéres, sin embargo al parecer variados, pues á veces puestos por

ceux que nous avons vus jusqu'ici; ils sont plus graves et méritent notre attention.

L'un de ces personnages, plus grand que les autres, et qui semble être de la classe sacerdotale, offre sur ses bras élevés un enfant nouveau-né, dont la forme est fantastique. L'autre personnage est dans l'attitude de l'admiration. Les deux autres sont placés derrière chacun de ceux-ci; l'un représente un homme âgé qui tient dans ses deux mains élevées une sorte d'instrument à vent, dont le bout est placé dans sa bouche et dont il semble tirer des sons; ce tube est droit, composé de diverses pièces réunies par des cercles ou anneaux, et de l'extrémité inférieure sortent trois feuilles ou plutôt trois plumes, car ces peuples avaient une prédilection marquée pour cet ornement. Le dernier personnage est une figure d'homme grave et majestueuse, dans l'étonnement de ce qu'il contemple. Les costumes et les ornements de ce grand bas-relief sont trop compliqués pour être décrits; c'est tout ce qu'a pu concevoir et enfanter l'imagination exaltée de l'artiste ou de l'inventeur. Le dessin, ou le bas-relief lui-même, peuvent seuls donner l'idée d'un tel travail; les ornements entourent entièrement les figures sans les cacher. (*Planches XXXVI, XXXVII, XXXVIII.*)

Une quantité innombrable d'hiéroglyphes accompagne cette représentation mystérieuse; ils sont placés non seulement près de la croix qui est l'objet principal, mais aussi autour des figures latérales, et sculptés sur des dalles de pierre, ou plutôt sur une espèce de marbre d'un grain fin, de couleur jaune foncé, et distribués par lignes horizontales. Les sculptures précédentes occupent aussi d'immenses tables de pierres qui tapissent les murs intérieurs des sanctuaires. On ne peut douter de l'impression que cause la vue inattendue de cette espèce de croix; mais, examinée avec attention, et sans préoccupation, on reconnaît que ce n'est point, à la rigueur, la sainte croix latine que nous adorons, mais bien la croix grecque défigurée par des ornements extraordinaires; car la nôtre consiste en une ligne verticale coupée inégalement par une ligne horizontale moins grande, et qui fait quatre angles droits. L'autre (la croix grecque) est aussi formée de deux lignes droites, l'une verticale et l'autre horizontale; mais celle-ci divise la première en deux portions égales formant aussi quatre angles droits. En outre, les ornements, si compliqués et si fantastiques, ne répondent pas ici à la vénérable simplicité de la croix originaire, et à sa sublime signification. Il faut donc appliquer cette composition allégorique à la religion de ces anciens peuples, sur laquelle nous sommes obligés de garder le silence, n'ayant absolument aucune connaissance de ses cérémonies.

N°s 41, 42, 43. — Plût au ciel qu'il nous fût possible de donner une interprétation vraie, non seulement de ces bas-reliefs, mais aussi des hiéroglyphes qui sont encore plus impénétrables! Il paraît que ces peuples ont employé deux moyens pour exprimer leurs idées; le premier par des lettres ou des signes alphabétiques, et l'autre par des symboles ayant un sens caché. La disposition de ces caractères suit une marche constante, disposée tan-

41



Una tercia ou un pied

L. Rebillard d'après le dessin original de Castañeda

Lith. de Thierry Frères succrs de Engelmann



H. Delaporte d'après le dessin original de Castañeda. Lith. de Thierry Frères

43



NOI

H. Delaporte d'après ... Castañeda

Lith. de Thierry Frères succ. de Engelmann

líneas paralelas y horizontales, ó dispuestos en fin por líneas verticales y formando unos ángulos rectos, pero nunca agudos. Estas son las únicas diferencias que me ha sido dable notar, aunque he reparado que de ambas maneras suelen repetir las mismas figuras, y mas he observado que las cabezas humanas, muy repetidas y todas perfiladas, se dirigen á la izquierda, lo que puede indicar la marcha ó la leyenda de la derecha á la izquierda, segun la usanza hebrea.

Es lástima ciertamente que por mas incertidumbre, estas inscripciones tienen sus lagunas que de cualquiera manera, cortarian el hilo histórico de la narracion, pues las lamas de diferentes materias y colores imprimen á modo de capas sobre capas ó baños glutinosos que se incorporan en la misma piedra y forman con ella cuerpo.

¡Cuántos enigmas nos asaltan por todos lados y se oponen á nuestra ilustracion! y finalmente nos vemos en la amarga necesidad de valernos de las conjeturas, último auxilio del anticuario. Ademas la llave científica y tan útil á la explicacion de estas figuras simbólicas se perdió para siempre.

No todos los yesos ó piedras figuradas representarán objetos misteriosos, puede muy bien acontecer el contrario de lo que se pudiera pensar y no ocupar otro destino que adornar caprichosamente ciertas obras y lugares. Ni tampoco todas las estatuas las debemos mirar como falsos simulacros, muchas habrá de pura fantasía, de recreacion ó de ostentacion : lo mismo sucederá con sus fábricas, entre los templos, palacios, etc., habria edificios particulares de alguna monta, aunque creo que serian pocos; la ciencia del investigador consiste en un conocimiento práctico para saber diferenciar los monumentos y colocarlos en sus legítimos lugares.

No seria justo antes de acabar de tratar de sus artes, de no proponer algun recuerdo de su pintura. Tenemos una infinidad de ejemplos ciertos que ellos eran dibujantes por las propias obras que nos dejaron de su escultura hijas del diseño; solo resta de hablar algo de su pintura al temple puesta sobre los lienzos de algunas paredes, en particular de las del edificio mayor, en donde se ven varios rasgos ó trozos, pintados con cierta inteligencia, de cuadrúpedos, pájaros, flores y frutas con sus colores naturales; pues empleaban en ella los minerales nativos y no facticios; y á pesar del tiempo, humedades y de las lamas corrosivas, subsiste lo bastante para formar de su composicion una idea regular.

No puedo menos de hacer memoria otra vez de los números ya citados 41, 42 y 43, en particular del primero por lo respectivo á los geroglíficos que existen en bajo relieve en su plan, pues le tengo en mi poder esculpido en una losa cuadrilonga de mas de media vara de alto, y algo mas de una cuarta de ancho en una piedra caliza de mucha integridad, con la particularidad que estaba embutida la mitad de su grueso en la pared

tôt par lignes droites horizontales, tantôt par lignes verticales, qui forment alors des angles, mais jamais d'angles aigus. Voilà tout ce que j'ai pu remarquer, en ajoutant que dans les deux manières on avait coutume de répéter les mêmes figures. J'ai observé aussi que les têtes humaines, fréquemment employées, sont toutes de profil, et tournées vers la gauche, ce qui peut faire penser que la marche de l'écriture et de la lecture était de droite à gauche, selon la méthode hébraïque. (*Planches XXXIX, XL, XLI.*)

Il est fâcheux sans doute que, pour augmenter la difficulté, ces inscriptions aient elles-mêmes des lacunes qui doivent en couper le sens; de plus, des couches de diverses matières et couleurs ont formé successivement des enduits agglutinés, qui se sont comme incorporés avec la pierre.

Combien d'énigmes s'opposent à nos recherches et à notre instruction! Nous sommes réduits à la triste ressource des conjectures, dernier refuge des antiquaires; mais la clef qui serait si utile, pour l'explication de ces figures symboliques, n'en est pas moins perdue pour toujours.

Il est vrai que ces sculptures, soit en stuc, soit en pierre, ne représentaient pas toutes des objets mystérieux et sacrés, et qu'il pourrait arriver que la plupart n'eussent eu d'autre destination que l'ornement plus ou moins fantastique de certains objets ou de certains lieux. Nous ne devons pas non plus regarder toutes les statues comme des simulacres de faux dieux; beaucoup d'entre elles sont de pure fantaisie et de simple ornement. Il en doit être de même à l'égard des maisons, des temples et des palais; il y avait des édifices particuliers de quelque importance; toutefois, je pense qu'il y en avait peu. La science de l'observateur consiste à les différencier et les ranger dans la classe à laquelle ils appartiennent.

Il ne serait pas juste, en traitant des arts de cet ancien peuple, de ne faire aucune mention de l'art de la peinture. Nous avons des preuves nombreuses et certaines que les arts du dessin y étaient connus; les ouvrages de sculpture le prouvent assez. Il reste à parler de la peinture agglutinative, posée sur quelques murs, particulièrement dans le grand édifice, où l'on voit divers traits ou fragments peints avec une certaine intelligence, et qui représentent des quadrupèdes, des oiseaux, des fruits et des fleurs avec leurs couleurs véritables. Il paraît qu'on employait pour cette peinture des couleurs minérales naturelles, et non des couleurs factices; et, malgré le long intervalle de temps, malgré l'humidité et les couches corrosives qui les recouvrent, il en reste assez pour se former une idée exacte de leur composition.

Je dois faire une mention plus particulière des bas-reliefs représentés sous les n°s 41, 42, 43, et sur-tout du premier, à cause des hiéroglyphes qui le composent; je l'ai en ma possession. Il est sculpté sur une grande dalle de pierre calcaire, haute d'un peu plus d'un pied et demi, large d'un pied, et très bien conservée; elle était enchâssée jusqu'à la moitié de son épaisseur, c'est-à-dire environ six pouces, dans la muraille principale, et il est

maestra que seria cosa de una sesma, y con lo notable que en el reverso á modo de bosquejo en tinta tenia ideado lo que ejecutó en el anverso. Pues ella á modo de bando ó aviso al pueblo existia en un descanso de una de las tres escaleras del subterráneo ya mentado en el nº 24, de aspecto horroroso, semejante al de los sepulcros. La hice arrancar con harto trabajo por estar entremetida en una mezcla durísima.

Los otros dos bajos relieves que siguen en número son de estuco y mucho mayores que los infinitos que permanecen de yeso y mármoles que cubren y adornan lo interior de las paredes de los templos cubiertos; pero todos sobre un mismo estilo ó caractéres parlantes ó significativos. Solo estos pocos servirán de muestra á los sabios anticuarios para que conozcan la forma, la distribucion por líneas paralelas horizontales y verticales, y algo en fin de la representacion de las infinitas figuras geroglíficas, y para que tambien conozcan su originalidad, pues no tienen conexion alguna con las letras simbólicas de los antiguos Egipcios, Mejicanos, etc.

Nº 44. — Se encontró esta piedra berroqueña y circular engastada en la muralla de lado del sur del zócalo del edificio mayor, tiene dos varas de diámetro y una tercia de canto, lisa, y sin entalladura alguna. Esta especie de monumento se repite en diferentes partes de los contornos de este magestuoso sitio, pero nos queda la duda de su verdadero empleo, v. g. : si de mesa, pedestal ó de ara sacrifical.

Nº 45. — Aquí cerca de estas ruinas se hallan varios braseros ó sahumerios de piedra de una hechura rara pero artista, la basa es cilíndrica é istriada concluyendo con una figura semi-esférica, y en la parte mas elevada se nota una concavidad circular propia á contener lumbre, para quemar gomas aromáticas delante de sus aras ó dioses. Tiene de circunferencia vara y media, de eje una tercia y cuatro pulgadas.

Nº 46. — Subsiste á poca distancia y al norte del edificio principal, un puente de piedra sin antepecho visible, formado por unas losas de bastante tamaño, y unidas sin mezcla, solo por el corte; tiene de longitud veinte varas y de latitud quince, y sobre la superficie del agua del rio cuatro varas y de vano tres varas, contenido en una figura regular terminada por tres líneas, la superior hace una bóveda plana y las laterales dos convexas ó curvas; aunque este rio que denominaré del Palenque viejo, no es mucho caudaloso, en cierto tiempo del año se aumenta mucho, y hace este paso muy peligroso. Corre á unos veinte pasos acia al oriente de sus cimientos; sus aguas son cristalinas y muy frescas, cria en abundancia unos caracoles muy sabrosos hervidos con sal.

Nº 47. — A una legua al poniente de nuestras ruinas hay un monumento levantado, y segun demuestra su aspecto, puede ser un patíbulo, y consiste en una pilastra ó prisma de basa cuadrilonga, de piedra berroqueña, tiene de eje por lo visible, pues ignoramos por dos motivos su verdadera altura pasada y presente, por la fractura que padeció en la parte superior, y queda in-

à remarquer que le revers offrait l'ébauche coloriée des objets exécutés en relief sur le dessus. Cette sorte de loi, ou d'avertissement au peuple, existait sur le palier de l'un des trois escaliers du souterrain dont j'ai parlé, nº 24, et dont l'aspect est celui d'un lieu de sépulture; je la fis arracher du mur avec grande peine, car elle était encastrée dans un enduit très dur.

Les deux autres bas-reliefs sont en stuc, beaucoup plus grands, et du même genre que ceux de marbre ou de gypse qui recouvrent en grand nombre l'intérieur des temples couverts; ils consistent tous en caractères allégoriques. Ceux-ci serviront d'échantillons aux savants antiquaires, auxquels ils feront connaître la forme, la distribution par lignes horizontales et verticales, et enfin la représentation d'un nombre infini de figures hiéroglyphiques. Ils remarqueront sans doute leur originalité; car elles n'ont aucun rapport avec les hiéroglyphes des anciens Égyptiens, Mexicains, etc.

Nº 44. — La pierre circulaire de granit, sous ce numéro, était enchâssée dans la muraille, au côté sud du massif inférieur du grand édifice; elle a six pieds de diamètre et un pied d'épaisseur; elle est lisse et sans aucune sculpture. Cette sorte d'ornement se retrouve dans différentes parties du contour de ce majestueux édifice, mais nous restons dans le doute sur sa véritable destination, et nous ne savons si elle servait de table, de piédestal ou d'autel de sacrifices. (*Planche XLII.*)

Nº 45. — Parmi ces ruines se trouvent plusieurs *braseros*, ou sortes d'encensoirs en pierre, d'une structure singulière et ingénieuse; la base est cylindrique et cannelée, se terminant, dans la partie supérieure, par une demi-sphère. Au sommet se trouve une cavité circulaire propre à contenir le feu pour brûler les parfums devant les autels ou les statues des dieux. Circonférence, quatre pieds et demi; hauteur, un pied quatre pouces. (*Planche XLIII.*)

Nº 46. — A peu de distance, au nord de l'édifice principal, on trouve un pont en pierre, sans vestige de parapets, formé par des pierres taillées, ajustées sans ciment, et seulement par leur coupe. Il a soixante pieds de long, quarante-cinq de large et douze d'élévation au-dessus de la surface de l'eau. L'ouverture a neuf pieds; elle est de forme régulière, carrée par le haut et convexe sur les deux côtés inférieurs. Cette rivière, appelée rivière de *Palenque viejo*, n'est pas très profonde; mais, dans certains temps de l'année, elle croît beaucoup et offre un passage très dangereux; elle coule à vingt pas, à l'est de ces fondations; ses eaux sont limpides et fraîches, elles abondent en escargots très savoureux, lorsqu'ils sont cuits avec du sel. (*Planche XLIV.*)

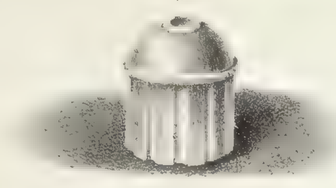
Nº 47. — A une lieue à l'ouest des ruines, se trouve un monument élevé, qui, d'après l'apparence, peut avoir été une sorte de pilori. Il consiste en un pilastre dont la base offre un carré long; il est en pierre granitique. Il n'a pas été possible de déterminer sa véritable hauteur, parceque le sommet a été brisé, et parceque nous n'avons pu creuser à sa base, obstruée par des fragments de roches très

44



Una vara ——— *ou 3 Pieds*

45



Media vara ——— *ou 1 Pied ½*



Lith. de Thierry Frères succ.rs de Engelmann

3 Expédition

Planche XLIV.

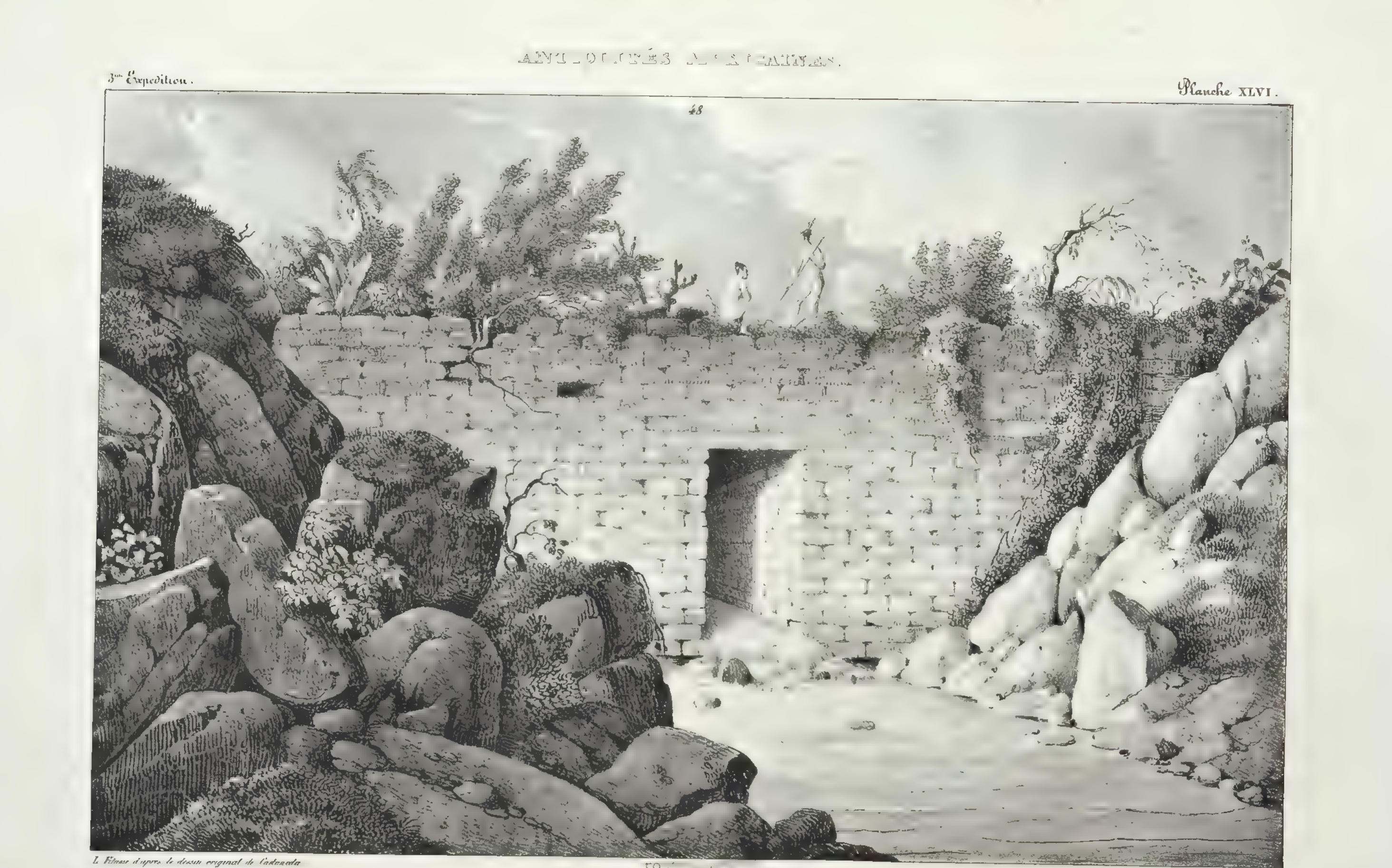


46.

3 Varas ——— en 1° Pieds

3me Expédition. Planche XLVI.

48



L. Filleau d'après le dessin original de Castañeda — Lith. de Thierry Frères succrs de Engelmann

4 Varas ou 12 pieds

definito, y el no haber podido averiguar por excavacion su base, por estar encajada entre unos peñascos muy duros; tendrá de circuito unas cinco varas y ocho pulgadas; sus dos caras menores, la una se dirige al norte y la opuesta al sur. Los dos trozos cilíndricos parecen indicar unos peales fijados al pie mas ancho (diremos de la picota) y que se dirige al oriente para tal vez sentar ó elevar al reo y hacer patente al público su suplicio.

N° 48. — A pocos pasos y al poniente del monumento citado en el número anterior, corre con suma puridad un copioso arroyo, en el que se encuentran caracoles petrificados ó incrustados, y otros en el estado natural de la misma especie; esta agua pasa en una cañería ó sea un acueducto subterráneo de unas sesenta varas de longitud, de latitud dos varas y de altura cuatro varas, aunque estas dimensiones varian en algunas partes de su extension; fabricado con lajas grandes puestas por filas sin otra mezcla para unirlas que su propio corte; los cielos son formados por unas losas grandes. Las aguas que salen de unos montes frondosísimos corren de sur á norte.

Ignoramos, como otras muchas cosas de esta antigua nacion, á qué se destinaba esta obra hidráulica, al parecer, para conservar el agua limpia y fresca para baños públicos ó sea en fin de facilitar el paso ó la union de un barrio con otro barrio, á manera de un puente de una extrema anchura, en el tiempo de su mayor poblacion.

Estas ruinas inmensas esparcidas en un terreno dilatado y cuasi todas sepultadas, ofrecen un espectáculo interesante á la imaginacion de un anticuario. Ya llegamos, por decirlo asi, á la conclusion fiscal de este importante asunto historial, por lò concerniente á la indagacion posible del arribo problemático de la nacion que tomó posesion del sitio de este continente que vulgarmente denominan el *Palenque viejo*, pues su primitivo y verdadero apellido tuvo la suerte de sus habitantes, y finalmente los restos de sus bellas artes tendrán igualmente su desaparicion, su gran ancianidad anuncia un próximo asolamiento.

Las conjeturas formadas por los historiadores sobre la época de la populacion de este hemisferio, que yo considero haber sido por varias naciones y por varios rumbos y asimismo en diferentes tiempos; pues me fundo en la inconexion que existe en las castas de los indígenos respectivamente á la estatura, las facciones del rostro, colores, lenguas, trages, y de mas ó menos civilizacion, esparcidas en diferentes latitudes de esta parte septentrional.

En cuanto al establecimiento parcial de la dicha nacion palencana, no repugna á la sana razon, suponer que esta emigracion fuese procediente de la parte oriental del globo, y dimanada de la grande isla Atlantida, sea por eleccion, fuerza ó acaso; pues esta isla tan pregonada de los antiguos, en particular por Platon, y dice

dures. Ce pilastre a quinze pieds huit pouces de tour; ses petits côtés sont exposés au nord et au midi; les deux tronçons cylindriques paraissent indiquer deux siéges fixés au pied de cette espèce de poteau, du côté de l'orient, et qui furent destinés autrefois à asseoir ou à élever les coupables, afin de rendre le peuple témoin de leur châtiment. (*Planche XLV.*)

N° 48. — A quelques pas à l'ouest de ce monument coule un large ruisseau très limpide, dans lequel on trouve des coquillages pétrifiés ou incrustés, et d'autres, de la même espèce, dans leur état naturel. Cette eau passe dans un canal ou aqueduc souterrain de cent quatre-vingts pieds de long, de six pieds de large et de douze d'élévation; ces dimensions varient sur certains points. Il est construit en grandes pierres posées par rangées, sans ciment, et unies par leur propre coupe. Les voûtes sont formées par de grandes pierres[1]. L'eau, qui provient de montagnes très boisées, court du sud au nord. (*Planche XLVI.*)

Nous ignorons, et il en est de même pour bien des choses qui concernent cette antique nation, quelle était la destination de cet ouvrage hydraulique. Peut-être fournissait-il une eau fraîche et limpide pour les bains publics; peut-être aussi facilitait-il le passage d'un quartier à l'autre, par un pont très long, dans le temps où la population était nombreuse.

Ces ruines immenses, dispersées sur un vaste terrain, et presque enfouies dans la terre, offrent un tableau intéressant à l'antiquaire. Nous voici arrivés au but de nos recherches, et nous finirons par les investigations relatives à l'arrivée conjecturale des nations qui prirent autrefois possession de ce point du continent appelé vulgairement *vieux Palenque* car son nom véritable et primitif, ainsi que je l'ai déja dit, a suivi le sort de ses habitants. Les témoignages qui restent de leur avancement dans les beaux-arts sont également sur le point de disparaître; leur grande antiquité amènera bientôt leur ruine totale.

Quant à l'époque de la première population de cet hémisphère, qui a donné lieu à beaucoup de conjectures de la part des historiens, je la considère comme ayant eu lieu par diverses nations et par plusieurs côtés, en différents temps. Je suis fondé dans cette opinion par la dissemblance qui existe entre les races d'indigènes répandues à différentes latitudes de la partie septentrionale, sous le rapport de la stature, du visage, de la couleur, des langues, des costumes et de la civilisation plus ou moins avancée.

A l'égard de l'établissement partiel de la nation qui habita *Palenque*, il ne répugne pas à la raison de supposer que ce fut une émigration partie de l'orient et sortie de la grande île Atlantide, soit volontairement, soit accidentellement ou par force; de cette île dont parlent tant les anciens, particulièrement Platon qui rapporte

[1] C'est sans doute cet aqueduc qui a fait dire par Antonio del Rio (voir *Notes et Documents divers*, page 7): « Qu'on peut conclure que le peuple de Palenque a eu des relations avec les Romains, à cause d'un aqueduc souterrain, en pierre, d'une grande solidité, qui passe sous le plus grand monument. »

este grave filósofo, que los sabios ó sacerdotes del colegio de Sais en Egipto dijeron á Solon, que en otros tiempos y mas allá de las columnas de Hércules, habia una isla mas grande que la Libia, nombre antiguo de la Africa, y que esta inmensa tierra era gobernada por muchos reyes, etc. Esta dicha de tanta celebridad ya de ella nada existe, salvo que las islas Canarias, y las que son adyacentes á ellas, eran las eminencias de esta gran porcion de tierra sumergida, de modo que si hemos de dar fé á este pretendido acontecimiento seria por unas revoluciones semejantes á tantas otras que la tierra ofrece una infinidad de muestras. No me haria fuerza en creer que la transmigracion fuese antes, ó en el mismo acto convulsivo de la naturaleza, dando sin embargo tiempo y lugar á una porcion de sus moradores para huir del próximo é inminente peligro, y forzados tal vez por las impulsiones irresistibles de los vientos generales á seguir el rumbo occidental, llevando consigo las semillas de las artes, las que en un clima favorable, tomaron raices y pie, y con el curso del tiempo florecieron y fructificaron admirablemente, como consta por sus obras arquitectadas y esculpidas; lo que prueba la remota antigüedad de dichas obras, es haber llegado en ellas á un grado magistral, pues la suma lentitud con que se propagan las artes y ciencias, sin auxilio conocido, requieren una serie de muchos siglos.

En consecuencia, de este estilo original, procuré, sin la mente preocupada, aclarar lo averiguable, haciendo con el motivo actual un serio parangon de las obras originales, que observé en varios paises de la Europa, y en particular en Roma y en la gran Grecia, en donde subsisten aun una gran cantidad de monumentos arquitectónicos, de escultura, pintura, etc.; á mas todo lo que me fué dable de reparar en las copias, en las láminas de los libros de muchos viageros, y en fin valiéndome de otros arbitrios, pues tenemos en la Italia muchos originales sobre los estilos egipcios, griegos y romanos, tocante á las bellas artes, no haré recuerdo de las que comunmente llaman góticas, ni las arábicas, ni menos las chinescas, pues no merecen un lugar entre ellas. En cuanto á las supuestas artes cartaginesas, las mandaron trabajar, segun demuestra el estilo, por unos extrangeros, sean Griegos de la isla de Sicilia ó Romanos.

Siendo, asi como me lo persuado, el estilo palencano original, el que tomaron de sus antepasados y á quienes debemos un reconocimiento sincero, pues nos han procurado la contemplacion de unas obras incógnitas á los historiadores, pasados y presentes, ni aun tienen relaciones con las que nos dejaron los antiguos Mejicanos, ni tampoco con las de los Zapotecos : lo que se puede comprobar por los dibujos sacados de los mismos monumentos correspondientes á esta real expedicion.

Es entre los montes mas arduos y alejados de las tierras abiertas y llanas frecuentadas por los Europeos

que les sages ou les prêtres de Saïs, en Égypte, dirent à Solon que dans des temps antérieurs, et au-delà des colonnes d'Hercule, il y avait une île plus grande que la Libye, ancienne dénomination de l'Afrique; que cette terre immense était gouvernée par un grand nombre de rois; etc. Il n'existe plus rien de cette île si célèbre, si ce n'est les îles Canaries et autres îles adjacentes qui étaient peut-être les sommités de cette grande portion de terre aujourd'hui submergée; de sorte que, si nous ajoutons foi à ces notions hasardées, cette catastrophe aurait été causée par une révolution semblable à tant d'autres dont le globe offre une infinité de preuves incontestables. Je ne me refuserai pas à croire que la transmigration ait eu lieu avant ou dans le moment même de cette catastrophe, qui aurait laissé le temps à une portion des habitants d'échapper à un si imminent danger; ils se seraient vus forcés de suivre l'impulsion des vents et de se diriger vers l'occident, emportant avec eux les principes de leurs arts qui, sous un ciel favorable, se seraient développés promptement et seraient parvenus avec le temps à un état florissant, comme le montrent leurs ouvrages d'architecture et de sculpture. Ce qui prouve leur grande antiquité, c'est le degré de perfection qu'on y remarque, quand on songe à la lenteur avec laquelle se propagent les arts et les sciences, qui demandent, à défaut d'auxiliaires connus, une longue suite de siècles.

En conséquence, j'ai tâché de me guider sans prévention dans mes recherches, par le style original de ces ouvrages, en établissant dans ce but une comparaison sérieuse des ouvrages que j'ai observés dans diverses contrées de l'Europe, particulièrement à Rome et en Grèce, où subsistent encore un grand nombre de monuments d'architecture, de sculpture, de peinture; et de plus, avec tout ce que j'ai pu trouver dans les dessins et gravures des livres publiés par les voyageurs; car il y a en Italie beaucoup de documents sur les styles adoptés dans les arts par les Égyptiens, les Grecs et les Romains. Je n'y ai rien trouvé de ce qu'on appelle communément gothique, arabesque, et encore moins de ce qu'on appelle chinois, parceque ces ouvrages ne méritent pas de prendre place parmi les autres [1]. A l'égard des arts supposés chez les Carthaginois, ces peuples faisaient exécuter leurs ouvrages, ainsi que leur style le prouve, par des artistes étrangers, Romains, ou Grecs de la Sicile.

Le style des ouvrages de *Palenque* étant, je me le persuade, original et puisé seulement chez les ancêtres de ce peuple, nous leur devons de la reconnaissance pour nous avoir procuré la vue d'ouvrages inconnus de tous les historiens, et qui n'ont aucun rapport avec ceux que nous ont laissés les anciens Mexicains, ni avec ceux que nous ont laissés les Zapotèques, ainsi qu'on peut le voir par les dessins des monuments correspondants, recueillis pendant cette expédition.

C'est dans les montagnes les plus élevées, les plus éloignées des plaines ouvertes fréquentées par les Euro-

[1] Cet arrêt, prononcé par Dupaix, pourra paraître sévère, sur-tout si l'on fait attention que les monuments de Palenque sont aussi éloignés par leur style et leur forme de ceux des Romains ou des Grecs, que les monuments chinois, arabesques, etc.; ce qui ne détruit pas cependant la beauté de leur caractère.

que se halla todavía al Indio actual cuasi intacto; pues los indígenos libres siguen con constancia las máximas que heredaron de sus antepasados, y el presente es la imágen del pasado. Son amantes de su pais nativo, trages, etc.; la fuerza sola ó la necesidad les puede obligar á cierta restriccion en sus costumbres inveteradas. Igualmente es en los montes que se hallan todavía los restos en ruinas de sus antiguas artes, los mas bien conservados; los que permanecen á la vista de los pueblos grandes, con el motivo de aprovecharse de sus piedras picadas para sus fábricas, los acaban antes de su tiempo natural y aceleran su entera desolacion.

He procurado con esmero en el discurso de esta descripcion comparar los estilos de las naciones mas afamadas del antiguo continente, con los de estos indígenos, que llamamos Indios, á saber los Mejicanos, Zaapotecos y Palencanos. Por lo que corresponde á los primeros, nada dudaremos en que su estilo ó manera tiene suficientemente analogía con el de los Egipcios, sea imitacion ó casualidad ó adquirido de ellos, ó al contrario, estos de aquellos. Las obras que he hallado esparcidas en las varias provincias pertenecientes al antiguo imperio mejicano, ó anterior á él, tienen por distincion una base sólida acompañada de una grande seriedad. Sus pirámides son de varios cuerpos y alturas, las que servian, no á la ostentacion, pero á sus falsos dioses; las habia desde un cuerpo hasta siete en disminucion (ejemplo la de Papantla) mole admirable y comparable á las tan decantadas del Egipto. No ignoraban absolutamente el arte de construir bóvedas, como lo prueban varias cañerías y sepulcros, formadas por unos arcos elípticos ó cosa igual, como en el salon subterráneo construido á fuerza de pico, en el centro del cerro de piedra calcaria, el que sirve de base al famoso monumento de Xochicalco á seis leguas al poniente de Cuernavaca, hay fabricado en su respectivo cielo, el que es algo cóncavo, una especie de cono cóncavo, revestido interior y circularmente por unas piedras labradas y dispuestas por filas. Otro ejemplo se puede citar y es el de Monte Alban, cerca de Oajaca, en donde se conserva una especie de bóveda con bastante elevacion construida con piedras picadas.

Regularmente sus techos eran dispuestos horizontalmente, sostenidos por unas vigas paralelas, rollizas ó escuadradas, sacadas del tronco del sabino ó del cedro ó en fin de cualquiera madera incorruptible; sus casas remataban en terrazas ó azoteas; usaban de toda suerte de piedras, cal y arena y tambien del ladrillo cocido al horno, aunque por lo ordinario usaban del crudo ó adobe.

No hay en el antiguo Palenque ningun adoratorio al aire, todos son cubiertos á modo de templos. Ni tampoco hay pirámides, segun lo que usaban los Mejicanos en su religion.

Los indígenos teniandos modos de sentarse en el suelo, pues no hacian uso de asientos altos; se sentaban ya sobre sus propias piernas ó sobre el trasero.

péens, que les mœurs indiennes se conservent intactes. Les indigènes y suivent en liberté, et avec constance, les maximes héréditaires de leurs ancêtres; là, le présent est l'image du passé; ils aiment leur pays natal, leurs vêtements nationaux; la force et la nécessité peuvent seules les astreindre à quelques réformes dans leurs vieilles coutumes. C'est aussi dans les montagnes que se trouvent les restes de leurs anciens monuments les mieux conservés; car pour ceux qui sont à la portée des villes, le desir de s'approprier les pierres travaillées, pour élever de nouvelles constructions, amène leur ruine avant le temps où elle serait naturellement consommée.

Je me suis appliqué, dans cette description, à comparer les styles divers des monuments des nations les plus célèbres de l'ancien continent, avec ceux des indigènes que nous appelons Indiens, c'est-à-dire Mexicains, Zapotèques, et anciens habitants de *Palenque*. Pour les premiers, on ne peut douter que leur style ait beaucoup d'analogie avec celui des Égyptiens, soit hasard, soit imitation, soit communication de l'un à l'autre, quelle qu'ait été la primitive origine. Les ouvrages que j'ai trouvés disséminés dans les diverses provinces de l'ancien empire mexicain, ou de l'empire antérieur à celui-ci, ont pour caractères distinctifs une base solide, un aspect sévère. Leurs pyramides composées de plusieurs corps de constructions, et de hauteurs différentes, ne servaient pas de simple ornement, elles étaient consacrées au culte des dieux. Ces pyramides avaient depuis un jusqu'à sept étages en retraite les uns sur les autres; par exemple, celle de Papantla, masse admirable, qui peut être comparée aux célèbres pyramides d'Égypte. Ces peuples n'ignoraient pas absolument l'art de construire les voûtes, ainsi que le prouvent plusieurs aqueducs, et plusieurs caveaux consacrés à la sépulture, formés d'arcs elliptiques ou à-peu-près, comme dans la salle souterraine pratiquée dans le roc au centre de la colline calcaire qui sert de base au fameux monument de Xochicalco, à six lieues à l'ouest de Cuernavaca; on trouve dans la voûte, légèrement concave, une espèce de cône, dont l'intérieur est revêtu circulairement de pierres taillées et posées par rangées. On peut encore citer le monument de Monte Alban, près de Oajaca, où il existe une sorte de voûte assez élevée construite en pierres taillées.

Ordinairement les toits étaient horizontaux, soutenus par des solives parallèles, arrondies ou carrées; on employait à cet usage le sapin, le cèdre, ou autre bois incorruptible. Les maisons se terminaient par des terrasses ou plates-formes. On se servait de toutes sortes de pierres, de chaux, de sable, et aussi de briques ou de tuiles cuites au four; cependant, pour l'ordinaire, on s'en servait sans les faire cuire.

Il n'y a dans le *vieux Palenque* aucun oratoire en plein air; ils sont tous couverts à la manière des temples. On n'y voit pas non plus de ces pyramides dont les anciens Mexicains se servaient pour leur culte.

Ces peuples avaient deux manières de s'asseoir par terre; ne faisant point usage desiéges élevés, ils s'asseyaient sur leurs jambes croisées, ou sur le sol même.

En su estatuaria no se apartaban sensiblemente del tipo primitivo, y á manera de los antiguos Egipcios, redondeaban poco los contornos de sus figuras humanas, pues adoptaron la cuadratura de ellas; las mas son de una pieza, sin soltura de miembros, y empleaban en su formacion toda especie de materiales, las metálicas y las lapídeas y tambien varios barros. Mucho debemos extrañar que solo de estaño y de fierro nada tenemos labrado, me persuado que ignorarian el arte de beneficiarlos, ó sea que el fierro particularmente, por su color obscuro y desagradable á la vista, no seria de la eleccion del indígeno tan apasionado á lo brillante.

Por lo respectivo á la delineacion y órden de sus geroglíficos, ó símbolos, no tienen cotejo alguno con los Egipciacos, pues los de esta nacion, que existen en los soberbios obeliscos, esfinges, etc., son grabados en hueco y ninguno de relieve, método seguro para su eterna conservacion, y son como sembrados diremos sin distribucion aparente, en los planes en que se hallan. Ademas las figuras de hombres, animales, vegetables é infinitos instrumentos de las artes son delineados por otro estilo. Los de los Mejicanos, ó del primitivo pueblo que habitó esta tierra, son enteramente diversos, son esculpidos de relieve con una aparente ilacion entre ellos : pocos he visto grabados de hueco. Admitian en su composicion todo género de figuras, es decir las necesarias; es verdad que reparé que algunas de ellas son parecidas á las egipciacas, lo que pudiera ser efecto del acaso : v. g. un hombre puede idear y ejecutar en la zona tórrida lo que otro en la templada y sin la menor relacion entre ellos, y asi hemos visto, que varias naciones distantes unas de otras se aplicaron en particular unas mismas invenciones.

Por lo que toca á las pinturas simbólicas de ambas naciones, de los primeros hablaré de los que he podido examinar pintados sin alíneo y de varios colores sobre las superficies de las murallas y de lienzos, ó envolvedores de unas momias. Los geroglíficos coloreados mejicanos, sobre papel de Maguey, corteza de árbol, ó manta de algodon nos presentan á la vista mas órden y en fin son mas parlantes.

Por lo que corresponde á las obras que se hallan repartidas en este imperio zaapoteco en la intendencia de Oajaca, las que mas llaman la atencion, son los palacios, asi denominados de Mitlan, tampoco aquí no encontraremos un tipo seguro, que nos manifestará su legítima orígen; es evidente que por lo que consiste á lo robusto algo se semeja al mejicano, pues registramos en él unas piedras sillares de una enorme magnitud, perfectamente aniveladas y escuadradas y muy asentadas, y á mas estas grandes fábricas se levantan del suelo con gravedad, sobre unos planes algo á la manera griega, y sus murallas son incrustadas de piedras sueltas y figuradas geométricamente; si por accidente esta nacion se aproximó al estilo mejicano en sus obras de arquitec-

Dans l'art statuaire, ils ne s'écartaient pas d'une manière sensible d'un type primitif; et, à la manière des anciens Égyptiens, ils modelaient peu les contours de la figure humaine, pour laquelle ils avaient adopté une certaine forme. La plupart sont comme d'une seule pièce, sans articulation de membres. Ils employaient pour la sculpture toute espèce de matières : les métaux, les pierres et diverses terres cuites. On doit s'étonner de ne trouver aucun ouvrage où le plomb et le fer aient été employés; je crois qu'ils ignoraient l'art de mettre ces métaux en œuvre, ou que le fer, particulièrement par sa couleur noirâtre et peu agréable, n'aura pas été du goût de ce peuple passionné pour les métaux brillants.

Quant à la délinéation et à l'ordre des hiéroglyphes ou symboles, ils ne ressemblent en rien à ceux des Égyptiens; ceux de cette nation qui existent sur leurs magnifiques obélisques, leurs sphynx, etc., sont gravés en creux et jamais en relief, ce qui est la méthode la plus sûre pour obtenir une conservation indestructible; de plus ils sont comme semés au hasard et sans ordre apparent, et une infinité de figures d'hommes, d'animaux, de végétaux et d'instruments des arts entrent dans leur composition. Au contraire, les hiéroglyphes des Mexicains, ou des premiers habitants qui ont occupé ce pays, sont sculptés en relief et sont liés sensiblement entre eux. J'en ai vu très peu qui fussent gravés en creux. Ils admettaient dans leur composition toute espèce de figures quand elles étaient nécessaires. Il faut dire que j'en ai trouvé de semblables à celles dont on se servait en Égypte, ce qui peut avoir été l'effet du hasard; car un homme peut inventer et exécuter dans la zone torride ce qu'un autre a fait dans la zone tempérée, sans qu'ils aient communiqué entre eux. C'est ainsi qu'on a vu des nations éloignées les unes des autres inventer les mêmes choses.

Pour ce qui regarde les peintures hiéroglyphiques des deux peuples, je ne parlerai que de celles des Égyptiens, que j'ai pu examiner, et qui sont peintes de diverses couleurs, sans être alignées régulièrement, sur les murs, ou les enveloppes de momies. Les hiéroglyphes coloriés des Mexicains sur papier de maguey, sur écorce d'arbre, ou sur tissu de coton, présentent plus d'ordre et sont plus significatifs [1].

De tous les ouvrages disséminés dans l'empire Zapotéque, dans l'intendance d'Oajaca, ceux qui méritent le plus d'exciter l'attention, sont les palais de Mitla, et nous n'avons pas trouvé là un type certain qui pût faire connaître clairement leur origine. Il est évident que, pour la solidité, ces monuments sont assez semblables à ceux du Mexique. Nous y avons remarqué des pierres taillées, d'une énorme grandeur, bien carrées et bien ajustées. Ces grandes constructions s'élèvent au-dessus du sol avec majesté; leurs plans se rapprochent de ceux des Grecs, et les murs sont incrustés de pierres isolées, présentant des figures géométriques. Si cette nation a quelque rapport avec les Mexicains, dans ses œuvres d'architecture, c'est indubitablement dans la construction

[1] M. le chevalier Alexandre Lenoir, M. Champollion et les autres savants qui ont étudié les hiéroglyphes égyptiens, ne seront sans doute pas de cet avis.

tura fué indubitablemente en la construccion de sus pirámides, las que demuestran haber sido eregidas á los dioses. Estas incrustaciones delinean unos compartimientos adornados, por una mosaica de alto relieve, cuyos diseños encadenados son puramente de gusto griego; del mismo modo son trabajados sus sepulcros subterráneos.

Se repara en su estatuaria una forma, la que participa de la circular y de la cuadrada; lo que me hace pensar que esta mixtura se introdujo cuando el emperador mejicano subyugó á el de los Zapotecos. Es asi como con la dilatacion del tiempo y las vicisitudes de las guerras, se adulteran los prototipos radicales de las artes.

Ultimamente será excusado el insistir mas sobre la probabilidad conocida de que las obras palencanas son originales y no son deudoras á ninguna nacion de las celebradas del orbe.

Desde la llegada de la gente del antiguo hemisferio en este recientemente descubierto, la casta de estos antiguos habitantes ha experimentado, tanto en lo físico como en lo moral, mucha variedad; la incorporacion de los Europeos, Asiáticos y Africanos los trastornó de un modo hasta cuasi perder los rasgos distintivos de su especie.

Creo positivamente que los Indios que viven actualmente en el pueblo del Palenque nuevo, ya no son los descendientes legítimos de aquellos que levantaron en aquellos tiempos distantísimos del nuestro estas grandes máquinas arquitectónicas. La verdadera casta se perdió, pues la llegada y la partida del dicho pueblo; son ambas enigmáticas : puede que sean úna mezcla de Mejicanos y de Zapotecos ó juntamente Palencanos. La tradicion ó la historia que refiere que Montezuma prolongó sus conquistas mas allá del imperio zapoteco, es decir en el reino de Utlatlan (Guatemalan) de muchas poblaciones, las que se acabaron con la venida de los Españoles, no hace mencion en particular de la nacion Palencana, lo que acredita que ya no existia. El conquistador impuso nombres nuevos ó mejicanos á los pueblos recien subyugados en señal de su imperio, y asi se fueron borrando poco á poco los oriundos é hicieron lugar á los nuevos. Despues de la conquista general de estas soberanías por los Españoles, varios pueblos tomaron los de sus últimos vencedores.

Yo procuré lo menos mal posible comparar los estilos conocidos con los de dichos imperios, y asi estoy en la creencia, particularmente á lo que toca al Palenque, que sus obras no son copiadas, pero que son inventadas, que cuando emigraron de su tierra ó metrópoli, y que abordaron á su destino auxiliados del viento constante del este, el que se dirige naturalmente á las costas orientales de este nuevo continente, traerian consigo los rudimentos de las ciencias, ó bien las inventaron en su moderna habitacion ; pues las producciones artificiales iguales á las naturales, tienen sus principios; bastaria una dilatadísima serie de años para llevarlas al grado que hace nuestra admiracion, suponiendo en la citada nacion unas disposiciones privilegiadas por la naturaleza.

des pyramides élevées à ses dieux. Les incrustations offrent des compartiments et ornements, qui sont comme une sorte de mosaïque en haut-relief, dont le dessin, suivi et enchaîné, est tout-à-fait dans le goût des Grecs. Les tombeaux souterrains ont des ornements sculptés dans le même goût.

On trouve dans leur statuaire une forme qui participe de la ligne courbe et de la ligne carrée; ce qui ferait penser que cette sorte de mélange s'est introduite quand l'empire du Mexique subjugua celui des Zapotèques. C'est ainsi que, par la suite des temps, et par les vicissitudes des guerres, les types primitifs des arts s'altèrent et se perdent.

Enfin, on me permettra d'insister sur la probabilité que les monuments de *Palenque* sont originaux, et que cet ancien peuple n'en est redevable à aucune autre nation célèbre de la terre.

Depuis l'arrivée des habitants de l'ancien hémisphère dans ces parages nouvellement découverts, la race primitive a subi, tant au physique qu'au moral, de grandes altérations; le mélange avec les Européens, les Asiatiques et les Africains lui ont fait perdre presqu'entièrement ses traits distinctifs.

Je crois fermement que les Indiens qui habitent actuellement le village de *Palenque nuevo*, ne sont point les descendants de ceux qui, dans un temps si éloigné de notre ère, élevèrent des monuments si considérables. La race véritable s'est perdue depuis l'arrivée et le départ des étrangers; et il est également difficile de savoir si la population actuelle est un mélange de Mexicains et de Zapotèques, ou si les anciens habitants de Palenque sont entrés aussi dans ce mélange. L'histoire, ou la tradition, qui établit que Montézuma poussa ses conquêtes bien au-delà de l'empire Zapotèque, c'est-à-dire jusqu'au royaume de Utlatlan (Guatemalan), parmi beaucoup de populations qui disparurent après l'arrivée des Espagnols, ne fait même pas mention de la population de Palenque, ce qui fait croire qu'elle n'existait déja plus. Le vainqueur imposa de nouveaux noms, des noms mexicains, aux peuples subjugués, en signe de sa puissance; et c'est ainsi que se sont perdues peu à peu les dénominations originaires pour faire place à d'autres. Depuis la conquête générale de ces contrées par les Espagnols, plusieurs villes ont pris les noms de leurs vainqueurs.

Je me suis appliqué, je le répète, à comparer les styles d'architecture connus avec ceux de ces anciens peuples, et je suis dans la persuasion, surtout pour ce qui regarde *Palenque*, que leurs ouvrages sont originaux et non copiés, et que lorsqu'ils émigrèrent de leur première patrie, et abordèrent sur cette terre, poussés par le vent d'est qui souffle constamment vers les côtes orientales de ce nouveau continent, ils apportèrent avec eux les principes des sciences, ou les inventèrent dans ces nouvelles contrées. Les productions des arts ont leurs semences comme les productions naturelles, et une longue suite d'années a pu les développer et les amener au point qui cause aujourd'hui notre admiration, si ces peuples ont reçu de la nature des dispositions heureuses.

Dejando por un momento á nuestra grande isla Atlantida, pudieron finalmente haberse transmigrados de otra tierra desconocida, la que pudo sin perjuicio de la antecedente, haber experimentado la misma catástrofe por algun hundimiento de cavernas centrales, ó por unas grandes y generales erupciones volcánicas.

Se podrian comparar estas artes perdidas, á ciertas especies de conchas marinas, ó á las muelas de animales fósiles, cuyos análogos vivos no parecen, ó se perdieron para siempre. Pero siempre las juzgaremos procedidas del oriente, pues la naturaleza se inclina á verificar las grandes emigraciones, de este rumbo al occidente.

¡Qué ideas, generalmente hablando, conciben los autores históricos extrangeros tan lastimosas y siniestras, sobre lo físico y sobre las artes antiguas del pais que tratamos actualmente! Algunos de ellos y con mucha pretension, le contemplan como á una tierra nueva, que acaba de salir del fondo del agua (bagatela) en la que solo se recorren montes desordenados, pocos llanos y en partes cubiertos de aguas, lagunas ó fanjas, y que aun no ha tomado su entera solidez, y asi carece de posibilidad, que una tierra recien nacida haya podido parir ó producir algo del ingenio humano. No quiero tener en mi abono otra prueba que este continente es tan antiguo (y contemporáneo) que el que llaman por antonomasia el antiguo, que los monumentos, que por sus construcciones originales y su grande ancianidad, son unos testigos dignos de la mayor fe, pues habia en ella unos imperios de mucha extension y poder.

Sus producciones naturales eran, y aun lo son, de primer órden; esta es la dicha tierra nueva ciertamente muy precoz y fructífera por los pocos años que goza. Segun algunos émulos de las glorias de España pretenden torpemente dar á entender la facilidad con la cual el famoso héroe Hernan Cortes se hizo dueño de este reino mejicano, como quien dice: «á vencer sin peligro se triunfa sin gloria;» no fué seguramente asi, tuvo para conseguir el éxito de esta famosa empresa que emplear en ella toda su tenacidad y valor militar, y el de la poca tropa española á sus órdenes; no tan solamente peleaban contra una numerosa nacion, á mas contra las influencias de muchos climas, y sustentarse de unos manjares exóticos á su naturaleza. Es cierto que la novedad de las armas defensivas y ofensivas, superaban con una ventaja desmedida á las de los Mejicanos, y sin embargo fué preciso valerse del poderoso auxilio Tlaxcalteca para facilitar la rendicion de la capital del imperio mejicano, la que coronó esta célebre y sin igual conquista.

Los viageros forasteros que han llegado de la Europa con el intento de recorrer las particularidades dignas de la historia de este gran continente, al juzgar lo que de él refieren á su vuelta, se me figura que hablan de otra tierra y no de la actual; pues la desfiguran de tal manera, en general, que apenas es conocible; la causa principal de esta gran falta de verdad, se origina en la precipitacion con que hacen sus observaciones, tal vez reduciéndolas á una parte pequeña de este gran todo.

Renonçant pour un moment à cette grande île Atlantide, il se peut que cette population ait émigré d'une autre terre inconnue, qui ait éprouvé la même catastrophe que la précédente, par l'affaissement de grandes cavités souterraines, ou par d'immenses éruptions volcaniques.

On pourrait comparer ces arts perdus à certaines espèces de coquilles de mer, ou à certains débris d'animaux fossiles dont les analogues n'existent plus, et qui sont perdus pour toujours; mais nous persisterons à penser qu'ils sont venus de l'orient; la nature semble vouloir que les grandes émigrations aient toujours lieu vers l'occident.

Quelles idées, généralement parlant, les historiens n'ont-ils pas eues sur la nature et sur les arts anciens du pays dont nous nous occupons! Quelques uns le considèrent avec obstination comme une terre nouvelle, sortie tout-à-coup du fond des eaux, où l'on ne trouve que des montagnes en désordre, peu de plaines couvertes en partie de lacs, de lagunes et de marais, et qui n'a pas encore acquis une entière solidité. Selon eux, il n'est pas possible qu'une contrée nouvellement créée ait pu produire rien qui soit du domaine de l'intelligence humaine. Je ne veux d'autres preuves que ce continent est aussi vieux que celui qu'on appelle l'ancien continent, si ce n'est que ses monuments, par leur construction originale et par leur grande antiquité, sont les témoignages les plus dignes de foi pour établir qu'il y eut jadis, dans ces contrées, de puissants empires.

Les productions naturelles y étaient et y sont encore de premier ordre par la force de la végétation. Cette terre est assurément très fertile et très hâtive, pour le peu d'années depuis lesquelles elle est cultivée. Quelques écrivains, jaloux de la gloire de l'Espagne, veulent donner à entendre que le célèbre Fernand Cortez n'eut aucune peine à s'emparer de l'empire Mexicain, prétendant « qu'à vaincre sans péril on triomphe sans gloire. » Il n'en fut assurément pas ainsi; pour mener à fin une si grande entreprise, il dut mettre en usage toute sa valeur et toute sa persévérance; et le petit nombre de troupes espagnoles qu'il avait sous ses ordres eut à lutter, non seulement contre une population nombreuse, mais aussi contre les intempéries des climats et contre des aliments auxquels elle n'était point accoutumée. Il est certain que leurs armes offensives et défensives avaient un immense avantage sur celles des Mexicains, et que cependant le secours puissant des Tlaxcaltèques fut nécessaire aux Espagnols pour s'emparer de la capitale du Mexique, dont la prise couronna cette conquête sans égale.

Les voyageurs étrangers qui sont venus d'Europe, dans l'intention de recueillir les particularités dignes d'entrer dans l'histoire de ce vaste continent, si l'on en juge par ce qu'ils ont rapporté, semblent avoir parlé d'une autre terre que celle dont il s'agit. En général, ils l'ont tellement défigurée dans le tableau qu'ils en ont fait, qu'il est impossible de la reconnaître, par suite de la précipitation avec laquelle ils ont fait leurs observations, qui, du reste, ne sont qu'une petite partie de celles qu'il y avait à faire.

Otros, tratando de los primeros pobladores del dicho continente, desde su gabinete, los mandan *ad libitum*, y á llegar por este ó aquel rumbo de la esfera; solo falta que algunos de ellos los hagan bajar de la luna, por una línea vertical, al punto central de esta inmensa tierra. Yo al cabo de unos veinte años domiciliado en ella, y procurando con hartas diligencias la indagacion de sus antiguos productos de las artes, aun es con temor que hago la descripcion de ellos, bien persuadido de lo poco que el hombre pueda fiarse de sus tales cuales luces.

No he pretendido, en esta dicha descripcion, aparentar nada; mi blanco ha sido aproximarme lo mas cerca posible de la verdad, pues la pasion no me ha dominado. Me he visto en la precisada necesidad de insistir en la repeticion de voces facultativas, usadas en las artes del diseño, con el fin inocente de darme á entender menos mal, lo que me ha costado un trabajo mas que mediano, pues son obras originales é inéditas.

Ya será mas que tiempo, y de la prudencia de hacer parar la pluma, que tal vez habrá pasado los límites debidos á esta crítica relacion anticuaria, deseando, y con buena voluntad, su regular acierto, y que sirva de auxilio y de ilustracion á la historia general de las bellas artes de estas antiguas y celebérrimas naciones, citadas aquí arriba.

Concluido ya el reconocimiento de estas antiquísimas reliquias dignas de mucho renombre, me resolví por fin, y con algun sentimiento, á dejar un sitio tan favorecido de la naturaleza y del arte para dirigir mi rumbo sobre Tabasco, y en cinco jornadas, tres por tierra y dos por rios navegables, llegamos á Villa-Hermosa. Inmediatamente que salté en tierra, me fuí á presentar al señor gobernador interino de Santa-María, y le hice manifiesto mis pasaportes y demas credenciales; aunque quedó plenamente satisfecho, como era justo; el pueblo á lo menos en apariencia no lo era, y empezaba á hacerme mala cara, formando de mi persona un juicio falso, pues me consideraba de nacion Frances siendo yo Austriaco de orígen y de nacimiento. Semejante caso aconteció, como ya lo he expresado, en Ciudad Real.

A no haber tenido las piernas doloridas por las llagas provenidas de los piquetes de varios insectos venenosos, desde luego hubiera montado á caballo y efectuar mi partida, y me ví precisado á abandonar la tierra para entregarme al agua y asi fué, me embarqué en un bongo de dos palos sobre el magestuoso rio que llaman hoy dia de Tabasco, primitivamente de Grijalva y de Banderas; por ciertos contratiempos estuvimos nueve dias en sus aguas y por fin desembocamos por su barra ancha en el Océano, para surgir en la de Alvarado; nuestra navegacion fué corte y feliz.

Otra aventura, y fué la tercera y última, á Dios gracias, me esperaba en este pueblo de mulatos y pescadores. Luego que supo el gobernador interino, capitan de milicia y conocido antiguo, nuestro arribage, vino á

D'autres, en parlant des premiers habitants de ce continent, les font venir, *ad libitum*, et sans sortir de leur cabinet, de tel ou tel point de la sphère; quelques uns même semblent les faire tomber de la lune en ligne droite, directement au centre de cette contrée. Moi, qui l'habite depuis vingt ans, et qui ai recueilli avec le plus grand soin tous les renseignements possibles sur les anciennes productions des arts, c'est avec une véritable défiance que je me hasarde à en faire la description, bien persuadé qu'on doit se fier très peu à ses propres lumières sur de tels sujets.

Je me suis gardé, dans ma narration, de rien déguiser; mon but a été de m'approcher le plus possible de la vérité, et je n'ai été mû par aucune prévention. J'ai été obligé de me servir assez fréquemment de termes techniques usités dans les arts du dessin, afin de me faire mieux entendre, et cela ne m'a pas donné peu de peine, vu que j'avais à décrire des monuments originaux et inconnus jusqu'ici.

Il est plus que temps d'arrêter ma plume qui, dans cette excursion critique à travers le domaine de l'antiquité, a passé les limites que je m'étais tracées, par l'unique desir de voir une telle entreprise couronnée de succès, et de contribuer à l'illustration des beaux-arts, ainsi qu'à la connaissance de leur histoire générale chez l'ancienne et célèbre nation dont nous nous occupons.

Après avoir terminé l'examen de ces antiquités dignes d'un plus grand renom, je me décidai, mais avec regret, à quitter des lieux si favorisés par la nature et si embellis par les arts, pour me rendre à Tabasco; et en cinq journées de marche, trois par terre et deux par des rivières navigables, nous arrivâmes à Villa Hermosa. Dès que je fus à terre, j'allai trouver le gouverneur par *interim* de Santa-Maria, et lui présentai mes passeports et lettres de créance dont il fut, comme de raison, pleinement satisfait. Mais la population ne se montra pas aussi favorable et commença à me faire mauvaise mine, prenant de moi une idée fausse et me considérant comme Français[1], bien que je sois Autrichien d'origine et de naissance. La même chose m'était déja arrivée, comme je l'ai dit, à Ciudad Real.

Si je n'avais eu les jambes malades, par suite des piqûres de divers insectes venimeux, je serais remonté à cheval pour achever mon voyage; mais je me vis forcé de quitter la terre, et je m'embarquai sur un *bongo*, bâtiment à deux mâts, pour descendre la majestueuse rivière de Tabasco, nommée autrefois rivière de Grijalva et de Banderas. Par suite de quelques contre-temps, notre navigation dura neuf jours entiers jusqu'à sa large embouchure dans l'Océan. Notre traversée pour arriver à celle de l'Alvarado, où nous jetâmes l'ancre, fut courte et heureuse.

Toutefois, une troisième aventure, et grace à Dieu, ce fut la dernière, m'attendait dans ce village peuplé de pêcheurs mulâtres. Dès que le gouverneur par *interim*, capitaine de milice, et l'une de mes anciennes connais-

[1] La situation politique du pays était le seul motif de cette défaveur.

recibirme á la orilla del rio, y me destinó un alojamiento, franqueándome los auxilios de primera necesidad. Estuvimos todo el dia en él, tranquilos y contentos de hallarnos en tierra de Méjico ó perteneciente á su vireinato; pero este placer fué efimeral, y se perturbó despues de la oracion. Un cabecilla europeo, mantequero y vinatero de profesion, puesto á la frente de una manada de mulatería y borracha, todos armados de machetes, intentaron de asaltar mi vivienda, so pretexto que yo era Frances. Al tumulto vino luego el gobernador, el señor cura, el teniente de justicia y los oficiales de lanceros á socorrernos. Pidió este polizon en nombre del pueblo á que se registrasen mis petacas y las del dibujante, sin embargo de haber públicamente manifestado mis pasaportes, etc., á la satisfaccion de los dichos señores, lo que efectuaron bárbaramente, y finalmente el justicia en compañía de los citados se los llevó en su casa para inspeccionar plenamente los papeles y dibujos contenidos en ellas; y de resulta de esta junta momentánea, despacharon á las dos de la mañana un correo á riendas sueltas con un parte y mis papeles al señor gobernador intendente de Vera-Cruz; entre tanto me pusieron una guardia de veinticuatro hombres con su teniente de lanceros, hasta aguardar las disposiciones del citado gefe, y fueron, que al dia siguiente y antes del amanecer me fuera escoltado de un oficial y cuatro lanceros á esta ciudad en calidad de preso, sin saber yo el porqué, en el cuartel de los artilleros. El dia siguiente, este superior me mandó llamar, y me hizo una recepcion honorífica, y tuvo á bien de darme una cierta satisfaccion, luego me puso en libertad, y me ofreció unos soldados para auxiliarme hasta Jalapa. Por contingencia llegó una partida de dragones de Méjico, la que me valió de escolta hasta Puebla, y de acá, el señor gobernador determinó para la seguridad de nuestras personas y la de nuestro equipage darme dos dragones provinciales hasta la capital, en la que llegamos sin eventos, y alabado sea el Señor.

sances, sut notre arrivée, il vint me recevoir à l'entrée de la rivière, et m'offrit tous les objets de première nécessité. Nous attendimes toute la journée, tranquilles et fort contents de nous retrouver sur la terre de Mexico, ou du moins dépendante de la vice-royauté; mais nous attendimes vainement, et nos affaires se gâtèrent vers le soir. Une mauvaise tête européenne, un cabaretier de l'endroit, vint à la tête d'une poignée de mulâtres, animés par le vin et armés de coutelas, pour essayer d'attaquer ma demeure, encore sous prétexte que j'étais Français. Au bruit que causa ce tumulte, arrivèrent le gouverneur, le curé, le lieutenant de justice, et les officiers militaires, qui nous portèrent secours. Le drôle demanda, au nom de cette horde, qu'on fouillât mes caisses et celles du dessinateur, bien que j'eusse produit mes papiers à la satisfaction des autorités. Les officiers de justice, accompagnés de ceux que je viens de citer, eurent l'infâmie d'y consentir, et d'emporter mes caisses chez eux pour visiter plus à leur aise les manuscrits et les dessins qu'elles contenaient. Cette junte temporaire dépêcha, à deux heures du matin, un courrier pour porter, en grande hâte, une partie de ces documents et mes papiers au gouverneur intendant de la Vera-Cruz. En attendant l'arrivée de ses ordres, on me donna une garde de vingt-quatre hommes, commandée par un lieutenant de milice. Ces ordres furent de m'envoyer à la ville le lendemain, avant le jour, comme prisonnier, sans que je susse pourquoi, escorté d'un officier et de quatre militaires qui me déposèrent à la caserne d'artillerie. Le jour suivant, le gouverneur me fit appeler; il me fit une reception tout-à-fait honorable, et me donna une sorte de satisfaction. Il me mit sur-le-champ en liberté, et m'offrit quelques soldats pour m'accompagner jusqu'à Jalapa. Par hasard, il arriva un détachement de dragons de Mexico, qui me servit d'escorte jusqu'à Puebla; le gouverneur me donna deux dragons de la province pour la sûreté de nos personnes et de nos équipages, jusqu'à la capitale, où nous arrivâmes enfin, loué soit le Seigneur, sans autre accident.

Ici se termine la narration du capitaine Dupaix. Le manuscrit n'indique pas la date de sa rentrée à Mexico, et par conséquent la fin de son troisième voyage. Mais étant parti le 4 décembre 1807, et s'étant dirigé sur *Palenque* presqu'en ligne droite, il est à croire que son retour eut lieu vers le milieu de 1808.

Les feuilles qui suivent contiennent les *réflexion et descriptions supplémentaires* que Dupaix a cru devoir ajouter à celles déjà faites au sujet des monuments de *Palenque*. Elles s'appliquent principalement aux sculptures et aux symboles hiéroglyphiques qu'elles représentent. Là, il sera nécessaire d'user encore de la permission que j'ai demandée dans le *Discours préliminaire*, page XIII, afin d'éviter des répétitions, et d'établir, parfois, un ordre de matière plus convenable, en ayant toujours soin de n'altérer le texte que le moins possible.

C. F.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

SUPLEMENTO A ALGUN NUMEROS
DE LA
DESCRIPCION DEL PALENQUE.

Las laminas debajo los numeros XX y XXII estan colocadas en los entrepraños del frente oriental del edificio grande, de cada lado de la entrada principal. Las figuras principales de estos relieves quasi de bulto exceden à la estatura regular del hombre. El n° XX, ofrece un venerable anciano, parado y dando audiencia à dos vasallos ó embajadores postrados à sus pies. El papel que hace la figura principal publica la presencia de un monarca poderoso y parece desear la paz y felicidad de sus rendidos subditos. Está perfilada à la izquierda; la insignia principal que lleva de la mano izquierda es sin igual, ocupa mas de su altura, y consiste en una asta ó cetro con los adornos que harà ver su delineacion, inexplicable de otro modo; la diestra la tiene ocupada y con cierta consideracion un paño misterioso con sus labores. El adorno de la cabeza, en razon de su complicacion, carece de ninguna explicacion; es un ideal sin segundo. Tiene un manteleta perlada à las orillas, y sobre ella un collar de perlas el que ocupa parte del pecho y parte de la espalda. No hay vestidura, solo se percibe de la manteleta hasta la faja una cintura doble. La dicha faja maestra diremos compuesta de un enrejado, terminada por dos cabezas perfiladas y diametralmente opuestas, y conservando en su perfil el caracter nacional; sigue una faldeta florida por bandas ò listones con cadenas de separacion, de manera que á primera vista se semeja bastante a la piel del tigre, y se termina por una cola de tres divisione. Se apercibe algo del calzado, y con alguna gracia de dibujo.

Todavia nos queda que relatar algo de las dos figuras menores, de cuyos trages hay poco que discurrir. De la primera, à la izquierda, un hombre ó un simbolo de su provincia, de cuelillas con los brazos cruzados sobre el pecho, un birrete puesto en la cabeza, con algunas plumas, y una faja sencilla y listada con una corda faldeta. La de la derecha varia muy poco, solo que el birrete es mas ordinario, el brazo derecho sobre el pecho, y la mano sobre el corazon con un pedazo de manta entre dedos.

El n° XXII, de una perfecta integridad, nos presenta un magnifico quadro y consiste en un grupe de dos figuras, mayor y menor. La primera en pié con mucho movimiento y agitacion, ofrece un gran personage y de mucho poder, perfilado en parte à la derecha. Las tres insignias visibles que lleva, la primera es la que manifiesta en la siniestra, y nos hace considerar sin duda algun instrumento ofensivo ó amenazador; la segunda que trae

SUPPLÉMENT A LA DESCRIPTION
DE QUELQUES
BAS-RELIEFS DE PALENQUE.

Les planches sous les n°s XX et XXII représentent des figures placées sur les entre-deux de la face orientale du grand édifice, de chaque côté de l'entrée du milieu. Les figures principales de ces reliefs très saillants sont plus grandes que nature. Celle sous le n° XX représente un personnage vénérable, dans une attitude tranquille, et donnant audience à deux vassaux ou deux ambassadeurs prosternés à ses pieds. La pose de la figure principale annonce la présence d'un monarque puissant qui paraît desirer la paix et le bonheur de ses sujets. Il est de profil, tourné à gauche; le principal insigne qu'il tient de la main gauche est très extraordinaire et beaucoup plus élevé que lui; il consiste en une haste ou sceptre avec des ornements que le dessin seul peut faire comprendre. La droite tient avec une certaine considération une pièce d'étoffe mystérieuse ornée de diverses broderies. L'ornement qu'il porte sur la tête est d'une complication si grande, qu'aucune explication n'est possible; c'est une invention sans pareille. Ce personnage a une espèce de mantelet bordé de perles, et un collier aussi de perles couvre sa poitrine et son dos; il n'a pas d'autre vêtement; seulement on aperçoit aux hanches une ceinture double. Cette ceinture est formée d'un réseau, et est terminée par deux têtes vues de profil, l'une devant, l'autre derrière, et qui conservent le caractère national. Au-dessous pend une petite jupe ornée de bandes et tachetée, de manière qu'au premier coup d'œil on croit voir une peau de tigre, qui se termine par une queue divisée en trois festons. On aperçoit un peu de la chaussure, qui a une certaine grace de dessin.

Nous ne pouvons dire que peu de choses des deux figures inférieures. La première, à gauche, représente un homme ou un symbole de province; il est assis sur lui-même, les jambes repliées, les bras croisés sur la poitrine; sa tête est couverte d'un bonnet avec quelques plumes; il a une ceinture simple, avec quelques raies, et une courte jupe. La figure à droite diffère peu de l'autre; la coiffure est plus ordinaire; le bras droit est sur la poitrine, et la main sur le cœur, avec un morceau d'étoffe entre les doigts.

Le n° XXII, d'une parfaite conservation, nous présente un magnifique tableau, consistant dans un groupe de deux figures, l'une plus grande et l'autre plus petite. La première, debout et dans une action vive, nous fait voir un grand et puissant personnage, de profil, et regardant à droite. Des trois insignes apparents qu'il porte, l'un, dans la main gauche, est sans nul doute une arme offensive ou un instrument de châtiment;

sobre la sangria de la diestra anuncia por su configuracion un cetro de gran tamaño, de una hechura muy complicada y con cierta regularidad; y la tercera un collar de pedreria y perlas alternas que sostienen un medallon quadrado, en cuyo fondo aparece una flor de varios petalos, con sus ornamentos exteriores. Es de notar que afecta hacer manifiesta esta insignia con cierta gracia con dos dedos.

El morrion y penachos se elevan á modo de torre; no notamos desde la cabeza hasta la cintura vestido alguno. La faja tiene la estrañez de llevar por delante una cara humana ó sea un mascaron, y mas abajo una especie de escudo laboreado; una faldeta muy pegada à la carne, tejida por quadros y acaba por unas perlas y festones. Algunas cintas y borlas acompañan el todo; parte del muslo y quasi toda la pierna está desnuda; el calzado consiste en algunos ornatos de buen gusto.

Reposa esta figura sobre un pedestal prolongado, y ornado con simetria, y forma un encadenamiento de culebras, hojas y flores.

La otra figura subalterna, en la actitud mas humiliante, de rodillas, con las manos encrucijadas y la cabeza levantada, y en ademan de pedir misericordia à su señor. No seria el catisgo de un individuo solo, es de presumar el de un pueblo, provincia, etc., como simbolo representativo. En esta figura humana por mas que el artifice se esmeró en dar la mayor expresion à la posteridad la memoria de este celebre y publico castigo, siempre ignoraremos la causa.

No tiene otra cobertura que una faja ancha à modo de red, con su franja perlada, algo de devantal y unos medios calzones muy ajustados. Lleva sobre la cabeza un bonete parecido, en quanto à la forma, à la tiara, con sus penachos, cintas y perlas; tiene sus pendientes, collar abultado, sus vueltas. Le advierte una especie de regla tendida debajo de sus rodillas, ó sea alguna insignia en esta situacion en señal de rendimiento; una figurilla piramidal de tres cuerpos hay debajo. A esta explicacion algo superficial nos vemos limitados sin poder entrar en lo interior de la parte historial.

. . . .

Hay geroglificos de varias piezas diversas, rara vez aisladas ó solas, procurando de conservar en su arreglo la figura quadrada; y por conseguir este efecto, sin perjuicio de la legenda, vemos que suelen esconder parte del caracter ó geroglifico debajo de otro que componen la quadratura sin limitacion, pues hay de estos grupos de dos, très, quatro, cinco etc., piezas ó imagines; y observando segun la regla de su escuela, el orden perenne de asentarlos per lineas rectas, sea la vertical ó la horizontal para su explicacion de arriba acia abajo ó al contrario, ó de la derecha à la izquierda y al contrario.

De tantos geroglificos que hé recorrido en este celebre sitio, todos son esculpidos sobre el mismo estilo y variando al infinito sus caracteres, segun lo exigia la his-

l'autre, qui est soutenu par le bras droit, annonce par sa configuration un sceptre de grande dimension, très compliqué, mais avec une certaine régularité; le troisième est un collier en pierreries et en perles, alternativement, auquel pend un médaillon carré, au milieu duquel paraît une fleur à plusieurs pétales, avec des ornements extérieurs. Ce personnage affecte de montrer ce médaillon avec deux doigts.

Le morion et ses panaches s'élèvent comme une tour; il n'y a pas trace de vêtement depuis la tête jusqu'à la ceinture. La ceinture a cela de singulier, qu'elle offre par-devant un visage humain ou un masque, et plus bas une sorte de petit bouclier bien-travaillé. Le caleçon est serré sur la peau, tissu en grandes mailles carrées, avec des perles et des festons; le tout accompagné de franges. Une partie de la cuisse et presque toute la jambe sont nues. La chaussure offre divers ornements de bon goût.

Cette figure repose sur un piédestal oblong, orné avec symétrie, et formant un enchaînement de serpents, de feuilles et de fleurs.

L'autre figure, subalterne, est dans l'attitude la plus humble, à genoux, les mains croisées, les yeux levés vers son maître comme pour lui demander miséricorde. Ce ne peut être le châtiment d'un seul individu, mais plutôt un symbole représentant celui d'une ville ou d'une province. Quoique, dans ce bas-relief, l'artiste se soit appliqué à transmettre à la postérité la mémoire de ce châtiment, de la manière la plus expressive, nous en ignorerons toujours le motif.

Ce personnage n'a d'autre vêtement qu'une large ceinture en forme de réseau avec une frange ornée de perles, un petit tablier et un demi-caleçon très serré. Sur la tête est un bonnet assez semblable à une tiare, avec un panache, des franges et des perles. Il a des pendants d'oreilles, un collier très saillant, des espèces de manchettes. Une sorte de règle placée sous ses genoux est peut-être un signe de soumission; derrière est une petite figure pyramidale composée de trois parties [1]. Nous sommes réduits à cette explication superficielle, n'en pouvant pénétrer le sens historique.

. . . .

Les hiéroglyphes sont formés de diverses pièces, rarement seules ou isolées, disposées de manière à conserver la forme carrée. Pour arriver à ce but, sans nuire à la légende, on voit qu'on avait coutume de cacher en partie un caractère ou hiéroglyphe par un autre, et cela sans proportion déterminée, car les groupes sont composés de deux, trois, quatre, cinq figures, ou davantage. On remarque en outre l'usage constant de les placer par lignes droites, soit verticales, soit horizontales, pour faciliter leur explication de haut en bas ou *vice versâ*, et de droite à gauche ou *vice versâ*.

Parmi tant d'hiéroglyphes que j'ai découverts dans ce lieu célèbre, tous sont sculptés dans le même style, mais avec une diversité infinie de caractères, selon ce qu'exi-

[1] Cette petite figure manque dans le dessin

toria. Todos son gravados en piedra, pocos en estuco; de varios tamaños, particularmente en lo interior de sus edificios sagrados.

Hice todo lo posible en perquirir algunos fragmentos cientificos de papeles de maguey ó de cortezas de arbol, pero fue en vano; no permanecen yà de esta antiquisima nacion que las piedras laboreadas y los estucos, pues la madera no entraba en la fabrica de sus monumentos; nada absolutamente hé hallado de ella. No seria por falta de buenos troncos; los montes amenos de su territorio producen en abundacia cedros y otros palos, propios à edificar. Sus techos angulares y construidos con unas grandes losas no admitian maderage; tampoco usaban de él en sus puertas grandes ó chicas, ni aun en sus ventanas, por lo regular, de poco vano; pues no estilaban las hojas. Y quando mas en las puertas principales ponian unos palos rollizas atravesados à modo de barrera ó trancas caseras de quita y pon; encajando sus cabezas en unos hoyos circulares fabricados en las jambas laterales de la puerta.

No hé podido hallar en tantas ruinas algunas piezas enteras ó mutiladas de vasijas de barro, y poder formar por ellas cierto juicio, hasta donde llegaron en esta profesion, una de las de primera necesidad.

Ni finalmente no me fue dable hallar en las excavaciones que mandé praticar algunos residuos de unos esqueletos humanos, para tener la satisfaccion de medir sus osamentas, y poder por ellas comparar las nuestras modernas con aquellas antiguas. De su lengua y nombre primitivo nada tampoco pude adquirir, y ultimamente desaparecio este pueblo encantado, diremos, en cuerpo y alma, de la haz del orbe.

. . . .

Tengo, como yà hé dicho, el originalde la losa geroglifica nº XXXIX. Es una piedra calisa de un grano finisimo y suave, muy compacta, color anteado claro. Su compartimiento se reduce en figuras por grupos, y divididos en tres bandas paralelas, y horizontales y en cada una de ellas un pequeño monton de simbolos. En la primera reparticion, empezando por la derecha, se presenta un grupo; lo mas notable en el es una mano izquierda cerrada y agarrando un pedazo de banda. En una situacion horizontal y acia à la izquierda son tres divisiones en la misma. La primera consiste en tres circulos ó semiglobos, la segunda una banda tendida, y en la tercera un simbolo eliptico y en su plan veremos dos circulos en los focos, y en el medio otra figura menor eliptica, con dos bandas verticales estribando en ella y por basa varias curvas tendidas ó concentricas horizontalmente, con unos puntos à modo de adorno, con otra figura formada por varias curvas elipticas en una situacion vertical, ó sea mas bien una especie de figura espiral.

Pasando á inspeccionar la siguiente, observaremos dos especies de rodelas; la primera ofrece un campo terminado por una orla sencilla, doz circulos en primer lugar, y en segundo una pieza curva con quatro circulos numericos por debajo tendidos horizontalmente, y sobre el todo un triangulo. El adjunto escudo diremos que está el

geaient les annales à conserver. Presque tous sont sculptés sur pierre, peu sont modelés en stuc. Ils sont de diverses grandeurs, sur-tout dans l'intérieur des édifices sacrés.

J'ai fait tout ce qui était possible pour trouver quelque fragment scientifique en papier d'agave ou d'écorce d'arbre; mais ce fut en vain. Il ne nous reste de cette nation si ancienne que la pierre travaillée et le stuc; car le bois même n'entrait pas dans la construction de leurs édifices; je n'ai absolument rien trouvé de cette matière. Ce n'était pas faute de bonnes poutres ou solives, puisque les montagnes du pays produisent en abondance des cèdres et autres grands arbres propres à la construction. Les toits angulaires bâtis avec de grandes dalles n'admettaient pas de charpente. On se servait seulement de bois pour les portes grandes ou petites, et non pour les fenêtres qui ordinairement étaient fort restreintes. On ne connaissait pas l'usage des vantaux; et le plus souvent on plaçait en travers des portes principales des poteaux en façon de barrières, dont les extrémités entraient dans des trous circulaires pratiqués dans les jambages de ces portes.

Je n'ai pu trouver dans toutes ces ruines aucune pièce en terre cuite, soit entière, soit mutilée, de manière à pouvoir porter un jugement sur l'habileté que ces peuples ont pu avoir dans cet art de première nécessité.

Enfin il ne m'a été possible de rencontrer dans les fouilles que j'ai fait pratiquer nul reste d'ossements humains, et par conséquent je n'ai pu avoir la satisfaction de les mesurer et de comparer ces anciennes races avec les races modernes. Je n'ai pu rien savoir non plus de la langue et du nom primitif de ce peuple, qui semble avoir disparu, pour ainsi dire, en corps et en ame de la face du monde.

. . . .

J'ai en ma possession, comme je l'ai dit, l'original de la dalle hiéroglyphique sous le nº XXXIX. C'est une pierre calcaire d'un grain fin, poli, très compacte, et de couleur jaune-clair. Ses compartiments sont formés de groupes divisés en trois bandes parallèles, horizontales, et dans chacune d'elles est un petit assemblage de figures symboliques. Dans la première, en commençant par la droite, se présente un groupe dans lequel on remarque d'abord une main gauche fermée et tenant un morceau d'étoffe. Sur une ligne horizontale, faisant suite à la main, sont trois divisions; la première consiste en trois cercles ou demi-globes; la seconde en une bande étendue; et la troisième en une figure elliptique avec deux cercles aux extrémités, et une autre petite ellipse au milieu, surmontée de deux petites bandes verticales; le tout est placé au-dessus de plusieurs courbes concentriques alongées horizontalement, avec divers points en guise d'ornements, et d'autres courbes dans le sens vertical, formant une sorte de spirale.

Passant au second groupe, nous remarquons deux sortes de boucliers ou écussons. Le premier offre un champ bordé d'une orle, deux cercles en haut, une partie courbe avec quatre petits cercles en dessous, placés horizontalement, et au-dessus un petit triangle. L'écusson joint à celui-ci est divisé en deux parties inégales; celle supé-

campo dividido en dos mitades desiguales; la superior tiene una orla ancha, con quatro varas, puestas perpendicularmente sobre una linea horizontal. La inférior campea una figura oblonga, y tres volutas ó plumajes pendientes de su extremo, una culebra tendida á la derecha sobre dos semiglobos que estriban sobre dos bandas iguales, en quanto á la primera rodela; y por la segunda una figura globosa, ó por decir lo menos mal, una seccion cilindrica.

Pasando á segunda linea ó division encontraremos otro grupo, empezando siempre por la derecha. El primero simbolo representa un pié, parte escondido debajo de unos colgantes ó figuras indeterminables, y el talon del dicho pié lo tiene tapadó debajo de una especie de disco orlado con unos agujeros redondos, y en el centro un circulo menor; descanzan estas doz piezas sobre una figura redondeada, con varias delineaciones; en la parte superior de su plan hay una linea de division, con tres lineas curvas y paralelas; en la inferior un medio circulo eliptico tendido horizontalmente con dos medios circulos elipticos verticales, y debajo de este grupo varios agregados sueltos, ademas se ven obliquamente tres perlas.

El inmediato aunque variado, sin apartarse del tipo original, nos manifiesta en primer lugar un disco ovalado dividido en dos partes iguales; la superior orlada, y conteniendo en su campo cuatro pales (termino de blason) y en la inferior una figura ovalada y para timbre un circulo orlado acompañado lateralmente por dos otros mitades de piezas curvas. En el plan del medio se vé una curvilinea. A su lado doz figuras paralelas y verticalas, y tres accesorios distribuidos con simetria.

Llegamos à la tercera y ultima division de esta losa, y consiste en dos escudos acolados en una situacion recta; en el campo del primero el que tiene una division formada por una linea vertical, y sobre ella una figura medio circular y angular con un circulo pequeño en la base. El segundo está orlado con ciertas divisiones regulares en su campo. Ambo estriban sobre doz ornatos arquitectonicos.

Yá llegamos al ultimo grupo, y ofrece una media vestidura al estilo militar de medio cuerpo arriba, se vé un orden de puntos redondos con otro orden final de plumas al parecer, y para accesorios unos ramales frondosas y triomphales.

. . . .

rieure a une orle ou bordure large avec quatre barres perpendiculaires au-dessus d'une ligne horizontale; celle inférieure est oblongue et terminée par trois courbes ou volutes. Au-dessus du premier écusson est un serpent placé sur deux cercles reposant sur deux bandes égales; au-dessus du second est un globe, ou, pour mieux dire, une section cylindrique.

A la deuxième ligne ou division, en commençant toujours par la droite, nous voyons d'abord un pied caché en partie par des ornements pendants qu'on ne peut définir. Le talon est recouvert par une sorte de disque avec des points ronds, et un petit cercle au centre; le tout repose sur une figure circulaire avec diverses délinéations; en haut est une ligne de séparation avec trois autres lignes courbes et parallèles; dans la partie inférieure est un demi-cercle elliptique horizontal, avec deux petits demi-cercles elliptiques verticaux. Au-dessous de ce groupe sont divers ornements, entre autres, trois perles placées obliquement.

Le groupe suivant, varié sans s'écarter cependant du type original, fait voir d'abord un disque ovale séparé en deux parties égales; la première, bordée d'une orle, contient quatre pals (en termes de blason), et celle de dessous également ovale est terminée par un demi-cercle accompagné latéralement de deux petites parties circulaires. Sur le côté sont deux figures parallèles, verticales, et trois ornements distribués avec symétrie.

Arrivés à la troisième division, nous trouvons deux écussons accolés l'un à l'autre; le champ du premier, qui est bordé d'une orle, est séparé en deux par une ligne verticale, et le centre est occupé par une figure moitié circulaire, moitié angulaire, avec un petit cercle à la base. Le second a aussi son orle avec plusieurs divisions régulières. Tous deux réposent sur deux ornements qui semblent architectoniques.

Enfin, le dernier groupe offre une sorte de vêtement militaire destiné à couvrir le bas du corps; on y remarque des points rangés en rond, et plus bas, selon l'apparence, une rangée de plumes. Le reste semble consister en un rameau triomphal.

. . . .

Nous nous sommes bornés à extraire du *Supplément* ces descriptions détaillées de quelques uns des bas-reliefs de *Palenque*, dans le double but 1° de conserver, pour ainsi dire, le portrait exact de productions d'art que chaque année endommage maintenant au point que bientôt il n'en restera plus que d'informes vestiges; 2° pour répondre d'avance aux imputations de légèreté ou d'inexactitude qu'on pourrait être tenté de faire, dans un but quelconque, au capitaine Dupaix, sur-tout pour lui opposer des voyageurs plus récents. Les lecteurs attentifs remarqueront sans doute avec quelle simplicité, et avec quelle minutie Dupaix décrit les objets qu'il a devant les yeux. Si l'on se rappelle ensuite l'authenticité de l'expédition, ordonnée par son gouvernement, on reconnaîtra que ses travaux descriptifs méritent toute confiance, ainsi que les dessins exécutés sous ses yeux; car il a dû s'efforcer non seulement de faciliter l'explication, si elle devenait possible un jour, des bas-reliefs historiques ou hiéroglyphiques de *Palenque*, mais aussi de conserver l'image fidèle d'objets que les voyageurs venus après lui ne retrouveraient plus dans le même état.

C. F.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

NOTES ET DOCUMENTS DIVERS.

N° I.

EXTRAIT

DU VOYAGE D'ANTONIO DEL RIO

AUX RUINES DE PALENQUE,

EN 1787,

ET DÉTAILS SUR QUELQUES AUTRES ANTIQUITÉS

DES PAYS ENVIRONNANTS[1].

On a pu voir dans le Discours préliminaire, page VIII, que le manuscrit d'Antonio del Rio, dépourvu des douze planches qui, selon les indications contenues dans le texte, devaient l'accompagner, avait été détourné des archives de Mexico, publié à Londres, et réclamé ensuite par le gouvernement mexicain.

L'original de ce document précieux est désormais soustrait aux regards du monde savant, à moins qu'une circonstance heureuse ne permette de le publier plus tard avec les dessins qui furent exécutés en 1787, si toutefois ces dessins ne sont pas entièrement perdus. Dans ce cas c'est une perte que les antiquaires déploreront avec raison, car le rapprochement avec les dessins de Castañeda eût été une chose fort utile; mais du moins le contenu du manuscrit d'Antonio del Rio restera. La traduction anglaise qui en a été faite en 1822 suppléera au texte espagnol, et la traduction de seconde main, si l'on peut s'exprimer ainsi, que M. Warden a faite de cette dernière, en français, servira encore à en propager la connaissance. Ce travail de notre savant collaborateur n'est qu'un extrait; mais son esprit consciencieux est un sûr garant de l'importance et de l'exactitude de cette analyse. Nous ne pouvons donc mieux faire que de reproduire ici ce qu'il a tiré de l'ouvrage dont il s'agit, persuadés qu'on y trouvera tout ce que l'original contient d'intéressant.

Ce fut le 3 mai 1787 que le capitaine Antonio del Rio, par suite des ordres du roi d'Espagne, en date du 15 mai 1786, arriva sur l'emplacement des ruines dites de *Palenque,* accompagné des Indiens qui devaient lui en faciliter l'exploration. Voici les détails que contient son rapport, daté du 24 juin 1787:

SITUATION DES RUINES.

Elles étaient connues sous le nom de *Casas de piedra,* maisons de pierre, et situées à la distance de quinze milles de *Palenque*[2], la dernière ville au nord, dans le district de Carmen, province de Ciudad Real de Chiapa. A deux lieues d'une chaîne de hauteurs qui sépare le royaume de Guatemala du Yucatan, coule la petite rivière Micol qui, courant vers l'ouest, va joindre la grande rivière de Tulija dont les eaux se dirigent du côté de la province de Tabasco.

[1] Ce chapitre a été tiré en grande partie par M. Warden, de l'ouvrage publié à Londres en 1822, sous le titre de: *Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenque, in the kingdom of Guatemala, in Spanish America; translated from the original manuscript report of captain don Antonio del Rio;* etc. — M. Warden a primitivement communiqué cet article à la Société de Géographie

[2] Il s'agit ici, sans doute, de la ville ou du village de *Palenque Nuevo.*

C'est à partir de la Micol que l'on commence à monter à ces ruines; et à la distance d'une demi-lieue, où cette rivière reçoit un petit ruisseau appelé Otolum, on rencontre des monceaux de pierres qui rendent le passage très difficile pendant une autre demi-lieue. En gagnant la hauteur on aperçoit quatorze bâtiments en pierre, dont quelques uns sont en plus mauvais état que les autres, mais où l'on voit encore très distinctement plusieurs chambres.

Au pied de la plus haute montagne de la chaîne dont nous avons parlé, est une plaine ou surface rectangulaire de neuf cents pieds en largeur, et de treize cent cinquante en longueur, au centre de laquelle, et sur un tertre de soixante pieds de haut, est située la plus grande des constructions qu'on ait découvertes. Elle est environnée par d'autres édifices, dont cinq au nord, quatre au midi, un au sud-ouest et trois à l'est. Des restes d'autres bâtiments s'étendent à l'est et à l'ouest, le long des montagnes, et à environ trois ou quatre lieues de rayon, ce qui peut faire supposer que cette ville comprenait une étendue de sept ou huit lieues; mais la largeur diminue considérablement, et n'est plus que d'une demi-lieue au point situé vers la rivière Micol, où les ruines se terminent.

Le site est très beau, le climat délicieux et le sol fertile. Les *sapotes*, les *acquacates*, les *camotes*, le *yuca* ou *cassava*, le plantain et d'autres fruits sauvages y croissent en grand nombre. Les rivières abondent en poissons, tels que le *moharra*, le *bobo*, et la tortue. On trouve, dans les petits ruisseaux, des crabes et de petits coquillages.

DESCRIPTION DES RUINES.

L'intérieur du grand édifice est d'un style d'architecture qui se rapproche du gothique. Sa construction rude et massive lui assure une grande durée. On entre du côté de l'est par un portique ou corridor qui a cent huit pieds de long, et par une porte de neuf pieds de large. Il est supporté par des piliers polis, et de forme rectangulaire, sans piédestaux ni bases, au-dessus desquels piliers sont quatre pierres carrées unies, et de plus d'un pied d'épaisseur, formant une architrave, avec des espèces de boucliers en stuc, comme ornements extérieurs *; enfin, sur ces pierres est un autre bloc, aussi rectangulaire, de cinq pieds de long, sur six de large, s'étendant sur deux des piliers. Des médaillons ou compartiments en stuc, contenant diverses figures de même matière, paraissent avoir dû servir de décoration aux appartements *, et l'on présume, d'après des restes de têtes qu'on peut encore distinguer, que ces figures étaient les bustes d'une suite de rois ou seigneurs de ce pays. Entre les médaillons on a pratiqué une rangée de fenêtres semblables à des niches, allant d'une extrémité de la muraille à l'autre. Quelques unes sont carrées; d'autres ont la forme d'une croix grecque; d'autres encore, qui complètent cette figure, sont carrées, et ont deux pieds de haut environ, sur huit pouces de profondeur *.

Derrière ce corridor est une cour carrée, où l'on descend par un escalier de sept degrés. La partie nord est tout-à-fait en ruine; mais on peut encore voir qu'autrefois il y avait un corridor et une chambre semblables à ceux de la partie est. Du côté sud sont quatre petites chambres, qui n'ont qu'une ou deux petites fenêtres, aussi semblables à celles déja décrites. Le côté ouest est pareil en tous points à son parallèle, à l'exception que les ornements en stuc qui le décorent sont beaucoup plus grossiers et ridicules. Les figures sont des espèces de masques grotesques, avec une couronne et une longue barbe comme celle d'un bouc, et au-dessous deux croix grecques *.

En avançant dans la même direction, on trouve une autre cour, semblable en longueur à celle ci-dessus, mais ayant moins de largeur, avec un passage qui l'entoure; elle communiquait avec le côté opposé. Dans ce passage sont deux chambres pareilles à celles dont on a parlé, et une galerie intérieure donnant d'un côté sur la cour, et de l'autre sur la campagne.

Dans cette partie de l'édifice on voit encore les restes de quelques piliers, avec des *relievos* (bas-reliefs) représentant, à ce que l'on croit, le sacrifice de quelque malheureux Indien *.

* L'ouvrage original renvoie à des dessins qui ne se trouvent pas dans l'ouvrage anglais d'où ceci est tiré. Il en est de même des passages suivants marqués d'un astérisque.

En retournant du côté du midi, il existe une tour de quarante-huit pieds de haut, renfermant une autre tour intérieure [1], avec des fenêtres pour éclairer les degrés qui conduisent à son sommet.

Derrière les quatre chambres déja mentionnées, il y en a deux autres de plus grande dimension, assez bien décorées, toutefois selon la manière grossière des Indiens, et qui peuvent avoir servi d'oratoires. Parmi les ornements il y a quelques stucs émaillés. Les têtes grecques représentent des objets sacrés *.

Derrière les oratoires sont des appartements qui s'étendent du nord au sud, chacun de quatre-vingt-un pieds de long sur sept de large; ils ne contiennent qu'un seul objet digne de remarque; c'est une pierre de forme elliptique; son plus grand diamètre est à-peu-près de quatre pieds, et son plus petit de trois; cette pierre est scellée dans la muraille à trois pieds environ du pavé.

Au-dessous de cette pierre est un bloc uni et rectangulaire, de plus de six pieds de long, sur trois pieds quatre pouces de large et sept pouces d'épaisseur, placé sur quatre pieds, comme une table, avec une figure en bas-relief qui semble la soutenir. Sur les bords de cette table, ainsi que sur plusieurs pierres et stucs, il y a des caractères ou symboles dont la signification est inconnue.

A l'extrémité du dernier appartement, et au niveau du pavé, est une ouverture de six pieds de long, sur plus de trois pieds de large, conduisant par un escalier à un passage souterrain, dans lequel on découvrit d'autres ouvertures. Il y avait dans cet escalier, et à des distances régulières, des paliers ayant chacun une porte. A la seconde on fut obligé d'allumer des flambeaux pour continuer la descente, qui se termine par une pente très douce. Cet escalier a un tournant à angles droits, à l'extrémité duquel est une autre porte communiquant à une chambre de cent quatre-vingt-douze pieds de long, et presque aussi large que celles déja décrites. Il y a en outre une autre chambre semblable, éclairée par des fenêtres donnant vue sur un corridor qui fait face au midi, et qui conduit à l'intérieur de l'édifice. Les seuls objets dignes d'être notés sont quelques pierres polies, de sept pieds et demi de long, sur trois pieds neuf pouces, placées sur quatre soutiens de forme carrée en maçonnerie, et s'élevant à environ un pied et demi du sol. Ces pierres étaient disposées en forme d'alcôves, ce qui fit penser qu'elles avaient pu servir d'endroit pour reposer.

Au midi de cet édifice il en existe un autre, situé sur une éminence d'environ cent vingt pieds d'élévation, et dont l'architecture est du même style; sa forme est celle d'un parallélogramme; il est soutenu par des piliers carrés, et a une galerie intérieure; on y remarque un salon de soixante pieds de long sur dix et demi de large, avec un fronton représentant des figures tenant des enfants dans leurs bras, toutes de grandeur naturelle. Ces bas-reliefs sont exécutés en stuc et les personnages sont sans tête *.

Dans l'intérieur de la galerie, et de chaque côté de la porte donnant dans le salon, sont trois pierres de trois pieds de haut sur trois de large, toutes couvertes de figures symboliques en bas-reliefs. La galerie et le salon sont pavés en entier.

En quittant cette construction et traversant les ruines de plusieurs autres, ou peut-être des bâtiments qui formaient les dépendances du principal édifice, on descend dans une petite vallée, ou espace découvert, qui conduit à une maison ayant, comme celle ci-dessus, une galerie et un salon, à la porte duquel est un ornement en stuc dont le style prouve la superstition de ceux qui l'ont imaginé *. A l'est de cet édifice on en rencontre trois petits formant un triangle; chacun d'eux est un bâtiment carré, de cinquante-quatre pieds de long sur trente-trois de large, de même construction que les premiers, mais ayant sur le toit des espèces de tourelles de neuf pieds de haut, chargées d'ornements et de devises en stuc. Dans l'intérieur du premier de ces bâtiments, et à l'extrémité de la galerie presque entièrement détruite, est un salon ayant une petite chambre à chaque extrémité, et au centre duquel est un oratoire de plus de neuf pieds en carré, présentant de chaque côté de l'entrée une pierre placée perpendiculairement, sur laquelle est un bas-relief représentant un homme *.

Le devant de l'oratoire est occupé par trois pierres qui représentent des sujets allégoriques. La décoration extérieure est une espèce de moulure en petites briques de stuc chargées de bas-reliefs; le pavé de l'oratoire est très uni et a huit pouces d'épaisseur. Après y avoir creusé à la profondeur d'un pied et demi, on trouva un petit vase de vaisselle en terre, d'environ un pied de diamétre, joint horizontalement, avec de la chaux, à un autre de même forme et grandeur. A un pied plus bas était une pierre de forme circulaire, de plus

[1] Il y a ici une erreur matérielle rectifiée par la description de Dupaix, qui a donné non seulement une vue extérieure, mais aussi la coupe intérieure de cette tour, laquelle ne fait voir qu'une seule construction renfermant l'escalier.

* Voir la note au bas de la page 4

grande dimension, au-dessous de laquelle on découvrit, dans une cavité cylindrique, une lance armée d'un caillou, deux petites pyramides coniques, et la figure d'un œuf en pierre noirâtre cristallisée (qui est commune dans ce pays, et connue sous le nom de *Challa*); de plus, deux petites jarres avec des couvercles, contenant de petites pierres et une boule de vermillon *.

Ces objets furent trouvés au centre de l'oratoire, et on découvrit pareillement de petites pierres dans les angles intérieurs près de l'entrée *.

Les deux autres édifices étaient semblables pour la construction, et ne variaient que dans les sujets allégoriques représentés sur les bas-reliefs. Le devant du second oratoire consistait en trois pierres comme celles ci-dessus; ayant fait une excavation, on y trouva les mêmes objets que ceux qu'on avait découverts dans le premier oratoire, et il en fut de même du troisième.

Les bâtiments du nord étant presque totalement détruits, on n'a pu en donner aucune description.

Dans la direction sud-ouest on trouve un édifice dont l'architecture ressemble à celle des précédents. Il y a un corridor et un salon, sans ornements ni bas-reliefs.

On a recueilli près de ce bâtiment, et en fouillant dans d'autres endroits des ruines, les objets suivants:

1° Un vase de terre, contenant quelques petites pièces de *Challa*, en forme de lancettes;

2° Un autre vase aussi de terre, contenant quelques ossements et des dents;

3° Des parties de chaux, de mortier, et quelques briques brûlées.

* Voir la note au bas de la page 4

N° II.

AUTRES RUINES

DANS LES CONTRÉES VOISINES DE PALENQUE.

DOCUMENTS FOURNIS PAR ANTONIO DEL RIO.

Le capitaine Antonio del Rio a joint à son rapport quelques détails sur d'autres bâtiments en pierre, situés à vingt lieues au sud de Mérida, entre la paroisse appelée Mona y Ticul et la ville de Nocacab. Il les tenait du révérend père Thomas de Soza, franciscain du couvent de Mérida, qu'il rencontra à *Palenque*.

Un de ces édifices, que les naturels appellent *Oxmutal*, a résisté aux ravages du temps, et est encore assez bien conservé. Il est situé sur une éminence de soixante pieds de haut, et a six cents pieds sur chaque façade. Les appartements, le corridor extérieur, les piliers, étaient ornés de figures *in medio relievo*, de serpents, de lézards, etc., en stuc. On y voit des statues d'hommes avec des palmes à la main, et dans l'attitude de gens qui dansent en frappant du tambour; elles ressemblent à celles trouvées dans les ruines de *Palenque*.

On rencontre à huit lieues au nord de Mérida des débris de murailles d'autres bâtiments, qui augmentent à mesure qu'on s'avance vers l'est.

On voit aussi dans le voisinage de la rivière Lagartos, près d'une ville nommée *Mani*, actuellement sous la juridiction des franciscains, un pilori de forme conique, situé au milieu de la principale place; et au midi est un palais d'une très grande antiquité, ressemblant à celui de *Palenque*.

Suivant les traditions, cet édifice était occupé, lors de l'arrivée des Espagnols, par un petit prince indien nommé Htulrio, qui le céda aux franciscains, pendant qu'on leur construisait un couvent; après quoi il servit d'hôpital pendant plusieurs années. Htulrio ne put donner d'autres renseignements sur ce palais, sinon qu'il avait été habité par ses ancêtres.

On doit tirer de là, dit le rapporteur, quelques lumières sur l'antiquité très reculée des édifices de *Palenque*, ensevelis pendant tant de siècles sous des forêts impénétrables, inconnus à tous les historiens du Nouveau-Monde, et dont pas un seul ne fait mention.

Suivant le rapport du franciscain, il y a beaucoup d'autres bâtiments semblables sur la route de Mérida à Bacalar, au nord et au sud, dont la description est inutile, tant pour éviter la prolixité, que parceque l'identité des habitants de Yucatan et de *Palenque* semble démontrée par la grande analogie de leurs coutumes, de leurs édifices, et par la connaissance des arts, dont on découvre des traces dans ces monuments que la faux du temps n'a pas encore totalement renversés.

Au commencement du rapport, del Rio fait observer qu'on peut conclure que ce peuple a eu des relations avec les Romains, à cause de la situation des édifices, et d'un aqueduc souterrain en pierre, d'une grande solidité, qui passe sous le plus grand monument.

Si l'on examine avec attention, dit-il, les bas-reliefs des oratoires, on doit croire que les habitants de ces lieux vivaient dans une extrême superstition; car on retrouve dans leurs allégories les sujets fabuleux des Phéniciens, des Grecs, des Romains, et d'autres nations reculées. On peut donc en conclure naturellement que quelques individus de ces peuples ont poussé leurs conquêtes jusqu'à ce pays, où ils ont pu rester assez long-temps, pour que des tribus indiennes soient parvenues à imiter d'une manière rude et grossière les idées que leurs vainqueurs cherchaient à leur inculquer.

En se reportant aux avantages du sol et du climat dont on a parlé, il ajoute: Ces circonstances, et les travaux qu'il a fallu que ces peuples exécutassent pour élever ces monuments, sans le secours du fer et d'autres métaux (dont l'emploi semble leur avoir été inconnu), permettent de penser qu'ils menaient une vie plus paisible et plus heureuse que celle que donnent les raffinements du luxe dans nos grandes villes.

Ils pouvaient commercer avec leurs voisins, sans craindre les longueurs et les frais des voyages par terre; car les rivières coulant au nord, à l'est et à l'ouest, servaient à leurs communications.

La Tulija leur ouvrait la province de Tabasco, la côte de Catasaja; et la rivière Chacamal, qui se jette dans le grand Usumasinta, leur offrait une route courte et commode jusqu'au royaume de Yucatan, avec lequel ils faisaient sans doute leur principal commerce.

N° III.

OPINION DE DOMINGO JUARROS

SUR L'ANCIENNE VILLE DE PALENQUE.

Domingo Juarros donne, dans sa description de Guatemala, les détails suivants sur *Palenque* [1] : Santo Domingo Palenque, dit-il, est un village de la province de Tzendales, situé sur la frontière des intendances de Ciudad Réal et de Yucatan, dans une position fort salubre; il ne renferme toutefois qu'une faible population, et n'est célèbre que par les ruines d'une ville opulente, qu'on remarque dans son voisinage, et qui a été appelée Ciudad del Palenque. C'était vraisemblablement autrefois la capitale d'un grand empire, dont l'histoire n'est pas parvenue jusqu'à nous.

Cette métropole, comme un autre Herculanum, avec cette différence qu'elle n'a pas été ensevelie sous les laves d'un autre Vésuve, mais cachée aussi, pendant des siècles, au milieu d'un immense désert, est restée inconnue jusque vers l'année 1750. A cette époque, quelques Espagnols, ayant pénétré dans l'affreuse solitude qui l'environne, furent tout étonnés de se voir au milieu des ruines d'une ville jadis superbe, qui avait six lieues de circonférence. La solidité de ses édifices, la magnificence de ses monuments publics, n'étaient pas surpassées en importance par sa grande étendue; et des temples, des autels, des divinités, des sculptures et des pierres monumentales attestent sa haute antiquité. Les hiéroglyphes, les symboles et les emblèmes découverts dans ces temples ont une ressemblance si frappante avec ceux des Égyptiens, qu'on serait tenté de croire qu'une colonie de cette nation a fondé la ville de *Palenque* ou de Culhuacan; il en est de même de celle de Tulha dont on voit encore des vestiges près du village d'Ocotzingo, dans le même district [2].

[1] L'auteur parle ici de *Palenque Nuevo*.

[2] *Compendio de la historia de la ciudad de Guatemala, escrito por el R. D. Domingo Juarros, presbitero secular de este arrobispado, que comprehende los preliminares de dicha historia; en Guatemala*, 1809-1818. *V. part. I, chap.* 2.



Hr Delaporte.   Lith. de Thierry Frères, Succ. de Engelmann

N° IV.

EXTRAIT

DES VUES DES CORDILLIÈRES

ET

MONUMENTS DES PEUPLES INDIGÈNES DE L'AMÉRIQUE,

PAR

M. DE HUMBOLDT.

. . . .

Les recherches sur les monuments élevés par des nations à demi barbares, outre l'intérêt qu'elles présentent sous le rapport de l'art et sous le rapport historique, ont encore un autre intérêt qu'on pourrait nommer psycologique; elles offrent à nos yeux le tableau de la marche uniforme et progressive de l'esprit humain. Les ouvrages des premiers habitants du Mexique tiennent le milieu entre ceux des peuples scythes et les monuments antiques de l'Indostan. Quel spectacle imposant nous offre le génie de l'homme, parcourant l'espace qu'il y a depuis les tombeaux de Tinian et les statues de l'île de Pasques, jusqu'aux vestiges du temple mexicain de *Mitla;* et depuis les idoles informes que renfermait ce temple, jusqu'aux chefs-d'œuvre du ciseau de Praxitèle et de Lysippe!

. . . .

BUSTE D'UNE PRÊTRESSE AZTÈQUE.

J'ai placé en tête de mon atlas pittoresque un reste précieux de la sculpture aztèque antique; c'est un buste en basalte, conservé à Mexico dans le cabinet d'un amateur éclairé, M. *Dupé,* capitaine au service de sa majesté catholique. Cet officier instruit qui, dans sa jeunesse, a puisé le goût des arts en Italie, a fait plusieurs voyages dans l'intérieur de la Nouvelle-Espagne, pour étudier les monuments mexicains [1].

. . . .

Le buste, représenté dans sa grandeur naturelle et de deux côtés [2], frappe sur-tout par une espèce de coiffe qui a quelque ressemblance avec le voile ou *calantica* des têtes d'Isis, des Sphinx, des Antinoüs, et d'un grand nombre d'autres statues égyptiennes. Il faut observer cependant que, dans le voile égyptien, les deux bouts qui se prolongent au-dessous des oreilles sont le plus souvent très minces et pliés transversalement. Dans une statue d'Apis qui se trouve au Musée Capitolin, les bouts sont convexes par-devant, et striés longitudinalement, tandis que la partie postérieure, celle qui touche le cou, est plane et non arrondie comme dans la coiffe mexicaine. Cette dernière présente la plus grande analogie avec la draperie striée qui entoure les têtes enclavées dans les chapiteaux des colonnes de Tentyris, comme on peut s'en convaincre en consultant les dessins exacts que M. Denon en a donnés dans son *Voyage en Égypte.*

Peut-être les bourrelets cannelés qui, dans l'ouvrage mexicain, se prolongent vers les épaules, sont-ils des masses de cheveux semblables aux tresses que l'on voit dans une statue d'Isis, ouvrage grec qui est placé dans la bibliothéque de la Villa-Ludovisi, à Rome. Cet arrangement extraordinaire des cheveux frappe sur-tout dans le revers du buste, qui présente une immense bourse attachée au milieu par un nœud. Le célèbre Zoega

[1] Il est hors de doute que M. de Humboldt entend désigner, sous le nom de *Dupé*, le capitaine *Dupaix*, dont nous publions les relations dans le présent ouvrage. La désignation de son titre, et l'indication des recherches auxquelles il s'est livré pendant les voyages scientifiques exécutés par ordre de sa majesté catholique, dans l'intérieur des provinces mexicaines, ne permettent pas d'hésiter sur l'identité : c'est le même dont M. de Humboldt parle dans sa lettre à M. Latour Allard, en le désignant par son vrai nom de *Dupaix*, lettre écrite quinze ans plus tard (28 juillet 1826), et que nous avons imprimée à la suite du Discours préliminaire.

[2] Ce morceau sera placé, ainsi que plusieurs autres, dans les planches supplémentaires, après celles qui tiennent immédiatement aux trois relations de Dupaix. — *Voir Planches supplém.* n° 1.

m'a assuré avoir vu une bourse tout-à-fait semblable dans une petite statue d'Osiris, en bronze, au Musée du cardinal Borgia, à Veletri.

Le front de la prêtresse aztèque est orné d'une rangée de perles qui bordent un bandeau très étroit. Ces perles n'ont été observées dans aucune statue de l'Égypte; elles indiquent les communications qui existaient entre la ville de Ténochtitlan, l'ancien Mexico, et les côtes de la Californie, où l'on en pêchait un très grand nombre. Le cou est enveloppé d'un mouchoir triangulaire, auquel pendent vingt-deux grelots ou glands placés avec beaucoup de symétrie. Ces grelots, comme la coiffe, se retrouvent dans un grand nombre de statues mexicaines, dans des bas-reliefs et des peintures hiéroglyphiques. Ils rappellent les petites pommes et les fruits de grenade qui étaient attachés à la robe du grand-prêtre des Hébreux.

Sur le devant du buste, et à un demi-décimètre de hauteur au-dessus de sa base, on remarque de chaque côté les doigts du pied, mais il n'y a point de mains, ce qui indique l'enfance de l'art[1]. On croit reconnaître, sur le revers, que la figure est assise ou même accroupie. Il y a lieu de s'étonner que les yeux soient sans pupilles, tandis qu'on les trouve indiquées dans le bas-relief découvert récemment à Oaxaca[2].

Le basalte de cette sculpture est très dur et d'un brun noir; c'est du vrai basalte, auquel sont mêlés quelques grains de péridot, et non de la pierre lydique ou du porphyre à base de grünstein, que les antiquaires appellent communément basalte égyptien. Les plis de la coiffe, et sur-tout les perles, sont d'un grand fini, quoique l'artiste, dépourvu de ciseaux d'acier, et travaillant peut-être avec les mêmes outils de cuivre mêlé d'étain, que j'ai rapportés du Pérou, ait dû trouver de grandes difficultés dans l'exécution.

Ce buste a été dessiné très exactement, sous les yeux de M. *Dupé*, par un élève de l'Académie de peinture de Mexico. Il a 0m38 de hauteur sur 0m19 de largeur. Je lui ai laissé la dénomination de *buste d'une prêtresse* qu'on lui donne dans le pays. Il se pourrait cependant qu'il représentât quelque divinité mexicaine, et qu'il eût été placé originairement parmi les dieux pénates. La coiffe et les perles qui se retrouvent dans une idole découverte dans les ruines de Tezcuco, et que j'ai déposée au cabinet du roi de Prusse, à Berlin, autorisent cette conjecture : l'ornement du cou et la forme *non monstrueuse* de la tête rendent plus probable que le buste représente simplement une femme aztèque. Dans cette dernière supposition les bourrelets cannelés qui se prolongent vers la poitrine ne pourraient être des tresses, car le grand-prêtre ou *tepanteohuatzin* coupait les cheveux aux vierges qui se dévouaient au service du temple[3].

. . . .

PYRAMIDES.

Parmi ces essaims de peuples qui, depuis le septième jusqu'au douzième siècle de notre ère, parurent successivement sur le sol mexicain, on en compte cinq: les Toltèques, les Cicimèques, les Alcolhuès, les Tlascaltèques, et les Aztèques, qui, malgré leurs divisions politiques, parlaient la même langue, suivaient le même culte, et construisaient des édifices pyramidaux qu'ils regardaient comme des *téocallis*, c'est-à-dire

[1] Malgré la conformation donnée par le sculpteur à ces parties de la statue, on pourrait supposer, en raison de la place qu'elles occupent, que ce sont les mains qui sont figurées, et que ni les jambes ni les pieds ne l'ont été dans ce morceau.

[2] L'observation faite ici par M. de Humboldt est importante. Généralement, dans les statues et les bas-reliefs mexicains, la pupille est indiquée. Cependant on a pu déja s'apercevoir, par les morceaux qui font partie de la présente collection, que les yeux ne présentent pas toujours cette particularité. Nous citerons notamment les figures représentées sous les numéros 6 et 14, première expédition; 11, troisième expédition, etc. Quant à la citation que fait M. de Humboldt du bas-relief *trouvé récemment à Oaxaca*, et qu'il a fait graver dans son ouvrage, sous le titre de *Triomphe d'un Guerrier*, qu'il nous soit permis d'être en contradiction avec lui, non sous le rapport de l'indication ou de la non indication de la pupille, mais sous le rapport plus important du lieu où a été découvert ce bas-relief, et de la signification qui lui est donnée. Ce bas-relief est évidemment l'un de ceux de la façade extérieure du grand temple de *Palenque*. Nous avons dit déja que des copies ou répétitions de plusieurs dessins de Castañeda avaient circulé entre les mains des savants. M. de Humboldt eut connaissance de quelques unes. Celle dont il s'agit lui fut communiquée par M. Cervantes, professeur de botanique à Mexico, et il la fit graver par F. Pinelli, à Rome. On conçoit combien il était facile alors d'être induit en erreur sur le lieu où ce bas-relief avait été trouvé, l'existence même de *Palenque* étant encore une hypothèse. Nous devons ajouter que M. de Humboldt déclare « qu'il est bien éloigné de prononcer sur un monument aussi extraordinaire, et qu'il n'a pas eu occasion d'examiner lui-même. » Cette sage réserve était d'autant plus de saison, que c'étaient *d'autres personnes* qui avaient transmis le dessin à M. Cervantes, en lui assurant « que ce bas-relief, trouvé près de la ville d'Oaxaca, était sculpté dans une roche noirâtre, très dure, et avait plus d'un mètre de hauteur. » A l'égard de la signification que peut avoir cette sculpture, il était aussi facile de se méprendre en la regardant comme un morceau isolé; peut-être sera-t-il possible un jour de lui attribuer son véritable sens, en la considérant comme faisant partie d'une série nombreuse de bas-reliefs qui ornent extérieurement, ainsi que nous l'avons dit, le grand temple de *Palenque*.

[3] M. de Humboldt parle sans doute du culte pratiqué par les Mexicains de Montezuma; mais, si l'idole dont il s'agit faisait partie, comme il se pourrait, d'une série d'antiquités antérieures; si elle provenait d'un peuple détruit par ces mêmes Mexicains, ou anéanti par une autre cause, avant les ères connues en Amérique, qui sait ce que pourrait avoir été le culte de ce peuple primitif?

comme les maisons de leurs dieux. Ces édifices, quoique de dimensions très différentes, avaient tous la même forme : c'étaient des pyramides à plusieurs assises, et dont les côtés suivaient exactement la direction du méridien et du parallèle du lieu. Le téocalli s'élevait au milieu d'une vaste enceinte carrée et entourée d'un mur. Cette enceinte, qu'on peut comparer au περίβολος des Grecs, renfermait des jardins, des fontaines, les habitations des prêtres, quelquefois même des magasins d'armes; car chaque maison d'Indien Mexicain, comme le temple de Baal-Bérith, brûlé par Abiméleck, était une place forte. Un grand escalier conduisait à la cime de la pyramide tronquée. Au sommet de cette plate-forme se trouvaient une ou deux chapelles en forme de tour, qui renfermaient les idoles colossales de la divinité à qui le téocalli était dédié. Cette partie de l'édifice doit être regardée comme la plus essentielle [1]; c'est le ναός, ou plutôt le σηκὸς des temples grecs. C'est là aussi que les prêtres entretenaient le feu sacré.

Par l'ordonnance particulière de l'édifice que nous venons d'indiquer, le sacrificateur pouvait être vu d'une grande masse de peuple à-la-fois. On distinguait de loin la procession des *teopixqui*, montant ou descendant l'escalier de la pyramide [2].

L'intérieur de l'édifice servait à la sépulture des rois et des principaux personnages mexicains. Il est impossible de lire les descriptions qu'Hérodote et Diodore de Sicile ont laissées du temple de Jupiter-Bélus, sans être frappé des traits de ressemblance qu'offrait ce monument babylonien avec les téocallis d'Anahuac.

Lorsque les Mexicains ou Aztèques, une des sept tribus des Anahuatlacs (peuples riverains), arrivèrent, l'an 1190, dans la région équinoxiale de la Nouvelle-Espagne, ils y trouvèrent déja les monuments pyramidaux de *Téotihuacan*, de *Cholula* ou *Chalollan* et de *Papantla*. Ils attribuèrent ces grandes constructions aux Toltèques, nation puissante et civilisée qui habitait le Mexique cinq cents ans plus tôt, qui se servait de l'écriture hiéroglyphique, et qui avait une année et une chronologie plus exactes que celles de la plupart des peuples de l'ancien continent. Les Aztèques ne savaient pas avec certitude si d'autres tribus avaient habité le pays d'Anahuac avant les Toltèques. En regardant ces maisons de Dieu, de Téotihuacan et de Chalollan, comme l'ouvrage de ce dernier peuple, ils leur assignaient la plus haute antiquité dont ils eussent l'idée. *Il serait cependant possible qu'elles eussent été construites avant l'invasion des Toltèques*, c'est-à-dire avant l'année 648 de l'ère vulgaire. Ne nous étonnons pas que l'histoire d'aucun peuple mexicain ne commence avant le septième siècle, époque à laquelle le plateau mexicain offrait déja une civilisation bien plus avancée que le Danemarck, la Suède et la Russie.

Le téocalli de Mexico était dédié à Tezcatlipoca, la première des divinités aztèques après Téotl, qui est l'être suprême et invisible, et à Huitzilopochtli, le dieu de la guerre. Il fut construit par les Aztèques sur le modèle des pyramides de Téotihuacan, seulement six ans avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Cette pyramide tronquée, appelée par Cortez le temple principal, avait à sa base quatre-vingt-dix-sept mètres de largeur, et à-peu-près cinquante-quatre mètres de hauteur. Il n'est pas surprenant qu'un édifice de ces dimensions ait pu être détruit peu d'années après le siége de Mexico; en Égypte il reste à peine quelques vestiges des énormes pyramides qui s'élevaient au milieu des eaux du lac Mœris, et qu'Hérodote dit avoir été ornées de statues colossales; les pyramides de Porsenna, dont la description paraît un peu fabuleuse, et dont quatre, d'après Varron, avaient plus de quatre-vingts mètres de hauteur, ont également disparu en Étrurie.

Mais, si les conquérants européens ont renversé les téocallis des Aztèques, ils n'ont pas réussi également à détruire des monuments plus anciens, ceux que l'on attribue à la nation toltèque.

Le groupe des pyramides de *Téotihuacan* se trouve dans la vallée de Mexico, à huit lieues de distance au nord-est de la capitale, dans une plaine qui porte le nom de *Micoalt* ou de *Chemin des morts*. On y observe encore deux grandes pyramides dédiées au soleil (*Tonatiuh*) et à la lune (*Meztli*), et entourées de plusieurs

[1] Malheureusement c'est celle qui n'existe plus sur aucun téocalli, la destruction en ayant été plus facile que celle du reste de l'édifice. Cependant la pyramide de *Guatusco*, nommée dans le pays *el Castillo*, faisait encore exception il y a vingt-cinq ans. *Voir première expédition, planche IX.*

[2] L'auteur fait encore allusion au culte des Aztèques ou Mexicains du seizième siècle, tel que nous l'avons pu connaître. Mais, si ces temples ou *téocallis* ont été construits, non seulement par une nation plus ancienne qu'eux, les Toltèques, mais par une nation plus ancienne encore, ainsi que M. de Humboldt en admet lui-même la possibilité (comme on le verra plus loin), ce qui reculerait l'époque de leur construction bien des siècles avant l'ère vulgaire, on concevra que rien du culte de ces nations ne soit connu aujourd'hui. Leurs temples ou autels ont été, sans nul doute, appropriés à un culte différent, modificatif ou subversif du premier; et il faut se garder, en recherchant l'histoire de ces importants monuments, de leur assigner l'usage d'un culte qui, peut-être, n'était pas né lorsque des nations primitives les élevèrent. Nous ne nous permettrons qu'une fois cette observation.

centaines de petites pyramides qui forment des rues dirigées exactement du nord au sud et de l'est à l'ouest. Des deux grands téocallis, l'un a cinquante-cinq, l'autre quarante-quatre mètres d'élévation perpendiculaire; la base du premier a deux cent huit mètres de long; d'où il résulte que le Tonatiuh Yztaqual, d'après les mesures de M. Oteyza, prises en 1803, est plus élevé que le Mycérinus ou la troisième des grandes pyramides de Djizeh en Égypte, et que la longueur de sa base est à-peu-près celle du Cephren. Les petites pyramides qui entourent les grandes maisons de la lune et du soleil, ont à peine neuf à dix mètres d'élévation. D'après la tradition des indigènes, elles servaient à la sépulture des chefs de tribus. Autour du Chéops et du Mycérinus en Égypte, on distingue aussi huit petites pyramides placées avec beaucoup de symétrie, et parallèlement aux faces des grandes. Les deux téocallis de Téotihuacan avaient quatre assises principales; chacune d'elles était subdivisée en petits gradins dont on distingue encore les arêtes. Leur noyau est d'argile mêlée de petites pierres; il est revêtu d'un mur épais de *tezontli* ou amygdaloïde poreuse. Cette construction rappelle celle d'une des pyramides de Sakharah, qui a six assises, et qui, d'après le récit de Pococke, est un amas de cailloux et de mortier jaune, revêtu par dehors de pierres brutes. A la cime des grands téocallis mexicains se trouvaient deux statues colossales du soleil et de la lune; elles étaient de pierre et enduites de lames d'or; ces lames furent enlevées par les soldats de Cortez. Lorsque l'évêque Zumaragua, religieux franciscain, entreprit de détruire tout ce qui avait rapport au culte, à l'histoire et aux antiquités des peuples indigènes de l'Amérique, il fit aussi briser les idoles de la plaine de Micoalt. On y découvre encore les restes d'un escalier construit en grandes pierres de taille, et qui conduisait anciennement à la plate-forme du téocalli.

A l'est du groupe des pyramides de Téotihuacan, en descendant la Cordillière vers le golfe du Mexique, dans une forêt épaisse appelée *Tajin*, s'élève la pyramide de *Papantla.* C'est le hasard qui l'a fait découvrir à des chasseurs espagnols, il n'y a pas trente ans[1]; car les Indiens se plaisent à cacher aux blancs tout ce qui est l'objet d'une antique vénération. La forme de ce téocalli, qui a eu six, peut-être même sept étages, est plus élancée que celle de tous les autres monuments de ce genre; sa hauteur est à-peu-près de dix-huit mètres, tandis que la longueur de sa base n'est que de vingt-cinq; il est par conséquent presque de moitié plus bas que la pyramide de Caïus Cestius, à Rome, qui a trente-trois mètres de hauteur. Ce petit édifice est tout construit en pierres de taille d'une grandeur extraordinaire, et d'une coupe très belle et très régulière; trois escaliers mènent à sa cime; le revêtement de ses masses est orné de sculptures hiéroglyphiques, et de petites niches qui sont disposées avec beaucoup de symétrie; le nombre de ces niches paraît faire allusion aux trois cent dix-huit signes simples et composés des jours du *Cempohualilhuitl*, ou calendrier civil des Toltèques.

Le plus grand, le plus ancien[2], et le plus célèbre de tous les monuments pyramidaux d'Anahuac, est le téocalli de *Cholula.* On l'appelle aujourd'hui la *montagne faite à mains d'homme.* A le voir de loin, on serait en effet tenté de le prendre pour une colline naturelle couverte de végétation. C'est dans son état de dégradation actuelle qu'elle est représentée[3].

Une vaste plaine, celle de la Puebla, est séparée de la vallée de Mexico par le chemin de montagnes volcaniques qui se prolongent depuis le Popocatepelt vers Rio Frio et le pic du Telapon. Cette plaine fertile, mais dénuée d'arbres, est riche en souvenirs qui intéressent l'histoire mexicaine; elle renferme les chefs-lieux des trois républiques de Tlascala, de Huexocingo et de Cholula, qui, malgré leurs dissensions continuelles, n'en résistaient pas moins au despotisme et à l'esprit d'usurpation des rois aztèques.

La petite ville de Cholula que Cortez, dans ses lettres à l'empereur Charles-Quint, compare aux villes les plus populeuses de l'Espagne, compte à peine aujourd'hui seize mille habitants. La pyramide se trouve à l'est de la ville, sur le chemin qui mène de Cholula à la Puebla. Elle est très bien conservée du côté de l'ouest, et c'est cette face que présente le dessin. La plaine de Cholula offre ce caractère de nudité qui est propre à des plateaux élevés de deux mille deux cents mètres au-dessus du niveau de l'Océan. On distingue sur le premier plan quelques pieds d'agaves et de dragonniers; dans le lointain on découvre la cime couverte de neige du volcan d'Orizaba, montagne colossale de cinq mille deux cent quatre-vingt-quinze mètres d'élévation absolue.

Le téocalli de Cholula a quatre assises, toutes d'une hauteur égale. Il paraît avoir été exactement orienté d'après les quatre points cardinaux; mais, comme les arêtes des assises ne sont pas très distinctes, il est difficile de reconnaître exactement leur direction primitive. Ce monument pyramidal a une base plus étendue que celle de tous les édifices du même genre trouvés dans l'ancien continent. Je l'ai mesuré avec

[1] M. de Humboldt publiait ceci en 1810. — [2] Qui sait? — [3] *Voir Planches supplém.* nº 2.



soin, et je me suis assuré que sa hauteur perpendiculaire n'est que de cinquante-quatre mètres, mais que chaque côté de sa base a quatre cent trente-neuf mètres de longueur. Torquemada lui donne soixante-dix-sept, Bétancourt soixante-cinq, Clavigero soixante-un mètres de hauteur. Bernal Diaz del Castillo, simple soldat dans l'expédition de Cortez, s'amusa à compter les gradins des escaliers qui conduisaient à la plate-forme des téocallis; il en trouva cent quatorze au grand temple de Tenochtitlan, cent dix-sept à celui de Tezcuco, et cent vingt à celui de Cholula. La base de la pyramide de Cholula est deux fois plus grande que celle du Chéops, mais sa hauteur excède de très peu celle du Mycérinus. En comparant les dimensions de la Maison du Soleil à Teotihuacan, avec celles de la pyramide de Cholula, on voit que le peuple qui construisit ces monuments remarquables avait l'intention de leur donner la même hauteur, mais des bases dont la longueur serait dans le rapport d'un à deux. Quant à la proportion entre la base et la hauteur, on la trouve très différente dans les divers monuments. Dans les trois grandes pyramides de Djizeh, les hauteurs sont aux bases comme 1 à 1 $^{7}/_{10}$; dans la pyramide de Papantla, chargée d'hiéroglyphes, ce rapport est comme 1 à 1 $^{4}/_{10}$; dans la grande pyramide de Teotihuacan, comme 1 à 3 $^{7}/_{10}$; et dans celle de Cholula comme 1 à 7 $^{8}/_{10}$.

Ce dernier monument est construit en briques non cuites (*xamilli*), qui alternent avec des couches d'argile. Des Indiens de Cholula m'ont assuré que l'intérieur de la pyramide est creux, et que lors du séjour de Cortez dans leur ville, leurs ancêtres y avaient caché un grand nombre de guerriers pour fondre inopinément sur les Espagnols. Les matériaux dont ce téocalli est construit, et le silence des historiens de ce temps, rendent cette assertion peu probable.

On ne peut cependant révoquer en doute qu'il n'y eût dans l'intérieur de cette pyramide, comme dans d'autres téocallis, des cavités considérables qui servaient à la sépulture des indigènes; une circonstance particulière les a fait découvrir. Il y a sept à huit ans qu'on a changé la route de Puebla à Mexico, qui passait jadis au nord de la pyramide. Pour aligner cette route on a percé la première assise, de sorte qu'un huitième en est resté isolé comme un monceau de briques. C'est en faisant cette percée qu'on a trouvé dans l'intérieur de la pyramide une maison carrée, construite en pierres, et soutenue par des poutres de cyprès chauve (*cupressus disticha*). Elle renfermait deux cadavres, des idoles en basalte, et un grand nombre de vases vernissés et peints avec art. On ne se donna pas la peine de conserver ces objets, mais on assure avoir vérifié avec soin que cette maison, couverte de briques et de couches d'argile, n'avait aucune issue. En supposant que la pyramide fût construite non par les Toltèques, premiers habitants de Cholula, mais par des prisonniers que les Cholulains avaient faits sur les peuples voisins, on pourrait croire que ces cadavres étaient ceux de quelques malheureux esclaves que l'on avait fait périr à dessein dans l'intérieur du téocalli. Nous avons reconnu les restes de cette maison souterraine, et nous avons observé une disposition particulière des briques, tendant à diminuer la pression que le toit devait éprouver. Comme les indigènes ne savaient pas faire de voûtes[1], ils plaçaient des briques très larges horizontalement, de manière que celles de dessus dépassassent les inférieures; il en résultait un assemblage par gradins, qui suppléait en quelque sorte au cintre gothique, et dont on a aussi trouvé des vestiges dans quelques édifices égyptiens. Il serait intéressant de creuser une galerie à travers le téocalli de Cholula, pour en examiner la construction intérieure; et il est étonnant que le desir de trouver des trésors cachés n'ait pas déja fait tenter cette entreprise. Pendant mon voyage au Pérou, en visitant les vastes ruines de la ville de Chimù, près de Mansiche, je suis entré dans l'intérieur de la fameuse *Huaca de Toledo*, tombeau d'un prince péruvien, dans lequel Garci Gutierez de Toledo découvrit, en perçant une galerie en 1576, pour plus de cinq millions en or massif, comme cela est prouvé par les livres de comptes conservés à la mairie de Truxillo.

Le grand téocalli de Cholula, appelé aussi la montagne de briques non cuites (*Tlalchihualtepec*), avait à sa cime un autel dédié à *Quetzacoalt*, le dieu de l'air.

. . . .

Il existe encore aujourd'hui parmi les Indiens de Cholula une tradition très remarquable, d'après laquelle la grande pyramide n'aurait pas été destinée primitivement au culte de Quetzacoalt. Après mon retour en Europe, en examinant à Rome les manuscrits mexicains de la bibliothèque du Vatican, j'ai vu que cette même tradition se trouve consignée dans un manuscrit de Pedro de Los Rios, religieux dominicain, qui, en 1566, copia sur les lieux toutes les peintures hiéroglyphiques qu'il put se procurer :

[1] Nous verrons dans le cours de cet ouvrage que la voûte à plein cintre se trouve dans quelques uns de ces anciens monuments.

« Avant la grande inondation (*Apachihuiliztli*) qui eut lieu quinze mille huit ans après la création du monde, le pays d'Anahuac était habité par des géants (*Tzocuillixéque*). Tous ceux qui ne périrent pas furent transformés en poissons, à l'exception de sept qui se réfugièrent dans des cavernes. Lorsque les eaux se furent écoulées, un de ces géants, Xelhua, surnommé l'architecte, alla à Cholula où, en mémoire de la montagne Tlaloc, qui avait servi d'asile à lui et à six de ses frères, il construisit une colline artificielle en forme de pyramide. Il fit fabriquer les briques dans la province de Tlamanalco, au pied de la Sierra de Cocotl; et pour les transporter à Cholula, il plaça une file d'hommes qui se les passaient de main en main. Les dieux virent avec courroux cet édifice, dont la cime devait atteindre les nues; irrités contre l'audace de Xelhua, ils lancèrent du feu sur la pyramide. Beaucoup d'ouvriers périrent, l'ouvrage ne fut point continué, et on le consacra dans la suite au dieu de l'air, Quetzacoalt. »

Cette histoire rappelle d'anciennes traditions de l'Orient, que les Hébreux ont conservées dans leurs livres saints.

. . . .

La plate-forme de la pyramide de Cholula, sur laquelle j'ai fait un grand nombre d'observations astronomiques, a quatre mille deux cents mètres carrés.

. . . .

Nous avons indiqué plus haut la grande analogie de construction que l'on observe entre les téocallis mexicains et le temple de Bel ou Bélus, à Babylone; cette analogie avait déja frappé M. Zoega, bien qu'il n'eût pu se procurer que des descriptions très incomplètes du groupe des pyramides de Teotihuacan. Selon Hérodote qui visita Babylone et qui vit le temple de Bélus, ce monument pyramidal avait huit assises; sa hauteur était d'un stade; la largeur de sa base égalait sa hauteur; le mur qui formait son enceinte extérieure avait deux stades en carré. (Un stade commun olympique avait cent quatre-vingt-trois mètres; le stade égyptien n'en a que quatre-vingt-dix-huit.) La pyramide était construite de briques et d'asphalte; elle avait un temple à sa cime et un autre près de sa base.

. . . .

Aucun des auteurs anciens, ni Hérodote, ni Strabon, ni Diodore, ni Pausanias, ni Arrien, ni Quinte-Curce, n'indiquent que le temple de Bélus fût orienté d'après les quatre points cardinaux, comme le sont les pyramides égyptiennes et mexicaines.

. . . .

Ces téocallis ont été construits dans l'intervalle qui s'est écoulé entre l'époque de Mahomet et celle du règne de Ferdinand et Isabelle, et l'on ne voit pas sans étonnement que des édifices américains, dont la forme est presque identique avec celle d'un des plus anciens monuments des rives de l'Euphrate, appartiennent à des temps si voisins de nous[1].

En considérant sous un même point de vue les monuments pyramidaux de l'Égypte, de l'Asie et du nouveau continent, on voit que, malgré l'analogie de leur forme, ils avaient une destination très différente. Les pyramides réunies en groupe à Djizeh et à Sakharah, en Égypte; la pyramide triangulaire de la reine des Scythes, Zarina, dont la hauteur était d'un stade et la largeur de trois, et qui était ornée d'une figure colossale; les quatorze pyramides étrusques que l'on dit avoir été renfermées dans le labyrinthe du roi Porsenna, à Clusium, avaient été construites pour servir de sépulture à des personnages illustres. Rien n'est plus naturel aux hommes que de marquer la place où reposent les restes de ceux dont ils chérissent la mémoire. Ce sont d'abord de simples monceaux de terre, et par la suite, des *tumulus* d'une hauteur surprenante. Ceux des Chinois et des Thibétains n'ont que quelques mètres d'élévation; plus à l'ouest les dimensions vont en augmentant : le *tumulus* du roi Alyattes, père de Crésus, en Lydie, avait six stades, celui de Ninus, plus de dix stades en diamètre; le nord de l'Europe offre les sépultures du roi scandinave Gormus et de la reine Daneboda, couvertes de monceaux de terre qui ont trois cents mètres de largeur et plus de trente mètres de hauteur. Ces *tumulus* se retrouvent dans les deux hémisphères, en Virginie et en Canada, comme au Pérou,

[1] Nous ne hasarderons pas de combattre cette assertion d'un homme dont nous sommes habitués à respecter les opinions; mais nous appellerons sur ce point l'attention des savants antiquaires, et nous leur signalerons la contradiction qui existe entre ce passage et celui que nous avons rapporté page 11, où M. de Humboldt dit : « Il serait possible que ces Maisons de Dieu, de Teotihuacan et de ChololIan, eussent été construites avant l'in- « vasion des Toltèques, c'est-à-dire avant l'année 648 de l'ère vulgaire. » M. de Humboldt ajoute : « Ne nous étonnons pas que l'histoire des Toltèques « soit aussi incertaine que l'histoire des Pelasges et des Ausoniens. » Or, si l'on admet une possibilité de construction antérieure a l'année 648, et si l'on fait attention au degré de civilisation que suppose l'érection de tels monuments, est-ce par siécles ou par années qu'il faut compter?

où de nombreuses galeries, construites en pierre et communiquant entre elles par des puits, remplissent l'intérieur des *huacas* ou collines artificielles. Le luxe de l'Asie a su orner ces monuments rustiques, en leur conservant leur forme primitive : les tombeaux de Pergame sont des cônes de terre élevés sur un mur circulaire qui paraît avoir été revêtu de marbre.

Les téocallis ou pyramides mexicaines étaient à-la-fois des temples et des tombeaux. La partie essentielle et principale était la chapelle, à la cime de l'édifice. Au commencement de la civilisation, les peuples choisissent des lieux élevés pour sacrifier aux dieux. Les premiers autels, les premiers temples furent érigés sur des montagnes. Si ces montagnes sont isolées, on se plaît à leur donner des formes régulières, en les coupant par assises, et en pratiquant des gradins pour monter plus facilement au sommet; les deux continents offrent de nombreux exemples de ces collines divisées en terrasses et revêtues de murs en briques ou en pierres. Les téocallis ne me paraissent autre chose que des collines artificielles élevées au milieu d'une plaine et destinées à servir de base aux autels; rien en effet de plus imposant qu'un sacrifice qui peut être vu par tout un peuple à-la-fois. Les pagodes de l'Indostan n'ont rien de commun avec les temples mexicains; celle de Tanjore est une tour à plusieurs assises, mais l'autel ne se trouve pas à la cime du monument.

La pyramide de Bel était en même temps le temple et le tombeau de ce dieu : Strabon ne parle pas même de ce monument comme d'un temple, il le nomme simplement le tombeau de *Bélus*. En Arcadie, le *tumulus* qui renfermait les cendres de Calisto portait à sa cime un temple de Diane : Pausanias le décrit comme un cône fait de main d'hommes et couvert d'une antique végétation. Voilà un monument très remarquable dans lequel le temple n'est plus qu'un ornement accidentel; il sert pour ainsi dire de passage entre les pyramides de Sakharah et les téocallis mexicains.

. . . .

J'ai pu reconnaître la structure intérieure de la pyramide de Cholula en deux endroits différents; savoir, près du sommet, à la face opposée au volcan Popocatepelt, et du côté du nord où la première assise est traversée par le nouveau chemin qui conduit de Puebla à Mexico. C'est en creusant ce chemin que l'extrémité de l'assise a été détachée du reste de la masse. Le dessin représente cette partie détachée[1] : on y reconnaît des couches de briques qui alternent avec des couches d'argile. Les briques ont généralement huit centimètres de hauteur sur quarante de longueur; il m'a paru qu'elles n'étaient pas cuites, mais seulement séchées au soleil; il se peut cependant aussi qu'elles aient subi une légère cuisson, et que l'humidité de l'air les ait rendues friables. Peut-être que les couches d'argile qui séparent celles de briques ne se trouvent pas dans l'intérieur de la pyramide, dans les parties qui supportent le poids énorme de la masse entière.

. . . .

MONUMENT DE XOCHICALCO.

Le monument remarquable de *Xochicalco* est regardé dans le pays comme un monument militaire. Au sud-est de la ville de Cuernavaca (l'ancien *Quauhnahuac*) sur la pente occidentale de la Cordillière d'Anahuac, dans cette région heureuse que les habitants désignent par le nom de région tempérée, parcequ'il y règne un printemps perpétuel, s'élève une colline isolée qui, d'après les mesures barométriques de M. Alzate, a cent dix-sept mètres au-dessus de sa base. Cette colline se trouve à l'ouest du chemin qui conduit de Cuernavaca au village de Miacatlan. Les Indiens l'appellent en langue mexicaine ou aztèque, *Xochicalco* ou *maison des fleurs*. Nous verrons dans la suite de cette notice que l'étymologie de ce nom est aussi incertaine que l'époque de la construction du monument que l'on attribue aux Toltèques. Cette nation est pour les antiquaires mexicains ce que les Pélasges ont été long-temps pour les antiquaires de l'Italie. Tout ce qui se perd dans la nuit des temps est regardé comme l'ouvrage d'un peuple chez lequel on croit trouver les premiers germes de la civilisation.

La colline de Xochicalco est une masse de rocs à laquelle la main de l'homme a donné une forme conique assez régulière, et qui est divisée en cinq assises ou terrasses, dont chacune est revêtue de maçonnerie. Les assises ont à-peu-près vingt mètres d'élévation perpendiculaire. Elles se rétrécissent vers la cime comme dans les téocallis ou les pyramides aztèques, dont le sommet était orné d'un autel. Toutes les terrasses sont

[1] *Voir Planches supplém.* N° 3.

inclinées vers le sud-ouest, peut-être pour faciliter l'écoulement de l'eau des pluies très abondantes dans cette région. La colline est entourée d'un fossé assez profond et très large, de sorte que tout le retranchement a près de quatre mille mètres de circonférence. La grandeur de ces dimensions ne doit pas nous étonner : sur le dos des Cordillières du Pérou, et à des élévations qui égalent presque celle du Pic de Ténériffe, nous avons vu, M. Bonpland et moi, des monuments plus considérables encore. Les plaines du Canada offrent des lignes de défense et des retranchements d'une longueur extraordinaire. Tous ces ouvrages américains ressemblent à ceux que l'on découvre journellement dans la partie orientale de l'Asie, où des peuples de race mongole, sur-tout ceux qui sont le plus avancés en civilisation, ont construit des murailles qui séparent des provinces entières.

Le sommet de la colline de Xochicalco présente une plate-forme oblongue qui, du nord au sud, a soixante-douze mètres, et de l'est à l'ouest, quatre-vingt-six mètres de longueur. Cette plate-forme est entourée d'un mur de pierres de taille, dont la hauteur excède deux mètres, et qui servait à la défense des combattants. C'est au centre de cette place d armes spacieuse que l'on trouve les restes d'un monument pyramidal qui avait cinq assises,et dont la forme ressemble à celle des téocallis que nous venons de décrire. La première assise seule en a été conservée; c'est celle dont le dessin se trouve ici[1]. Les propriétaires d'une sucrerie voisine ont été assez barbares pour détruire la pyramide, en arrachant des pierres qu'ils ont employées dans la construction de leurs fours. Les Indiens de Tatlama assurent que les cinq assises existaient encore en 1750; et d'après les dimensions du premier gradin, on peut supposer que tout l'édifice avait vingt mètres d'élévation. Ses faces sont exactement orientées d'après les quatre points cardinaux. La base de l'édifice a vingt mètres sept centimètres de long sur dix-sept mètres quatre centimètres de large. On ne découvre, et cette circonstance est très frappante, aucun vestige d'escalier qui conduise vers la cime de la pyramide, où l'on assure avoir trouvé jadis un siége de pierre (*ximotlalli*) orné d'hiéroglyphes.

Les voyageurs qui ont examiné de près cet ouvrage des peuples indigènes de l'Amérique, ne peuvent assez admirer le poli et la coupe des pierres qui ont toutes la forme de parallélipipèdes, le soin avec lequel elles ont été unies les unes aux autres, sans que les joints aient été remplis de ciment, et l'exécution des reliefs dont les assises sont ornées. Chaque figure occupe plusieurs pierres à-la-fois, et les contours n'étant pas interrompus par les joints des pierres, on peut supposer que les reliefs ont été sculptés après que la construction de l'édifice était achevée. On distingue parmi les ornements hiéroglyphiques de la pyramide de Xochicalco des têtes de crocodile qui jettent de l'eau, et des figures d'hommes qui sont assis, les jambes croisées, à la manière des peuples de l'Asie. En considérant que l'édifice se trouve sur un plateau élevé de plus de treize cents mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et que les crocodiles n'habitent que les rivières voisines des côtes, on est étonné de voir que l'architecte, au lieu d'imiter des plantes et des animaux connus aux peuples montagnards, ait employé dans ces reliefs, avec une recherche particulière, les productions gigantesques de la zone torride[2].

Le fossé dont la colline est entourée, le revêtement des assises, le grand nombre d'appartements souterrains creusés dans le roc du côté du nord, le mur qui défend l'approche de la plate-forme, tout concourt à donner au monument de Xochicalco le caractère d'un monument militaire. Les naturels désignent même encore aujourd'hui les ruines de la pyramide qui s'élevait au milieu de la plate-forme, par un nom qui équivaut à celui de château-fort ou de citadelle. La grande analogie de forme que l'on remarque entre cette prétendue citadelle et les maisons des dieux aztèques (téocallis) me fait soupçonner que la colline de Xochicalco n'était autre chose qu'un temple fortifié. La pyramide de Mexitli ou le grand temple de Tenochtitlan renfermait aussi un arsenal dans son enceinte, et servait, pendant le siège, de place forte, tantôt aux Mexicains, tantôt aux Espagnols. Les livres saints des Hébreux nous apprennent que dans la plus haute antiquité les temples de l'Asie, par exemple celui de Baal-Bérith, à Sichem en Canaan, étaient à-la-fois des édifices consacrés au culte et des retranchements dans lesquels les habitants d'une ville se mettaient à couvert contre les attaques de l'ennemi. En effet, rien de plus naturel aux hommes que de fortifier les lieux dans lesquels ils conservent les dieux tutélaires de la patrie; rien de plus rassurant, lorsque la chose publique est

[1] *Voir Planches supplém.* N° 4.

[2] Malgré la description donnée par M. de Humboldt, il est difficile de reconnaître dans le dessin qui l'accompagne des têtes de crocodile. Ces têtes, comme presque toutes celles qui ont été sculptées par ces peuples sur leurs monuments, semblent être fantastiques, et n'appartenir pas plus au crocodile qu'à tel autre animal. Dès-lors l'induction qui en est tirée n'aurait que peu de fondement.

4
Pour mémoire.
Voir le dessin identique de Xochicalco 1re Expedition, Planche XXXI

5

en danger, que de se réfugier au pied de leurs autels, et de combattre sous leur protection immédiate. Chez les peuples dont les temples avaient conservé une des formes les plus antiques, celle de la pyramide de Bélus, la construction de l'édifice pouvait répondre au double usage du culte et de la défense [1]. Dans les temples grecs, le mur seul qui formait le περίβολος offrait un asile aux assiégés.

Les naturels du village voisin de Tetlama possèdent une carte géographique construite avant l'arrivée des Espagnols, et à laquelle on a ajouté quelques noms depuis la conquête : sur cette carte, à l'endroit où est situé le monument de Xochicalco, on trouve la figure de deux guerriers qui combattent avec des massues, et dont l'un est nommé Xochicatli, et l'autre Xicatetli. Nous ne suivrons pas ici les antiquaires mexicains dans leurs discussions étymologiques, pour apprendre si l'un de ces guerriers a donné le nom à la colline de Xochicalco, ou si l'image des deux combattants désigne simplement une bataille entre deux nations voisines, ou enfin, si la dénomination de *maison des fleurs* a été donnée au monument pyramidal parceque les Toltèques, comme les Péruviens, n'offraient à la divinité que des fruits, des fleurs et de l'encens.

. . . .

Le dessin du relief de la première assise a été copié d'après la gravure que M. Alzate en a publiée à Mexico en 1791 [2]. Je n'ai pas eu occasion de visiter moi-même ce monument remarquable. Lorsque, en arrivant à la Nouvelle-Espagne par la mer du Sud, je passai, au mois d'avril 1803, d'Acapulco à Cuernavacca, j'ignorais l'existence de la colline de Xochicalco, et je regrette de n'avoir pas pu vérifier par mes yeux la description qui en a été faite par M. Alzate, membre correspondant de l'académie des sciences de Paris [3]. Comme on a omis d'ajouter une échelle à la planche, je dois faire observer que la hauteur des deux figures qui sont assises les jambes croisées est de un mètre trois centimètres. Voyez en outre une dissertation publiée, depuis mon retour, par un jésuite mexicain très instruit, Piétro Marquez [4].

. . . .

RELIEF MEXICAIN

TROUVÉ A OAXACA.

Ce relief, un des restes les plus anciens de la sculpture mexicaine, a été trouvé il y a peu d'années près de la ville d'Oaxaca. Le dessin m'en a été communiqué par un naturaliste distingué, M. Cervantes, professeur de botanique à Mexico. Les personnes qui ont envoyé ce dessin à M. Cervantes lui ont assuré qu'il était copié avec le plus grand soin, et que le relief, sculpté dans une roche noirâtre et très dure, avait plus d'un mètre de hauteur [5].

Ceux qui ont fait une étude particulière des monuments toltèques et aztèques, doivent être frappés à-la-fois de l'analogie et des contrastes qu'offre le relief d'Oaxaca avec les figures que l'on trouve répétées dans les manuscrits hiéroglyphiques, dans les idoles, et sur le revêtement de plusieurs téocallis. Au lieu de ces hommes trapus, qui ont à peine cinq têtes de haut, et qui rappellent le plus ancien style étrusque, on

[1] Il semble utile d'ajouter que les temples chrétiens des premiers siècles ont souvent offert ce double caractère. L'église d'Étampes, en France, très bien conservée, avec ses créneaux et ses plates-formes, en est un exemple. Plus d'un siége a été soutenu dans nos édifices religieux du moyen âge.

[2] Ce dessin est tout-à-fait semblable à celui donné par Dupaix. Voir la *Planche XXXI* de la première Expédition.

[3] *Descripcion de las antiguedades de Xochicalco, por don Joseph Antonio Alzate y Ramirez; Mexico*, 1791. — [4] *Due antichi monumenti di architettura messicana illustrati da Pietro Marquez; Roma*, 1804. — Voir l'extrait de ce dernier ouvrage, à la fin de la première Expédition de Dupaix.

[5] Il faut se reporter, au sujet de ce bas-relief, à la note 3 mise au bas de la page 10 (*Notes et Docum. divers*). Mais, tout en rappelant l'assertion qu'elle contient à l'égard du lieu où ce monument aurait été trouvé, nous ajouterons une observation qui prend sa source dans la prudence que commandent ces sortes de conjectures sur les monuments antiques. Si le bas-relief dont il s'agit est symbolique, comme on peut le croire, et tient au culte ou à l'histoire du peuple qui l'a sculpté, il n'est pas impossible qu'il ait été répété en plusieurs endroits chez ce même peuple; il pourrait exister dans la série de bas-reliefs qui décorent la façade extérieure du grand temple de *Palenque*, en stuc et avec sept pieds de proportion, et être répété sur un rocher sculpté près d'Oaxaca, avec trois pieds de proportion seulement. Toutefois, les deux dessins sont tellement identiques, qu'il est difficile de croire que le dessinateur de l'expédition, Castañeda, et le dessinateur inconnu se soient rencontrés d'une manière si juste. — *Voir Planches supplém.* N° 5.

Au surplus, ces conjectures doivent tomber par l'effet d'une note mise par M. de Humboldt à la fin de son ouvrage, et dont nous n'avions pas connaissance en consignant nos observations au bas de la page 10. M. de Humboldt déclare dans cette note « que, d'après des renseignements reçus du « Mexique depuis la publication de la première partie de son ouvrage, cette sculpture remarquable n'a pas été trouvée à Oaxaca, mais plus au sud, « près de Guatimala, l'ancien *Quauhtemallan;* que cette circonstance éloigne encore plus les doutes qu'on pourrait élever sur l'origine d'un monument « si étrange; que, d'ailleurs, les anciens habitants de Guatimala étaient un peuple très cultivé, comme le prouvent les ruines d'une grande ville « située dans un endroit que les Espagnols appellent *el Palenque.* »

distingue sur le relief dont il s'agit un groupe de trois figures dont les formes sont élancées, et dont le dessin, assez correct, n'annonce plus la première enfance de l'art. On doit craindre sans doute que le peintre espagnol qui a copié cette sculpture d'Oaxaca, n'ait rectifié par-ci par-là les contours, peut-être même sans le vouloir, sur-tout dans le dessin des mains et des doigts de pieds; mais est-il permis de supposer qu'il ait changé la proportion des figures entières? Cette supposition ne perd-elle pas toute probabilité si l'on examine le soin minutieux avec lequel sont rendus la forme des têtes, les yeux, et sur-tout les ornements du casque? Ces ornements parmi lesquels on reconnaît des plumes, des rubans et des fleurs, ces nez, d'une grandeur extraordinaire, se retrouvent dans les peintures mexicaines conservées à Rome, à Veletri et à Berlin. Ce n'est qu'en rapprochant tout ce qui a été produit à la même époque, et par des peuples d'une origine commune, qu'on parvient à se former une idée exacte du style qui caractérise les différents monuments, si toutefois il est permis d'appeler style les rapports qu'on découvre entre une multitude de formes bizarres.

On pourrait demander encore si le relief d'Oaxaca ne date pas d'un temps où, après le premier débarquement des Espagnols, les sculpteurs indiens avaient déja connaissance de quelques ouvrages d'art des Européens. Pour discuter cette question, il faut se rappeler que trois ou quatre ans avant que Cortez se rendît maître du pays d'Anahuac, et que des religieux missionnaires empêchassent les naturels de sculpter autre chose que des figures de saints, Hernandez de Cordova, Antonio Alaminos et Grijalva avaient visité les côtes mexicaines depuis l'île de Cozumel et le cap Catoche, situé sur la péninsule de Yucatan, jusqu'à l'embouchure de la rivière de Panuco. Ces conquérants communiquèrent par-tout avec les habitants, qu'ils trouvèrent bien vêtus, réunis dans des villes populeuses, et infiniment plus avancés en civilisation que tous les autres peuples du nouveau continent. Il est probable que ces expéditions militaires laissèrent, entre les mains des habitants, des croix, des rosaires, et quelques images révérées par les chrétiens; il se pourrait aussi que ces images eussent passé de main en main, depuis les côtes jusque dans l'intérieur des terres, dans les montagnes d'Oaxaca. Mais est-il permis de supposer que la vue de quelques figures correctement dessinées ait fait abandonner des formes consacrées par l'usage de plusieurs siècles? Un sculpteur mexicain aurait sans doute copié fidèlement l'image d'un apôtre; mais dans un pays où, comme dans l'Hindostan et en Chine, les naturels tiennent avec la plus grande opiniâtreté aux mœurs, aux habitudes et aux arts de leurs ancêtres, aurait-il osé représenter un héros ou une divinité aztèque sous des formes étrangères et nouvelles? D'ailleurs, les tableaux historiques que des peintres mexicains ont faits après l'arrivée des Espagnols, et dont plusieurs se trouvent dans les débris de la collection de Boturini, à Mexico, font voir que cette influence des arts européens sur le goût des peuples de l'Amérique, et sur la correction de leurs dessins, a été très lente.

Il m'a paru indispensable d'indiquer les doutes que l'on peut élever sur l'origine du relief d'Oaxaca. Je l'ai fait graver à Rome, d'après le dessin qui m'en a été communiqué; mais je suis bien éloigné de prononcer sur un monument aussi extraordinaire et que je n'ai pas eu occasion d'examiner moi-même. L'architecture du palais de *Mitla,* l'élégance des *grecques* et des labyrinthes dont ses murs sont ornés, prouvent que la civilisation des peuples zapotèques était supérieure à celle des habitants de la vallée de Mexico. D'après cette considération, nous devons être moins surpris que le relief qui fixe notre attention ait été trouvé à Oaxaca, l'ancien *Huaxyacac,* qui était le chef-lieu du pays des Zapotèques. Si j'osais énoncer mon opinion particulière, je dirais qu'il me paraît plus facile d'attribuer ce monument à des Américains qui n'avaient point encore eu de communication avec les blancs, que de supposer que quelque sculpteur espagnol, qui avait suivi l'armée de Cortez, se soit amusé à faire cet ouvrage, en l'honneur du peuple vaincu, dans le style mexicain. Les naturels de la côte nord-ouest de l'Amérique n'ont jamais été comptés parmi les peuples très civilisés, et cependant ils sont parvenus à exécuter des dessins dans lesquels des voyageurs anglais ont admiré la justesse des proportions. (*Dixon's voyage, p.* 242.)

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que le relief d'Oaxaca représente un guerrier sorti du combat, et paré des dépouilles de ses ennemis. Deux esclaves sont placés aux pieds du vainqueur. Ce qui frappe le plus dans cette composition, ce sont les nez, d'une grandeur énorme, qui se trouvent répétés dans les six têtes vues de profil. Ces nez caractérisent essentiellement les monuments de sculpture mexicaine. Dans les tableaux hiéroglyphiques conservés à Vienne, à Rome, à Veletri, ou au palais du vice-roi, à Mexico, toutes les divinités, les héros, les prêtres même, sont figurés avec de grands nez aquilins, souvent percés vers la pointe, et ornés de l'amphisbène, ou du serpent mystérieux à deux têtes. Il se pourrait que cette physionomie extraordinaire indiquât quelque race d'hommes très différente de celle qui habite aujourd'hui ces contrées, et

dont le nez est gros, aplati, et d'une grandeur médiocre [1]. Mais il se pourrait aussi que les peuples aztèques eussent vu, comme le prince des philosophes (Platon, *de Republicâ*, lib. V), qu'il y a quelque chose de majestueux et de royal dans un gros nez, et qu'ils l'eussent considéré, dans leurs reliefs et dans leurs tableaux, comme le symbole de la puissance et de la grandeur morales.

La forme pointue des têtes n'est pas moins frappante, dans les dessins mexicains, que la grandeur des nez. En examinant ostéologiquement le crâne des naturels de l'Amérique, on voit, comme je l'ai déja observé ailleurs, qu'il n'y a pas de race sur le globe dans laquelle l'os frontal soit plus déprimé en arrière, ou qui ait moins de front. (*Blumenbach, decas quinta craniorum,* 1808, p. 14, tab. 46.) Cet aplatissement se trouve chez des peuples de la race cuivrée, qui n'ont jamais connu la coutume de produire des difformités artificielles, comme le prouvent les crânes d'Indiens Mexicains, Péruviens et autres, que nous avons rapportés, M. Bonpland et moi, et dont plusieurs ont été déposés au Muséum d'histoire naturelle, à Paris. Les Nègres donnent la préférence aux lèvres les plus grosses et les plus proéminentes; les Calmouks l'accordent aux nez retroussés. Un savant illustre, M. Cuvier (*Leçons d'Anatomie comparée,* t. II, p. 6), observe que les artistes grecs, dans les statues des héros, ont relevé la *ligne faciale* outre nature, de quatre-vingt-cinq à cent degrés. J'incline à croire que l'usage barbare introduit parmi quelques hordes sauvages de l'Amérique, de comprimer la tête des enfants entre deux planches, naît de l'idée que la beauté consiste dans cet aplatissement extraordinaire de l'os frontal, par lequel la nature a caractérisé la race mexicaine. C'est sans doute en suivant ce même principe de beauté que même les peuples aztèques, qui n'ont jamais défiguré la tête des enfants, ont représenté leurs héros et leurs principales divinités avec une tête beaucoup plus aplatie que ne l'est celle d'aucun des Caraïbes que j'ai vus au Bas-Orénoque.

Le guerrier figuré sur le relief d'Oaxaca offre un mélange de costumes très extraordinaire. Les ornements de sa coiffe, qui a la forme d'un casque, ceux de l'étendard qu'il a dans la main gauche et sur lequel on reconnaît un oiseau, comme sur l'étendard d'Ocotelolco, se retrouvent dans toutes les peintures aztèques. Le pourpoint, dont les manches sont longues et étroites, rappelle le vêtement que les Mexicains désignaient par le nom d'*ichcahuepilli;* mais le filet qui recouvre les épaules est un ornement qu'on ne retrouve plus parmi les Indiens. Au-dessous de la ceinture paraît la peau tigrée d'un jaguar, dont la queue n'a pas été coupée. Les historiens espagnols rapportent que les guerriers mexicains, pour paraître plus terribles dans le combat, portaient d'énormes casques de bois qui représentaient des têtes de tigre, dont la gueule était armée des dents de cet animal. Deux crânes, sans doute ceux d'ennemis vaincus, sont attachés à la ceinture du triomphateur. Ses pieds sont couverts d'une espèce de brodequins qui rappellent les σκελεαί ou *caligæ* des Grecs et des Romains.

Les esclaves représentés assis et les jambes croisées, aux pieds du vainqueur, sont très remarquables à cause de leurs attitudes et de leur nudité. Celui qui est placé à gauche ressemble à la figure de ces saints que l'on voit fréquemment dans des tableaux hindous, et que le navigateur Roblet a trouvés sur la côte nord-ouest de l'Amérique, parmi les peintures hiéroglyphiques des naturels du canal de Cox. (*Voyage de Marchand*, t. I, p. 312.) Il serait facile de reconnaître dans ce relief le bonnet phrygien et le tablier (περισῶμα) des statues égyptiennes, si l'on voulait suivre les traces d'un savant, Court de Gebelin, qui, emporté par une imagination ardente, a cru trouver dans le nouveau continent des inscriptions carthaginoises et des monuments phéniciens [2]. . . . .

[1] Tous les physiologistes sont disposés à reconnaître ici la vérité de l'observation faite par M. de Humboldt. Mais, en comparant soigneusement les peintures hiéroglyphiques des Aztèques avec des bas-reliefs plus anciens, peut-être, notamment ceux de *Palenque*, on est forcé de reconnaître une différence notable dans la conformation du nez et du front, qui sont bien plus prononcés dans leur prolongement et leur renversement en arrière chez les personnages de ces bas-reliefs, qu'ils ne le sont dans les peintures aztèques sur papier de maguey. Ces dernières montrent, il est vrai, des nez souvent disproportionnés avec le reste de la tête; mais on pourrait croire que cela est le résultat de l'enfance de l'art et de la maladresse dans l'exécution, comme cela est arrivé chez tous les peuples. Il est rare qu'un dessinateur inhabile ne fasse pas, comme les enfants qui s'essaient à crayonner, le nez trop grand pour les autres parties du visage. Il faut ajouter que si l'on tirait, sous ce rapport, une conclusion rigoureuse des peintures aztèques, pour la conformation réelle de la tête des personnages, il faudrait donc aussi tirer la même conclusion pour les bras, les jambes, tout le corps, qui sont d'une incorrection on ne peut plus grotesque et choquante! Mais dans les bas-reliefs de *Palenque*, c'est tout autre chose; les nez et les fronts ont bien ce développement et ce renversement extraordinaires que M. de Humboldt attribue *généralement* aux naturels de l'Amérique; mais le reste du corps, dans les sculptures de l'époque la plus avancée, offre, avec cette singularité de la tête, des contours réguliers et corrects. Ce n'est donc point par ignorance que la tête présente cette quasi-difformité, puisque le reste n'a rien de difforme. Faudrait-il donc, abondant avec M. de Humboldt dans la supposition de «*quelque race d'hommes très différente de celle qui habite aujourd'hui ces contrées,*» appliquer cette supposition particulièrement à l'ancienne population de *Palenque*, population qui aurait disparu par suite de causes aujourd'hui inconnues? Les recherches des savants éclairciront peut-être un jour ce point important.

[2] Voyez *Archæologia*, *or miscellaneous tracts relating to antiquity; published by the Society of antiquarians of London.* (*Vol. VIII*, p. 290.)

BAS-RELIEF ASTÈQUE

TROUVÉ A LA GRANDE PLACE DE MEXICO.

La cathédrale de Mexico est fondée sur les ruines du *téocalli,* ou de la maison, du dieu Mexitli. Ce monument pyramidal, construit par le roi *Ahuizotl,* en 1486, avait trente-sept mètres de hauteur, depuis sa base jusqu'à la plate-forme supérieure, d'où l'on jouissait d'une vue magnifique sur les lacs, sur la campagne environnante, parsemée de villages, et sur le rideau de montagnes qui entoure la vallée. Cette plate-forme, qui servait d'asile aux combattants, était couronnée par deux chapelles en forme de tours, dont chacune avait dix-sept à dix-huit mètres de haut; de sorte que tout le téocalli avait cinquante-quatre mètres d'élévation. Le monceau de pierres qui formait la pyramide de Mexitli a servi, après le siége de Tenochtitlan, pour exhausser la *Plaza mayor.* C'est en faisant des fouilles à huit ou dix mètres de profondeur que l'on découvrirait un grand nombre d'idoles colossales et d'autres restes de la sculpture aztèque. En effet, trois monuments curieux : la *pierre* dite *des sacrifices,* la statue colossale de la déesse *Teoyaomiqui,* et la *pierre du calendrier mexicain* ont été trouvées lorsque le vice-roi, comte de Revillagigedo, a fait aplanir la grande place de Mexico en abaissant le terrain. Une personne très digne de foi, qui avait été chargée de diriger ces travaux, m'a assuré que les fondations de la cathédrale sont entourées d'une innombrable quantité d'idoles et de reliefs, et que les trois masses de porphyre que nous venons de nommer sont les plus petites de celles qu'on découvrit alors, en fouillant jusqu'à la profondeur de douze mètres. Près de la *capilla del sagrario,* on découvrit une roche sculptée qui avait sept mètres de long, six de large et trois de haut. Les ouvriers, voyant qu'on ne pouvait parvenir à la retirer, voulurent la mettre en pièces, mais heureusement ils en furent détournés par un chanoine de la cathédrale, M. Gamboa, homme instruit et ami des arts.

La pierre que l'on désigne vulgairement par le nom de la *pierre des sacrifices* est de forme cylindrique; elle a trois mètres de largeur et onze décimètres de hauteur. Elle est entourée d'un relief dans lequel on reconnaît vingt groupes de deux figures, qui sont toutes représentées dans la même attitude. Une de ces figures est constamment la même : c'est un guerrier, peut-être un roi, qui a la main gauche appuyée sur le casque d'un homme qui lui offre des fleurs comme un gage de son obéissance [1]. M. Dupé [2], que j'ai eu occasion de citer au commencement de cet ouvrage, a copié tout le relief; je me suis assuré sur les lieux de l'exactitude de son dessin. . . . . Un groupe remarquable représente un homme barbu. On observe qu'en général les Indiens Mexicains ont un peu plus de barbe que le reste des indigènes de l'Amérique; il n'est même pas rare d'en voir avec des moustaches. Y aurait-il eu jadis une province dont les habitants portaient une longue barbe; ou celle qu'on remarque dans le relief est-elle postiche? Fait-elle partie de ces ornements fantastiques par lesquels les guerriers cherchaient à inspirer de la terreur à l'ennemi?

M. Dupé croit, ce me semble avec raison, que cette sculpture représente les conquêtes d'un roi aztèque. Le vainqueur est toujours le même; le guerrier vaincu porte le costume du peuple auquel il appartient, et dont il est, pour ainsi dire, le représentant. Derrière le vaincu est placé l'hiéroglyphe qui désigne la province conquise. Dans le *Recueil de Mendoza*, les conquêtes d'un roi sont de même indiquées par un bouclier ou un faisceau de flèches, placé entre le roi et les caractères symboliques ou armoiries des pays subjugués. Comme les prisonniers mexicains étaient immolés dans les temples, il paraîtrait assez naturel que les triomphes d'un roi guerrier fussent figurés autour de la pierre fatale sur laquelle le *topiltzin* (prêtre sacrificateur) arrachait le cœur à la malheureuse victime. Ce qui a fait sur-tout adopter cette hypothèse, c'est que la face supérieure de la pierre offre une rainure assez profonde qui paraît avoir servi pour faire écouler le sang.

Malgré ces apparences de preuves, j'incline à croire que la *pierre* dite *des sacrifices* n'a jamais été placée à la cime d'un téocalli, mais qu'elle était une de ces pierres appelées *témalacatl,* sur lesquelles se livrait le *combat de gladiateurs* entre le prisonnier destiné à être immolé et un guerrier mexicain.

La vraie *pierre des sacrifices,* celle qui couronnait la plate-forme des téocallis, était verte, soit de jaspe, soit peut-être de jade axinien; sa forme était celle d'un parallélipipède de quinze à seize décimètres de

[1] *Voir Planches supplém.* N° 6. — [2] Lisez *Dupaix*. Voir la note 1 au bas de la page 9, *Notes et Docum. div*

1re Partie

Planche supplementaire IV



F. Isabellard

6

3.

Lith. de Thierry Frères Succ. de Engelmann

longueur et d'un mètre de largeur; sa surface était convexe, afin que la victime, étendue sur la pierre, eût la poitrine plus élevée que le reste du corps. Aucun historien ne rapporte que cette masse de pierre verte ait été sculptée : la grande dureté des masses de jaspe et de jade s'opposait sans doute à l'exécution d'un bas-relief. En comparant le bloc cylindrique de porphyre trouvé sur la place de Mexico, à ces pierres oblongues sur lesquelles la victime était jetée lorsque le *topiltzin* s'en approchait, armé d'un couteau d'obsidienne, on conçoit aisément que ces deux objets n'offrent aucune ressemblance ni de matière, ni de forme.

Il est facile, au contraire, de reconnaître dans la description que des témoins oculaires nous ont donnée du *témalacatl* ou de la pierre sur laquelle combattait le prisonnier destiné au sacrifice, celle dont M. Dupé, a dessiné le relief. L'auteur inconnu de l'ouvrage publié par Ramusio, sous le titre de *Relazione d'un gentiluomo di Fernando Cortez*, dit expressément que le *témalacatl* avait la forme d'une meule de trois pieds de hauteur, ornée tout autour de figures sculptées, et qu'il était assez grand pour servir au combat de deux personnes. Cette pierre cylindrique couronnait un tertre de trois mètres d'élévation. Les prisonniers les plus distingués par leur courage ou par leur rang étaient réservés pour le sacrifice des gladiateurs. Placés sur le *témalacatl*, entourés d'une foule immense de spectateurs, ils devaient combattre successivement avec six guerriers mexicains : étaient-ils assez heureux pour les vaincre, on leur accordait la liberté en leur permettant de retourner dans leur patrie; si, au contraire, le prisonnier gladiateur succombait sous les coups d'un de ses adversaires, alors un prêtre, appelé *chalchiuhtepehua*, le traînait mort ou vivant à l'autel pour lui arracher le cœur.

Il se pourrait très bien que la pierre qui a été trouvée dans les fouilles faites autour de la cathédrale fût ce même *témalacatl* que le *gentiluomo* de Cortez assure avoir vu, près de l'enceinte du grand téocalli de Mexitli. Les figures du relief ont près de soixante décimètres de hauteur. Leur chaussure est très remarquable : le vainqueur a le pied gauche terminé par une espèce de bec qui paraît destiné à sa défense. On peut être surpris de trouver cette arme, à laquelle je ne connais rien d'analogue chez d'autres nations, seulement au pied gauche. Cette même figure, dont le corps trapu rappelle le premier style étrusque, tient le vaincu par le casque en le serrant de la main gauche. Dans un grand nombre de peintures mexicaines qui représentent des batailles, on voit des guerriers tenant ainsi des armes dans la main gauche : ils sont représentés agissant plutôt de cette main que de la main droite.

On pourrait croire, au premier coup d'œil, que cette bizarrerie tient à des habitudes particulières; mais, en examinant un grand nombre d'hiéroglyphes historiques des Mexicains, on reconnaît que leurs peintres plaçaient les armes tantôt dans la main droite, tantôt dans la main gauche, selon qu'il en résultait une disposition plus symétrique dans les groupes : j'en ai trouvé des exemples frappants en feuilletant le *Codex anonymus* du Vatican, dans lequel on trouve des Espagnols qui portent l'épée dans la main gauche. Cette bizarrerie de confondre la droite avec la gauche caractérise d'ailleurs le commencement de l'art; on l'observe aussi dans quelques reliefs égyptiens; on trouve même dans ces derniers des mains droites attachées à des bras gauches, d'où il resulte que les pouces paraissent attachés à l'extérieur des mains. De savants antiquaires ont cru reconnaître quelque chose de mystérieux dans cet arrangement extraordinaire que M. Zoëga n'attribue qu'au simple caprice ou à la négligence de l'artiste.

Je doute fort que le bas-relief qui entoure le *témalacatl*, et tant d'autres sculptures en porphyre basaltique, aient été exécutés en n'employant que des outils de jade ou d'autres pierres très dures. Il est vrai que j'ai cherché en vain à me procurer quelque ciseau métallique des anciens Mexicains, semblable à celui que j'ai rapporté du Pérou; mais Antonio de Herrera, dans le dixième livre de son histoire des Indes occidentales, dit expressément que les habitants de la province maritime de Zacatollan, située entre Acapulco et Colima, préparaient deux sortes de cuivres, dont l'un était dur et tranchant, et l'autre malléable : le cuivre dur servait pour fabriquer des haches, des armes et des instruments d'agriculture; le cuivre malléable était employé pour des vases, des chaudières et d'autres ustensiles nécessaires dans l'économie domestique. Or, la côte de Zacatollan ayant été sujette aux rois d'Anahuac, il ne paraît pas probable que dans les environs de la capitale du royaume on ait continué à sculpter les pierres par frottement, si l'on pouvait se procurer des ciseaux métalliques. Ce cuivre tranchant mexicain était sans doute mêlé d'étain, de même que l'outil trouvé à Vilcabamba, et cette hache péruvienne que Godin avait envoyée à M. de Maurepas et que le comte de Caylus crut être du cuivre *trempé*. . . . .

. . . .

RELIEF EN BASALTE,

REPRÉSENTANT LE CALENDRIER MEXICAIN.

. . . .

Ce monument précieux [1] qui avait déja été gravé à Mexico, il y a près de vingt ans, sert à confirmer une partie des idées que nous avons développées sur le calendrier mexicain. Cette pierre énorme a été trouvée au mois de décembre 1790, dans les fondations du grand temple de Mexitli, à la *Plaza mayor* de Mexico, à-peu-près soixante-dix mètres à l'ouest de la seconde porte du palais des vice-rois, et trente mètres au nord du marché des fleurs appelé *Portal de las flores,* à la petite profondeur de cinq décimètres. Elle était placée de manière que la partie sculptée ne pouvait être vue qu'en la mettant dans une position verticale. Cortez, en détruisant les temples, avait fait briser les idoles et tout ce qui tenait au culte ancien. Les masses de pierre qui étaient trop grandes pour qu'on les détruisît furent enterrées pour les soustraire aux yeux du peuple vaincu. Quoique le cercle qui renferme les hiéroglyphes des jours n'ait que trois mètres quatre centimètres de diamètre, on reconnaît que la pierre entière formait un parallélipipède rectangle de quatre mètres de longueur, d'autant de mètres de largeur, et d'un mètre d'épaisseur.

La nature de cette pierre n'est pas calcaire, comme l'affirme M. Gama, mais de porphyre trappéen gris-noirâtre, à base de wacke basaltique. En examinant avec soin des fragments détachés, j'y ai reconnu de l'amphibole, beaucoup de cristaux très alongés de feldspath vitreux, et, ce qui est assez remarquable, des paillettes de mica. Cette roche, fendillée et remplie de petites cavités, est dépourvue de quarz, comme presque toutes les roches de la formation de trapp. Comme son poids actuel est encore de plus de quatre cent quatre-vingt-deux quintaux (24,400 kilogrammes), et qu'aucune des montagnes qui entourent la ville à huit ou dix lieues de distance, n'a pu fournir un porphyre de ce grain et de cette couleur, on se figure aisément les difficultés que les Mexicains ont éprouvées pour transporter une masse si énorme au pied du *téocalli.* La sculpture en relief a le même fini que l'on trouve dans tous les ouvrages mexicains : les cercles concentriques, les divisions et les subdivisions sans nombre sont tracés avec une exactitude mathématique : plus on examine le détail de cette sculpture, plus on y découvre ce goût pour la répétition des mêmes formes, cet esprit d'ordre, ce sentiment de la symétrie, qui, chez des peuples à demi civilisés, remplacent le sentiment du beau.

Au centre de la pierre se présente le fameux signe *nahui ollin Tonatiuh* (le soleil dans ses quatre mouvements). Huit rayons triangulaires entourent le soleil : ces rayons se retrouvent dans le calendrier rituel, *tonalamatl,* dans les peintures historiques, par-tout où est figuré le soleil, *Tonatiuh.* Le nombre huit fait allusion à la division du jour et de la nuit en huit parties. Le dieu Tonatiuh est représenté ouvrant une large bouche armée de dents : cette bouche ouverte, cette langue qui en sort, rappellent la figure d'une divinité de l'Hindoustan, celle de *Kâla,* le Temps. D'après un passage du *Bhagavat-guita,* « *Kâla* engloutit les mondes, ouvrant une bouche enflammée, armée d'une rangée de terribles dents, et montrant une langue énorme. » Tonatiuh, placé au milieu des signes des jours, mesurant l'année par les *quatre mouvements* des solstices et des équinoxes, est en effet le véritable symbole du Temps : c'est *Krichna* prenant la forme de *Kâla,* c'est *Kronos* qui dévore ses enfants, et que nous croyons reconnaître sous le nom de *Moloch* chez les Phéniciens.

Le cercle intérieur offre les vingt signes des jours : en se souvenant que *cipactli* est le premier, et *xochitl* le dernier de ces catastérismes, on voit qu'ici, comme par-tout ailleurs, les Mexicains ont rangé les hiéroglyphes de droite à gauche. Les têtes des animaux sont placées dans une direction opposée, sans doute parce-que l'animal qui tourne le dos à un autre est censé le précéder. M. Zoëga a observé cette même particularité chez les Égyptiens. La tête de mort, *miquiztli,* placée près du serpent, et l'accompagnant comme signe de la nuit dans la troisième série périodique, fait exception à la règle générale; elle seule est dirigée vers le dernier signe, tandis que les animaux ont la face tournée vers le premier. Cet arrangement n'est pas le même dans les manuscrits de Veletri, de Rome et de Vienne.

Il est probable que la pierre sculptée dont M. Gama a entrepris l'explication, était anciennement placée dans l'enceinte du téocalli, dans un *sacellum* dédié au signe *ollin Tonatiuh.* Nous savons, par un fragment d'Hernandez, que le jésuite Nieremberg nous a conservé dans le huitième livre de son histoire naturelle, que le

[1] *Voir Planches supplém.* N° 7.

7



D'après le dessin original de Castañeda

Lith. de Thierry Frères Succ.rs de Engelmann

grand téocalli renfermait dans ses murs six fois treize ou soixante-dix-huit chapelles, dont plusieurs étaient dédiées au soleil, à la lune, à la planète Vénus, appelée *Ilcuicatitlan* ou *Tlazoltéotl*, et aux signes du zodiaque. La lune, que tous les peuples regardent comme un astre qui attire l'humidité, avait un petit temple (*texizcalli*) construit en coquilles. Les grandes fêtes du soleil, *Tonatiuh*, étaient célébrées au solstice d'hiver et dans la seizième période de treize jours, qui était présidée à-la-fois par le signe *nahui ollin Tonatiuh*, et par la voie lactée, connue sous le nom de *Citlalinycue* ou *Citlalcueye*. Pendant une de ces fêtes du soleil, les rois avaient l'usage de se retirer dans un édifice situé au milieu du téocalli, et appelé *Huyequauhxicalco*. Ils y passaient quatre jours dans le jeûne et la pénitence: ensuite on faisait un sacrifice sanglant en l'honneur des éclipses, *hetonatiuhqualo* (malheureux soleil mangé). C'est dans ce sacrifice que de deux victimes masquées, l'une représentait l'image du soleil, *Tonatiuh*, et l'autre celle de la lune, *Meztli*, comme pour rappeler que la lune est la vraie cause de l'éclipse du soleil.

Outre les catastérismes du zodiaque mexicain et la figure du signe *nahui ollin*, la pierre offre aussi les dates de dix grandes fêtes qui étaient célébrées depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à l'équinoxe d'automne. Comme plusieurs de ces fêtes correspondent à des phénomènes célestes, et que l'année mexicaine est *vague* pendant l'espace d'un cycle, l'intercalation ne se faisant que de cinquante-deux en cinquante-deux ans, les mêmes dates ne désignent pas quatre ans de suite les mêmes jours. Le solstice d'hiver qui, la première année du cycle, a lieu le jour 10 *tochtli*, huit ans plus tard a déja rétrogradé de deux signes, et tombe sur le jour 8 *miquiztly*. Il en résulte que, pour indiquer les dates par les signes des jours, il faut ajouter l'année du cycle à laquelle ces dates correspondent. En effet le signe 13 *cannes*, ou *matlactly omey acatl*, placé au-dessus de la figure du soleil, vers le bord supérieur de la pierre, nous annonce que ce monument renferme les fastes de la vingt-sixième du cycle, depuis le mois de mars jusqu'au mois de septembre.

Pour faciliter l'intelligence des signes qui indiquent les fêtes du culte mexicain, je dois rappeler que les *ronds* placés auprès des hiéroglyphes des jours, sont des termes de la première des trois séries périodiques dont nous avons développé l'usage plus haut. En comptant de droite à gauche et en commençant à la droite du triangle qui repose sur le front du dieu *ollin Tonatiuh*, et dont la pointe est dirigée vers *cipactli*, on trouve les huit hiéroglyphes suivants: 4 *tigre;* 1 *silex; tletl*, feu, sans indication de nombre; 4 *vent;* 4 *pluie;* 1 *pluie;* 2 *singe*, et 4 *eau*. Voici maintenant l'explication des fastes mexicains d'après le calendrier de M. Gama, et d'après l'ordre des fêtes indiquées dans les ouvrages des historiens du seizième siècle.

Dans l'année 13 *acatl* qui est la dernière année de la seconde indiction du cycle, le commencement de l'année a rétrogradé de six jours et demi, parceque l'intercalation n'a pas eu lieu depuis vingt-six ans. Le premier jour du mois *tititl* qui porte le signe 1 *cipactli tletl*, correspond par conséquent non au 9, mais au 3 janvier; et le signe qui préside à la septième période de treize jours, 1 *quiahuitl* ou 1 *pluie*, coïncide avec le 22 mars ou avec l'équinoxe du printemps. C'est à cette époque que l'on célébrait les grandes fêtes de Tlaloc ou du dieu de l'eau, qui commençaient même déja dix jours avant l'équinoxe, le jour 4 *atl*, ou 4 *eau*, sans doute parceque le 12 mars, ou le 3 du mois de *Tlacaxipehualiztli*, l'hiéroglyphe de l'eau, *atl*, était à-la-fois le signe du jour et celui de la nuit. Trois jours après l'équinoxe du printemps, le jour 4 *ehécatl*, ou 4 *vent*, commençait un jeûne solennel de quarante jours, institué en l'honneur du soleil. Le jeûne finissait le 30 avril, qui correspond à 1 *tecpatl* ou 1 *silex*. Comme le signe de ce jour est *accompagné du seigneur de la nuit, tletl*, feu, nous trouvons placé l'hiéroglyphe *tletl* près de 1 *tecpatl*, à gauche du triangle, dont la pointe est dirigée vers le commencement du zodiaque. A droite du signe 1 *tecpatl* se trouve celui de 4 *ocelotl*, ou 4 *tigre;* ce jour est remarquable par le passage du soleil par le zénith de la ville de Mexico. Toute la période de treize jours, dans laquelle ce passage a lieu, et qui est la onzième de l'année rituelle, était encore dédiée au soleil. Le signe 2 *ozomatli*, ou 2 *singe*, correspond à l'époque du solstice d'été: il se trouve placé immédiatement auprès de 1 *quiahuitl*, ou 1 *pluie*, jour de l'équinoxe.

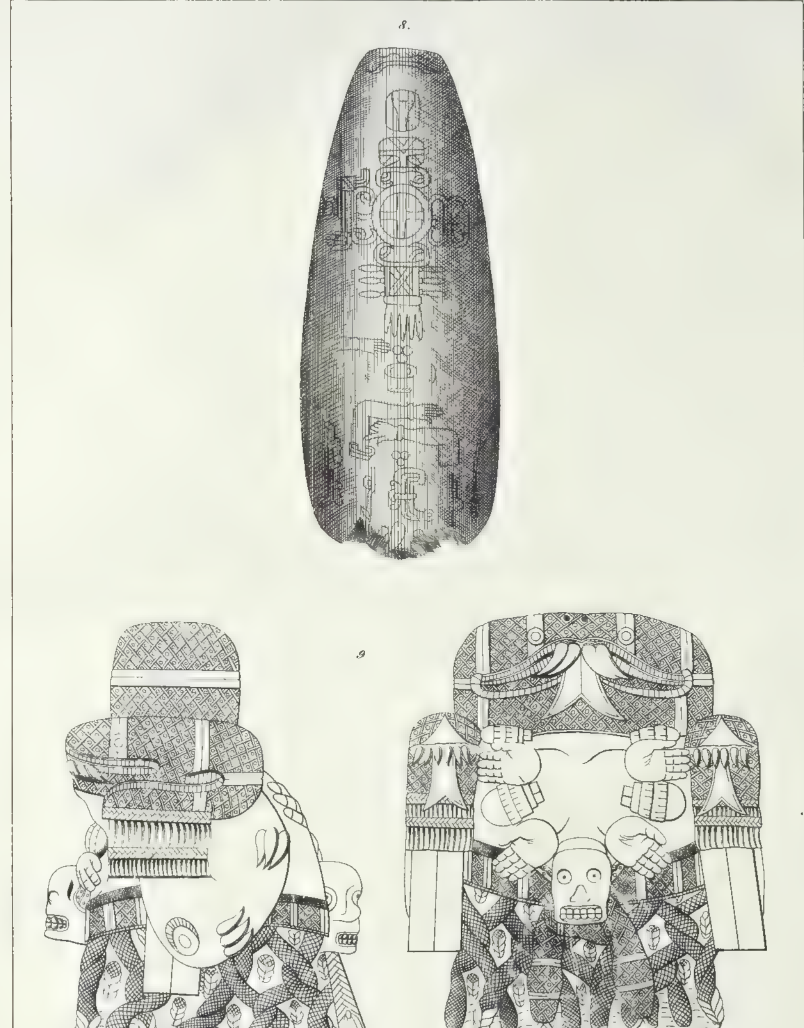
On peut être embarrassé pour l'explication de 4 *quiahuitl* ou 4 *pluie:* dans la première année du cycle ce jour correspond exactement au second passage du soleil par le zénith de la ville de Mexico; mais dans l'année 13 *acatl* dont ce monument offre les fastes, le jour 4 *pluie* précédait déja ce passage de six jours. Comme toute la période de treize jours, dans laquelle le soleil parvient au zénith, est dédiée au signe *ollin Tonatiuh*, et à la voie lactée, *Citlalcueye*, et comme le jour 4 *pluie* appartient constamment à cette même période, il est assez probable que les Mexicains ont indiqué de préférence ce dernier jour, pour que la figure du soleil fût entourée de quatre signes qui eussent tous le même nombre quatre, et sur-tout pour faire allusion

aux quatre destructions du soleil, que la tradition place dans les jours 4 *tigre*, 4 *vent*, 4 *eau* et 4 *pluie*. Les cinq petits ronds que l'on trouve à gauche du jour 2 *singe* immédiatement au-dessus du signe *Malinalli*, paraissent faire allusion à la fête du dieu *Macuil-Malinalli* qui avait des autels particuliers : cette fête était célébrée vers le 12 septembre, appelé *Macuilli-Malinalli*. La pointe du triangle qui sépare le signe du jour 1 *silex* du signe de la nuit, *tletl* ou *feu*, est dirigée vers le premier des vingt catastérismes des signes du zodiaque, parceque, l'année 13 *cannes*, le jour 1 *cipactli* correspond au jour de l'équinoxe d'automne : vers ce temps on célébrait une fête de dix jours, dont le plus solennel était le jour 10 *ollin*, ou 10 *soleil*, qui correspond à notre 16 septembre. On croit, à Mexico, que les deux cases placées sous la langue du dieu *ollin Tonatiuh*, présentent deux fois le nombre cinq : mais cette explication me paraît aussi hasardée que celle que l'on a tenté de donner des quarante cases qui entourent le zodiaque, et des nombres six, dix et dix-huit, que l'on trouve répétés vers le bord de la pierre. Nous n'examinerons pas non plus si les trous creusés dans cette énorme pierre ont été faits, comme l'a pensé M. Gama, pour y placer des fils qui servaient de gnomons. Ce qui est plus certain et très important pour la chronologie mexicaine, c'est que ce monument prouve, contre l'opinion de Gemelli et de Boturini, que le premier jour, quel que soit le signe de l'année, est constamment présidé par *cipactli*, signe qui correspond au capricorne de la sphère grecque. On peut croire que, près de cette pierre, en était placée une autre qui renfermait les fastes depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à l'équinoxe du printemps.

Nous venons de réunir, sous un même point de vue, ce que nous savons jusqu'ici de la division du temps chez les peuples mexicains, en distinguant avec soin ce qui est certain de ce qui est simplement probable. On voit, d'après ce qui a été exposé sur la forme de l'année, combien sont imaginaires les hypothèses d'après lesquelles on attribuait aux Toltèques et aux Aztèques, tantôt des années lunaires, tantôt des années de deux cent quatre-vingt-six jours divisées en vingt-deux mois. Il serait intéressant de connaître le système de calendrier suivi par les peuples les plus septentrionaux de l'Amérique et de l'Asie. Chez les habitants de Noutka nous retrouvons encore les mois mexicains de vingt jours, mais leur année n'a que quatorze mois, auxquels ils ajoutent, d'après des méthodes très compliquées, un grand nombre de jours intercalaires. Dès qu'un peuple ne règle pas les subdivisions de l'année d'après les lunaisons, le nombre des mois devient pour lui assez arbitraire, et son choix ne paraît dépendre que d'une prédilection particulière pour certains nombres. Les peuples mexicains ont préféré les doubles décades, parcequ'ils n'avaient de signes simples que pour les unités, pour vingt, et pour les puissances de vingt.

L'usage des séries périodiques et les hiéroglyphes des jours nous ont offert des traits frappants d'analogie entre les peuples de l'Asie et ceux de l'Amérique. Quelques uns de ces traits n'avaient pas échappé à la sagacité de M. Dupuis, quoiqu'il ait confondu les signes des mois avec ceux des jours, et qu'il n'ait eu qu'une connaissance très imparfaite de la chronologie mexicaine. Il serait contraire au but que nous nous sommes proposé dans cet ouvrage, de nous livrer à des hypothèses sur l'ancienne civilisation des habitants du nord et du centre de l'Asie. Le Thibet et le Mexique présentent des rapports assez remarquables dans leur hiérarchie ecclésiastique, dans le nombre des congrégations religieuses, dans l'austérité extrême des pénitences et dans l'ordre des processions. Il est même impossible de ne pas être frappé de cette ressemblance, en lisant avec attention le récit que Cortez fit à l'empereur Charles-Quint, de son entrée solennelle à *Cholula*, qu'il appelle la ville sainte des Mexicains.

Un peuple qui réglait ses fêtes d'après le mouvement des astres, et qui gravait ses fastes sur un monument public, était parvenu sans doute à un degré de civilisation supérieur à celui que lui ont assigné Pauw, Raynal, et même Robertson, le plus judicieux des historiens de l'Amérique. Ces auteurs regardent comme barbare tout état de l'homme qui s'éloigne du type de culture qu'ils se sont formé d'après leurs idées systématiques. Nous ne saurions admettre ces distinctions tranchantes en nations barbares et nations civilisées. En examinant, avec une scrupuleuse impartialité, tout ce que nous avons pu découvrir par nous-même sur l'état ancien des peuples indigènes du nouveau continent, nous avons tâché de recueillir les traits qui les caractérisent individuellement, et ceux qui paraissent les lier à différents groupes de peuples asiatiques. Il en est des nations entières comme des simples individus; de même que, dans ces derniers, toutes les facultés de l'ame ne parviennent pas à se développer simultanément, chez les premières les progrès de la civilisation ne se manifestent pas à-la-fois dans l'adoucissement des mœurs publiques et privées, dans le sentiment des arts, et dans la forme des institutions. Avant de classer les nations, il faut les étudier d'après leurs caractères



Lith. de Thierry Frères, succ. de Engelmann

spécifiques; car les circonstances extérieures font varier à l'infini les nuances de culture qui distinguent des tribus de race différente, sur-tout lorsque, fixées dans des régions très éloignées les unes des autres, elles ont vécu long-temps sous l'influence de gouvernements et de cultes plus ou moins contraires aux progrès de l'esprit et à la conservation de la liberté individuelle.

. . . .

HACHE AZTÈQUE.

Cette hache, d'un feldspath compacte qui passe au vrai jade de Saussure, est chargée d'hiéroglyphes [1]. Je la dois à la bienveillance de don André Manuel del Rio, professeur de minéralogie à l'École des mines de Mexico, et auteur d'un excellent traité d'oryctognosie; je l'ai déposée au cabinet du roi de Prusse, à Berlin. Le jade, le feldspath compacte (*dichter feldspath*), la pierre lydique, et quelques variétés de basalte, sont des substances minérales qui, dans les deux continents comme dans les îles de la mer du Sud, ont fourni aux peuples sauvages et aux peuples à demi civilisés la matière première pour leurs haches et pour différentes armes défensives. De même que les Grecs et les Romains ont conservé l'usage du bronze long-temps après l'introduction du fer, les Mexicains et les Péruviens se servaient encore de haches de pierre lorsque le cuivre et le bronze étaient déja assez communs parmi eux. Malgré nos courses longues et fréquentes dans les Cordillières des deux Amériques, nous n'avons jamais pu découvrir le jade en place; et plus cette roche paraît rare, plus on est étonné de la grande quantité de haches de jade que l'on trouve presque par-tout où l'on creuse la terre dans des lieux jadis habités, depuis l'Ohio jusqu'aux montagnes du Chili.

IDOLE AZTÈQUE DE PORPHYRE BASALTIQUE,

TROUVÉE SOUS LE PAVÉ DE LA GRANDE PLACE DE MEXICO.

Les restes de la peinture et de la sculpture mexicaines que nous avons examinés jusqu'ici prouvent tous, à l'exception du seul groupe de figures représenté sur cette planche [2], une ignorance entière des proportions du corps humain, beaucoup de rudesse et d'incorrection dans le dessin, mais une recherche de vérité minutieuse dans le détail des accessoires. On peut être surpris de trouver les arts d'imitation dans cet état de barbarie, chez un peuple dont l'existence politique annonçait, depuis des siècles, un certain degré de civilisation, et chez lequel l'idolâtrie, les superstitions astrologiques, et le desir de conserver la mémoire des évènements, multipliaient le nombre des idoles, comme celui des pierres sculptées et des peintures historiques. Il ne faut pas oublier cependant que plusieurs nations qui ont joué un rôle sur la scène du monde, principalement les peuples de l'Asie centrale et orientale, auxquels les habitants du Mexique paraissent tenir par des liens assez étroits, offrent ce même contraste de perfectionnement social et d'enfance dans les arts. On serait tenté d'appliquer aux habitants de la Tartarie et aux peuples montagnards du Mexique ce qu'un grand historien de l'antiquité a dit des Arcadiens : « Le climat triste et froid de l'Arcadie donne aux habitants un caractère dur et austère, parcequ'il est naturel que les hommes, par leurs mœurs, leur figure, leur couleur et leurs institutions, ressemblent au climat. » Mais, à mesure que l'on examine l'état de notre espèce dans différentes régions, et que l'on s'accoutume à comparer la physionomie des pays avec celle des peuples qui s'y sont fixés, on se méfie de cette théorie spécieuse qui rapporte au climat seul ce qui est dû au concours d'un grand nombre de circonstances morales et physiques.

Chez les Mexicains, la férocité des mœurs sanctionnée par un culte sanguinaire, la tyrannie exercée par les princes et les prêtres, les rêves chimériques de l'astrologie, et l'emploi fréquent de l'écriture symbolique, paraissent avoir singulièrement contribué à perpétuer la barbarie des arts et le goût pour des formes incorrectes et hideuses. Ces idoles devant lesquelles ruisselait journellement le sang des victimes humaines; « ces premières divinités enfantées par la crainte, » réunissaient dans leurs attributs ce que la nature offre de plus étrange. Le caractère de la figure humaine disparaissait sous le poids des vêtements, des casques à tête d'animaux carnassiers, et des serpents qui entortillaient le corps. Un respect religieux pour les signes faisait que

[1] *Voir Planches supplém.* N° 8. — [2] *Voir Planches supplém.* N° 9.

chaque idole avait son type individuel dont il n'était pas permis de s'écarter. C'est ainsi que le culte perpétuait l'incorrection des formes, et que le peuple s'accoutumait à ces réunions de parties monstrueuses que l'on disposait, cependant, d'après des idées systématiques. L'astrologie et la manière compliquée de désigner graphiquement les divisions du temps, étaient la principale cause de ces écarts d'imagination. Chaque événement paraissait influencé à-la-fois par les hiéroglyphes qui présidaient au jour, à la demi-décade, ou à l'année. De là l'idée d'accoupler des signes, et de créer ces êtres purement fantastiques que nous trouvons répétés tant de fois dans les peintures astrologiques parvenues jusqu'à nous. Le génie des langues américaines, qui, semblable à celui du sanscrit, du grec et des langues d'origine germanique, permet de rappeler un grand nombre d'idées dans un seul mot, a facilité sans doute ces créations bizarres de la mythologie et des arts imitatifs.

Les peuples fidèles à leurs premières habitudes, quel que soit le degré de leur culture intellectuelle, poursuivent pendant des siècles la route qu'ils se sont tracée. Un écrivain plein de sagacité (M. Quatremère de Quincy) a remarqué, en parlant de la simplicité imposante des hiéroglyphes égyptiens, « que ces hiéroglyphes offrent plutôt une absence qu'un vice d'imitation. » C'est au contraire ce vice d'imitation, ce goût pour les détails les plus minutieux, cette répétition des formes les plus communes, qui caractérisent les peintures historiques des Mexicains. Nous avons déja rappelé plus haut qu'il ne faut pas confondre des représentations dans lesquelles presque tout est individualisé, avec des hiéroglyphes simples, propres à représenter des idées abstraites. Si les Grecs, dans ces derniers, ont puisé le sentiment du style idéal, les peuples mexicains ont trouvé, dans l'emploi des peintures historiques et astrologiques, et dans leur respect pour des formes le plus souvent bizarres et toujours incorrectes, des obstacles invincibles au progrès des arts imitatifs. C'est en Grèce que la religion est devenue le principal soutien de ces arts auxquels elle a donné la vie. L'imagination des Grecs a su répandre de la douceur et du charme sur les objets les plus lugubres. Chez un peuple qui porte le joug d'un culte sanguinaire, la mort se présente par-tout sous les emblèmes les plus effrayants : elle est gravée sur chaque pierre, on la trouve inscrite sur chaque page de leurs livres; les monuments religieux n'ont eu d'autre but que de produire la terreur et l'épouvante.

J'ai cru devoir rappeler ces idées, avant de fixer l'attention du lecteur sur l'idole monstrueuse que représente la planche. Cette roche, sculptée sur toutes ses faces, a plus de trois mètres de largeur. Elle a été trouvée sous le pavé de la *Plaza mayor* de Mexico, dans l'enceinte du grand temple, au mois d'août 1790, par conséquent peu de mois avant que l'on découvrît la pierre énorme qui représente les fastes et les hiéroglyphes des jours du calendrier aztèque. Les ouvriers qui faisaient des excavations pour construire un aqueduc souterrain, la rencontrèrent dans une position horizontale, trente-sept mètres à l'ouest du palais du vice-roi, et cinq mètres au nord de *l'azequia de san Joseph.* Comme il n'est guère probable que les soldats de Cortez, en enterrant les idoles pour les soustraire aux yeux des indigènes, aient fait transporter des masses d'un poids considérable très loin du *sacellum,* où elles étaient originairement placées, il est important de désigner avec précision les endroits dans lesquels on a trouvé chaque reste de la sculpture mexicaine. Ces notions deviendront sur-tout intéressantes si un gouvernement jaloux de répandre des lumières sur l'ancienne civilisation des Américains, fait faire des fouilles autour de la cathédrale, sur la place principale de l'ancien *Ténochtitlan,* et au marché de *Tlatelolco,* où, dans les derniers jours du siège, les Mexicains s'étaient retirés avec leurs dieux pénates (*Tepitotan*), avec leurs livres sacrés (*Teoamoxtli*) et avec tout ce qu'ils possédaient de plus précieux.

En jetant les yeux sur l'idole figurée planche 9, telle qu'elle se présente vue par-devant (fig. 1), par-derrière (fig. 2), et par-dessous (fig. 3), on pourrait d'abord être tenté de croire que ce monument est un *teotetl* (*pierre divine*), une espèce de bétyle orné de sculptures, une roche sur laquelle sont gravés des signes hiéroglyphiques; mais, lorsqu'on examine de plus près cette masse informe, on distingue à la partie supérieure, les têtes de deux monstres accolés; et l'on trouve à chaque face (fig. 1 et 2) deux yeux et une large gueule armée de quatre dents. Ces figures monstrueuses n'indiquent peut-être que des masques : car, chez les Mexicains, on était dans l'usage de masquer les idoles à l'époque de la maladie d'un roi, et dans toute autre calamité publique. Les bras et les pieds sont cachés sous une draperie entourée d'énormes serpents, et que les Mexicains désignaient sous le nom de *cohuatlicueye* (*vêtement de serpents*). Tous ces accessoires, sur-tout les franges en forme de plumes, sont sculptés avec le plus grand soin. M. Gama, dans un mémoire particulier, a rendu très probable que cette idole représente le dieu de la guerre, *Huitzilopochtli*, ou *Tlacahuepancuexcotzin*, et (fig. 2) sa femme appelée *Téoyamiqui* (de *miqui*, mourir, et de *teoyao*, guerre divine), parcequ'elle conduisait


10
10
14
11
11
13
13
13

les ames des guerriers morts pour la défense des dieux, à la *maison du soleil*, le paradis des Mexicains, où elle les transformait en colibris. Les têtes de morts et les mains coupées, dont quatre entourent le sein de la déesse, rappellent les horribles sacrifices (*Teoquauhquetzoliztli*) célébrés dans la quinzième période de treize jours, après le solstice d'été, à l'honneur du dieu de la guerre et de sa compagne *Téoyamiqui*. Les mains coupées alternent avec la figure de certains vases dans lesquels on brûlait l'encens. Ces vases étaient appelés *top-xicalli* (*sacs en forme de calebasse*), de *toptli*, bourse tissue de fil de pite, et de *xicalli*, calebasse.

Cette idole étant sculptée sur toutes les faces, même par-dessous (fig. 3), où l'on voit représenté *Mictlanteuhtli* (*le seigneur du lieu des morts*), on ne saurait douter qu'elle était soutenue en l'air au moyen de deux colonnes, sur lesquelles reposaient les parties marquées A et B, dans les figures 1 et 2. D'après cette disposition bizarre, la tête de l'idole se trouvait vraisemblablement élevée de cinq à six mètres au-dessus du pavé du temple, de manière que les prêtres (*Teopixqui*) traînaient leurs malheureuses victimes à l'autel en les faisant passer au-dessous de la figure de *Mictlanteuhtli*.

Le vice-roi, comte de Revillagigedo, a fait transporter ce monument à l'édifice de l'Université de Mexico, qu'il a regardé comme l'endroit le plus propre pour conserver un des restes les plus curieux de l'antiquité américaine. Les professeurs de cette université, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, n'ont pas voulu exposer cette idole aux yeux de la jeunesse mexicaine; ils l'ont enterrée de nouveau dans un des corridors du collége, à une profondeur d'un demi-mètre. Je n'aurais pas été assez heureux pour pouvoir l'examiner, si l'évêque de Monterey, don Feliciano Marin, qui passa par Mexico pour se rendre dans son diocèse, n'avait pas, à ma prière, engagé le recteur de l'Université à la faire déterrer. J'ai trouvé très exact le dessin de M. Gama que j'ai fait copier. La pierre qui a servi à ce monument est une *wakke* basaltique, gris-bleuâtre, fendillée, et remplie de feldspath vitreux.

Les mêmes fouilles ont aussi fait découvrir, au mois de janvier 1791, un tombeau de deux mètres de longueur sur un mètre de largeur, rempli de sable très fin, et renfermant un squelette bien conservé d'un quadrupède carnassier. Le tombeau était carré et formé de dalles d'amygdaloïde poreuse, appelée *tezontle*. L'animal paraissait un *coyote* ou loup mexicain. Des vases d'argile et des grelots de bronze très bien fondus se trouvaient placés à côté des ossements. Le tombeau était sans doute celui de quelque animal sacré; car les écrivains du seizième siécle nous apprennent que les Mexicains érigeaient de petites chapelles au loup, *chantico*, au tigre, *tlatocaocelotl*, à l'aigle *quetzalhuexoloquauhtli*, et à la couleuvre. Le *cou* ou *sacellum* du *chantico* s'appelait *tetlanman*, et, qui plus est, les prêtres du loup sacré formaient une congrégation particulière, dont le couvent portait le nom de *Tetlanmancalmecac*.

. . . .

IDOLE AZTÈQUE EN BASALTE,

TROUVÉE DANS LA VALLÉE DE MEXICO.

Cette petite idole [1] en basalte poreux que j'ai déposée au cabinet du roi de Prusse, à Berlin, rappelle le *buste de prêtresse* (qui figure aux planches supplémentaires sous le n° 1). On y reconnaît la même coiffe, qui ressemble à la *calantica* des têtes d'Isis, les perles de Californie qui entourent le front, et la bourse attachée par un nœud, et terminée par deux appendices qui se prolongent jusqu'au milieu du corps. Le trou circulaire qu'offre la poitrine paraît avoir servi pour recevoir l'encens (*copalli* ou *xochitlenamactli*) que l'on brûlait aux idoles. J'ignore ce que la figure tient dans sa main gauche; les formes sont de la plus grande incorrection, et tout annonce l'enfance de l'art.

VASES DE GRANIT.

Ces vases en granit, trois fois plus grands que le dessin de la planche [2], sont conservés en Angleterre dans les collections de lord Hillsborough et de M. Brander. Ils ont été déterrés sur la côte de Mosquitos, dans un pays habité aujourd'hui par un peuple barbare qui ne pense pas à sculpter des pierres. On les trouve figurés et décrits par M. Thomas Pownal, dans les mémoires intéressants publiés par la Société des antiquaires de

[1] *Voir Planches supplém.* N° 10. — [2] *Voir Planches supplém.* N° 11.

Londres. J'ai cru devoir en reproduire ici les dessins, pour faire voir l'analogie qui existe entre les ornements dont ils sont chargés et ceux que présentent les ruines de *Mitla*. Cette analogie éloigne absolument le soupçon qu'ils ont été faits, après la conquête, par des Indiens qui ont tenté d'imiter la forme de quelque vase espagnol. On sait que les Toltèques, en passant par la province d'Oaxaca, ont pénétré jusqu'au-delà du lac de Nicaragua. On peut donc conjecturer que ces vases, ornés de têtes d'oiseaux et de tortues, sont l'ouvrage de quelque tribu de race toltèque. En réfléchissant un moment sur la forme des meubles dont se servaient les Espagnols du seizième siècle, il est impossible d'admettre que les soldats de Cortez aient porté au Mexique des vases semblables à ceux que M. Pownal nous a fait connaître.

RUINES DE MIGUITLAN OU MITLA,

DANS LA PROVINCE D'OAXACA.

Après avoir décrit tant de monuments qui n'offrent qu'un intérêt purement historique, j'éprouve quelque satisfaction à faire connaître un édifice construit par les Tzapotèques, anciens habitants d'Oaxaca, et couvert d'ornements d'une élégance très remarquable. Cet édifice est désigné, dans le pays, sous le nom de *Palais de Mitla*. Il est situé au sud-est de la ville d'Oaxaca ou Guaxaca, à dix lieues de distance, sur le chemin de Téhuantepec, dans un pays granitique. *Mitla* n'est qu'une contraction du mot *miguitlan* qui signifie, en mexicain, *lieu de désolation, lieu de tristesse*. Cette dénomination paraît bien choisie pour un site tellement sauvage et lugubre que, d'après le récit des voyageurs, on n'y entend presque jamais le ramage des oiseaux. Les Indiens Tzapotèques appellent ces ruines *Leoba* ou *Luiva* (*sépulture*), en faisant allusion aux excavations qui se trouvent au-dessous des murs chargés d'arabesques.

. . . .

D'après les traditions qui se sont conservées, le but principal de ces constructions était de désigner l'endroit où reposaient les cendres des princes tzapotèques. Le souverain, à la mort d'un fils ou d'un frère, se retirait dans une de ces habitations, qui sont placées au-dessus des tombeaux, pour s'y livrer à la douleur et à des cérémonies religieuses. D'autres prétendent qu'une famille de prêtres, chargée des sacrifices expiatoires que l'on faisait pour le repos des morts, vivait dans ce lieu solitaire.

Le plan du palais, levé par un architecte mexicain très distingué, don Luis Martin, montre qu'originairement à *Mitla* il existait cinq fabriques isolées et disposées avec beaucoup de régularité [1]. Une porte très large, dont on voit encore quelques vestiges, conduisait à une cour spacieuse de cinquante mètres en carré. Des monceaux de terre rapportée et des restes de constructions souterraines indiquent que quatre petits édifices, de forme oblongue, entouraient la cour; celui qui est à droite est encore assez bien conservé : on y observe même les restes de deux colonnes.

Dans l'édifice principal, on distingue :

1. — Une terrasse élevée d'un à deux mètres au-dessus du niveau de la cour, et entourant les murs auxquels elle sert en même temps de soubassement;

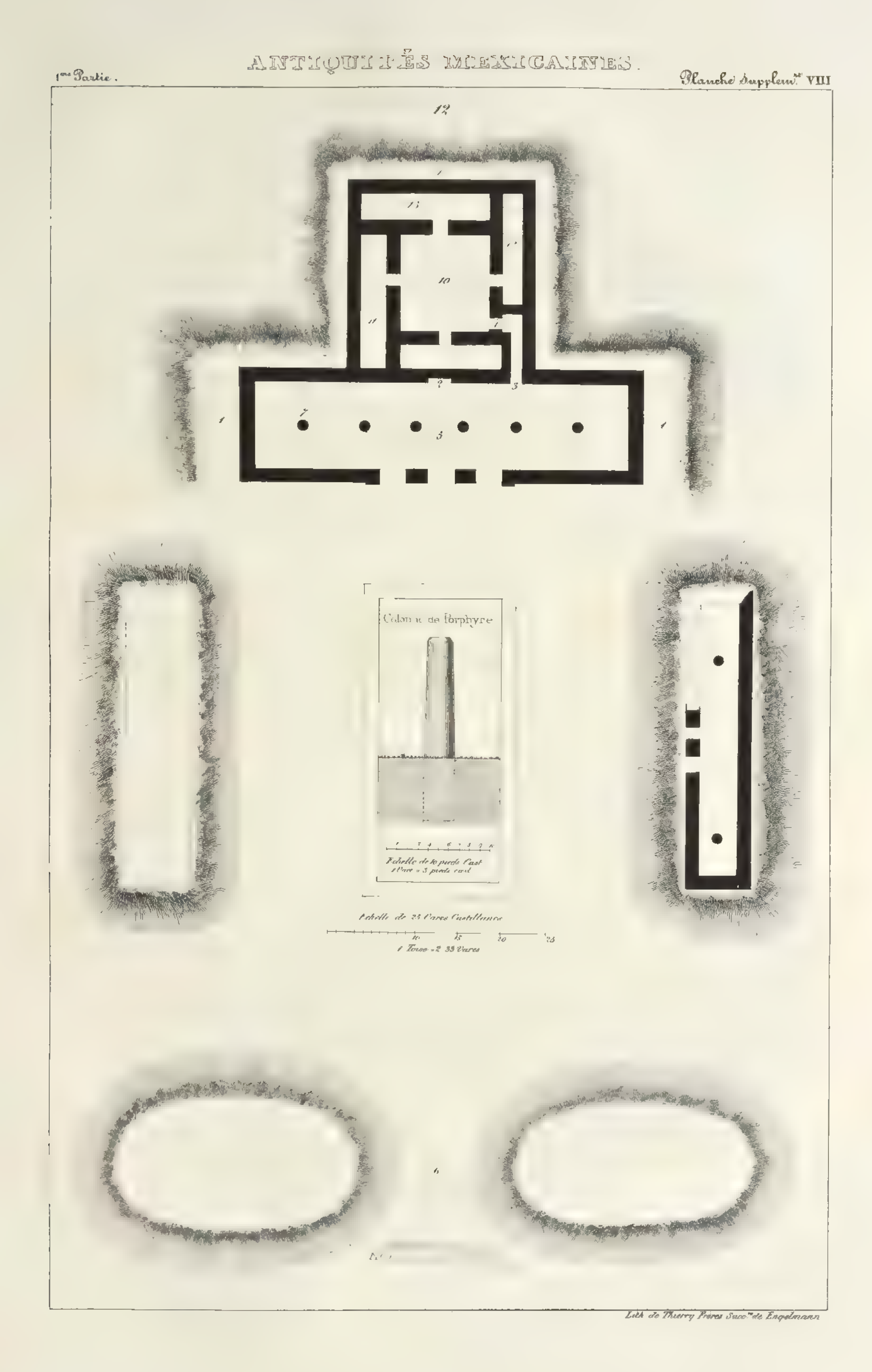
2. — Une niche pratiquée dans le mur, à la hauteur d'un mètre et demi au-dessus du niveau du *salon à colonnes*. Cette niche, plus large que haute, renfermait sans doute une idole. La porte principale du salon est couverte d'une pierre qui a quatre mètres trois décimètres de long, un mètre sept décimètres de large, et huit décimètres de haut;

3 et 4. — Entrée de la cour intérieure;

5 et 6. — Puits ou ouverture du tombeau. Un escalier très large conduit à une excavation en forme de croix, soutenue par des colonnes. Les deux galeries, qui se coupent à angle droit, ont chacune vingt-sept mètres de long sur huit de large. Les murs sont couverts de grecques et d'arabesques;

7. — Six colonnes destinées à soutenir des poutres de *sabino* qui formaient le plafond. Trois de ces poutres sont encore très bien conservées. La couverture était en dalles très larges. Les colonnes, qui annoncent l'enfance de l'art, et qui sont les seules qu'on ait trouvées jusqu'ici en Amérique, sont dépourvues de chapiteaux. Leur fût est d'une seule pièce. Quelques personnes très instruites en minéralogie m'ont dit que la pierre est un beau porphyre amphibolique. D'autres m'ont assuré que c'est un granit porphyritique. La

[1] *Voir Planches supplém.* N° 12.



Lith de Thierry Frères Succrs de Engelmann

15.

Lith. de Thierry Frères, succ. de Engelmann.

hauteur totale des colonnes est de cinq mètres huit décimètres, mais elles sont enterrées au tiers de leur hauteur. J'ai fait représenter une colonne séparément;

10.—La cour intérieure;

11, 12 et 13.—Trois petits appartements entourant la cour et ne communiquant pas à un quatrième qui se trouve derrière la niche. Les diverses parties de cet édifice offrent des inégalités ou défauts de symétrie très frappants. Dans l'intérieur des appartements, on remarque des peintures qui représentent des armes, des trophées et des sacrifices. Rien n'annonce qu'il y ait eu des fenêtres.

Don Luis Martin et le colonel de la Laguna ont dessiné avec beaucoup d'exactitude les *grecques*, les *labyrinthes* et les *méandres* qui couvrent extérieurement les murs du palais de *Mitla*. Ces dessins, qui mériteraient bien d'être gravés en entier, se trouvent entre les mains du marquis de Branciforte, un des derniers vice-rois de la Nouvelle-Espagne. C'est M. Martin, avec lequel j'ai eu le plaisir de faire plusieurs excursions géologiques dans les environs de Mexico, qui m'a communiqué la coupe. Elle réunit trois fragments de murs, et démontre que les ornements qui se touchent ne sont jamais semblables[1]. Ces arabesques forment une sorte de mosaïque, composée de petites pierres carrées, qui sont placées avec beaucoup d'art les unes à côté des autres. La mosaïque est appliquée à une masse d'argile qui paraît remplir l'intérieur des murs, comme on l'observe aussi dans quelques édifices péruviens. Le développement de ces murs, sur une même ligne, n'est à *Mitla* qu'à-peu-près de quarante mètres. Leur hauteur n'a vraisemblablement jamais dépassé cinq à six mètres. Cet édifice, quoique assez petit, pouvait cependant produire de l'effet par l'ordonnance de ses parties et la forme élégante de ses ornements. Plusieurs temples de l'Égypte, près de Syène, Philœ, Élethyia, et Latopolis ou Esné, ont des dimensions encore moins considérables.

Dans les environs de *Mitla*, se trouvent les restes d'une grande pyramide[2] et quelques autres constructions qui ressemblent beaucoup à celles que nous venons de décrire. Plus au sud, près de Guatimala, dans un endroit appelé *El Palenque*, les ruines d'une ville entière prouvent le goût des peuples de race toltèque et aztèque pour les ornements d'architecture. Nous ignorons absolument l'ancienneté de tous ces édifices : il n'est guère probable qu'elle remonte au-delà des treizième ou quatorzième siècle de notre ère[3].

[1] Nous n'avons point reproduit cette planche parcequ'elle est moins complete que celles données par Dupaix; mais nous avons donné le plan recueilli par M. de Humboldt, parcequ'il est intéressant de le comparer avec ceux qui ont été levés par le dessinateur de l'expédition. Il suffira donc, pour les élévations ou les vues perspectives des restes du palais, de se reporter aux planches qui se trouvent dans la deuxième expédition de Dupaix; elles sont presque identiques, pour les détails des diverses parties, avec celles dessinées par don Luis Martin, et communiquées par lui à M. de Humboldt.

[2] Sans doute il est ici question du village de *San Pablo Mitlan*, à une lieue et demie de ces ruines, où se trouvent les restes, non seulement d'un monument, mais de deux monuments pyramidaux très considérables.—Voir la deuxième Expédition.

[3] Il est prudent, au sujet de cette conjecture, de se reporter à l'observation que nous nous sommes permise au bas de la page 14 (*Notes et Docum. div.*). M. de Humboldt établit lui-même qu'à la fin du douzième siècle, quand les Aztèques arrivèrent dans la contrée qu'on a appelée depuis la Nouvelle-Espagne, ils y trouvèrent déja les grands monuments pyramidaux qu'ils attribuèrent aux Toltèques, nation qui avait habité cette même contrée cinq cents ans plus tôt, c'est-à-dire au septième siécle. Il ajoute que les Aztèques ne savaient pas avec certitude si d'autres tribus, avant les Toltèques, avaient habité le pays d'Anahuac, et qu'il serait possible que ces grandes constructions eussent été faites avant l'invasion des Toltèques, c'est-à-dire avant l'année 648 de l'ère vulgaire. Enfin dans un autre passage M. de Humboldt dit que les téocallis ont été construits dans l'intervalle qui s'est écoulé entre l'époque de Mahomet, le septième siècle, et celui de Ferdinand et Isabelle, le quinzième. La latitude laissée par l'auteur est assez grande, mais elle n'offre à l'esprit rien de bien certain. Sans doute il faut se défendre d'assigner une trop haute antiquité, par amour du merveilleux, à des monuments d'origine inconnue; mais il faut craindre aussi de leur ôter une partie de leur importance historique en leur attribuant, sans preuves, une ancienneté moindre que celle qu'ils peuvent avoir.

Certes, les téocallis construits en briques, revêtus en pierres taillées, comme la généralité des pyramides égyptiennes, et aujourd'hui dans un état de dégradation infiniment plus grand, pourraient être considérés, sans trop de prévention, comme contemporains de ces mêmes pyramides. Dans cette hypothèse, leur destruction plus prompte devrait être attribuée non seulement à une construction moins parfaite, mais aussi à l'influence d'un climat beaucoup moins conservateur que celui de l'Égypte, et où la végétation, ennemie des monuments, est entretenue une bonne partie de l'année par une température humide ou par des pluies abondantes.

Quant aux grands édifices de *Palenque*, de construction plus solide encore ou moins altérable que les téocallis, d'après la description de Dupaix, si l'on fait attention à l'ignorance complète où tous les historiens mexicains et tous les historiens espagnols, ou autres, ont été relativement à cette antique cité déserte et au peuple qui la construisit, il est permis de leur supposer une ancienneté au moins égale. Le silence le plus absolu est gardé dans tous les écrits consultés par Raynal, Robertson, etc., sur l'existence de cette ville d'une si immense longueur, six à huit lieues, ainsi que sur la nation dont elle était sans doute la capitale, et qui a disparu de la surface du globe sans laisser d'annales connues.

C'est avec une extrême défiance que je me laisse induire à de telles conjectures, sur-tout après l'opinion de M. de Humboldt qui ne ferait remonter l'ancienneté de ces constructions qu'au treizième ou au quatorzième siècle de notre ère. Une seule chose peut donner le courage d'émettre un avis différent; c'est que ce savant, dont les opinions méritent tant de déférence, n'a pu voir lui-même les ruines de *Palenque*. C'est une chose à jamais regrettable. Des yeux tels que les siens auraient jugé d'une manière sûre le caractère des edifices, leur mode de construction, les matières employées, la dissemblance des hiéroglyphes avec ceux des Aztèques, l'âge des arbres implantés dans les murailles, l'épaisseur des couches végétales qui ont recouvert le sol, et lui-même alors aurait pu rendre le plus puissant témoignage de la haute antiquité de ces monuments, au lieu de leur assigner une ancienneté médiocre, susceptible d'être un jour contestée ou détruite, soit par des faits qui seraient nouvellement connus, soit par des études et recherches faites ou recommencées sur les lieux mêmes.

Les *grecques* du palais de *Mitla* présentent, sans doute, une analogie frappante avec celle des vases de la Grande-Grèce, et avec d'autres ornements qu'on trouve répandus sur la surface de presque tout l'ancien continent; mais j'ai déja fait observer, dans un autre endroit, que des analogies de ce genre prouvent très peu pour les anciennes communications des peuples, et que, sous toutes les zones, les hommes se sont plu à une *répétition rhythmique* des mêmes formes, répétition qui constitue le caractère principal de ce que nous appelons vaguement *grecques*, *méandres*, et *arabesques*. Il y a plus encore : la perfection de ces ornements n'indique pas même une civilisation très avancée chez le peuple qui les a employés. L'intéressant voyage du chevalier Krusenstern nous a fait connaître des arabesques d'une élégance admirable, fixées, par *tatouage*, sur la peau des habitants les plus féroces des îles de Washington.

TÊTE GRAVÉE EN PIERRE DURE

ET BRACELET D'OBSIDIENNE[1].

La tête sculptée est l'ouvrage des anciens habitants du royaume de la Nouvelle-Grenade. La pierre, regardée par quelques minéralogistes comme une smaragdite, n'est indubitablement qu'un quartz vert qui fait passage au bornstein. Peut-être ce quartz, d'une dureté extrême, est-il teint, comme la chrysoprase, par l'oxide de nikel. Il est perforé de manière que les ouvertures du trou cylindrique sont situées dans des plans qui se coupent à angle droit; on peut supposer que cette perforation a été faite au moyen d'outils de cuivre mêlé d'étain; car le fer n'était pas employé par les Muyscas et les Péruviens.

Le bracelet d'obsidienne a été trouvé dans un tombeau indien dans la province de Mechoacan au Mexique. Il est extrêmement difficile de se former une idée de la manière avec laquelle on est parvenu à travailler une substance aussi fragile. Le verre volcanique, parfaitement transparent, est réduit à une lame dont la courbure est cylindrique, et qui a moins d'un millimètre d'épaisseur.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DE L'HISTOIRE DU MEXIQUE.

La région montagneuse du Mexique, semblable au Caucase, était habitée, dès les temps les plus reculés, par un grand nombre de peuples de races différentes. Une partie de ces peuples peut être considérée comme le reste de tribus nombreuses qui, dans leurs migrations du nord au sud, avaient traversé le pays d'Anahuac, et dont quelques familles, retenues par l'amour du sol qu'elles avaient défriché, s'étaient séparées du corps de la nation, en conservant leur langue, leurs mœurs, et la forme de leur gouvernement.

Les peuples les plus anciens du Mexique, ceux qui se regardaient comme autochthones, sont les Olméques ou Hulmèques, qui ont poussé leurs migrations jusqu'au golfe de Nicoya, et à Léon de Nicaragua, les Xicalanques, les Cores, les Tépanèques, les Tarasques, les Miztiques, les Tzapotèques et les Otomites. Les Olméques et les Xicalanques, qui habitaient le plateau de Tlascala, se vantaient d'avoir subjugué ou détruit, à leur arrivée, les géants ou *quinametin;* tradition qui se fonde vraisemblablement sur l'aspect des ossements d'éléphants fossiles trouvés dans les régions élevées des montagnes d'Anahuac. (*Torquem.* tom. I, pag. 37 et 364.) Boturini avance que les Olméques, chassés par les Tlascaltèques, ont peuplé les Antilles et l'Amérique méridionale.

Les Toltèques sortis de leur patrie, Huehuetlapallan ou Tlapallan, l'an 544 de notre ère, arrivèrent à Tollantzinco, dans le pays d'Anahuac, en 648, et à Tula en 670. Sous le règne du roi toltèque, Ixtlicuechahuac, en 708, l'astrologue Huemattin composa le fameux *livre divin*, le Téo-amoxtli, qui renfermait l'histoire, la mythologie, le calendrier et les lois de la nation. Ce sont aussi les Toltèques qui paraissent avoir bâti la pyramide de Cholula, sur le modèle des pyramides de Téotihuacan. Ces dernières sont les plus anciennes de toutes, et Siguenza les croit l'ouvrage des Olméques. (*Clavig.* tom. I, page 126 et 129; tom. IV, page 46.)

C'est du temps de la monarchie toltèque, ou dans des siècles antérieurs, que paraît le Budha mexicain,

[1] *Voir Planches supplém.* N° 13, *fig.* 1 et 2.

Quetzalcoalt, homme blanc, barbu, et accompagné d'autres étrangers qui portaient des vêtements noirs en forme de soutanes. Jusqu'au seizième siècle, le peuple employait de ces habits de Quetzalcoalt pour se déguiser dans les fêtes. Le nom du saint était Cuculca à Yucatan, et Cumaxtli à Tlascala. (*Torquem.* tom. II, pag. 55 et 307.) Son manteau était parsemé de croix rouges. Grand-prêtre de Tula, il fonda des congrégations religieuses, il ordonna des sacrifices de fleurs et de fruits, et se bouchait les oreilles quand on lui parlait de la guerre. Son compagnon de fortune, Huemac, était en possession du pouvoir séculier, tandis que lui-même jouissait du pouvoir spirituel. Cette forme du gouvernement était analogue à celles du Japon et du Cundinamarca. (*Torquem.* tom. II, pag. 237.) Mais les premiers moines missionnaires espagnols ont gravement discuté la question si Quetzalcoalt était Carthaginois ou Irlandais. De Cholula il envoya des colonies à la Mizteca, à Huaxayacac, à Tabasco et Campêche. On suppose que le palais de Mitla a été construit par ordre de cet inconnu. Du temps de l'arrivée des Espagnols, on conservait à Cholula, comme des reliques précieuses, certaines pierres qui avaient appartenu à Quetzalcoalt, et le père Toribio de Motilinia vit encore sacrifier en l'honneur du saint, au sommet de la montagne de Matlalcuye, près de Tlascala. Le même religieux assista, à Cholula, à des exercices ordonnés par Quetzalcoalt, dans lesquels les pénitents se scarifiaient la langue, les oreilles et les lèvres. Le grand-prêtre de Tula avait fait sa première apparition à Panuco; il quitta le Mexique dans le dessein de retourner à Tlalpallan, et c'est dans ce voyage qu'il disparut, non pas au nord, comme on devrait le supposer, mais à l'est, sur les bords du Rio Huasacualco. (*Torquem.* tom. II, pag. 307 et 311.) La nation espéra son retour pendant un grand nombre de siècles. « Lorsque, en arrivant à Ténochtitlan, je passai par Xochimilco, dit le moine Bernard de Sahagun, tout le monde me demanda si je venais de Tlalpallan. Je n'entendais pas alors le sens de cette question; mais je sus plus tard que les Indiens nous prenaient pour les descendants de Quetzalcoalt. » (*Torquem.* tom. II, pag. 53.) Il est intéressant, sans doute, de réunir jusqu'aux plus petites circonstances de la vie de ce personnage mystérieux qui, appartenant à des temps héroïques, est probablement antérieur aux Toltèques.

Peste et destruction des Toltèques en 1051. Ils poussent leurs migrations plus loin au sud. Deux enfants du dernier roi et quelques familles toltèques restent dans le pays d'Anahuac.

Les Chichimèques, sortis de leur patrie, Amaquemecan, arrivent au Mexique en 1170.

Migration des Nahuatlaques (Anahuatlaques) en 1178. Cette nation renferma les sept tribus des Sochimilques, des Chalques, des Tépanèques, des Acolhues, des Tlahuiques, des Tlascaltèques ou Téochichimèques, et des Aztèques ou Mexicains, qui, de même que les Chichimèques, parlaient tous la langue toltèque. (*Clavig.* tom. I, pag. 151; tom. IV, pag. 48.) Ces tribus appelaient leur patrie Aztlan ou Teo-Acolhuacan, et la disaient voisine d'Amaquemecan (*Garcia*, Origen de los Indios, pag. 182 et 502). Les Aztèques étaient sortis d'Aztlan, d'après Gama, en 1064; d'après Clavigero, en 1160. Les Mexicains, proprement dits, se séparèrent des Tlascaltèques et des Chalques, dans les montagnes de Zacatecas. (*Clavig.* tom. I, pag. 156. *Torq.* tom. I, pag. 87. *Gama, Descripcion de dos Piedras*, pag. 21.

Arrivée des Aztèques à Tlalixco ou Acahualtzinco, en 1087. Réforme du calendrier, et première fête du feu nouveau depuis la sortie d'Aztlan, en 1091.

Arrivée des Aztèques à Tula, en 1196; à Tzompanco, en 1216; et à Chapoltépec, en 1245.

« Sous le règne de Nopaltzin, roi des Chichimèques, un Toltèque appelé Xiuhtlato, seigneur de Quaultepec, enseigne au peuple, vers l'an 1250, la culture du maïs et du coton, et la panification de la farine de maïs. Le peu de familles toltèques qui habitaient les rives du lac de Ténochtitlan avaient entièrement négligé la culture de cette graminée, et le froment américain aurait été perdu pour toujours, si Xiuhtlato n'en eût conservé quelques grains depuis sa première jeunesse. » (*Torq.* tom. I, pag. 74.)

Union entre les trois nations des Chichimèques, des Acolhues et des Toltèques. Nopaltzin, fils du roi Xolotl, épouse Azcaxochitl, fille d'un prince toltèque; Pochotl et les trois sœurs de Nopaltzin s'allient aux chefs des Acolhues. Il existe peu de nations dont les annales présentent un si grand nombre de noms de famille et de lieux que les annales hiéroglyphiques d'Anahuac.

Les Mexicains tombent dans l'esclavage des Acolhues, en 1314, mais ils réussissent bientôt à s'y soustraire par leur valeur.

Fondation de Ténochtitlan, en 1325.

. . . .

N° V.

EXTRAIT

D'UNE

LETTRE DE M. VISCONTI

A M. DE HUMBOLDT [1].

En parcourant la partie de vos voyages qui concerne les monuments des peuples de l'Amérique (et dans laquelle vous avez bien voulu me donner un témoignage si précieux de votre amitié), j'ai remarqué, parmi le grand nombre de faits jusqu'à présent inconnus, et d'observations neuves que renferme ce volume, quelques articles où mon opinion diffère de la vôtre. Cette différence ne porte, à la vérité, que sur des particularités de peu d'importance, et mes remarques pourront paraître minutieuses; mais, comme il s'agit d'une branche toute nouvelle de l'archéologie, si je puis me servir de ce terme pour désigner des recherches sur les monuments du Nouveau-Monde, j'ai cru devoir vous transmettre quelques observations à ce sujet; si elles sont justes, elles pourront contribuer à l'intelligence et à l'explication de quelques monuments très curieux : si elles ne vous paraissent pas telles, la confiance que j'ai dans vos lumières dissipera mes doutes.

Le premier objet qui a fixé mon attention est la figure de ronde bosse d'une *prêtresse*, ou, si l'on veut, d'une *princesse aztèque*. (*Planches supplém.* N° 1.) Vous avez pensé que l'ignorance de l'artiste a dû supprimer les bras de cette figure, et qu'il a eu la maladresse de lui attacher les pieds aux côtés. Je n'ai pas plus que vous une grande idée de l'habileté du statuaire; mais il me semble que cette figure, pour être hors de toute proportion, n'est cependant ni mutilée ni estropiée. Je crois reconnaître que les extrémités que vous prenez pour les pieds sont les mains de la statue [2]. Elle me paraît être à genoux, et assise sur ses jambes et sur ses talons. Cette posture de repos, suggérée aux hommes par la nature elle-même, est décrite soigneusement par les lexicographes grecs, et spécialement affectée, dans les monuments des arts, aux figures de femmes.

On voit sur les monuments de l'Égypte un grand nombre de femmes représentées dans cette attitude, soit qu'elles allaitent leurs enfants, ou qu'elles soient en prière aux pieds de leurs idoles, ou qu'elles jouent de quelque instrument, ou qu'elles donnent des marques extérieures d'affliction aux funérailles de leurs parents ou de leurs compatriotes. On trouve aussi sur les mêmes monuments, mais beaucoup plus rarement, des hommes représentés dans cette attitude. On pourrait même penser que le précepte des pythagoriciens, de prier assis, n'avait trait, dans les temps reculés, qu'à cette posture usitée dans les rites des Égyptiens. Elle est si naturelle, particulièrement aux femmes, à cause de la souplesse de leurs membres, que dans plusieurs contrées d'Italie les femmes de la campagne la prennent habituellement à l'église. Nous ne devons donc pas nous étonner qu'elle ait été en usage chez les femmes aztèques. On la retrouve dans quelques unes des peintures symboliques de ce peuple : la déesse de l'eau, qui s'élance sur la terre pour la submerger, est représentée assise sur ses talons; et plusieurs autres figures sur d'autres peintures mexicaines sont à-peu-près dans la même pose, excepté qu'elles n'ont qu'un seul genou à terre. Et, pour ce qui a rapport à la statue dont j'ai l'honneur de vous entretenir, il me semble que le derrière de cette figure présente une preuve certaine de ce que je viens d'avancer; on y voit distinctement les pieds dont les doigts sont indiqués assez clairement : ils sont placées les uns contre les autres, et le clair-obscur fait sentir dans le dessin la saillie des genoux cachés sous la draperie raide et unie qui enveloppe toute la figure.

Pour ne pas m'arrêter davantage sur ce reste curieux des arts d'un peuple qui a presque disparu, je me bornerai à remarquer que la grandeur excessive de la tête est un défaut commun à la plupart des ouvrages de ce peuple. Ce même défaut est très sensible dans les figures sculptées qui surmontent les couvercles des urnes cinéraires étrusques. Il semble que l'intention d'exprimer avec plus de précision les traits de cette partie principale, a été, pour des artistes ignorants, le motif de l'agrandir au point de l'exagérer [3].

. . . .

[1] Cette lettre se trouve imprimée à la suite de l'ouvrage de M. de Humboldt, intitulé : *Vues des Cordillières et Monuments des peuples indigènes de l'Amérique.*

[2] Nous avions fait la même remarque avant de prendre connaissance de cette lettre de M. Visconti, et nous avions cru devoir la consigner dans la note 1, page 10, *Notes et Docum. div.*

[3] Les autres observations de M. Visconti portent sur l'interprétation d'un fragment de peinture hiéroglyphique aztèque, relatif aux cinq âges du monde; sur la manière dont les Aztèques traçaient leurs hiéroglyphes; et sur l'invention des machines propres à faire du feu par le frottement de deux morceaux de bois. Nous omettons ces observations qui n'ont pas trait directement aux matières traitées dans le présent ouvrage.

N° VI.

NOTICE

SUR

LES MONUMENTS ANTIQUES D'USHMAL,

DANS LA PROVINCE DE YUCATAN,

FOURNIE PAR M. LORENZO DE ZAVALA,

AMBASSADEUR DU MEXIQUE EN FRANCE.

Vous m'avez témoigné, messieurs, le desir d'avoir quelques renseignements sur les ruines d'*Ushmal;* je vais m'efforcer de remplir cette tâche, en me rappelant, le mieux qu'il me sera possible, des souvenirs qui datent de plusieurs années, et en m'aidant de notes écrites par le jeune C***, dans la famille duquel se trouvent les propriétés où sont situés ces monuments.

A vingt lieues sud-est de la ville de Mérida, on découvre les ruines de monuments qui doivent avoir été élevés par l'ancienne race indigène de la presqu'île du Yucatan. A cinquante ou soixante mètres du chemin, on aperçoit un de ces monuments de peu d'importance, sur une colline assez élevée, dont la pente est si rapide que les habitants mêmes, accoutumés à la monter, sont obligés de se soutenir aux arbustes qui se trouvent sur leur passage. En s'avançant jusqu'au pied, on voit un escalier en pierres taillées, dont la largeur présente d'assez grandes irrégularités par suite des dégradations causées par les siècles. Cet escalier, adossé à la colline, est composé de cent quatre-vingts marches environ, hautes et larges de douze à quinze centimètres. On ne rencontre dans cette montée que des plantes sauvages, et des rochers qui semblent prêts à se détacher pour écraser les imprudents visiteurs.

En arrivant au sommet de la colline, où se trouve le bâtiment, on est obligé de faire un demi-tour pour arriver au portique. On y entre par une porte dont les côtés s'élèvent à deux mètres et demi, hauteur à laquelle ils commencent à converger, et finissent par se rencontrer, sous un angle de soixante à soixante-dix degrés. La structure intérieure forme un parallélipipède régulier jusqu'à la hauteur de deux mètres et demi, et finit à la partie supérieure par une voûte en forme de prisme à trois faces.

A la face du bâtiment opposée au portique, on aperçoit un trou à la hauteur d'un mètre. Son irrégularité et la disposition des pierres font croire que c'est une dégradation plutôt que la trace d'une ancienne fenêtre.

En sortant de ce monument, dont la surface est de huit mètres carrés, à-peu-près, on est étonné de voir que la forme extérieure ne réponde pas à la forme intérieure; car, en le regardant en dehors, la figure qu'il présente est tout-à-fait parallélipipédique au lieu d'être prismatique, et finit par une terrasse plate, d'une pente légère, propre à l'écoulement des eaux pluviales. Aux arêtes extérieures on voit des pierres saillantes, de deux ou trois centimètres, qui forment une espèce d'ornement assez simple. Les pierres avec lesquelles sont bâtis les murs sont très bien taillées, en forme de dés ou de cubes; elles sont posées les unes sur les autres, séparées seulement par une couche mince de sulfate calcaire que le temps a rendue égale en dureté à la pierre elle-même. A l'extérieur, ces pierres sont nues; on les distingue facilement, mais il n'en est pas ainsi dans l'intérieur; une couche de plâtre ou de stuc de peu d'épaisseur recouvre les murailles. On ne distingue point de corniches sur ce bâtiment. L'uniformité la plus parfaite existe dans tout l'édifice.

Après avoir descendu la colline, en suivant le même chemin, on trouve un autre monument situé à droite. Son élévation au-dessus de la route, ne dépasse pas deux à trois mètres, et sa distance au pied de la colline, trente à quarante mètres. L'escalier qui conduit à cet édifice est formé de quatre à cinq marches hautes chacune de vingt à vingt-cinq centimètres; leur largeur est fort irrégulière, et varie depuis un demi-mètre jusqu'à deux mètres. L'entrée du monument ne présente d'autre aspect que celui d'un vieux bâtiment construit en pierres bien taillées, mais rongées par le temps. La forme de ce portique est tout-à-fait semblable à

celle du portique qui se trouve sur la hauteur voisine; seulement elle en diffère par ses dimensions, car sur environ quatre mètres de hauteur, il a une largeur de trois mètres, et une traversée de sept à huit.

Après avoir passé ce portique, on arrive à la face du bâtiment opposée à celle de devant. Cette face se compose d'un portique tout-à-fait semblable au premier. On aperçoit ensuite une cour plantée d'une grande quantité d'arbres qui la laissent difficilement distinguer. C'est à côté de cette entrée que sont situés les appartements de cet édifice. J'en ai visité deux; leur uniformité est parfaite; les portes qui y conduisent sont percées latéralement et en forme de rectangle. Leur intérieur présente le même aspect que celui du monument précédent, seulement les dimensions en sont plus grandes. Ici, j'ai aperçu des traces du plancher que je n'avais pas remarquées dans l'autre; car, au pied des murs, il y avait encore une couche de stuc de trois à quatre centimètres qui formait ce plancher presque entièrement détruit par le temps. A l'extérieur, une terrasse forme la partie supérieure de ce bâtiment, où l'on remarque des arbres d'une grosseur considérable. En sortant de ces appartements, on est conduit à deux autres qui sont placés au côté contigu du parallélogramme que forme la cour.

A l'entrée de cet appartement, on remarque une poutre en bois de *zapote* (bois très dur qui sert à la construction des bâtiments). Cette poutre, qui surmonte l'entrée, semble soutenir la partie supérieure du mur. L'intérieur était, comme celui des autres appartements, recouvert d'une couche de stuc, d'une blancheur semblable à celle de la chaux vive; peut-être, comme l'entrée était plus grande que celle des autres pièces, les rayons solaires y donnaient sur une plus grande étendue. A la partie supérieure, la couche de stuc n'existe plus, et on aperçoit facilement les pierres qui s'emboîtent les unes avec les autres pour former la voûte.

A la face opposée à celle de l'entrée est percée une autre porte de forme quadrangulaire, qui donne dans un autre appartement sombre où le soleil ne peut pénétrer. Le revêtement qui couvre les murs est noirci probablement par l'humidité qui y règne.

Le mur extérieur de ce monument offre, à une hauteur de trois mètres et demi à quatre mètres, une tête et des hyéroglyphes en saillie. En faisant le tour de l'enceinte, on remarque aux quatre arêtes principales du parallélipipède, des pierres qui ressortent de trois ou quatre centimètres. A la partie supérieure, à vingt ou vingt-cinq centimètres au-dessous du niveau de la terrasse, les pierres ressortent de la même quantité pour former la corniche du bâtiment. C'est sur cette corniche qu'était placé le serpent en pierre qui, posant sa tête au sommet de l'angle du portique, entourait le monument entier et plaçait sa queue sur sa tête. Ce serpent a été détruit en partie, la tête n'existe plus, mais il reste encore une portion du corps qui atteste son existence, et même les habitants des alentours m'ont assuré avoir vu cette tête[1].

A la sortie de ce monument, on découvrait facilement les ruines d'un autre, situé vis-à-vis, à quarante ou cinquante mètres de distance; mais comme c'était à la nuit tombante, nous n'eûmes pas le temps de le visiter; cependant, je vis, par son aspect extérieur, qu'il ne présentait pas plus de singularité que le précédent.

Il me reste maintenant à dire un mot sur les dimensions des pierres avec lesquelles sont bâtis ces monuments. La partie extérieure des murs n'étant couverte d'aucun revêtement, il est très facile de voir la grandeur de ces pierres. Leur largeur, en général, est de vingt-cinq à vingt-huit centimètres, ainsi que leur longueur; il y en a cependant quelques unes dont la longueur est d'un demi-mètre ou de trois quarts de mètre; leur épaisseur est à peu près égale à leur largeur, de manière qu'en général elles forment des cubes parfaits très bien taillés, placés les uns sur les autres. Il ne faut pas conclure de là que toutes les pierres sont ainsi taillées; car celles qui forment l'arête à partir de laquelle les plans des murs convergent pour déterminer la voûte prismatique dont j'ai déjà parlé, sont taillées en forme de coude dont l'angle est obtus. On ignore la manière dont s'y prenaient les anciens habitants pour tailler ces pierres, mais ce que je puis assurer, c'est qu'elles sont beaucoup mieux taillées que celles qu'on taille aujourd'hui pour les constructions. Il y a quelques unes de ces pierres qui, au toucher, paraissent aussi polies que le marbre; elles ont une transparence troublée comme celle du gypse. Il est probable, bien que personne n'ait encore fait l'analyse de ces pierres, que c'est du véritable carbonate calcaire, impur à cause des matières terreuses qu'il contient; j'avance cela comme une probabilité, parce que la majeure partie des pierres qu'on trouve dans la presque île de Yucatan, sont calcaires; on extrait même des couches intérieures, dans des carrières ou caves artificielles qu'on appelle *salecaberas*, une grande quantité de carbonate à l'état de craie.

[1] Cette description, faite *de visu*, contredit celle de Diego Lopez Cogolludo, rapportée par M. Warden, page , d'apres laquelle cette remarquable corniche, formée par un serpent en pierre, serait dans l'intérieur de la cour, au lieu d'être au pourtour exterieur du monument.

Les idées des habitants d'aujourd'hui, sur les primitifs habitants de ces ruines, sont trop vagues pour qu'on puisse en déduire quelque chose de croyable sur ces anciens peuples; ceux qui nous conduisaient disaient que, de tout temps, ils avaient entendu dire à leurs ancêtres que le monument qui est sur la colline était la demeure du *keh*, qui dans notre langue signifie *oracle;* l'un d'entre eux assura même qu'il y avait vu, au milieu d'une cave, une table en pierre encore teinte en rouge, qui indiquait le lieu des sacrifices. Quelques uns croient que le monument qui est au pied de la colline était un couvent, d'autres que c'était une caserne, et que le monument d'en face était le palais du cacique.

Mais toutes ces conjectures ne laissent dans l'esprit aucune trace positive du passé. La race actuelle ne conserve réellement, dans ses traditions, rien qui puisse faire découvrir l'origine de ces ruines et de leurs habitants. Peut-être n'en saura-t-on jamais davantage sur ce sujet si intéressant pour l'ancienne civilisation de ces contrées.

N° VII.

NOTE DE M. BARADÈRE

SUR

LA DÉCOUVERTE DE POTERIES ANTIQUES

A DIVERSES PROFONDEURS.

M. Warden rapporte, dans ses *Recherches sur les antiquités de l'Amérique du nord,* plusieurs faits qui prouvent l'existence de très anciennes populations sur le continent d'Amérique, par l'enfouissement naturel de poteries et autres ustensiles, à une profondeur plus ou moins grande. Ces enfouissements, à part ceux qui, chez tous les peuples, se font volontairement dans certaines circonstances, n'ont pu avoir lieu qu'au moyen de la formation des couches successives de terre végétale, peut-être aussi par l'effet de quelque révolution de la nature amenant subitement de grandes masses de terre sur des endroits autrefois habités. Entre autres faits il cite deux haches déterrées à quelques milles au-dessus de Louisville, sur l'Ohio, à la profondeur de quarante pieds, auprès d'un âtre où l'on voyait encore des traces de feu. Les découvertes de ce genre sont assez fréquentes dans l'Amérique centrale, comme dans l'Amérique du nord, mais à une profondeur généralement moins grande.

Dans le cours de mes voyages au Mexique, j'ai été souvent à portée de constater des faits semblables, notamment sur la rivière d'Alvarado et sur le Guazacualco, dont les eaux, dans le temps des crues, entraînent vers la mer une quantité d'arbres déracinés par le courant. Après ces inondations périodiques, le voyageur aperçoit sur la plage de nombreux débris de poteries, qui attestent la présence dans ces lieux d'anciennes populations dont le souvenir est perdu. M. Jomard possède deux vases encore entiers que j'ai trouvés à dix pieds au-dessous du sol, sur le bord du Guazacualco, et prêts à tomber dans le fleuve.

A deux milles de la Vera-Cruz, il existe une petite île appelée *isla de Sacrificios.* Les Mexicains construisirent pendant les guerres de l'indépendance un petit fort sur cet emplacement. En creusant le sol, les ouvriers découvrirent à six pieds de profondeur, des vases en matière dure, qui ont une grande analogie avec un autre vase venu du Japon et conservé, à Paris, dans le cabinet du savant M. Alexandre Lenoir.

Ces fait sont de nature, le dernier surtout, à faire tirer des inductions importantes; 1° sur la grande antiquité de ces débris, à en juger par l'épaisseur des terres qui les ont successivement recouverts; 2° sur les communications qui ont dû avoir lieu entre l'ancien Mexique et certaines contrées d'Asie, si l'on s'en rapporte à la ressemblance singulière des vases dont je viens de parler.

N° VIII.

RAPPORT DE M. WARDEN

SUR

LA COLLECTION DE DESSINS D'ANTIQUITÉS MEXICAINES,

EXÉCUTÉS

PAR M. FRANCK [1].

Cette collection, composée de quatre-vingt-une feuilles grand in-folio, comprend six-cents objets environ, dont la plupart appartiennent au musée national de Mexico; quatre-vingts se trouvent dans celui de la Société philosophique de Philadelphie; plus de quarante morceaux intéressants sont la propriété du comte Peñasco, riche propriétaire agricole de Mexico, et de M. Castañeda, dessinateur des antiquités de Palenque; enfin d'autres originaux existent dans les mains de MM. Rich, Exeter et Marshall, négociants anglais, à Mexico. Ces honorables particuliers se sont empressés de mettre leurs cabinets à la disposition de l'auteur.

Tous ces objets sont dessinés, pour la première fois, d'après nature, avec un soin et une perfection rares; l'artiste y a consacré deux années d'un travail suivi, et il a évité de faire figurer dans sa collection des dessins déjà connus, entre autres ceux qui ont été publiés par M. le baron de Humboldt.

Les objets qui composent ce recueil peuvent être à-peu-près classés ainsi qu'il suit :

1° Cent quatre-vingt figures d'hommes et de femmes.
2° Cinquante-cinq têtes d'hommes et de femmes.
3° Trente masques et bustes.
4° Vingt figures d'animaux.
5° Soixante-quinze vases.
6° Quarante ornements.
7° Six bas-reliefs.
8° Six fragments.
9° Trente-trois flageolets et sifflets.
10° Enfin, un grand nombre d'instruments et objets divers

On va donner une description sommaire des morceaux les plus remarquables compris dans chacune des divisions ci-dessus.

FIGURES D'HOMMES ET DE FEMMES.

Ces figures sont en basalte, marbre vert, jaune, gris, couleur de chair, vert antique, ardoise, serpentine, terre cuite, lave, jaspe et porphyre.

Leur dimension varie de trois et quatre pouces à un pied et demi.

Plusieurs sont agenouillées, d'autres accroupies; quelques unes ont les jambes ou les bras croisés, ou sont en adoration. On remarque des guerriers portant un bouclier et un casque en tête. Il y en a un habillé en oiseau.

Un grand nombre ont le corps et la tête couverts d'ornements, avec des hiéroglyphes.

Une figure d'homme assis porte des têtes renversées de chaque côté de la sienne, lesquelles sont ornées de plumes, de boucles d'oreilles, etc.

Une autre figure porte un ornement de tête où figure une corne de bélier.

Un groupe d'une grande beauté, en pierre obsidienne, représente une femme nue tenant un enfant.

Un enfant dans les bras d'une femme; morceau d'un groupe en terre cuite.

Figure de femme assise sur un serpent, en granit, représentée de face, de profil et de derrière.

[1] Ce rapport a été fait à la Société de géographie, le 4 mars 1831, au nom d'une commission composée de MM. Jomard, Alex. Barbié du Bocage, de la Roquette, et Warden, rapporteur.

Hermes de femme, en terre cuite.

M. Franck a fait le portrait d'une femme indienne du village de Ticoman, près de Mexico, pour servir de comparaison avec les anciennes figures et démontrer leur ressemblance.

FIGURES QUI PRÉSENTENT UN CARACTÈRE DE RESSEMBLANCE AVEC CELLES ÉGYPTIENNES OU PHÉNICIENNES.

Une figure de femme, en basalte, de un pied sept pouces de hauteur. Les ornements de la tête sont dans le style égyptien.

Figure de femme agenouillée, en basalte, de un pied trois pouces quatre lignes, avec un costume égyptien.

Figure d'homme, en marbre, de onze pouces six lignes, aussi dans le même goût; on y voit le tablier.

Figure assise, en basalte, représentée avec les mains coupées, et pendant de chaque côté. Costume égyptien.

Imitation d'une momie, faite en grunstein, quatre pouces quatre lignes de long. L'attitude de cette figure a quelque ressemblance avec la pose des momies d'Égypte, et celle des figures de divinités.

Femme accroupie, en basalte; huit pouces trois lignes de haut. Costume égyptien.

Deux figures en terre et une en bois, de six pouces dix lignes de hauteur. Un voyageur voulait les exporter, mais la douane les ayant saisies les envoya au musée de Mexico, où elles se trouvent.

Figure d'homme debout, avec le tablier, en pierre tesonclée; un pied dix pouces. Elle a été trouvée dans un cercueil, à côté d'un squelette, et déposée au cabinet du comte de Peñasco.

Une autre plus remarquable, de deux pouces deux lignes de haut, a été déterrée dans une fouille et envoyée par le gouverneur de la province au Musée de la capitale. Elle offre beaucoup de ressemblance avec celle qui existe près du centre du zodiaque de Denderah.

Figure d'homme, en porphyre, de un pied trois pouces de haut, portant le tablier et le bonnet à la manière égyptienne.

Demi-figure, en basalte, représentant un Priape ressemblant à celui des anciens Orientaux.

Figure d'homme, en vert antique, dans le goût chinois; hauteur, sept pouces trois lignes.

Figure de femme agenouillée, en porphyre; un pied un pouce sept lignes de haut; vue de face, de profil et de derrière. Costume égyptien.

Plusieurs de ces figures indiquent le commencement de l'art, d'autres sa perfection. La plupart sont bien conservées; un certain nombre sont endommagées de vétusté.

TÊTES D'HOMMES ET DE FEMMES.

Elles ont en général un à trois pouces de hauteur. La plupart sont en terre cuite; quelques unes en obsidienne, basalte, marbre, etc.

Plusieurs portent des ornements: une, entre autres, porte une *bariole*, costume du moyen âge. Un autre paraît avoir été argentée.

On y voit une tête de mort, en basalte, et une petite tête d'homme en marbre, d'un caractère chinois.

MASQUES ET BUSTES.

Ils sont en terre cuite, jaspe, serpentine, albâtre, obsidienne, marbre et bois.

Ils ont, en général, un à quatre pouces de hauteur. Quelques-uns même sont de grandeur naturelle; il y en a qui ont perdu les yeux et les dents.

Trois masques ont sur la tête un ornement égyptien. D'autres offrent le caractère des nations asiatiques, particulièrement celui des Tartares et des Mogols. Les différentes expressions en sont rendues avec une grande finesse.

Trois bustes d'homme et de femme, en terre cuite; l'un a deux pouces deux lignes, les autres un pouce dix lignes.

Un buste en stuc, de couleur naturelle, représente une princesse qui porte, avec d'autres ornements, un

collier de pierres d'un jaune verdâtre. Le buste a un pied huit pouces quatre lignes de haut, et est par conséquent plus grand que nature. On y reconnaît la race actuelle.

FIGURES D'ANIMAUX.

Deux serpents à sonnettes, en basalte, entortillés, dont l'un a un pied trois pouces neuf lignes de long, l'autre dix pouces.

Serpent en basalte, mordant une figure de femme; onze pouces et demi.

Serpent en marbre; sept pouces cinq lignes.

Un autre de un pied, et un autre de cinq pouces.

Tête de tigre [1], en marbre jaune; hauteur trois pouces.

Animal accroupi, ressemblant à un lapin, en basalte; hauteur six pouces quatre lignes.

Serpent avec une tête humaine.

Serpent entortillé, en basalte, de un pied deux pouces trois lignes de diamètre. Le corps a été doré; les yeux sont d'une couleur rouge.

Tête de chien [2] en terre cuite, de un pouce sept lignes.

Tête de chien, tenant dans sa gueule une petite tête humaine; cinq pouces de haut.

Le corps d'un animal assis, en terre cuite, ressemblant au sphynx; cinq pouces de long.

Animal en terre cuite, qui paraît être un *coyote*. Il a trois pouces de long.

Un tigre en porphyre; six pouces de long. Un autre de un pied. Deux têtes de tigre et d'oiseau.

Une grenouille en porphyre, de un pied huit pouces de long.

Une sauterelle en hornstein, bien travaillée, de un pied cinq pouces.

VASES.

Les vases, remarquables par la beauté de leur forme, sont en albâtre, terre cuite, etc., artistement travaillés, et couverts d'un vernis très luisant. Ils ont de deux à neuf pouces de hauteur, et présentent une grande variété de formes grecques et étrusques, ou un caractère à eux qui ne se retrouve dans aucun autre pays. Ils sont peints en rouge, brun, noir et blanc, et souvent les ornements sont gravés dans le vase; il y en a dont le corps est orné de cannelures. Plusieurs sont posés sur trois pieds, dont un en spirale.

Les ornements les plus remarquables sont des figures de différents animaux, de singes, de crocodiles, de tortues; des groupes d'hommes et de femmes, des épis de maïs, des têtes et des pattes de daims, etc.

Deux vases sont décorés chacun d'une tête qui a véritablement le style chinois. On y voit aussi les bras et les pieds.

Quelquefois la tête et les pieds d'un animal sortent du vase.

A l'une de ces urnes, qui est d'une forme originale, et a neuf pouces de hauteur, le pied est orné d'une croix par devant et par derrière.

ORNEMENTS.

Plusieurs ornements sont en or. On y distingue une tête d'homme. Ces objets montrent avec quelle habileté les Mexicains travaillaient les métaux. Les meilleurs orfèvres d'aujourd'hui ne pourraient rien faire de plus parfait.

Un ornement en pyrite, de forme circulaire, de deux pouces deux lignes de diamètre, avec une figure assise. On prétend que les chefs portaient cette pièce suspendue au cou.

Une pierre de basalte, de un pied trois pouces neuf lignes de long, porte des deux côtés des figures de poissons et de serpents, une espèce de croix de Malte, et un bras dont la main tient un objet qu'on ne peut définir.

Ce dernier morceau faisait partie des ornements du palais de Montézuma, dans la ville de Tezcuco, à neuf lieues de Mexico; il indique la troisième et dernière période de l'art chez les Mexicains.

[1] Probablement d'un jaguar, nommé par les Mexicains *ocelotli*.

[2] Il y avait plusieurs espéces de chiens mexicains : le *tepeitzcuintli* ou chien de montagne, le *xoloitzcuintli*, ou chien à tête chauve, etc.

BAS-RELIEFS.

Un de ces bas-reliefs, en basalte de Palenque, représente un captif attaché à une colonne, et est marqué d'hiéroglyphes.

Un autre, en serpentine, représente un homme debout, dans l'ancien costume mexicain; sa tête est ornée de plumes et de deux têtes de serpents.

Un autre, de forme ronde, représente une femme assise, couverte et entourée d'ornements hiéroglyphiques.

Un aussi de forme ronde, en basalte, de un pied quatre pouces de diamètre, représente l'un des dieux de la guerre, courant la trompette à la bouche, et orné de cornes d'animaux et d'une tête de mort.

Un bas-relief en basalte, de un pied trois pouces, représente un guerrier en grand costume, tenant d'une main une lance, et de l'autre un casse-tête.

FRAGMENTS.

On en distingue un qui représente un homme monté sur un animal qui a l'air d'un lama. Hauteur six pouces trois lignes.

SIFFLETS ET FLAGEOLETS.

Parmi les sifflets, on en remarque un en terre cuite, avec une tête de nègre d'un caractère frappant.

Un a la forme d'un oiseau; un autre est double.

INSTRUMENTS ET OBJETS DIVERS.

Instrument tranchant en cuivre durci; quatre pouces six lignes. Il a la forme de celui qui est employé par les selliers.

Instrument en serpentine, en forme de couteau. Hauteur trois pouces six lignes.

Hache de cuivre, de la forme ordinaire; quatre pouces une ligne.

Hache d'ardoise; trois pouces deux lignes.

Instrument en caillou, pour repasser. Forme européenne.

Pointe d'une lance, en hornstein; cinq pouces deux lignes.

Pierre cannelée comme celle des pharmaciens pour faire des pilules.

Miroir de pyrite de forme circulaire; un pouce dix lignes de diamètre.

Deux petites pierres pour travailler les autres pierres; l'une de quatre pouces cinq lignes, l'autre de deux pouces deux lignes.

Brasero en terre, trouvé dans une excavation en un champ près d'Oajaca. Il a une forme carrée, sur quatre pieds cinq pouces trois lignes de hauteur.

Coupe d'albâtre, de trois pouces de haut, ornée d'hiéroglyphes.

Instrument en terre cuite, avec des balles dedans, qui forment un bruit en le secouant.

Cuiller en terre cuite, de forme européenne : le rond a quatre pouces trois lignes de diamètre.

Objet en terre cuite, de forme circulaire, servant d'aplomb à la baguette à filer, ou quenouille; un pouce sept lignes de diamètre.

Tambour fait en bois, avec beaucoup d'ornements, de un pied quatre pouces trois lignes de longueur.

Tambour mexicain, nommé *Teponastli*, en bois; longueur, deux pieds deux pouces cinq lignes; beaucoup d'ornements.

Teocalli (maison de Dieu) ou temple mexicain, en terre cuite; cinq pouces de haut.

Objet en basalte, présentant une imitation des *fasces* des Romains, et surmonté d'une tête de mort. On suppose qu'il représente l'union des provinces.

Enfin, un trépied de forme circulaire, en terre cuite, de dix pouces huit lignes de diamètre, avec un double fond, et une petite table qui s'y adapte. Il est très léger et artistement travaillé. Le dessus est orné de peintures de différentes couleurs.

Un grand nombre de ces curiosités ont été réunies par les soins de M. J. R. Poinsett, pendant une résidence de cinq années, en qualité de ministre des États-Unis auprès de la République mexicaine, et offertes par lui à la Société philosophique de Philadelphie, dont il est membre.

Parmi ces objets on distingue :

1° Neuf figures en porphyre, vert antique, lave et autres matières, imitant des figures humaines dans différentes attitudes.

2° Sept masques de tête humaine, très bien travaillés, en albâtre, porphyre, vert antique, etc.

3° Des vases d'albâtre, d'une forme gracieuse et d'une exécution soignée, et plusieurs échantillons de jade, de porphyre, d'obsidienne et autres minéraux taillés en forme de grenouilles, lézards et autres animaux.

4° Une grande quantité d'objets d'ancienne poterie; plusieurs centaines de têtes humaines; près d'une centaine de figures entières; beaucoup de vases, cruches, pots, plats, coupes et autres ustensiles à usage domestique; des instruments de musique, des imitations d'anciens temples mexicains, et d'autres objets qu'on ne peut définir.

5° Des copies d'anciennes pierres servant aux sacrifices, d'un calendrier en pierre, et d'instruments de guerre, modelés en cire sur les originaux qui sont au Musée national de Mexico.

6° Des ornements en or, trouvés dans un tombeau, représentant une ancienne armure et d'autres ornements d'un guerrier mexicain.

7° Des peintures hiéroglyphiques sur papier de maguey, qui ont été trouvées à Mexico, dans les plaines, près des pyramides de Teotihuacan, Cholula, Tezcuco, l'Ile-des-Sacrifices, etc.

M. Keating, minéralogiste et ingénieur des États-Unis, et membre de la Société philosophique de Philadelphie, employé aux mines de Mexico, a envoyé à la Société les objets suivants, qui ont été recueillis dans les endroits ci-dessus, et sur le versant occidental de la Sierra-Madre des Cordillères :

1° Onze figures imitant la forme humaine, de différentes grandeurs et attitudes, en porphyre, serpentine, vert antique, argile, talc, jade, lave, etc.

2° Quatre masques humains de diverses grandeurs, en basalte, porphyre, serpentine, etc.

3° Un fragment d'un serpent à sonnettes, d'une grosseur remarquable.

4° Environ un millier d'articles en poterie, représentant des têtes humaines dans un état naturel et difforme, avec une grande variété de coiffures et d'ornements capillaires.

5° Un grand nombre de fragments d'obsidienne, servant de pointes de flèche, de couteaux et d'instruments domestiques.

6° Enfin, une quantité d'objets de poterie, tels que cruches, coupes, plats, etc.[1].

Tel est l'aperçu de cette curieuse collection, qui peut fournir matière à des dissertations intéressantes sur les rapports qu'on présume avoir existé entre les deux continents. . . . .

. . . .

On peut diviser l'art de la nation mexicaine (comme de presque toutes les autres) en trois époques : la première ne montre que la volonté de représenter la nature; elle manque tout-à-fait de formes et de proportions. La seconde époque améliore les formes, sans faire de progrès dans la connaissance des proportions. La troisième époque ajoute les proportions et perfectionne les formes, s'approchant tellement de la nature que l'on trouve dans les ouvrages d'alors une parfaite imitation, surtout de la physionomie humaine et des animaux que ces peuples représentaient sur les pierres les plus dures avec un art admirable, quand les conquêtes des Espagnols vinrent arrêter leurs travaux. Nous ajouterons que les formes des vases, qui dépendent du caprice, ne perdent rien à côté de celles des vases grecs et étrusques.

En général, on distingue bien deux écoles : celle de Mexico et celle de Palenque (bien antérieure), qui diffèrent sensiblement dans les proportions, les caractères, les costumes et les accessoires . . . . .

. . . .

[1] Voir volume III, partie 2, pages 510 et 511 du recueil intitulé : *Transactions of the American Philosophical Society of Philadelphia.*

N° IX.

DISCOURS

SUR

LES DEUX QUESTIONS PROPOSÉES AU CONGRÈS HISTORIQUE EUROPÉEN,

RÉUNI, AU NOM DE L'INSTITUT HISTORIQUE, A L'HOTEL-DE-VILLE DE PARIS,

EN NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1835,

SAVOIR:

DISCUTER ET ÉTABLIR LA VALEUR DES DOCUMENTS RELATIFS A L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE, AVANT LA CONQUÊTE DES EUROPÉENS;

ET

DÉTERMINER S'IL EXISTE DES RAPPORTS ENTRE LES LANGUES DES DIFFÉRENTES TRIBUS DE L'AMÉRIQUE ET CELLES DES TRIBUS DE L'AFRIQUE ET DE L'ASIE,

PAR

M. CHARLES FARCY,

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, DE L'INSTITUT HISTORIQUE,
ET DE LA SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS DE PARIS

C'est une importante question pour l'histoire du genre humain, que celle qui a été proposée au Congrès, savoir de « discuter et établir la valeur des documents relatifs à l'histoire de l'Amérique, avant la conquête des Européens; » et cette question devient encore plus vaste en y joignant, comme liée étroitement avec elle, celle qui a pour but de « déterminer s'il existe des rapports entre les langues des différentes tribus de l'Amérique et celles des tribus de l'Afrique et de l'Asie. »

Dans mon opinion, le premier point ne sera jamais éclairci de manière à satisfaire les esprits positifs. L'histoire primitive de l'Amérique restera toujours ignorée; et comment pourrait-il en être autrement pour un hémisphère connu par nous seulement depuis trois siècles, lorsque les premiers temps historiques de la plupart des nations de l'ancien continent, nations connues depuis trente siècles, sont aussi pour nous des mystères?

Toutefois, l'état actuel de la science fournit des données plus ou moins certaines, assez éloignées des notions communes pour satisfaire, à certains égards, les hommes éclairés, et pour causer quelque surprise à la généralité des esprits. Quant aux langues, source féconde de rapprochements lumineux, c'est à leur comparaison, sans nul doute, qu'on devra les aperçus les plus vrais, les plus décisifs, qui, à défaut de témoignages historiques, viendront dissiper un jour l'obscurité qui règne sur l'origine des populations américaines.

Je me hasarde à traiter cette double matière. Mais, d'abord, je dois déclarer que les immenses recherches de notre honorable confrère, M. Warden, ancien consul-général des États-Unis, correspondant de l'Institut de France, et l'un des hommes les plus instruits sur tout ce qui concerne l'Amérique, m'ont aidé puissamment dans l'accomplissement de cette tâche. C'est de son aveu que j'y ai puisé, et je m'empresse ici de lui en rendre grace.

Avant d'arriver aux choses neuves ou peu connues, je tâcherai de résumer rapidement les notions plus anciennes, bien qu'elles soient familières aux hommes instruits dans l'antiquité, afin de lier entre eux les faits ou les conjectures dignes de trouver place dans une dissertation de cette nature.

Vous pressentez, messieurs, que je vais dire d'abord quelques mots sur la problématique Atlantide.

Atlantide. — Platon rapporte qu'un prêtre de Saïs, en Égypte, dit à Solon qu'au-delà des Colonnes d'Hercule il existait autrefois une grande île nommée Atlantide, habitée par un peuple dont les lois et le commerce étaient connus. On passait, est-il dit, de cette île dans d'autres plus petites, et de celles-ci au *continent opposé.* C'est ce *continent opposé* qu'on a dû naturellement croire être l'Amérique, lorsqu'on a cherché à expliquer les paroles de Platon. Il ajoute que cette grande île fut submergée en vingt-quatre heures par un tremblement de terre. (Dialogue intitulé *Critias*, dont une partie est perdue.)

Personne avant Platon ne parle de l'Atlantide, si ce n'est l'historien éthiopien Marcellus, cité par Proclus.

Strabon et Pline répètent ce que dit Platon; la même tradition est rapportée par Ælien et par Tertullien.

Numenius, Jamblique, Syrianus, Proclus, Origène et Porphyre, regardent le fait comme fabuleux; les trois derniers étaient pourtant disciples de Platon.

Ptolomée, le plus célèbre géographe de l'antiquité, ne parle pas de l'Atlantide.

Au surplus, ce que rapporte Platon offre une contradiction qui prouverait une connaissance bien vague de l'île dont il s'agit; car il lui donne trois mille stades sur deux mille, ou cent cinquante lieues sur cent d'étendue, tout en prétendant qu'elle était plus grande que l'Afrique et l'Asie ensemble.

Quelques auteurs, dans les temps modernes, ont pensé, comme je l'ai dit, que les îles, dans lesquelles on passait après l'Atlantide, étaient ce que nous appelons les Indes occidentales; et que le *continent opposé* auquel on arrivait ensuite, était ce que nous appelons l'Amérique.

D'autres ont pensé que l'Atlantide submergée avait été une partie du continent américain, un grand promontoire qui avançait jusque près des Colonnes d'Hercule.

M. Buache, de l'Académie des sciences, a fait connaître, en 1737, une chaîne de bas-fonds, ou terres élevées sous l'eau, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au Brésil, et qui lui parurent avoir uni autrefois l'Afrique à l'Amérique.

Buffon pense que cette réunion avait lieu entre l'Europe et l'Amérique.

Le docteur américain Mac-Culloh se prononce pour l'identité de l'Atlantide de Platon avec les Antilles et les Hespérides, et pense que les petites îles situées entre l'Amérique et l'ancien continent sont les restes de plus grandes qui existaient autrefois.

De Paw pense que l'Amérique est l'Atlantide elle-même, autrefois submergée, et de nouveau mise à découvert par l'eau.

Tournefort, s'appuyant sur un passage de Diodore de Sicile, suppose que le Pont-Euxin était d'abord sans communication avec la mer de Grèce, et qu'ayant reçu, pendant des siècles, les eaux des plus grands fleuves d'Europe et d'Asie, il s'ouvrit un passage par le Bosphore dans la Méditerranée, qui n'était alors qu'un grand lac; que la Méditerranée, à son tour, après avoir submergé des parties de terre, fit irruption aux Colonnes d'Hercule, maintenant détroit de Gibraltar, et submergea l'Atlantide qui se trouvait en face.

M. Bory de Saint-Vincent est de même avis sur la submersion de grandes terres dans l'océan Atlantique, mais d'une manière différente. Il appuie sur la remarque faite, que l'intérieur de l'Afrique n'est que le lit d'un immense lac anciennement desséché, peut-être du lac Trytonide, que les anciens même ne connaissaient plus, et qui, selon Diodore, disparut par la rupture des terres qui le firent s'écouler dans l'océan, ce qui a pu amener aussi la submersion de l'Atlantide.

Ici je ferai une remarque que je n'ai vue consignée nulle part. Toute ingénieuse, toute plausible que soit cette rupture supposée des terres, soit au Bosphore, soit au détroit de Gibraltar, soit enfin au littoral africain, pour l'écoulement des eaux du Pont-Euxin, de la Méditerranée, ou du lac Trytonide, il faut reconnaître que l'affluence subite de ces eaux dans l'océan n'aurait pu inonder que momentanément l'île Atlantide, si elle se trouvait près de notre continent. Cet affluent, soit de la Méditerranée, soit de l'intérieur de l'Afrique, ne pouvait être capable d'élever le niveau de l'océan d'une manière sensible. En admettant la submersion momentanée des terres à la portée de cette irruption des eaux, le niveau se serait promptement rétabli, et l'Atlantide n'eût pas même perdu six pouces de son littoral. Il faut donc, pour expliquer la disparition de l'Atlantide, revenir au tremblement de terre de Platon, ou à quelque autre catastrophe. Il faut convenir aussi que nous ne savons et ne saurons jamais rien de positif au sujet de cette disparition.

Ne négligeons pas cependant de mentionner ici la grande inscription atlantico-phénicienne, trouvée à Médine en 1826, sur une pierre, et dont la gravure a été dédiée à M. de Fortia d'Urban. Selon l'interprétation de cette inscription, dont assurément je ne saurais garantir l'exactitude, la position de l'ancienne Atlantide aurait été (autre version) depuis le golfe de la grande Syrte jusqu'entre le cap Bon, d'Afrique, et le cap Maritimo, de Sicile, les îles de Malte et de Gozzo étant les anciens sommets du mont Atlas, qui s'élevait presque au milieu de l'Atlantide submergée, l'an avant l'ère chrétienne 2298, époque du déluge d'Ogygès. Je ne me prononce en aucune façon, je le répète, pour l'exactitude de cette inscription ou de sa traduction. Attendons de nouvelles recherches, de nouvelles études. Peut-être l'orateur qui doit me succéder, notre honorable secrétaire perpétuel, aura-t-il été plus heureux et mieux servi dans le cours de ses voyages.

Voyons ce que les anciens ont pu connaître de l'Amérique.

CONNAISSANCE PRÉTENDUE DE L'AMÉRIQUE PAR LES ANCIENS.

Divers auteurs anciens ont fait allusion, d'une manière plus ou moins positive, à l'existence d'un continent au-delà des mers. Sénèque dit, dans sa tragédie de *Médée:* « Si l'on découvre de nouvelles terres au-delà de l'océan, Thulé (l'Islande) ne sera plus la limite de la terre. » On cite le passage de Virgile (Énéide): « *Jacet extra sidera tellus.* » Ælien dit, d'après Théopompe, que l'Europe, l'Asie et la Libye (Afrique) ne sont que de grandes îles, et qu'un vaste continent existe au-delà de l'océan. Il ajoute que l'or et l'argent y sont plus communs que le fer. Le géographe nubien Edrisius dit, en parlant de l'océan Atlantique, qu'il y existe une grande île nommée *Saale*, où les hommes ressemblent à des femmes, ont une haleine épaisse comme la fumée, font la guerre aux animaux de la mer, et parlent un langage inintelligible; ce qui a pu paraître s'appliquer aux Indiens d'Amérique, qui n'ont point de barbe, qui fument le tabac ou autres plantes, et qui harponnent le poisson. Saint Clément, disciple des apôtres, dit dans sa lettre aux Corinthiens « qu'au-delà de l'océan il y a d'autres mondes. »

Tout ceci indique chez les anciens une connaissance au moins conjecturale d'un autre hémisphère, mais rien de plus.

Si maintenant nous nous occupons de l'Amérique proprement dite, pour rechercher son *âge* et les circonstances de sa *population primitive*, notre embarras, pour mieux dire notre ignorance, sera à-peu-près au même degré que pour ce qui concerne l'Atlantide.

Sans doute, si nous nous reportons à nos théologiens, aux Pères de l'Église chrétienne, l'Amérique a dû être peuplée par les fils de Noé, en même temps que le reste de la terre. Nous n'avons rien à objecter à cette opinion. L'origine des premiers hommes d'Amérique ne sera jamais plus claire pour nous que celle des premiers hommes de l'Asie ou de l'Europe, et nos efforts doivent tendre seulement à rechercher si, dans les temps qui sont pour nous l'antiquité, dans les siècles où commence l'histoire des plus anciens peuples du monde, certaines contrées de l'Amérique n'avaient pas déja une civilisation plus ou moins avancée, due à leurs propres populations, ou au contact avec les populations de ce que nous appelons, à tort peut-être, l'ancien continent. Qui sait? le *Nouveau*-Monde pourrait bien être aussi *vieux* que l'ancien.

Sans parler d'abord des découvertes assez récentes des étonnants monuments du Guatimala, du Yucatan, et d'autres parties du Mexique, qui indiquent, à n'en pouvoir douter, une civilisation très avancée, et contemporaine peut-être de celles de l'Égypte et de l'Inde, occupons-nous premièrement d'apprécier les données que peuvent nous fournir les voyages des anciens dans l'océan Atlantique.

Phéniciens. — Les Phéniciens employés par Salomon, roi des Israélites, et Hiram, roi des Tyriens, partirent, est-il dit, du bas de la mer Rouge pour aller à *Ophir* et à *Tharsis*, et après trois ans de voyage, ils revinrent avec de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des pierres précieuses, des singes, des paons, et aussi des éléphants et des licornes.

Plusieurs auteurs ont pensé que l'une des deux flottes se dirigea à gauche, vers les Indes, et l'autre à droite, vers le continent d'Amérique, en doublant l'extrémité sud de l'Afrique.

Postel, qui d'ailleurs mérite peu de confiance, croit que Ophir est le Pérou, qu'il fait dériver du mot hébreu *Pherouaim*. D'autres, du même avis, ont fait dériver *Peru* de *para*, qui, en hébreu signifie *fructifier*, et cela à cause de la fécondité du sol.

Hornius prétend que les Phéniciens ont fait trois voyages en Amérique: 1° sous la conduite d'Atlas, fils de Neptune; 2° lorsque chassés par une violente tempête loin des côtes d'Afrique, ils arrivèrent à une grande île, à l'ouest de ce continent; 3° au temps de Salomon, lorsque les Tyrrhéniens, descendants des Phéniciens, allèrent chercher de l'or à Ophir.

Thévenot prétend que la seconde flotte, celle d'Hiram, qu'il suppose être partie du fond de la Méditerranée, avait traversé le détroit de Gadès, et avait continué sa route jusqu'au continent d'Amérique, ce qui employa trois ans jusqu'au retour, et il observe que cette navigation serait encore de la même durée pour les bâtiments indiens, selon leur construction, et parcequ'on ne savait pas alors louvoyer, manœuvre qui ne fut inventée qu'en 1520.

Quoi qu'il en soit, ces voyages ne sont pas prouvés; on sait seulement que les Phéniciens allaient fréquemment dans l'océan Atlantique, jusqu'aux îles Canaries.

Hébreux.—Plusieurs auteurs, s'appuyant sur quelques passages de l'Ancien-Testament, se sont persuadés que les dix tribus d'Israël, devenues captives de Salmanazar, et transportées dans la Médie, ont passé ensuite par le nord de l'Asie, dans le Nouveau-Monde, 1724 ans avant l'ère chrétienne.

On a cherché et trouvé des ressemblances entre divers peuples d'Amérique et les Hébreux; le Père d'Acosta sur-tout s'en est fait une étude; mais ces ressemblances sont généralement imparfaites, ou peu concluantes, comme, par exemple, la coutume de la circoncision, qui a existé ou existe en plusieurs autres endroits de l'Asie et de l'Afrique. On a aussi cherché de la similitude entre beaucoup de mots hébreux et péruviens, ou autres; mais, il faut le dire, cette similitude est aussi fort imparfaite. — *Anna* en hébreu signifie honnête, charitable; la femme d'un roi du Pérou s'appelait *Anna-Huarqui;* dans le Yucatan il y eut aussi une reine nommée *Anna-Caona. Racha*, ou *raka*, qui signifie *vacuum* en latin, veut dire en langue du Pérou le sein d'une femme. *Haynon*, rivière de l'île Hispaniola, vient, dit-on, de *hayn*, qui signifie en hébreu source. *Macana*, massue des Indiens, vient, dit-on, de *macha*, qui en hébreu signifie instrument propre à tuer. *Canoa*, ou *canot*, vient de l'hébreu *canon*, en latin *parare nidum, stationem, mansiunculam*, etc., etc. Malgré ces rapprochements, un peu cherchés, il existe une grande différence entre la nature des langues des Américains et celle des Hébreux. La langue hébraïque, avec la division des genres masculin et féminin, distingue encore les choses animées et inanimées, ce qui n'a pas lieu dans les langues dont il s'agit. C'est là une différence linguistique remarquable, un changement qui ne s'introduit pas dans une langue transplantée ou non, et qui ne serait guère concevable chez un même peuple, dans quelque circonstance que ce puisse être.

Carthaginois. — Continuant nos recherches sur les voyages des anciens, jusque vers les premiers siècles de l'ère chrétienne, nous verrons Himilcon entreprendre, par ordre du sénat de Carthage, un voyage jusqu'à Thulé, où il introduisit, dit-on, l'agriculture. De là un fort vent d'est l'aurait porté sur la côte d'Amérique, et profitant ensuite du vent d'ouest, il serait revenu à Carthage au bout de quatre mois. Cette expédition est citée par Pomponius Méla, par Pline et par le poëte Festus Aviénus.

Selon Diodore, dont Huet, évêque d'Avranches, partage l'avis, des navigateurs carthaginois furent jetés par les vents sur le continent d'Amérique, ou sur une grande île voisine, et le climat y fut trouvé si beau que le sénat de Carthage décréta que cette île serait conservée comme un lieu de refuge en cas de malheur.

Suivant Aristote, une grande île aurait été découverte par les mêmes Carthaginois dans l'océan Atlantique; et ceux qui la trouvèrent auraient été mis à mort par le gouvernement, à leur retour, dans la crainte que la tranquillité de la mère-patrie ne fût troublée par le desir d'émigrer, tant les récits de cette nouvelle terre étaient attrayants.

Grecs. — On sait que les îles Fortunées ont été décrites par Plutarque, au premier siècle de l'ère chrétienne, et que d'autres écrivains en avaient parlé avant lui.

Pausanias raconte qu'un certain Euphémus découvrit, vers 154 de notre ère, dans l'océan, des îles dont les habitants, de couleur rougeâtre, et portant, dit-il, de longues queues comme les chevaux, ne peuvent être, dit le Père Lafiteau, que les Caraïbes, alors maîtres des Antilles. Ces sauvages, lorsqu'ils allaient en guerre, se mettaient, entre autres ornements hideux, de longues queues postiches.

Boussole. — La question de l'invention de la boussole se présente ici naturellement. On se demande si les anciens ont connu cet instrument, ou quelque chose de semblable, pour se guider dans leurs navigations de long cours.

Les Phéniciens et les Grecs ont connu l'*aimant;* un passage d'Aristote décrit, en propres termes, les mouvements de l'aiguille aimantée, soit vers le nord, soit vers le sud.

Bailly, dans son Histoire de l'astronomie ancienne, dit que la boussole fut inventée en Chine deux mille six cent quatre-vingt-dix-sept ans avant l'ère chrétienne. Selon l'extrait des Annales de la Chine, par Leroux et de Guignes, ce serait seulement onze cent quinze ans avant notre ère. Des faits sont cités à l'appui de ces assertions.

Klaproth, dans sa lettre à M. de Humboldt, sur l'invention de la boussole, dit que les Arabes ont connu l'aiguille aimantée avant les Francs, et que son invention ne se trouve mentionnée dans l'ouvrage de *Bailak*, qu'en 1283 de Jésus-Christ. Il dit qu'elle était inventée en Chine bien antérieurement.

Dans le dictionnaire chinois de *Hin Tchin*, terminé dans l'année 121 de Jésus-Christ, on lit à l'article *aimant:* nom d'une pierre avec laquelle on peut donner la direction à l'aiguille.

Ce qui est reconnu pour certain, c'est que Vasco de Gama inventa la boussole en 1497, dans son voyage

autour du cap de Bonne-Espérance, ou reçut cette invention des Arabes, qui la pratiquaient alors dans ces mers; mais il passe aussi pour certain que Marco-Polo la rapporta de la Chine, où elle était connue de temps immémorial.

Ajoutons que, bien qu'on ait commencé seulement vers 1500 à se servir de la boussole en Europe, on connaissait en France, dès le douzième siècle, un instrument semblable, appelé *marinette*, dont parle Jean de Meun, dans son *Roman de la Rose*, et dont il est question aussi dans une pièce de poésie de Guyot de Provins, qui vécut vers 1180. Plus tard, en 1260, Hugues de Bercy, autre poète, en parle également.

De tout ceci, on doit conclure que les anciens ont connu l'aiguille aimantée, mais qu'ils ont pu ne pas l'appliquer à la navigation. Quant aux Chinois, de qui Marco-Polo reçut cette invention, il paraît certain, je le répète, au moins d'après leurs Annales, qu'ils la connaissaient dans des temps très reculés.

CONNAISSANCE DE L'AMÉRIQUE DEPUIS L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Après l'examen des faits ou des conjectures qui sont du domaine de l'antiquité, il faut passer sur plusieurs siècles de l'ère chrétienne, pour retrouver des documents se rattachant à l'histoire de l'Amérique.

Tatars. — M. de Humboldt, à qui nous devons souvent recourir, dit que des analogies dans la conformation de la tête, et des analogies dans le langage, semblent prouver que des individus de la race tatare ont passé sur la côte nord-ouest de l'Amérique, et de là au sud et à l'est, vers la rivière de Gila et vers le Missouri; et qu'il ne faut pas s'étonner si l'on trouve chez les peuplades américaines des idoles et des monuments d'architecture d'un caractère hiéroglyphique, une notion exacte de la durée de l'année, des traditions sur le premier état du monde, qui rappellent les connaissances, les arts et les opinions religieuses des peuples asiatiques. Il ajoute qu'une circonstance très remarquable, c'est l'arrivée dans les montagnes d'Anahuac (Mexique) des Toltèques, chassés d'un pays au nord-ouest du Rio-Gila, et appelé *Huehuetlapallan*, patrie qu'ils quittèrent l'an 544, époque à laquelle la ruine de la dynastie de *Tsin* occasiona de grands mouvements parmi les peuples de l'Asie orientale.

Selon cette version, que nous devons regarder comme l'une des plus positives, les émigrants d'Asie se seraient donc jetés sur les côtes de l'Amérique du nord, et auraient refoulé vers le sud les peuples tels que les Toltèques et les Cicimèques qui seraient alors venus occuper le plateau du Mexique, ou Amérique du centre, en chassant eux-mêmes les peuples qui l'occupaient. Lorsque les Aztèques ou Mexicains derniers venus, vinrent remplacer, vers 1190, les Toltèques, les Cicimèques, les Alcohuès, etc., arrivés avant eux, depuis le sixième siècle, ils trouvèrent debout les anciens monuments en pierre dont on admire aujourd'hui les restes au Mexique. Ils les attribuèrent aux Toltèques, dit M. de Humboldt, sans être certains qu'ils n'avaient pas été élevés par un peuple antérieur. Ce qui me porte à adopter cette dernière opinion, et à quoi l'on n'a pas assez fait attention jusqu'ici, c'est que les Toltèques, avant d'être refoulés vers le sud, n'avaient rien construit de semblable dans le nord; on n'y a trouvé aucune ruine en pierre, et il est dès-lors naturel de penser qu'ils trouvèrent les monuments dont il s'agit élevés sur le sol d'Anahuac lorsqu'ils y arrivèrent.

Le Mexique, proprement dit, le Guatemala, le Yucatan et le Pérou, où se trouvent seulement d'antiques constructions en pierre, auraient donc dû leur population primitive à d'autres circonstances que le refoulement des peuples du nord vers le sud.

Reprenons l'examen des relations qui ont pu exister jadis entre l'Amérique et les Tatars, les Mongols ou même les Chinois.

Tatars ou Tartares, Mongols, Chinois. — Brerewood, savant antiquaire anglais, prétend que l'Amérique a été originairement peuplée par les Tartares : 1° parcequ'elle a toujours été plus peuplée du côté de l'Asie que du côté de l'Europe, jusqu'à l'époque des grandes colonisations européennes; 2° parceque la conformation physique est très analogue à celle du nord de l'Asie; 3° parcequ'il y a de part et d'autre une égale ignorance et indifférence au sujet des arts.

Il est bon de rappeler ici, à l'appui de ces relations entre les deux continents, bien avant le sixième siècle de notre ère, ce que disent Pline et Ammien Marcellin, savoir, que les cannibales Scythes dévastèrent tout leur voisinage, et forcèrent les habitants de ces contrées du nord de l'Asie à chercher une autre patrie.

M. de Guignes, qui a compulsé les Annales chinoises, assure que les Chinois commerçaient vers 458 avec l'Amérique, et qu'ils remontèrent jusqu'à la partie de la côte qui fait face au Kamtschatka. Il est vrai que le

Père Gaubil, versé dans la langue et l'histoire de la Chine, et le voyageur Carver contredisent ce fait. Cependant, l'histoire postérieure des Chinois donne à penser qu'ils ont eu autrefois des flottes qui ont pu passer au Mexique par les Philippines; et les Japonais, naviguant d'une île à une autre, ont pu arriver ainsi aux Indes occidentales. Lors de l'expédition de Vasquez de Coronado (1539), il vit dans les mers du Nouveau-Mexique, quatre navires dont la proue était ornée d'or et d'argent, et dont les capitaines firent entendre qu'ils avaient été trente jours sur mer, avant d'arriver : ce qui a fait penser qu'ils venaient de la Chine. Selon Pedro Menender de Avilez, on aurait trouvé sur les bords de la mer du Nord les carcasses de navires chinois, et on aurait vu dans le port *Guatusco* (Mexique), des négociants vêtus de soie qu'on a dû supposer aussi être Chinois.

Je ferai remarquer à ce sujet, que le beau monument pyramidal, dans les environs de Guatusco, nommé *el Castillo*, est un de ceux qui auraient le plus d'analogie avec l'architecture chinoise.

Ces relations deviennent encore plus probables par l'analogie reconnue entre beaucoup de mots chinois et américains, par certaines choses usuelles communes aux deux nations, par certains usages et par la ressemblance des traits, selon Garcia, dans son ouvrage intitulé *Origen de los Indios.*

En effet, sans parler en ce moment des langues, certains peuples d'Amérique, à l'instar des anciens habitants du nord de l'Asie, enlèvent le crâne de leurs ennemis vaincus, ou les font périr dans de longues tortures. Ils marchent en file, un à un, comme les Kamtschadales. Ils se tatouent comme les Tunguses de Sibérie. Ils se rasent la tête comme les Tartares, en réservant une touffe de cheveux. Les canots canadiens ressemblent aux canots tungusiens. Les uns et les autres élèvent de grands tertres ou *tumuli* pour la sépulture des morts qu'ils veulent honorer. Les Californiens, de même que les Tunguses, suspendaient d'abord leurs morts aux arbres.

Beaucoup d'autres auteurs, parmi lesquels je citerai le docteur Mitchill, ont également pensé que l'Asie, septentrionale a peuplé le nord de l'Amérique.

Il faut remarquer, à l'appui de cette opinion, qu'il n'y a point de chevaux à l'extrémité du nord de l'Asie, et qu'on n'en a pas trouvé non plus en Amérique, lors de la conquête par les Européens; que les lions, loups, ours, etc., se trouvent sur ce dernier continent, mais non pas dans les îles, ce qui doit faire penser qu'ils sont venus par le nord, quand les communications étaient plus directes, et quand les climats n'étaient pas les mêmes, tandis que les chevaux n'ont pu y passer par la même voie, puisqu'ils n'y existent pas.

A l'égard des langues, parmi les assertions de divers auteurs, Burton dit, en 1711, que les Indiens Mohawks ont un dialecte presque entièrement tartare.

M. Duponceau, président actuel de la société philosophique de Philadelphie, vient d'adresser à l'honorable M. Warden, une dissertation latine écrite par un savant mexicain, sur les langues indiennes d'Anahuac ou du Mexique, qu'il prouve avoir une grande analogie avec le chinois. C'est principalement la langue *otomie* qu'il prend pour point de comparaison. Là, ce sont non seulement des similitudes ou des identités de mots, ce que le hasard, à toute force, peut faire, mais encore ce sont des similitudes grammaticales, ce sont des formes de constructions du discours qui sont les mêmes, et c'est là ce que le hasard ne fait pas; la communication plus ou moins directe de peuple à peuple a seule pu le faire.

Avant cet important, travail de nombreuses analogies ont déja été saisies dans les divers vocabulaires dressés. J'en donnerai un certain nombre d'exemples (malgré les bornes qu'on doit s'imposer dans une dissertation telle que celle-ci), car cela n'est pas sans importance.

Sur un choix d'environ cent mots américains, pris dans différentes provinces, et reconnus identiques ou presque identiques avec des mots chinois ou des mots tartares, une cinquantaine sont des noms de peuples, peuplades ou villes; dix ou douze sont des titres donnés à la Divinité ou aux puissances de la terre; quelques uns sont des noms propres; des substantifs y figurent aussi.

Parmi les noms de peuples ou de villes : *Apaleos* ou *Apeleos*, peuple qui demeurait dans le nord de l'Asie, selon Pline, rappelle les *Apalaches* de la Floride et les *Apaches* du Nouveau-Mexique. Selon Torquemada, les mœurs de ces derniers ne différaient pas de celles des Scythes.—*Aarinchos*, nation dont parle Ammien Marcellin, rappelle *Aharrinchel* dans le Yucatan.—*Chine* et *Chinamitas* désignent aussi des Indiens du Yucatan.—*Cunchi*, ville tartare, et *Conchi*, ville du Nouveau-Mexique.—*Huyrones*, nation Scythe, et *Hurons*, nation du Canada.—*Tzinzonza*, ville du Mécoacan, et *Tzinzon*, roi qui fit construire la grande muraille de Chine.—*Tamba*, ville chinoise dans le Macao, et *Tumba*, ville du Mexique, etc.

Parmi les titres donnés à la Divinité ou aux princes, je citerai *Teu*, Dieu, chez les Chinois, et *Teutl*, chez les Mexicains, qui ont aussi *Teocalle*, maison de Dieu.—*Alcimbeg* ou *Alquimbec*, américain : la terminaison en *beg*, *bek* ou *bey*, dans la langue turque, répond à prince ou seigneur.— *Camas*, idole japonaise, et *Kemes*, idole de l'île Hispaniola.—*Cingis*, mot tartare, est aussi le nom d'un Inca du Pérou.—*Inca* ou *Inga* est le nom tartare de la famille qui donna son nom au royaume de Fingo au Japon.— *Tento* idole Japonaise du même nom que celle des Virginiens.—*Tonos*, mot japonais qui répond à roi, prince, et qu'on donne aussi au soleil, à la lune, aux étoiles; les chefs, à Hispaniola, s'appelaient *Tainos*, et les Mexicains appellent la lune *Tonah*, et le soleil *Tonatiah*.—*Toions* ou chefs, chez les Tschutzki d'Asie, a la même signification sur plusieurs points de l'Amérique.

Parmi les noms propres, les chinois appellent leurs châteaux *Chim;* ce mot est un nom propre dans le Mexique.—*Motenzuma* est un nom japonais; par la tranposition d'une seule lettre on a fait *Montezuma*, que d'autres écrivent *Moctezuma*.— *Tatarkan*, nom de chef en Tartarie, et *Tataran*, nom d'un cacique mexicain; etc.

Parmi les substantifs, *tepe*, en langue turque veut dire montagne; au Mexique de même; ainsi, *Chapultepeque*, montagne des lièvres, *Tepexe*, *Tepeyacan*, etc.—Les Chinois appellent un esclave *shungo;* quelques tribus américaines appellent le chien *shunguioh*.—La plante découverte au Canada, en 1709, et nommée *ginseng*, était connue des naturels sous le nom de *garantognan;* or, ce dernier mot signifie *cuisse d'homme*, comme le mot *ginseng*, tartare ou chinois, signifie *cuisse d'homme*.

La terminaison en *an* est extrêmement fréquente au Mexique pour les noms de lieux; or cette terminaison est tartare ou turque; M. Jouanin dit persanne.

Les *Tschutzki*, habitant entre Colima et le détroit de Behring, sont regardés comme d'origine américaine; ils n'ont presque aucune analogie avec les peuplades asiatiques qui les avoisinent, même pour le langage. Vater, en comparant les vocabulaires des Tschutzki sédentaires avec ceux des peuples du Groenland et de Kadyak, a trouvé que ces tribus sont de la race des Esquimaux. Les Tchutzki nomades ont bien plus d'analogie, pour la langue, avec les Kosiaks; les deux tiers des mots sont les mêmes.

Au nord des Esquimaux sont de grandes peuplades, dont les langues se ressemblent et ont une grande affinité avec la langue aztéque ou mexicaine, dans la terminaison des mots et la répétion fréquente des mêmes consonnes. Ceci a été signalé d'abord par M. de Humboldt et ensuite par Vater. Sur deux cents mots des *Koluschi* et des *Ugaliachmutzi*, deux de ces peuplades, un douzième se termine comme dans la langue aztéque, en *tl*, *tli* ou *tle*. En comparant les vocabulaires de ces deux langues avec celle des mexicains, M. Vater a trouvé, en deux cents mots désignant les mêmes objets, vingt-six polysyllabes de la langue mexicaine.

Dans les temps plus rapprochés de nous, d'autres relations entre l'Amérique et les Chinois ou les Mongols ont été signalées.

Selon M. Ranking, auteur anglais, une expédition mongole dirigée contre le Japon, au treizième siècle, aurait été jetée par une tempête sur les côtes d'Amérique et se serait étendue au Pérou, au Mexique et autres lieux. En 1257, Kublai, petit-fils de Gengis-Kan, fut proclamé grand Kan des Mongols et des Tartares. Ayant conquis le Bengale et autres provinces voisines, il reçut en tribut jusqu'à cinq mille éléphants. En 1260, il s'empara de la Chine; il voulut alors s'emparer du Japon, et fit construire six cents navires capables de porter cent mille hommes. Cette expédition périt presque entièrement, par suite d'une violente tempête. En 1264, une seconde expédition aussi forte échoua par la rivalité de deux commandants. En 1275, une troisième expédition de deux cent quarante mille hommes portés par quatre mille navires, arrivée sur les côtes du Japon, fut encore anéantie ou dispersée par la tempête. L'auteur donne pour certaines ces gigantesques expéditions.

M. Ranking cherche à établir qu'une partie de ces expéditions colossales fut jetée sur les côtes d'Amérique. Garcilasso de la Vega rapporte que, selon une tradition du Pérou, des géants arrivèrent au cap maintenant appelé Sainte-Hélène, dans de grandes barques, n'ayant point de barbe, ayant de longs cheveux, et extrêmement formidables, selon les traditions que la crainte rendit merveilleuses. L'auteur part de ce point pour démontrer l'identité des Mongols et des Incas. Voici quelques uns des motifs sur lesquels il s'appuie, et qui sont tirés des langues et des coutumes. *Mango*, nom du premier Inca du Pérou, est un nom mongol, celui d'un petit-fils de Gengis-Kan, frère de Kublai. — On appelait l'épouse de cet Inca, *Mamanchik*, c'est-à-

dire, mère de ses sujets; or, *Manchika* était le nom de la reine mongole qui régnait en 1619. — Le soleil, objet particulier de l'adoration des Péruviens, était aussi adoré dès la plus haute antiquité par les Mongols. — Les Péruviens appelaient *Pacha Camac*, le créateur de toutes choses; or, *Pacha* et *Camac* sont deux mots d'origine asiatique. — Les chants des Incas, à la louange du soleil et aussi du souverain, étaient composés principalement sur le mot *aylli*. On sait qu'avant Gengis-Kan même, les Mongols avaient adopté pour la même destination le mot *allah*. — *Rama* est un dieu hindou, fils du soleil; les Péruviens appellent leur grande fête *Ramasistoa*.

Garcilasso de la Vega dit que près de Cusco, au Pérou, il y avait une portion de terre défrichée seulement par les personnes du sang royal, avec de grandes réjouissances, comme en Chine l'empereur conduit la charrue un certain jour de l'année. La coutume du palanquin est commune à la Chine et au Pérou pour le souverain. A la mort du plus célèbre monarque péruvien, Huayna Capac, on sacrifia un millier de victimes humaines pour accompagner son ombre chez les morts; l'histoire dit qu'à la mort du grand Kan Mangu ou Mango, les troupes qui portèrent ses restes à la montagne Altaï, massacrèrent tout ce qu'elles rencontrèrent, jusqu'au nombre de dix mille personnes.

La crainte causée par les éclipses de soleil et de lune, est la même au Pérou et à la Chine, et accompagnée des mêmes démonstrations bruyantes.

M. Ranking prétend fixer l'origine des *Toltèques* et des *Guatemaliens*, par les émigrations tartares qui eurent lieu vers la moitié du sixième siècle; c'est aussi, comme on l'a vu, l'opinion de M. de Humboldt; mais répétons ici que ce ne peut avoir été que par contre-coup, si l'on peut s'exprimer ainsi, ou par l'effet du refoulement des peuples septentrionaux de l'Amérique par les Tartares de la Sibérie, vers les contrées du sud qui avaient alors une civilisation très avancée.

Norwégiens, Islandais, etc. — Si l'Amérique fut plus d'une fois visitée par les peuples de l'ancien continent, du côté de l'ouest, elle le fut aussi du côté de l'est. Aux huitième, neuvième et dixième siècles, les Normands couvrirent la mer de leurs vaisseaux, et ravagèrent l'Europe d'une extrémité à l'autre. Quelquefois cependant, plus pacifiques, ils envoyèrent des colonies dans des contrées inconnues ou inhabitées. L'Islande (la Thulé des anciens), découverte par des pirates norwégiens, vers cette époque, quoique plus anciennement habitée, servit de refuge à plusieurs d'entre eux, qui y fondèrent une colonie. A la fin du dixième siècle, selon la chronique islandaise de Snorro Sturleson, adoptée par les historiens du nord, un seigneur norwégien, nommé *Eric-Raude*, fils de Thorwald, exilé d'Islande, se rendit au Groenland, déja découvert avant lui par un marin nommé Gunbivern. Il trouva cette côte américaine couverte de verdure, ce qui le porta à lui donner le nom de Groenland (terre verte).

En 1001, Biorm, fils d'Herjulf-Bardarson, cherchant son père qui était allé s'établir aussi au Groenland, s'égara et découvrit, pendant plusieurs jours de navigation, des côtes étendues jusqu'à l'île de Terre-Neuve. Ensuite, le fils d'Eric-Raude, qui avait aussi le goût des voyages, arma un navire pour retourner avec Biorm dans les mêmes parages. Ils s'établirent à Terre-Neuve, qu'ils nommèrent d'abord Vinland, parcequ'ils y trouvèrent de la vigne, et y passèrent l'hiver.

Pendant les années suivantes, Leif, autre fils de Torwald, fit d'autres découvertes sur la côte d'Amérique; il rencontra des naturels dans des canots de cuir. Une foule d'habitants, accourue sur la côte, se battit à coups de flèche contre l'équipage.

Le Groenland qui avait continué de se peupler aux dépens de l'Islande, envoya ensuite des renforts non seulement au Vinland ou Terre-Neuve, mais aussi sur la côte des Esquimaux ou du Labrador.

En 1121, un évêque Eric passa du Groenland au Vinland, pour tâcher de convertir ceux de ses compatriotes qui étaient encore païens. Passé ce temps, les chroniques d'Islande ne fournissent plus de renseignements sur ces colonies qui continuèrent de se développer.

Après 1406, ces mêmes colonies furent peu à peu abandonnées, par suite des guerres entre le Danemarck et la Suède. La colonie orientale fut détruite par les Esquimaux Skrœlingues, et la colonie occidentale le fut, à ce qu'il semble, par une révolution physique qui accumula les glaces entre le soixantième degré et le cercle polaire, de manière à interrompre toute navigation.

Le capitaine Graah, de la marine danoise, fait en ce moment un voyage de découvertes au Labrador, pour reconnaître les vestiges des anciennes colonies norwégiennes ou islandaises. Déja il a retrouvé des ruines d'églises et autres monuments intéressants.

Selon la tradition islandaise, ce sont les anciens Scandinaves qui, à des époques bien antérieures, peuplèrent le nord de l'Amérique.

Selon M. Shroeder, la ressemblance physique et le langage des Esquimaux avec ceux des Tschuder et des Samoyèdes, prouve qu'il a existé des relations directes entre le nord-est de l'Asie et le nord-ouest de l'Amérique, ce qui n'empêche pas, comme on vient de le voir, qu'il y ait eu aussi des rapports entre le nord de l'Europe et le nord du continent américain.

Beaucoup d'auteurs sont du même avis sur la population du nord de l'Amérique par le nord de l'Asie. Le même langage s'y parle ou s'y comprend, malgré les différences de dialecte. L'historien du Danemarck, Mallet, et le docteur Holland ne doutent pas que les Norwégiens, sortis de l'Islande, n'aient colonisé le Groenland, le Labrador, et ne se soient étendus jusqu'à la Virginie.

M. de Humboldt, à l'appui de l'assertion relative aux Norwégiens ou aux Scandinaves, dit que les habitants de Téochiapan, au Mexique, conservent des traditions qui remontent jusqu'à l'époque du grand déluge, après lequel leurs ancêtres vinrent du nord sous la conduite d'un chef appelé *Votan* ou *Vodan*. Ceux qui ont étudié, ajoute-t-il, l'histoire des peuples scandinaves, dans les temps héroïques, doivent être frappés de trouver au Mexique, au seizième siècle, un nom qui rappelle celui de *Vodan* ou *Odin*, qui régna parmi les Scythes, et dont la race, d'après l'assertion remarquable de Béda, a donné des rois à un grand nombre de peuples.

Une comparaison de la langue groenlandaise, originaire de l'Islande et de la Norwége, avec la langue des Esquimaux du Labrador, fait reconnaître une identité presque complète entre le langage de ces parties du nord de l'Europe et du nord de l'Amérique. Prenons pour exemple l'évangile selon saint Luc, traduit par les missionnaires pour les Groenlandais et pour les Esquimaux, et nous trouverons la plus grande partie des mots semblables dans les deux idiomes. Je vais en lire, du mieux qu'il me sera possible, un verset:

PREMIER VERSET DE L'ÉVANGILE SELON SAINT LUC, EN LANGUE GROENLANDAISE D'UNE PART, ET DE L'AUTRE, EN LANGUE DES ESQUIMAUX DU LABRADOR.

GROENLANDAIS.	ESQUIMAUX.
Ima unnibkan mattigut,	Imak unipkantung mattigut,
Tammakkoninga nangminck	Tamakkoninga nangminck
Issoanit tekkunniktut,	Kiglinganit tautulangktut,
Kivgartortun gortullo	Kinggornganelo okautsinnik
Okautsinnut.	Kivgartolertut.

Une telle similitude nous paraît des plus concluantes.

Gallois ou Welches. — Ce n'est pas encore tout, pour ce qui concerne le nord. Les anciens historiens des Bardes Welches parlent d'une manière positive d'une colonie galloise, partie en 1170, trois cent vingt ans avant le voyage de Colomb, sous la direction de Madawk ou Madoc, fils d'un prince de Galles, et qui découvrit une partie de la côte américaine qu'on suppose être la Floride. De retour dans sa patrie, après avoir laissé une colonie de cent vingt personnes, il équipa une autre flotte de dix navires, et repartit pour la même destination. On n'eut jamais de nouvelles de cette seconde expédition.

Certains historiens ont pensé que la contrée découverte par Madoc, était le Mexique, parceque Cortès apprit de Montezuma que ses ancêtres venaient d'une contrée lointaine habitée par des blancs, et parceque plusieurs mots mexicains semblaient être des mots gallois; par exemple:

Bara, pain; *mam*, mère; *tate*, père; *dowr*, eau; *gwyn dowr*, eau blanche; *pengwin*, oiseau à tête blanche; dont nous avons fait *pengoin*, etc., etc.

On a remarqué aussi que la langue cimiaïque du pays de Galles, qui est un dialecte celtique, entre dans la composition de plusieurs idiomes de l'Amérique.

Plusieurs traditions dans la Virginie, et aussi dans le Guatemala, conservaient la mémoire d'un héros nommé Madoc.

Quelques anecdoctes rapportées par divers auteurs, roulent sur des individus de diverses expéditions qui, faits prisonniers en Virginie, ne durent la vie qu'à plusieurs phrases galloises qui furent entendues et comprises par les naturels, reconnus alors pour Gallois. D'autres traditions portent à croire que la colonie galloise établie en Floride, après bien des luttes avec les Indiens Cherokees, se retira, par suite d'un

traité, en remontant le Mississipi, puis le Missouri et ses affluents, dans des terres éloignées. Un assez grand nombre de voyageurs ont confirmé ce fait; des relations ont été faites avec plus ou moins d'authenticité, notamment par Morgan Jone, Charles Beaty, Isaac Stewart, Griffith, John Filson, etc.

Toutefois M. Warden, très difficile en fait de preuves, ne considère pas l'existence de cette colonie comme démontrée, sur-tout de celle qui aurait été chassée vers le Missouri.

Arrivant aux quinzième et seizième siècles, nous verrons peut-être l'Amérique découverte encore par d'autres navigateurs, avant la grande découverte par Christophe Colomb. Mais, hâtons-nous de le dire, ces faits, fussent-ils clairement prouvés, n'ôteront rien à sa gloire; car ce qu'ils ont dû au hasard, il le dut au calcul, à la force d'ame, au génie.

Martin Behaim, Alonzo Sanchez, Christophe Colomb. — Martin Behaim, selon M. Otto (*Transactions philosophiques de Philadelphie*), natif de Nuremberg, découvrit le continent américain en 1484, huit ans avant la première expédition de Colomb. Profondément instruit en géographie et en astronomie, il avait obtenu en 1459, d'Isabelle, fille du roi de Portugal, et régente de Flandre, un navire pour faire des découvertes, et trouva en 1460 l'île de Fayal, l'une des Açores. En 1484, Jean II, roi de Portugal, lui donna plusieurs navires. Il découvrit le Brésil, et navigua même jusqu'au détroit de Magellan. Retiré au lieu de sa naissance en 1492, il y traça un globe terrestre où il mit une terre occidentale, ainsi que les autres terres reconnues antérieurement par Marco-Polo et par Mandeville.

Quelques objections sont faites contre la vérité de ces assertions, mais elles ne sont pas convaincantes.

Au surplus, il est évident que Colomb qui, dès 1774, avait conçu son projet de découverte, et qui ne passa en Espagne qu'au refus du roi de Portugal de l'aider dans son projet, reçut plusieurs avis, plusieurs preuves qui le confirmaient dans son opinion. Des plantes, des pièces de bois travaillées, venant de l'Occident, et recueillies à de grandes distances en mer, lui avaient été communiquées par Martin-Vincent, pilote portugais; on lui avait même rendu compte d'Indiens morts trouvés dans leurs barques ou pirogues. En 1484 même, Gomara raconte qu'une caravelle fut jetée par les vents, après vingt-neuf jours de navigation, sur les côtes d'Amérique; qu'elle revint à Tercère, que tout l'équipage mourut, soit en route, soit de retour au port, excepté le pilote Alonzo Sanchez, qui mourut dans la maison même de Christophe Colomb, après l'avoir prié de dresser une carte de la côte qu'il avait découverte. Mariana rapporte un fait du même genre avec quelques différences: Un navire ayant été poussé jusqu'en Amérique, revint à Madère où le reste de l'équipage succomba. Christophe Colomb, qui avait épousé une portugaise, se trouvait alors dans cette île. Il reçut chez lui le capitaine, qui mourut et lui laissa le journal de son voyage.

En 1496, Colomb trouva lui-même sur la côte de la Guadeloupe une pièce de navire travaillée en Europe.

Il est fait mention d'une carte existant dans la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, faite par Andrea Bianco, où figurent, à l'extrémité de l'Atlantique, une île intitulée *Is de Brazil*, une autre, *Is de Antilla*, et une troisième intitulée *Is de la man de Satanaxio.*

Cette île *Antilla* figure aussi sur une carte de 1492, dressée par Martin Behaim. Elle y est placée un peu au nord du tropique du Cancer, non loin des Açores. On dit que lorsque l'Espagne fut envahie par les Maures d'Afrique, cette même île fut habitée par un archevêque de Porto et dix évêques, avec un nombre considérable de chrétiens.

Français. — Suivant les annales de Baronius, continuées par Odoric Raynaldi, des Français de la Basse-Bretagne découvrirent aussi Terre-Neuve et le Canada, un siècle avant la navigation de Colomb; et les premiers qui firent cette découverte, de retour en Europe, la communiquèrent à Jean Ier roi de Portugal. Il y est dit en outre que le pilote qui en porta la première nouvelle à Colomb, fut un ces basques qui allèrent à Terre-Neuve : Alonzo Sanchez.

Le Père *Fournier*, dans ses Mémoires de la Marine française, dit que les Normands et les Bretons, longtemps avant le voyage d'Améric Vespuce, commerçaient avec la côte d'Amérique, d'où ils rapportaient du bois de Brésil pour la teinture. Bergeron, Lescarbot et d'autres écrivains assurent que des bâtiments basques, normands et bretons faisaient déjà la pêche de la morue au banc de Terre-Neuve avant 1504.

En 1506, sous Louis XII, Jean Denys, de Honfleur, fit voile pour Terre-Neuve, dressa la carte de l'île et celle du golfe, et d'une partie de la côte du Canada.

En 1508, Thomas Aubert, pilote de Dieppe, remonta le fleuve Saint-Laurent, et amena en France un naturel des bords de ce fleuve qu'il présenta au roi.

Quelques autres faits, dans les années subséquentes, prouvent que les découvertes des Français marchèrent en Amérique presque de front avec celles des Espagnols, au commencement du seizième siècle.

Espagnols.—Mais les Espagnols prétendent aussi à des découvertes bien antérieures. Gonzalès Oviedo, se fondant sur l'autorité de Stace et d'autres auteurs anciens, prétend que, l'an 1658 avant Jésus-Christ, le douzième roi d'Espagne, nommé *Hesperus*, père d'Atlante, explora le Cap Vert et l'île Saint-Thomas; que les Indes occidentales furent découvertes de son temps et nommées Hespérides, et que le trajet du Cap Vert à ces îles était de quarante jours.

On lit dans l'histoire des Indes occidentales de Corneille Wytfliet et Antoine Magin, le passage suivant concernant les terre de Labrador et d'Estoliland. « Cette partie de la terre indienne fut la première découverte, car les pêcheurs de Friesland y abordèrent presque deux cents ans avant que les Portugais et les Castillans y naviguassent; et depuis, Nicolas et Antoine Zéni s'y rendirent l'an 1395. C'est donc à eux que l'on doit l'honneur de ces découvertes. »

Polonais. —On lit ensuite dans le même ouvrage, que Jean *Scalve*, Polonais, naviguant entre la Norwége, le Groenland et l'Islande, en 1476, entra dans la mer septentrionale située directement sous le cercle arctique, et vint aborder à ces terres d'Estoliland. Après lui, on passa quelques années sans y naviguer, à cause de l'extrême rigueur du climat. Un autre auteur, Belleforest, dit, dans son *Histoire universelle* (1570): « Il faut voir à qui la gloire de la découverte de ce pays boréal est due, laquelle ne doit être rapportée ni à l'Espagnol, ni aux Portugais, ni aux Français, vu que Jean Scalve, polonais, y passa l'an de notre salut 1476, long-temps avant que jamais des rois catholiques eussent envoyé Colomb ou Vespuce à visiter les terres étrangères. »

Vénitiens.—Plusieurs auteurs prétendent que la partie nord-est de l'Amérique fut découverte par les frères Nicolo et Antonio Zeni, vénitiens, vers l'an 1390, plus d'un siècle avant le premier voyage de Christophe Colomb. Jetés par une tempête sur le Friesland, pointe du Groenland, ils y furent protégés par un chef nommé Zichmi, qui aida l'un des frères à faire une expédition avec treize navires; il découvrit et conquit une terre nommée Titland, entre Friesland et la Norwège, et sept îles voisines. L'année suivante il alla au Groenland. L'autre frère navigua d'un autre côté et alla sur la terre d'Estoliland; selon plusieurs auteurs, ce doit être Terre-Neuve ou le Labrador.

Là se terminent les recherches dont les communications de *l'ancien* monde avec le *nouveau* ont pu être l'objet avant le commencement du seizième siècle, époque à la quelle je dois m'arrêter. C'est maintenant la civilisation plus ou moins avancée, sur tel ou tel point de l'Amérique, au moment de la conquête, qui doit être le but de nos explorations.

MONUMENTS AMÉRICAINS.

C'est par leurs monuments que les peuples anciens ont écrit leur histoire de la manière la plus durable. Les monuments ont survécu aux langues comme à la plupart des traditions. Ceux que porte le sol américain, et qui, jusqu'à une époque fort rapprochée de nous, étaient généralement inconnus, aideront puissamment à débrouiller l'histoire. Il me faudrait de bien longs développements pour en tirer, dans la question qui nous occupe, tout le parti que la science en peut tirer aujourd'hui. Je vais m'efforcer de resserrer la matière, m'abstenant de donner des preuves à l'appui des assertions, et demandant pour ainsi dire, sur plusieurs points, à être cru sur parole.

Du nord au sud du continent américain, des monuments de natures diverses attirent l'attention des historiens, en même temps que celle des archéologues.

Les Etats-Unis du nord, qui ont été jusqu'à présent explorés le plus fréquemment, offrent des vestiges de *tumuli* en terre, semblables à ceux du Nord de l'Asie, et d'immenses circonvallations, également en terre, produits d'une grande puissance de bras, mais qui n'ont aucun rapport avec les admirables monuments en pierre ou en briques de l'Amérique centrale, ou Mexique, ni avec ceux du Pérou dans l'Amérique du Sud.

Les grands *tumuli* et les circonvallations en terre dont j'ai parlé sont extrêmement nombreux, au point,

dit M. *Harris*, qu'on ne peut parcourir vingt milles, sur-tout dans la grande vallée de l'Ohio, sans en rencontrer; ils ont, avec des formes très variées, de un à trente arpents d'étendue. Les Indiens actuels sont tout-à-fait étrangers à ces sortes de travaux, et n'en pratiquent point de semblables; ils ne savent nullement leur origine; et, dans certains fossés, ou sur certains tertres, on trouve des végétations d'un millier d'années.

Parmi ces espèces de fortifications en terre, il faut citer celle qui se trouve près de Chillicothe, dans l'état d'Ohio: elle occupe cent acres de superficie, a une muraille en terre de vingt pieds d'épaisseur et de douze pieds de hauteur, avec un fossé ou tranchée d'environ vingt pieds de largeur. Il en existe d'autres très remarquables depuis l'embouchure du Cataragus dans le lac Erié; c'est une ligne de fortifications qui s'étend dans une longueur de cinquante milles vers le sud, et qui n'est interrompue que par des espaces vides de quatre à cinq milles. Dans la partie occidentale de l'état de New-York, on voit les traces de fortifications qui paraissent avoir embrassé au moins cinq cents acres.

Les *tumuli* du nord sont généralement plus petits que ceux des parties du sud. Les premiers n'ont généralement que dix à douze pieds de diamètre à leur base, sur quatre ou cinq de hauteur; les autres ont de quatre-vingt à quatre-vingt-dix pieds de haut et couvrent une surface de plusieurs arpents. Il existe presque vis-à-vis Saint-Louis, sur la rivière Kahokia, un *tumulus* de deux mille quatre cents pieds de circonférence à la base et de cent pieds de hauteur. Le long du Missisipi et de ses affluents, il y en a au moins trois mille, dont les plus petits n'ont pas moins de cent pieds de diamètre.

Ces immenses *tumuli*, et sur-tout ces immenses circonvallations en terre, ne rappellent-ils pas les mouvements de terrain exécutés dans le nord de l'autre hémisphère pour les sépultures, et aussi cette grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie?

Quelques rares murailles en pierre ont été aussi reconnues; elles sont construites à la manière dite cyclopéenne. On en voit, dans le comté de Perry, état d'Ohio, qui ont l'apparence de fortifications. Ce sont des rocs irréguliers, ajustés selon leurs angles ou aspérités, et qui forment un mur d'environ sept à huit pieds de haut, sur quatre à cinq d'épaisseur.

Parmi les ruines les plus importantes, on cite celles d'une ville antique dans l'état de Kentucky. Ces ruines occupent cinq à six cents arpents; mais tous les travaux dont il reste des vestiges sont en terre. Le docteur Rafinesque pense, d'après les couches épaisses de terreau qui les recouvrent, et les forêts de troisième ou quatrième crue, de cinq cents ans chacune, qui y ont pris naissance, que ces ouvrages doivent avoir environ deux mille ans, et que rien n'empêche de croire que, lorsqu'ils ont été abandonnés, ils avaient déjà cinq cents ans ou mille ans d'existence.

Dans l'état de Massachusett's, il existe une antiquité d'un autre genre; c'est un grand rocher couvert de caractères inconnus, sculptés en creux, et qu'on a supposés être phéniciens. En d'autres lieux, on trouve d'autres rochers sculptés, et aussi des roches branlantes semblables à nos monuments celtiques.

N'oublions pas non plus les momies trouvées dans l'état de Kentucky, et ailleurs, qui rappellent les coutumes des sépultures égyptiennes.

L'Amérique du Sud nous offre aussi ses merveilles monumentales, mais dans un espace plus restreint. Le Pérou, presque seul, comme l'Amérique du centre dont je m'occuperai tout-à-l'heure, a des monuments en pierre dont la description est trop généralement connue pour qu'il soit nécessaire de la reproduire ici. Je me contenterai de rappeler la forteresse de Cusco, celle de Tumbez, le château de Cannar, le temple du soleil à Cusco, celui de Callo, et beaucoup d'autres temples non moins célèbres; le mur de pierre de trente milles de longueur près de Huachacache, les grands canaux de cent vingt ou de cent cinquante lieues de long, pour l'arrosement des pâturages, les maisons en pierre à plusieurs étages, les huacas ou mausolées péruviens, et sur-tout ces deux chaussées de cinq cents lieues chacune, construites l'une sur le sommet des monts, l'autre sur le bord de la mer, avec une puissance et une rapidité qui tiennent de la magie, pour le simple voyage de l'Inca Huayna Capac, qui desirait visiter ses provinces. Ces œuvres gigantesques ne rappellent-elles pas encore cette immense muraille d'Asie construite à-peu-près dans le même système?

Dans la Nouvelle-Grenade on trouva, lors de la conquête, sinon des monuments, au moins une civilisation avancée: le temps partagé en semaines, en mois et en années, des calendriers gravés sur pierre, et des colonnes pour connaître les heures au soleil; c'est là aussi qu'on trouva la seule fonderie de métaux.

Au Brésil, quelques roches sculptées des plus remarquables, telles que celle de l'embouchure de *l'Amargoso,* et aussi celle de *l'Arvoredo,* dont les caractères, prétendus phéniciens, taillés en creux, n'ont pas moins de quarante pieds de hauteur, et se voient d'une demi-lieue en mer, sont, avec quelques débris d'édifices en brique, les seules preuves d'une civilisation antérieure.

Dans les plaines de l'Amérique méridionale on a trouvé à peine quelques tertres ou *tumuli,* qui rappellent ceux du Nord, et des roches granitiques couvertes de figures symboliques.

Naguère on avait signalé l'existence prétendue d'une ville immense, déserte au milieu des Andes du Chili, pour faire, sans doute, le pendant de la célèbre *Palenque* du Mexique; mais c'est une mystification scientifique qu'on avait essayée.

Le Mexique, voilà sur-tout la terre classique de la civilisation et des arts en Amérique, et c'est depuis peu de temps seulement qu'elle a éveillé l'attention du monde savant. Il s'agit non seulement de Palenque, la ville déserte, de huit lieues d'étendue, à palais de granit et de marbre, mais encore d'une foule de monuments et d'œuvres de sculpture qui couvrent, pour ainsi dire, toute la surface du pays.

Palenque, dont on a commencé à soupçonner l'existence, vers le milieu du siècle dernier, existe silencieuse, abandonnée au sein du Mexique, comme Memphis aux sables d'Egypte, ou Palmyre aux déserts de Syrie. En 1786, Antonio del Rio, envoyé par le vice-roi de Mexico, en constata la position au dix-septième degré de latitude nord, et au quatre-vingt-treizième degré de longitude, à quarante lieues seulement dans les terres à l'est de la baie de Terminos. Il fit déblayer quatorze édifices publics, recouverts d'arbres décrépits. En 1805-6 et 7, une expédition plus forte et mieux combinée fut ordonnée par le feu roi d'Espagne Charles IV, et conduite par le capitaine Dupaix. Cet officier avait mission non seulement d'aller reconnaître Palenque, qu'on supposait alors colonie égyptienne, et *Mitla*, qu'on supposait colonie grecque, mais encore de sillonner le pays dans tous les sens, pour découvrir et signaler les antiquités antérieures à la conquête.

Dupaix, dans trois excursions successives, parcourut près de douze cents lieues, fit de nombreuses découvertes, écrivit avec soin son itinéraire, et fit exécuter plus de deux cents dessins d'antiquités. Une grande partie consiste en pyramides, téocallis, et autres monuments imposants par leur dimension et leur forme, dont la solide construction a pu braver trente siècles, et dont le caractère d'architecture diffère de celui de tous les monuments connus sur le reste du globe.

Un coup d'œil général sur les antiques constructions dont les dessins originaux nous ont été transmis, fait voir: 1° d'immenses *tumuli*, soit en terre, soit en pierre et chaux, soit en briques, les uns sans issue apparente, les autres avec une galerie transversale, ou avec deux galeries en croix, revêtus ou non de pierres régulièrement taillées, et de dalles sculptées; 2° des *téocallis,* ou grands autels découverts, de diverses formes, en pierres taillées, et revêtues d'un solide enduit, orientées, à plate-forme unie, ou à plate-forme portant un temple, depuis quatre corps en retraite, l'un au-dessus de l'autre, jusqu'à huit corps; 3° des pyramides quadrangulaires, différentes de celles de l'Égypte, malgré la similitude de leurs principes, d'un seul corps, ou de plusieurs corps en retraite, avec des escaliers sans repos, ou avec une rampe diagonale montant de l'un à l'autre; 4° des sépultures souterraines construites en pierre, et plus ou moins ornées; 5° l'admirable pyramide de Papantla, et l'étonnant monument pyramidal de Xochicalco, sur une colline taillée en plusieurs terre-pleins, sans aucun escalier extérieur, et avec des souterrains taillés dans le roc; 6° une forteresse presque européenne, d'une demi-lieue de circuit, sur le haut d'une colline de six cents pieds à pic; 7° des ponts de construction cyclopéenne, un entr'autres dont l'arche est formée de deux pierres curvilignes; 8° des aqueducs en pierres taillées; 9° une foule de statues et bas-reliefs sculptés en pierre calcaire, en granit, en jade, en porphyre; 10° enfin les monuments presque grecs de Mitla, et les monuments à demi égyptiens de Palenque.

Dans l'impossibilité de donner, même par aperçu, une idée de tous ces monuments, qu'il me soit permis de faire une courte description du grand temple de Palenque.

Sur une éminence, vers le milieu de la ville, s'élève une masse de construction pyramidale, assise sur une base présentant un parallélogramme, consistant en trois corps établis en talus l'un au-dessus de l'autre. Cette base a mille quatre-vingts pieds de tour et soixante de haut. Elle est construite en pierre, chaux et sable. Au milieu de la façade qui regarde l'Orient, se trouve un large escalier en pierre, qui conduit à l'entrée principale du temple. Cet édifice a deux cent quarante pieds sur les grands côtés, cent quarante-

quité; l'une n'a pas précédé les autres, et ils paraissent s'être conduits de tout temps, ou du moins de temps appréciable, comme ils se conduisent aujourd'hui.

M. Farcy.—L'opinion combattue par M. de Roujoux est celle de Tournefort, qui lui-même s'appuie sur Diodore de Sicile : je n'ai approuvé ni contesté cette assertion, je n'ai fait que la citer. Je ne pense pas, au reste, que l'irruption, si grande qu'elle eût pu être, eût élevé le niveau de l'Océan de six pouces, ou même d'un pouce. Sur ce point, je suis d'accord avec M. de Roujoux.

M. Auguste de la Pylaie.—Malgré les faits cités par M. Farcy, l'île de Terre-Neuve n'a jamais pu être un pays à vignes. Sa végétation consiste en sapins septentrionaux, en bouleaux chétifs, en mousses et lichens: végétation morne, chétive, languissante, qui constitue le caractère de la région glaciale du globe, région qui commence vers les soixante et quelques degrés de latitude, et remonte au-delà.

J'ai vu, j'ai observé Terre-Neuve en naturaliste, pendant trois années; j'y ai trouvé la neige couvrant le sol dès la fin de novembre, et ne fondant que l'année suivante, depuis le milieu d'avril jusque vers la fin de mai; c'est seulement au dix juin que, comme sur les sommets du Saint-Bernard, du mont Blanc, du Saint-Gothard, la végétation commence à nous manifester les signes d'une nouvelle vie par le retour d'une verdure animée, et là aussi cette végétation s'éteint après une durée de trois mois et demi. Les graines sont déposées sur le maigre terreau de bruyère qui constitue le sol, la garantie de la reproduction de l'espèce.

Tout ce qui n'est pas là forêt d'arbres résineux et de bouleaux mêlés de quelques saules dans les bas fonds, n'est que lacs et marais spongieux. Ce sol est vierge, et aucune catastrophe physique ne s'y révèle par l'aspect géologique des lieux. La végétation est donc d'essence primitive.

J'ajouterai à ces preuves l'impossibilité physique de la production spontanée de la vigne, sur ce sol de latitude tempérée; mais sous le climat arctique, j'ajouterai la preuve non moins péremptoire fournie par la température du sol. Cette température, dans les puits, est de trois à quatre degrés au-dessus de zéro, et il faut dix à douze degrés pour que la vigne puisse croître et prospérer.

Je conclus deux faits certains, que ce n'est pas Terre-Neuve qui est l'île couverte de vignobles, où le navigateur cité a pu aborder; et que ce ne pourrait être qu'une des Açores, où son navire aurait été poussé par des vents de nord-ouest, si fréquents et si impétueux dans ces parages, ou peut-être même l'île de Madère.

M. Farcy.—On a attaché trop d'importance à ce que j'ai dit du vin de Terre-Neuve; les annales de Sturleson donnent comme une chose constante qu'au douzième et au treizième siécle on trouvait la vigne dans cette île, mais probablement chétive et ne produisant que de mauvais vin; du reste, elle a pu encore dégénérer ou même disparaître par l'influence du climat[1].

M. De la Pylaie.—Il n'existe pas, dans toute l'île une seule plante qui se rattache à la famille des vignes.

M. G.-D. de Rienzi. — Dans son discours extrêmement remarquable sur l'antiquité de l'histoire d'Amérique, M. Farcy a cherché à établir qu'il existe une très grande analogie entre les langues américaines et celles de l'Asie, parcequ'il a trouvé quelque ressemblance entre plusieurs mots de ces diverses langues. Je ne puis admettre l'opinion de M. Farcy, car je pense que dans tous les idiomes il y a des mots entièrement semblables, sans que pour cela l'un ait emprunté à l'autre. Cette similitude ne saurait prouver une grande affinité entre les langues, si l'on ne découvre pas entre elles également une similitude de syntaxe et de prononciation.

Quant au rapport que M. Farcy a cru exister entre la langue mexicaine et les langues chinoise et tatare, je le nie totalement. Il n'y á aucune espèce d'analogie entre le chinois et les langues d'Amérique, sauf ces ressemblances banales de mots dont je viens de parler. Du reste, je prierai l'honorable orateur de me dire ce qu'il entend par langue tatare et par langue mexicaine; je connais plusieurs langues établies au Mexique, et l'on ne doit pas confondre, en Asie, le djagataï, le turk, le mandchou et le mongol.

[1] Au commencement du quinzième siécle, il y a apparence que les glaces furent accumulées par une révolution quelconque, entre le soixantième degré de latitude et le cercle polaire : ce qui changea sans doute, d'une manière sensible, la température de ce climat, et dut le refroidir au moins jusqu'à Terre-Neuve, située au cinquantième. Si les glaces eussent été, aux dixième et onzième siécles, ce qu'elles sont aujourd'hui dans ces parages, les navigateurs norwégiens n'eussent pas donné à ces terres arctiques le nom de Groenland, Greenland ou *Terre Verte*, et celui de Winland, Vinland, ou *Terre de Vin*

M. Farcy. — On nie l'analogie entre les langues tatare, chinoise, et mexicaine : je maintiens qu'elle existe. A cet égard je citerai de nouveau le travail important que vient de recevoir le savant M. Warden, de M. Duponceau, de Philadelphie. Ce travail contient la preuve de la ressemblance des langues chinoise, tatare, et mexicaine, non seulement par des mots, mais encore par des constructions grammaticales.

M. de Rienzi. — Quand on parle de ressemblance entre les langues, la première chose à faire c'est de s'entendre sur ce que l'on désigne sous le nom de langue tatare et de langue mexicaine.

M. Farcy. — On ne peut faire ici un cours de langues. Une langue mexicaine est celle que parlent les Mexicains ; on a trouvé qu'il y avait entre elle et les autres langues que j'ai citées de la ressemblance : je crois qu'on a raison ; et, pour le prouver, je m'appuie particulièrement sur les travaux transmis récemment par le savant président de la Société philosophique de Philadelphie. C'est contre cela qu'il faudrait argumenter.

M. de Rienzi. — Quand on se met derrière un bouclier, on rend l'attaque difficile pour ceux qui, comme moi, veulent éviter le champ des personnalités. Cependant je persiste à dire qu'il n'existe aucun document authentique qui prouve les rapports dont on parle. Il ne suffit pas de similitude dans les mots, il faudrait encore une similitude de phrases, une syntaxe pareille, une prononciation semblable. Jusqu'à présent il n'y a de ressemblance que dans un petit nombre de mots.

On a également cité les monuments comme preuve : je réponds que les édifices du Mexique ont une aussi grande ressemblance avec les monuments gigantesques des Hindous qu'avec ceux des Chinois, qui ne sont que passagers. Je n'ai vu guère de la Chine que Canton ; mais, si l'on excepte la grande muraille, il n'existe pas en Chine de grands monuments, comme on en rencontre dans l'Inde, l'Égypte et l'Amérique. Je pense donc qu'on ne saurait s'appuyer sur les travaux architectoniques des Chinois, pour établir les rapports qui font la base de la savante dissertation de M. Farcy.

M. Farcy. — J'approuve fort la défiance du préopinant sur les similitudes, puisque j'ai déclaré moi-même que, malgré l'analogie avec les Égyptiens et les Grecs, je n'admets pas cependant de rapprochement direct. A l'égard des Chinois, je ne cite qu'un exemple qui établira peut-être la certitude. C'est près de Guatusco, au Mexique, que l'on remarque le monument qui ressemble le plus à ceux des Chinois. Il est probable que c'est dans ce lieu que venaient les négociants vêtus de soie dont j'ai parlé, et qui naviguaient trente jours pour arriver à ce continent.

DISCOURS

DE M. EUGÈNE DE MONGLAVE

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'INSTITUT HISTORIQUE,

SUR

LES DEUX QUESTIONS CI-DESSUS PROPOSÉES

AU CONGRÈS HISTORIQUE EUROPÉEN[1].

J'essaie, Messieurs, de soulever à mon tour un coin du voile dont l'orateur qui m'a précédé à cette tribune a déchiré devant vous une immense partie. Je viens vous parler aussi de l'Amérique avant la conquête des Européens. J'ajouterai d'abord quelques mots à ce qu'il vous a dit de l'Atlantide.

Parmi les Arpedonaptes, les plus éclairés d'entre les Égyptiens, il existait une classe qui s'occupait exclusivement de géographie ; elle connaissait les cartes dont les Mingréliens ne firent usage que long-temps après.

[1] Voir ces deux questions énoncées, page 41.

Ce fut elle qui parla la première de la grande île atlantide. Les prêtres de Saïs ne fournirent pas seulement à Solon des détails sur sa position géographique, ils lui dirent aussi qu'au-delà existait une terre ferme située à l'occident de l'Afrique.

Platon, dans ses dialogues de *Timée* et de *Critias*, ne fit que copier le poëme de Solon. Il décrivit seulement, peut-être avec plus de détails que son prédécesseur, la position de l'Atlantide. Qu'on me permette d'extraire de son travail quelques fragments nécessaires à ma démonstration. Je n'emprunte à aucune traduction connue; je traduis moi-même, pour plus de sûreté : « Nos livres, dit Platon, dans le premier des deux dialogues cités, nos livres racontent comment votre république a résisté aux efforts d'une puissance qui, sortie de la mer atlantique, avait injustement envahi toute l'Europe et toute l'Asie, car alors cette grande mer était guéable. Sur ces bords s'élevait une île située vis-à-vis des Colonnes d'Hercule. Cette île était plus étendue que la Libye et l'Asie ensemble. De là, les voyageurs pouvaient passer à d'autres îles, d'où on se rendait sur un continent qui s'alongeait à l'opposite. Dans cette île atlantide il y avait des rois dont le pouvoir était grand; il embrassait les autres îles, des portions du continent, les pays du côté de la Libye jusqu'en Égypte, et le territoire du côté de l'Europe jusqu'à Tyrrhenia. Ces forces rassemblées ont tenté de soumettre votre patrie; elle en a triomphé; elle est restée maîtresse en dedans des Colonnes d'Hercule. Mais, sont venus des tremblements de terre, des inondations; tous ces guerriers ont été engloutis en un seul jour, en une seule nuit, et l'Atlantide s'est abîmée dans les flots. La mer qui la couvre n'est point navigable; elle n'a été explorée par personne; il s'y est formé peu à peu un limon provenant de l'île submergée. »

Voici maintenant comment le même Platon s'exprime dans le dialogue de *Critias* : « Rappelons-nous, avant tout, qu'il y a neuf mille ans une guerre terrible s'alluma entre ceux qui habitaient en dehors des Colonnes d'Hercule et ceux qui vivent en-deçà. Notre république conduisait ces derniers. Les autres obéissaient aux rois de l'Atlantide, île immense, plus étendue, comme nous l'avons dit, que la Libye et l'Asie, ne formant aujourd'hui qu'un limon infranchissable, produit par les tremblements de terre. C'est Solon qui a raconté cette majestueuse histoire; il la tenait des prêtres égyptiens; le manuscrit, ajoute Platon, existait autrefois chez mon grand-père; il est maintenant chez moi, et je l'ai lu dans mon enfance.... Les rois de cette contrée avaient amassé des richesses si grandes, que pas un prince n'en eut d'égales avant eux, et que probablement aucun n'en possédera de semblables dans la suite. Ils avaient, sur plusieurs points, des mines solides ou fusibles[1], particulièrement d'*orichalque*, métal que l'on ne connaît plus, mais qui chez eux était très abondant, métal le plus précieux de tous après l'or. Des forêts produisaient en abondance toutes sortes de bois de construction. On y trouvait, en outre, des plantes odoriférantes, des sucs délicieux, de belles fleurs et d'excellents fruits... Le principal temple de la capitale était revêtu d'argent et couvert d'or. »

Tel est le rapport de Platon ou plutôt de Solon son prédécesseur.

Aristote (*de Mirabil.* page 1157) raconte que les Carthaginois trouvèrent, au-delà des Colonnes d'Hercule, une grande île abandonnée, couverte de forêts produisant les meilleurs fruits, et coupée de rivières fort poissonneuses. Cette île était à plusieurs journées de distance de leur pays. On y débarqua à différentes reprises, on y forma quelques établissements; mais le sénat, craignant qu'un autre peuple ne vînt partager les avantages de cette découverte, défendit, sous peine de la vie, de s'y transporter.

Ælien (lib. III, *Var. Hist.* 18) dit, d'après Théopompe, qu'au-delà de notre hémisphère il existe un continent d'une grandeur immense et presque infinie.

Plutarque (lib. *de facie in orbe Lunæ*) confirme le même fait, en ajoutant qu'au-delà des îles atlantides on trouve un grand continent.

Diodore de Sicile (liv. VI, chap. 7) dit positivement : « A plusieurs journées de distance de la Libye, on trouve dans l'Océan une île très étendue et très fertile, parsemée de montagnes, arrosée par des fleuves que les vaisseaux peuvent remonter. Cette île, séparée sans doute du reste de l'univers, dans des temps très reculés, et demeurée depuis inconnue, fut découverte par des Phéniciens qu'y poussèrent des vents violents. Les Tyrrhéniens songèrent à s'y établir, mais les Carthaginois s'y opposèrent.

De tout ce qui précède, il résulte que, vis-à-vis des Colonnes d'Hercule, s'élevait une île immense appelée l'Atlantide.

Serait-ce, comme le bon Bailly l'a sérieusement prétendu (*Lettres sur l'Atlantide*), je ne sais quelle con-

[1] Probablement du mercure.

trée d'Asie, voisine de la mer Rouge? Mais cette hypothèse, la plus folle que tête humaine ait pu concevoir, n'est-elle pas depuis long-temps reléguée dans le domaine des extravagances scientifiques?

Serait-ce seulement, comme quelques modernes l'ont cru, les Canaries, les îles Fortunées, connues des contemporains d'Homère et d'Hésiode, dont le dernier parle dans son *poëme des Jours* (vers 169 à 172), et que Pindare célèbre dans ses Odes (*Olimp.*, od. XI, vers 127)? Mais les Canaries, si voisines de l'Afrique, ne sont-elles pas plutôt des débris de ce continent que des restes de l'Atlantide? Si des débris de l'Atlantide existent, ne les retrouve-t-on pas plutôt dans les Açores lancées plus avant dans la pleine mer? Quant à l'île entière, elle occupait un bien plus vaste espace, d'après les témoignages que je viens d'invoquer, puisqu'elle était plus grande que la Libye et l'Asie ensemble.

Serait-ce l'Amérique elle-même, comme beaucoup d'autres écrivains l'ont soutenu? Rien, dans les récits des anciens, ne confirme cette opinion. L'Atlantide était à trop peu de distance des Colonnes d'Hercule pour que ce pût être l'Amérique actuelle.

D'ailleurs, Solon, Platon, Ælien et Plutarque ne disent-ils pas positivement qu'au-delà de l'Atlantide, ou des îles atlantides, s'étendait un vaste continent? Or, que peut être ce vaste continent si ce n'est l'Amérique? Entre ce vaste continent et le monde connu des anciens, était jetée la vaste Atlantide, dont Platon, d'après Solon, raconte l'engloutissement à la suite de tremblements de terre et d'inondations.

Mais l'existence de cette Atlantide, qui a disparu depuis si long-temps, n'est-elle pas un conte inventé par Platon dans l'effervescence de son imagination poétique? N'est-ce pas quelque mystérieuse allégorie dont le sens caché nous échappe? Diodore de Sicile mérite-t-il grande confiance, à en juger par le seul titre de son livre, et quand il avoue lui-même qu'il n'a voulu que compiler des rapports vagues et peu sûrs?

A cela, quelques faits répondront mieux que tous les raisonnements:

Parmi les causes que l'on a mises en avant pour expliquer le phénomène des courants, il faut compter les dépressions que couvre la mer, et ces bancs sous-marins qui, pareils aux plateaux terrestres, occupent souvent une étendue immense. Cette cause, considérée dans son acception la plus simple, peut servir, jointe à d'autres, à résoudre l'un des plus intéressants problèmes que nous ait légués l'antiquité : l'existence de l'Atlantide.

Si, parmi les causes qui produisent les courants, nous admettons, ce qui d'ailleurs est aujourd'hui incontestable, la présence de bancs sous-marins; si, à cette cause, nous joignons quelques preuves tendant à démontrer qu'au-dedans de ces courants la mer offre une profondeur beaucoup moins grande qu'en dehors, on ne pourra nous contester que là existe une terre, une contrée submergée à la vérité, mais qui autrefois a pu dominer la surface des eaux dont elle est recouverte aujourd'hui.

Aux nombreuses hypothèses imaginées par les naturalistes et les philosophes du dix-huitième siècle, pour expliquer la formation des montagnes, en a succédé une qui a reçu l'assentiment de l'Europe savante; c'est la théorie du soulèvement. Or, il est démontré, d'après cette théorie, que souvent un soulèvement a donné lieu à ce qu'on pourrait appeler un enfoncement, ou, en termes plus scientifiques, à une dépression des terres voisines. On en a un exemple dans le bassin de la mer Caspienne, qui se trouve aujourd'hui à trois cents pieds au-dessous du niveau de l'Océan, position due au soulèvement du grand plateau de l'Asie centrale. Dire que c'est à une catastrophe analogue qu'est dû l'engloutissement de l'Atlantide, et avancer ensuite quelques faits naturels pour fortifier ce dire, c'est peut-être une chose hardie, mais qu'on ne peut qualifier d'absurde, quand elle a été mûrement examinée, quand elle repose enfin sur des preuves, peu abondantes encore, mais qui suffiront, selon moi, pour changer en certitude ce qui n'est que probabilité.

Entre le onzième et le trente-cinquième degré de latitude nord, et depuis le trentième ou le trente-deuxième degré de longitude jusqu'à une grande distance vers l'ouest, les eaux de la mer Atlantique offrent une forêt presque continue de goémons ou herbes marines, dont quelques unes ont de treize à dix-huit pouces de diamètre, c'est-à-dire la grosseur de beaucoup de nos arbres de vingt à vingt-cinq ans. Cette remarque qu'il a plu à nos savants géographes d'oublier dans leurs cartes, réputées si exactes, n'avait pas échappé à l'attention des navigateurs portugais des quatorzième et quinzième siècles, ce qui valut à cette partie de l'Atlantique le nom de *mar dos sargossos*, mer des goémons, lequel nom est traduit littéralement par *mer des sargasses* sur plusieurs anciennes mappemondes françaises, entre autres sur une de 1700, par De Fer. Un autre planisphère de 1602, par De l'Isle, que j'ai vu à la Bibliothèque royale, offre, outre les Açores, un grand nombre d'îles qu'on chercherait vainement sur les cartes modernes. Si nous admettons, pour cause

de l'engloutissement de l'Atlantide, un soulèvement de la même époque, ces îles auraient été des débris non encore engloutis de la grande île submergée.

Quelques marins ont supposé que ces goémons, ces sargasses, ces herbes, sont arrachées des rocs du golfe du Mexique par l'action des flots, et entraînées en pleine mer par les courants. Mais d'où vient alors qu'elles ne présentent aucun signe de détérioration, après avoir parcouru un espace de plus de quinze cents lieues, qu'elles sont au contraire très fraîches, et que les plus vigoureuses sont précisément celles qu'on trouve le plus au sud?

Voilà donc le sol de l'ancienne Atlantide donnant encore, malgré son engloutissement, des preuves non équivoques d'une végétation colossale. L'île, d'après cela, ne serait pas submergée à une profondeur plus considérable que cinquante à quatre-vingts pieds. Pour faire concorder la superficie de ce banc avec celle de l'Atlantide, il faudrait des observations qui nous manquent. En le prolongeant jusque vers les Antilles et les Bermudes, à l'ouest, nous aurions une étendue peu éloignée de celle assignée à l'Atlantide par Platon. Nous ne possédons, pour nous fixer à cet égard, qu'une très curieuse remarque de cette même mappemonde de 1602, sur laquelle on a indiqué encore des herbes au nord-est des Bermudes et au sud de Terre-Neuve.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, ces herbes commencent vers le trentième ou trente-deuxième degré de longitude; et comme le détroit de Gibraltar est au huitième, il en résulte un éloignement de quatre cents lieues, distance qui concorde avec l'observation de Platon. Les Atlantes, d'après son témoignage, ayant acquis un certain degré de civilisation, qu'y a-t-il de surprenant à les voir entretenir de fréquentes relations avec l'Europe et l'Afrique d'une part, avec l'Amérique de l'autre?

Passons maintenant aux courants : Les eaux de l'Atlantique comprises entre l'équateur et le tropique du Cancer, ont une direction générale de l'est à l'ouest, direction qui les porte vers les côtes de la Guiane, d'où elles pénétrent dans le golfe du Mexique, pour en ressortir par le canal de Bahama, suivre une route parallèle aux côtes des Etats-Unis, courir au nord des Bermudes et sous le méridien d'Halifax, vers les Açores, prendre ensuite leur direction vers le sud, pour recommencer le même voyage. En considérant ce mouvement des eaux, on voit que le courant décrit une sorte de tourbillon, une espèce de révolution autour de l'Atlantide submergée, preuve encore, selon nous, de l'existence sous-marine de la grande île décrite par Platon.

Cette grande île une fois reconstruite, les rapports entre l'Ancien-Monde et le Monde si improprement appelé Nouveau, deviennent faciles et fréquents. Lorsque les Portugais approchèrent pour la première fois de Fayal, l'une des Açores, ils aperçurent, sur un de ses mornes les plus élevés, une statue colossale qui étendait le doigt du côté de l'Amérique, comme pour en indiquer la route aux voyageurs à venir. Tous les historiens portugais décrivent cette statue; toûs les poètes lusitaniens la chantent; elle a été sur-tout célébrée avec un charme inexprimable par l'auteur du *Caramuru,* cette sauvage épopée du Brésil. J'ai lu quelque part que la statue avait été transportée à Lisbonne; là, exposée long-temps à la vénération populaire, et qu'enfin, un jour, elle avait disparu sans qu'on en eût pu garder vestige.

Au reste, l'Atlantide n'est pas le seul point par lequel la communication paraît avoir été facile entre les deux hémisphères. Si le nord de l'Amérique et le nord de l'Asie n'ont pas été entièrement unis dans des temps plus ou moins reculés, du moins est-il constant aujourd'hui qu'il y a eu de fréquents rapports entre ces deux langues de terre. Plusieurs expéditions parties de la Chine dans cette direction, ne sont pas revenues, et l'on a cru retrouver, quelques siècles après, des visages chinois dans la partie opposée de l'Amérique. Une tribu entière de Mongous-Karaïtes a disparu de l'Asie; et l'Amérique a montré une tribu semblable se reproduisant sur le rivage voisin. Je regrette que le temps et les exigences de cette tribune ne me permettent pas de m'appesantir sur ce sujet vraiment curieux, mais trop légèrement exploré jusqu'à ce jour.

J'ai montré comment les rapports avaient pu être fréquents entre l'Europe et l'Afrique d'une part, et l'Amérique de l'autre, au moyen de l'Atlantide, et entre l'Asie et l'Amérique par le nord. Dès-lors, qu'y a-t-il d'extraordinaire à voir les mêmes mœurs, les mêmes langues, les mêmes religions se répandre sur les deux rivages.

Deux nations très éloignées peuvent sans doute se ressembler à quelques égards, dans leur manière de vivre, sans qu'il y ait eu des relations entre elles; mais aussitôt qu'on trouve chez deux différents peuples, dont on prouve d'ailleurs la communication, une ressemblance frappante de coutumes fantasques et quel-

quefois atroces, et contraires à la nature, qu'en conclure, sinon qu'ils se les ont prises et empruntées les uns aux autres? Il n'est pas probable que des nations entières aient pu, sans se consulter, imaginer d'elles-mêmes des usages bizarres et pourtant semblables, tandis qu'il n'est que trop ordinaire de voir des usages ridicules et superstitieux s'accréditer au loin, et trouver des sectateurs. Ce rapport même de singularité entre deux nations prouve qu'elles ont fait un échange fraternel de mœurs, d'usages, de coutumes, qu'elles ont vécu sous une inspiration commune ou dans une étroite liaison.

Cela posé, cherchons consciencieusement si nous ne retrouvons pas, dans l'ancien continent, des traces nombreuses des coutumes les plus générales du Nouveau-Monde.

Le dogme d'un bon et d'un mauvais principe a dominé chez tous les anciens peuples de l'Orient : il existait dans nos contrées sous l'influence du paganisme. L'imagination ébranlée et craintive dressa des autels aux dieux bons pour les remercier, et aux esprits malfaisants pour détourner leur colère. Aujourd'hui les Esquimaux, les Caraïbes, presque tous les peuples de l'Amérique méridionale professent le dualisme, comme les Kalmaks, les Tatars, les Mogoles et les Chinois. Les noms varient souvent; le culte reste le même. Partout on garde le souvenir d'un état complet d'harmonie qui aurait précédé le chaos, suite du péché originel ou de l'avilissement de la créature; car Dieu, disent les sauvages, ne peut créer le mal. De là la croyance aux mânes; de là le culte des morts, répandu des deux côtés de l'Atlantique.

L'autorité se transmet de la même manière chez différents peuples des deux hémisphères. Dans le Calecut, dans le Malabar, long-temps le fils n'a pas succédé au père; ce droit appartenait au fils de la sœur : même loi régit encore la succession royale dans la plupart des états de l'Afrique, depuis le Sénégal jusqu'au Rio-da-Volta. Traversons l'Atlantique nous trouverons à l'époque de la conquête, cet usage établi chez les chefs d'Haïti, et aujourd'hui même dans l'Amérique septentrionale, chez les Iroquois, les Hurons, les Natschés, le long du Missisipi. Ces différents peuples allèguent pour raison qu'il est plus probable que les enfants de la sœur du roi sont de sang royal que les enfants du roi lui-même.

L'usage d'ensevelir des vivants avec les morts a envahi les deux hémisphères. Hérodote signale cette barbarie chez les Scythes du Boristhène; Lucien, chez les anciens Grecs; César, chez les Soldures, nation gauloise; Olof-Dantin, chez les anciens Danois et les anciens Suédois; M. de Guignes, chez les Hoeiques, nation turque. En Asie, on la retrouve chez plusieurs peuples, et la domination anglaise a jusqu'ici fait de vains efforts pour la déraciner complétement. Les pays de Vhidah ou Juidah, et de Benin, sur cette partie de la côte occidentale de l'Afrique qui se rapproche le plus de l'Amérique orientale, ont adopté cette malheureuse superstition. Même inhumanité en Amérique, en divers lieux et à diverses époques, dans l'île de Darien, à Haïti, au Pérou, au Mexique et chez les Natschés.

Des deux côtés de l'Atlantique, vous retrouvez l'épreuve du fer chaud et de l'eau bouillante. Elle existait chez les anciens Scythes, chez les Scandinaves, chez les Kalmaks, chez les Franks de Charlemagne, chez les empereurs grecs de Constantinople, en Espagne, sous les Visigoths, et dans une grande partie de l'Asie. Elle existe encore, d'après plusieurs voyageurs, chez les Siamois, dans le Tunquin, parmi les Indiens de Calecut, et en Afrique chez les Cafres, les nègres de Guinée, de Mozambique et de Loango. On l'a remarquée en Amérique chez un grand nombre de nations du sud; tantôt ils trempent la main dans l'huile bouillante, tantôt ils l'enferment dans un vase plein de serpents, tantôt ils la plongent dans l'eau bouillante pour en retirer un anneau. Cette dernière épreuve, singulière, unique, avait lieu aussi autrefois chez les Franks, au rapport de Grégoire de Tours, liv. I, chap. 18.

L'usage de se faire couper ou raser les cheveux, en signe de deuil, était commun chez les païens. Dieu, dans l'Écriture sainte, l'interdit à son peuple par l'organe de Moïse. Hérodote l'attribue aux Scythes du Boristhène. Ovide nous peint ainsi la douleur d'Hécube; Pétrone, celle de la matrone d'Éphèse. En Amérique, les Caraïbes se coupent les cheveux pour le même motif; les femmes se les font raser. Les sauvages de la Virginie et du Brésil, les Apalaches et les Iroquois observent le même usage.

En Asie, les anciens Mogoles, les Telengutes et les habitants de Jakuzk en Asie, les Lapons du nord de l'Europe, les Vidahs de la partie occidentale de l'Afrique, détruisent les cabanes de leurs morts. Les Caraïbes les renversent, persuadés que, si quelqu'un se hasardait à les habiter, les ames des défunts reviendraient les tourmenter sans relâche.

Strabon rapporte que les habitants du nord de l'Espagne s'alitaient après les couches de leurs femmes. Diodore en dit autant des anciens Corses; Apollonius de Rhodes, des Tibareniens, peuples de l'Asie-Mi-

neure; Marc Paul, des indigènes d'Arcladam. En Amérique nous retrouvons cette coutume bizarre chez les Caraïbes, à Surinam, et chez plusieurs tribus du Brésil.

Dieu défendit aux Juifs de suivre l'exemple des Égyptiens en portant des stigmates en l'honneur des fausses divinités. Chez les Thraces, au rapport d'Hérodote, le tatouage était le signe caractéristique des personnes d'extraction noble. Nous le retrouvons, d'après Ammien Marcellin, chez les Huns; d'après Claudien, chez les Pictes et les Gelons; et chez les Scandinaves, d'après Tacite. Nous le découvrons encore en Asie, dans l'île Formose, dans le Mindanao et dans le Méangie; en Afrique, dans quelques peuplades au-delà de Tunis, près de la rivière de Gambra, dans le royaume de Widah; en Amérique enfin, chez une multitude de tribus du nord et du sud.

Les Scythes, suivant Hérodote (liv. IV, pag. 64), coupaient la tête de leur ennemi tué dans le combat, la dépouillaient et buvaient dans le crâne. L'historien russe Nestor raconte que Swœtoslaw défit Cur, prince des Petscheneges, le tua, et fit faire de son crâne une coupe. Alboin, roi des Lombards, ayant vaincu le roi des Gepides, ne le traita pas autrement. Il en fut de même, suivant M. de Guignes, d'un roi des Tatars-Geougens ou Awares, à l'égard du roi Mignoto, chef des Tatars-Kaotches. En Amérique, cet usage barbare est répandu de la baie d'Hudson, au détroit de Magellan, et la civilisation seule le fait peu à peu disparaître.

Les Pagœi, nation indienne, tuaient les vieillards, les personnes infirmes, et les mangeaient. Les plus anciens habitants de la Sardaigne, dont l'histoire fasse mention, avaient une loi qui obligeait les enfants à tuer leurs parents âgés de plus de soixante-dix ans. Hartknoch raconte la même chose des anciens Prussiens. L'historien Kranz parle d'une comtesse de Mansfield qui vivait au quatorzième siècle, et qui, en traversant les bois de Lunebourg, sauva un vieillard que ses fils étaient sur le point de tuer, croyant faire, suivant l'usage du pays, une action méritoire. Chez les anciens Scandinaves, les vieillards se précipitaient du haut des rochers dans la mer; et leurs parents leur rendaient souvent ce service, quand ils n'en avaient pas eux-mêmes la force. Les Esquimaux et les Groenlandais les étranglent. Les Kamtschadales, les habitants de Jakuzk et les Hottentots les laissent mourir de faim dans une cabane abandonnée. Tous ces usages existent en Amérique, dans la Colombie, sur-tout aux environs de l'isthme de Panama, dans la Guiane et chez plusieurs tribus du Brésil.

Le feu, par son éclat, par sa chaleur, par la vertu qu'il a de purifier les corps, a dû donner une grande idée de l'Être suprême. L'Écriture compare Dieu au feu, et dit qu'il apparut sous la figure de cet élément à Moïse, à Daniel, aux apôtres. Nous voyons le feu employé aux cérémonies de la religion chez les Chaldéens, les Scythes, les Grecs et les Romains. Nous trouvons des vierges veillant à la conservation du feu chez ces trois derniers peuples, et presque par-tout la peine de mort les menace si elles le laissent éteindre. Cette grande vénération pour le feu était sur-tout répandue chez les Guèbres et les anciens Persans. Les Grecs entretenaient des pyrophores ou porte-feux à la tête de leurs armées. En Amérique, chez les Natschés, même culte, des temples et des porte-feux. Chez les anciens Péruviens, des temples au soleil, bâtis par Manco-Capac, un feu sacré et des vestales traitées comme à Rome.

L'Asie a ses sorciers, les *Schamans*, que Strabon appelait *Cermanes*, prophètes, ou religieux, ou médecins, dont les grimaces, les contorsions, les tours de force ont pour but de faire descendre l'esprit saint sur les hommes. Les sorciers, prophètes ou médecins, chez les sauvages de l'Amérique, se livrent dans le même but aux mêmes grimaces, aux mêmes contorsions, aux mêmes tours de force. Ceux du Brésil veulent qu'on danse autour d'eux; alors ils se démènent de cent manières bizarres, et lançant la fumée du tabac à la face des danseurs, ils s'imaginent leur souffler l'esprit de sagesse.

Les Chinois ont le nez épaté, les yeux petits, les joues saillantes, la bouche large, peu de poils, les dents petites, les épaules carrées, le corps trapu. Ce portrait est exactement celui des Péruviens. Même similitude entre les Brésiliens primitifs et les Tatars.

Les Péruviens avaient quatre grandes fêtes annuelles, dont la principale se célébrait à Cuzco, après le coucher du soleil; la deuxième et la troisième, au temps des deux équinoxes; la quatrième n'avait pas de jours fixes. Quels singuliers rapports avec les fêtes des Chinois et avec leurs sacrifices aux deux équinoxes! Même manière de compter l'année au Pérou, au Mexique, qu'en Chine, qu'en Égypte. Année de trois cent soixante-cinq jours, dix-huit mois de vingt jours, plus cinq jours de fête, semaine de treize jours, siècle de quatre semaines d'années ou de cinquante-quatre ans.

Au Pérou, le cacique s'intitulait *fils du soleil*, comme l'empereur de la Chine, et il prétendait descendre de cet astre.

Aux environs de la ville de Cuzco, il y avait un arpent de terre dont le défrichement était défendu. Il était destiné au cacique et à sa famille, qui seuls le cultivaient de leurs mains. L'empereur de la Chine est le premier laboureur de ses états.

D'après Garcilasso de la Vega, un grand dragon était représenté dans les temples du Pérou. On voit encore un dragon dans les armes et sur les bannières de l'empereur de la Chine.

Les hiéroglyphes du Mexique, bien que d'une nature différente de ceux de l'Égypte, les rappellent quelquefois dans leur forme générale et dans leurs détails. Lors de l'entrée de Cortès à Mexico, Moctezuma envoya à sa rencontre des artistes du pays chargés de peindre et d'écrire sur des toiles de coton ce qui frapperait leurs yeux et leurs oreilles.

Les Mexicains et les Péruviens employaient un autre moyen pour remplacer l'écriture; c'étaient les *quipos*. Le mot *quipu* signifie littéralement nœud, et, dans un sens plus étendu, *compte, détail, abrégé de quelque chose*. On trouve la même coutume chez les Bratyki, ou Burattes, peuple de la Sibérie, voisin des Chinois; les Chinois eux-mêmes ont anciennement employé les quipos, de diverses formes et de diverses couleurs, comme ceux de l'Amérique.

Je crois qu'il est difficile de contester le rapport qui résulte de ces comparaisons, et les conséquences qu'on en peut tirer. Il y aurait donc eu, il y a des siècles, des relations fréquentes entre les Péruviens et les Chinois. Mais par où ont-elles eu lieu, si ce n'est par l'océan Pacifique? Je ne crois pas, sans doute, que ce trajet ait pu être fait sans points d'arrêt, mais plutôt, que les voyageurs, de quelque côté qu'ils soient venus, ont rencontré sur leur route des îles où ils ont eu le temps de se reposer et de rafraîchir leurs équipages. Un auteur estimable, qui s'est acquis une réputation méritée par ses recherches sur la littérature et l'histoire des peuples orientaux, M. de Guignes, que j'ai déja cité, prouve par des faits incontestables que les Chinois avaient établi un commerce florissant dans l'Amérique septentrionale, dès l'an 458 de l'ère chrétienne. Engel et Robert de Vaugondy partagent cette opinion.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'à l'époque où des flots de peuples, trop généralement appelés barbares, se précipitaient vers le midi de l'Europe occidentale pour en changer la face, un même travail de reconstruction s'opérait dans l'Amérique, et que des nations inconnues se précipitaient, du nord au sud, dans le Mexique, dans le Pérou, pour faire table rase des anciens usages, et substituer une civilisation nouvelle à l'antique civilisation; car il est temps d'en finir avec ces dénominations de barbares et de sauvages que les peuples, plus ou moins civilisés, se jettent réciproquement à la face; tout est relatif ici-bas, et en histoire le bien et le mal dépendent bien souvent de l'appréciation, bonne ou mauvaise, de ceux qui tiennent la plume.

Autre rapport entre l'Ancien et le Nouveau-Monde: parmi les Européens établis en Amérique, un bruit se répandit sur la prétendue existence d'un pays d'or; et les vains efforts, renouvelés sans cesse pour découvrir cette contrée, donnèrent lieu à des expéditions nombreuses. L'*El-Dorado* a été pour l'Amérique ce que la *pierre philosophale* a été pour nos aïeux: là on a perdu beaucoup de temps pour chercher de l'or sans en trouver; ici l'on n'en a pas moins perdu à s'efforcer d'en fabriquer, sans pouvoir y réussir. Ces recherches ont produit, d'une part, de nouvelles contrées, et, de l'autre, de nouvelles lumières. Par-tout les hommes sont les mêmes; mais par-tout aussi la Providence prouve qu'elle sait tirer parti même de leurs erreurs et de leurs folies.

Si, malgré la distance énorme qui se trouve entre la Chine et le Pérou, il existe une si grande conformité entre les peuples de ces deux pays, doit-il paraître étonnant que cette ressemblance et cette analogie soient encore plus frappantes entre les habitants de l'Amérique orientale et les Africains qui sont vers le couchant de l'ancien monde, puisque la distance qui les sépare est beaucoup moindre? Il règne d'ailleurs constamment dans cette partie de la mer Atlantique un vent d'est qui a repoussé plus d'une fois les vaisseaux européens du but de leur voyage, et les a forcés d'aborder au Brésil. Il y a mieux, c'est que Rio de Janeiro, situé sous le 33ᵉ degré 56 minutes de latitude méridionale, et le 42ᵉ degré 45 minutes de longitude occidentale, fait encore aujourd'hui avec l'Afrique un commerce considérable, que les peuples du Brésil entretenaient avec elle longtemps avant la découverte du Nouveau-Monde, ainsi qu'avec les habitants de l'île de Madère, située sous le 32ᵉ degré 33 minutes 33 secondes de latitude septentrionale, et sous le 16ᵉ degré 45 minutes 45 secondes de longitude occidentale.

Les femmes des Hottentots, comme celles des Caraïbes, afin de garantir leurs jambes de la piqûre des

épines et des chardons, les enveloppent, depuis la cheville du pied jusqu'au genou, de petites bandelettes larges d'un doigt, de cuir d'agneau en Afrique, de toile de coton en Amérique.

En Afrique et en Amérique, les hommes et les femmes se passent un anneau aux narines, ou s'élargissent démesurément la lèvre inférieure et le bas de l'oreille, en y introduisant, dès l'âge le plus tendre, un cylindre de bois. De part et d'autre, on se tatoue, et souvent sur les deux rivages le dessin du tatouage est le même.

Lorsqu'une veuve, chez les Hottentots, veut se marier en secondes noces, elle est obligée de se faire couper une jointure des doigts pour chaque mari qu'elle prend après la mort du premier. Dans l'isthme de Darien, les maris, à la mort de leurs femmes, se coupent le bout d'un doigt, en sorte que l'inspection seule de leurs mains indique s'ils sont veufs, et combien de fois ils ont été mariés. Les Tucumans se font mutiler les doigts de la main gauche toutes les fois qu'il meurt un de leurs parents.

Les Hottentots, les Caraïbes, les Brésiliens courbent les membres de leurs morts, de manière que leur figure, en cet état, est à-peu-près celle de l'enfant dans le sein de sa mère. Notre collègue à l'Institut historique, M. Debret, dans son savant voyage au Brésil, a retracé, avec le bonheur ordinaire de son crayon, l'aspect d'une momie ainsi disposée dans une énorme jarre de grès.

Les nègres, en Afrique, observent, pour tout ce qui concerne la religion, les mêmes usages que les Américains. Aussi tous ceux qu'on transporte dans le Nouveau-Monde, pour y être vendus comme esclaves, aussitôt qu'ils ont pu réussir à rompre leurs liens, et à se jeter parmi les tribus américaines, s'y trouvent-ils, pour ainsi dire, de retour au milieu des leurs, avec leurs croyances, leurs prêtres, leurs rites et leurs temples. La démonstration de cette vérité nous entraînerait beaucoup trop loin. Ceux d'entre vous qui seraient curieux de comparer les différentes religions de l'Afrique et de l'Amérique, peuvent consulter avec fruit les relations curieuses que nous a laissées le prêtre hollandais Candidius.

Je ne m'appesantirai pas, non plus, sur les rapports fréquents qui existent entre les beaux-arts de l'Ancien et du Nouveau-Monde, sur les ressemblances des temples mexicains, péruviens, grecs et égyptiens, sur les hiéroglyphes des deux hémisphères, et sur cette double chaussée des Incas qui descend l'Amérique méridionale dans presque toute sa longueur. Je n'aurais rien à ajouter à tout ce que M. Farcy vous a raconté de ces merveilles. J'ai vu l'inscription colossale de l'île Sainte-Catherine dont il vous a entretenus, et je me suis perdu avec mes compagnons de voyage dans les cavités de chacune de ces lettres monstrueuses. Le travail de M. Debret, qui retrace ce monument, est d'une exactitude parfaite. On a attribué cette inscription aux Phéniciens, parcequ'en Amérique, comme en Europe, on a la manie de tout attribuer aux Phéniciens. Je l'ai examinée, non pas de près, car de près elle est illisible, mais à une certaine distance, et de là j'ai clairement déchiffré le mot *nefas*, en caractères du treizième siècle, espèce de colonne d'Hercule jetée là par je ne sais quelle main inconnue, comme pour dire au navigateur : *Défense d'aller plus loin ; tu ne passeras pas!*

A l'égard des langues, je ne prétends pas qu'un historien qui veut remonter à la source de la population d'un pays, soit obligé de savoir parfaitement tous les idiomes actuels du monde, ni toutes les langues anciennes; mais il n'est pas douteux que pour bien établir les rapports des deux hémisphères sur ce point, il serait nécessaire de trouver un homme instruit, en état de dresser une table de comparaison des langues de l'un et de l'autre. Il ne serait point impossible d'en venir à bout à la longue, et de former peu à peu un recueil d'une centaine de mots pour chaque peuple. C'était l'opinion de La Condamine. Un pareil vocabulaire deviendrait plus utile que le *Pater noster*, dont nous avons des traductions sans nombre, que Chamberlayne, compilateur anglais, s'est donné la peine de recueillir. Quelque pieux qu'ait été le but des traducteurs, il faut convenir que, ces peuples n'ayant point de mots propres pour exprimer les termes de notre morale et de notre métaphysique, il était impossible de bien traduire cette prière.

Tout le monde conviendra d'ailleurs que, lorsqu'il s'agit d'apprendre une langue quelconque, l'on doit commencer par ce qu'il y a de plus aisé; et ce n'est qu'après avoir aplani, pas à pas, les petites difficultés, qu'on peut aborder, avec succès, les plus grandes. Il semble, au contraire, que dans la collection de Chamberlayne on ait voulu suivre la marche inverse.

Remarquons encore que, si dans un recueil de synonymes on trouvait par hasard deux mots entre une centaine qui eussent une certaine analogie de consonnance, ou même de signification, il faudrait bien se garder d'en conclure que ces deux mots ont un rapport immédiat, une conformité incontestable. *Feu* en

latin se dit *ignis*, et en groenlandais *ignach*. *Oui* et *non* se disent également *bay* et *es* chez l'Escualdunac-Cantabre de France et d'Espagne, et chez plusieurs tribus de l'Amérique du Sud. Y a-t-il quelques conséquences à tirer de ces observations isolées? Je ne le pense pas.

D'un autre côté, cependant, il faut s'abstenir aussi du sentiment de ceux qui, malgré les rapports d'identité qui se rencontrent dans plusieurs mots de deux langues, en méconnaissent la ressemblance, parceque certaines lettres se trouvent transposées ou remplacées par d'autres.

Toutes ces erreurs proviennent de ce qu'on ne prend pas assez garde à la prononciation qui varie chez tous les peuples, les uns abrégeant des syllabes que d'autres alongent, et de ce qu'on néglige de noter qu'il est peu de nations qui ne possèdent dans leur alphabet des lettres que d'autres nations n'ont pas, et qu'elles ne sauraient même prononcer.

Pour réussir donc à fixer les principes invariables de l'affinité des langues, il faudrait composer une table polyglotte où les racines de chaque mot seraient rassemblées, la transformation des lettres et la différence de la prononciation sommairement expliquées, travail qui demanderait beaucoup de soin et d'exactitude. Un tel vocabulaire aplanirait bien des difficultés, et servirait à constater les conséquences que j'ai tirées jusqu'à présent des ressemblances frappantes de mœurs, de religion, de coutumes, d'arts et de monuments des divers peuples des deux hémisphères.

En attendant ce travail encyclopédique, notons en passant l'accord parfait qui existe entre la langue des Groenlandais et celle des Esquimaux. Les deux peuples s'appellent également *Innüit, hommes, habitants,* reconnaissent le même fondateur *Karalit* ou *Karlik,* et désignent par les mêmes mots le grand esprit, l'air, l'ame, le monde, le tonnerre, la mer, l'homme, etc., etc. Ils font usage d'affixes comme les Orientaux, mais ils les placent à la fin des mots. Les verbes s'y désignent par la troisième personne du présent, qui est en même temps un prétérit. Ces deux langues, au reste, sont absolument la même que celle des Vogules, habitants de la Tartarie, et la même que celle des Lapons, les plus proches voisins des Groenlandais.

Les langues des Hurons, des Agnies, des Onontagues, des Onnoiouts, des Tsonnontouan et des Iroquois ont encore une physionomie orientale bien marquée. *N* y désigne la première personne, *k* la seconde, *hou* la troisième. Elles n'ont proprement que des verbes, tout s'y conjugue : il n'y a ni substantif, ni adjectif, ni article. (Voyez Lafiteau, Sagard-Théodat, le baron de la Hontan, etc.)

Même similitude entre les langues du Mexique et celles de l'Asie. Le temps me manque pour développer mes preuves. Je voudrais pouvoir vous dire aussi tout ce qui s'est trouvé de ressemblances entre les langues péruvienne et chinoise. C'est un travail curieux et intéressant; mais l'heure qui s'écoule m'avertit que je dois céder la place à un autre. Je perds beaucoup à être forcé de me contenter d'être cru sur parole. J'avais des choses intéressantes à vous dire là-dessus.

L'observation des langues justifie donc pleinement ce que les mœurs et les monuments ont constaté, à savoir qu'il y a eu de fréquentes relations, dans des temps reculés, entre l'Amérique du Nord et l'Asie septentrionale, et entre la Chine et le Pérou. Les relations de la côte orientale de l'Amérique du Sud avec l'Afrique occidentale sont-elles moins prouvées? Je ne le pense pas.

En 1821, le ministre du Brésil, José-Bonifacio d'Andrada, qui a tant fait pour la civilisation et les arts de sa patrie, eut recours à un singulier expédient pour lever une carte de cet intérieur de l'Afrique si inaccessible aux Européens. Il emprunta un nombre considérable de nègres à diverses plantations; il les réunit en congrès; il les interrogea un à un; et cette enquête inusitée eut des résultats géographiques prodigieux. Parmi les esclaves appelés se trouvaient un ancien roi d'Afrique et un ancien grand-prêtre, qui fournirent sur-tout au ministre des détails d'un intérêt et d'une exactitude remarquables. Le travail était clos, les nègres allaient retourner chez leurs maîtres, lorsque l'idée me vint de les interroger à mon tour. J'en obtins facilement l'autorisation, et je courus au bazar où ils étaient réunis. Je les classai par nations distinctes, et, ayant rassemblé cinquante mots des plus usités chez tous les peuples, j'en demandai la traduction à chaque groupe. Il en résulta une centaine de vocabulaires africains aussi fidèles que possible, dont je me hâtai de comparer les mots à ceux des nombreux vocabulaires brésiliens que je possédais. L'expérience fut pour moi décisive. Le hasard n'invente pas d'aussi fréquentes similitudes. Certainement il y a eu de grandes relations entre l'Afrique occidentale et la côte orientale de l'Amérique du Sud. Je vous le répète, messieurs, je regrette, au-delà de toute expression, que le temps ne me permette pas de raisonner avec vous ma conviction; mais ce qui est différé n'est pas perdu; nous en recauserons l'année prochaine.

De tout ce qui précède, il résulte que Christophe Colomb, en découvrant l'Amérique, a trouvé, non pas ce qui n'avait jamais été trouvé, mais simplement ce qui avait été perdu, circonstance qui, du reste, ne diminue en rien la gloire de ce grand homme, si persécuté, si persévérant, si largement payé d'ingratitude. M. Ch. Farcy vous a parlé d'un navigateur, appelé Alphonse Sanchez, qui avait fourni à Colomb de précieux renseignements sur le monde qu'il allait chercher; notre savant collègue a oublié de vous dire que ce prédécesseur du célèbre Génois était un Français. On trouve en effet dans les annales de Bayonne la preuve qu'il avait vu le jour au pied du versant septentrional des Pyrénées, sur les bords de l'océan Cantabrique. Je suis heureux, messieurs, en finissant, de rattacher à la plus belle couronne de notre belle France un fleuron qui s'en détachait inaperçu.

N° X.

NOTIONS TRANSMISES PAR M. JUAN GALINDO,

OFFICIER SUPÉRIEUR DE L'AMÉRIQUE CENTRALE,

SUR PALENQUE ET AUTRES LIEUX CIRCONVOISINS.

M. Juan Galindo, officier instruit, au service de la république de l'Amérique centrale, et qui fut en dernier lieu commandant du district de Peten, a transmis à diverses reprises des documents précieux sur les ruines de Palenque, de Copan, etc., qu'il a visitées avec d'autant plus de soin et de facilité, que les lieux qu'elles occupent se trouvaient dans le cercle de son administration.

Les notes les plus importantes sont contenues dans sa lettre adressée à la Société de Géographie de Paris, et datée du 27 avril 1831. Nous la transcrivons ci-après :

La chaîne de montagnes, sur le sommet de laquelle s'étendent les ruines de Palenque, traverse le continent de l'orient à l'occident, depuis la source du Yalchilan, petite rivière tributaire des eaux de l'Usumasinta jusqu'à quelques lieues à l'ouest d'où j'écris; elle sépare politiquement les républiques centro-américaine et mexicaine, et naturellement les plaines unies et chaudes de Tabasco, des pays élevés et tempérés du Peten, qui restent au sud. De son extrémité occidentale, la chaîne tourne vers le sud et sépare encore la province centro-américaine du Peten de l'état mexicain de Chiapas; un morceau de ce dernier état pénètre aussi au nord de ces ruines, et là se trouve la ville de Santo Domingo del Palenque (Saint-Domingue de la Lice), qui a eu l'honneur, chez l'étranger, de donner son nom à ces ruines, qui ici sont connues généralement sous celui de *Las Casas de Piedra*.

Cet endroit se trouve à l'orient de l'isthme de Tehuantepec, un des points qui unissent les deux grands continents du nord au midi; l'état de Tabasco occupe les vastes plaines entre les ruines et le golfe de Campêche, entrecoupées par l'Usumasinta, et ses tributaires, des canaux naturels et des bouches nombreuses, qui forment tout ensemble le Suez, l'Égypte, la Méditerranée, le Nil et le Delta de cette Thèbes américaine.

Une tribu de Mayas sauvages appelés Lacandons, qui habitent un district immense dans le centre du continent, embrasse toute la partie occidentale du Peten; erre sur les bords supérieurs de l'Usumasinta et le pays qui se trouve au sud de l'endroit d'où j'écris. C'est l'unique reste des nombreuses tribus des Mayas indépendants, qui, à l'époque de la conquête espagnole, occupaient la partie orientale de Tabasco, toute la péninsule de Yucatan, et ce qu'on appelle aujourd'hui les provinces de Honduras britanniques, Livingston et le Peten, qui s'étendent sur les côtes depuis le lac de Terminos jusqu'à Omoa.

Les Lacandons sont fort peu civilisés, néanmoins ils ne sont pas trop féroces; ils emploient la langue de leurs ancêtres, qui se parle aussi chez les Indiens conquis, et même chez plusieurs autres habitants des pays qu'occupaient les Mayas au temps de la conquête. Ils s'habillent de coton et de l'écorce de l'arbre qui produit la gomme élastique, et se fient à la pêche et à la chasse pour leur principale nourriture; à la chasse, ils emploient des flèches de canne ayant des têtes de cailloux. Ils cultivent aussi de petites quantités de maïs, de cacao et de tabac, celui-ci d'une qualité fort supérieure, et qu'ils échangent pour le sel. Ils ne possèdent aucune tradition de l'antiquité, et ont presque oublié la conquête du Peten, qui n'a eu lieu qu'au commencement du siècle passé.

Les Espagnols trouvèrent les Mayas de Yucatan dans un état avancé de civilisation. Un peuple qui parlait la langue puctunc ou chol, qui n'est qu'une corruption légère du maya, possédait le pays de ces alentours; mais il n'avait aucune idée des fabricateurs de ces anciens édifices. Les Puctuncs ne furent jamais, depuis qu'ils sont connus, aussi civilisés que les Mayas, et à présent qu'ils restent conquis, ils sont dans un grand état d'abrutissement; si on leur demande qui bâtirent ces édifices, ils répondent « le diable, » et ils les regardent avec une espèce de crainte superstitieuse. Les autres habitants du pays, voyant la stupidité des Indiens, et ne connaissant d'habileté que parmi les blancs, croient qu'une race de blancs fut l'auteur de ces bâtiments et des autres antiquités du pays; mais je suis d'un avis contraire.

Les Espagnols fondèrent une ville qu'ils appelèrent Santo Domingo del Palenque, il y a un peu plus d'un siècle, parmi ces ruines, attirés par la beauté du climat et l'absence des maringouins et d'autres insectes

incommodes; mais ils trouvèrent les chauve-souris si nombreuses et nuisibles, qu'ils changèrent la situation de la ville à une lieue au nord et dans la plaine; c'est à présent un très joli endroit; ses femmes ont une grande réputation de beauté, et la longue vie de ses habitants est aussi remarquable, comme preuve de l'excellence du climat.

Les pays voisins de Tabasco et le Peten contiennent de nombreux restes d'antiquités qui prouvent qu'à une époque éloignée cette contrée était la plus civilisée de l'Amérique; je juge cette époque beaucoup plus reculée que la fondation de la ville de Mexico, au commencement du quatorzième siècle, et pour différentes raisons : premièrement, je vois que les anciens peuples de ce pays possédaient l'art de représenter les sons par des signes, ce qui était ignoré par les Mexicains; et, jusqu'à présent, je croyais qu'aucun Américain avant la conquête ne savait écrire; les Mexicains, qui auraient été nos voisins, et qui n'étaient point dépourvus de talent, auraient infailliblement appris d'ici l'art de l'écriture, si supérieur aux hiéroglyphes qu'ils employaient. Encore je suis d'avis que cette nation ancienne fut détruite par une irruption de barbares du nord-ouest, ce qui est une raison pour leur donner une époque beaucoup plus éloignée que la fondation de la ville de Mexico, en 1342, puisque j'ignore si aucune ancienne histoire ou tradition parle d'une telle irruption, ni avant ni après cette année; son antiquité doit ainsi être plus reculée que toutes nos connaissances historiques sur cette partie du monde.

A quelques lieues à l'ouest et dans la direction de la ville de Mexico, se trouve un pont de pierre sur la rivière Tulija, tributaire de l'Usumasinta; ses arches sont cachées sous l'eau, qui a séparé la rive droite du pont; la rivière a environ cinq cents pas de large en cet endroit. Ce doit être cet objet qui a donné origine à la ville fabuleuse de Pulha, dont parle Juarros dans son histoire de Guatemala. Les deux paragraphes de cet auteur sont la seule chose que j'aie vue écrite sur les antiquités de ce pays: comme c'était un ecclésiastique qui ne sortit jamais de sa ville natale, toutes ses descriptions hors de là sont fondées sur des rapports, et ses informations sur cet endroit-ci sont fort incorrectes. Il dit que ces ruines d'où j'écris étaient inconnues avant le milieu du dix-huitième siècle, ce qui est faux; je suis persuadé que, depuis la conquête, ces édifices ont été connus des Espagnols, quoiqu'ils n'aient jamais pu rien décider sur leur origine. Au lieu de n'avoir que six lieues de circonférence, cette ville ruinée a plus que cela de large. Le nom de Culhuacan que Juarros lui donne est sans autorité, puisque nous ne connaissons point ce nom-là dans tout le voisinage. Il y a une ville près de la mer dans l'état de Tabasco, appelée Cundoacan, mais à plusieurs journées d'ici.

Au nord-est, à sept lieues de distance, se trouve une cuvette circulaire, de vingt pieds de diamètre, et deux au-dessus de la plaine, mais elle en a huit de profondeur en dedans, et est à présent peuplée de crocodiles.

A une lieue de Tenosique sur le bord de l'Usumasinta, se trouve une pierre monumentale, remarquable par les caractères qu'elle contient.

Plus haut sur la rivière Usumasinta, et dans un grand souterrain sur la rive gauche, il y a des ruines extraordinaires et magnifiques que je n'ai pas vues.

Beaucoup plus loin, à l'autre côté de la ville de Flores, chef-lieu du Peten, se trouve le lac de Yachà de deux lieues de largeur, qui contient quatre petites îles, une desquelles, qui est pierreuse et élevée, ayant plus de mille pas de diamètre, est couverte de débris de pierres; le plus remarquable, c'est une tour carrée de cinq étages, chacun de neuf pieds de haut; la base a vingt-deux pas sur chaque côté; il n'y a aucune entrée ni fenêtre dans les premiers quatre étages; mais du côté de l'ouest, un escalier de sept pieds de largeur conduit jusqu'en haut. Les marches de l'escalier n'ont que quatre pouces chacune; deux portes fort basses dans le cinquième étage permettent d'y entrer à quatre pattes; et cet étage consiste en trois chambres sans toit, jointes par de semblables petites portes; quoiqu'il y ait apparence, par le son, qu'il y a au-dessous un vide, cependant il ne paraît aucune entrée aux premiers étages. Les pierres dont la tour est construite sont un peu plus grandes que celles employées dans le Palenque, mais d'une même forme, ce qui est la seule ressemblance que je trouve entre l'architecture d'ici et celle de Yachà : soit que les édifices de Yachà soient plus modernes, ou son atmosphère moins corrodante, ou pour d'autres causes; là, des parties de poutres, des portes restent encore, d'un bois qu'on appelle *jabin;* mais ici, toute espèce de bois a déja disparu, et il ne reste que des pierres et du plâtre.

L'endroit où je me trouve était sans doute la capitale de l'ancienne nation; les œuvres de ce peuple forment à présent son unique histoire; le géographe le moins instruit verra d'un coup d'œil les grands avantages que possédait cet endroit pour être le siége du gouvernement d'une nation civilisée, commerciale et étendue : la

température la plus agréable par l'élévation du lieu ; en arrière un pays tempéré, capable de produire tout ce qu'on ne trouve point dans les pays chauds; et devant, les immenses plaines fertiles de Tabasco et du Yucatan. Sans parler de sa position sur le globe, entre les deux continents de l'Amérique et les deux grands océans, à une petite portée de chacun, on remarque que ce lieu est au fond du golfe du Mexique, la plus enfoncée des mers américaines, mais assez retiré de la côte pour ne pas éprouver sa chaleur incommode ni ses maladies, et possédant, dans les plaines qui se trouvent à ses pieds, un réseau d'eaux navigables qui traversent l'état de Tabasco dans tous les sens. La rivière Chacamas, qui pour ainsi dire baigne les pieds de ces murailles, est navigable et tombe dans l'Usumasinta; les rives du Catasajà, qui communique aussi à l'Usumasinta, sont à peu de lieues de distance ; enfin les canaux et rivières profondes de Tabasco, et leurs embouchures nombreuses dans le golfe de Campêche, offrent toutes les facilités pour le commerce.

Je ne puis que proclamer avec enthousiasme que le héros américain, fondateur de cette métropole, devrait voir son nom placé à côté ou au-dessus de ceux d'Alexandre, de Constantin et de Pierre-le-Grand.

Le peu de curiosité des habitants actuels de ces environs fait que les ruines sont peu explorées; il n'y a que deux chasseurs indiens, Pedro Lopès et Victorio Basquès, qui en connaissent quelque chose, et ils les montrent avec difficulté, soit par superstition, soit par une autre cause inconnue. Toutes les ruines se trouvent enveloppées dans une forêt épaisse, et on pourrait passer des mois entiers à les observer de la manière la plus intéressante.

Les débris de cette ville ancienne s'étendent jusqu'à près de sept lieues sur le sommet de la chaîne; les édifices principaux se trouvent sur les endroits les plus élevés, et des escaliers conduisaient jusque-là, en partant des vallons. Il me paraît que la ville était une continuation de maisons sur la chaîne, assez séparées les unes des autres, ne contenant peut-être dans toute sa grande étendue que le même nombre d'habitants qu'aurait une ville moderne d'une lieue de large.

Les maisons se composent de galeries de huit pieds de large, séparées par des murailles de trois pieds d'épaisseur; deux rangs de galeries complètent l'édifice; la hauteur des murailles, jusqu'aux bords des toits, est de neuf pieds; et de là il y a neuf pieds de plus jusqu'au haut, qui est couvert de pierres horizontales d'un pied de largeur. Les vides entre les deux toits intérieurs se trouvent toujours remplis, quoique contenant de grandes niches; à présent ils sont généralement couverts de buissons et d'arbres de la plus grande proportion. L'épaisseur de la forêt, même dans les cours et anciennes habitations, empêche de faire l'esquisse d'une maison entière, sans compter que je suis un artiste des plus mauvais.

Les pierres dont sont construites toutes les maisons ont dix-huit pouces de long, neuf de large et deux d'épaisseur, jointes par du plâtre fin; elles sont toujours placées horizontalement, et se portent peu à peu vers l'intérieur en formant le toit; les bords extérieurs des toits posent sur de grandes pierres qui sortent de plus de deux pieds.

Il y a plusieurs portes dans toutes les salles ou galeries, et les parties qui contenaient les poutrelles sont conservées, quoique tout le bois ait disparu, là et par-tout dans les ruines; on ne trouve d'autres restes qu'en pierre et en plâtre. Les habitations doivent avoir été fort obscures, si les portes étaient de bois et fermées, puisque les fenêtres ne sont que de petites embrasures circulaires ou carrées, sans règle. On peut bien remarquer que ces architectes évitaient la symétrie, non par ignorance, mais avec préméditation.

Outre les niches dans les toits et les fenêtres, les murailles se trouvent percées par des trous de cette forme,



chacun de près de deux pieds de large; et, quoiqu'ils traversent les murailles, ils sont toujours partagés au milieu par une partie de plâtre; je ne puis imaginer leur usage; néanmoins ils sont fort nombreux. Plusieurs creux dans les murailles contiennent de petits piliers d'un pouce à six de haut, quelques uns capables de retenir l'animal le plus fort, et d'autres d'une petitesse délicate; il y a de ces piliers en haut et en bas, et pas toujours vis-à-vis l'un de l'autre.

Des *alto-relievos*, représentant des figures humaines, se trouvent en dehors, sur les pilastres qui séparent les portes; et, dans plusieurs, il est assez difficile de distinguer les hommes des femmes, puisque leur habil-

lement paraît le même : la tête ornée de hautes plumes, la poitrine et les bras nus, avec des colliers et des bracelets, quelquefois couverts d'une palatine courte, la ceinture et les cuisses dans une enveloppe pleine d'ornements, et ses bouts, finement travaillés, pendant entre les jambes qui restent nues comme les pieds. Quelques figures se distinguent par la hauteur bizarre de leurs coiffes. Tous les visages sont de profil. Plusieurs portent de longs bâtons dans les mains, surmontés par quelques objets que l'on ne peut définir. On voit aussi quelques figures assises, apparemment de plébéiens, à la suite des autres; ils ont des enveloppes à la ceinture, mais sans ornements ni coiffes. Les ceintures, etc., de plusieurs paraissent avoir été colorées, et même l'écriture était peinte.

L'édifice le plus remarquable que j'ai rencontré, et que j'appelle le Palais, se trouve près de l'extrémité occidentale des ruines; sa latitude, 19° 17′ nord, et sa longitude 74° 52′ occidentale du Ferrol. Il est composé de plusieurs carrés; les galeries principales courent du nord-nord-est au sud-sud-ouest, calculant la variation de la boussole, qui est de 9° à l'est. Cette direction et sa perpendiculaire se conservent exactement dans tous les édifices que j'ai vus, ce qui est extraordinaire, puisqu'elle ne provient pas de la position des rues, attendu qu'il n'y eut jamais de ces communications régulières entre les maisons. La façade du Palais contenait cinq portes, hautes et larges comme dans tous les édifices; sur chacun des pilastres qui les séparaient se trouve une figure humaine de plâtre en *alto-relievo*. J'imagine que c'est une épée qu'elle tient dans la main droite, ou une arme pareille à celles employées par les anciens Mexicains, c'est-à-dire de bois, ayant des morceaux de cailloux enchâssés dans la lame. C'est d'autant plus probable, que les anciens habitants de cette ville ne connaissaient point le fer, et qu'on trouve par-tout des morceaux de cailloux bien travaillés, semblables (mais plus grands) à ceux qu'emploient les Lacandons d'aujourd'hui pour armer leurs flèches.

La grande entrée centrale du Palais qui unit ses deux galeries de front, et sous laquelle j'ai bivouaqué, n'eut jamais de porte; son sommet est circulaire. Vis-à-vis de la seconde galerie un escalier descend à une cour intérieure, et de chaque côté se trouvent trois *bustes* gigantesques en *alto-relievo* sur des pierres penchées; la croix placée sur la poitrine d'une de ces figures, et qu'on voit si souvent dans toutes les ruines, est une circonstance fort singulière.

Dans une autre cour on voit une tour carrée, mais tout-à-fait différente de celle de Yachà, puisque celle-ci a une suite régulière de portes ou fenêtres; les degrés sont rectangulaires et conduisent en dedans jusqu'en haut; le sommet est tombé, mais la tour a encore une hauteur de cent pieds.

Dans une des galeries du Palais, il y a un tableau sur une pierre ovale de six pieds de diamètre; les figures sont en *alto-relievo*, et gardent encore les vestiges de la peinture. Une femme, vêtue à l'ordinaire et avec des pendants d'oreille, est assise, les jambes croisées, sur un sofa ou banc, qui, je crois, figure un banc de pierre, ayant à chaque bout la représentation d'une tête d'animal, comme de tigre, avec des colliers; une vieille femme, vêtue d'une palatine et enveloppe, les deux d'une étoffe bigarrée, offre à genoux, à la dame assise, une tête humaine ornée d'une seule plume[1] : le derrière de la tête est tourné vers la dame, qui la regarde fixement; pendant que l'expression de sa douleur et de son horreur est bien représentée, sa main droite est près de son cœur et la gauche reste sur sa cuisse. Quelques tablettes carrées sont inscrites dans la partie supérieure du tableau; la muraille à l'entour est de différentes couleurs; et une inscription est peinte sur la corniche en haut, formée de deux lignes horizontales de petites tablettes carrées.

Près d'ici se trouve l'entrée principale des souterrains, qui courent sous le Palais, et que j'ai traversés avec des chandelles, quoique fort incommodé des grandes chauve-souris qui infestent toutes les ruines. Au-dessus de cette même entrée sont travaillées, en *alto-relievo*, la figure d'un lapin d'un côté, et celle d'une figure humaine difforme de l'autre; toutes les deux environnées de filigrane, qui imite apparemment des rameaux et des plumes. L'architecture des souterrains est semblable à celle des bâtiments en dessus : il y en a deux étages; quelques habitants des villages voisins y ont creusé en divers endroits pour chercher des trésors, mais sans succès. Une tête au-dessus d'un des passages des souterrains indique la douleur ou le sommeil : de cette circonstance, et de ce que les souterrains contiennent plusieurs lits de pierre, je juge qu'ils servaient de dortoirs; cependant peut-être c'étaient des prisons, puisque leurs entrées sont en petit nombre, petites et faciles à garder.

[1] Selon Dupaix, c'est un don qui a plus d'analogie avec des fruits et des fleurs qu'avec une tête humaine. Il faut croire que vingt-cinq ans écoulés entre son voyage et celui de M. Galindo ont amené des dégradations nouvelles, capables de causer des méprises dans la description des objets. C'est ainsi, sans doute, qu'il faut expliquer les autres différences qu'on peut remarquer dans la suite de la présente relation.

A l'ouest du Palais, dans le vallon en bas, je vis une pierre circulaire laissée comme par hasard; elle a six pieds de diamètre et un d'épaisseur, et est tout-à-fait semblable à une pierre de moulin, mais sans trou dans le milieu; je ne puis découvrir de caractères dessus, et je ne crois pas qu'elle en ait eu, puisque ceux de ce peuple s'écrivaient toujours dans des carrés comme ceux d'un échiquier. Je ne puis pas déterminer son usage [1].

Près de deux cents pas à l'est du Palais, se trouve l'origine d'un ruisseau limpide; il sort parmi des rochers, et depuis sa source il est couvert d'une galerie, qui suit son cours pendant cent pas : ce doit être l'aqueduc (faussement nommé ainsi), dont parle Juarros. A l'endroit où se termine la galerie, se trouve une continuation d'édifices jusqu'à cinquante pas plus loin en suivant le cours du ruisseau, et où je suppose que furent des bains; la galerie protégeait la source de toute souillure.

L'édifice, que j'appelle l'*Étude*, se trouve sur une colline voisine, et plus haute que celle du Palais; sa montée est fort escarpée, mais facilitée par des degrés qui paraissent entourer toute la colline. L'*Étude* a vingt-quatre pas de long, et a cinq portes, dont la boiserie a disparu en laissant ses traces; les piliers ou murailles qui les séparent contiennent chacun des figures humaines de six pieds de haut; deux d'entre elles portent des enfants nus sur le bras droit [2], et une de celles-ci a une robe tombant presque jusqu'aux chevilles. Les murailles intérieures de l'*Étude* contiennent trois grands quadrangles de pierre, chacun divisé par des lignes en deux cent quarante compartiments égaux, de six pouces en carré, douze de haut en bas, et vingt d'un côté à l'autre, et contenant différents caractères en bas-relief. Les mêmes caractères paraissent rarement répétés dans les différentes tablettes.

Un autre édifice consacré à la religion [3] se trouve à l'est du Palais, et sur une colline encore plus haute que celles des précédents; il est formé de deux galeries; celle du devant occupe toute sa longueur, celle de derrière est séparée en trois pièces; la plus orientale a l'air d'un cachot; cependant son entrée, qui est petite, n'a aucun signe de porte; celle de l'occident est une chambre toute simple; la pièce du centre n'a point de porte, mais, à cause des *piliers* qui se trouvent dans la muraille, je suppose qu'elle se fermait avec des rideaux; cette pièce contient une petite chapelle bâtie en dedans avec un toit plat; la façade de la chapelle est formée de deux *dosses* ou *dalles* de pierres jaunes, qui laissent entre elles une grande entrée. Sur la pierre occidentale est représenté un homme qui est tourné vers la porte; sa tête est ornée de plumes et de rameaux; sur un de ceux-ci est assise une petite grue avec un poisson à la bouche; il a une palatine, des pantalons jusqu'à mi-jambe, des bandes autour des gras de la jambe et une espèce de bottes sans semelles qui couvrent seulement le derrière de la jambe; une petite figure d'homme horrible, assise, le dos tourné à celui qui est debout, n'a pas de pieds; mais ses jambes finissent en queue; onze tablettes de deux pouces et demi carrés sont inscrites en haut et en face de l'homme qui est debout, sur la même *dosse*. L'autre *dosse* de pierre contient un vieillard hideux avec une sorte de rameau ou pipe dans la bouche. Vis-à-vis de ces deux figures, il y a des piliers pratiqués dans la muraille, tant en haut qu'en bas, auxquels, peut-être, on attachait des victimes ou des criminels. En dedans, sur le dos de la chapelle, parmi du filigrane, il y a deux figures humaines, hautes de trois pieds; la plus grande place la tête d'un homme sur le sommet d'une croix [4], exactement comme celles qu'emploient les chrétiens. L'autre figure est apparemment un enfant : toutes les deux ont les yeux fixés sur la tête offerte, les pieds nus et les chevilles ornées. Derrière les deux figures, il y a de petites tablettes qui contiennent des caractères bien travaillés.

Peut-être ai-je tort de croire que c'est ici une chapelle, et qu'on y sacrifiait des victimes humaines; ces sacrifices devaient, à ce que l'on croit, s'exécuter devant de grandes assemblées du peuple; or, peu de gens pourraient en avoir été témoins, s'ils s'étaient faits dans ce lieu. Peut-être était-ce un dais sous lequel siégeaient des magistrats en administrant la justice.

Au-dessus de toutes ces chambres s'élèvent deux murailles parallèles et étroites, jusqu'à une hauteur de quatre-vingts pieds de terre; elles sont percées par des trous carrés, et on monte entre elles par des pierres saillantes jusqu'en haut, d'où il y a une vue des plus étendues sur les plaines, vers le nord.

[1] Dupaix parle de cette pierre circulaire, et dit qu'elle était primitivement incrustée, ainsi que plusieurs autres, dans les murs du palais comme ornement architectonique.

[2] Ce temple est celui que Dupaix nomme de *las Lajas*, et qu'il suppose avoir été consacré à *l'Enfance*, ou à *l'Enseignement*.

[3] C'est le temple que Dupaix appelle *Temple de la Croix*. Il y a des différences, dans les deux narrations, pour la manière dont les dalles de marbre jaunes, où sont sculptés la croix et les quatre personnages qui l'entourent, sont placées dans le sanctuaire, et aussi dans la description de ces personnages. Celle faite par Dupaix est infiniment plus étendue, et par conséquent peut faire supposer une plus grande attention

[4] Selon Dupaix, c'est un enfant nouveau-né, sculpté d'une manière fantastique.

La physionomie des figures d'hommes sur les *alto-relievos* indique qu'ils étaient d'une race non différente des Indiens modernes, peut-être plus hauts de taille que ceux-ci qui sont d'une stature médiocre, ou plutôt petite, en comparaison des Européens.

On trouve aussi parmi les ruines des pierres pour moudre le maïs, de la même forme que celles qu'emploient les Indiens centre-Américains et Mexicains d'aujourd'hui, c'est-à-dire une *dosse* de pierre de trois pieds, travaillée du même morceau, et un manche de pierre rond assez épais, avec lequel les femmes moulent le maïs sur la *dosse*.

Quoique la langue maya ne se parle pas dans toute sa pureté dans ces environs, je suis d'avis qu'elle dérive plus particulièrement de l'ancienne nation de ces ruines, et qu'elle est une des grandes mères-langues de l'Amérique; elle est parlée encore par la plupart des Indiens, et même par les autres habitants de la partie orientale de Tabasco, du Peten et du Yucatan. On imprime des livres en maya; les curés prêchent et confessent les Indiens dans la même langue. L'oraison dominicale et le symbole des apôtres sont comme il suit, en maya:

Cayum; yanech ti Caanob, cilich cunabac a kaba: tac â uahaulil c okel, utzcinabac a uolah, ti luum, baix te ti caane; sa ca zamal kin uah toon helelae; zatez ix ca zipil, bay ca zatzic u zipil ah ziplob toone: maix a uilic calubul ti tumtabale: heuac lukezon ichil lobil. Amen.

Ocan ti uol Dios Yumbil, uchuc tumen tu zinile, yah menul Can, yetel luum. Ocanix ti uol ca Yumil ti Jesu-Cristo: u ppelel megenile, lay hichnabi ti Espiritu Santo, zihi ix ti Zuhui ixcilich Maria; tali tu chi Poncio Pilato: numci ti ya, zini ix ti Cruz; cimitun, ca ix muci, caix emi tu kaza Imetnal, limbo u cabac: Tu yoxkin caput cuxlahi ichil cimenob. Ca naci ti Chan. Ti ix culan tu noh Dios Yumbil uchuch tumen tu zinil. Ti tum likul cabin tac, u xotob u kin cuxanob, yetel cimenob. Ocanix ti uol Espiritu Santo; yetel Santa Iglesia Catolica baix u mul otmal Santoob. Uzatzalix kebanxan. U caput cuxtalix ca bakel yetelix hunkul cuxtal. Amen.

Je copie l'orthographe usitée; voici les nombres:

1 hunppel.	4 camppel.	7 uucppel
2 cappel.	5 hoppel.	8 uaxacppel.
3 yoxppel.	6 uacppel.	9 bolonppel.
		10 lahunppel.

Plus loin est un vocabulaire de la langue maya, écrit par un Indien de la ville de Flores; s se prononce *ts*, x, *ch*, et c, *q*.

La langue punctunc est parlée par les Indiens de la ville moderne de Palenque, et vers le sud-ouest, aussi loin que Tila, Guistan, etc., plus près de l'océan Pacifique; les mots suivants sont de cette langue:

King.... ....Soleil.
Uh........ ....Lune.
Ek..... .. ..Étoile.
Ha......... ....Eau.
Kak.......... ....Feu.

La langue kachiquel se parle dans l'intérieur de l'état de Guatemala; elle était celle du peuple le plus civilisé que les Espagnols trouvèrent entre le Mexique et le Pérou, sans excepter les Moscas de Cundinamarca. Juarros parle longuement de leur histoire et de leurs coutumes. Je suis persuadé que leur langue, comme celle des Quichés et Pocomans, est dérivée du maya, et encore de plusieurs des autres nombreuses langues centre-américaines que j'ignore. Voici les nombres de la langue kachiquel:

1 hoon.	11 hulahoo.	21 hoobinak hoon.
2 kai.	12 cablahoo.	22 hoobinak kai.
3 oshee.	13 oshlahoo.	30 hubinaklahoo.
4 kahee.	14 caklahoo.	40 cabinak.
5 woó.	15 wolahoo.	50 laoooshkal.
6 wakakee.	16 waklahoo.	60 oshkal.
7 wooku.'	17 wuklahoo.	70 lahooum.
8 wakshakee.	18 wakshaklahoo.	80 umuk.
9 balahá.	19 balaklahoo.	90 lohoowokal.
10 lahoo.	20 hoobinak.	100 wokal.

Signé JUAN GALINDO.

Dans diverses notes que M. J. Galindo nous a remises directement, lors de son passage à Paris, plusieurs choses contenues dans sa lettre imprimée ci-dessus, et d'autres contenues dans les descriptions de Dupaix, se trouvent confirmées; par cette raison, nous ne les rapporterons pas ici.

Il résulte de quelques autres notes qu'à Copan, au sud de Palenque, et à Utatlan, il y a des pyramides comme dans l'ancien Mexique. Cependant l'auteur ajoute que les descriptions partielles qui ont été faites de Copan sont plus ou moins fabuleuses. « Je suis le seul, dit-il, qui ait examiné les ruines de Copan, et qui en ait fait la relation. Elles n'ont aucune ressemblance avec celles auxquelles on a prétendu les comparer. Les édifices sont tous tombés et ne montrent plus que des monceaux de pierres. Quelques cippes ou obélisques sont encore debout. J'ai pu pénétrer dans un tombeau; etc., etc. »

Enfin M. J. Galindo nous a permis de dessiner une petite tête d'un beau travail, en jade mélangé de vert et de blanc, de deux pouces de haut, et qui atteste un talent très avancé dans la sculpture. Cette petite tête porte dans son profil à-peu-près le caractère qu'on trouve dans les profils de Palenque. Elle est creusée par-derrière, et est percée de plusieurs trous qui servaient à passer des cordons pour la porter, soit comme bijou, soit comme amulette. Le caractère *individuel* de cette petite tête si artistement travaillée pourrait faire croire que c'était un portrait, et que ces anciens peuples étaient dans l'usage de porter en bijoux l'image des personnes aimées ou révérées, comme chez les peuples d'Europe on porte cette image en médaillon, peinte en miniature. Ce qui viendrait à l'appui de cette opinion, c'est que cette tête, qui paraît très exacte, n'offre aucune des bizarreries ou des laideurs qu'on remarque dans toutes les sculptures des anciens peuples d'Amérique, lorsqu'elles se rattachent au culte, comme représentations de divinités, fétiches, amulettes, etc.[1].

[1] Voir le dessin de cette tête, *Planches supplém.*, N°14. Elle a la plus grande analogie avec celle que M. de Humboldt a fait graver, et que nous avons reproduite sous le N° 13; c'est presque le même caractère et le même ajustement de coiffure. Celle donnée par M. de Humboldt est, dit-il, en quartz vert, et est l'ouvrage des anciens habitants de la Nouvelle-Grenade. Ce rapport de forme et cette égale habileté dans l'art de sculpter des matières d'une si grande dureté ne sauraient être surprenants, puisque le Guatemala n'est séparé de la Nouvelle-Grenade que par l'isthme de Panama, et que la même population a pu se répandre dans les deux contrées. Mais on pourrait aussi penser que la petite tête donnée par M. de Humboldt a pu passer très facilement de Guatemala dans la Nouvelle-Grenade, par cet isthme qui sépare, ou plutôt qui réunit l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud

N° XI.

EXTRAIT

DU

RAPPORT FAIT A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

EN SÉANCE PUBLIQUE, TENUE A L'HOTEL-DE-VILLE DE PARIS,

LE 15 AVRIL 1836,

SUR LE CONCOURS RELATIF A LA GÉOGRAPHIE ET AUX ANTIQUITÉS DE L'AMÉRIQUE CENTRALE [1].

Quelque faible que soit encore le progrès de nos connaissances sur la géographie et les antiquités de l'Amérique centrale, la Société peut s'applaudir d'avoir appelé l'attention des voyageurs sur cet important sujet, dans son programme de l'année 1825. C'est depuis cette époque, en effet, que le public s'occupe avec plus d'intérêt qu'autrefois, et même avec une curiosité empressée, non seulement des monuments qui couvrent les bords ou les environs de l'Usumasinta et la péninsule d'Yucatan, des races ou des peuplades auxquelles on les attribue, mais encore de tous les anciens édifices qui couvrent le sol américain, soit au Mexique, soit au plateau de Santa-Fé de Bogota, soit dans les contrées plus méridionales. Le mystère qui environne l'origine et les auteurs de ces singuliers ouvrages, sur-tout l'époque où ils ont été construits, ajoute un intérêt de plus à ces recherches. Par-tout ce sont des questions neuves à résoudre, des sujets piquants qui plaisent par leur difficulté même. C'est au point que des spéculateurs profitent déja de ces circonstances pour fabriquer des traditions, et même des *antiques* américains, comme on a fait, comme on fait encore pour l'ancien monde, malgré les progrès de l'érudition et de l'archéologie. Comme l'histoire se tait, les esprits ardents se lancent dans le champ des conjectures, tandis que les bons esprits étudient et attendent pour se prononcer. Mais tout le monde s'occupe de ces problèmes, et maintenant la curiosité ne s'arrêtera plus qu'après être arrivée à quelque résultat positif sur les origines américaines.

S'il s'agissait d'un problème de cette espèce dans l'ancien continent, trois voies se présenteraient pour parvenir à la solution : l'histoire écrite, les langues, les monuments; en d'autres termes, les écrits des historiens, l'analogie des idiomes entre les anciens indigènes et des peuples plus connus; enfin l'étude approfondie des ouvrages de l'art et du style des monuments. On peut ajouter encore les lumières que fournit l'examen du type physionomique dans les statues et les figures de toute espèce, où les natifs ont laissé leurs portraits, leur propre image; ce qui est une partie essentielle de l'ethnographie.

Ici, point d'historiens contemporains, point d'histoire proprement dite. Les écrivains espagnols sont récents et même suspects; les traditions sont confuses, contradictoires : elles présentent des dates qui diffèrent de plusieurs siècles. On signale des migrations, sans faire connaître suffisamment les races voyageuses, ni leurs noms, ni leur point de départ. Les dates qu'on leur assigne sont bien trop récentes pour expliquer de vieux monuments, déja tombant en ruine avant la conquête des Espagnols.

Quant aux idiomes, bien que plusieurs subsistent encore, tels que le Maya, le Tchol, le Poconchi, le Chorti, etc., on n'en peut tirer aucun parti, puisque l'ancienne Amérique n'a point laissé de littérature. Il n'y a, du reste, aucune preuve, pas même d'indice, malgré les conjectures plus ou moins hasardées qu'on a jetées en avant, qu'aucun des peuples indigènes ait possédé une écriture alphabétique.

Restent les monuments des arts. Nous sommes presque réduits à cette unique source d'informations. Une fois les constructions des anciens peuples d'Amérique bien connues, et supposé qu'on ait des dessins précis des sculptures, avec leur véritable style, qu'on possède des plans exacts des édifices, des coupes et des élévations géométriquement mesurées, on sera aussitôt en possession de deux résultats positifs: 1° on pourra comparer entre eux, sous le rapport de l'architecture et de la sculpture, les ouvrages des plus anciens habitants de l'Amérique centrale et du Mexique, ainsi que des autres parties civilisées du nouveau continent; 2° on pourra faire, du moins sous le rapport des ouvrages de l'art, des rapprochements sûrs et instructifs entre les degrés de civilisation des deux mondes.

[1] Ce rapport contient un examen de l'ouvrage des *Antiquités mexicaines*, et des éloges qu'il serait déplacé de rapporter ici. C'est à la suite de ce rapport que l'ouvrage a été couronné et récompensé par une médaille d'honneur décernée par la Société

En dernier lieu, s'il est donné, un jour, de pouvoir comparer avec exactitude le caractère ethnographique des races encore vivantes de ce continent, avec le type physionomique empreint sur ces monuments, il sera possible de chercher avec quelque fruit plusieurs points de ressemblance ou d'analogie avec d'autres peuplades, soit asiatiques, soit africaines, et de sortir du vague où nous ont laissés jusqu'à présent les voyageurs et les historiens. Par-là, on pourrait espérer de clore la carrière illimitée des conjectures et des systèmes sans base, et l'on entrerait enfin dans la voie des véritables recherches historiques.

. . . .

Il n'est guère de position plus intéressante dans tout le nouveau continent, peut-être même sur le globe, que cette Amérique centrale, formant, entre Panama et Téhuantepec, un long isthme irrégulier, de près de 450 lieues de developpement, et qui, en quatre points de son étendue, renferme des rivières plus ou moins propres à rejoindre les vastes mers qu'il sépare. De quel avantage ne serait-il pas pour l'Europe de bien connaître toutes les ressources d'un sol si fertile et si bien placé, toutes ses richesses minérales, le cours de ses rivières, la hauteur des lieux et les productions de toute espèce dont l'a doté une nature éminemment libérale! Malgré tout ce que l'on a écrit sur ces contrées, et même l'ouvrage le plus récent et le plus spécial, celui de D. Dom. Juarros, on n'est encore informé qu'imparfaitement sur toutes ces matières. Aussi est-ce autant pour éclaircir la géographie du pays que pour parvenir à l'exploration des antiquités centro-américaines, que la Société de Géographie a publié son programme de 1825; c'est peut-être ce qu'ont un peu perdu de vue les personnes qui se sont transportées, depuis cette époque, au Mexique, dans l'état de Chiapa, et dans la presqu'île d'Yucatan, pour étudier les ruines. Nous sommes bien loin ici d'en faire la matière d'un reproche; car ces monuments, vraiment extraordinaires, sont dignes des recherches les plus assidues, et sont faits pour absorber toute la curiosité des voyageurs; sans parler des dangers, des fatigues et des obstacles de toute espèce qui attendent ces derniers. Mais la science réclame impérieusement des observations exactes, précises, sur l'état du sol, sur la direction des eaux, sur les lacs et les bassins divers qui se partagent entre les deux océans. Par exemple, que sait-on de positif sur le cours de la rivière des Lacandons, de Rio-Copan, de Rio-Motagua, sur les montagnes et les lacs du district de Peten, sur la hauteur de la ligne de faîte de la péninsule, sur les cavernes presque fabuleuses que décrivent Torquemada, Thomas Gage, le P. Remesal et D. Dom. Juarros; ou même sur la position d'une multitude de villages et de lieux que citent les historiens espagnols, et qu'on chercherait vainement sur les cartes?

On peut dire que tout l'Yucatan, depuis le lac Peten jusqu'au détroit de Cordova, est encore inconnu, à l'exception du littoral. Et pourtant, cette longue péninsule, divisée du N. O. au S. O., n'a guère moins de 150 lieues sur 60 de largeur. On ne sait presque rien d'exact sur le pays et la rivière de Bacalar, sur les environs de Nocacab, de Mani, etc. C'est encore le refuge presque inaccessible d'une population d'*Indios*, en partie encore insoumis et indépendants, autres que les sauvages Lacandons, tels que les Indiens Itzaës, les Tcholes, les Mopan. Il y a peut-être sur les collines de l'Yucatan des monuments antiques à découvrir. On est surpris que la Compagnie anglaise, établie sur le Rio-Balize, n'ait pas fait explorer cette rivière jusqu'à sa source la plus éloignée, c'est-à-dire jusqu'au lac Peten. Dans le Honduras, on peut en dire autant de la grande rivière nommée de trois noms, *Yare*, *Herbias* et *Ségovie:* toutes les notions sont confuses à ce sujet.

. . . .

Copan est le nom d'un lieu très remarquable sous le rapport des monuments et de l'histoire de l'ancienne Amérique. Une rivière de ce nom coule près des ruines. Elles le disputent à celles de Palenque, d'Utatlan, d'Uchmal et de Tulha; et cependant le lieu de Copan, la rivière de Copan ne sont pas sur les cartes. Sur une seule, on voit marquée la montagne de Copan, sans aucune indication de l'ancienne ville ni de la rivière de ce nom.

Le Mexique est beaucoup plus connu sous le rapport de la géographie et des monuments que le pays de Guatemala.

. . . .

Quand on parle des voyageurs qui ont éclairé la géographie et les monuments de l'Amérique, pourrait-on oublier le plus illustre de tous, celui qui a éveillé le premier, sur ce sujet, l'attention de l'Europe? C'est au baron Alexandre de Humboldt que nous devons l'impulsion donnée, depuis trente ans bientôt, à ces recherches. Il a vu les principaux lieux du Mexique, il les a mesurés; sa plume les a décrits, et sa rare sagacité a deviné ce qu'il n'avait pu voir.

. . . .

Le rapporteur passe ensuite en revue les auteurs qui ont traité du Mexique et de ses antiquités. Il ne fait que citer MM. *Beltrami* et *Bulloch*, qui ne se sont point occupés de Chiapa, du Yucatan et du Guatemala; mais il donne plus d'attention à *Antonio Del Rio* qui, précédé seulement de D. Ant. *Bernasconi*, découvrit les restes de Palenque en 1787, en compagnie d'Alonzo Calderon. Bernasconi y avait été envoyé en 1784; mais ses recherches n'ont point eu de résultats connus. Ce sont les manuscrits d'*Antonio Del Rio*, apportés en Angleterre par le docteur M-Quy, et publiés à Londres en 1822, avec quelques dessins, que M. *Warden* a, le premier, fait connaître en France. Le docteur M-Quy avait trouvé une partie du Mémoire de *Del Rio* dans les archives de Ciudad-Réal; l'autre était à Mexico dans les mains du général Anaya.

Vient ensuite la triple expédition de Dupaix et de Castañeda, en 1805, 1806 et 1807, la plus étendue et la plus complète de toutes.

Le rapporteur cite, en outre, vers l'année 1805, un habitant de *Palenque Nuevo*, D. Jul. *Garrido*, qui aurait écrit, sur le vieux Palenque, un ouvrage resté manuscrit, et qui serait entre les mains d'un médecin de Tabasco; puis, quelques lettres intéressantes du docteur *Corroy*, de la même province, sur cette ville antique; des travaux plus ou moins importants, envoyés ou promis par M. *Waldeck*, parti de Mexico pour explorer Palenque et les contrées environnantes; enfin les dessins exécutés avec talent par M. *Franck* au musée de Mexico, et ceux rapportés par M. *Nebel*, des Zacatecas, au nord-est de cette capitale.

Arrivant au colonel D. Juan *Galindo*, le rapporteur donne de plus grands détails sur ses travaux.

Il résulte, dit-il, des lettres de M. Galindo, qui embrassent l'espace de près de cinq ans, qu'il a donné de l'attention, non seulement aux ruines de Palenque, mais à celles de plusieurs autres points importants de l'Amérique centrale. Sa première lettre est en date du 27 avril 1831, des ruines mêmes de Palenque: c'est une description du lieu assez étendue, avec cinq feuilles de croquis des monuments, précédée d'un coup d'œil général fort intéressant sur le pays et sa situation géographique, suivie de réflexions surles langues des Mayas et des Kachiquels, et des vocabulaires de ces deux langues. L'auteur nous apprend que les curés prêchent encore aujourd'hui en Maya. Les lettres suivantes traitent en peu de pages des lieux et des matières qui suivent: l'île du lac de Yacha (ou Yashaw) entre Balize et la baie d'Honduras, le cours de l'Usumasinta, le district de Peten, enfin les ruines d'Utatlan. Une lettre datée de Guatemala renferme des observations critiques sur *Del Rio* qu'il croyait son prédécesseur unique. Cette lettre nous révèle que des terres, au sud de Palenque, viennent d'être concédées à des colons européens, d'où il résultera peut-être des moyens plus étendus et plus sûrs d'explorer les monuments, de décrire et d'observer le pays entier; comme il est possible aussi que leur établissement soit une cause de ruine pour les édifices. Il y a encore dans la série de lettres de M. Galindo, une courte notice, mais assez bien faite, sur l'Amérique centrale; une lettre de Rio-Mopan, où sont des itinéraires, un vocabulaire et une description d'Utatlan et de Mexico; enfin une lettre datée de Copan, avec dix dessins assez bien exécutés. C'est le morceau principal, et nous y insisterons un peu davantage. Il donne l'emplacement de Copan, Copante ou Copantli, lieu qui manque sur les cartes; on n'y a marqué jusqu'ici qu'une montagne de Copan, mais non pas le lieu et la rivière de ce nom. L'auteur en donne la position par 14° 39' nord, et 91° 13' à l'occident de Paris. Nous ignorons sur quelles observations repose ce calcul; mais en combinant les itinéraires donnés, on trouve que la position doit être à-peu-près vers Chiquimula. Le temple de Copan est d'une grande étendue, 653 pieds sur 524: la mesure a été prise en *vares* centro-américaines, évaluées à $0^m,848$. On trouve dans les chambres sépulcrales des vases en terre rouge vernie, renfermant des ossements humains mêlés de chaux. On remarque des figures de crocodiles gigantesques, un buste de $1^m,68$ de haut appartenant à une statue de 15 à 20 pieds de proportion. Les figures des bas-reliefs ont des sandales à courroies, des vêtements en réseau. Par-tout sont des tables et des autels sculptés, des tableaux encadrés, des symboles et des signes symétriquement rangés, sculptés et peints. La carrière d'où est sorti le temple de Copan avec les autres édifices est à 2000 mètres au nord; c'est là qu'est la grotte de Cutilca, qui doit répondre à la caverne de Tibulca de D. Juarros, et qui est moindre que celle de Jobitsina près de Peten. Là se trouve beaucoup de bois de sapin pétrifié. Copan est à 640 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'auteur donne deux itinéraires, de Copan à San Salvador, 45 lieues de 5000 *vares*, et de Copan à Guatemala, 58 lieues 1/2.

Il expose les différences ou les rapports entre Palenque, Yacha, Copan, et parle de l'ancienne peuplade des Chortis qui paraît avoir été puissante; sa langue était très répandue; l'auteur en donne un petit vocabulaire. Les Chortis étaient plus civilisés que les Quichés eux-mêmes. On parle encore le Chorti à Copan.

Les dix nouveaux dessins de M. Galindo sont, d'abord, une carte manuscrite de Palenque et des régions voisines, où nous trouvons, pour la première fois, des détails chorographiques d'un assez grand intérêt. Le cours de la rivière Usumasinta y est figuré dans une grande étendue de pays, depuis Florès et le lac de Peten, au nord, jusqu'à ses embouchures dans le golfe de Campêche et à Rio-Tabasco, rivière qui s'y précipite non loin de la mer, c'est-à-dire environ 80 lieues en ligne droite; le point de Campêche est la limite nord de la carte. Cette carte n'est probablement, en partie du moins, qu'une reconnaissance plus ou moins imparfaite du pays; mais elle est nette et précise, et nous y remarquons des détails tout nouveaux, qui sont une véritable acquisition pour la géographie. Les routes de l'auteur y paraissent tracées avec précision, et donnent de la confiance dans les parties adjacentes de la carte. En sa qualité de gouverneur du district de Peten, M. le colonel don Juan Galindo a fouillé dans les archives de Chiapa, et il a pu consulter les mappes locales. Voici les détails qu'on remarque sur sa carte: Toutes les descriptions du pays parlaient du grand cours de l'Usumasinta; mais il ne figurait sur les cartes que d'une manière secondaire. Ici, on le voit déja bien dessiné, par les 16° 35' de latitude, au lac de Muyal; il traverse des rapides; arrivé à la chaîne transversale, il se précipite par une grande chute; après quoi, il baigne la ville qui porte son nom. Au-dessous du Monte Cristo, il se divise en deux grands bras, dont l'un, sous le nom de Rio Palisada, finit au lac de Terminos, et l'autre à Victoria de Tabasco. La rivière de Tabasco qui s'y jette non loin de là, reçoit à San-Juan Batisto, le Rio Tulija qui reçoit à son tour, près de Salto de Aqua, et d'un ancien pont, la petite rivière appelée *Michol*, baignant les ruines de Palenque. La plupart des positions citées dans les descriptions des différents voyageurs, comme don Juarros et les historiens qui l'ont précédé, se peuvent lire dans cette carte, avantage qu'on chercherait ailleurs vainement. On y voit encore les cours des rivières Pacaitun, San-Pedro et autres; les affluents du lac de Terminos étudiés, les limites détaillées des provinces de Tabasco, Chiapa, Yucatan et Guatemala; enfin les gués, les cataractes et les stations des routes. L'intérêt que présente cette petite carte, dédiée par l'auteur à la Société de Géographie, fait regretter que la carte générale annoncée par l'auteur n'ait pu être finie à temps; dans plusieurs de ses lettres, il l'a annoncée, comme donnant toute la partie nord de l'Amérique centrale.

Les autres dessins, joints à cette carte, sont les suivants : 1° le plan général et une vue du grand temple de Copan, baigné par la rivière de ce nom, et vulgairement nommé *las Ventanas* ou les fenêtres; les ruines sont imposantes; elles se distinguent par beaucoup de cippes, sculptés et peints, monuments isolés, que l'auteur compare à des obélisques; 2° des plans et élévations de monuments; 3° des détails de figures qui ornent les obélisques et les autels. Les figures sont richement vêtues, leur attitude est remarquable; plusieurs sont accroupies; les figures colossales de plus de dix pieds de haut, le casque et l'habit des guerriers ne se retrouvent point dans les monuments du Mexique, ni dans ceux de Palenque; mais il y a d'autres détails tout semblables à ceux de ces derniers.

. . . .

Nous n'avons pas dû parler d'une notice comprise dans les pièces de M. Galindo, et qui concerne un personnage plus mythologique qu'historique, souvent cité par les historiens espagnols, le personnage de Votan. On sait que c'est le nom d'un héros ou chef, qui a été comparé avec Bouddha, et aussi avec Odin, qui, suivant les Indiens de Chiapa, serait le petit-fils d'un autre Noé, et serait venu de l'ancien monde avec plusieurs familles, origine de la population de l'Amérique. Ces traditions obscures sortent du domaine de nos recherches. Nous ne relèverons pas non plus l'opinion plus que hardie que l'auteur, dans son enthousiasme, a consignée en tête du mémoire sur Copan, savoir: que la race la plus ancienne de la terre est la race américaine [1]; s'il en était ainsi, il serait superflu de chercher la source de la population d'Amérique. Quoi qu'il en soit, nous devons à M. Galindo des renseignements intéressants et neufs sur les ruines d'Utatlan, de Copan, du district de Peten, et aussi sur les ruines de Palenque qu'il a visitées, un des premiers, depuis G. Dupaix; nous lui avons enfin l'obligation d'une carte de toute la région de Palenque.

. . . .

L'état de ruine où est la ville d'Utatlan est loin de pouvoir retracer la splendeur et la magnificence que Torquemada et D. Juarros ont sans doute exagérées; et la description du colonel Galindo n'en donne qu'une

[1] Selon lui, « la race des Caucasiens, qui s'arroge la plus haute antiquité, est la plus nouvelle de toutes les races; et la plus ancienne population « du globe, celle des Américains, depérit, s'éteint, va disparaître. » La Société de Géographie, en encourageant les découvertes, n'entend pas adopter les conjectures de leurs auteurs.

faible idée. Cependant les quatre monuments ruinés qu'il décrit font présumer qu'il reste encore à voir beaucoup de choses nouvelles ; ce lieu promet de riches découvertes aux explorateurs qui y feront des fouilles et des investigations, qui interrogeront les archives locales, et qui consulteront les traditions indiennes encore subsistantes.

La description d'Utatlan, ainsi que tout ce qu'on sait de Palenque, d'Uchmal, de Copan, de Peten et de l'Yucatan, enfin les dessins qu'on possède des antiquités, montrent un art différent de celui du Mexique; cette distinction est importante. Le pays a ses limites naturelles, que la politique espagnole a confondues. Les langues ne sont pas moins distinctes, les races diffèrent; la situation géographique est aussi toute particulière, soit du côté de la mer des Antilles et par conséquent de l'Europe, soit du côté de la mer Pacifique et de l'Océanie. Pour qui a étudié les fragments de figures venant de Palenque même, il est aisé de reconnaître un type physionomique propre, en harmonie avec les dessins des monuments. Les hommes du sol ont laissé leur portrait dans les bas-reliefs, ils l'ont sculpté sur la pierre dure, ils l'ont modelé en terre cuite, et ce portrait ne ressemble ni aux Mexicains ni aux Péruviens, pas plus aux Américains du sud qu'à ceux du nord. Mais toutes ces considérations géographiques et ethnographiques ne peuvent être qu'indiquées ici, et seulement esquissées en passant.

Le peuple qui a fait les anciens monuments du Guatemala est complètement ignoré; son nom même est inconnu. Certes, on ne pourrait point comparer les institutions ni les arts de ce peuple encore obscur à ceux de l'ancien continent. Il n'a point laissé de littérature; ses monuments écrits, c'est-à-dire ceux que l'on suppose renfermer des caractères d'écriture, ne sont sans doute que des peintures symboliques, mal-à-propos comparées avec les hiéroglyphes égyptiens. Aussi, à beaucoup d'égards, et comparativement à la civilisation orientale, ces peuples et leurs ouvrages seront qualifiés long-temps encore de barbares. Toutefois, quand on considère qu'à peine familiarisés avec l'écriture alphabétique des Européens et avec la langue espagnole, les indigènes mexicains se sont mis à écrire des annales; qu'ils ont décrit leurs monuments, exposé leurs lois et leurs institutions, ainsi que la suite et la généalogie de leurs princes; que le fils et le petit-fils d'un roi du pays, nommé Chignavincelut (D. Juan Torres et D. Juan Macario), et le premier Ahzib-Kichi (D. Francisco Gomez), etc. [1], ont laissé des manuscrits historiques; que, de l'aveu de tout le monde, les natifs se sont livrés de bonne heure à l'étude de l'écriture espagnole, et ont été promptement en état d'écrire leurs traditions autrement que par le moyen des peintures symboliques; que ces mêmes hommes donnent par-là une assez haute idée de leur degré de civilisation ; enfin, qu'un originaire mexicain, M. Emmanuel Naxera, vient de publier une dissertation latine pleine d'érudition et de vues sur la langue des Othomites, on est comme forcé d'examiner avec plus d'attention tous ces monuments, toutes ces traditions, et l'on ne peut plus regarder leurs auteurs comme des barbares, ni leurs travaux comme des ouvrages méprisables. En détruisant les monuments des arts américains, en imitant l'acharnement des Romains contre Carthage, les Espagnols se sont montrés bien plus barbares que le peuple vaincu [2].

[1] D. Francis Antonio de Fuentes y Guzman, régidor de la province de Guatemala, cité par D. Juarros, tenait ces manuscrits du P. Francis Vasquez, historien de l'ordre de Saint-François ; ils ont été possédés par les descendants de Juan de Léon Cardona, nommé par Pedro de Alvarado lieutenant du capitaine-général du pays des Quichès. (Voyez Juarros, p. 162.)

[2] D. Juarros allègue la sagesse des lois des Quichès, autant que la grandeur de leurs monuments, pour prouver leur civilisation et rectifier l'opinion vulgaire sur l'incapacité des indigenes.

N° XII.

LETTRE DU PRÉSIDENT
DES
ÉTATS-UNIS MEXICAINS

AUX AUTEURS DES *ANTIQUITÉS MEXICAINES.*

Secrétariat particulier du Président. De Tacubaya, le 6 décembre 1834.

Messieurs,

J'ai reçu, avec votre lettre obligeante du 25 juillet dernier, les livraisons des *Antiquités Mexicaines.* Il fallait pour une publication si importante tout le talent des hommes qui l'ont entreprise, et toute leur persévérance dans les travaux auxquels ils se sont courageusement livrés. Les monuments qui, pour ainsi dire, revivent dans cet ouvrage, après un oubli de tant de siècles, vont témoigner à l'univers que les anciens peuples mexicains n'étaient pas plongés dans une ignorance tellement stupide, qu'on pût avoir l'audace de leur refuser jusqu'au don de l'intelligence.

Le temple et les monuments de Palenque sont dignes d'entrer en parallèle avec les pyramides de l'Egypte; et, soit qu'ils fussent érigés en mémoire d'événements glorieux, ou élevés par la munificence des princes, ils n'auraient pas eu moins de célébrité que les monuments égyptiens, si l'histoire avait transmis à la postérité leur origine et le nom des auteurs. Malheureusement les annales de ces peuples ne sont point parvenues jusqu'à nous, et c'est en soulevant le voile qui les couvre que vous contribuerez, Messieurs, d'une manière aussi avantageuse pour la science que glorieuse pour la nation mexicaine, à faire connaître dans le monde entier les œuvres admirables de l'antique civilisation du pays d'Anahuac.

Je vous offre mes remercîments, tant pour l'hommage que vous m'avez adressé que pour le dévouement que vous avez apporté à cette grande entreprise; et, comme une faible marque, j'ai donné ordre au ministre des relations étrangères de souscrire à dix exemplaires de votre ouvrage pour la bibliothèque de Mexico.

Veuillez agréer, etc. A. L. de Santa-Anna.

N° XIII.

EXTRAIT

DU

VOYAGE EN AMÉRIQUE,

PAR M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND.

Les anciens ont-ils connu l'Amérique?

Homère plaçait l'Elysée dans la mer occidentale, au-delà des ténèbres Cimmériennes : était-ce la terre de Colomb?

La tradition des Hespérides, et ensuite des Iles Fortunées, succéda à celle de l'Elysée. Les Romains virent les Iles Fortunées dans les Canaries, mais ne détruisirent point la croyance populaire de l'existence d'une terre plus reculée à l'occident.

Tout le monde a entendu parler de l'Atlantide de Platon : ce devait être un continent plus grand que l'Asie et l'Afrique réunies, lequel était situé dans l'océan occidental en face du détroit de Gadès, position juste de l'Amérique. Quant aux villes florissantes, aux dix royaumes gouvernés par des rois fils de Neptune, etc., l'imagination de Platon a pu ajouter ces détails aux traditions égyptiennes. L'Atlantide fut, dit-on, engloutie dans un jour et une nuit au fond des eaux : c'était se débarrasser à-la-fois du récit des navigateurs phéniciens et des romans du philosophe grec.

Aristote parle d'une île si pleine de charmes, que le sénat de Carthage défendit à ses marins d'en fréquenter les parages sous peine de mort. Diodore nous fait l'histoire d'une île considérable et éloignée, où les Carthaginois étaient résolus de transporter le siége de leur empire, s'ils éprouvaient en Afrique quelque malheur.

Qu'est-ce que cette *Panchæa* d'Evhémère, niée par Strabon et Plutarque, décrite par Diodore et Pomponius Mela; grande île située dans l'Océan au sud de l'Arabie, île enchantée où le phénix bâtissait son nid sur l'autel du soleil?

Selon Ptolémée, les extrémités de l'Asie se réunissaient à une terre inconnue qui joignait l'Afrique par l'occident.

Presque tous les monuments géographiques de l'antiquité indiquent un continent austral : je ne puis être de l'avis des savants qui ne voient dans ce continent qu'un contre-poids systématique imaginé pour balancer les terres boréales. Ce continent était sans doute fort propre à remplir sur les cartes des espaces vides; mais il est aussi très possible qu'il y fût dessiné comme le souvenir d'une tradition confuse; son gisement au sud de la rose des vents, plutôt qu'à l'ouest, ne serait qu'une erreur insignifiante parmi les énormes transpositions des géographies de l'antiquité.

Restent, pour derniers indices, les statues et les médailles phéniciennes des Açores, si toutefois les statues ne sont pas ces ornements de gravure appliqués aux anciens portulans de cet archipel.

Depuis la chute de l'empire romain et la reconstruction de la société par les barbares, des vaisseaux ont-ils touché aux côtes de l'Amérique avant ceux de Christophe Colomb?

Il paraît indubitable que les rudes explorateurs des ports de la Norwége et de la Baltique rencontrèrent l'Amérique septentrionale dans la première année du onzième siécle. Ils avaient découvert les îles Féroës vers l'an 861, l'Islande de 860 à 872, le Groenland en 982, et peut-être cinquante ans plus tôt. En 1001, un Islandais appelé *Biorn,* passant au Groenland, fut chassé par une tempête au sud-ouest, et tomba sur une terre basse, toute couverte de bois. Revenu au Groenland, il raconte son aventure. *Leif,* fils d'*Eric Raud*, fondateur de la colonie norwégienne du Groenland, s'embarque avec *Biorn;* ils cherchent et retrouvent la côte vue par celui-ci; ils appellent Helleland une île rocailleuse, et Marchland un rivage sablonneux. Entraînés sur une seconde côte, ils remontent une rivière, et hivernent sur le bord d'un lac. Dans ce lieu, au jour le plus court de l'année, le soleil reste huit heures sur l'horizon. Un marinier allemand, employé par les deux chefs, leur montre quelques vignes sauvages; *Biorn* et *Leif* laissent en partant à cette terre le nom de Vinland.

Dès-lors le Vinland est fréquenté des Groenlandais; ils y font le commerce de pelleteries avec les sau-

vages. L'évêque *Eric*, en 1121, se rend du Groenland au Vinland pour prêcher l'Evangile aux naturels du pays.

Il n'est guère possible de méconnaître à ces détails quelque terre de l'Amérique du nord, vers les quarante-neuf degrés de latitude, puisqu'au jour le plus court de l'année, noté par les voyageurs, le soleil resta huit heures sur l'horizon. Au quarante-neuvième degré de latitude on tomberait à peu-près à l'embouchure du Saint-Laurent. Ce quarante-neuvième degré vous porte aussi sur la partie septentrionale de l'île de Terre-Neuve. Là, coulent de petites rivières qui communiquent à des lacs fort multipliés dans l'intérieur de l'île.

On ne sait pas autre chose de Leif, de Biorn et d'Eric. La plus ancienne autorité pour les faits à eux relatifs est le *Recueil des Annales de l'Islande* par *Hauk*, qui écrivait en 1300, conséquemment trois cents ans après la découverte vraie ou supposée du Vinland.

Les frères *Zéni*, Vénitiens, entrés au service d'un chef des îles Féroës et Shetland, sont censés avoir visité de nouveau, vers l'an 1380, le Vinland des anciens Groenlandais ; il existe une carte et un récit de leur voyage. La carte présente au midi de l'Islande et au nord-est de l'Ecosse, entre le soixante-unième et le soixante-cinquième degré de latitude nord, une île appelée Frislande ; à l'ouest de cette île et au sud du Groenland, à une distance d'à-peu-près quatre cents lieues, cette carte indique deux côtes sous le nom d'Estotiland et de Droceo. Des pêcheurs de Frislande jetés, dit le récit, sur l'Estotiland, y trouvèrent une ville bien bâtie et fort peuplée; il y avait dans cette ville un roi, et un interprète qui parlait latin.

Les Frislandais naufragés furent envoyés par le roi d'Estotiland vers un pays situé au midi, lequel pays était nommé Droceo ; des anthropophages les dévorèrent, un seul excepté. Celui-ci revint à Estotiland, après avoir été long-temps esclave dans le Droceo, contrée qu'il représenta comme étant d'une immense étendue, comme un nouveau monde.

Il faudrait voir dans l'Estotiland l'ancien Vinland des Norwégiens : ce Vinland serait Terre-Neuve; la ville d'Estotiland offrirait le reste de la colonie norwégienne, et la contrée de Droceo ou Drogeo deviendrait la Nouvelle-Angleterre.

Il est certain que le Groenland a été découvert dès le milieu du dixième siècle; il est certain que la pointe méridionale du Groenland est fort rapprochée de la côte du Labrador; il est certain que les Esquimaux, placés entre les peuples de l'Europe et ceux de l'Amérique, paraissent tenir davantage des premiers que des seconds; il est certain qu'ils auraient pu montrer aux premiers Norwégiens établis au Groenland la route du nouveau continent; mais enfin trop de fables et d'incertitudes se mêlent aux aventures des Norwégiens et des frères *Zéni*, pour qu'on puisse ravir à Colomb la gloire d'avoir abordé le premier aux terres américaines.

La carte de navigation des deux *Zéni*, et la relation de leur voyage exécuté en 1380, ne furent publiées qu'en 1558, par un descendant de Nicolo Zeno; or, en 1558 les prodiges de Colomb avaient éclaté; des jalousies nationales pouvaient porter quelques hommes à revendiquer un honneur qui certes était digne d'envie; les Vénitiens réclamaient Estotiland pour Venise, comme les Norwégiens Vinland pour *Berghen*.

Plusieurs cartes du quatorzième et du quinzième siècle présentent les découvertes faites ou à faire dans la grande mer, au sud-ouest et à l'ouest de l'Europe. Selon les historiens génois, *Doria* et *Vivaldi* mirent à la voile dans le dessein de se rendre aux Indes par l'occident, et ils ne revinrent plus. L'île de Madère se rencontre sur un portulan espagnol, de 1384, sous le nom d'*isola di Leguame*. Les îles Açores paraissent aussi dès l'an 1380. Enfin une carte tracée en 1436 par *Andrea Bianco*, Vénitien, dessine à l'occident des îles Canaries une terre d'*Antilla*, et au nord de ces Antilles une autre île appelée *isola de la man Satanaxio*.

On a voulu faire de ces îles les Antilles et Terre-Neuve; mais l'on sait que *Marc-Paul* prolongeait l'Asie au sud-est, et plaçait devant elle un archipel qui, s'approchant de notre continent par l'ouest, devait se trouver pour nous à-peu-près dans la position de l'Amérique. C'est en cherchant ces Antilles indiennes, ces Indes occidentales, que Colomb découvrit l'Amérique : une prodigieuse erreur enfanta une miraculeuse vérité.

Les Arabes ont eu quelque prétention à la découverte de l'Amérique : les frères Almagrurins, de Lisbonne, pénétrèrent, dit-on, aux terres les plus reculées de l'occident. Un manuscrit arabe raconte une tentative infructueuse dans ces régions où tout était ciel et eau.

Ne disputons point à un grand homme l'œuvre de son génie. Qui pourrait dire ce que sentit Christophe Colomb, lorsque ayant franchi l'Atlantique, lorsque au milieu d'un équipage révolté, lorsque, prêt à re-

tourner en Europe sans avoir atteint le but de son voyage, il aperçut une petite lumière sur une terre inconnue que la nuit lui cachait! Le vol des oiseaux l'avait guidé vers l'Amérique, la lueur du foyer d'un sauvage lui découvrit un nouvel univers. Colomb dut éprouver quelque chose de ce sentiment que l'Ecriture donne au Créateur, quand, après avoir tiré la terre du néant, il vit que son ouvrage était bon : *Vidit Deus quod esset bonum.* Colomb créait un monde. On sait le reste : l'immortel Génois ne donna point son nom à l'Amérique; il fut le premier Européen qui traversa, chargé de chaînes, cet océan dont il avait le premier mesuré les flots. Lorsque la gloire est de cette nature qui sert aux hommes, elle est presque toujours punie.

Tandis que les Portugais côtoient les royaumes du Quitève, de Sédanda, de Mosambique, de Mélinde, qu'ils imposent des tributs à des rois mores, qu'ils pénètrent dans la mer Rouge, qu'ils achèvent le tour de l'Afrique, qu'ils visitent le golfe Persique et les deux presqu'îles de l'Inde, qu'ils sillonnent les mers de la Chine, qu'ils touchent à Canton, reconnaissent le Japon, les îles des Epiceries, et jusqu'aux rivages de la Nouvelle-Hollande, une foule de navigateurs suivent le chemin tracé par les voiles de Colomb. Cortès renverse l'empire du Mexique, et Pizarre celui du Pérou. Ces conquérants marchaient de surprise en surprise, et n'étaient pas eux-mêmes la chose la moins étonnante de leurs aventures. Ils croyaient avoir exploré tous les abîmes en atteignant les derniers flots de l'Atlantique, et du haut des montagnes Panama ils aperçurent un second océan qui couvrait la moitié du globe. Nugnez Balboa descendit la grève, entra dans les vagues jusqu'à la ceinture, et, tirant son épée, prit possession de cette mer au nom du roi d'Espagne.

Les Portugais exploraient alors les côtes de l'Inde et de la Chine; les compagnons de Vasco de Gama et de Christophe Colomb se saluaient des deux bords de la mer inconnue qui les séparait; les uns avaient retrouvé un ancien monde, les autres découvert un monde nouveau; des rivages de l'Amérique aux rivages de l'Asie, les chants du Camoëns répondaient aux chants d'Ercylla, à travers les solitudes de l'océan Pacifique.

Jean et Sébastien Cabot donnèrent à l'Angleterre l'Amérique septentrionale. Cortereal releva la Terre-Neuve, nomma le Labrador, remarqua l'entrée de la baie d'Hudson, qu'il appela le détroit d'Anian, et par lequel on espéra trouver un passage aux Indes orientales. Jacques Cartier, Vorazani, Ponce de Léon, Walter Raleg, Ferdinand de Soto, examinèrent et colonisèrent le Canada, l'Acadie, la Virginie, les Florides. En venant atterrer au Spitzberg, les Hollandais dépassèrent les limites fixées à la problématique Thulé. Hudson et Baffin s'enfoncèrent dans les baies qui portent leurs noms.

Les îles du golfe Mexicain furent placées dans leurs positions mathématiques. Améric Vespuce avait fait la délinéation des côtes de la Guiane, de la Terre-Ferme et du Brésil; Solis trouva Rio de la Plata; Magellan, entrant dans le détroit nommé de lui, pénètre dans le grand Océan; il est tué aux Philippines; son vaisseau arrive aux Indes par l'occident, revient en Europe par le cap de Bonne-Espérance, et achève ainsi le premier le tour du monde. Le voyage avait duré onze cent quatre-vingt-quatre jours; on peut l'accomplir aujourd'hui dans l'espace de huit mois.

On croyait encore que le détroit de Magellan était le seul déversoir qui donnât passage à l'océan Pacifique, et qu'au midi de ce détroit la terre américaine rejoignait un continent austral. Francis Drake d'abord, et ensuite Shouten et Lemaire, doublèrent la pointe méridionale de l'Amérique. La géographie du globe fut alors fixée de ce côté : on sut que l'Amérique et l'Afrique se terminant au cap de Horn, de Bonne-Espérance, pendaient en pointes vers le pôle antarctique, sur une mer australe parsemée de quelques îles.

Dans le grand Océan, la Californie, son golfe et la mer Vermeille avaient été connus de Cortès; Cabrillo remonta le long des côtes de la Nouvelle-Californie jusqu'au quarante-troisième degré de latitude nord; Galli s'éleva au cinquante-septième degré. Au milieu de tant de périls réels, Maldonado, Juan de Fuca et l'amiral de Fonte placèrent leurs voyages chimériques. Ce fut Behring qui fixa au nord-ouest les limites de l'Amérique septentrionale, comme Lemaire avait fixé au sud-est les bornes de l'Amérique méridionale. L'Amérique barre le chemin de l'Inde comme une longue digue entre deux mers.

. . . .

Les premières relations de tant de découvertes sont pour la plupart d'une naïveté charmante : il s'y mêle beaucoup de fables, mais ces fables n'obscurcissent point la vérité. Les auteurs de ces relations sont trop crédules sans doute, mais ils parlent en conscience; chrétiens peu éclairés, souvent passionnés, mais sincères, s'ils vous trompent, c'est qu'ils se trompent eux-mêmes. Moines, marins, soldats, employés dans ces expéditions, tous vous disent leurs dangers et leurs aventures avec une piété et une chaleur qui se communi-

quent. Ces espèces de nouveaux croisés qui vont en quête de nouveaux mondes, racontent ce qu'ils ont su ou appris ; sans s'en douter, ils excellent à peindre, parcequ'ils réfléchissent fidèlement l'image de l'objet placé sous leurs yeux. On sent dans leurs récits l'étonnement et l'admiration qu'ils éprouvent à la vue de ces mers virginales, de ces terres primitives qui se déploient devant eux, de cette nature qu'ombragent des arbres gigantesques, qu'arrosent des fleuves immenses, que peuplent des animaux inconnus; nature que Buffon a devinée dans sa description du Kamitchi, et qu'il a, pour ainsi dire, chantée en parlant de « ces oiseaux attachés « au char du soleil sous la zone brûlante que bornent les tropiques, oiseaux qui volent sans cesse sous ce ciel « enflammé, sans s'écarter des deux limites extrêmes de la route du grand astre. »

Parmi les voyageurs qui écrivirent le journal de leurs courses, il faut compter quelques uns des grands hommes de ces temps de prodiges. Nous avons les quatre lettres de Cortès à Charles-Quint; nous avons une lettre de Christophe Colomb à Ferdinand et Isabelle, datée des Indes occidentales, le 7 juillet 1503 ; M. de Navarette en publie une autre adressée au pape, dans laquelle le pilote génois promet au souverain pontife de lui donner le détail de ses découvertes, et de laisser des commentaires comme César. Quel trésor si ces lettres et ces commentaires se retrouvaient dans la bibliothèque du Vatican! Colomb était poëte aussi comme César; il nous reste de lui des vers latins. Que cet homme fût inspiré du ciel, rien de plus naturel sans doute; aussi Giustiniani, publiant un psautier hébreu, grec, arabe et chaldéen, plaça en note la vie de Colomb sous le psaume *Cœli enarrant gloriam Dei,* comme une récente merveille qui racontait la gloire de Dieu.

. . . .

Colomb découvrit l'Amérique dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492 ; le capitaine Franklin a complété la découverte de ce monde nouveau le 18 août 1826 [1]. Que de générations écoulées, que de révolutions accomplies, que de changements arrivés chez les peuples dans cet espace de trois cent trente-trois ans neuf mois et vingt-quatre jours!

Le monde ne ressemble plus au monde de Colomb. Sur ces mers ignorées au-dessus desquelles on voyait s'élever une *main noire*, la *main de Satan* [2], qui saisissait les vaisseaux pendant la nuit et les entraînait au fond de l'abîme; dans ces régions antarctiques, séjour de la nuit, de l'épouvante et des fables; dans ces eaux furieuses du cap Horn et du cap des Tempêtes, où pâlissaient les pilotes; dans ce double Océan qui bat ses doubles rivages; dans ces parages jadis si redoutés, des bateaux de poste font régulièrement des trajets pour le service des lettres et des voyageurs. On s'invite à dîner d'une ville florissante en Amérique à une ville florissante en Europe, et l'on arrive à l'heure marquée. Au lieu de ces vaisseaux grossiers, malpropres, infects, humides, où l'on ne vivait que de viandes salées, où le scorbut vous dévorait, d'élégants navires offrent aux passagers des chambres lambrissées d'acajou, ornées de tapis, de glaces, de fleurs, de bibliothèques, d'instruments de musique, et toutes les délicatesses de la bonne chère. Un voyage qui demandera plusieurs années de perquisitions sous les latitudes les plus diverses n'amènera pas la mort d'un seul matelot.

Les tempêtes? on en rit. Les distances? elles ont disparu. Un simple baleinier fait voile au pôle austral; si la pêche n'est pas bonne, il revient au pôle boréal; pour prendre un poisson, il traverse deux fois les tropiques, parcourt deux fois un diamètre de la terre, et touche en quelques mois aux deux bouts de l'univers. Aux portes des tavernes de Londres on voit affichée l'annonce du départ du paquebot de la terre de Diémen *avec toutes les commodités possibles* pour les passagers aux antipodes, et cela auprès de l'annonce du départ du paquebot de Douvres à Calais. On a des *itinéraires de poche*, des *guides*, des *manuels* à l'usage des personnes qui se proposent de faire un *voyage d'agrément autour du monde.* Ce voyage dure neuf ou dix mois, quelquefois moins : on part l'hiver en sortant de l'Opéra; on touche aux îles Canaries, à Rio-Janeiro, aux Philippines, à la Chine, aux Indes, au cap de Bonne-Espérance, et l'on est revenu chez soi pour l'ouverture de la chasse.

Les bateaux à vapeur ne connaissent plus de vents contraires sur l'océan, de courants opposés dans les fleuves ; kiosques ou palais flottants à deux ou trois étages, du haut de leurs galeries on admire les plus beaux tableaux de la nature dans les forêts du Nouveau-Monde. Des routes commodes franchissent le sommet des montagnes, ouvrent des déserts naguère inaccessibles : quarante mille voyageurs viennent de se rassembler en partie de plaisir à la cataracte du Niagara. Sur des chemins de fer glissent rapidement les lourds chariots

[1] En parvenant au 70° degré 30 minutes de latitude nord, à 80 lieues environ du cap de Glace, n'ayant plus que 125 lieues à faire pour trouver la fregate du capitaine Beechey, qui était venu à sa rencontre de l'autre côté jusqu'au 72° degré

[2] Voyez les vieilles cartes et les navigateurs arabes

du commerce; et s'il plaisait à la France, à l'Allemagne et à la Russie d'établir une ligne télégraphique jusqu'à la muraille de la Chine, nous pourrions écrire à quelques Chinois de nos amis, et recevoir la réponse dans l'espace de neuf ou dix heures. Un homme qui commencerait son pèlerinage à dix-huit ans, et le finirait à soixante ans, en marchant seulement quatre lieues par jour, aurait achevé dans sa vie près de sept fois le tour de notre chétive planète. Le génie de l'homme est véritablement trop grand pour sa petite habitation : il faut en conclure qu'il est destiné à une plus haute demeure.

. . . .

Dans une note [1] écrite en 1794, j'ai raconté, avec des détails assez étendus, quel avait été mon dessein en passant en Amérique; j'ai plusieurs fois parlé de ce même dessein dans mes autres ouvrages, et particulièrement dans la préface d'*Atala*. Je ne prétendais à rien moins qu'à découvrir le passage au nord-ouest de l'Amérique en retrouvant la mer Polaire, vue par Hearn en 1772, aperçue plus à l'ouest, en 1789, par Mackenzie, reconnue par le capitaine Parry, qui s'en approcha en 1829 à travers le détroit de Lancastre, et en 1821 à l'extrémité du détroit de l'Hécla et de la Fury [2]; enfin le capitaine Franklin, après avoir descendu successivement la rivière de Hearn en 1821, et celle de Mackenzie en 1826, vient d'explorer les bords de cet océan qu'environne une ceinture de glaces, et qui jusqu'à présent a repoussé tous les vaisseaux.

Il faut remarquer une chose particulière à la France : la plupart de ses voyageurs ont été des hommes isolés, abandonnés à leurs propres forces et à leur propre génie ; rarement le gouvernement ou des compagnies particulières les ont employés ou secourus. Il est arrivé de là que des peuples étrangers, mieux avisés, ont fait, par un concours de volontés nationales, ce que des individus français n'ont pu achever. En France on a le courage; le courage mérite le succès, mais il ne suffit pas toujours pour l'obtenir.

Aujourd'hui, que j'approche de la fin de ma carrière, je ne puis m'empêcher, en jetant un regard sur le passé, de songer combien cette carrière eût été changée pour moi, si j'avais rempli le but de mon voyage. Perdu dans ces mers sauvages, sur ces grèves hyperboréennes où aucun homme n'a imprimé ses pas, les années de discorde qui ont écrasé tant de générations avec tant de bruit seraient tombées sur ma tête en silence; le monde aurait changé, moi absent. Il est probable que je n'aurais jamais eu le malheur d'écrire; mon nom serait demeuré inconnu, ou il s'y fût attaché une de ces renommées paisibles qui ne soulèvent point l'envie, et qui annoncent moins de gloire que de bonheur. Qui sait même si j'aurais repassé l'Atlantique, si je ne me serais pas fixé dans les solitudes par moi découvertes, comme un conquérant au milieu de ses conquêtes? Il est vrai que je n'aurais pas figuré au congrès de Vérone, et qu'on ne m'eût pas appelé monseigneur dans l'hôtellerie des Affaires Etrangères, rue des Capucines, à Paris.

. . . .

Pour s'expliquer la route qu'on me verra prendre, il faut aussi se souvenir du plan que je m'étais tracé : ce plan est rapidement esquissé dans la note de l'Essai historique ci-dessus indiquée. Le lecteur y verra qu'au lieu de remonter au septentrion, je voulais marcher à l'ouest, de manière à attaquer la rive occidentale de l'Amérique, un peu au-dessus du golfe de la Californie. De là, suivant le profil du continent, et toujours en vue de la mer, mon dessein était de me diriger vers le nord jusqu'au détroit de Behring, de doubler le dernier cap de l'Amérique, de descendre à l'est le long des rivages de la mer Polaire, et de rentrer dans les Etats-Unis par la baie d'Hudson, le Labrador et le Canada.

Ce qui me déterminait à parcourir une si longue côte de l'océan Pacifique, était le peu de connaissance que l'on avait de cette côte. Il restait des doutes, même après les travaux de Vancouver, sur l'existence d'un passage entre le quarantième et le soixantième degré de latitude septentrionale. La rivière de la Colombie, les gisements du nouveau Cornouailles, le détroit de Chelckoff, les régions Aleutiennes, le golfe de Bristol ou de Cook, les terres des Indiens tchoukotches, rien de tout cela n'avait encore été exploré par Kotzbue, et les autres navigateurs russes ou américains. Aujourd'hui le capitaine Franklin, évitant plusieurs mille lieues de circuit, s'est épargné la peine de chercher à l'occident ce qui ne se pouvait trouver qu'au septentrion.

. . . .

Ailleurs, parlant des antiquités de la vallée de l'Ohio :

Représentez-vous des restes de fortifications ou de monuments, occupant une étendue immense. Quatre espèces d'ouvrages s'y font remarquer : des bastions carrés, des lunes, des demi-lunes et des *tumuli*. Les

[1] Essai historique sur les Révolutions, II[e] partie, chap. XXIII.

[2] Cet intrépide marin était reparti pour le Spitzberg avec l'intention d'aller jusqu'au pôle en traineau. Il est resté soixante et un jours sur la glace sans pouvoir dépasser le 82[e] degré 45 minutes de latitude nord.

bastions, les lunes et demi-lunes sont réguliers, les fossés larges et profonds, les retranchements faits de terre avec des parapets à plan incliné; mais les angles des glacis correspondent à ceux des fossés, et ne s'inscrivent pas comme le parallélogramme dans le polygone.

Les *tumuli* sont des tombeaux de forme circulaire. On a ouvert quelques uns de ces tombeaux; on a trouvé au fond un cercueil formé de quatre pierres, dans lequel il y avait des ossements humains. Ce cercueil était surmonté d'un autre cercueil contenant un autre squelette, et ainsi de suite jusqu'au haut de la pyramide, qui peut avoir vingt à trente pieds d'élévation.

Ces constructions ne peuvent être l'ouvrage des nations actuelles de l'Amérique; les peuples qui les ont élevées devaient avoir une grande connaissance des arts.

. . . .

Faut-il attribuer ces ouvrages aux Européens modernes? Je ne trouve que Ferdinand de Soto qui ait pénétré anciennement dans les Florides; et il ne s'est jamais avancé au-delà d'un village de Chicassas, sur une des branches de la Mobile: d'ailleurs, avec une poignée d'Espagnols, comment aurait-il remué toute cette terre; à quel dessein?

Sont-ce les Carthaginois et les Phéniciens qui jadis, dans leur commerce autour de l'Afrique et aux îles Cassitérides, ont été poussés aux régions américaines? Mais, avant de pénétrer plus avant dans l'ouest, ils ont dû s'établir sur les côtes de l'Atlantique; pourquoi alors ne trouve-t-on pas la moindre trace de leur passage dans la Virginie, les Géorgies et les Florides? Ni les Phéniciens, ni les Carthaginois n'enterraient les morts comme sont enterrés les morts des fortifications de l'Ohio. Les Egyptiens faisaient quelque chose de semblable, mais les momies étaient embaumées, et celles des tombes américaines ne le sont pas; on ne saurait dire que les ingrédients manquaient: les gommes, les résines, les camphres, les sels, sont ici de toutes parts.

L'Atlantide de Platon aurait-elle existé? L'Afrique, dans des siècles inconnus, tenait-elle à l'Amérique? Quoi qu'il en soit, une nation ignorée, une nation supérieure aux générations indiennes de ce moment, a passé dans ces déserts. Quelle était cette nation? Quelle révolution l'a détruite? Quand cet événement est-il arrivé? Questions qui nous jettent dans cette immensité du passé, où les siècles s'abîment comme des songes.

Les ouvrages dont je parle se trouvent à l'embouchure du grand Miami, à celle du Muskingun, à la crique du tombeau, et sur une des branches du Scioto; ceux qui bordent cette rivière occupent un espace de plus de deux heures de marche en descendant vers l'Ohio. Dans le Kentucky, le long du Tennessé, chez les Siminoles, vous ne pouvez faire un pas sans apercevoir quelques vestiges de ces monuments.

Les Indiens s'accordent à dire que quand leurs pères vinrent de l'ouest, ils trouvèrent les ouvrages de l'Ohio tels qu'on les voit aujourd'hui. Mais la date de cette migration des Indiens, d'occident en orient, varie selon les nations.

. . . .

N° XIV.

LETTRE

DE

M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND

AUX AUTEURS DE L'OUVRAGE DES *ANTIQUITES MEXICAINES.*

Paris, le 10 septembre 1836.

Messieurs,

Vous me faites trop d'honneur en desirant savoir mon opinion sur votre bel et important ouvrage. Je n'ai point étudié théoriquement les monuments de l'Amérique; il me manque aussi les connaissances pratiques que donne le simple aspect des lieux, n'ayant point poussé mes voyages jusqu'aux régions qui firent de l'Espagne un empire « sur lequel le soleil ne se couchait point. » Est-ce seulement mon impression particulière que vous desirez connaître? je vous la dirai très volontiers.

Quand j'ai vu les magnifiques édifices reproduits dans les *Antiquités mexicaines*, je les ai d'abord admirés, puis je suis tombé dans les réflexions mélancoliques que fait naître l'aspect de ces monuments pompeux qui, avant leur chute, dominaient les bois, et qui portent maintenant des forêts sur leurs combles écroulés. Ces *tumuli* en pierres ou en briques, ces pyramides quadrangulaires, ces sépultures souterraines, ces statues, ces monuments à demi grecs de *Mitla,* à demi égyptiens de *Palenque,* quelle main les a bâtis, creusés, sculptés, gravés? Le peuple qui a pu élever de semblables ouvrages, comme vous le dites très bien, a dû vivre « à une époque « si reculée, que lors de la conquête du Mexique les peuples de Montezuma, qui avaient déja leur antiquité, « avaient totalement perdu la tradition de cette cité (Palenque) jadis si florissante, et que les nombreux « historiens du Nouveau-Monde, soit Européens, soit Mexicains, pendant près de trois cents ans, n'en soup- « çonnèrent pas même l'existence. »

Pourrait-on croire que ce n'est qu'en 1786 qu'Antonio del Rio a constaté l'existence de Palenque, et que ce n'est qu'en 1805, 1806 et 1807, qu'elle a été complètement reconnue par le capitaine Dupaix? Au surplus, quand on se souvient que les temples de Pæstum à la porte de Naples (temples que les pêcheurs de Sorente et de Salerne, allant et venant le long de la côte, devaient apercevoir de la mer) n'ont été découverts qu'en 1750, on n'est plus étonné de rien en ce genre[1].

J'ai aperçu, Messieurs, quelques unes des merveilles de l'Egypte; mais le point de comparaison entre l'architecture de l'Inde et celle du Mexique me manque. J'ai fait souvent le projet d'aller visiter les bords du Gange, et ce sera un de mes regrets, en quittant la terre, de n'avoir point salué le berceau du genre humain. Autant que j'en puis juger, les monuments de Palenque ont plus d'analogie avec ceux de l'Indostan qu'avec ceux de l'Egypte; cependant il y a une remarque générale à faire.

Deux architectures distinctes existent dans le monde:

1° L'architecture orientale: elle commence à Babylone et à Memphis, et s'étend jusqu'aux Indes en augmentant de solidité et de grandeur.

2° L'architecture occidentale: elle prit naissance dans l'Asie-Mineure, régna dans la Gréce, où elle se perfectionna, et d'où elle se communiqua à la Grande-Grèce, ensuite à Rome, et de Rome aux colonies barbares de l'empire. Rome ne posséde en propre que ses amphithéâtres et les chemins de ses légions. L'architectonique mauresque et gothique est un art du milieu des temps et des climats, tenant de la grandeur du génie babylonien et de la légèreté du génie d'Athènes.

Si les monuments de l'Euphrate, du Nil, du Gange, ne se ressemblent pas exactement, ils ont toutefois un caractère commun et un air de famille. Leur plan qui affecte souvent la déclivité du talus, ne se retrouve point dans la construction grecque, généralement perpendiculaire.

[1] C'est aussi vers 1750 que des voyageurs égarés découvrirent, au Mexique, les ruines désertes de Palenque, et c'est un rapprochement assez singulier.

Pour appuyer mon opinion, je me reporte aux descriptions que vous faites des constructions mexicaines et particulièrement au beau passage relatif au grand temple de Palenque [1].

Entre de pareils monuments et ceux de l'Inde, ne trouvez-vous pas, Messieurs, une singulière analogie?

La pyramide qui couronne l'entrée de la grande pagode à Jagrenat ou Jagrenaut, a trois cent quarante-quatre pieds de hauteur, et est chargée de sculptures.

A quelque distance de Sadrass, sur le bord de la mer, est une montagne si travaillée de figures et des découpures du ciseau, qu'elle ressemble à une ville pétrifiée: un escalier tournant conduit au haut de la montagne.

A Sidamburam se voient quatre grandes pagodes. Dans l'enceinte du temple est un étang triangulaire bordé des trois côtés d'une galerie soutenue par des colonnes. De cette galerie on descend à l'étang par un large escalier de granit rouge. Là est une salle ornée de 999 colonnes de granit bleu, brodées de sculptures qui représentent les divinités de l'Inde brachmane. Une chaîne de granit part des quatre points de la voûte de la nef, et forme quatre guirlandes de 137 pieds de long : toute la chaîne est si polie que les rayons du soleil s'y réfléchissent comme dans un miroir.

Dans l'étendue des conquêtes de Cortès et de Pizarre, on rencontre de nombreuses ruines de palais, de temples, de bains, d'hôtelleries publiques: peut-on attribuer ces ouvrages aux Toltèques qui ne parurent qu'en 648? Les *Téocalli* des Mexicains sont des pyramides généralement environnées de pyramides plus petites comme les temples triangulaires, à même base et à sommet commun, appelés *cho-madon* et *cho-dagon*, dans l'empire de Brachman.

Il est à-peu-près démontré que long-temps avant la découverte de Colomb, l'Inde septentrionale, la Chine, la Corée et la Tartarie communiquaient avec l'Amérique. Vater, Barton, Klaproth, etc., signalent une multitude d'affinités entre les langues indiennes, chinoises, tartares, et les langues américaines. Dans les calendriers des Aztèques, comme dans celui des Kalmouks et des Tartares, les mois sont désignés sous des noms d'animaux. Les quatre grandes fêtes des Péruviens coïncident avec celles des Chinois. Les Incas labouraient de leurs propres mains une certaine portion de terrain, à l'instar des empereurs de la Chine. Les *hiéroglyphes* et les *cordelettes* des anciens Chinois ont une analogie frappante avec les *hiéroglyphes* mexicains et les *quipos* du Pérou.

Les groupes d'îles, si nombreux dans l'Océanie, formaient des ponts naturels ou des repos, pour arriver des rivages de l'Inde et de l'Indo-Chine à ceux de l'Amérique. Les côtes occidentales du Mexique offrent çà et là d'excellents ports, Monterey, San Blas, Acapulco.

Par un examen plus attentif et plus complet du bassin du Mississipi et de l'Ohio, il paraît prouvé qu'un grand peuple civilisé a jadis habité ces déserts, où la civilisation vient de renaître.

Les Phéniciens, les Carthaginois, les Egyptiens ont-ils abordé au Nouveau-Monde, les uns par le détroit de Gibraltar, les autres par la mer Rouge? Cela peut être; néanmoins le Mexique et le Pérou sont placés bien loin de l'Atlantique: le séjour des colonies de la Méditerranée en Amérique eût été trop court, pour suffire à l'érection des vastes constructions qu'on remarque de l'un et de l'autre côté de l'isthme de Panama. On ne retrouve d'ailleurs, ni en Phénicie, ni sur la côte Punique, aucun édifice de la nature de ceux de Palenque.

Maintenant il reste un souhait à faire : c'est qu'une compagnie de savants soit envoyée au Mexique afin d'étudier les ruines de Palenque et de Mitla. Cette compagnie pourrait être composée d'Anglais instruits des antiquités du Gange et versés dans les langues indiennes, et de Français, compagnons de Champollion, initiés à la langue hiéroglyphique de l'Egypte. De l'exploration de tels hommes, on aurait lieu d'espérer beaucoup de lumières.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, les *Antiquités mexicaines* resteront comme un des plus curieux et des plus importants ouvrages d'archéologie. Si je juge de l'effet des débris de Palenque par ce que j'ai éprouvé en découvrant quelques monuments bien inférieurs, dans les Florides, cet effet doit être grand. Je vis un jour, dans une île au milieu d'un lac, un vieux *tumulus* de quarante à quarante-cinq pieds de haut. Le contraste de cette ruine et de la jeunesse sans cesse renaissante de la nature, me causa un saisissement. Quel peuple habita cette île? Son nom, sa race, le temps de son passage, qui le dira? Vivait-il alors que le monde au

[1] Voir page 53 des *Notes et Documents divers.*

sein duquel il était caché, existait ignoré des trois autres parties de la terre? Le silence de ce peuple était peut-être contemporain de quelques bruyantes nations de l'ancien continent; nations tombées à leur tour dans le silence, n'offrant plus elles-mêmes que des débris.

Il meurt sur le globe un homme par seconde; ainsi, à chaque minute de notre existence soixante hommes expirent, soixante familles gémissent et pleurent; chaque minute de nos jours s'écoule entre soixante cercueils incessamment renouvelés: la vie est une peste permanente. Cette chaîne de deuil et de funérailles, qui nous enveloppe, ne se brise point; elle s'alonge; nous en formons un anneau. Et puis, grossissons l'importance de ces catastrophes dont les trois quarts et demi du monde n'entendront jamais parler!

Nam nox nulla diem, neque noctem aurora sequuta est,
Quæ non audierit mistos vagitibus ægris
Ploratus, mortis comites et funeris atri.

A Palenque, Messieurs, on ne parlait pas la langue de Lucrèce, mais quelque poëte pouvait y faire ces mêmes observations, en vers mexicains, youkagirs, yakoutes, chinois ou japonais: elles sont de tous les temps et de tous les pays.

J'ai l'honneur d'être, etc.

CHATEAUBRIAND.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.



